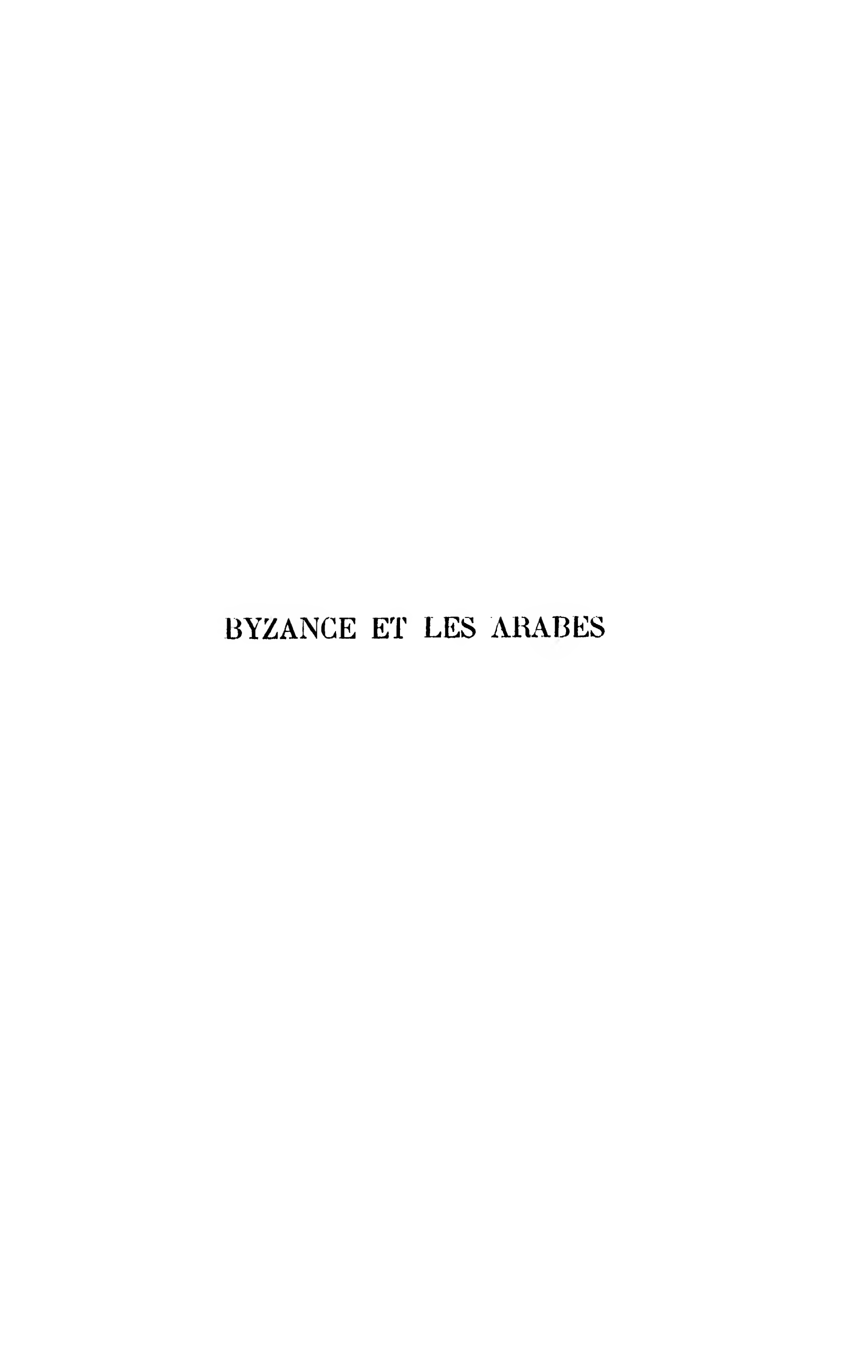


BYZANCE ET LES ARABES

IMPRIMERIE
DE MEESTER
WETTEREN
(BELGIQUE)

CORPUS BRUXELLENSE HISTORIAE BYZANTINAE — 1

A. A. VASILIEV

BYZANCE ET LES ARABES

TOME I

LA DYNASTIE D'AMORIUM

(820-867)

ÉDITION FRANÇAISE PRÉPARÉE PAR

Henri GRÉGOIRE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES,
VICE-PRÉSIDENT DE L'INSTITUT ORIENTAL

ET

Marius CANARD
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ
DES LETTRES D'ALGER

AVEC LE CONCOURS DE

C. NALLINO
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE ROME

E. HONIGMANN
DIRECTEUR DE LA SECTION DE GÉOGRAPHIE
ANCIENNE DE L'INSTITUT ORIENTAL

ET

Claude BACKVIS



BRUXELLES

ÉDITIONS DE L'INSTITUT DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE ORIENTALES

1935

TOME I.

LA DYNASTIE D'AMORIUM

(820-867)

PRÉFACE

DE M. HENRI GRÉGOIRE.

On verra par la préface qui suit celle-ci, la préface mise par A. A. Vasiliev en tête de la première édition de *Byzance et les Arabes*, que trente-cinq années se sont écoulées entre la publication en volume des études russes de Vasiliev sur les relations byzantino-arabes au temps de la dynastie d'Amorium, et l'apparition de la présente édition française.

Il est extraordinaire que les byzantinistes, et en général les historiens, aient dû attendre plus d'un quart de siècle la traduction d'un livre capital et classique comme celui-ci. Extraordinaire, mais non inexplicable. Pour avoir entrepris cette tâche, nous connaissons, à présent, les difficultés devant lesquelles ont reculé de nombreux lecteurs du Vasiliev qui, avant nous, avaient conçu le dessein de le traduire ou de l'adapter. Un semblable ouvrage ne pouvait être achevé que par un érudit qui fût à la fois byzantiniste et arabisant. Le traducteur devait, à la connaissance de la langue et de la littérature historique russes, joindre une parfaite connaissance des deux domaines, byzantin et arabe, qui étaient et qui sont familiers à Vasiliev. Et, à mesure que les années passaient, la tâche, même pour un homme qui eût réuni cette triple compétence, devenait plus ardue. Car des sources nouvelles étaient révélées, auxquelles Vasiliev n'avait pu encore puiser. Michel le Syrien, que l'auteur avait connu seulement par une version arménienne et par Bar-Hebraeus, était publié par l'abbé Chabot : et sur bien des

points, Michel authentique, ou plutôt sa source, Denys de Tell-Mahré complétait, corrigeait, ou servait à compléter et à corriger les historiens arabes. Plus tard, Guest nous donnait Al-Kindī. Il y avait à glaner encore dans Ṭaïfūr et quelques autres. Vasiliev reconnaissait lui-même qu'il n'avait pas interrogé les poètes : et les poètes du xᵉ siècle sont pleins d'allusions à la guerre byzantine. Les sources grecques elles-mêmes sont plus nombreuses aujourd'hui qu'en 1900, si complet qu'ait été pour l'époque, et si consciencieux, le dépouillement de Vasiliev. Nous avons fait quelque progrès, peut-être, dans l'appréciation des divers chroniqueurs. Nous ne considérons plus le Continuateur de Théophane comme dépendant de Génésius, mais d'une source commune aux deux écrivains, que tous deux reproduisent à leur manière. Des *hagiographica* d'une importance capitale, comme les textes relatifs aux quarante-deux martyrs d'Amorium et un assez grand nombre d'autres, n'étaient pas convenablement publiés au moment où parut la première édition. Enfin, personne ne s'occupait en 1900 des origines historiques de l'épopée byzantine, personne ne soupçonnait même le problème de l'épopée arabe, de cette geste d'Amorium dont les événements racontés dans ce livre expliquent la naissance.

S'il était malaisé, s'il était délicat, parfois, d'incorporer au livre de Vasiliev des *Addenda et corrigenda*, des faits et des idées résultant de découvertes et de trouvailles nombreuses, au risque de déranger parfois, avec la chronologie reçue, l'ordre même du récit, au risque, infiniment plus grave, de reviser les jugements historiques portés sur tel ou tel prince ou sur le caractère de telle ou telle période, nous devons dire combien nous avons été aidés dans cette tâche par l'admirable *History of the Eastern Roman Empire* de J. B. Bury, lequel, écrivant dix ans après Vasiliev, put et sut déjà profiter de plusieurs des sources nouvelles énumérées plus haut, et qui clarifia dans ses notes et dans ses *excursus* nombre de petits problèmes de chronologie, de prosopographie, de géographie. Comme je l'ai dit un jour dans *Byzantion* — je pense que tous mes confrères seront d'accord avec moi — une « discussion » de Bury est le terrain le plus solide que puisse fouler le byzantiniste. Souvent nous n'avons eu

qu'à le suivre. Et parmi les collaborateurs du Vasiliev refondu, feu J. B. Bury devrait être cité en première ligne et avec grand honneur.

Il me reste — puisque j'en suis au *suum cuique* — à dire toute ma gratitude à trois savants sans lesquels la nouvelle édition n'aurait pu paraître. Car l'éditeur ne possédait pas, hélas, toutes les compétences requises. S'il s'est chargé lui-même de traduire les derniers chapitres, et de reviser la version des premiers faite par son élève M. Backvis, s'il a, gr ce aux recherches sur la chronographie et sur l'épopée byzantine, poursuivies depuis trois ans au séminaire byzantin de l'Institut oriental de Bruxelles, grâce à ses propres travaux et à ceux de ses élèves sur le règne de Michel III, s'il a, dis-je, pu présenter dans un jour assez nouveau l'histoire du dernier empereur amorien, il a dû recourir, n'étant pas arabisant, à l'aide et au contrôle constants de M. C. Nallino et de M. Marius Canard.

L'illustre orientaliste de Rome a lu d'un bout à l'autre les épreuves du Vasiliev français, et nous lui devons un grand nombre d'additions bibliographiques et critiques et de corrections de toutes sortes. Chargé de préparer, lui aussi, une édition nouvelle, et mise au point de l'actualité scientifique, d'un ouvrage classique, le livre d'Amari sur la Sicile arabe, M. Nallino était naturellement l'autorité souveraine pour tout ce qui touche à l'histoire de la conquête arabe de la grande île. Outre le texte, il a corrigé avec son admirable conscience les traductions de l'arabe qui figurent à l'appendice, pour autant qu'il y fût question des événements de Sicile.

M. Marius Canard, maître de conférences à la Faculté d'Alger, fut, dans toute l'entreprise du nouveau Vasiliev, l'homme providentiel. Nous n'oublierons jamais la reconnaissante émotion avec laquelle nous avons découvert en lui, il y a quelques années, un collaborateur bien mieux préparé que nous-même à nos propres recherches sur l'épopée byzantine, qui se confond avec l'épopée arabe. On lui doit la révélation de terres absolument vierges, aux confins de l'histoire et de la poésie épique. Avant lui, on savait vaguement qu'un roman turc de basse époque, le « Sayyid Baṭṭāl », contenait quelques allusions à des événements historiques

du IXe siècle, puisqu'il y était question du rebelle Bābek. J'avais cru deviner que ce roman était plus historique qu'on ne le disait, et qu'il devait remonter à un original arabe du Xe siècle. M. Marius Canard était arrivé de son côté à des conclusions à peu près semblables. Mais il a fait mieux que des conjectures. Il a découvert dans le roman de chevalerie arabe, appelé Dāt-ul-Himma, une abondante matière encore toute pleine d'histoire qui, en se diluant de plus en plus dans la fiction, aboutira à des productions comme le Sayyid-Baṭṭāl, dont les anciens orientalistes avaient pu croire qu'elles étaient « sans lieu ni date ». Les trouvailles et les travaux de M. Marius Canard nous montrent clairement la genèse de l'épopée, du roman épique ou chevaleresque, qui est l'écho littéraire de la guerre byzantino-arabe. On a lu dans *Byzantion* (X, 1935, fascicule 1er), l'article de M. Marius Canard sur le Dāt-ul-Himma. Cet article n'est que l'annonce d'un mémoire spécial : l'Épopée arabe, que M. Canard insérera à la fin du tome II de *Byzance et les Arabes*. Quant au présent volume, on y retrouvera partout sa main. Il a même veillé à la correction et à la fidélité de la traduction proprement dite, de la traduction du russe. Il a discuté avec nous, à la Bury, quantité de problèmes embrouillés de chronologie et de topographie, et presque toujours il nous a convaincu. Avec une patience et une acribie merveilleuses, il a confronté ligne par ligne toutes les versions de l'appendice avec les originaux. Nous lui avons imposé le plus pénible des labeurs. J'espère qu'il ne regrette pas sa peine, puisqu'elle a fait, de ce recueil de textes historiques arabes, un instrument de travail tout à fait sûr et que les byzantinistes manieront avec autant de gratitude que de confiance.

Cet élément de certitude, cette garantie, en quelque sorte, que nous apportent MM. Nallino et Canard, en ce qui concerne la fidélité de nos traductions de l'arabe, M. Ernest Honigmann l'introduit dans la partie géographique de ce travail. Grâce à lui, le nouveau Vasiliev dira pour ainsi dire le dernier mot, en fait d'identifications topographiques. D'ailleurs M. Honigmann a écrit tout un livre sur la frontière arabo-byzantine, et ce livre, qui paraît en même temps que le nôtre, constitue le tome III du Vasiliev refondu.

Ces deux volumes sont les prémices du *Corpus Bruxellense*. Le *Corpus* doit être une nouvelle édition, due à la collaboration de philologues et d'historiens et pourvue de traductions et de commentaires, de tous les textes historiques qui intéressent les annales byzantines. Je pense que nous avons comblé bien des vœux en commençant par un groupe de textes arabes, dont l'histoire de Vasiliev, je veux dire la première partie du présent volume, ses notes et les précieuses notes complémentaires de M. Canard (voyez surtout la dernière et la plus sensationnelle, celle qui nous arrive avant la mise sous presse : *La guerre byzantine et les poètes arabes*), sont en réalité le commentaire. Tout cela était encore bien peu connu. Et la connaissance de tout cela est indispensable à qui veut non seulement commenter, mais tout simplement éditer un historien grec du IXe ou du Xe siècle. La publication de ce volume devait précéder logiquement l'édition de Génésius et celle du Continuateur de Théophane, car seule une confrontation constante des sources byzantines avec les sources arabes permet d'établir la valeur des premières, suivant la méthode que nous nous sommes permis de recommander dans un article récent de la revue *Byzantion*.

Mes dernières paroles seront, comme le lecteur s'y attend, un chaleureux remerciement à l'adresse de l'auteur lui-même. Sans le juvénile effort d'Alexandre Alexandrovič, si bien conseillé et soutenu par ses deux grands maîtres, l'inoubliable Vasilievskij et l'inoubliable baron Rosen, il est probable qu'en cette matière nous en serions encore à Weil. Bury lui-même n'eût jamais songé, lui qui ne manquait assurément pas de sujets, à choisir l'époque amorienne pour l'analyser à sa façon pénétrante, si Vasiliev ne lui eût fourni, ne lui eût rendu accessible, la presque totalité des sources arabes. Et il n'y a point de paradoxe à prétendre que, sans le Vasiliev de 1900 et le grand mouvement de recherches qu'il a produit et facilité, l'on n'aurait vu aucune des découvertes qui, de la question épique à la question religieuse, de Digénis à Photius, ont comme révolutionné l'histoire d'une époque glorieuse entre toutes, et qui culmine dans la « conjoncture » des années soixante du IXe siècle : le grand empereur Michel écrase les Arabes d'Asie Mineure, dompte et baptise les

Bulgares, envoie chez les Moraves Cyrille et Méthode, christianise les Russes après les avoir repoussés, et fort de tous ces triomphes, entouré de Bardas le grand César et de Photius le grand patriarche, fait sentir sa supériorité au Carolingien Louis II, et permet que son Église jette fièrement l'anathème au pape de Rome !

Bruxelles, le 1er *décembre* 1934.

PRÉFACE.

DE M. A. A. VASILIEV.

Le présent travail n'est qu'un début. Ce n'est qu'un spécimen, pour ainsi dire, des recherches que nous avons entreprises dans le domaine des relations byzantino-arabes. Notre tâche primordiale était l'étude, au moyen de tous les matériaux accessibles, des relations de Byzance avec le califat arabe. Il allait de soi que les chroniqueurs byzantins devaient être complétés par les sources historiques arabes, lesquelles nous donnent, parfois, beaucoup de renseignements neufs et intéressants. L'exposé des événements politiques de 820 à 867, c'est-à-dire au temps de la dynastie d'Amorium, constitue la matière du présent volume. Naturellement, nous aurions voulu ne point nous borner à l'examen des rapports politiques et des conflits militaires ; plus intéressantes peut-être eussent été des recherches sur la structure interne des deux états, sur leur culture, sur leurs relations mutuelles. L'étude de la structure interne de Byzance et du califat pourrait éclairer de nombreux aspects de la constitution de l'ancienne Russie. Mais, avant d'aborder ces problèmes, il est nécessaire, à notre avis, d'acquérir, en recourant à toutes les sources, une connaissance approfondie des relations extérieures de Byzance et du califat. Cette connaissance nous fournira un point de départ, une sorte de base d'opérations, pour l'exploration des problèmes plus délicats, plus compliqués et sans doute plus intéressants, qui touchent à la vie intérieure de deux empires. Nous ne sommes pas convaincus d'avoir pu profiter, comme nous l'aurions voulu, de tous les matériaux accessibles. Il doit y avoir des lacunes dans notre information arabe, car nous nous sommes bornés aux historiens, et nous n'avons pour

ainsi dire pas touché aux poètes, que nous ne sommes pas encore de force à aborder. Et cependant, notre célèbre arabisant le baron V. R. Rosen dit dans son livre, *L'Empereur Basile le tueur de Bulgares*, que, pour l'expédition d'Amorium par exemple, les odes des poètes arabes contemporains présentent un grand intérêt (p. 81-82). Nous ne pensons pas que de semblables productions poétiques puissent nous fournir de nouveaux faits ; mais, en tous cas, en dépit de toute leur rhétorique, elles pourraient nous montrer comment les événements connus se reflètent dans la poésie contemporaine.

La première partie de ce volume contient un récit des événements de 820 à 867. Le second chapitre de cette partie, sur l'empereur Théophile et le troisième, sur Michel III, étaient déjà imprimés l'année dernière ; la première, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique* (1899, juillet, p. 1-55), la seconde, dans le *Vizantijskij Vremennik* (tome VI, 1899, p. 380-447). Ces deux chapitres, dans le présent travail, apparaissent dans une forme un peu plus complète.

Dans l'*Appendice*, nous avons donné des traductions d'historiens arabes se rapportant à la période étudiée, et pour que les lecteurs de la première partie puissent toujours trouver la partie correspondante de la source dans la seconde, dans les renvois aux pages des éditions, nous avons ajouté, entre parenthèses, des renvois aux pages de notre *Appendice*.

Nous regrettons de n'avoir pu nous servir de quelques ouvrages relatifs à la géographie de l'Asie Mineure, et tout d'abord, du livre qui nous a été aimablement indiqué par J. I. Smirnov, d'un anonyme désigné seulement par deux initiales N. V. *Revue de l'Asie Mineure dans sa situation présente* (St-Pétersbourg, 1839-1840), 2 tomes. Ensuite, les travaux tout récents de Tomaschek, *Historisch-topographisches vom oberen Euphrat und Ostkappadokien* (Berlin, 1898), extrait de la *Kiepert Festschrift*, et du Grec Levidès, *Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας* (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1899), et quelques autres. Lorsque nous eûmes en mains ces ouvrages, l'impression de notre travail était déjà trop avancée pour qu'il nous fût possible d'en

profiter. Quelques fautes d'impression qui sont restées dans le livre peuvent être excusées, croyons-nous, par le fait que c'est fort loin de l'imprimerie, à Constantinople, que nous avons dû corriger les épreuves, et cela non pas d'une manière suivie et systématique, mais avec des interruptions fort gênantes.

Notre maître, V. G. VASILJEVSKIJ, a été notre guide principal dans ce labeur. Il n'est plus parmi les vivants depuis le mois de mai de l'an passé. Nous rappelant, avec une reconnaissance infinie, l'aide multiple qu'il nous a prêtée, ses précieuses indications, ses conseils incessants concernant la voie à suivre, bref tout ce que notre cher maître défunt partageait si généreusement avec ses élèves, nous nous sommes enhardis à consacrer notre humble ouvrage à la mémoire de feu VASILE GRIGORIEVIČ, qui s'y était toujours intéressé et qui, malgré sa maladie, put en prendre connaissance quand l'œuvre était encore manuscrite. Nous offrons le tribut d'une sincère et profonde reconnaissance au baron VICTOR ROMANOVIČ ROSEN, de l'Université de Pétersbourg, et au privat-docent de la même Université, Nicolas Alexandrovič Mědnikov, qui, avec une extraordinaire amabilité, assumèrent la tâche difficile de contrôler et de corriger sur épreuves, nos imparfaites traductions de l'arabe, et de leur donner ainsi un plus haut degré d'exactitude et de correction.

Il nous est impossible de ne pas remercier particulièrement la Faculté d'Histoire et de Philosophie de l'Université de Pétersbourg, laquelle a bien voulu imprimer notre travail dans ses *Zapiski.*

Nous remercions enfin et de tout cœur trois hommes qui ont, eux aussi, bien mérité de *Byzance et les Arabes.* Serge Feodorovič Platonov, professeur à l'Université de Pétersbourg, pendant que nous étions retenus à Constantinople, a bien voulu suivre la marche de l'impression, et a hâté l'apparition de notre travail. Notre savant ami, M. J. S. Smirnov, nous a donné des indications fort utiles. Et notre camarade M. L. Budagov a corrigé plusieurs feuilles d'impression.

Pétersbourg, 19 janvier 1900.

INTRODUCTION.

L'époque des grandes conquêtes du califat arabe est le VIIe siècle. Alors, la Palestine, la Syrie, l'Égypte, tout le littoral du Nord de l'Afrique jusqu'à l'Océan Atlantique, tombèrent au pouvoir des Musulmans, qui plantèrent triomphalement leurs étendards sur les rochers du Taurus Cilicien, traversèrent l'Asie Mineure jusqu'au Bosphore, et y retrouvant leurs propres flottes, menacèrent la capitale même de l'empire byzantin, sous Constantin IV. Depuis ces temps héroïques, les rapports entre l'empire orthodoxe et l'empire arabe, si rapidement agrandi, n'avaient plus cessé. Au VIIIe siècle, on put croire à un conflit général de toute la chrétienté européenne avec l'énorme puissance arabe. Mais le danger de voir les Arabes pousser leurs conquêtes plus loin à l'Ouest fut écarté par deux faits militaires : en Orient, par l'héroïque défense de Constantinople sous l'empereur Léon III l'Isaurien, en Occident, par la fameuse victoire de Charles Martel à Poitiers (1).

Mais ces deux victoires ne donnèrent pas au monde une sécurité complète : et Byzance, aussi bien que l'Occident, durent rester sur leurs gardes, et surveiller sans cesse les mouvements de leurs dangereux voisins, les Musulmans.

Peu à peu, il est vrai, les constantes agressions des Arabes contre Byzance cessèrent, par suite de la décadence et de l'affaiblissement graduels du califat, de menacer l'existence même de l'empire, comme c'était le cas aux VIIe et VIIIe siècles ; mais leurs razzias, tout en se bornant en somme aux provinces proches de la frontière, continuèrent à peser lourdement sur l'État, à nuire à la prospérité des provinces, à diminuer leur capacité financière et à en détruire la population (2).

(1) Cf. RANKE, *Weltgeschichte*, B. VI, Abt. I, S. 3.
(2) Cf. C. NEUMANN, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig, 1894, S. 10.

Le IX[e] siècle se distingue, dans l'histoire du califat, par l'affaiblissement de l'élément proprement arabe, et par la prédominance, d'abord des Persans, puis des Turcs, dans la moitié orientale de l'empire.

Les ʿAbbāsides vainquirent les Omayyades, grâce aux Persans du Khorāsān : sous ce nom, on comprenait à ce moment non seulement la province ainsi appelée de nos jours, mais encore un important district à l'Est et au Nord, avec Merw comme ville principale (1).

Dans le Khorāsān avait pris naissance contre les Omayyades une opposition non seulement politique, mais religieuse. Il y avait là un parti que mécontentait la politique religieuse des Omayyades, et qui tendait à l'universalité de l'Islam avec la devise « l'Islam ne connaît pas de différences de race » (2).

Notons ici que le gouvernement omayyade se distinguait par son caractère séculier, et que les questions religieuses l'intéressaient fort peu (3).

Le parti qui luttait pour l'égalité de tous les peuples dans l'Islam, pour l'égalité des « ʿAǧam » (4) avec les Arabes, portait le nom de Šuʿūbīya ; il fut actif et florissant aux II[e] et III[e] siècles de l'hégire. Quelques-uns de ses chefs allaient jusqu'à proclamer la priorité des Persans sur les Arabes (5).

Aussi, quand ils furent montés sur le trône, les ʿAbbāsides durent se considérer comme les obligés des Persans.

Et, en effet, ces derniers commencent à jouer à cette époque un rôle toujours plus important dans la vie du califat. Et les Arabes vainqueurs durent s'incliner devant les vaincus de naguère : les Persans. La Syrie, qui avait une importance

(1) Nöldeke, *Der Chalif Mansur. Orientalische Skizzen*, Berlin, 1892, S. 115. Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, B. I, Wien, 1875, S. 317.

(2) G. van Vloten. *Recherches sur la domination arabe. Le chiitisme et les croyances messianiques sous le Khalifat des Omayades*, Amsterdam, 1894, p. 28, 32-33.

(3) Cf. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, B. II, Halle, 1890, S. 31.

(4) Aǧam, c'est-à-dire les non-Arabes. C'est par ce nom que les Arabes désignaient les populations allogènes.

(5) Goldziher, *op. cit.*, B. I, Halle, 1889, S. 147.

prédominante au temps des Omayyades, s'éclipsa devant l'ʿIrāq et sa capitale, Damas, descendit au rang d'une ville de province. Bagdad (1) la remplaça.

On sait de quel crédit la famille persane des Barmékides jouit à la fin du VIIIe siècle, jusqu'au moment où elle fut anéantie par Hārūn-al-Rašīd. Et pourtant on a des raisons de croire que cette famille restait fidèle au zoroastrisme. Ce qu'on savait des opinions religieuses d'un chef arabe de l'époque de Théophile, Afšīn, Persan de race, dont le nom se rencontrera souvent dans ce livre, était encore plus inquiétant. Quelques familles poussaient ouvertement à la renaissance des cérémonies religieuses persanes (2). Les places les plus avantageuses à la cour, dans l'armée, dans les finances, dans l'administration des provinces étaient confiées à des Persans (3).

Les Arabes s'en rendaient compte. L'un de leurs écrivains a remarqué que l'empire des Omayyades était arabe, et celui des ʿAbbāsides ʿağamo-khorāsānique (4).

Dans une poésie que l'on attribue à un gouverneur du dernier calife omayyade, Merwān II, il est dit, entre autres choses : « Enfuis-toi de ton séjour et dis : adieu, Arabes et Islam ! »

Déjà sous Manṣūr, le deuxième calife ʿabbāside, cette scène se produit : tandis que des Arabes attendent vainement une audience aux portes du palais, des gens du Khorāsān entrent librement, sortent de même, et se moquent des « rustres arabes » (5).

La lutte acharnée qui éclata après la mort de leur père Hārūn-al-Rašīd entre les deux frères Amīn et Ma'mūn, fut une nouvelle phase de la guerre entre les « nationalités »

(1) Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, S. 183.

(2) Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, Leyde, 1879, p. 230-231. Kremer, *Culturgeschichtliche Streifzüge auf dem Gebiete des Islams*, Leipzig, 1873, S. 41-42. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, I, S. 150.

(3) Cf. G. Van Vloten, *Recherches sur la domination arabe*, p. 70.

(4) Ğāḥiẓ, *Bayān*, II 154, 14, cité en manuscrit par Goldziher, *op. cit.*, I, 5, 148.

(5) Goldziher, *op. cit.*, I, S. 148. Cf. Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, S. 233.

arabe et persane : et les Arabes furent de nouveau battus (1).

Mais, au milieu du IXe siècle, les Persans durent abandonner leur crédit à un nouvel élément étranger — aux Turcs.

Dès le milieu du VIIIe siècle, la coutume s'était répandue dans le califat d'entretenir des esclaves turcs non seulement à la cour de l'« émir des croyants », mais dans les maisons particulières. Évidemment, personne ne pouvait deviner à ce moment que l'apparition de ces Turcs serait fatale à l'existence du califat — que les Turcs, en ébranlant les fondements de l'empire, le conduiraient à une décadence complète (2).

Les Arabes n'avaient jamais joui de la confiance des ʿAbbāsides ; les Persans perdirent cette confiance. Par la force des choses, les califes durent chercher ailleurs des soutiens de leur pouvoir, et ces étrangers furent, en l'espèce, plus spécialement des Turcs (3).

Déjà Maʾmūn entretenait autour de lui une garde très nombreuse d'esclaves turcs (4).

Sous Muʿtaṣim (833-842), la garde entière et l'élite de l'armée étaient composées d'étrangers, Turcs et Berbères, dont le nombre atteignit à ce moment 70.000 hommes (5). Quand, en 841 et en 849, les deux fameux chefs turcs, Ašinās et Ītākh, se rendirent à la Mecque, pour y faire leurs dévotions à la tête des pèlerins musulmans, le calife leur accorda le pouvoir suprême sur toutes les provinces par lesquelles ils passeraient. Ašinās portait même le titre de sultan (6).

(1) Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, p. 229. Nöldeke, *Der Islam. Orientalische Skizzen*, S. 91. Voir la caractéristique des deux frères dans A. Müller, *Der Islam im Morgen- und Abendlande*, Berlin, 1885, B. I, S. 499. Voyez maintenant Fr. Gabrieli, *La successione di Hārūn al-Rašīd e la guerra fra al-Amīn e al-Maʾmūn* (Rendiconti R. Accad. Lincei, cl. scienze morali, ser. VI, vol. III, 1927, p. 191-220).

(2) Karabacek, *Erstes urkundliches Auftreten von Türken. Mitteilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, I, Wien, 1887, S. 93. Goldziher, *op. cit.*, B. I, 149.

(3) Dozy, *Essai sur l'histoire...*, p. 247.

(4) Karabaček, *op. cit.*, S. 95.

(5) Dozy, *Essai...*, p. 247.

(6) Snouck Hurgronje, *Mekka*, B. I, Haag, 1888, S. 45.

Du temps du calife Mutawakkil (847-861), l'influence des Turcs devint décisive. Comme les prétoriens de l'empire romain, ce sont eux qui renversent, qui élèvent des califes, auxquels il ne restait guère qu'un pouvoir nominal.

Sous Muʿtazz (866-869), nous trouvons chez un poète le passage suivant : « On me dit : tu te renfermes beaucoup trop chez toi. Je réponds : c'est parce que je ne trouve aucun plaisir à sortir. Qu'est-ce que je rencontre, quand je regarde autour de moi? Des singes juchés sur des selles » (1). En même temps il se produisait dans le califat une décentralisation rapide : les provinces les plus importantes se transformaient en Etats particuliers.

Cette domination d'étrangers, brutaux et grossiers, désaffectionnait les sujets de leurs gouvernants.

Après la mort de Muʿtaṣim, on choisit Wāṯiq pour lui succéder. A cette occasion, un poète dit : « Un calife est mort et personne n'est affligé à son sujet. Un autre nous est venu et personne ne s'en réjouit » (2).

L'histoire religieuse du califat au ɪxᵉ siècle offre un profond intérêt. Involontairement, un parallèle se présente à l'esprit entre le mouvement iconoclaste à Byzance et la tendance rationaliste dans l'Islam, aux vɪɪɪᵉ et ɪxᵉ siècles. A notre avis, l'étude de ces deux mouvements, entreprise du point de vue de leur influence réciproque, pourrait fournir des résultats extrêmement intéressants pour l'histoire culturelle des deux empires (3).

Damas avait été le théâtre de nombreuses discussions théologiques entre Chrétiens et Musulmans. Parmi ces disputes entre docteurs des deux religions, celles qu'enregistrèrent Jean Damascène et Théodore Abukara sont bien connues. On a cru parfois que c'est de ces discussions théologiques que naquirent les premières sectes dissidentes de l'Islam, les Murǧites et les Qadarites (Muʿtazilites) (4).

(1) Goldziher, *op. cit.*, B. I, S. 152.

(2) Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, S. 236.

(3) Voir maintenant A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, I, p. 333 sqq.

(4) Kremer, *Kulturgesch. Streifzüge*, S. 2 ; *Kulturgesch. d. Orients*, II, S. 399 sq. — Mais l'origine des Murǧites et des Qadarites (dont la doctrine fut plus tard adoptée par les Muʿtazilites) est à chercher dans l'Islam lui-même. Et Jean Damascène polémisait non point

On a quelquefois pensé que les Omayyades étaient une dynastie tout à fait laïque (1), en ajoutant que, dans la personne d'un 'Abbāside, il y avait à la fois le souverain de l'empire et celui de l'église d'État. La nouvelle dynastie, en tous cas, prit une part active aux affaires religieuses de son empire.

Ma'mūn se rangea ouvertement du côté des théologiens mu'tazilites et, par un décret de 827, il déclara officiellement que la thèse de la création du Coran devait être reconnue par tous (2).

Déjà auparavant, les défenseurs de l'orthodoxie musulmane, opprimés dans le califat, avaient tourné les yeux vers les Ommayades d'Espagne : ce pays s'est toujours distingué par le fanatisme religieux aussi bien sous l'Islam que plus tard dans la Chrétienté (3), surtout sous le règne du vénérable Hišām I († 796) que l'un des plus fameux juristes arabes, Mālik-ibn-Anas, le fondateur de l'un des quatre « rites » orthodoxes de l'Islam, appelait le seul qui fût digne de s'asseoir sur le trône des califes (4). Mais les espoirs des orthodoxes furent déçus (5).

tant contre l'Islam pour convaincre les Musulmans, qu'à l'adresse des Chrétiens, toujours en péril d'être forcés d'embrasser la religion des dominateurs. — Voir aussi C. Gueterbock, *Der Islam im Lichte der byz. Polemik*, Berlin, 1912, p. 10 sqq. Pour les Qadarites, etc., cf. C. H. Becker, *Christliche Polemik und Islamische Dogmenbildung*, dans *Festschrift I. Goldziher*, ZA, Bd. XXVI, 1911, S. 175 sqq. ; cf. I. Goldziher, *Die Richtungen der islamischen Koranauslegung*, Leyde 1920, p.102. E. Fritz, *Islam und Christentum im Mittelalter* (*Beiträge zur Geschichte der muslimischen Polemik gegen das Christentum in arabischer Sprache*), Breslau 1930.

(1) Le laïcisme des Omayyades est une idée très inexacte des vieux islamisants. L'Islām n'a jamais possédé une église dans le sens chrétien, et la croyance que les califes étaient aussi les pontifes de l'islamisme est tout à fait fausse. Cf. Goldziher, *op. cit.*, Bd. II, S. 53.

(2) Cf. W. Patton, *Ahmed ibn Hanbal and the Mihna*, Leiden, 1897, et I. Goldziher, *Vorlesungen*, S. 114 sqq.

(3) Kremer, *Geschichte der herrschenden Ideen des Islams*, Leipzig, 1868, S. 157 ; voir aussi S. 292-293.

(4) Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, T. II, Leyde, 1861, p. 56. Nouv. éd., revue et mise à jour par E. Lévi-Provençal, Leyde, 3 vol., 1932, t. I, p. 286.

(5) Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, p. 237.

Il est intéressant de noter qu'au xe siècle, les pays les plus éloignés de la Mecque y envoyaient les pèlerins les plus zélés : alors que les habitants de l''Irāq restaient chez eux, par suite de la crainte que leur inspirait la tendance dominante, ceux du Khorasān faisaient tous les efforts possibles pour atteindre la Ville Sainte. Ce phénomène continue à se manifester jusqu'à nos jours sous une forme à peine différente (1).

Mais quand Mutawakkil « l'un des 'Abbāsides les plus antipathiques », disait Müller, monta sur le trône en 847, des jours meilleurs commencèrent pour les partisans de l'orthodoxie islamique. Le calife, qui avait besoin d'un parti, se mit de leur côté. La réaction contre les mu'tazilites s'accompagna de cruautés effrayantes. En 848, un édit fut lancé qui déclarait hérétique la doctrine de la Création du Coran (2).

Mais ces persécutions ne purent interrompre le développement du parti important et influent des mu'tazilites. Celui-ci eut des représentants nombreux et remarquables aux siècles suivants (3).

Au ixe siècle se place la période brillante de la science et de la littérature arabes. Mais il est intéressant de remarquer combien est insignifiant le rôle qu'y jouèrent les Arabes eux-mêmes et combien ils sont, en cette matière, les tributaires des étrangers.

Sous les 'Abbāsides, l'influence perse pénétra même dans la littérature. Certes, l'arabe resta la langue écrite dont se servaient les Persans ; et la littérature néo-persane proprement dite ne naquit que deux siècles plus tard. Mais la littérature arabe s'enrichit considérablement, grâce à des traductions du pehlevi. L'élégance persane envahit bientôt la poésie des Bédouins. Quelques-uns des représentants les plus brillants de la philologie arabe étaient de provenance iranienne. Les historiens arabes empruntent une partie de leur matière aux

(1) Snouck Hurgronje, *op. cit.*, I, p. 61.

(2) La date de 851 donnée dans l'édition russe à la suite de Müller, est inexacte. C'est 848 (= 234 H). Voir à ce sujet Patton, op. cit. 121-122 et l'article *Miḥna*, dans *l'Encyclopédie de l'Islām*. D'après d'autres, cela se passa dès les dernières années du règne de Wāṯiq, le prédécesseur de Mutawakkil. Cf. Müller, *Der Islam*, I, S. 524. Cf. Kremer, *Gesch. der herrschenden Ideen d. I.*, S. 245.

(3) Kremer, *Geschichte der herrschenden Ideen des Islams*, S. 34-35.

annalistes « moyens-persans ». Dans les sciences théologiques et juridiques, les Persans se transformèrent bientôt, d'élèves, en maîtres des Arabes.

Les sciences laïques se trouvaient en partie aux mains des Araméens : c'est par leur intermédiaire, que parvinrent aux Arabes les trésors de la culture hellénistique (1). En un mot, tout le développement de cette vaste littérature arabe, avec ses nombreux rameaux, nous apparaît surtout comme la mise en œuvre, par des étrangers, de matériaux étrangers. « La Grèce, la Perse et l'Inde remédièrent à la stérilité de l'esprit arabe », dit avec quelque exagération l'un des plus fameux orientalistes (2).

Même en ce qui concerne la connaissance de la langue arabe et dans les travaux consacrés spécialement à la religion, l'élément arabe se laissait distancer par les éléments étrangers (3), bien que ce soit sans doute une forte exagération que d'affirmer que, parmi les Musulmans qui ont fait quelque chose dans les sciences, aucun n'était Sémite (4).

L'intensité de la curiosité scientifique du IXe siècle nous est révélée, entre autres, par de véritables expéditions érudites.

Sous le calife Wāṯiq, avec l'assentiment de l'empereur byzantin Michel III, le fameux savant arabe Muḥammed-ibn-Mūsā fut envoyé à Éphèse par le calife, pour visiter la caverne où étaient conservés les restes des Sept-Dormants, qui avaient souffert le martyre, selon la tradition, lors de la persécution de Décius. L'empereur byzantin envoya un guide pour accompagner le savant arabe. En entrant dans la caverne, les visiteurs firent la rencontre d'un eunuque

(1) Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I. *Band*, Weimar, 1898, S. 71-72.

(2) Ed. Sachau, Alberuni's *India. An English edition with notes and indices by* Ed. S., London, 1888, Vol. I, *Preface*, p. XXVIII. Cf. Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, II, S. 158-159.

(3) Goldziher, *op. cit.*, I, S. 109-110. Dans ce remarquable travail du fameux professeur de Buda-Pest concernant l'influence exercée par les étrangers sur les Arabes, on peut trouver des renseignements extrêmement intéressants. Voir surtout le chapitre « *'Arab und 'Ağam* », B. I, S. 101-146.

(4) Voir Paul de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, Leipzig, 1866, S. 8, Anm. 4.

d'une beauté remarquable qui menaça le savant de malheurs terribles s'il osait toucher aux reliques. Néanmoins Muḥammed pénétra dans la caverne, vit les corps et les toucha. En sortant il dit au gardien : « Nous croyions que tu nous montrerais des morts qui auraient l'air de vivants ; mais nous n'avons rien vu ici de semblable » (1).

Le fait même de cette mission scientifique que nous venons de raconter trouve peut-être sa raison d'être dans la tendance muʿtazilite qui prédominait dans la religion depuis l'époque de Ma'mūn.

Le même Wāṯiq organisa une grande expédition dirigée par le traducteur Sallām, qui connaissait trente langues, vers l'intérieur de l'Asie, pour retrouver le mur élevé, selon la tradition, par Alexandre le Grand contre les peuples de Gog et Magog. Cette expédition dura plus de 28 mois. Au retour, les participants furent récompensés par le calife, auquel Sallām remit un rapport détaillé (2).

On connaît les pourparlers réitérés qui s'engagèrent à plusieurs reprises entre l'empereur Théophile et Ma'mūn à propos du fameux savant géomètre et astronome byzantin Léon,

(1) Ibn-Khordadbeh, ed. de Goeje (= *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Vol. VI, 1889, Lugduni Batavorum), p. 106-107 (texte arabe), et p. 78-79 (traduction française). Nous ne voyons pas sur quoi l'on se fonderait pour ne pas considérer cette expédition comme un fait historique Pourtant le premier éditeur d'Ibn-Khordadbeh, Barbier de Meynard (*Journal Asiatique*, 1865, p. 23) ne croit pas à la réalité de cet événement. Rambaud croit sans aucune réserve à son historicité. Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle*, Paris, 1870, p. 435.

(2) Ibn-Khordadbeh, ed. de Goeje, p. 162-170. Al-Moqaddasi, ed. de Goeje (= *Bibliotheca geographorum arabicorum*, T. III, 1877), p. 362-365. *Géographie d'Edrisi*, trad. par A. Jaubert, t. II, Paris, 1840, p. 416-420. Jacut, *Geographisches Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, III, p. 56-57. Cf. de Goeje, *De muur van Gog en Magog*, *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen Afdeeling Letterkunde* 3e reeks, V^e deel, Amsterdam 1888, p. 104-109. Nous ne pouvons adopter l'opinion de Sprenger pour qui le rapport entier de Sallam sur son voyage est « *eine unverschämte Mystification* ». Sprenger, *Die Post- und Reiserouten des Orients* (*Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* B. III, Leipzig, 1864, S. XV). Sallām transmit au calife les renseignements qu'il entendit raconter dans l'endroit même.

que ce calife éclairé désirait voir à sa cour, ne fût-ce que pour un bref séjour, pour tirer parti de ses connaissances étendues dans les mathématiques (1).

Mais cette brillante époque d'activité scientifique ne dura pas longtemps, pas plus de deux siècles; dès la fin du xe siècle, le centre de la littérature en général et de la poésie en particulier se transporta à Gazna, à la cour de celui qui fut entre 997 et 1030 le plus grand souverain d'Orient, le grand Maḥmūd. Dans ses salles et ses jardins chantaient quatre cents poètes et, à leur tête, le fameux 'Unṣur et le sublime Firdausī (2).

La magnificence et la richesse de la cour des 'Abbāsides, leur amour du luxe et de la splendeur, distinguent particulièrement cette dynastie. On connaît le récit qui, sans doute, ne manque pas d'une certaine part d'exagération, d'après lequel Zubeïda, la femme de Hārūn-al-Rašīd, était d'ordinaire si chargée de divers ornements, qu'elle devait continuellement s'appuyer sur deux esclaves pour ne pas tomber sous le poids de ses riches vêtements (3).

Une pareille magnificence entraîna l'imitation, et nous voyons qu'en ce même ixe siècle l'Omayyade d'Espagne 'Abd-ul-Raḥmān II s'entoure d'une cour nombreuse, embellit sa capitale, construit des ponts, des mosquées, des palais, élève de magnifiques jardins et protège les poètes (4).

Mais le luxe de la cour 'abbāside ne doit pas être considéré d'un point de vue seulement négatif. Par lui les souverains donnaient indirectement une puissante impulsion au commerce. A cet égard, la dynastie 'abbāside occupe une place clairement déterminée, surtout après la fondation, au centre de leur empire, d'une ville prédestinée par son site extraordinairement favorable à devenir l'un des marchés les plus importants. Bâtie sur les deux rives du Tigre, Bagdad, grâce à un canal navigable, allant de l'Euphrate au Tigre, communiquait avec l'Asie Mineure, la Syrie, l'Arabie, l'Égypte,

(1) Contin. Theoph., p. 185-191. Cedr., II, p. 165-170.

(2) Sachau, Alberuni's *India*, I, *Preface*, p. vii.

(3) Kremer, *Culturgeschichtliche Beziehungen zwischen Europa und dem Oriente*, Wien, 1876. S. 17.

(4) Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, II, p. 87 (nouv. éd. I, p. 308).

tandis que les caravanes de l'Asie Centrale atteignaient la capitale par Bukhārā et la Perse (1).

Le développement du commerce marchait de pair avec un phénomène extrêmement curieux, qui se produisait dans l'économie monétaire du califat, où. à la fin du IXe siècle, la base monétaire cessa d'être l'argent et devint l'or. Alors que, au IXe siècle, tous les impôts des provinces orientales étaient payés en dirhems d'argent, en 918 par exemple, on compte en dinars d'or (2) ; plus tard, le dirhem se substitue de nouveau au dinar.

Pendant tout le cours du IXe siècle, il se produisit presque sans interruption, des conflits entre Byzantins et Arabes.

Quand on lit les chroniques byzantines et arabes avec leurs descriptions monotones de batailles, leurs chiffres de tués, de prisonniers, avec leurs nombreuses mentions de populations anéanties, de récoltes détruites, de mauvais traitements infligés aux prisonniers, on peut, au premier coup d'œil, ne voir dans tout cela que le côté sombre, très sombre, des choses, qu'un aspect négatif des relations byzantino-arabes.

Mais il y a autre chose. La persistance même de ces rencontres, provoquant des communications involontaires, mais prolongées, entre deux grands peuples, ne pouvait manquer d'influer sur le développement intérieur des deux empires. Si le commerce occupe, peut-être, la première place comme facteur de l'évolution culturelle des peuples, les événements militaires, eux aussi, ont servi bien souvent la culture. Des populations étrangères l'une à l'autre se combattaient par la force des circonstances ; de nouvelles pensées, des coutumes,

(1) HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*. éd. fr. de F. RAYNAUD, Leipzig, 1885, I, p. 26-27. Cf. KREMER, *Culturgeschichte des Orients*, II, S. 47, 274. LE STRANGE, *Baghdad under the Abb. Cal.*, réimpr. 1928, p. 15 sqq. SALMON, *Introd. à l'histoire de Baghdad*, Paris, 1904, p. 75 sqq. ; AL-KHāṭIB AL-BAGHDĀDĪ, *Ta'rīkh Baǧdād*, Le Caire, 1931, 14 volumes, vol. I (p. 66 sqq.).

(2) Voir à ce sujet le curieux mémoire de KREMER, *Ueber das Einnahmebudget des Abbasiden-Reiches*, Wien, 1887 (*Denkschriften der philos.-historischen Cl. der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften*, B. 36), S. 6 (nous citons d'après le tirage à part). Voir aussi les *Travaux de la section orientale de la soc. impér. russe d'Archéologie*, T. IV, St-Pétersbourg, 1889-1890, p. 131-149.

des mœurs, des langues et des littératures s'échangeaient entre vainqueurs et vaincus. Tout cela devait provoquer une vive activité intérieure (1).

Déjà dans les événements militaires d'Orient au ixe siècle nous relevons bien des faits et des coutumes qui forment la matière de ce que nous appelons aujourd'hui le droit international (2).

Il est très vraisemblable que les hostilités entre les Arabes d'Espagne et les Francs, dans le Sud de la Gaule, eurent pour conséquence la transformation de l'organisation militaire de l'empire franc, puisque, entre 732 et 755, on remarque une rapide évolution et un grand développement de la cavalerie franque. Celle-ci l'emporte peu à peu, et finit même par éliminer presque complètement l'infanterie des armées. On peut y voir l'influence de la cavalerie arabe (3).

Il est curieux de remarquer que, malgré ces guerres incessantes, les rapports entre les Arabes Orientaux et les Byzantins en dehors de l'état de guerre, ne se distinguaient nullement par leur caractère d'inimitié. Au contraire, ils étaient plutôt amicaux. Nous pouvons en alléguer comme exemples, et l'expédition scientifique d'Éphèse que j'ai racontée plus haut et qui fut *conjointe*, byzantine et arabe, et la présence de l'astronome byzantin, Léon, à la cour du calife de Bagdad.

Byzance accordait aux Arabes une sorte de prééminence sur ses voisins occidentaux.

Dans le protocole de Constantin Porphyrogénète on peut trouver des formules très cordiales pour la réception des ambassadeurs de Bagdad ou du Caire (4). A la table impériale,

(1) Voir par exemple Kremer, *Culturgeschichtliche Beziehungen zwischen Europa und dem Oriente*, Wien, 1876, S. 1.

(2) Ern. Nys, *Le droit des gens dans les rapports des arabes et des byzantins. Revue de droit international et de législation comparée*, t.XXVI, 1894, p.461 ; il en existe un tirage à part (Bruxelles, 1894).

(3) H. Brunner, *Der Reiterdienst und die Anfänge des Lehnwesens. Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, B. VIII, Heft II, Weimar, 1887, S. 13, 15. Voir aussi H. Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, Leipzig, 1892, B. II, S. 207.

(4) Const. Porphyr., *De Caerimoniis Aulae Byzantinae*, II, 47, p. 682-686. Voir la caractéristique des rapports entre Byzance et

les cérémonies de Constantin placent « les amis » sarrasins plus haut que « les amis » francs et parmi tous les Sarrasins ce sont ceux d'Orient qui ont les meilleures places (1).

Byzance devait donc subir l'influence de la civilisation des Arabes orientaux, de leurs formes générales de gouvernement. Les Arabes de l'époque 'abbāside ne pouvaient se représenter un souverain sans un pouvoir illimité (2). Un gouverneur de province, un commandant d'armée, étaient revêtus de la plénitude du pouvoir tant qu'ils étaient en fonction.

L'empereur, tel que se le représentaient les Byzantins, était lui aussi un monarque absolu, mais la législation byzantine s'efforçait de marquer quelques limites à la puissance impériale (3).

N'est-ce pas, aujourd'hui encore, le système autocratique que les Musulmans comprennent le mieux, et qu'ils adoptent avec le plus de faveur (4)? On pourrait le soutenir...

les Arabes d'Orient dans Rambaud, *L'empire grec au Xe siècle*, Paris, 1870, p. 433-435.

(1) *De Caerimoniis*, II, 52, p. 739 : *οἱ μὲν ἀνατολικοὶ προκρινόμενοι τῶν ἑσπερίων.*

(2) Cela dérivait de l'exemple même de Mahomet. Toutefois ce pouvoir illimité ne s'étendait pas à la législation, qui, censée d'origine divine, appartenait presque en entier (excepté certains côtés administratifs) aux *'ulamā'* ou docteurs (théologiens-juristes). C'est la grande différence entre le souverain musulman et l'empereur byzantin. Voyez encore Nöldeke, *Zur Characteristik der Semiten. Orientalische Skizzen*, S. 11. Mais voir Chwolson, *Die semitischen Völker*, Berlin, 1872, S. 37-38. Cf. Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, S. 385 sq., II, S. 61.

(3) Voir des renseignements intéressants sur l'étendue du pouvoir de l'empereur byzantin dans le compte-rendu de Bezobrazov sur le livre de Gribovskij dans le *Journal du Min. de l'Instr. publ.* (russe), t. CCCXIX, 1898, p. 410 sq. Mais cf. Skabalanovič, *L'empire byzantin et l'église au* XIe *siècle*, St-Pétersbourg, 1884, p. 132-133 (en russe).

(4) Snouck Hurgronje, *Mekka*, B. II, S. 337-338. Il faut remarquer que Snouck alla à La Mecque peu après la guerre russo-turque, à une époque où le fanatisme contre les « Moscovites » se donnait libre cours. En outre, les Musulmans d'Algérie marquent un grand mépris pour la forme républicaine du gouvernement français ; ils disent que c'est « un gouvernement d'insensés ». Quelques Algé-

La décadence politique du califat, qui commença dès le règne de Ma'mūn, et qui entraîna tant de désordre et de guerres intestines, ne put arrêter complètement l'épanouissement intérieur de cet empire. Au x[e] siècle, par exemple, le commerce arabe s'étendait de la Corée à l'Espagne, et pénétrait jusqu'au cœur de la Russie.

Tandis que le califat déclinait, l'empire byzantin se relevait. On peut parler, pour l'époque de la dynastie macédonienne, d'une véritable « résurrection » (1) de cet empire. D'ailleurs, la Byzance du ix[e] siècle, avec le califat, présente plus d'une analogie.

La seconde période de l'iconoclasme, parallèle (2), peut-on dire, à la tendance mu'tazilite des califes de Bagdad, se termina par une réaction en faveur de l'orthodoxie, l'an 843 (3). L'activité du patriarche Photius, dans la seconde moitié du ix[e] siècle, caractérise une nouvelle époque dans le développement de la science et de la civilisation byzantines. La cour byzantine se distinguait, elle aussi, par un luxe et par un éclat vraiment oriental. Mais ces dépenses somptuaires n'engloutissaient pas tous les revenus de l'empire, dont une grande part était réservée aux guerres inévitables avec les peuples voisins, et aux énormes besoins de l'État (4).

La dynastie d'Amorium donna à Byzance trois empereurs doués de talents peu ordinaires.

Le premier représentant de cette dynastie, Michel II, un étranger de basse origine, « savait mal le grec », ce qui veut dire qu'il n'avait reçu aucune instruction (c'est pourquoi

riens parlent « du parlement aux cent têtes qui gouverne effectivement et tient ses séances à Paris, ce paradis des impies » et disent que les intérêts supérieurs du pays y sont examinés au milieu des paroles grossières et, de temps en temps, des fusillades révolutionnaires. Snouck, *ibidem*; trad. angl., Leyde-London, 1931, p. 248-249.

(1) Cf. Heyd, I, p. 32-49 ; Mez, *Die Renaissance des Islams*, p. 441 sqq.

(2) H. Gelzer, *Die politische und kirchliche Stellung von Byzanz. Verhandlungen der 33. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Gera*. Leipzig, 1879, S. 35. Le même, *Genesis der byz. Themenverfassung*, p. 8.

(3) Nous considérons 843 comme la vraie date du rétablissement de l'orthodoxie et non pas 842. Voir p. 418 à 421.

(4) Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2. Auflage, München, 1897, S. 23.

il est appelé « le Bègue » par les historiens). Ce n'était nullement cette personnalité insignifiante qu'on nous représente souvent. Il fut « le premier « agnostique » sur le trône impérial » [1]. Il voulait réconcilier, dans la mesure du possible, les deux partis opposés du point de vue religieux, à cause surtout du danger qui menaçait l'empire lors de la révolte de Thomas. Michel comprit que la force de ce mouvement, à côté d'autres motifs, résidait surtout dans le fait qu'il s'appuyait sur le parti de l'orthodoxie. Et c'est là le grand service que Michel rendit à son pays [2]. Thomas fut vaincu, non sans qu'on dût faire appel à l'alliance bulgare. Mais les querelles religieuses ne s'apaisèrent point.

Les autres événements politiques de l'époque de Michel II furent certes défavorables à Byzance : les Arabes s'emparèrent de l'opulente île de Crète et commencèrent la conquête de la Sicile. Mais on doit avouer que Michel ne peut être incriminé pour avoir manqué d'énergie dans sa longue lutte contre Thomas, ou dans ses efforts pour reconquérir la Crète. Quant à la Sicile, il l'avait presque entièrement débarrassée des Musulmans lorsqu'il mourut.

Michel eut pour successeur son fils Théophile.

Ce jeune empereur, actif et richement doué, fut élevé sous la direction de l'un des hommes les plus instruits et les plus savants de cette époque, Jean Grammatikos, le futur patriarche. Chef de guerre, Théophile commanda plusieurs fois des expéditions difficiles et lointaines. Théologien vivement intéressé par les questions religieuses, il ne pouvait rester indifférent au problème de la lutte religieuse, qui n'avait pas encore reçu de solution. Théophile prit parti ; il se montra l'adversaire zélé du culte des images et du monachisme. Aussi traita-t-il les orthodoxes avec une certaine dureté, qu'adoucissait parfois peut-être l'influence de son maître éclairé, Jean Grammatikos [3]. Doué de remarquables talents

(1) Ternovskij, *L'église gréco-orientale pendant la période des conciles oecuméniques*, Kiev, 1883, p. 487 (en russe).

(2) Pour les détails, voir p. 22 sqq.

(3) Cf. Finlay, *History of Greece*, ed. by Tozer, Oxford, 1877, vol. II, p.149. Tozer, *The Church and the Eastern Empire*, London, 1888, p. 120. Voir un jugement favorable sur Théophile dans l'ouvrage de Lancia di Brolo, *Storia della Chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del Cristianismo*, Vol. II, Palermo, 1884, p. 214.

poétiques, Théophile, malgré sa persécution des icones, enrichit la littérature ecclésiastique de quelques hymnes. On sait qu'il aimait le chant d'église, et que parfois, lors de l'exécution de ses œuvres, il dirigeait en personne les chœurs (1). Étant lui-même instruit, Théophile savait estimer les connaissances scientifiques de ses sujets et les récompenser. Le fameux et savant astronome byzantin, Léon, fut nommé métropolite de Thessalonique par l'empereur, mais c'était, il est vrai, après que sa gloire se fut établie à la cour de Ma'mūn. Théophile était féru d'architecture. Une partie des murailles de Constantinople, le palais d'été de Bryas sur le rivage bithynien de la Propontide (2), gardent son souvenir.

Sa vie privée fut exemplaire. La fidélité et l'admiration de sa femme, Sainte Théodora, qui l'ont sauvé des foudres de l'Église après sa mort, plaident pour lui devant la postérité. Gelzer a fort mal jugé ce souverain, magnifique et génial comme tous les empereurs de cette dynastie amorienne. Mais ses adversaires eux-mêmes sont forcés de rendre hommage à sa justice, tout en inventant des anecdotes calomnieuses qui le font paraître sous un jour odieux (3).

(1) Parmi les chants religieux qu'on attribue à Théophile, on peut citer un *στιχηρὸν* pour le dimanche des Rameaux : *'Εξέλθετε ἔθνη*, et un arrangement musical du refrain *Εὐλογεῖτε πάντα τὰ ἔργα κυρίου τὸν κύριον*, dans le canon de l'Annonciation. CEDR., II, p. 117-118. ZONARAS, XV, 27, p. 366-367. Cf. TERNOVSKIJ, *L'église gréco-orientale*, p. 490 (en russe). CHRIST et PARANIKAS, *Anthologia graeca carminum christianorum*. Lipsiae, 1871, p. XXXVI-XXXVII et CXIV p. 240.

(2) Peut-être ce palais ne fut-il que transformé par Théophile ? Voir KONDAKOV, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople. Travaux du VIe Congrès Archéologique à Odessa* (1884), t. III, Odessa, 1887, p. 54. BURY, p. 133.

(3) PAPARRIGOPOULO, *Hist. de la Civ. hell.*, Paris, 1878, p. 237. On connaît les âpres démêlés de Théophile avec Méthode, le futur patriarche, avec Théophane, l'hymnographe, et Théodore *ὁ γραπτός*, avec Lazare, le peintre d'icones. C'était une recommandation pour Paparrigopoulo, qui se montre assez indulgent à l'égard de Théophile ; mais l'intelligent H. GELZER est très dur dans son *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*, München, 1897, S. 967-968, 969 (dans KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2. Auflage) ; à sa suite, GIBBON-BURY, *The History of the decline and fall of the Roman empire*, vol. V, London, 1898, p. 196, note 30. Mais on lit une réhabilitation complète dans *Hist. of the Eastern Roman Empire*, p. 121. CH. DIEHL, *La Légende de l'Empereur Théophile*, dans *Seminarium Kondakovianum*, IV, p. 33-37.

Mais, malgré tous les efforts de l'empereur, sa politique extérieure connut une défaite particulièrement humiliante. Le succès de Théophile sous les murs de Zapetra eut pour riposte la prise, par les Arabes, d'Ancyre et du berceau de la dynastie régnante, Amorium. La Sicile continua à être conquise, pied à pied, par les Musulmans. La Crète resta sous leur domination. Les négociations entamées par Théophile avec les Vénitiens, avec Louis le Pieux et avec les Omayyades d'Espagne ne donnèrent pas les résultats espérés.

Théophile eut, pendant les quatre premières années de son règne, comme contemporain, le calife Ma'mūn (813-833). L'activité de ce souverain offre plus d'un trait commun avec celle de Théophile [1]. Comme Théophile, Ma'mūn s'intéressa aux questions religieuses et provoqua une vive opposition par ses innovations. Comme lui, Ma'mūn s'adonna à la poésie. Un jour, un poète qui lui récitait l'une de ses nouvelles compositions fut très étonné en entendant le calife lui emprunter un vers pris au hasard et improviser facilement la suite [2]. Il composa aussi quelques œuvres théologiques [3]. L'architecture et les autres arts, comme les sciences, fleurirent sous son règne et le palais d'été de l'empereur byzantin que nous avons cité plus haut, imitait un palais du calife.

L'imitateur de Ma'mūn en Espagne, 'Abd-ul-Raḥmān II, que nous connaissons déjà, aimait, lui aussi, la poésie, et si les vers qu'il donnait pour siens, ne venaient pas toujours de lui, il récompensait du moins généreusement les poètes qui collaboraient à ses œuvres [4].

Après Théophile, Michel III, dont on a dit grand mal. « Le fils et successeur de Théophile, Michel III, fut une nullité. N'ayant souci, ni de la dignité de l'empire, ni de celle de l'empereur, ni des affaires de l'État, dénué de conscience et de pitié, il fut finalement assassiné par son favori Basile après avoir reçu dans l'histoire le surnom mérité d'« Ivrogne ».

(1) Voir maintenant, sur le califat de Ma'mūn, l'ouvrage d'Aḥmed Farīd Rifā'ī, *'Aṣr al-Ma'mūn*, 3 vol., Le Caire, 1928 ; cf. Bury, p. 437.

(2) Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall*, 2. edit., London, 1892, p. 504 ; nouvelle édition, revue par Weir, Edinburgh, 1915.

(3) Goldziher, *Muhammedanische Studien*, B. II, S. 58-59.

(4) Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, II, p. 87 ; nouv. éd. I, p. 308.

Tout ce qui fut fait d'excellent dans la politique intérieure, sous Michel III, doit son existence et son épanouissement à l'activité du patriarche Photius et du césar Bardas ».

C'est en ces termes que, tout récemment encore, on racontait l'histoire du malheureux Michel. Des recherches récentes l'ont à peu près réhabilité. Il s'est tiré à son honneur d'une tâche difficile, du moins en Orient.

La perte de la Crète et de la Sicile pouvait faire croire que le sort de ces parties extrêmes de l'empire allait être bientôt partagé par le Péloponnèse [1]. Dès le début du IX[e] siècle, lors de la terrible révolte des Slaves dans le Péloponnèse, ces derniers, assiégeant Patras, conclurent une alliance avec les Sarrasins [2]. La révolte fut réprimée, et on n'entendit plus parler de descente des Arabes en Grèce pendant tout le temps que régna la dynastie d'Amorium.

Dès leur apparition en Sicile, les Arabes commencèrent assez rapidement la conquête de l'île en progressant d'Ouest en Est. Après avoir lutté, avec des succès variables, pendant quatre ans (827-831) et s'être installés dans Palerme, ils s'emparèrent pendant la décade suivante d'un riche district de la partie occidentale de la Sicile, le *Val di Mazara*, où ils établirent leurs premières colonies. De 841 à 859, les Musulmans prirent encore le *Val di Noto*, région montagneuse du Sud-Est. Après avoir étouffé, en 860, une révolte des Chrétiens de Sicile, ils dirigèrent leurs efforts vers la partie Nord-Est de l'île, le *Val Demone*, où ils conquirent Messine [3]. A la fin de la dynastie d'Amorium, de toutes les grandes villes siciliennes, les chrétiens ne gardaient plus que Syracuse, qui succomba bientôt après, sous Basile le Macédonien.

Il était fort naturel que, de Sicile, les Arabes passassent

(1) C. NEUMANN, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig, 1894, S. 10-11.

(2) CONST. PORPHYROGEN. *De Administrando Imperio*, c. 49, p. 217. Cf. *Σ. Ν. Θωμοπούλου Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ 1821. Ἐν Ἀθήναις*, 1888, p. 227-228.

(3) AMARI, *Storia dei musulmani di Sicilia*, vol. I, Firenze, 1854, p. 464-465. LANCIA DI BROLO, *op. cit.*, II, p. 240-247. AD. HOLM, *Geschichte Siciliens im Alterthum*, B. III, Leipzig, 1898, S. 327-333.

dans l'Italie méridionale où l'autorité byzantine était déjà très affaiblie au xe siècle.

Dans l'histoire de la population grecque de Sicile et de l'Italie méridionale, les invasions ennemies en territoire byzantin ont, par contre-coup, une importance considérable. Dans la première moitié du viie siècle, la population grecque de Sicile s'augmenta des émigrants venus des autres provinces byzantines d'où ils étaient chassés par les Perses et les Arabes. Aux ixe et xe siècles, c'est la Calabre qui se peuple d'émigrés fuyant devant les conquérants (1).

Les incursions arabes empêchèrent la population de ces provinces éloignées de participer aux affaires de l'empire ; nous constatons qu'au huitième concile n'assistaient que cinq évêques de Calabre et encore moins d'évêques de Sicile (2).

Au xe siècle, les Arabes ne possédaient que quelques points de l'Italie méridionale ; c'est pourquoi leur influence sur la vie intime de ce pays fut moins sensible qu'en Sicile. « Les îlots ethniques, très denses, de population grecque, qui s'étaient formés dans l'Italie méridionale, la population et le pays, unis par la même langue, la même religion et les mêmes traditions culturelles » (3), poursuivaient leur évolution propre. L'épanouissement de cette culture qui avait pour centres les monastères, s'étend de la seconde moitié du ixe siècle à la seconde moitié du xe. Une renaissance toute particulière du sentiment religieux peut s'observer après le rétablissement de l'orthodoxie. « Les moines creusaient des grottes dans les montagnes, construisaient des églises, formaient des associations de cénobites et menaient une vie d'idéal ascétique, comparable à celle que l'on vit jadis en Égypte et en Palestine » (4).

(1) Al. Veselovskij, *Boccace, son milieu et ses contemporains*, t. I, St-Pétersbourg, 1893, p. 21 (en russe).

(2) Voir G. Can. Minasi, *Le chiese di Calabria dal quinto al duodecimo secolo*, Napoli, 1896, p. 155.

(3) Al. Veselovskij, *op. cit.*, I, p. 21.

(4) Iv. Sokolov, *La condition du monachisme dans l'Église byzantine du milieu du IXe s. au début du XIIIe s. (842-1203)*. Kazan, 1894, p. 57 (en russe).V. aujourd'hui sur tout cela une abondante littérature, p. ex. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin* (Paris, 1904), et du même auteur : *Notes sur l'hellénisme sicilien*, *Byzantion*, I, (1924), p. 215-225. G. Rohlfs, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, III (1933), p. 67 sqq. et 231 sqq.

Aujourd'hui encore on peut voir dans le pays d'Otrante les cellules creusées dans la montagne, où très souvent on retrouve des traces de peinture ; dans la montagne de Patir on montre encore aujourd'hui la *Grutta de' Santi padri*, où, selon la tradition, vivait le fameux ascète de l'Italie méridionale du xe siècle, Saint Nil (1).

Quoique, au milieu du xe siècle, les conquêtes arabes dans l'Italie méridionale ne s'étendissent point sur des territoires considérables ni continus, l'influence politique de Byzance y était en fort recul et nous voyons l'empereur germanique venir deux fois au secours des villes du sud de l'Italie contre les Sarrasins.

Ainsi, dans sa politique occidentale, la dynastie d'Amorium subit de grands échecs ; et ses efforts pour engager des pourparlers de paix avec Venise, les Francs et les Omayyades d'Espagne, comme nous l'avons dit plus haut, ne rétablirent en aucune façon la situation. La Crète et la Sicile furent perdues pour Byzance, la première jusqu'à l'année 961, la seconde pour toujours.

Mais on aurait tort de reprocher aux Byzantins de n'avoir pas opposé une résistance assez énergique aux Arabes d'Occident. En Sicile, par exemple, les Byzantins se défendirent vigoureusement, avec plus d'un retour offensif. La cour byzantine, bien qu'occupée au ixe siècle par les événements militaires d'Orient et du Nord, et par les problèmes complexes de la politique religieuse, à l'intérieur, songeait sans cesse à la lointaine province occidentale, et, à la première occasion, envoyait en Sicile des renforts tant en vaisseaux qu'en troupes (2).

La série des entreprises faites pour reconquérir la Crète prouve également l'activité du gouvernement.

Mais la dynastie d'Amorium était bien forcée de « sérier les questions ». Le théâtre principal de la lutte contre l'Is-

(1) P. Batiffol, *L'abbaye de Rossano*, Paris, 1891, p. 3. Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, 2e édit., p. 580 sqq. (bibliogr. récente, surtout Bertaux, *L'Art dans l'Italie méridionale*, 1904).

(2) Voir Lancia di Brolo, *Storia della chiesa in Sicilia*, II, p. 261-263 ; l'écrivain italien insiste surtout sur la foi solide de la population sicilienne au cours de sa lutte avec les Arabes.

lam restait l'Asie Mineure. Là, il fallait tenir à tout prix. Et l'on tint.

Si les Arabes pénétrèrent assez profondément dans l'Asie Mineure, s'ils détruisirent en 838 Amorium, s'ils prirent en 863 Amisos (Samsūn) sur la Mer Noire, et poussèrent jusqu'à Sinope et Nicomédie, toutes ces conquêtes n'eurent qu'un caractère passager. Après ces victoires, les Arabes s'en retournaient, et les territoires conquis restaient aux mains des Byzantins. Finalement, la dynastie d'Amorium ne perdit rien en Orient ; et la ligne des forteresses de la frontière resta, sous Michel III, celle que nous voyons au début de notre exposé des événements d'Orient sous l'empereur Théophile.

Ainsi, la dynastie d'Amorium, durant quarante-sept ans, sut repousser les agressions arabes. Elle conserva l'intégrité du territoire en Asie Mineure.

Et si, à cause de la *damnatio memoriae* de Michel III, la victoire de 863 n'a pas été célébrée comme elle le mérite par les contemporains, il est temps de rétablir, à cet égard, la vérité historique. En 867, lorsque Michel III mourut assassiné, il avait pour deux siècles conjuré le péril musulman. Ses successeurs pourront passer à l'offensive. L'extermination de la « grande armée de Mélitène », avec ʿOmar-al-Aqtaʿ à sa tête, fut, jusqu'aux croisades, la plus grande déroute de l'Islam ; elle a laissé dans l'épopée arabe, prolongée jusqu'à nos jours par le roman arabe et turc de Sayyid Baṭṭâl et un conte des Mille et une Nuits, un tragique souvenir, tandis que les murs d'Anqara-Ancyre portent encore l'inscription triomphale (859) du « grand empereur » Michel III, vengeur de l'affront d'Amorium (1). Cette époque fut vraiment l'âge héroïque de Byzance ; et, sous le Porphyrogénète, qui pourtant haïssait Michel, lorsqu'on voulait célébrer un guerrier on disait : *καὶ γὰρ τοιοῦτος ἦν ὁ ἀνὴρ οἷος ἕτερος ἐπὶ Μιχαὴλ βασιλέως οὐχ εὑρέθη στρατιώτης* (2).

(1) H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines*, dans *Byzantion* IV (1927-1928), p. 437 sqq. Sur la réhabilitation de Michel III, voyez *Byzantion*, VIII (1933). p. 534. Sur l'importance de la catastrophe arabe de 863, cf. M. Canard, *Byzantion*, X (1935), *L'épopée arabe*.

(2) Theoph. Cont. p. 374.

CHAPITRE PREMIER

L'EMPEREUR MICHEL II

(820-829)

La révolte de Thomas (1).

L'événement central du règne de Michel II est la révolte de Thomas, qui dura trois ans : c'est elle qui a déterminé la politique religieuse de l'empereur ; la perte de la Crète et de la Sicile en est peut être une conséquence. On ne peut considérer la révolte de Thomas comme on étudie beaucoup d'autres révoltes semblables qui se rencontrent si souvent dans l'histoire byzantine, où l'ambition personnelle, l'égoïsme, jouent le rôle principal, où n'apparaissent guère ni vues larges, ni vastes desseins, ni grands problèmes politiques ou sociaux. La révolte de Thomas présente un intérêt très considérable au triple point de vue social, religieux et politique.

Le côté politique de ce soulèvement est intéressant du fait que nous y constatons une alliance véritable et complète entre Thomas et les Arabes. L'élément arabe a dans cette question une importance beaucoup plus considérable que celle qu'on lui attribue ordinairement ; dans l'armée de Thomas, il n'y avait pas seulement, comme par hasard, des détachements arabes qui s'y seraient introduits dans l'espoir d'y piller et de faire du butin. En cette occasion al-Ma'mūn, qui lui-même n'avait pu entrer à Bagdad qu'en 819, après avoir vaincu son rival Ibrāhīm qui avait été proclamé calife, al-

(1) Voyez maintenant, pour la révolte de Thomas, J. B. Bury, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 462-464, p. 11, 46, 48, 54, 85, 84 sqq., 88 sq., etc.

Ma'mūn se conforma à un plan bien déterminé et hostile à Byzance ; après la défaite de Thomas, il est vrai, le calife fut forcé d'y renoncer momentanément à cause de nouvelles guerres intestines et de sérieuses rébellions à l'intérieur de son empire ; mais il recommença une guerre active avec son voisin occidental pendant les quatre dernières années de son règne.

Cette entente entre le calife et Thomas prouve, d'autre part, la puissance de ce dernier. Et en effet, comme nous le verrons plus loin, au début de sa révolte, Thomas avait dans son parti presque toute l'Asie Mineure, une force dont l'empereur devait tenir compte et avec laquelle al-Ma'mūn n'hésita pas à s'allier.

Les causes de ce succès de Thomas apparaissent dans les conditions religieuses et sociales de l'époque.

Le parti des iconodoules n'avait pu encore se remettre, sous Constantin et Irène, de la première période de troubles (celle du VIII[e] siècle), lorsqu'il fut à nouveau persécuté par Léon l'Arménien. Et pourtant ce parti était nombreux. Il avait des chefs ardents dans leur foi et leurs opinions, et prêts à la lutte. L'opposition contre les empereurs iconoclastes se préparait : il fallait encore un homme autour duquel les éléments mécontents des contingences religieuses et politiques pussent se cristalliser. Ce personnage fut Thomas qui se donna pour Constantin VI, le fils d'Irène, et pour un partisan des images (1). Dès qu'il apparut comme le chef du mouvement iconodoule, Thomas attira à lui de nombreux adhérents et éveilla un intérêt général en faveur de son entreprise.

Mais ce ne furent pas les motifs religieux seuls qui rendirent Thomas puissant. Dans l'histoire de sa rébellion on peut retrouver les traces d'un mouvement social. Surchargée d'impositions, défaillant sous l'oppression du despotisme byzantin et de l'arbitraire des gouvernants et des fonctionnaires, la population d'Asie Mineure voyait en Thomas son

(1) Cf. *S. Theodori Studitae Vita*, où il est dit à propos de Thomas : *καθότι ἐλέγετο τὰς ἱερὰς εἰκόνας ἀποδέχεσθαί τε καὶ προσκυνεῖν* (MAI, *Patrum nova Bibliotheca*, t. VI, pars II, § 61, p. 356. MIGNE, *Patr. gr.*, t. 99, p. 317-320).

libérateur et prenait son parti dans l'espoir d'un avenir meilleur. « Le serviteur levait la main contre son maître, le soldat contre son officier, le lochage contre son stratège » (1).

En outre il se pose encore une question intéressante. Selon quelques auteurs, Thomas était slave d'origine (2). Or on sait combien importante était la population slave en Asie Mineure, et cela parce que les empereurs l'y avaient transplantée par dizaines de milliers d'individus ; ainsi, par exemple, les Slaves qui avaient passé en Asie Mineure en la seule année 687, n'étaient pas moins de 80.000 hommes (3). C'est pourquoi le succès initial de la révolte et le grand nombre des partisans de Thomas peuvent, dit Uspenskij, s'expliquer en partie par des motifs nationaux (4). Soit, mais nous allons voir qu'en réalité Thomas était Arménien...

Il est donc clair que Thomas opposa des moyens d'action très puissants à un empereur qui venait de s'asseoir sur le trône après avoir assassiné son prédécesseur, à un empereur qui était presqu'un étranger, originaire de la ville d'Amorium, en Asie Mineure, à un empereur qui n'inspirait aucune confiance ni à lui-même, ni à son entourage. Dans quelle mesure Thomas était-il à la hauteur de sa tâche, et quelles furent les causes de l'échec de ce mouvement complexe et si intéressant, c'est ce que nous nous efforcerons d'éclaircir dans l'exposé même des événements (5).

(1) CONT. THEOPH., Bonn, p. 53, c. 11 : *ἐντεῦθεν καὶ δοῦλοι κατὰ δεσποτῶν καὶ στρατιώτης κατὰ ταξεώτου καὶ λοχαγὸς κατὰ στρατηγέτου τὴν χεῖρα φονῶσαν καθώπλιζεν, καὶ πᾶσα τέως ἡ Ἀσία βυθιζομένη κατέστενεν.*

(2) Pour cette question, voir p. 25 sqq.

(3) V. LAMANSKIJ, *Les Slaves en Asie Mineure, en Afrique et en Espagne*, p. 3 (« *Učenyja Zapiski II. Otděl.* » *de l'Acad. impér. des Sciences*, t. V, 1859) (en russe).

(4) Voir Th. USPENSKIJ, *Le Concile de Constantinople de 842 et le rétablissement de l'Orthodoxie* dans le *Journal du Min. de l'Instr. publique* (russe), t. 273 (1891), p. 148. Du même, *Aperçu de l'histoire de la civilisation byzantine*, St-Pétersbourg, p. 71-79 (en russe) où l'importance de la rébellion de Thomas est bien mise en lumière.

(5) La source principale, mais malheureusement très brève, de l'histoire de cette révolte est la lettre de Michel II à l'empereur d'Occident Louis le Pieux où le premier raconte avec précision la rébellion de Thomas ; elle a été éditée par ALBERT WERMINGHOFF, dans *Mon. Germ. Hist.*, *Legum sectio III* : *Concilia*, t. II, pars.

Les récits que l'on nous fait de la première partie de la carrière de Thomas jusqu'à l'époque de Michel II sont si contradictoires que quelques savants considèrent même comme possible de distinguer deux personnages qui auraient porté le nom de Thomas (1). La première question intéressante qui se pose est celle de la nationalité de Thomas (2).

Génésius, racontant la rebellion malheureuse du patrice Bardanios sous le règne de l'empereur Nicéphore ὁ Γενικός (802-811), dit qu'un moine aurait prédit à Bardanios son échec et à ses trois partisans, Léon, Michel et Thomas, que les deux premiers porteraient la couronne impériale et que le dernier serait proclamé *basileus* et périrait peu après (3). En cet endroit, Génésius dit de Thomas que c'était un Arménien, né sur les rives du lac « Gazurus » (4). En un autre endroit, au début de son exposé de la révolte de Thomas sous Michel II, le même Génésius assigne au « tyran » une origine scythe (5), ce qui permet d'y voir un Slave (6). Ceci est confirmé

11, Hannoverae et Lipsiae, 1908, p. 475-480. Voir aussi GEORG. HAMART., ed. MURALT, p. 695-699 (784-788 Bonn) = LEO GRAMM., p. 211-212 (sans les citations de l'Écriture Sainte que l'on trouve chez Georges) = SYM. MAG., p. 621 et le récit détaillé de GENESIUS, p. 32-45. Le CONT. de THÉOPHANE donne, avec quelques variantes, les mêmes renseignements que Genesius. THEOPH. CONT., C. X-XX, p. 49-73 ; CEDR., II, p. 74-91 (d'après le Continuateur). ZONARAS. ed. DINDORF, vol. III, p. 392-397, lib. XV, c. 22-23 (d'après Cedrenus), Et enfin (source excellente), *Acta graeca SS. Davidis, Symeonis et Georgii*, ed. H. DELEHAYE, dans *Analecta Bollandiana*, t. XVIII (1899), p. 231-232 et 237, confirmant la fuite sous Irène, non sous Nicéphore.

(1) Ainsi, par ex., FINLAY, *History of Greece*, ed. TOZER, vol. II, p. 130, rem. 2.

(2) Voir BURY, *The identity of Thomas the Slavonian* dans la *Byzantinische Zeitschrift*, B. I (1892), S. 55-60. TH. USPENSKIJ, *Le concile de Constantinople de 842. Journal du Min. de l'Instr. publ.*, t. 273 (1891), p. 144-146.

(3) GENES., p. 8-9.

(4) *Θωμᾶν τὸν ἀπὸ λίμνης Γαζουροῦ καὶ αὐτὸν ἐξ Ἀρμενίων τὸ γένος κατάγοντα* GENES., p. 8. *Gaziura* sur l'Iris dans le Pont ; au S.E. d'Amasia et à l'O. de Comana (BURY, *op. cit.*, p. 55 ; *History*, p. 11, n. 4 ; ANDERSON, *Studia Pontica*, I, p. 249). Le lac existe toujours (au sud de Turkhal, dans la Kaz-Ova).

(5) *σκυθίζων τῷ γένει* (GENES., p. 32).

(6) Cf. BURY, *op. cit.*, p. 55 : *in other words, of Slavonic origin.* A. KUNIK, *Mémoires du toparque goth* (« *Trudy* » *de l'Acad. des Scien-*

par les paroles du Continuateur de Théophane qui compte Thomas parmi les Slaves « qui souvent ont pris racine en Anatolie » (1). La contradiction violente de Génésius avec lui-même ne peut être tranchée par le témoignage d'une source contemporaine de la rébellion de Thomas, la lettre de Michel à Louis le Pieux — où le premier désigne Thomas par une expression fort vague : *antiqui diaboli discipulus* (2). La chronique de Syméon Magistros n'aide en rien à éclaircir cette question quand elle nous affirme que Thomas était « *Ῥωμαῖος* » (3).

Nous fondant sur le premier témoignage de Génésius, et tenant compte du fait que le mot *σκυθίζων* peut désigner toute espèce d'origine barbare, nous nous en tenons à la nationalité arménienne de Thomas ; comme une telle origine n'avait rien d'infamant, ses adversaires auront imaginé que ses ancêtres au moins étaient de souche slave, donc ignoble.

Qu'était ce Thomas avant sa rébellion ? Par la lettre de Michel à Louis, nous savons que, du temps de l'impératrice Irène, Thomas, qui servait chez un patrice, eut des relations avec la femme de celui-ci : l'affaire s'étant ébruitée, il s'enfuit chez les Persans, c.-à-d. chez les Arabes ; par crainte du châtiment, il resta en Orient jusqu'à l'époque de Léon l'Arménien ; là il abjura le christianisme et jouit d'un grand crédit parmi les Musulmans, en se donnant pour Constantin, le fils d'Irène (4).

Dans ce récit, notons les détails suivants : 1) La lettre ne donne pas le nom du « patrice » que Thomas servait ; 2) Thomas est réellement l'amant de la femme du patrice ; 3) l'époque du séjour de Thomas chez les Arabes n'est pas fixée avec précision ; 4) on ne dit pas dans quelle situation Thomas se trouvait sous Léon V ; 5) on ne dit rien de la participation

ces, t. 24, 1874, p. 132-133) (en russe), compte également Thomas au nombre des Slaves d'Asie Mineure.

(1) Cont. Theoph., p. 50, c. 10 : *τοῦτον ὁρμᾶσθαί φησι τὸν Θωμᾶν ἐξ ἀσήμων τε γονέων καὶ πενιχρῶν, ἄλλως δὲ καὶ Σκλαβογενῶν, τῶν πολλάκις ἐγκισσευθέντων κατὰ τὴν Ἀνατολήν.*

(2) *Mon. Germ.*, *loc. cit.*, p. 476, 8.

(3) Sym. Mag., p. 621 : *Ῥωμαῖος γὰρ ὢν καὶ ἀφανής.* Cf. Georg. Hamart. p. 695 : *ἐκ γὰρ τῆς Ῥωμαίων γῆς ὁρμώμενος* = Leo Gramm., p. 211-212.

(4) *Mon. Germ.*, p. 437.

de Thomas à la révolte de Bardanios sous Nicéphore Génikos (1).

Génésius nous donne deux récits différents dans deux passages de sa Chronique. Dans l'un, il dit que Thomas entra au service du patrice Bardanios sous le règne de l'empereur Nicéphore, mais que, convaincu d'avoir voulu séduire la femme de son maître, il s'enfuit en Syrie, où il embrassa l'islamisme et resta pendant vingt-cinq ans, en se donnant pour le fils d'Irène, Constantin. A ce que dit Génésius, ce serait l'empereur lui-même qui, jaloux du mérite de Bardanios, aurait incité Thomas à commettre l'adultère (2). Il y a contradiction entre le chiffre de 25 années et la mention du règne de Nicéphore comme date de la fuite de Thomas en Orient. Si même on rapporte la fuite de Thomas à la première année du règne de Nicéphore en 802, on ne peut intercaler ces 25 ans entre cette date et l'avènement de Michel II en 820. Un peu plus loin, Génésius ajoute que Léon, quand il eut été proclamé empereur, nomma Thomas *turmarque des fédérés* (3).

Dans l'autre passage, où il est question de la révolte de Bardanios sous Nicéphore, Génésius raconte que deux des partisans de Bardanios, Léon et Michel, les futurs empereurs, l'abandonnèrent et passèrent au parti de Nicéphore, tandis que Thomas lui resta fidèle (4).

Ainsi, d'après une version, Thomas trahit Bardanios, d'après l'autre il resta son fidèle partisan. On ne peut voir qu'un trait commun aux deux versions, c'est que Thomas fut au service de Bardanios.

Si maintenant nous comparons les données de Génésius avec celles de la lettre de Michel à Louis, nous constatons : 1) que, par Génésius, nous connaissons le nom du patrice laissé en blanc par Michel ; 2) que Génésius ne parle que de l'*intention* adultère de Thomas, alors que Michel considère ces rapports coupables comme un fait réel ; 3) que la durée du séjour de Thomas en Syrie, qui n'est pas déterminée avec précision par Michel, est fixée à 25 ans par Génésius ; 4) que Génésius affirme qu'au début de son règne, Léon V nomma

(1) Voir Bury, *loc. cit.*, p. 56.

(2) Genes., p. 35.

(3) Genes., p. 12 : *ἀναρρηθεὶς... Λέων ὁ βασιλεὺς Θωμᾶν τὸν ἑαυτοῦ ἡλικιώτην τουρμάρχην εἰς φοιδεράτους ἐπέστησεν.*

(4) Genes., p. 10.

Thomas turmarque des fédérés ; 5) que le rôle donné à Thomas dans la révolte de Bardanios par Génésius selon la seconde version ne s'accorde pas avec ce que dit la première [1].

Il est évident que le premier récit de Génésius concorde presque avec les données de la lettre. Si, comme le dit cette dernière, Thomas entra au service du patrice sous Irène, cela n'empêcherait pas qu'il ne se fût enfui du temps de Nicéphore. La question de la consommation ou de la non-consommation de l'adultère n'a aucune importance. Quant aux 25 ans de Génésius, on peut les expliquer par une erreur du manuscrit ou de l'écrivain (mais cf. p. 29-30).

Nous retrouvons ces 25 ans dans le Continuateur de Théophane qui, tirant ses renseignements de la même source que Génésius, fournit aussi deux récits sur la vie antérieure de Thomas. Mais le Continuateur, tout en disant que Thomas entra au service d'un sénateur, ne donne pas le nom de ce dernier [2].

Bury croyait qu'en cette occasion, Génésius et le Continuateur de Théophane usaient d'une seule et même source qui ne connaissait pas le nom de ce patrice-sénateur, et pense que le nom de Bardanios a été introduit arbitrairement par Génésius : mais, du moment qu'on avait le nom de Bardanios, il fallait introduire aussi celui de l'empereur Nicéphore sous le règne duquel le premier s'est révolté [3]. La clef de l'énigme, d'après Bury, résidait en ceci : le patrice à la vengeance duquel Thomas s'est soustrait par sa fuite en Syrie, n'était pas Bardanios. Il faut aussi prendre en considération qu'au témoignage de Génésius et du Continuateur, Thomas, lors de sa révolte, c'est-à-dire en 820, était déjà un vieillard (*γηραιὸς ὤν*). Ainsi, en supposant que Thomas avait 60 ans en 820, Bury rapporte sa naissance aux environs de 760 ; à 20 ans, en 780, sous le règne d'Irène, il a pu entrer au service d'un patrice qu'il a bientôt quitté pour s'enfuir en Syrie : il a passé là-bas le reste du règne d'Irène ; lors de l'avènement de Nicéphore, Thomas revint à Byzance et prit part à la révolte de Bardanios en 803. Si l'on suppose que Thomas s'est enfui en Syrie en 781, les 22 ans qui s'écoulent entre 781

(1) Bury, *op. cit.*, p. 57.

(2) Theoph. Cont., p. 51, C. 10 : *καὶ δή τινι τῶν συγκλητικῶν ἐξυπηρετεῖν τε καὶ λειτουργεῖν κολληθείς.*

(3) Bury, *op. cit.*, p. 58-59.

et 803 ne nous éloignent pas beaucoup des 25 ans de Génésius et du Continuateur. Il est possible qu'après la rébellion de Bardanios, Thomas s'enfuit à nouveau chez les Arabes : et les 25 ans peuvent représenter la somme de ses deux séjours dans les provinces du calife. Ainsi les contradictions de nos deux sources disparaissent si l'on admet que l'identification de Bardanios avec le patrice de la maison duquel Thomas s'est enfui est le fruit de l'imagination de Génésius (1).

A toutes ces contradictions nous pouvons ajouter le témoignage du patriarche jacobite du XIIe siècle, Michel le Syrien (2). Il prétend que le Grec Thomas se réfugia auprès du calife Hārūn al-Rašīd et se trouva par la suite à la cour de Ma'mūn (3). Quoique cette source soit assez tardive, elle mérite une grande attention : car elle nous a conservé, sinon des fragments, du moins des extraits résumés d'écrivains plus anciens, aujourd'hui perdus (4). Nous basant sur Michel le Syrien, nous constatons que Thomas s'est enfui auprès du calife arabe au temps où celui-ci était Hārūn al-Rašīd, donc après 786, année où il monta sur le trône.

Le témoignage de Michel le Syrien paraîtra décisif. Sur le point essentiel, c'est-à-dire la fuite de Thomas chez les Arabes, dès le temps de l'impératrice Irène, ce témoignage en effet, est confirmé par deux sources tout à fait indépendantes de lui et indépendantes entre elles : la *Vie des SS. Da-*

(1) BURY, *lco. cit.*, p. 59-60. Mais la *Vie des SS. David*, etc., nomme, elle aussi, Bardanios (Tourkos).

(2) Connu maintenant par la publication du texte original par J.-B. CHABOT, III, p. 37 (lib. VII, cap.IX), d'après lequel BURY a modifié sa thèse : *Eastern Roman Empire*, p. 84, note 2 : « The fact seems to be that Thomas first fled c. A. D. 788, and only returned in A. D. 803 to assist Bardanios so that he might be roughly described as having lived with the Saracens for twenty-five years (GENESIUS, *ibid.*). This I believe now to be the true explanation of the twenty-five years and not that which I suggested, *loc. cit.* ».

(3) *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, ed. CHABOT, III, p. 37. GRÉGOIRE ABU 'L-FARAĞ BAR 'EBRĀYĀ (BARHEBRAEUS), *Chronicon syriacum*, ed. BEDJAN, Paris, 1890, p. 141, trad. E. A. WALLIS BUDGE, Oxford et London 1932, p. 192, tire ses renseignements de Michel : « *At this time Māmōn called Thāōmā...* »

(4) WRIGHT, *Syriac Literature* dans *Encyclopaedia Britannica*, Ninth edition, vol. 22, p. 851-852. Du même, *A short history of Syriac Literature*, London, 1894, p. 250-253. ALB. WIRTH, *Aus orientalischen Chroniken*, Frankfurt a. M., 1894, S. 62 sq.

vid, Syméon et Georges de Mytilène et la lettre de l'empereur Michel à l'empereur Louis. Ajoutons que ce triple témoignage concorde essentiellement avec une des deux versions reproduites par Génésius, et avec la durée de 25 ans assignée par Génésius et par le Continuateur au séjour de Thomas chez les Arabes. En face de ce quadruple témoignage, l'épisode romanesque qui associe Thomas à la révolte de Bardanios sous Nicéphore (Génésius, Continuateur de Théophane) ne saurait être accepté comme historique. Nous croyons en définitive que Thomas s'enfuit chez les Arabes en 797, au moment où Irène faisait aveugler le malheureux Constantin VI. Michel le Syrien se trompe sans doute lorsqu'il prétend que Thomas se fit passer pour le fils de Constantin (V) (1). L'hypothèse de Bury (Thomas se serait enfui deux fois, une première fois sous Irène, une seconde fois sous Nicéphore) ne se fonde sur aucun texte.

Dès la fin du règne de Léon, Thomas entama les hostilités, il « soumit l'Arménie » et la Chaldée pontique (2), mais non le thème Arméniaque, dont il battit pourtant le stratège.

En 820, l'empereur Léon fut tué, victime d'une conspiration, et Michel II fut élevé à l'empire.

Profitant de ces circonstances, Thomas commença à agir plus énergiquement et dirigea ses opérations contre la capitale. Sous l'influence des causes énumérées plus haut, la

(1) Que Thomas se soit donné pour Constantin, fils d'Irène, c'est attesté par la lettre de Michel II (qui devait le savoir), et les autres sources, y compris la *Vie des Saints David* etc., Seul, Michel le Syrien dit, par erreur, qu'il se donnait pour le fils de Constantin (V ?). Voici le texte original de Michel, trad. Chabot, t. III, p. 37: « Celui-ci, dès le temps de Haroun, disait de lui-même qu'il était fils de Constantinus ». Abu'l-Farağ, *loc. cit.* : « who had declared that he himself was the son of Constantine the king ». Ioannis Diaconi *Chronicon* : *Hismahelitas illusit se Constantinum asserendo* (Muratori, *Scr. rer. ital.*, t. I, p. ii, p. 313. *Mon. Germ. Hist.*, *Scriptores rerum langobardicarum* p. 430). Voir encore *Chronique* de Michel le Syrien, ed. Chabot, III, p. 37 : « Quoique Haroun ait négligé de le faire (c.-à-d. de lui donner une armée), il le traitait cependant avec honneur comme le fils de l'empereur ». Cf. E. W. Brooks, *Byz. Zeitschr*, IX (1900), p. 656 (sa solution est la nôtre).

(2) *Mon. Germ.*, p. 476, 22 sqq. : *sibi subdidit totum Armoeniae ducatum simul et ducatum Chaldeae, quae gens montem Caucasum incolit, necnon et Ducem Armeniacorum cum manu valida devicit.* Cf. Bury, p. 87.

révolte se trouvait déjà préparée partout. Thomas ne manquait pas de partisans. Presque toute l'Asie Mineure se trouvait de son côté : deux thèmes seulement, celui des Arméniaques, avec son stratège Olbianos, et l'Opsikion, avec le stratège Katakylas, restèrent fidèles au nouvel empereur (1).

Dans l'armée de Thomas il y avait des contingents des peuples caucasiques soumis par lui : des Ibères ou Géorgiens, des Arméniens, des Abasges (Abkhazes) (2).

Une alliance fut conclue avec Ma'mūn aux termes de la-

(1) Genes., p. 32-33 : *'Ολβιανοῦ μόνου, τοῦ τῶν 'Αρμενιακῶν στρατηγοῦντος, τούτους περινοίαις ἐπιπειθεῖς ἄγοντος, καὶ Κατάκυλα τοῦ 'Οψικίου τῷ βασιλεῖ Μιχαὴλ τε προσκειμένων.* Cont. Theoph., p. 53, c. 11.

(2) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 476, 20 sq. : *idem Thomas exiens de Perside cum Saracenis et Persis, Hiberis, Armeniis et Avasgis et reliquis gentibus alienigenarum.* Genesius en parlant de l'offensive de Thomas, cite comme faisant partie de son armée un grand nombre de peuples dont quelques-uns n'existaient pas à cette époque : *εἶτα μετ' 'Αγαρηνῶν 'Ινδῶν Αἰγυπτίων 'Ασσυρίων Μήδων 'Αβασίων Ζηχῶν 'Ιβήρων Καβείρων Σκλάβων Οὔννων Βανδήλων Γετῶν καὶ ὅσοι τῆς Μάνεντος βδελυρίας μετεῖχον, Λαζῶν τε καὶ 'Αλανῶν Χάλδων τε καὶ 'Αρμενίων καὶ ἑτέρων παντοίων ἐθνῶν.* (Genes., p. 33). Cf. Hirsch, *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876, S. 131. A. Kunik croit à la réalité de tous les peuples cités par Genesius et s'efforce de deviner de qui il s'agit : *'Ινδοί* — peuple de la fameuse Petite Inde : c'est ainsi que s'appelaient quelques localités de la péninsule Arabique et situées aussi au nord de cette péninsule ; *'Ασσύριοι* — Nestoriens ou Kurdes? *'Αβάσιοι* — Abkhazes ; *Ζηχοί* — Adighes ou Kerketes = Tcherkesses du Pont ; *"Ιβηροι* — Géorgiens ; *Κάβειροι* — Sabires hunniques et non pas Cabires ; *Οὖννοι* — ce qui restait des Huns sur la côte du Pont ; *Βάνδηλοι* — ce qui restait des Vandales d'Afrique en Asie Mineure ; *Γετοί* (c.-à-d. *Γοτθηνοί* d'Asie, Mineure) *καὶ ὅσοι τῆς Μάνεντος βδελυρίας μετεῖχον* — Pauliciens Atinganes de Phrygie, Lycaoniens etc... *Λαζοί τε καὶ 'Αλανοί* — Lazes de Géorgie et Osses de l'Iran ; *Χάλδοι* — Chaldiens du Pont. A. Kunik, *Mémoires du toparque goth* (*Trav. de l'Ac. des Sciences*, t. 24, 1874), p. 132-133 (en russe). Cf. Bury, page 89, n. 2 : « The Kabeiroi are probably the Turkish Kabars of the Khazar Empire. See below p. 426. » Pour nous, cette extraordinaire énumération a quelque chose d'épique et de légendaire. La source (peut-être aussi celle de la *Lettre?*) ne serait-elle pas un poème populaire, en vers politiques, répandu par le gouvernement? ***Εἶτα μετ' 'Αγαρηνῶν μέν, 'Ινδῶν καὶ Αἰγυπτίων / 'Ασσυρίων, Μήδων, Περσῶν, Ζηχῶν καὶ 'Αβασγίων / καὶ ὅσοι τῆς τοῦ Μάνεντος μετεῖχον βδελυρίας / Λαζῶν τε καὶ μετ' 'Αλανῶν, Χάλδων κα 'Αρμενίων...***

quelle celui-ci fournissait à Thomas une puissante armée (1) : il avait d'ailleurs l'intention d'attaquer Constantinople même (2). Une autre partie des Arabes se mit à attaquer les îles orientales de l'empire byzantin et les côtes d'Asie Mineure. Cette alliance fut scellée grâce au couronnement de Thomas comme empereur par le patriarche d'Antioche, Job (3).

(1) Si l'on en croit le Continuateur de Théophane (c. 34), les soldats de Thomas murmurèrent contre lui, l'accusant, par sa révolte, d'ouvrir l'Asie Mineure aux Musulmans et Thomas fit au moins, pour les contenter, une démonstration en Syrie. Alors Ma'mūn crut bon de traiter avec lui.

(2) *Chron.* de Michel le Syrien, éd. Chabot, III, p. 37 : Quand Haroun fut mort, Māmoun l'appela et l'envoya avec une armée, soit pour s'emparer de l'empire des Romains et le lui livrer (ensuite), soit pour le troubler par la guerre. Abu'l-Farağ, *Chron. syr.*, l. c. : and sent him with an army against Constantinople.

(3) Genes., p. 33 : *ποιεῖται τοίνυν σπονδὰς μετ' Ἀγαρηνῶν, εἰδήσει τοῦ αὐτῶν ἀρχηγοῦ, ἀναδεῖται στέφος βασίλειον παρὰ τοῦ ἀρχιερέως Ἀντιοχείας Ἰώβ.* Le Continuateur de Théophane donne erronément à ce patriarche le nom de Jacob (p. 55, c. 12), Cedr., II, p. 78 (Job). Cf. Eutychii Alexandr. *Annales* (Sa'īd ibn-Baṭrīq) : *anno primo chalifatus al-Mamunis constitutus Job patriarcha Antiochenus, qui annos triginta unum sedit* (éd. Cheikho, CSCO. Script. arab., VII p. 57). Job fut le successeur de Théodoret et occupa le trône patriarchal de 813 à 843. Le Quien, *Oriens Christianus*, t. II, Parisiis, 1740, p.747. Michel le Syrien brouille la chronologie et raconte, au règne de Théophile, l'histoire suivante, éd. Chabot, III, p. 75 : « (a. 831 Chr.) Māmoun alla en Cilicie. Un Romain, [qui disait être] de la race impériale, vint le trouver et lui demanda de le faire régner. Māmoun accueillit les paroles de cet imposteur. Il ordonna à Job, patriarche des Chalcédoniens d'Antioche, de le sacrer empereur, car il avait entendu dire qu'un empereur n'était point établi sans patriarche. Après avoir récité sur lui les prières, il lui mit une couronne dont l'or et les pierres précieuses valaient 3000 dinars. Quand les gens de Constantinople l'apprirent, les évêques s'assemblèrent et excommunièrent le misérable Job, leur coreligionnaire. Celui qui avait commencé à régner ne prospéra pas, car personne ne vint à lui. Après être demeuré deux ans dans le camp des Ṭaiyāyē, il se fit musulman, à l'instigation d'Abou Isḥāq (c.-à-d. Mo'taṣim), blasphéma le Christ et profana les mystères des Chrétiens. » — Il n'y a pas de doute que cette notice relative à Thomas ne se soit glissée par erreur dans ce chapitre de Michel le Syrien (sur le règne de Théophile). Cf. Bury, *Eastern Roman Empire*, p. 89, n. 1. Comment Thomas, s'il se prétend Constantin VI, estime-t-il nécessaire de se faire couronner ? « The difficulty about the coronation at Antioch has not been noticed, so far as I know, by any historian. If Thomas

Les difficultés financières qu'une entreprise aussi vaste pouvait provoquer furent évitées grâce au fait que, dès le début, Thomas sut attirer dans son parti les receveurs d'impôts impériaux en Asie Mineure (1).

Il est difficile de se représenter, au premier coup d'œil, une entreprise mieux combinée, plus riche en moyens d'action. Et pourtant quand on examine les choses de plus près, on distingue dès le début aussi les facteurs dissolvants, les causes d'insuccès. L'alliance de Thomas avec les Arabes lui fournissait à la vérité des forces — mais d'autre part elle devait éloigner de lui le grand parti orthodoxe qui avait appuyé Thomas comme le défenseur des icones, mais ne pouvait se résoudre à son étroite entente avec les infidèles. Quand il se présenta en Asie Mineure entouré de troupes musulmanes, l'enthousiasme général qu'il avait provoqué diminua sensiblement (2). Cette transformation dans les dispositions des partisans de Thomas eut un contre-coup funeste sur l'entreprise entière et fut l'une des causes principales de son insuccès.

Michel, ne se rendant pas clairement compte des forces de son adversaire, qui à travers l'Asie Mineure marchait sur Constantinople, envoya à sa rencontre une petite armée. Une bataille se livra, et Thomas fut vainqueur : l'armée de Michel fut en partie massacrée, en partie mise en fuite (3). La flotte « thématique » byzantine, c'est-à-dire l'escadre qui servait à la défense des thèmes côtiers, passa au parti de Thomas et reçut l'ordre de se réunir près de l'île de Lesbos ; la flotte « impériale » seule resta fidèle à Michel (4).

had pretended to be a son of Constantin (as Michel Syr. alleges), all would be clear ». Ce « couronnement » a pu n'être qu'une liturgie solennelle.

(1) GENES., p. 32 : *οὗτος οὖν κατασχὼν τοὺς τῶν δημοσίων φόρων πάντας ἀπαιτητὰς ἐγγράφως τὰς νενομισμένας ἀπεκληροῦτο εἰς πράξεις, ἐξ ὧν διανομὰς ἐν λαοῖς ποιησάμενος στρατηγεσίας κατὰ τοῦ Μιχαὴλ ἐγκρατῶς διατίθησιν.* CONT. THEOPH., p. 53, c. 11.

(2) Cf. FINLAY, *A history of Greece*, ed. TOZER, vol. II, p. 130.

(3) THEOPH. CONT., p. 55, c. 13.

(4) GENES., p. 37 : *ἤδη τὸ ναυτικὸν ἅπαν τὸ ὑπὸ Ῥωμαίους ὄν, πλὴν τοῦ βασιλικοῦ κληθέντος, ὑποποιεῖται.* Cf. CONT. THEOPH., p. 55, c. 13 : *τοῦ θεματικοῦ στόλου γίνεται ἐγκρατής.* Voir AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, Firenze, 1854, p. 216 ; 2. éd., t. I, Catania, 1933, p. 341. La flotte byzantine comprenait deux parties principales : la flotte « impériale » dans un sens plus

Dans l'entretemps, Thomas augmenta considérablement sa flotte par la construction de nouveaux vaisseaux de guerre et de transports pour le pain et les chevaux.

Évidemment, après sa première défaite, Michel comprit qu'il avait affaire à une révolte d'une extraordinaire envergure ; il comprit fort bien la puissance de Thomas comme chef et champion du parti des icones. Cette dernière circonstance fut celle qui inquiéta le plus l'empereur ; et, sachant quels partisans pleins de mérite et d'influence ce parti avait en Asie Mineure dans la personne des partisans de l'ancien patriarche Nicéphore qui y avaient été exilés, craignant de les voir passer aussi au parti de Thomas, il se hâta de les rappeler dans la capitale. Parmi ceux qui revinrent ainsi à Constantinople furent le fameux Théodore Studite et son frère Nicolas (1).

Michel sentit alors le besoin d'opérer la réconciliation religieuse. C'est pourquoi il songea, en 821, à une conférence religieuse ; mais les partisans des icones déclarèrent qu'il ne leur convenait pas d'assister à un entretien avec des hérétiques —

restreint et la flotte provinciale. La flotte impériale était entretenue aux frais de la caisse centrale, la provinciale aux frais des budgets spéciaux de chaque thème pour lequel l'entretien de la flotte était une nécessité. Auparavant les chefs des deux flottes s'appelaient *drongaires* ; mais déjà au x[e] siècle le commandant de la flotte provinciale portait le nom de *stratège*. Le commandant général des flottes s'appelait *δρουγγάριος τῶν πλωΐμων*. Cf. C. NEUMANN, *Die byzantinische Marine*. dans *Historische Zeitschrift*, N. F., Bd. 45, 1898, S. 5. KULAKOVSKIJ, dans *Viz. Vrem.* IX, 1902, p.1-30. BURY, *The imp. adm. system*, 1911, p. 109-110.

(1) *S. Theodori Studitae Vita*. MAI, *Patrum Nova Bibliotheca*, t. VI, pars II, c. 61, p. 356 = MIGNE, *PG.*, t. 99, col. 317-320 : *ὁπηνίκα δὲ ἡ τυραννὶς τούτου τὴν Ἀσιάτιδα κατεληΐσατο χθόνα, τηνικαῦτα δὴ κέλευσις βασιλικὴ τοὺς κατὰ τὸν θεσπέσιον πατριάρχην Νικηφόρον πρὸς τὴν Κωνσταντίνου πόλιν συνελαύνει· οὐ φειδοῦς ἕνεκα τῆς πρὸς αὐτοὺς τοῦτο πραξαμένου τοῦ Καίσαρος, ἀλλὰ φόβῳ τοῦ μὴ προσρυῆναί τινας αὐτῶν τῇ τοῦ Θωμᾶ συμφρατρίᾳ· καθότι ἐλέγετο τὰς ἱερὰς εἰκόνας ἀποδέχεσθαί τε καὶ προσκυνεῖν· ταύτης οὖν ἕνεκα τῆς προφάσεως καὶ ὁ μέγας πατὴρ ἡμῶν Θεόδωρος τὴν ἐνεγκαμένην καταλαμβάνει καὶ αὖθις.* *Vita S. Nicolai Studitae*, MIGNE, *PG.*, t. 105, col. 900 : *ἀλλὰ τοῦ λαοπλάνου Θωμᾶ κατὰ τῆς οἰκουμένης λυττήσαντος, κελεύσει τοῦ κρατοῦντος αὖθις, καὶ μὴ βουλόμενοι (Θεόδωρος καὶ Νικόλαος) τὴν βασιλίδα κατέλαβον.* Voir la traduction latine, *ibidem*, col. 899.

que si l'empereur estimait que cette question ne pouvait être tranchée par le patriarche, il devait en demander la solution à l'ancienne Rome, à la principale de toutes les églises de Dieu, à celle qui avait été fondée par l'apôtre Pierre (1). Ainsi la tentative faite par l'empereur pour s'entendre avec les iconodoules aboutit à un échec.

Dans l'entretemps, Thomas commettait une grosse faute stratégique en visant d'emblée Constantinople, et en négligeant le fait que, derrière lui, en Asie Mineure, il restait des partisans de Michel aussi fidèles et aussi puissants que les stratèges des thèmes des Arméniaques et de l'Opsikion, Olbianos et Katakylas. Lui-même occupa avec un grand armement (2) l'Hellespont entre Sestos et Abydos, et confia la défense de l'Asie Mineure et l'offensive à prendre ultérieurement sur ses derrières, à son fils, le « pseudo-Constantin ». Mais celui-ci, vainement occupé de divination, de festins et de songes qui lui annonçaient sa future entrée triomphale à Constantinople, fut surpris par l'armée d'Olbianos, battu et fait prisonnier. Olbianos ordonna qu'on lui tranchât la tête et envoya ce trophée à Michel, dans Constantinople. L'empereur renvoya à Thomas la tête de son fils (3).

Remarquons ce détail qui indique que l'empereur et les stratèges d'Asie Mineure qui lui étaient restés fidèles demeuraient en communication, malgré Thomas.

La mort de son fils n'arrêta pas Thomas. A la place du

(1) MANSI, *Sacrorum Conciliorum Collectio*, t. XIV,p. 399-402. Cf. HERGENRÖTHER, *Photius*, B. I, Regensburg, 1867, S. 285-286. HEFELE, *Conciliengeschichte*, 2. Auflage, B. IV, Freiburg im Breisgau, 1879, S. 38-39 BURY, *History*, examine le difficile problème des négociations entre Michel et les partisans des Images. Il semble y avoir eu deux projets de conférences, l'une en 821, la seconde trois ans plus tard, en 824. Voyez BURY, pp. 113, 114, 115 et 116 et la note 4 de la page 116. Sur Théodore Studite, cf. N. GROSSU, *St. Théodore Studite* (en russe), 1907. Sur l'attitude de Michel II dans la question religieuse, voyez GROSSU, p. 151 et l'excellente note 4 de la page 111 de BURY ; plus récemment A. P. DOBROKLONSKIJ, *Prep. Theodor*, 1ère partie (Odessa, 1913), p. 853 sqq.

(2) GENESIUS dit : *ἅμα μυρίῳ δή τινι στρατῷ* (p. 37). Le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE donne le chiffre très élevé de 80.000 hommes : *ὀκτὼ γὰρ μυριάδων κατάρχων* (p. 55, c. 13).

(3) GENES., p. 37. CONT. THEOPH., p. 56, c. 13. *Mon. Germ.*, l. c., p. 477, 30 sq. : *duo vero, qui dicebantur ei filii esse adoptivi, alter eorum in Asia a fidelibus nostris interemptus est.*

pseudo-Constantin il adopta un ancien moine, Anastase, adonné à l'ivrognerie, nous dit-on, et d'aspect repoussant (1).

Thomas appliquait tous ses efforts à entraîner dans son parti la population de la Thrace ; c'est pourquoi, profitant d'une nuit obscure et sans lune (2), il passa de la ville côtière d'Horkosion (3) en Thrace. Peu auparavant, Michel avait adressé une proclamation à la population de cette province, lui recommandant de tenir fermement son parti et de s'opposer dans la mesure du possible aux tentatives du rebelle. Mais le prestige de Thomas était déjà si fort, qu'il ne coûta à celui-ci que la peine de se montrer pour que les habitants, oubliant les serments prêtés à l'empereur, s'entendissent avec Thomas en vue d'une action commune contre la capitale.

Au nombre de ses alliés se trouvent les Slaves Macédoniens (4).

Vers ce moment, la flotte reçut l'ordre de se rendre de Lesbos à Constantinople. Un certain Grégoire Ptérôtos, ancien stratège, exilé par Michel dans l'île de Skyros à cause de sa fidélité à l'ancien empereur Léon l'Arménien, s'était lié à Thomas qui, le nommant commandant de dix mille fantassins, l'envoya vers la capitale en même temps que la flotte (5).

Malgré la chaîne de fer tendue à travers la Corne d'Or, la flotte de Thomas y pénétra et arriva jusqu'à l'embouchure du fleuve Barbyzes qui, avec un autre petit fleuve, le Cydaris,

(1) Voir GENES., p. 39. CONT. THEOPH ., p. 58, c. 14.

(2) GENES., p. 37 : *νύκτα διασκοπήσας ἀσέληνον*. Peut-être s'agit-il d'une éclipse de lune ; cf. CONT. THEOPH., p. 57, c. 13 : *ὅτε δὴ κατὰ σύνοδον ἡ σελήνη ἀφώτιστος ἦν*.

(3) *Ὀρκόσιον* (GENES., p. 36), *Ὀρκώσιον* (CONT. THEOPH., p. 56, c. 13). Probablement *Ὀρκός*, entre Parion et Lampsaque, d'après THEOD. STUD., *Epp.*, 1, 3, p. 917, qui est lui-même identique à *Lorco* des portulans, que TOMASCHEK, *Sitzungsber.* de Vienne, 1891, p. 15, localise dans la petite baie en forme de croissant, un peu au N. E de Lampsaque. V. BURY, p. 91, n. 1.

(4) *Mon. Germ.*, l. c., 477, 10 : *Thraciae, Macedoniae, Thessaloniae et circumiacentibus Sclaviniis.* Mais non les Bulgares, qui restèrent neutres et finalement intervinrent contre Thomas. On lit la date de ,ϛτκη' = 820-821 sur un fragment d'inscription qui, confirme (?) la paix bulgaro-byzantine. BEŠEVLIEV, *Corpus*, n° 23 (cf. notre p. 41).

(5) La plupart des détails sur Grégoire, comme son surnom et sa parenté avec Léon l'Arménien, dont il aurait été le neveu, se trouvent dans le CONT. DE THÉOPHANE, p. 57, 62-63, mais non dans GENESIUS.

tombe dans la pointe Nord-Ouest de la Corne d'Or, à l'endroit où règne aujourd'hui la fameuse promenade appelée les « Eaux douces d'Europe » par les Européens. C'est là que les forces maritimes et terrestres de Thomas opérèrent leur jonction (1).

Sur ces entrefaites, Michel s'était activement préparé à la défense. Grâce à Olbianos et Katakylas, il réussit à tirer d'Asie Mineure des forces assez considérables, d'autant plus que de nombreux partisans de Thomas, désenchantés de leur chef, l'allié des Arabes, et voyant qu'il avait quitté l'Asie pour la Thrace, l'abandonnèrent et passèrent au parti de l'empereur (2).

Bientôt, Thomas lui-même, avec le reste de son armée — 80.000 hommes (3) — arriva à Constantinople, et, en décembre 821, il procéda à son blocus par terre et par mer (4).

Thomas espérait que, dès qu'il s'approcherait de Constantinople, on lui en ouvrirait les portes en haine de Michel. Cet espoir ne se réalisa pas. Au contraire, l'usurpateur se heurta à une résistance acharnée.

Il s'établit dans le grand monastère des SS. Cosme et Damien (le *Cosmidion* comme on l'appelait), élevé par Paulin en dehors des murs de la ville, au delà des Blachernes, sous le règne de Théodose II le Jeune, au v[e] siècle (5). Il était situé

(1) GENES., p. 38 : *συνελθόντες ἀλλήλοις ἀπό τε γῆς καὶ θαλάττης κατὰ τὰς Βαρβύσου τοῦ ποταμοῦ ἐκβολάς.* Sur ce fleuve, voir DETHIER, *Der Bosphor und Constantinopel*, Wien, 1873, S. 7. BURY, *op. cit.*, p. 93, n. 3 : Kiat-hanch-Su ; cf. BAEDEKER, p. 220.

(2) GENES., p. 38.

(3) GENES., p. 38-39.

(4) *Mon. Germ. Hist.*, loc.cit., p.477, 5 sq. : *in mense decembrio XV indictione.* Cette date précise a échappé à l'attention de MURALT qui rapporte tous les événements précédents à l'année 822 (MURALT, *Essai de Chronographie Byzantine*, I, p. 407-408). Cf. GENES., p. 40 : *ἅτε δὴ καὶ χειμερίου τῆς ὥρας οὔσης.*

(5) GENES., p. 38 : *σκηνοῦται κατὰ τῶν σεβασμίων Ἀναργύρων νέων.* CONT. THEOPH., p. 59, c. 13 : *κατὰ τὸν τοῦ Παυλίνου οἶκον, ἔνθα δὴ καὶ τὸ τῶν σεβασμίων Ἀναργύρων τέμενος οἷόν τι ἀνάκτορον ᾠκοδόμηται.* Cf. DU CANGE, *Constantinopolis Christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 182. DETHIER, *Der Bosphor und Constantinopel*, Wien, 1873, S. 59. KONDAKOV, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople* dans les *Travaux du VI[e] Congrès archéologique d'Odessa* (1884), Odessa, 1887, p. 12-13 (en russe). Du temps de Justin II et de Tibère, au VI[e] siècle, on bâtit une église

pseudo-Constantin il adopta un ancien moine, Anastase, adonné à l'ivrognerie, nous dit-on, et d'aspect repoussant (1).

Thomas appliquait tous ses efforts à entraîner dans son parti la population de la Thrace; c'est pourquoi, profitant d'une nuit obscure et sans lune (2), il passa de la ville côtière d'Horkosion (3) en Thrace. Peu auparavant, Michel avait adressé une proclamation à la population de cette province, lui recommandant de tenir fermement son parti et de s'opposer dans la mesure du possible aux tentatives du rebelle. Mais le prestige de Thomas était déjà si fort, qu'il ne coûta à celui-ci que la peine de se montrer pour que les habitants, oubliant les serments prêtés à l'empereur, s'entendissent avec Thomas en vue d'une action commune contre la capitale.

Au nombre de ses alliés se trouvent les Slaves Macédoniens (4).

Vers ce moment, la flotte reçut l'ordre de se rendre de Lesbos à Constantinople. Un certain Grégoire Ptérôtos, ancien stratège, exilé par Michel dans l'île de Skyros à cause de sa fidélité à l'ancien empereur Léon l'Arménien, s'était lié à Thomas qui, le nommant commandant de dix mille fantassins, l'envoya vers la capitale en même temps que la flotte (5).

Malgré la chaîne de fer tendue à travers la Corne d'Or, la flotte de Thomas y pénétra et arriva jusqu'à l'embouchure du fleuve Barbyzes qui, avec un autre petit fleuve, le Cydaris,

(1) Voir Genes., p. 39. Cont. Theoph., p. 58, c. 14.

(2) Genes., p. 37 : *νύκτα διασκοπήσας ἀσέληνον.* Peut-être s'agit-il d'une éclipse de lune ; cf. Cont. Theoph., p. 57, c. 13 : *ὅτε δὴ κατὰ σύνοδον ἡ σελήνη ἀφώτιστος ἦν.*

(3) *Ὁρκόσιον* (Genes., p. 36), *Ὁρκώσιον* (Cont. Theoph., p. 56, c. 13). Probablement *Ὁρκός*, entre Parion et Lampsaque, d'après Theod. Stud., *Epp.*, 1, 3, p. 917, qui est lui-même identique à *Lorco* des portulans, que Tomaschek, *Sitzungsber.* de Vienne, 1891, p. 15, localise dans la petite baie en forme de croissant, un peu au N. E. de Lampsaque. V. Bury, p. 91, n. 1.

(4) *Mon. Germ.*, l. c., 477, 10 : *Thraciae, Macedoniae, Thessaloniae et circumiacentibus Sclaviniis.* Mais non les Bulgares, qui restèrent neutres et finalement intervinrent contre Thomas. On lit la date de ,ϛτκη' = 820-821 sur un fragment d'inscription qui, confirme (?) la paix bulgaro-byzantine. Beševliev, *Corpus*, n° 23 (cf. notre p. 41).

(5) La plupart des détails sur Grégoire, comme son surnom et sa parenté avec Léon l'Arménien, dont il aurait été le neveu, se trouvent dans le Cont. de Théophane, p. 57, 62-63, mais non dans Genesius.

tombe dans la pointe Nord-Ouest de la Corne d'Or, à l'endroit où règne aujourd'hui la fameuse promenade appelée les « Eaux douces d'Europe » par les Européens. C'est là que les forces maritimes et terrestres de Thomas opérèrent leur jonction (1).

Sur ces entrefaites, Michel s'était activement préparé à la défense. Grâce à Olbianos et Katakylas, il réussit à tirer d'Asie Mineure des forces assez considérables, d'autant plus que de nombreux partisans de Thomas, désenchantés de leur chef, l'allié des Arabes, et voyant qu'il avait quitté l'Asie pour la Thrace, l'abandonnèrent et passèrent au parti de l'empereur (2).

Bientôt, Thomas lui-même, avec le reste de son armée — 80.000 hommes (3) — arriva à Constantinople, et, en décembre 821, il procéda à son blocus par terre et par mer (4).

Thomas espérait que, dès qu'il s'approcherait de Constantinople, on lui en ouvrirait les portes en haine de Michel. Cet espoir ne se réalisa pas. Au contraire, l'usurpateur se heurta à une résistance acharnée.

Il s'établit dans le grand monastère des SS. Cosme et Damien (le *Cosmidion* comme on l'appelait), élevé par Paulin en dehors des murs de la ville, au delà des Blachernes, sous le règne de Théodose II le Jeune, au ve siècle (5). Il était situé

(1) Genes., p. 38 : *συνελθόντες ἀλλήλοις ἀπό τε γῆς καὶ θαλάττης κατὰ τὰς Βαρβύσου τοῦ ποταμοῦ ἐκβολάς*. Sur ce fleuve, voir Dethier, *Der Bosphor und Constantinopel*, Wien, 1873, S. 7. Bury, *op. cit.*, p. 93, n. 3 : Kiat-haneh-Su ; cf. Baedeker, p. 220.

(2) Genes., p. 38.

(3) Genes., p. 38-39.

(4) *Mon. Germ. Hist.*, loc.cit., p.477, 5 sq. : *in mense decembrio XV indictione*. Cette date précise a échappé à l'attention de Muralt qui rapporte tous les événements précédents à l'année 822 (Muralt, *Essai de Chronographie Byzantine*, I, p. 407-408). Cf. Genes., p. 40 : *ἅτε δὴ καὶ χειμερίου τῆς ὥρας οὔσης*.

(5) Genes., p. 38 : *σκηνοῦται κατὰ τῶν σεβασμίων Ἀναργύρων νέων*. Cont. Theoph., p. 59, c. 13 : *κατὰ τὸν τοῦ Παυλίνου οἶκον, ἔνθα δὴ καὶ τὸ τῶν σεβασμίων Ἀναργύρων τέμενος οἷόν τι ἀνάκτορον ᾠκοδόμηται*. Cf. Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 182. Dethier, *Der Bosphor und Constantinopel*, Wien, 1873, S. 59. Kondakov, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople* dans les *Travaux du VIe Congrès archéologique d'Odessa* (1884), Odessa, 1887, p. 12-13 (en russe). Du temps de Justin II et de Tibère, au vi^e siècle, on bâtit une église

à l'extrémité de la Corne d'Or, près du palais des Blachernes. Ouvert à toutes les attaques ennemies, il fut plus tard fortifié (1). Des détachements de l'armée de Thomas cantonnés sur la rive asiatique du Bosphore atteignirent le cap Hiéron dans la partie resserrée du détroit, là où se trouvent aujourd'hui les ruines du « château génois », non loin d'Anadoli-Kavak, en occupant la côte jusqu'à l'Euxin (2). Au camp de Thomas, il y avait des machines de siège nombreuses et variées.

Michel arbora l'étendard de guerre sur le toit de l'église des Blachernes (3). Son fils Théophile, à la tête d'une procession et avec la « Croix vivifiante » et la robe de la Vierge, fit le tour des murailles, invoquant le secours divin pour la ville assiégée. Cette procession avec la robe— ou le manteau— de la Vierge paraît quelque peu inattendue de la part d'un empereur *iconoclaste* ; mais, vraisemblablement, on peut expliquer cette circonstance par les efforts qui faisait Michel pour réconcilier les deux partis (4). Thomas, qui avait la plus grande

de Cosme et Damien à Constantinople, dans le quartier de Darium. Cf. Kondakov, *op. cit.*, p. 44-45. Sur la topographie du quartier et le mur de Léon qui le défendait, cf. Bury, p. 94, note.

(1) J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Wien, 1897, S. 150-152.

(2) Cont. Theoph., p. 59 : *καὶ πάντα τὸν ἄχρι Εὐξείνου τόπον καὶ Ἱεροῦ καὶ τῶν περαιτέρω δὴ τούτων πολιχνίων ἐπῆλθε.* Dethier, op. cit., p. 76. C'est à l'Hiéron, comme on sait, que les Russes s'établirent aussi en 860.

(3) Genes., p. 39 : *Μιχαὴλ ἀναβὰς ἐπὶ τῆς ὀροφῆς τοῦ τῆς Θεοτόκου ναοῦ τὸ πολεμικὸν σημεῖον πήγνυσι.* Cont. Theoph. p. 59.

(4) Il est intéressant de remarquer que, dans la vie réelle et dans la littérature religieuse de l'orthodoxe Byzance, la croix apparaît bien rarement comme instrument efficace de miracles. Par contre la Vierge est par excellence la salvatrice et la protectrice de la ville impériale, depuis l'attaque avare de 626. Ce n'est qu'au moment de la révolte de Thomas, que nous exposons en ce moment, que la capitale byzantine recourut à la croix. Et même en cette occasion une relique rivalisa avec la croix. Voir de curieuses considérations à ce sujet dans Vasiljevskij, *Recherches russo-byzantines*, 2e éd., St-Pétersbourg, 1893, p. lxxiv-lxxvi (en russe). Cf. la *Vie de Georges d'Amastris*, où l'on voit le saint partir contre les Sarrasins pour secourir la ville, la croix dans les mains (Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 40). Sur les Iconoclastes et la Croix, cf. G. Millet, *BCH*, XXXIV (1910), p. 96-109 ; Th. Schmit, *Die Koimesis-Kirche von Nikaia*, p. 34 sq. ; cf. *Byzantion*, V, 1930, p. 289. Il est remarquable que dans la

confiance dans le nombre de ses soldats, commença l'assaut en dirigeant ses forces contre l'église des Blachernes. Toutes les machines de siège furent mises en jeu. Mais ses partisans rencontrèrent une résistance si acharnée que, malgré toutes les armes de siège dont ils disposaient, ils durent se retirer. La flotte, qui s'était avancée vers la ville, en fut repoussée par un vent contraire. Les froids qui survinrent ensuite forcèrent Thomas à lever le siège et à songer aux quartiers d'hiver. La ville assiégée respira (1).

Quand arriva le printemps de l'année 822, Thomas recommença le siège de Constantinople sur terre et sur mer : de nouveau, il dirigea ses forces principales contre les Blachernes. D'après les récits des sources, Michel s'efforça d'entrer en rapport avec les révoltés, du haut de la muraille, leur promettant plein pardon s'ils passaient de son côté : mais ces exhortations restèrent sans effet.

Alors, l'empereur engagea la bataille en personne. Son armée sortit de la ville et battit celle de Thomas. Dans le même temps, celui-ci subissait un grave échec sur mer : avant même de se rencontrer avec les vaisseaux de l'empereur, sa flotte, on ne sait pourquoi, fut portée tout à coup en grand désordre, vers le rivage ; une partie des équipages passa au parti de Michel, l'autre, renonçant à combattre sur mer, se réfugia dans le camp de Thomas. La perte de sa flotte fut un coup terrible pour ce dernier (2).

Parmi ceux qui passèrent au parti de l'empereur, il y avait ce Gregorios Ptérôtos, dont il a été fait mention plus haut et qui, ayant pénétré en Thrace, menaça Thomas par

Vie de Théodore d'Edesse, roman hagiographique du temps de Michel III, il n'est pas question d'icones, mais beaucoup de la croix.

(1) Genes., p. 39-40. Cont. Theoph., p. 59-61. En résumé dans la lettre citée dans les *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 477. Bury, 95 : Michael meanwhile hat made use of the respite from hostilities to reinforce his garrison considerably, and during this second siege he was able to do more than defend the walls : he would venture to sally out against the ennemy. It was also probably during the lull in the war that some repairs were made in the Wall of Leo, recorded by inscriptions which are still preserved. — Bury renvoie à Van Millingen, *Byzantine Constantinople, the walls of the City and adjoining historical sites*, London, 1899, p. 101, 166, 168. Cf. *Byz.-Ngr. Jahrbücher*, V, p. 15.

(2) Genes., p. 40. Cont. Theoph., p. 61-62, c. 15.

derrière. Mais le rebelle déploya une énergie extraordinaire. Sans interrompre le siège, il se mit vivement en marche contre Grégoire avec une petite armée, le battit, le fit prisonnier et le mit à mort. Il revint immédiatement sous les murs de la capitale, envoya partout des lettres, où il annonçait de prétendues victoires en grand nombre, et convoqua devant Constantinople la partie de la flotte qui tenait pour lui et se trouvait à ce moment sur les côtes grecques (elle comprenait un nombre respectable de vaisseaux de guerre et de transport) (1). Mais dans la baie de Byrides (2), sur la côte septentrionale de la mer de Marmara, entre l'Hebdomon et la Porte d'Or, la flotte impériale, armée du feu grégeois, lui infligea une défaite décisive; beaucoup de vaisseaux furent pris avec leur équipage complet; beaucoup d'autres devinrent la proie des flammes, et ce n'est qu'un petit nombre d'entre eux qui réussit à atteindre le golfe des Blachernes, où leurs équipages rallièrent l'armée de terre de Thomas.

Les opérations militaires sous Constantinople continuaient avec des succès variés et n'aboutissaient pas à une véritable bataille. Elles se bornaient à de petits combats, où, tantôt Michel ou son fils Théophile l'emportaient avec les bataillons d'Olbianos et de Katakylas (qui étaient arrivés dans la ville dès le début du siège), et tantôt Thomas avait le dessus. La supériorité numérique appartenait encore à ce dernier et c'est ce qui détournait l'empereur de livrer une bataille décisive (3).

On a supposé que, pendant la lutte contre Thomas devant Constantinople, les Byzantins faisaient la guerre en

(1) Le Continuateur de Théophane donne le chiffre, probablement exagéré, de 350 vaisseaux (p. 64, c. 16). Évidemment ce n'est qu'une partie de la flotte de Thomas qui avait été coulée devant Constantinople.

(2) Genes., p. 41 : *προσορμίζονταί τε τῇ τῶν καλουμένων Βυρίδων ἀκτῇ*. Cont. Theoph., p. 64 ; *τῷ τῶν Βυρίδων κατὰ Θρᾴκην λιμένι ἐγκαθορμίζονται*. — Cf. Bury, p. 98, n. 4 : From a passage in John of Antioch it is clear that Byrides was a place on the coast between Hebdomon (Makri Keui) and the Golden Gate. The harbour of Hebdomon was east of the palace (and just to the east of the harbour was the Kyklobion). It is clear, therefore, that *Βυρίδων λιμήν* = the harbour of Hebdomon.

(3) Cont. Theoph., p. 64.

Asie Mineure contre ses alliés les Arabes. Et l'on a rapporté, précisément à cette époque, une attaque heureuse des Grecs contre la forteresse-frontière arabe de Zapetra, qu'ils détruisirent ; la population fut réduite en esclavage, le bétail fut emmené. Par la suite, Ma'mūn ordonna, dit-on, de reconstruire Zapetra et de la fortifier (1).

La chose n'est pas sûre : la date donnée par al-Balāḏurī est postérieure à la révolte de Thomas : et il se peut que l'auteur arabe, comme Michel le Syrien, ait « dédoublé » la prise de la ville par Théophile.

En ce moment le khan bulgare Omortag ou Mortagôn, qui avait abandonné les desseins de Krum sur Constantinople et qui, sous le règne de Léon l'Arménien, avait avec Byzance conclu une trêve de trente ans — à cause des difficultés rencontrées par les Bulgares, à ce moment en Occident (2) — Omortag se déclara inopinément contre Thomas (3).

Probablement, Omortag agissait en plein accord avec Michel qui, constatant les difficultés de sa situation, s'adressa à lui pour en obtenir du secours (4).

(1) Balāḏurī, ed. de Goeje, p. 191-192 (voir appendice, p. 269). Balāḏurī rapporte cet événement au règne de Ma'mūn, et le rapporte à l'an 210 de l'hégire (24 avril 825-12 avril 826). Voyez le récit de l'expédition de Théophile en 837, dont parle aussi Balāḏurī (p. 192). La *Chronique de* Michel le Syrien connaît également deux expéditions des Grecs contre Zapetra ; mais elle cite les deux expéditions au règne de Théophile (III, p. 74 : a. 1140 = 829 ; p. 88-89 : a. 1148 = 837) : « *A l'été de l'année* 1148, *il marcha de nouveau contre Zūbaṭrā* ». Cf. Gregorii Abulpharagii, *sive* Bar-Hebraei, *Chronicon Syriacum*, ed. Bedjan, p. 148, trad. Budge, p. 135 : « *a.* 1148 (837) *Theophilus again went forth to Zūbaṭrā* ». Nous nous décidons en faveur de Balāḏurī (mort en 892/93), contemporain.

(2) Cf. Simson, *Jahrbücher des Fränkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen*, B. I, Leipzig, 1874, S. 223.

(3) Nous trouvons le nom d'Omortag dans onze inscriptions grecques « proto-bulgares » : V. Beševliev, *Părvobălgarski Nadpisi*, dans *Godišnik na Sofijskija Universitet, ist.-fil. Fak.* XXXI, 1 (1934), nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 17 : l'une des plus curieuses est (no 10 de Beševliev) celle de Tirnovo, dans l'église des Quarante Martyrs : il y est question des constructions de ce prince bulgare. Zlatarski, *Istorija*, I, p. 325-330, 444-447. Genesius et le Contin. de Theoph. donnent la forme de *Μοϱτάγων* (Genes., p. 41 ; Cont. Theoph., p. 64, c. 17). Sur les divers formes du nom, cf Zlatarski, *Istorija*, I, p. 292-3, n. 4, V. Beševliev, *Corpus*, p. 66.

(4) Nous apprenons que Michel s'adressa aux Bulgares pour en

Omortag, pénétrant en territoire byzantin, atteignit rapidement la mer de Marmara et s'arrêta dans la plaine de « Kèdoktos », à l'Est d'Héraclée [1].

La nouvelle de l'incursion bulgare força Thomas à lever le siège de la capitale ; il avait déjà duré une année entière [2] ; le rebelle se dirigea à la rencontre de ses nouveaux ennemis et une bataille s'engagea, probablement indécise [3]. Thomas

obtenir du secours, par la source contemporaine qu'est Georges Hamartolos (p. 698, c. 8). Au contraire Genesius (p. 41-42) et comme lui le Continuateur de Théophane (p. 64-65) disent que la proposition de secours vint d'Omortag, à la suite de quoi Michel le remercia mais refusa le secours sous un prétexte plausible. Malgré ce refus, Omortag pénétra dans le territoire byzantin et battit Thomas. En cette occasion nous donnerons la préférence au témoignage contemporain de Georges Hamartolos. On peut expliquer le récit de Génésius par sa vantardise patriotique : il lui paraissait trop humiliant que l'empereur eût demandé de l'aide à un barbare — dont l'intervention fut, sans aucun doute, la cause du succès définitif de Michel. Cf. Hirsch, *Byzantinische Studien*, S. 134. Dans la lettre de Michel à Louis l'intervention bulgare, qui eût été une preuve de la faiblesse de l'empereur, n'est pas mentionnée. — Voyez aussi Bury, p. 100 sq. : « It may well be that he inclined to conclude any formal alliance with the Bulgarians, but merely gave them assurances that, if they marched against Thomas and paid themselves by booty, he would hold them innocent of violating the peace. »

(1) Les sources byzantines écrivent *Κήδουκτος*. Kèdouktos est une abréviation de Akèdouktos, le nom de l'endroit qui tire son origine dans un aqueduc (*aquaeductus*) romain situé en cet endroit. Cf. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prag, 1877, S. 101. Cf. la note de Bury, *op. cit.*, p. 101, n. 5 : « For the location of Kèduktos (A-quaeductus) the important passage is Nicephorus Bryennius 135 (éd. Bonn) = Anna Comnena I, 18, 19 (éd. Reifferscheid) describing the battle between Alexius Comennus and Bryennius *ἐν τοῖς κατὰ τοῦ Κηδούκτου πεδίοις* ».

(2) Georg. Hamart. p. 697 : *ὁ ματαιόφρων Θωμᾶς τὴν Κωνσταντινούπολιν, μᾶλλον δὲ Θεοῦ πόλιν, ἐφ' ἕνα χρόνον ἐπόρθει.* Le début du siège se place, nous le savons, au printemps de 822 ; ainsi pour l'incursion bulgare, nous obtenons la date du printemps de 823 ce qui s'accorde très bien avec les événements postérieurs. Michel le Syrien (III, p. 37 Chabot) et à sa suite Abu'l-Farağ (141 ed. Bedjan, 129 trad. Budge) prétendent erronément que le siège de Constantinople ne dura que six mois.

(3) Une défaite de Thomas est rapportée par Génésius (p.42) et à sa

s'établit dans les montagnes, où il songeait à reprendre l'offensive contre les Bulgares. Mais ceux-ci, satisfaits d'une demi-victoire et du riche butin qu'ils avaient saisi, évacuèrent le territoire byzantin et retournèrent dans leur pays (1)

A première vue, ce n'est qu'un épisode insignifiant que l'intervention du Khan bulgare dans une guerre civile byzantine. Mais, à notre avis, cet événement eut pour la rébellion de Thomas une importance décisive. Après l'effort fait pour repousser les Bulgares, Thomas sembla être à bout de souffle. Son entreprise était manquée.

Mais l'intervention d'Omortag a encore une autre importance. En la personne de Thomas fut vaincu le parti orthodoxe. C'est pourquoi ce n'est pas un mince service que le souverain bulgare rendit aux empereurs iconoclastes en relevant leur parti pour quelque temps (2).

Après sa campa ne contre les Bulgares, Thomas s'établit avec ses troupes déjà fort diminuées à Diabasis, à l'Ouest de Constantinople (3). En cet endroit, à l'embouchure, dans la mer de Marmara, du fleuve Noir (*Μέλας* ou *Μαυροπόταμον*, en turc le Kara-su) qui, au moment de se jeter dans la mer, se réunit avec la rivière Athyras, s'était formée une large plaine aux riches pâturages, appelée la plaine des Choerobacches (*Χοιροβάκχων πεδιάς*). Les Romains avaient construit à travers la partie marécageuse de cette déclivité une solide digue qui existe encore. Elle constituait essentiellement

suite par le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE (p. 66, c. 18). GEORGES HAMARTOLOS (p. 698) dit tout au contraire, que Thomas marcha contre les Bulgares et en tua beaucoup (*πολλοὺς αὐτῶν διαφθείρας*). C'est probablement la source contemporaine qui a raison. Les Bulgares n'ont certainement pas triomphé, comme le prétendent Génésius et le Continuateur, puisqu'ils n'interviennent pas dans la dernière phase de la révolte.

(1) GENES., p. 41-42. CONT. THEOPH., p. 64-66, c. 17-18.

(2) Cf. F. USPENSKIJ, *Le Concile de Constantinople en 842*, dans *Journal du Min. de l'Instr. Publ.* (russe), t. 273 (1891), p. 149 : *Mortagon, par sa seule intervention, maintint, 20 ans encore, le parti iconoclaste et infligea une terrible défaite aux éléments allogènes de l'empire qui s'efforçaient de secouer le joug de l'hellénisme.*

(3) GENES., p. 42. Cf. THEOPH. CONT., p. 66, c. 18 : *κατά τι πεδίον Διάβασιν οὕτω καλούμενον, σταδίους ἀπέχον τῆς πόλεως ἱκανούς.*

la *Διάβασις* d'où Thomas, qui y avait massé ses troupes, ravagea les environs (1).

Mais déjà il était loin de jouir de la même autorité qu'auparavant. Michel le comprit et, plaçant à la tête de son armée Olbianos et Katakylas, que nous connaissons déjà, il les envoya contre Thomas. Celui-ci, qui avait encore pleine confiance dans la fidélité de ses troupes, résolut de recourir à la ruse. Il prit les dispositions que voici : au début de la bataille, son armée feindrait de prendre la fuite, et, par là même, elle provoquerait la dispersion des bataillons impériaux.

Mais l'armée de Thomas était en proie à un violent mécontentement. Il y avait déjà trois ans que la guerre durait (2). Fatigués de voir la lutte ne donner aucun résultat, éloignés de leurs familles, sans espoir de succès, ses partisans résolurent de mettre fin à leurs misères : quand la bataille fut livrée, ils prirent vraiment la fuite, et abandonnèrent Thomas ; beaucoup d'entre eux se présentèrent à l'empereur et lui prêtèrent serment de fidélité.

Thomas, ainsi abandonné de ses troupes, se réfugia à Arcadiopolis (aujourd'hui Lüle-Burgas) (3), tandis que son fils « Anastase » s'enfuit dans la forteresse de Viza (*Βιζύη*) (4), située non loin d'Arcadiopolis, au Nord-Est.

Michel marcha immédiatement vers Arcadiopolis, et, sachant que cette ville ne pouvait supporter un long siège à cause du manque de vivres, il se décida à la prendre par la

(1) Cf. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad*, Prag, p. 53 et 102. Cf. Bury, p. 102 n. 1.

(2) Georg. Hamart., p. 699 : *ἐν τρισὶν ἔτεσι*. Cont. Theoph., p. 67 : *ὁ χρόνος ἤδη που ἐξετέτατο (τρίτος γὰρ ἐξηνύετο)*.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 477 : *in quadam civitate provinciae Thraciae nomine Arcadiopoli inclusi sunt.* Georg. Hamart., p. 698. Genes., p. 43. Le Continuateur de Théophane dit erronément *'Αδριανούπολις* (p. 68, c. 18). Cf. Bury, 103 n. 1.

(4) Cont. Theoph., p. 68, c. 18 : *παρέγγραπτος υἱὸς 'Αναστάσιος τοῦ τῆς Βύζης φεύγων ἐπιλαμβάνεται πτολίσματος*. Des sceaux du IXe siècle déjà nous sont conservés qui portent le nom de Viza, par ex. le sceau du spathaire impérial et turmarque de Viza Staurakios ; le sceau d'un archevêque de Viza du VIIIe ou du IXe siècle. Voir Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, Paris, 1884, p. 159 et 161.

famine. Le siège ne dura pas moins de cinq mois (1). Thomas chassa despotiquement de la ville tous les habitants qui ne pouvaient porter les armes à cause de leur âge, et tous les animaux impropres à des fins militaires. Ces mesures augmentèrent encore le mécontentement. Dans l'entretemps, la faim commença à se faire sentir dans la ville ; les assiégés furent forcés de se nourrir de leurs chevaux, morts de faim, de peaux, etc... Incapables de supporter plus longtemps ces tortures, une partie des habitants s'échappèrent en secret par les portes, ou se laissèrent descendre au moyen de courroies du haut des murs, et se donnèrent à l'empereur ; mais d'autres passèrent à Viza (*Βιζύη*) auprès d'Anastase, le fils de Thomas.

Finalement, à Arcadiopolis même, une conspiration se noua contre Thomas. Il fut appréhendé, enchaîné, livré à Michel et vers le milieu d'octobre (2) 823, il fut supplicié (3).

(1) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 477, 26 sq. : *Sed ipsa civitas, in qua Deo odibilis et immemorabilis erat cum suis sequacibus, per quinque menses obsessa est.*

(2) GENES., p. 45 : *καταστρέψεὶ τὸν βίον μηνὸς 'Οκτωβρίου μεσοῦντος ἤδη.* CONT. THEOPH., p. 70, c. 19.

(3) D'après les sources byzantines et orientales on coupa à Thomas les pieds et les mains, après quoi il fut empalé. GENES., p. 44. CONT. THÉOPH., c.19, p. 69. Les *Acta Davidis* ajoutent qu'on lui creva les yeux : *Acta Davidis*... ed. VAN DEN GHEYN, in *Anal. Boll.*, XVIII, 1899, p. 237 : *Τοῦ δὲ βασιλέως Μιχαὴλ τὸν ἀντάρτην Θωμᾶν χειρωσαμένου καὶ τὰ μὲν ὄμματα πρότερον ἐξορύξαντος, εἶτα πικρῷ παραδόντος αὐτὸν θανάτῳ ἡ. θρασύτης πολέμου τοῦ μὲν ἐμφυλίου ἐσβέσθη.* Ce même détail se trouve chez CONSTANT. MANASSES, p.203, v. 4746 sq. : *τὸ τελευταῖον ζωγρηθεὶς ὀρύττεται τὰς κόρας | καὶ σβέννυται καλλιφεγγεῖς λύχνους τοὺς τῶν ὀμμάτων, | καὶ μετὰ ταῦτα ξίφεσι δεινῶς κρεωκοπεῖται.* Cf. aussi la trad. slave p. 163 (ed. JOAN BOGDAN). *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, ed. CHABOT, III, 37 : « lui coupèrent les mains et les pieds et le fixèrent au bout d'une lance. Telle fut la fin de Thomas, fils de Môsmâr ». ABU'L-FARAĞ, *Chron. syr.*, ed. BEDJAN, p. 141 ; trad. BUDGE, p. 129. Asolik, historien arménien du XI[e] siècle, qui rapporte la révolte de Thomas à l'année 823-824, expose son châtiment de la même façon et ajoute qu'ensuite Michel infligea une défaite à la flotte arabe. *Histoire Universelle* par ETIENNE AÇOGHIG DE DARON, trad. par E. DULAURIER, I[e] partie, Paris, 1883, p. 171. Dans la traduction russe d'Asolik (trad. EMIN, Moscou, 1864, p. 335) au lieu de la défaite de la flotte arabe on lit des insuccès des Arabes à Kurnava et à Ancyre. Cf. la chronique (occidentale) de

L'un des plus remarquables parmi les auteurs byzantins du IXe siècle le diacre Ignace, auteur des Vies de Tarasius et de Nicéphore, écrivit des iambes contre Thomas, iambes qui ne nous sont pas parvenus, et que l'on appelait « *τὰ κατὰ Θωμᾶν* » (1).

Immédiatement après la prise de Thomas, une conspiration absolument semblable se fit à Viza. Anastase fut livré à l'empereur et subit le même sort que son père (2).

Malgré la mort de Thomas, deux villes thraces situées sur la côte septentrionale de la mer de Marmara, Panados (Panizo) (3) et Héraclée (4), lui restèrent fidèles. Quand on leur offrit de se rendre, et qu'on leur promit grâce au cas où

JEAN LE DIACRE où se trouve un récit curieux de la mort de Thomas tout à fait semblable à la mort du prince russe Igor au pays des Drevlyanes : *quo capto, illico inclinatis duarum arbuscularum cacuminibus, cum crurum tenus ligaverunt, eisque dimissis, et in partes suas revertentibus, divisus est per medium, et pro regno consecutus est perpetuum incendium* (MURATORI, *Script. rer. Ital.*, t. I, pars II, p. 313 = *Mon. Germ. Hist.*, *Script. rer. langobardicarum*, p. 430).

(1) SUIDAS, *Lexicon* : *Ἰγνάτιος διάκονος... ἔγραψε... ἰάμβους εἰς Θωμᾶν τὸν ἀντάρτην ἅπερ ὀνομάζουσι τὰ κατὰ Θωμᾶν.* Cf. VASILJEVSKIJ, *Recherches russo-byzantines*, 2e éd., St-Pétersbourg, 1893, p. XCVII. KRUMBACHER-EHRHARD, *GBL²*, p. 73, n° 6 et 716 sqq., cf. 720 ; HEIKEL, *Acta Societatis Sc. Fennicae*, t. 17, Helsingfors, 1889 (dans la préface de la *Vita Tarasii*). Il est remarquable que GENESIUS emploie l'expression *τὰ κατὰ Θωμᾶν*. Le poème d'Ignace semble être une de ses sources. M. N. Adontz est de cet avis.

(2) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 447, 23 (Archadiopoli). Pour le récit du siège d'Arcadiopolis, voir GENES., p. 43-45. CONT. THEOPH., p. 68-71, c. 19.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, p. 477, 25 : Panadus, 477, 37 : Panidus. GENES. p. 45 et CONT. THEOPH., p. 71, c. 20 : *Πάνιον*. Il s'agit d'une petite ville commerçante appelée dans l'antiquité *ἡ Πανιάς, Πανίς*, chez les Byzantins *Πάνιδος, Πάναδος*, chez les écrivains occidentaux *Panido, Pandio, Panedoc, Panedol, Panedor*. Cf. TOMASCHEK, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, S. 332 dans *Sitzungsberichte der phil.-histor. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, B. 113, 1886.

(4) Héraclée, l'ancienne Périnthe, est aujourd'hui un misérable petit village de pêcheurs (turc *Eski-Eregli*), entouré de ruines. Cf. JIREČEK, *Die Heerstrasse von Belgrad*, S. 51-52, 101. TOMASCHEK, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, S. 331 dans *Sitzungsb. Akad. Wissensch. Wien, Phil.-hist. Cl.*, B. 113.

ils se soumettraient volontairement, les habitants de Panados refusèrent, et se décidèrent à se défendre à outrance. Un tremblement de terre se produisit, et renversa la muraille : la ville fut prise (1). On réussit également à conquérir le reste du littoral, notamment Héraclée, sans effusion de sang (2).

Michel, à son retour dans sa capitale, se montra plein de miséricorde envers les partisans de Thomas : les mains liées derrière le dos, ils durent défiler devant le peuple au cirque ; les plus violents des rebelles furent bannis. Au nombre des prisonniers, il y avait des Arabes (3). Il faut remarquer que ceux des Arabes qui avaient été pris par Michel durant le siège de Constantinople l'aidèrent activement et heureusement dans sa lutte contre Thomas, car l'empereur leur avait promis la liberté. Mais quand sa lutte avec Thomas fut terminée, Michel ne tint pas sa parole (4).

Si la révolte se trouvait définitivement domptée en Europe, il se trouvait encore de fidèles partisans de Thomas en Asie Mineure (5) — Choereas, commandant de Kabala, et Gazarènos

(1) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 477. GENES., p. 45. CONT. THEOPH., p. 71.

(2) GENES., p. 45. CONT. THEOPH., p. 71.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, l. c., p. 477, l. 34 : *Sarracenos quoque omnes et Armenios et reliquos, qui de praelio evaserunt, omnes vivos coepimus.*

(4) *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, III, p. 37. ABULPHARAGII *Chron. Syr.*, p. 141 (129). Ces chroniqueurs attribuent même aux captifs arabes la victoire définitive sur Thomas, celle après laquelle il se réfugia en une certaine forteresse. Il faut y voir, selon toute probabilité, un thème légendaire assez banal.

(5) La *Vie de S. Antoine ὁ Νέος* contient de curieux renseignements sur la répression de la révolte de Thomas en Asie Mineure. Le futur S. Antoine, dans le siècle Echimos (Ḥekīm ?) ou Jean, sorte de néo-Mardaïte, originaire de Palestine, devenu *ἐκ προσώπου* du thème des Cibyrrhéotes et commandant d'Attalia en Pamphylie, prend parti contre Thomas et fait, dit sa Vie, une guerre à mort aux partisans de l'usurpateur. La révolte étouffée, Jean se rend à Constantinople, appelé par l'empereur Michel II. Il embrasse ensuite l'état monastique. Bien que le texte ne le dise pas, il semble qu'il était dégoûté de son commandement par l'impopularité que lui avait value la sévérité de sa répression. En tout cas, dès l'avènement de Théophile (827), qui semble avoir voulu réparer certaines injustices de son père, l'ancien gouverneur d'Attalia est poursuivi jusque dans son cloître par les anciens partisans de Thomas dont les biens, selon

le Coloniate, commandant de Saniana (1) — qui même lorsque Michel leur eut annoncé la mort du rebelle et leur eut promis l'amnistie, continuèrent à piller les alentours. Mais un envoyé impérial réussit à corrompre quelques-uns de leurs partisans qui, lorsque leurs chefs sortirent de la ville, en fermèrent les portes. Ne pouvant rentrer, Choereas et Gazarènos s'enfuirent vers la Syrie, mais ils furent capturés en route et suppliciés (2).

C'est ainsi que se termina la révolte de Thomas, l'un des principaux et des plus curieux événements de l'histoire byzantine du IXe siècle. Thomas ne se montra pas capable de remplir le rôle qui lui était échu. Une partie de la population, qui s'était soulevée dans l'espoir de conquérir une meilleure situation économique et l'allègement des exactions financières, fut frustrée dans ses espérances. Le parti orthodoxe, soulevé

eux, avaient été injustement confisqués par Jean-Echimos-Antoine. L'ex-stratège ἐκ προσώπου doit comparaître en justice à Constantinople. Il est mis en prison et fort maltraité, et c'est à grand' peine qu'il obtient de Théophile lui-même son élargissement, en faisant valoir que, s'il a péché, c'est par loyalisme envers la dynastie. Voyez la *Vie d'Antoine*, ed. Papadopoulos-Kerameus, dans *Συλλογή Παλαιστ. καὶ Συρ. ἁγιολογίας*, vol. 57, 1907, p. 186-216 ; Van den Ven, *Byz. Zeitschr.*, XIX (1910), p. 307-313. On trouve dans l'hagiographie une autre trace possible de la révolte de Thomas. Nicétas, petit-fils de Philarète, et auteur de sa Vie, rédige celle-ci en 822 à Karyoupolis, près de Gythion, port de Sparte, en exil, dit-il. Il est vraisemblable que Nicétas a été victime de la mesure prise par Michel II lequel jugea bon de transférer en Europe les amis des images, partisans possibles de Thomas (comme Théodore Studite lui-même). Cf. *Byzantion* IX, 1 (préface de la *Vita Philareti* par Mlle Fourmy et M. Leroy, p. 96-97). Enfin, dans la *Vie de S. Grégoire le Décapolite*, l'abbé F. Dvornik a décelé également une sorte d'allusion à Thomas, cf. *Byzantion*, VII, p. 644.

(1) Kabala et Saniana — deux forteresses, l'une, non loin d'Iconium, l'autre non loin de l'Halys. Voir Constant. Porphyr., *De Thematibus*, p. 28. *De Administrando Imperio*, c. 50, p. 225. Voir aussi Ramsay, *The historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 219 et 359 (*Royal Geographical Society. Supplementary Papers*, vol. IV), qui cherche Saniana au voisinage de Češnir-Keupru, et identifie Kabala avec Tchigil (N.-O. d'Iconium). Cf. aussi Tomaschek, *Zur histor. Topogr. v. Kleinasien im Mittelalter. Sitzungsber. Akad. d. Wiss. Wien*, 1891 p. 103 (Kabala).

(2) Cont. Theoph., p. 71-72, c. 20.

contre l'intolérance religieuse des iconoclastes, ne put, lui non plus, obtenir le redressement de ses griefs. Et ainsi le soulèvement de Thomas se transforma peu à peu en une insurrection du type ordinaire, où le pillage et l'intérêt personnel jouaient un rôle prépondérant. Les rebelles eux-mêmes se fatiguèrent de cette lutte sans objet et livrèrent Thomas à Michel (1).

En la personne de Thomas, c'est aussi le calife Ma'mūn qui fut battu, d'autant plus que celui-ci fut forcé, par la suite, de consacrer toute son attention aux difficultés intérieures du califat En 825, Michel, désireux sans doute de réparer les dommages causés aux population de l'Empire par la guerre civile, avait envoyé au calife une ambassade chargée de lui proposer une trêve. Cette proposition fut repoussée. Et les Arabes firent une incursion en territoire byzantin. Mais ils payèrent leur succès de la mort de leur chef, Yaqzān-ibn-'Abd al A'lā-ibn-Aḥmad-ibn- Yazīd-ibn-Asīd-al-Sulami (2).

Pour l'empire lui-même, la révolte de Thomas eut une importance néfaste. Non seulement elle ruina, pendant trois ans, les provinces byzantines les plus riches et interrompit le cours normal de la vie politique, mais ses résultats se firent sentir jusqu'en Occident : les Arabes d'Espagne et d'Afrique, profitant des difficultés intérieures de Byzance, firent la conquête de la Crète et de la Sicile.

Conquête de la Crète par les Arabes

En Espagne, sous le règne de l'Omayyade al-Ḥakam dans la première moitié du IXe siècle (796-822), la population

(1) Cf. quelques lignes « romantiques » de FINLAY, *A history of Greece*, vol. II, p. 133 : « *Si Thomas avait été vraiment un homme d'un grand esprit, il aurait pu jeter les bases d'une nouvelle organisation dans l'empire d'Orient en adoucissant les rigueurs du système fiscal, en imposant la tolérance dans le domaine des opinions religieuses, etc... en conservant une exacte équité même envers les hérétiques et en assurant à toutes les classes de sujets, sans distinction de nation ou de race, une égale sûreté de vie et de condition* ». Cf. BURY, p. 109.

(2) BALĀḎURĪ éd. de GOEJE p. 192 (voir app., p. 269). Balāḏurī rapporte cette ambassade à l'an 210 (24 avril 825 - 12 avril 826).

soulevée surtout par les *fuqahā* (1), entreprit une série de révoltes contre le calife.

La classe des *fuqahā* de cette époque, qui comprenait tous les éléments les plus actifs et en même temps les plus turbulents de la population, représentait une force avec laquelle le calife devait compter. Déçus dans leur espoir de dominer l'état, ce dont al-Ḥakam les empêchait, les orgueilleux *fuqahā* se transformèrent de savants en démagogues et excitèrent les habitants de Cordoue contre le calife.

En 805, une révolte éclata dans les rues de Cordoue, mais elle fut rapidement domptée. Alors les meilleurs représentants de l'école, se joignant à l'aristocratie, offrirent le trône à Ibn-Šammās, parent d'al-Ḥakam. Ibn-Šammās feignit d'accepter leur offre ; mais il dénonça le complot contre le calife. Soixante-deux conjurés, parmi lesquels les représentants des plus illustres familles de Cordoue, devinrent les victimes de leur imprudence. L'année suivante, en 806, au moment où le calife était absent de Cordoue, la population de cette ville se révolta à nouveau mais fut rapidement soumise ; les plus dangereux des démagogues furent décapités ou crucifiés.

En 807, un drame sanglant se joua à Tolède, l'ancienne capitale des Wisigoths, dont la population s'était toujours distinguée par son goût de l'indépendance. Al-Ḥakam imagina un plan terrible et le mit à exécution. Avec l'aide du gouverneur de Tolède ʿAmr, qui, originaire de cette ville, avait su gagner la confiance des habitants, le fils d'al-Ḥakam, ʿAbd-al-Raḥmān, âgé alors de quatorze ans, arrivant là avec une armée, convoqua la population de l'endroit à une fête somptueuse dans le château-fort : à mesure que les invités arrivaient, des bourreaux, placés à la porte, sur le bord d'une fosse, leur coupaient la tête. Ce jour fatal resta célèbre dans l'histoire sous le nom de « jour de la fosse ». Tolède, privée soudain de ses habitants les plus riches et les plus influents, tomba dans une morne torpeur et personne ne fit un geste pour venger les victimes de cette journée.

Le massacre de Tolède produisit une telle terreur à Cordoue, que cette dernière ville resta tranquille durant sept ans ! Mais, peu à peu le souvenir de cette catastrophe s'ef-

(1) Les *fuqahā*, c'est-à-dire docteurs spécialisés dans le rituel religieux et dans le droit.

façа. La haine entre la population de Cordoue et les soldats du calife s'envenimait de jour en jour, et il suffit d'une simple querelle au cours de laquelle un mamelouk tua un ouvrier, pour déchaîner une nouvelle révolte en 814. Le peuple, repoussant les troupes envoyées contre lui, assiégea le palais, qui ne pouvait résister longtemps. Mais al-Ḥakam réussit à brûler le faubourg où logeait la plus grande part de la population révoltée. Le peuple, voyant l'incendie, se précipita pour sauver les femmes et les enfants. Al-Ḥakam en profita. Les rebelles furent battus : il y eut des scènes de massacre impitoyable. Le calife décida d'anéantir complètement le faubourg séditieux, et ceux des habitants de ce quartier qui vivaient encore, reçurent l'ordre de quitter l'Espagne dans le délai de trois jours, sous peine d'être crucifiés s'ils n'étaient pas partis au bout de ce temps. Les malheureux, réunissant le peu qu'ils purent sauver de leurs biens, gagnèrent, avec leurs femmes et leurs enfants, les rivages de la Méditerranée où ils s'embarquèrent, les uns pour les côtes occidentales de l'Afrique, les autres pour l'Égypte.

Ces derniers, au nombre de quinze mille, sans compter les femmes et les enfants, se fixèrent dans les environs d'Alexandrie en 814-815 (an 199 de l'hégire). L'Égypte ne pouvait s'opposer à ce débarquement : car elle se trouvait en lutte avec les ʿAbbāsides. Au début, les exilés se mirent sous la protection de l'une des plus puissantes tribus de Bédouins de l'Afrique septentrionale, mais bientôt ils se sentirent assez forts pour se passer de l'aide des Bédouins et, profitant des troubles de l'Égypte, ils s'emparèrent en 816 (an 200 de l'hégire) d'Alexandrie. Ils choisirent pour chef Abū-Ḥafṣ-ʿOmar-ibn-Šuʿaïb [1].

(1) Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. II, Leyde, 1861, X p. 57-76 (2e éd., Leyde 1932, t. I, p. 295-307). Voir aussi Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Barcelona, 1844, t. I, p. 202-205 (*Segunda parte*, cap. xxxvi). Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. II, Paris, 1811, p. 197. Weil, *Geschichte der Chalifen*, Mannheim, 1848, B. II, S. 231-232. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Firenze, 1854, t. I, p. 162-163 (2e éd., t. I, Palermo 1933, p. 294-289). E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale* (*Berbérie*), t. I, Paris, 1888, p. 272-273. 1888, p. 272-273. Mariano Gaspar Remiro, *Cordobeses musulmanes en Alejandria y Creta*, dans *Homenaje a D. Francisco Codera, Estu-*

A cette époque, en Égypte, 'Ubaïd-Allāh-ibn-al-Sarī s'était proclamé souverain indépendant.

Dès qu'il le put, al-Ma'mūn envoya en Égypte (825) 'Abd-Allāh-ibn-Ṭāhir-ibn-Ḥuseïn, qui devait d'abord soumettre son lieutenant rebelle,ensuite chasser les Andalous d'Alexandrie (1). Ibn Ṭāhir, approchant du Caire, envoya en avant, contre al-Sarī, un de ses lieutenants qui fut tenu en échec. Mais de nouveaux renforts contraignirent 'Ubaïd-Allāh de se renfermer dans Fusṭāṭ où il fut assiégé par Ibn-Ṭāhir. Celui-ci essaya vainement de corrompre Ibn-Ṭāhir et finit par se rendre à condition qu'on lui accorderait plein pardon (mai-juin 826).

On annonça aux Espagnols que Ibn-Ṭāhir allait ensuite marcher contre eux avec son armée, s'ils ne se soumettaient pas à lui. Les Espagnols y consentirent et demandèrent leur grâce à la condition qu'ils quitteraient Alexandrie et se rendraient dans une province grecque non soumise à l'Islam. Ceci est la version de Ṭabarī. Selon Kindī et Maqrizī, il fallut faire le siège d'Alexandrie pour les y contraindre.

Quoi qu'il en soit, l'on fit la paix (rabī' I 212, juin 827) et les Andalous choisirent pour leur nouveau séjour l'une des plus grandes et des plus riches îles grecques — la Crète (2).

Les Arabes orientaux connaissaient la Crète depuis le VIIe siècle : leur flotte avait alors assiégé l'île, mais avait été battue ; une partie de la flotte avait été détruite et coula avec les équipages, une autre resta aux mains des Grecs ; les autres vaisseaux cherchèrent leur salut dans la fuite (3).

dios de erudicion oriental, Zaragoza 1904, p. 217-233, *Append.* n° 4 : (fragmento del Novaïrī ms. arab. de la R. Acad. de la Historia), principalement p. 231-232. Maqrīzī, *Khiṭaṭ*, éd. Wiet III, le Caire, 1922, p. 181 et suiv. ; Kindī, *Kitāb al-Umarā*, éd. H. Guest, Leyden 1912, p. 158 et p.161 et suiv. — Sur Abu-Ḥafṣ, l'article de l'*Encyclopédie de l'Islam* est un peu court. Voir aussi al-Dabbī, *Bugyat al-Multamis*, Madrid, 1885 p. 394 ; Yāqūt I, p. 336 ; Wüstenfeld, *Statthalter von Ägypten*, Göttingen, 1875, II, p. 234 (suit Maqrīzī).

(1) Pour les renseignements biographiques sur Ibn-Ṭāhir, voir Ibn Khallikan's *Biographical Dictionary, translated by* de Slane, Vol. II, Paris, 1843, p. 49-53.

(2) Ṭabarī, ed. de Goeje, III, p. 1092 (voir app., p. 287), à l'an 210 de l'hégire (24 avril 825 - 12 avril 826) = Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, t. VI, p. 281-282. Maqrīzī, III, p. 187 = Kindī, p. 180-184 (cf. Maqrīzī, V, 130) : app., p. 394.

(3) Nous devons ces renseignements à la *Vie d'André de Crète*

Tout au début du IXe siècle (en 805 ou 807), les Arabes prirent part, comme alliés des Slaves du Péloponnèse, au siège de Patras, qui ne fut sauvée que grâce à l'intercession miraculeuse du protecteur de la ville, saint André (1) *ὁ Πρωτόκλητος* (2). Probablement ces Arabes y avaient débarqué, lors d'une de leurs courses dans les îles.

qui vivait au VIIe siècle : *Οἱ γὰρ ἀλιτήριοι Ἀγαρηνοὶ ἐν θαλάσσῃ τὸ ὅρμημα αὐτῶν θέμενοι, διὰ πλήθους σκαφῶν ἐν τῇ φιλοχρίστῳ Κρητῶν νήσῳ ἐκμανῶς ἐπέστησαν, ὅπως αὐτοὺς ὡς κατακρίτους ἡ τοῦ Θεοῦ κρίσις διὰ τὰς ἀδίκους αὐτῶν κατὰ τῶν χριστιανῶν ἐπιβάσεις καὶ ἐν Κρήτῃ καταδικάσῃ · τῷ γὰρ ὀχυρώματι τῷ προσαγορευομένῳ τοῦ Δριμέως, ἐν ᾧ πρὸς τὸ σύνηθες ὁ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος μετὰ τοῦ ὑπ' αὐτοῦ ποιμαινομένου χριστιανικωτάτου λαοῦ διὰ τὰς ἐχθρικὰς ἐπιβάσεις εἰσήρχετο, οἱ βάρβαροι πρὸς πολιορκίαν παρακαθίσαντες καὶ πολλὰς μηχανὰς πρὸς παράταξιν πολέμων ἐν αὐτῷ ἐπιδειξάμενοι, τὸ ἄπρακτον ἑαυτοῖς περιεποιήσαντο, ζημίαν τὴν ἰδίαν κατάλυσιν ἀντὶ κέρδους τῆς αἰχμαλωσίας οἰκειωσάμενοι, ἐκ βελῶν τῶν εὐχῶν τοῦ πρὸς Θεὸν ὡς τόξον τὸ ὄμμα τείνοντος ἱερέως πολεμηθέντες.* Παπαδοπούλου-Κεραμέως *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. V, *Ἐν Πετρουπόλει* 1898, p. 177. Cf. LOPAREV, *Description de quelques Vies de saints grecques* (en russe) dans *Vizantijskij Vremennik*, IV (1897), p. 347. ANDRÉ DE CRÈTE mentionne aussi les incursions sarrasines en Crète, en quelques mots, dans son *Sermon sur la Circoncision du Seigneur et saint Basile* et dans celui *sur le saint apôtre Titus.* MIGNE, *PG.*, t. 97, col. 932 : *οὕτω δὲ ὀρθοδοξοῦντες ἐθνῶν φόβον ἀποδράσοιμεν, καὶ νῆσοι λύτρωσιν εἰσδέξονται αἱ τῆς Ἐκκλησίας διὰ λοιμῶν ἀνδρῶν ἀκοσμίαν ἀφαιρέσεως εἰκόνων παθοῦσαι, ὑπὸ Ἀγαρηνῶν συγκινδυνεύσασαι* (*In circumcisionem Domini et in S. Basilium*). MIGNE, *PG.*, t. 97, col. 1168 : *Κύριος πολεμεῖ ὑπὲρ αὐτῶν τὸν Αἰγύπτιον Ἀμαλὴκ καὶ τὸ μητρόδουλον τῆς Ἄγαρ φῦλον ἀπολλύει πανολεθρίᾳ* (*In Apostolum Titum*).

(1) CONSTANTINI PORPHYR., *De Administr. Imp.*, p. 217-220. Cf. Σ. Ν. Θωμοπούλου *Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ* 1821. *Ἐν Ἀθήναις*, 1888, p. 226.

(2) Les sources byzantines parlent de cette expédition. GENES., p. 46. Cf. le récit complet de la conquête de la Crète dans GENES., p. 46-48, qui remonte à la même source que THEOPH. CONT., p. 73-76, c. 21 et 77-78, c. 23 ; du Continuateur de Théophane dépend CEDRENUS, II, p. 91-93, ; de celui-ci dépend à son tour ZONARAS, ed. DIND., III, p. 397-398, Lib. XV, c. 24. La *Vita S. Theodorae*, ed. W. REGEL, *Analecta byzantino-russica*, Petropoli, 1891, p. 9 = GEORG. HAMART., p. 699 = LEO GRAMM., p. 212-213 = SYM. MAG., p. 621-622 ne font que mentionner la conquête de l'île. SYMEON MAGIST. raconte en outre une descente d'Apokhaps en Crète, tirée probablement de Genesius. Cf. HIRSCH, *Byz. Studien*, S. 326.

Comment les « Espagnols » eurent-ils l'idée de se fixer précisément en Crète? Ceci, d'après les sources grecques, devrait être mis en relation avec le soulèvement de Thomas, à cause duquel toutes les forces maritimes byzantines avaient été concentrées à Constantinople. Mais en vérité, cette révolte était déjà réprimée depuis quatre années.

Avant de quitter définitivement l'Égypte — ce qui se produisit en 827 ou 828 (1)— les « Espagnols » avaient déjà entrepris des expéditions contre la Crète et contre d'autres îles grecques. En 826 (ou 827) les Arabes envoyèrent en Crète dix ou vingt vaisseaux, firent beaucoup de prisonniers et un riche butin et ne s'en retournèrent en Égypte qu'après avoir soigneusement reconnu les lieux (2).

(1) Et non en 825, comme on le croyait naguère. Voir la note de l'éditeur à la 2e édit. de M. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Palermo, 1933, t. I, p. 286, note 1. Cf. p. 56, n. 1.

(2) Genesius en entamant son récit de la conquête de la Crète dit : *ἐπὶ χρόνου δὲ ἐν ᾧ ἀποστασία προβεβήκει ἡ Θωμᾶ* (Genes., p. 46) ; voir plus loin, p. 47 : *ὧν τῆς ἐπιδρομῆς ὁ Θωμᾶξ καὶ ἁλώσεως αἴτιος Ἀπόχαψις δέ.* Theoph. Cont., p. 73, c. 21 ; cf. plus bas, p. 74 : *ἐχηροῦντο γὰρ πᾶσαι τῆς αὐτῶν βοηθείας ἄρτι κατὰ τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἐκβοηθουσῶν καὶ πλεουσῶν μετὰ τοῦ Θωμᾶ,* (le Continuateur parle ici des îles en général). Cedr., II, p. 91. Zonar., Dind., ed. III, p. 397, Lib. XV, c. 24. En racontant la première attaque contre la Crète, Genesius commence son exposé de la façon suivante : *τῷ δὲ ἐπιόντι καιρῷ*. Ici les sources arabes nous aident en fournissant pour la conquête de la Crète la date de 827 (ou 828). Rappelons aussi qu'en fixant le temps de la seconde incursion le Continuateur de Théophane dit (p. 75) : *ὡς δ' ὁ χειμὼν ἐτετελείωτο καὶ τὸ ἔαρ ὑπέλαμπεν.* Or, cela nous permet de rapporter la première incursion à l'année 826 ; la seconde expédition eut lieu au printemps de 827. Les sources grecques représentent faussement les Arabes comme arrivant directement d'Espagne en Crète et comme ayant quitté leur patrie à cause de son aridité. Quant à savoir si Abū-Ḥafṣ lui-même participa à la première attaque (c'est lui que les sources grecques appellent *Ἀπόχαψ* ou *Ἀπόχαψις*), comme le veulent les Byzantins, la question n'est pas de première importance. Cf. Hirsch, *Byz. Studien*, S. 25-26, 135-136. La *Vie des SS. David, Syméon et Georges* dit que les Arabes d'Afrique s'enhardirent à dévaster les îles grecques parce que Michel était occupé de la révolte de Thomas. Syméon quitte même les îles *Λαγοῦσσαι* (« Iles des Lièvres », *Tavšan Adasy*) parce qu'il prévoit une descente de ces Arabes. Mais c'est seulement après la guerre civile que *τῶν Ἀγαρηνων ἐκορυφοῦτο τὸ φῦλον* (*Anal. Boll.*, XVIII, 237).

Sa fertilité et les richesses naturelles de l'île avaient enchanté les Musulmans (1).

A la suite de leur traité avec Ibn-Ṭāhir, les Arabes d'Espagne, commandés par Abū-Ḥafṣ, débarquèrent de leurs quarante vaisseaux en 827 (ou 828), dans la baie de Souda (2), en Crète. Quand l'armée eut atterri, son général lui permit de ravager l'île pendant douze jours.

Selon toute apparence, les Arabes ne rencontrèrent aucune résistance au cours de leur débarquement. Cette circonstance nous fait supposer que non seulement il n'y avait pas à ce moment de forces militaires puissantes en Crète, mais encore que la population elle-même, sous le coup de la haine causée par les vexations religieuses et les violences du gouvernement byzantin, ne considéra la conquête arabe que comme un moindre mal. En tout cas, elle n'opposa pas aux Arabes la résistance qu'elle aurait dû faire.

En racontant le débarquement des Arabes, les sources byzantines mentionnent un épisode à demi-romanesque.

Dès que les soldats arabes se furent éloignés du rivage, Abū-Ḥafṣ ordonna de brûler les vaisseaux. Quand les Arabes revinrent à la côte ils faillirent se révolter, désespérés qu'ils étaient de ne plus pouvoir s'en retourner désormais auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Alors Abū-Ḥafṣ les calma en leur vantant les richesses de l'île et la beauté des femmes crétoises qu'ils pourraient épouser (3).

(1) Cf. par exemple, CONT. THEOPH., p. 74 : *τοῦτο, ἔφη, γῆ οὐκ ἄλλη ἢ ἡ ῥέουσα μέλι καὶ γάλα.*

(2) Voir les sources arabes dans CONDE, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Barcelona 1844, t. I, p. 206 ; pour ce passage Conde s'est servi d'un historien arabe du XI[e] siècle, Abū-ʿAbd-Allāh-al-Ḥumaïdi. A son sujet, voir IBN-KHALLIKAN, *transl. by* DE SLANE, vol. III, p. 1-3. WÜSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n[o] 219, S. 73-74. C. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Litteratur*, B. I, Weimar, 1898, S. 338. Les Byzantins disent que le débarquement se fit à *Χάραξ*.

(3) GENES., p. 46-47. CONT. THEOPH., p. 75-76 (CEDR., II, p. 93). CONDE, *Historia*, éd. de Barcelona, 1844, *Nueva Edicion*, I, p. 251, prétend avoir lu la même histoire chez al-Ḥumaïdi, dont la source serait Muhammad ibn Huzam (= Hazm). VASILIEV remarquait dans l'édition russe (p. 47-48, surtout note 2 de la p. 48) : « Observons que dans la traduction anglaise de l'œuvre de Conde le texte espagnol que nous venons de citer est quelque peu abrégé (CONDE, *History of the domi-*

Quand ils se furent installés dans l'île, les Arabes construisirent une puissante forteresse qu'ils entourèrent d'un fossé profond : c'est pour cette raison qu'elle reçut le nom de al-Khandaq qui en arabe signifie « le fossé » — c'est de là, comme on sait, que provient le nom moderne de Candie (1).

Vingt-neuf villes dont les noms ne nous ont pas été conservés par nos sources, passèrent aux mains des Musulmans ; la population en fut réduite en esclavage ; dans une ville

nion of the Arabs in Spain, transl. by Foster, London, 1854, vol. I, p. 263) et a disparu complètement dans la traduction française M. de Marles, *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal rédigée sur l'histoire de* M. Conde, Paris, 1825, t. I, p. 297. Hirsch déjà (*Byz. Studien*, S. 136) a fait remarquer cette concordance des deux textes. Amari ne voit de vraisemblable dans tout ce récit de l'incendie de la flotte que ceci : qu'Abū-Ḥafṣ ait brûlé ceux des vaisseaux qui étaient impropres à la navigation ; tout le reste, il l'attribue à la fantaisie des chroniqueurs grecs (Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, vol. I, p. 163-164 ; 2e éd., I, p. 288). »

Mais on sait aujourd'hui que Conde n'est pas sûr, et qu'il a « truqué » la version prétendue arabe des événements en la contaminant avec les récits byzantins. Ainsi s'explique la ressemblance trop frappante entre les deux versions, qui faisait émettre à Bury l'hypothèse d'une source arabe commune. M. Nallino nous écrit à ce sujet : « Le silence complet de tous les auteurs arabes édités jusqu'ici et ce que nous savons des procédés de Conde dont il faut toujours se défier, portent à soupçonner que Conde a tiré l'anecdote des traductions latines des chroniqueurs byzantins, en l'attribuant par mégarde à l'auteur arabe. » Et M. E. W. Brooks, *English Historical Review*, XXVIII (1913), p. 438, croit que la source de Conde est.... Gibbon. Cependant, M. Marius Canard doute de cette explication de Brooks et de Nallino. Il estime encore possible que l'histoire figure dans un écrivain arabe. « Car, dit-il, le passage qui précède celui-là, dans Conde, sur Abū-Ḥafṣ est extrait d'un écrivain arabe ! »

(1) Hopf, *Griechische Geschichte*, Leipzig, 1867, S. 121, rapporte erronément la conquête de la Crète par les Arabes à l'année 823. C'est à cette même année que se rallie Amari, *Storia dei Musulmani*, I, p. 163, mais avec un point d'interrogation, conservé dans la 2e éd., I, p. 287. Hopf est suivi par Hertzberg, *Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart*, B. I, Gotha, 1876, S. 218). Muralt la rapporte à l'année 824 (*Essai de chr. byz.*, p. 410). La date véritable doit être l'été de l'an 827 ; cf. E. W. Brooks, *The Arab occupation of Crete, English historical Review*, XXVIII (1913) p. 431-433, qui préfère — d'après Michel le Syrien — la date de 828 à celle de 827 donnée par Kindi (*Supplément à l'Appendice*), p. 394.

seulement il fut permis aux chrétiens de conserver leur culte (1). Il est donc clair que si la population crétoise espéra trouver une amélioration de son sort dans la conquête musulmane, elle fut cruellement déçue (2).

La perte d'une île aussi riche, aussi importante, devait fortement impressionner Michel qui travailla activement à la reconquête de la Crète. Il organisa toute une série d'expéditions dont le résultat fut d'ailleurs défavorable à Byzance, et la Crète resta au pouvoir des Musulmans jusqu'à l'époque de l'empereur Romain II : alors le fameux général et futur empereur Nicéphore Phocas reconquit en 961 l'île pour l'empire byzantin.

Selon toute vraisemblance, quand les Arabes se furent établis en Crète, ils attaquèrent aussi l'île d'Égine. On sait que cette dernière fut ravagée ; beaucoup d'habitants furent faits prisonniers, beaucoup aussi furent passés au fil de l'épée.

Parmi ces derniers se trouvait le frère de la bienheureuse Théodora de Thessalonique, qui était un diacre ; après cet événement, Théodora émigra avec son mari à Thessalonique (3), et l'île « lorsqu'elle fut tombée aux mains des Ismaé-

(1) GENES., p. 47. CONT. THEOPH., p. 77. Genesius donne alors une série de noms d'émirs de Crète : *'Απόχαψις*, *Σαΐπης*, *Βάβδελ*, *Σερκουνῆς* (GENES., p. 47-48). HOPF les identifie avec les noms arabes suivants : Abū-Ḥafṣ, Šu'aib, Abū 'Abdallāh, Šīrkūh (*Griechische Geschichte*, S. 122 sq.). GUTSCHMID (*Kl. Schr.*, hrsg. v. RÜHL, B. V, Leipzig, 1894, S. 434) dans son c.-r. du livre de Hopf, reconnaît dans *Σερκουνῆς* le nom persan de *Zerkûn* passé dans la langue arabe. Ajouter l'émir *Νίσιρις* dont fait mention la *Vie de Ste Théoctiste*, *Acta Sanctorum*, Nov. IV, col. 227, § 8-9. Cf. BROOKS, l. c., p. 441 sqq.

(2) GENESIUS parle aussi de Cyrille, évêque de Gortyne, qui mourut en martyr, tué par les Arabes lors de la conquête de la Crète, et des miracles que son sang produisit par la suite. Nous connaissons le nom et une courte biographie d'un autre Cyrille, évêque de Crète, martyrisé sous Maximien ou sous Décius : voir *Acta Sanctorum, Julii*, t. II, p. 682-686. *S. Cyrilli episcopi et martyris forte Gortynae in Creta.* Ainsi que BROOKS (article cité plus haut, p. 55-56, n. 1), nous pensons que GENESIUS a rajeuni l'ancien martyr.

(3) Nous devons ces détails sur Égine à la très intéressante *Vie de Ste Théodora de Thessalonique*. Voir VASILIEVSKIJ, *L'un des recueils grecs de la Bibliothèque synodale de Moscou* (en russe) dans le *Journ. du Min. de l'Instr. publ.*, t. 248 (1886), p. 87, 88-89. La Vie a été publiée depuis en plusieurs rédactions par ARSENIJ

lites », resta complètement déserte jusqu'au début du x[e] siècle (1).

Le même sort atteignit d'autres îles de l'Archipel, jadis densément peuplés. A la suite des incursions d'Afrique et de Crète, elles restèrent, elles aussi, absolument désertes (2).

et KURTZ : ARSENIJ, *Žitie i podvigi sv. Feodory Solunskoj*, Jurjev, 1899, p. 11-36 ; Ed. KURTZ, *Des Klerikers Gregorios Bericht über Leben, Wunderthaten und Translation der hl. Theodora von Thessalonich nebst der Metaphrase des J. Staurakios*, dans *Mém.* (*Zapiski*) *Acad. Imp. Sciences de St.-Pétersb.*, VIII[e] série, cl. hist. phil., t. VI, 1, 1902. Les passages sur Égine sont dans KURTZ, p. 2, l. 24 : *Αἴγινα ταύτῃ τὸ ὄνομα, ἣ πρώην μὲν τῶν ἐνδόξων ἐτύγχανεν οὖσα καὶ τῶν ἑσπερίων τὸ κράτιστον· ὕστερον μέντοι (ὢ θεοῦ κρίματα) ταῖς τῶν Ἰσμαηλιτῶν παρεδόθη χερσὶ καὶ νῦν ἔρημος*, et passim. Les historiens byzantins ne disent rien de l'attaque des Arabes contre Égine. Outre la *Vie de Théodora* citée plus haut, cet événement est encore mentionné en passant par deux vies. Dans la *Vie de S. Luc d'Hellade*, né en 890, on dit que ses ancêtres avaient émigré d'Égine en Hellade par suite des continuelles incursions des Sarrasins. *Οἱ δὲ πρόγονοι τούτου κατήγοντο ἐκ τῆς νήσου Αἰγίνης... Οὗτοι τὰς συνεχεῖς ἐφόδους τῶν Ἀγαρηνῶν μὴ ὑποφέροντες καὶ αὐτοὶ καὶ πάντες οἱ κάτοικοι βιασθέντες νὰ καταλίπωσι τὸ φίλον τῆς πατρίδος ἔδαφος, μεταναστεύουσι καὶ ἕκαστος ἐξ αὐτῶν διασπείρονται πρὸς διαφόρους πόλεις, ἔχοντες τρόπον τινὰ τὰς μητρυιὰς ἀντὶ τῆς μητρός. Κρέμος, Φωκικά. Προσκυνητάριον τῆς ἐν τῇ Φωκίδι μονῆς τοῦ ὁσίου Λουκᾶ τοὐπίκλην Στειριώτου*. T. I. *Ἐν Ἀθήναις*, 1874, p. 132. Cf. le texte de MIGNE, *PG.*, t. 111, col. 442-444 (dans la Patrologie il n'a été donné qu'un texte incomplet de la Vie ; mais les parties manquantes ont été publiées par MARTINI, *Anal. Boll.*, XIII, 81-121. Cf. N. A. *Βέης*, dans *Ἑλληνικά*, 1928, p.337 sq. Le texte latin complet est donné à la date du 7 février dans les *Acta Sanctorum*, II, p. 83-100). En second lieu dans la *Vie de Ste Athanasia d'Égine*, qui vivait au IX[e] siècle, on raconte que son mari fut tué lors d'une incursion de *Maurusii* (*Μαυρουσίων*) c.-à-d. de Musulmans venus de la côte septentrionale de l'Afrique. *Cum Maurusii barbari homines in illas regiones irrupissent atque Athanasiae vir cum ad praelium egressus esset, judiciis illis, quae Deus novit, factum est, ut gladio interficeretur. Acta Sanctorum, Augustus*, t. III, p. 170.

(1) *La Vie de Théodora de Thessalonique* fut, peut-on croire, composée avant 904. Cf. VASILJEVSKIJ dans *Journ. du Min. de l'Instr. publ.* (russe), t. 248 (1886), p. 86-87, et KURTZ, loc. cit.

(2) Des détails curieux, par exemple sur l'île de Paros, sont fournis par la *Vie de Ste Théoctiste, de Lesbos* : à la fin du IX[e] siècle, des chasseurs des autres îles s'y rendaient pour chasser les chèvres sauvages qui y abondaient ; l'île était déserte et se distinguait

Il est impossible de dater avec précision une de ces razzias des Arabes de Crète, dont nous parle un texte hagiographique curieux, mis en lumière par le R, P, P. Peeters. Il s'agit d'un récit relatif à une translation de reliques, conservé dans une version arabe. « Lorsque les Agarènes se furent emparés de l'île de Crète, dit ce texte, ils ravagèrent l'île dite اصحاب البقر, « Les Bouviers », ou « Gens aux Bœufs ». On n'a pu identifier cette île (*τῶν Βουκόλων*?) Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle devait se trouver pas trop loin de Monembasie. Le P. Peeters a pensé à l'îlot de *Βοῖαι* près du cap Malée (1).

A une date qui ne doit pas être beaucoup postérieure à 828, le stratège du thème des Anatoliques, le protospathaire Photinos, le bisaïeul de l'impératrice Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète, reçut l'ordre de se diriger vers l'île et de la remettre sous le pouvoir impérial (2).

par son état d'abandon. *Θεοφίλου Ἰωάννου Μνημεῖα ἁγιολογικά*, *Βενετία*, 1884, p. 8-9. Cf. VASILJEVSKIJ, *La Vie et les oeuvres de Syméon le Métaphraste*, dans le *Journ. du Min. de l'Instr. publ.*, t. 212 (1880), p. 403-404 (en russe), et surtout H. DELEHAYE dans *Byzantion*, t. I, 1924, p. 191-200, dans *Act. Sanct.*, Nov. IV, 221-233, et dans les *Mélanges Bidez = Annuaire de l'Inst. d'hist. et de philol. orient. de Bruxelles*, II, 1934, p. 257-259. La Vie originale fut rédigée dans le premier quart du x[e] siècle par un certain Nicétas, ancien officier de Léon VI.

(1) Voyez ce que dit le R. P. Peeters dans *Ann. Boll.*, t. XXX (1911), p. 297.

(2) THEOPH. CONT., p. 76-77, c. 22 (CEDR., II, p. 93-94). ZONAR., ed. DINDORF, III, p. 399, *Lib.* XV, c. 24. GENESIUS ne dit rien de cette expédition. Cf. HIRSCH, *op. cit.*, S. 196. Vasiliev rapportait la tentative de Photinos à l'an 825 ou au début 826 en se basant sur les faits suivants : *a*) Le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE dit qu'elle eut lieu peu après la conquête : *Χρόνος δὲ ἐρρύη πολὺς οὐδαμῶς* (p. 76) ; *b*) les sources arabes diraient qu'en 826 Photinos fut nommé gouverneur de Sicile (VASILIEV, édition russe ; cf. BURY, p. 479). Mais ce raisonnement doit être modifié, depuis que nous connaissons la date exacte de la conquête de la Crète (827). Les sources arabes, c.-à-d. IBN AL-AṮĪR et NUWAÏRĪ, ne nomment pas Photinos, mais Constantin (gouv. de Sicile en 826-827 d'après IBN AL-AṮĪR, en 816-817, d'après NUWAÏRĪ ; cette dernière date est une simple erreur). Nous ne voyons pas de raison de retrouver le nom de Photinos dans certaines variantes du nom de Constantin que donne le texte de NUWAÏRĪ. Cf. BURY, loc. cit. Le gouvernement de Photinos est impossible à dater et nous n'avons pas la moindre indication sur le rôle qu'il a pu tenir. Cf. BROOKS, article cité de l'*English Hist. Review*. 1913, p. 431-443, et la note 1 de notre page 67.

Quand il fut arrivé sur les lieux, Photinos comprit qu'il ne pouvait entreprendre rien de sérieux avec ses forces insuffisantes. Il expliqua cette situation dans un rapport à l'empereur et demanda des renforts. On envoya à son aide, à la tête d'une armée considérable et bien équipée, l'écuyer de l'empereur (*κόμης τοῦ βασιλικοῦ ἱπποστασίου*) et protospathaire Damien. Les forces combinées des deux généraux livrèrent bataille aux Arabes, mais furent battues. Damien fut blessé et fait prisonnier. C'est avec peine que Photinos se sauva sur une petite barque et s'enfuit dans l'île de Dia, située au nord de al-Khandaq : de là il se rendit dans la capitale et y apporta la triste nouvelle de la défaite byzantine (1).

Malgré cet échec, Photinos ne perdit pas la faveur impériale et ensuite, du moins d'après le Continuateur de Théophane, il fut nommé au poste important de stratège de Sicile.

Peu après, Michel II envoya pour la reconquête de la Crète Cratère, le stratège du thème des Cibyrrhéotes (situé au Sud de l'Asie Mineure (2)), avec une puissante flotte de soixante-dix vaisseaux. Les Byzantins, ayant débarqué dans l'île, livrèrent courageusement bataille aux Arabes et combattirent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les Arabes résistèrent énergiquement, mais vers le soir ils faiblirent et prirent la fuite, laissant aux Grecs leurs armes et beaucoup de prisonniers. Si les Byzantins avaient continué à les poursuivre, il est fort probable qu'ils se seraient emparés de Khandaq, mais orgueilleux de la victoire qu'ils avaient remportée, ils remirent la continuation des hostilités au lendemain et convaincus que les Arabes étaient tout à fait abattus, ils passèrent la nuit dans l'ivresse et la joie, sans s'occuper le moins du monde de garder leur camp. Les Arabes en profitèrent et, attaquant de nuit l'armée endormie et sans défense, ils l'exterminèrent presque complètement. Cratère s'enfuit sur un vaisseau de commerce, mais le chef arabe, ne voyant pas le stratège parmi les morts et ayant appris sa fuite, ordonna à ses vaisseaux de le poursuivre. Effectivement,

(1) Brooks, *art. cit.*, p. 437, identifierait Photinos avec Qatūna-Futuna. Cf. plus bas, p. 214 et spp., p. 276 et p. 315.

(2) En faisaient partie les villes d'Attalia, de Myra de Lycie, de Petite-Antioche, de Cibyrrha, d'où, comme l'explique le Porphyrogénète (*De Them.*, p. 38), le thème tient son nom ; il comprenait aussi Rhodes. — Cratère : Bury, p. 290, n. 1.

les Arabes rejoignirent Cratère à l'île de Cos, et l'y pendirent (1).

C'est vraisemblablement un peu plus tard (828-829 ?), qu'un certain Ooryphas (Ὠορύφας) réunit une puissante flotte sur l'ordre de l'empereur. Chacun des participants à cette expédition reçut quarante pièces d'or. Mais la flotte d'Ooryphas qui opéra d'heureuses descentes dans de petites îles occupées par les Arabes et força même ceux-ci à les abandonner, ne put rien entreprendre contre la Crète (2).

Les sources ne nous disent rien d'autres tentatives de Michel II pour reconquérir la Crète. Cela n'a rien d'étonnant : les dernières années de son règne furent entièrement occupées par les affaires de Sicile. La révolte d'Euphémios et l'apparition des armées arabes en Sicile détournèrent l'attention de Michel de la Crète et le forcèrent à consacrer tous ses efforts à cette province occidentale éloignée.

Conquête de la Sicile par les Musulmans.

La conquête de la Sicile, commencée par les Arabes sous Michel II, avait été préparée de longue main. Les Arabes connaissaient bien cette île, et leurs flottes s'étaient montrées sur les côtes siciliennes dès le milieu du VIIe siècle. Bien que pendant la première époque du califat, les Arabes évitassent les entreprises maritimes et que le calife 'Omar les leur défendît expressément, ce n'est que sous les premiers Omayyades

(1) Genes., p. 48-49. Cf. le récit de Theoph. Cont., p. 79-81, c. 25 et de Sym. Mag., p. 623. D'après le Continuateur, Cedr., II, p. 95-97. D'après Cedrenus Zonar., ed. Dindorf, III, 399, *Lib.* XV, c. 24. Les sources ne fixent pas la date de cette expédition. C'est parce que le Continuateur la place avant son récit du débarquement des Arabes en Sicile, qui eut lieu en 827, qu'on la rapporte à 827-8 ; mais l'argument est loin d'être décisif.

(2) Genes., p. 50. Cont. Theoph., p. 81, c. 26. Sym. Mag., p. 623-624. Cedr., II, p. 97. Zonar., III, p. 399, *Lib.* XV, c. 24. La date de cette expédition n'est pas fixée avec précision. Le Continuateur la place avant la conquête de la Sicile ; cela ne vaut pas grand' chose, comme *terminus ante quem*. Avant de passer à la Sicile, l'historien dit ce qu'il sait de la Crète. Sur les quatre personnages du nom d'Ooryphas (qui peut-être n'en font qu'un ou deux), voir la note de Bury, p. 143-144, n. 7 ; cf. ibid., p. 290 ; et Brooks, article cité, qui met sous Théophile l'entreprise d'Ooryphas. Cf. plus, loin, p.90.

que les Arabes commencèrent leurs grandes expéditions navales (1) ; nous avons toutefois connaissance de razzias maritimes des Arabes, antérieurs à cette date.

En 647-8, commandés par Mo'āwiya, ils attaquèrent Chypre (2). Quelques années après, en 652 probablement, les Musulmans de Syrie prirent Rhodes et, après avoir brisé en morceaux le colosse, l'une des sept merveilles du monde antique, ils l'emportèrent (3). Ainsi, quatre ans après leur première tentative maritime sur la Méditerranée, les Arabes commencèrent à cingler vers l'Occident. Nous avons fait mention plus haut d'une agression arabe contre la Crète au VIIe siècle.

La première incursion des Arabes en Sicile fut lancée des côtes orientales de la Méditerranée, peut-être de Tripoli de Syrie.

Le gouverneur de la Syrie, au milieu du VIIe siècle, Mo'āwiya-ibn-Abī-Sufyān, désirait agrandir les territoires du califat : peut-être était-il poussé par sa rivalité avec le gouverneur de l'Égypte, 'Abdallāh-ibn-Sa'd, qui, grâce à ses succès en Afrique, jouissait de la faveur du calife 'Oṯmān. Mo'āwiya confia l'expédition maritime à Mo'āwiya-ibn-Ḥodaïğ, qui se distingua plus tard dans l'expédition de Nubie.

Débarquant en 652 — d'une simple flottille — sur les côtes de Sicile, les Arabes ne purent attaquer les forteresses byzantines — ce qui n'échappa pas aux chrétiens qui à ce moment se mirent en relations avec le pape Martin et l'exarque de Ravenne, Olympios.

On sait qu'à cette même époque, l'empereur byzantin

(1) KREMER, *Culturgeschichte des Orients*, B. I, Wien, 1875, S. 246. BALĀḎURĪ, p. 152 ; cf. p. 128.

(2) AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, (2e éd., I, p. 184-185). MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre*, vol. I, Paris, 1861, p.86-87. *Σακελλάριος, Τὰ Κυπριακά*, T. 1, *ἐν Ἀθήναις*, 1890, p. 395. BALĀḎURĪ, 152-153.

(3) THEOPHANES, *Chronographia*, ed. DE BOOR, I, p.345. CONSTANTIN. PORPHYROGEN., *De Administrando Imperio*, p. 95, c. XX. Cf. AMARI, *op. cit.*, I, p. 81-82. (2e éd., I, p. 185-186). CECIL TORR, *Rhodes in modern times*, Cambridge, 1887, p. 1-2. BALĀḎURĪ, p. 236, place la conquête de Rhodes en 52 hég. (672) ; ṬABARĪ, II, p. 157 (copié par IBN-AL-AṮĪR, en 53 (763) ; à comparer L. CAETANI, *Chronographia Islamica*, fasc. II, Paris 1914, p. 577 et 588.

Constant II était en lutte avec le pape, et qu'Olympios fut, sur l'ordre de l'empereur, envoyé à Rome pour tuer Martin. Le complot fut découvert. Olympios, faisant sa paix avec le pape, se rendit en Sicile pour lutter contre les Arabes, à la suite de quoi il fut accusé de trahison par l'empereur (1).

Au même moment, le gouverneur byzantin d'Afrique, Grégoire, s'étant proclamé empereur, entra lui aussi en lutte avec les Arabes (2).

Les hostilités de Sicile se bornèrent cette fois à quelques rencontres insignifiantes. Les Sarrasins n'avaient pas confiance en leur armée peu nombreuse. Dans l'armée d'Olympios il se déclara une épidémie, dont il mourut lui-même peu après. Dans ces conjonctures, Mo'āwiya se décida à quitter la Sicile avec son butin et ses captifs, et à s'en retourner en Syrie où déjà l'on commençait à s'inquiéter du sort de la flotte. Celle-ci revint heureusement en Syrie au bout de quelque temps (3).

Profitant des troubles qui se produisirent en Sicile après la mort de l'empereur Constant, assassiné, comme on sait, à Syracuse en 668, les Arabes, commandés par 'Abd-allāh-ibn-Qaïs, vinrent d'Alexandrie sur deux cents vaisseaux. Dès 669, ils attaquèrent et s'éloignèrent, après avoir ravagé le pays et s'être emparés d'un riche butin (4).

Vers 700, les Arabes d'Égypte prirent l'île de Cossyra (aujourd'hui Pantellaria), à 60 milles de la Sicile et à 40 de l'Afrique ; ce fut, en quelque sorte, le tremplin d'où ils s'élancèrent en Sicile (5).

La première moitié du VIII[e] siècle vit un grand nombre de descentes des Arabes en Sicile. Elles ne se terminèrent pas toujours heureusement pour eux (6). En 752-753, le gouver-

(1) Amari, *op. cit.*, I, p. 78-79 (2[e] éd., I, p. 89-91). p. 189-191 et 193-194). Diehl, *Etudes sur l'administration byzantine dans l'Exarchat de Ravenne*, Paris, 1888, p. 184. Hartmann, *Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien*, Leipzig, 1880, S. 15-16.

(2) Diehl, *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique*, Paris, 1896, p. 555-559.

(3) Amari, *op. cit.*, I, p. 88-90 (2[e] éd., I, p. 195-209, qui modifie profondément la première rédaction).

(4) Amari, *op. cit.*, I, p. 98-99 (2[e] éd., I, p. 215-222).

(5) Amari, *op. cit.*, I, p. 165-166 (2[e] éd., I, p. 290-291).

(6) Cf. Amari, *op. cit.*, I, p. 168-174 (2[e] éd., I, p. 292-300).

neur d'Afrique 'Abd-al-Raḥmān et son frère 'Abd-Allāh songèrent à soumettre définitivement la Sicile et la Sardaigne. Mais des troubles en Afrique fournirent au gouvernement byzantin la possibilité de fortifier ces îles, particulièrement la Sicile, et de réunir une flotte suffisante (1). Ensuite, la Sicile fut laissée en repos pendant plus de cinquante ans par les Arabes.

En 805, le gouverneur d'Afrique, Ibrāhīm ibn-al-Aglab, conclut avec le patrice de Sicile, Constantin, une trêve de dix ans. Mais l'opposition qui s'éleva parmi les Musulmans contre Ibrāhīm, et l'apparition d'une dynastie indépendante, celle des Idrisites, en Tunisie et en Tripolitaine, enleva toute valeur à ce traité. A la même époque, les Omayyades d'Espagne ravagèrent la Sardaigne et la Corse. Par bonheur pour la Sicile, les Omayyades, les Idrisites et les Aglabites luttaient avec acharnement les uns contre les autres et n'agirent jamais en commun (2).

En 813, l'Aglabite Abu 'l-'Abbās, fils d'Ibrāhīm, conclut une trêve de dix ans, et un accord avec le patrice de Sicile Grégoire ; un échange de prisonniers fut décidé ; on examina la question de la sécurité des marchands musulmans en Sicile et des Grecs en Afrique (3). On sait qu'au début du ɪxᵉ siècle, il y avait en Sicile des rapports commerciaux intenses avec les Aglabites et quelques négociants arabes vivaient même dans l'île (4).

Mais, malgré cet accord, les incursions des Arabes en Sicile recommencèrent entre 820 et 830, et cette fois, elles aboutirent à la conquête de l'île par les Musulmans.

Les sources de l'histoire de la conquête de la Sicile se ré-

(1) Amari, I, p. 175 (2ᵉ éd., I, p. 299-300). Près de la ville de Caltanissetta en Sicile, il y a une montagne *Gibil Gabib* dans la dénomination de laquelle s'est conservé le nom du chef arabe *Ḥabīb-ibn-ʿUbaïd*, qui vint en Sicile en 740 et força Syracuse à lui payer tribut. A. Salinas, *Escursioni archeologiche in Sicilia. Archivio storico Siciliano, Nuova serie,* VII (1883), p. 120-121. Mais, comme M. Amari l'observe (dans la 2ᵉ éd., I, p.299, note 1), le nom de *Gibil Gabib* peut bien dériver d'un Ḥabib quelconque ; l'équation supposée par Salinas n'a pas de fondement.

(2) Amari, I, p. 225-226 (2ᵉ éd., I, p. 353-354).

(3) Amari, I, p. 229-230 (2ᵉ éd., I, p. 356-357).

(4) Amari, I, p. 206 (2ᵉ éd., I, p. 332).

partissent en trois groupes : a) les sources arabes (1) ; *b*) les historiens grecs et *c*) les chroniques occidentales latines. Il faut remarquer que faire l'histoire de la conquête graduelle de la Sicile, telle qu'elle se produisit dans la réalité, n'est possible que lorsqu'on s'appuie sur les chroniques arabes. Les sources grecques et latines mentionnent la révolte d'Euphémios et ne parlent que du fait général de la conquête de l'île, ne fixant pas dans quel ordre les villes siciliennes passèrent au pouvoir des Musulmans (2). La chronique grecque de Théognoste, d'ailleurs postérieure aux événements, ne nous est pas parvenue (3).

(1) Les sources arabes qui concernent la conquête de l'île par les Musulmans ont été éditées et traduites en italien par AMARI, *Biblioteca arabo-sicula*, Lipsiae, 1857 (texte arabe), et *Biblioteca arabo-sicula. Versione italiana*, Torino e Roma, 1881-1882, 2 vol. *Appendice*, Torino, 1889. Quelques additions dans les deux volumes du *Centenario della nascita di Michele Amari*, Palermo 1910.

(2) Voir une simple mention de la conquête de la Sicile dans *Vita S. Theodorae*, ed. W. REGEL (*Analecta byzantino-russica*, Petropoli, 1891), p. 9 = *Oratio Historica in festum restitutionis Imaginum* (COMBEFISIUS, *Bibliothecae patrum novum auctarium*, t. II, Parisiis, 1648, p.722) ; de même dans GEORG. HAMART., p.699 Muralt = LEO GRAMM., p. 212-213 = SYM. MAG., p. 621. THEOPH. CONT., p. 81-83, c. 27, ne fournit qu'un récit teinté de romanesque et le seul nom géographique de Syracuse : il s'est servi de la chronique de Théognoste, aujourd'hui perdue (voir note suivante) ; Le CONTINUATEUR inspire CEDRENUS, II, p. 97-99 ; ZONARAS, ed. DINDORF, III, p. 399-400, *Lib.* XV, c. 24) est très bref. Pour les sources occidentales voir IOANNIS DIACONI *Gesta Episcoporum Neapolitanorum* (*Mon. Germ. Hist.*, *Scriptores rerum langobardicarum*, 1878, p. 429-430), où la conquête de l'île est rapidement traitée et où il n'est question que de la province de Palerme. Le *Chronicon Salernum* (PERTZ, III, p. 498) fournit un récit de caractère anecdotique, *nita* sans aucun nom géographique.

(3) Théognoste est l'auteur d'un manuel d'orthographe qui nous est parvenu (édité dans CRAMER, *Anecdota Graeca*, t. II, 1835, p. 1-165). On n'est pas d'accord sur l'époque où a vécu Théognoste. Son livre porte une dédicace métrique à un empereur Léon. Quelques savants y voient Léon l'Arménien (début du IXe siècle) : ainsi D'ANSSE DE VILLOISON, *Anecdota Graeca*, t. II, Venetiis, 1781, p. 127 ; FABRICII *Bibliotheca Graeca*, ed. HARLES, VI, p. 350-351 et plus récemment KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Litt.*, 2. Aufl., S. 585-586 ; d'autres : Léon le Sage (886-912) : ainsi HIRSCH, *Byz. Studien*, S. 196-197 ; dans ce dernier cas, Théognoste ne serait pas le contemporain d'Euphémios. Krumbacher a contribué à répondre l'opi-

La cause de l'apparition de la flotte arabe sur les côtes de Sicile en 827 fut le dissentiment des commandants grecs de l'île, Constantin et Euphémios. Ce dernier voulut se rendre indépendant de Byzance et se faire proclamer empereur.

La chronologie du début de la révolte est présentée d'une façon assez peu claire par les sources.

Amari considérait comme vraisemblable que les commandants de la Sicile se soulevèrent dès l'époque du siège de Constantinople par Thomas, et il suppose que la rébellion dura cinq à six ans. Elle avait été interrompue lorsque la Sicile reconnut à nouveau la puissance impériale. Ainsi le soulèvement sicilien aurait eu deux périodes : la première depuis l'avènement de Michel II jusqu'à la nomination de Photinos comme gouverneur de l'île, vers 827 ; la seconde depuis le début des poursuites intentées par Photinos contre Euphémios jusqu'à la fuite de ce dernier en Afrique. Ces deux périodes, dans une tradition orale abrégée et simplifiée, auraient été fondues en une seule, qui porta le nom d'Euphemios : c'est la version que nous trouvons dans nos sources (1).

Ce système est fantaisiste. Il faut s'en tenir à la date de 826-827 pour la révolte d'Euphémios. Et il n'y a aucune raison d'identifier avec le patrice Constantin, ennemi d'Euphémios, Photinos qui, après son échec en Crète, fut envoyé en Sicile, à une date inconnue. Il faut noter, comme une coïncidence très remarquable, la simultanéité probablement concertée des opérations arabes contre les deux grandes îles, dans la même année 827.

Évidemment, les mécontents de Sicile (et dès avant cette époque on peut remarquer une tendance dans ce pays à se délivrer du joug de la cour byzantine) (2), n'auraient pu

noin contraire. A cause de ces mots du texte du CONTINUATEUR DE THÉOPHANE : *ἡ τότε γραφεῖσα Θεογνώστῳ τῷ περὶ ὀρθογραφίας γεγραφότι* (CONT. THEOPH., p. 82), il croyait devoir y reconnaître Léon l'Arménien. Sur Théognoste, v. BURY, p. 478. Bury croit que le Continuateur a confondu l'historien et le grammairien, et que l'empereur Léon du Traité sur l'orthographe est Léon VI le Sage. Ce dernier point est certain, vu les vers de la dédicace. *Τότε* ne prouve rien. L'histoire de Théognoste, source du Continuateur, n'est donc pas contemporaine. Elle était pleine de légendes.

(1) AMARI, *Storia*, I, p. 249-251 (2e éd., I, p. 377-381).

(2) Rappelons la révolte de Basile en 718 et d'Elpidios en 755,

trouver un moment plus favorable pour une tentative révolutionnaire que l'époque du soulèvement de Thomas, alors que toutes les forces de l'empire étaient concentrées pour lutter contre lui. Mais c'est un fait que la perte de la Crète et d'une partie de la Sicile n'ont pas suivi *immédiatement* la révolte de Thomas.

Voici ce qu'on sait de la conquête de la Sicile.

En 826-827, Michel II nomma stratège de Sicile le patrice Constantin Souda (Soudès?) (1).

toutes deux en Sicile. Cf. F. Gabotto, *Eufemio e il movimento separatista nell' Italia bizantina. Studio*, Torino, 1890, p. 17-19 ; ce travail a été primitivement imprimé dans *Rassegna Siciliana* (Palermo), 2. ser., 3-4 (1889).

(1) Le patrice Constantin (ibn-al-Aṯīr) ; le patrice Constantin Souda (Nuwaïrī, app. p. 379). Mais déjà Caussin de Perceval a remarqué que dans le texte de Nowaïrī, ce nom est transcrit d'une autre façon ; *Casantin*, *Phasantin* et même en un passage *Phastin* (Caussin de Perceval, *Histoire de la Sicile, traduite de l'arabe de Novairi*, p. 404 ; nous citerons d'après la traduction qui a été insérée dans le livre du Baron de Riedesel, *Voyages en Sicile, dans la Grande-Grèce et au Levant*, Paris, 1802 ; il existe aussi une édition séparée) ; cela lui donna l'idée d'identifier le nom donné par Nuwaïrī avec Photinos qui, en effet, peu après la conquête de la Crète par les Arabes, fut défait par eux et fut envoyé comme stratège en Sicile. Cf. Cont. Theoph., p. 77, c. 22 : *ἀλλ' οὗτος (ὁ Φωτεινὸς) μὲν ἐπεὶ διὰ τιμῆς ἤγετο παρὰ τοῦ βασιλέως ἀεὶ τὴν τῆς Σικελίας στρατηγίδα αὖθις τῆς Κρήτης ἀλλάσσεται.* Cedr., II, p. 94. Cf. Famin, *Histoire des Invasions des Sarrasins en Italie du VIIe au XIe siècle*, Paris, 1843, p. 145. Amari lui-même (*Storia*, I, p. 250 ; 2e éd., I, p. 378). y a reconnu Photinos, quoique dans sa *Biblioteca arabo-sicula*, dans la traduction des textes arabes, il ait imprimé *Costantino* pour ne pas s'éloigner des textes (cf. *Storia*, I, p. 246, n. ; 2e éd., I, p. 374, n.). Pour notre part, on le voit dans le texte, nous n'acceptons pas cette identification de Constantin et de Photinos. Elle est : 1o *inutile ;* car aucune source grecque n'appelle *Photinos* le stratège de Sicile qui eut maille à partir avec Euphémios [Voici comment on a raisonné pour donner à ce stratège le nom de Photinos : « The name of the stratēgos is not mentioned in the account of the rebellion which Cont. Th. has abridged from Theognostos (82). We can hardly doubt that Theognostos named him, and *I conjecture* that the Cretan portion of Cont. Th., where the appointement of Photeinos to Sicily is mentioned (76-77), was derived from Theognostos » Bury, p.479]; 2o *impossible*, maintenant que la date de la conquête de l'île de Crète (827, peut-être même 828) est connue. Photinos n'a pu être transféré en Sicile qu'en 828, au plus tôt à la fin de 827. Or c'est avant le 1er avril

Sous son gouvernement auquel la population était hostile, un certain Euphémios joua un rôle de premier plan. Commandant de la flotte sicilienne, il avait fait des incursions heureuses contre le littoral africain, l'avait ravagé, et en était revenu avec des prisonniers, notamment des marchands arabes (1).

A ce moment, le stratège reçut de l'empereur l'ordre d'arrêter Euphémios et de le livrer au supplice. La cause de cette colère soudaine de Michel a, dans les sources grecques et latines, des couleurs quelque peu romanesques.

Deux ou trois années auparavant (2) Euphémios aurait aimé une nonne du nom de Homoniza (3), et contre toutes les lois l'aurait épousée (4). Cette action n'aurait pas seulement été illégale — mais encore, selon les récits grecs, opérée par la violence : la nonne était hostile à ce mariage. Ses frères se rendirent à la capitale et allèrent se plaindre à Michel qui, après les avoir entendus, donna au stratège de Sicile l'ordre d'éclaircir cette affaire et, si cette recherche confirmait les plaintes des frères, Euphémios était condamné à perdre le nez (5). Ayant appris cela, Euphémios exposa le

827 que Constantin aurait été nommé stratège de Sicile. Donc Constantin et Photinos ne sauraient être le même homme.

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, t. VI, p. 235-236 ; Amari, *Biblioteca arabo-sicula, Versione*, I, p. 364-365 ; voir app. p. 356 sqq. Nuwaïrī dans Amari, op. cit., II, p. 114. Caussin de Perceval, p. 404-405 ; voir app., p. 379. Ibn-Khaldūn dans Amari, op. cit. II, p. 173.

(2) Au témoignage de Jean le Diacre de Naples, Euphémios s'enfuit en Afrique en 826 « *cum uxore et filiis petens* » (*Mon. Germ. Hist., Script. rer. langob.*, p. 429) ; le mot *filiis* nous permet de rapporter son mariage à 823-824. Cf. Gabotto, *op. cit.*, p. 30.

(3) La *Chronique de Salerne* (Pertz, III, p. 498), fournit le nom d'Homoniza. Est-ce un nom propre ? Faut-il lire *hegumenissa* ? *monazusa* ?

(4) Le Continuateur de Théophane dit à ce propos : il ne fallait pas aller loin pour trouver un exemple ; Michel lui-même en fournissait par son mariage avec Euphrosyne (Théoph. Cont., p. 81-82, 79).

(5) Theoph. Cont., p. 81-82 (Cedr., II, p. 97). L'exposé de Cedrenus a été transformé et défiguré dans Famin, *Histoire des Invasions des Sarrazins*, p. 146. Mercier, *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, t. I, Paris, 1888, p. 278. Les récits de la révolte d'Euphémios donnés par les anciennes histoires n'ont plus

danger qui le menaçait à ses partisans. Il en avait beaucoup, et surtout la flotte était de son côté.

En revenant sans doute de l'une de ses expéditions maritimes, Euphémios attaqua la Sicile et s'empara de Syracuse. Le stratège partit en expédition contre lui, mais il fut battu et se retira à Catane. Euphémios continua à mener l'offensive. Le stratège s'enfuit, mais il fut fait prisonnier et mis à mort.

Ensuite, Euphémios fut proclamé empereur et commença à désigner ses partisans comme gouverneurs de diverses parties et villes de la Sicile.

L'un de ces gouverneurs, nommés par lui, dont le nom tel qu'il est cité par les sources arabes, correspond à Balāṭa ou Palāṭa, et dont nous parlerons plus loin, aidé de son cousin germain Michel, gouverneur de Palerme, quitta le parti du rebelle et passa à celui de l'empereur, puis marcha avec une grande armée contre son ancien chef.

Palāṭa le battit et s'empara de Syracuse. Euphémios, aux abois, implora l'aide de l'Afrique, c'est-à-dire de l'émir Ziyādat-Allāh (1).

Jadis l'Italien Gabotto a risqué à ce sujet une hypothèse très hardie (2).

aucune valeur : SCROFANI, *Della dominazione degli stranieri in Sicilia*, Parigi, 1824, p. 108-109. WENRICH, *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacentibus...* Lipsiae, 1845, p. 61 sq. Un rapide aperçu de la conquête de la Sicile jusqu'à la mort de Michel III fait d'après Amari et d'après le texte grec de la *Chronique de Cambridge*, qui n'avait pas encore été éditée en 1884, se trouve dans LANCIA DI BROLO, *Storia della Chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del Cristianesimo*, Vol. III, Palermo, 1884, p. 240-247. On peut encore trouver un court exposé de la conquête de la Sicile par les Arabes jusqu'en 902, composé d'après Amari, dans AD. HOLM, *Geschichte Siciliens im Alterthum*, B. III, 1898, Leipzig, S. 327-33 ; voir aussi S. 509-510.

(1) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p. 236, et dans AMARI, *Bibl.*, *vers.*, I, 365 (voir app., p. 356). NUWAIRĪ dans AMARI, *Bibl.*, p. 427, *vers.*, II, p.114 (voir app., p. 380). IBN-KHALDŪN dans AMARI, *vers.*, I, p. 173. JEAN LE DIACRE DE NAPLES ne parle ni de *Photinus*, ni de *Constantin*, mais de *Gregoras* : *adversus hunc Machahelium Syracusani cujusdam Euthimii factione rebellantes, Grigoram patricium interfecerunt* (*Scriptores rer. langob.*, p. 429).

(2) GABOTTO désigne lui-même son hypothèse comme suit : « *una congettura arditissima, ma che mi pare sufficientemente fondata* ». (GABOTTO, *op. cit.*, p. 28).

Voici cette thèse. En 803 fut rappelé de Sicile le stratège Michel dont le successeur fut Constantin, celui qui conclut un accord avec les Aglabites. Constantin céda la place à Grégoire. Comme, avant l'envoi de Photinos en Sicile il n'est pas question du déplacement de Grégoire, Gabotto suppose que ce dernier était encore stratège lors de la révolte d'Euphémios. Peut-être Grégoire, qui auparavant déjà affichait des tendances séparatistes, ne voulut-il pas appliquer l'ordre impérial concernant le châtiment d'Euphémios. C'est dans ces conjonctures que Michel II envoya en Sicile Photinos qui enleva la femme d'Euphémios à son mari (1).

A la tête de la révolte qui éclata se trouvaient encore Michel, gouverneur de Palerme,et un troisième personnage que l'auteur du *Riyāḍ-al-Nufūs*, Ibn-al-Aṯīr, Ibn-Khaldūn et Ibn-Abī-Dīnār-al-Qairawānī appellent « Balāṭa (roi de Sicile) ». Gabotto suppose que Michel n'est autre que le stratège, déplacé en 803, dont il n'est dit nulle part qu'il quitta l'île et qui pouvait fort bien reprendre un poste officiel. Dans « Balāṭa », Gabotto reconnaît le stratège Grégoire, qui peut, dit-il, avoir été nommé par Euphémios (après que celui-ci eut été proclamé empereur) à la haute dignité de curopalate — *maestro di palazzo*. *Curopalata* devint *Balāṭa* chez les Arabes (2).

Quant à nous, nous n'apercevons pas la nécessité d'identifier Michel, gouverneur de Palerme, du temps d'Euphémios, c'est-à-dire en 827, avec le stratège déjà oublié de 803 ; Michel était un nom assez répandu. Dans le nom arabe de *Palāṭa* nous voyons effectivement, non pas un nom propre, mais un nom de dignité. Mais faut-il rapporter celle-ci particulièrement à Grégoire, qu'Euphémios aurait nommé *curopalate*? M. Dvorník estime qu'il s'agit, non de la dignité de curopalate, mais de celle de παλατῖνος attestée précisément pour le IXe siècle par le Continuateur de Théophane (p. 177, p. 126 : le père de Kourkouas est palatin), et par la Vie de Constantin

(1) Ce détail se trouve dans le récit assez anecdotique de la *Chronique de Salerne* (Pertz, III, p. 498) : *accepta pecunia ab alio viro, disponsatam Eufimii auferens atque aliis juri eam denique tradidit.*

(2) Gabotto, *op. cit.*, p. 28-29. La possibilité que *Balata* ne fût qu'une abréviation de *Curopalata* avait été indiquée déjà en 1854 par Amari, *Storia*, I, p. 248, note 1 (2e éd., I, p. 376).

(où un manuscrit donne la forme *polaša*, que M. Dvornik corrigerait en *polata*). Si la conjecture de M. Dvornik, que nous estimons très vraisemblable, est exacte, il faut répondre négativement à la question posée tout à l'heure. Le personnage appelé Balāṭa par les Arabes n'est pas nécessairement Grégoire (1) ; et sans doute, la forme de ce nom propre a-t-elle été influencée par une combinaison étymologique, un jeu de mots sur la Plaine de *Balāṭa*, où le « palatin » devait livrer bataille (v. ci-dessous, p. 75).

Il va de soi qu'il ne faut pas chercher la cause du soulèvement d'Euphémios dans son mariage romanesque. La politique, on s'en doute, primait ici : Euphémios, profitant de la révolte de Thomas, et surtout du succès des armes musulmanes en Crète, a dû préparer dès les années 822-827 une révolte pour son propre compte. Michel, averti de ce projet, donna à Photinos l'ordre d'arrêter Euphémios. L'Afrique du Nord, dont Euphémios demanda l'aide, obéissait dans la première moitié du IXe siècle à quelques dynasties tout à fait indépendantes du califat oriental. Dès l'an 768 Idrīs, l'un des 'Alides demeurés en vie, avait fondé dans cet Occident lointain, non loin de la moderne Fez, le premier empire indépendant chiite (dynastie Idrisite). A la fin du VIIIe siècle, des révoltes éclatèrent à Cairouan. Un lieutenant de Hārūn-al-Rašīd, Harṯama-ibn-A'yan rétablit l'ordre pour quelque temps et désigna comme gouverneur Ibrāhīm, le fils d'al-Aglab, qui avait été tué dans l'une des révoltes précédentes. Le nouveau gouverneur, voyant, aussitôt après le départ du représentant du calife, les troubles recommencer, sut les apaiser ; mais il annonça au calife son « maître » que, tout en acceptant de lui payer seulement un certain tribut, il désirait garder le pays pour lui-même et pour ses descendants, comme un fief héréditaire. Hārūn, occupé en ce moment par une attaque des Khazars et par une terrible révolte en Perse, consentit à conclure cet accord, et, en 800, il se créa en Tunisie une dynastie particulière d'Aglabites, qui joua un rôle prépondérant dans la conquête de la Sicile byzantine (2).

(1) Fr. Dvorník. *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933, p. 94 sqq.

(2) Weil, *Geschichte der Chalifen*, B. II, S. 153-154. Müller,

Euphémios, arrivé en Afrique, offrit à Ziyādat-Allāh la suzeraineté sur l'île aux conditions suivantes : Euphémios devait gouverner l'île avec le titre d'empereur, mais payer un certain tribut à l'émir aglabite, qui, de son côté, devait soutenir l'entreprise d'Euphémios avec son armée (1).

Il fut décidé que cette proposition serait discutée dans un conseil des notables de Cairouan. La délibération fut très orageuse. La majorité considérait comme injuste de rompre la trêve conclue avec la Sicile en 813. Un autre parti, moins nombreux, prétendait que les Byzantins, les premiers, l'avaient violée du fait que, selon les assurances d'Euphémios, des prisonniers musulmans se trouvaient encore dans les prisons siciliennes.

Pour trancher ce différend, on s'adressa à deux qāḍīs très savants, illustres à cette époque et influents, de la ville de Cairouan, Abū-Muḥriz-Moḥammed et Abū-'Abdallāh-Asad-ibn-al-Furāt-ibn-Sinān (2).

Le premier fut d'avis que, avant d'entreprendre cette expédition, il fallait s'efforcer de recueillir des renseignements plus précis sur le véritable état des affaires de Sicile. Mais un discours énergique, prononcé devant le conseil par Asad, qui, se basant sur des textes du Coran, préconisait une guerre immédiate, décida la question (3) ; le fanatisme religieux, joint à des passions et à des appétits très humains, l'emportèrent sur le parti modéré ; et le chef lui-même, les soldats et le peuple, reconnurent qu'Asad seul savait bien expliquer les lois (4).

Der Islam im Morgen- und Abendland, B. I, S. 488-489. Muir, *The Caliphate*, 2nd *edition*, London, 1892, p. 475. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, Paris, 1888, p. 263-264.

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 236, et dans Amari, *Bibl.*, *vers.*, I, p. 365 (voir app., p. 357). Theoph. Cont., p. 82, c. 27 : *πᾶσαν τὴν Σικελίαν ὑπ' ἐκείνῳ ποιῆσαι καθυποσχόμενος καὶ διδόναι φόρους πολλούς, εἰ μόνον ἀναγορεύσει τοῦτον βασιλέα καί τινα παράσχοι βοήθειαν.*

(2) Pour la vie et les occupations de ce dernier, voir Amari, *Storia*, I, p. 253-255.

(3) *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *Bibl. testo*, p. 182-183 ; *vers.*, I, p. 304-305 (voir app., p. 340). Nuwaīrī dans Amari, *Bibl.*, *testo*, p. 427 ; *vers.*, II, p. 114-115 (voir app., p. 380).

(4) Amari, *Storia*, I, p. 260 (2e éd., I, p. 389-390).

Il est intéressant de remarquer que cette assemblée avait en vue, non pas la conquête de l'île, mais une simple razzia en Sicile (1).

Cédant au désir de son peuple, Ziyādat-Allāh mit à la tête de l'armée le qāḍī Asad, celui-là même qui avait déterminé l'expédition. D'après les lois arabes, ces deux charges de qāḍī et de chef militaire étaient incompatibles ; mais, pour Asad, l'émir aglabite fit une exception, si bien que tout en restant qāḍī, Asad prit le commandement de la flotte (2) qui avait été réunie dans la baie de Sousse.

C'est là qu'Euphémios attendait avec ses vaisseaux le résultat de sa sollicitation. Asad sortit en grande pompe de al-Qairawān et, à Sousse, passa en revue l'armée, qu'il harangua (3).

C'était une élite qu'on envoyait en Sicile. Cette armée était composée d'Arabes, de Berbères, de colons espagnols et, peut-être, de Perses du Khorāsān (4) ; il s'y trouvait même des savants (5). Elle comptait 10.000 hommes d'infanterie, 700 cavaliers et 70 ou 100 vaisseaux sans compter la flotte d'Euphémios (6).

Les deux flottes réunies sortirent de la baie de Sousse le 14 juin 827 (7) ; et, au bout de trois jours (17 juin), elles attei-

(1) Nuwaīrī dans Amari, *testo*, p. 427 ; *vers.*, II, p.115 (voir app. p. 380).

(2) *Riyāḍ-al-Nufūs*, qui lui-même se fonde sur le témoignage du juriste arabe Aḥmed-ibn-Sulaīmān, dans Amari, *Bibl.*, *Testo*, p.183 ; *vers.*, I, p. 306 (voir app., p. 341). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 261-262 (2e éd., I, p. 390-391).

(3) Cf. Amari, *Storia*, I, p. 262-263 (2e éd., I, p. 392-393).

(4) Sur ces derniers, voir Amari, *Storia*, I, p. 142. (2e éd., I, p. 266-267).

(5) Ibn-ʿIḏārī, *Al-Bayān*, ed. Dozy, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib*, Leyde, 1848-1851, t. I, p. 95 ; trad. Fagnan et dans Amari, *Bibl.*, *vers.*, II, p. 5 (voir app., p. 374).

(6) *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *Bibl.*, *testo*, p. 183 ; *vers.*, I, p. 306. (voir app., p. 341). Ibn-ʿIḏārī, *Al-Bayān*, ed. Dozy, *op. cit.*, t. I, p. 95, et dans Amari, vers., II, p. 5 (voir app., p. 374). Nuwaīrī dans Amari, *testo*, p. 428 ; vers., II, p. 116 (voir app., p. 380). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 264.

(7) La date exacte est fournie par Nuwaīrī, le samedi 15 de rabīʿ I de l'an 212 de l'hégire (Amari, *Bibl.*, *testo*, p. 428 ; *vers.* II, p. 115,

gnirent le point le plus rapproché de la Sicile, la ville de Mazara où Euphémios avait des partisans. Il est possible aussi qu'il voulait éviter Lilybée qui était assez bien fortifiée (1).

Asad, après avoir débarqué, resta inactif pendant trois jours, probablement parce qu'il attendait l'arrivée d'autres vaisseaux (2). Il est intéressant de remarquer que le premier combat des Arabes, dans l'île, se livra, par erreur, contre des cavaliers partisans d'Euphémios, c'est-à-dire contre des alliés, qui furent faits prisonniers, mais naturellement remis en liberté dès que l'erreur fut reconnue (3).

Asad se décida rapidement à agir tout à fait indépendamment sans s'occuper d'Euphémios, dans les bonnes dispositions duquel il n'avait pas entière confiance. Quand on en vint à des conflits armés avec les Grecs, le chef arabe déclara carrément à son allié que les Musulmans n'avaient besoin d'aucune aide ; c'est pourquoi il demanda à Euphémios de rester à part avec ses partisans pendant la bataille, et pour éviter la possibilité d'une nouvelle erreur il lui ordonna d'avoir quelque signe distinctif apparent ; une petite branche placée sur la tête distingua désormais les partisans d'Euphémios des autres Grecs (4).

Les Musulmans attendaient le principal chef byzantin qu'ils appelaient Balāṭa. Il vint avec une très grande armée, qui dépassait même les Arabes en nombre (5), se ranger en

voir app., p. 380). Le mois, mais non la date précise est fixé par Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 236 et dans Amari, *Bibl.*, *vers.*, I, p. 365 (voir app., p. 357). *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *Bibl.*, *testo*, p. 183 : *vers.*, I, p. 306. *Al-Bayān*, ed. Dozy, t. I, p. 95, trad. Fagnan dans Amari, *vers.*, II, p. 5 (voir app., p. 374).

(1) Amari, *Storia*, I, p. 265 (2e éd.. I, p. 395.)

(2) Amari, *Storia*, I, p. 265 (2e éd. I, p. 395).

(3) Nuwaïrī dans Amari, *Bibl.*, *testo*, p. 428 ; *vers.*, II, p. 116 (voir app, p. 381).

(4) *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *testo*, p. 185 ; vers., I, p. 308 (voir app., p. 342), Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 236 dans Amari, *vers.*, I, p. 366 (voir app., p. 357). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p.428 ; *vers.*, t. II, p. 116 (voir app., p. 381).

(5) Les Arabes donnent le chiffre exagéré de 150.000 hommes. Cf. *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *testo*, p. 184 ; *vers.*, I, p. 307 (voir app., p. 341).

ordre de bataille sur une plaine nommée *Balāṭa* (c'est-à-dire *Πλατεῖα* où la légende arabe prétendait retrouver le nom du général (1).

A cette nouvelle, Asad quitta Mazara au mois de juillet (2) et se dirigea vers l'armée grecque. Après s'être disposé en ordre de bataille, en attendant l'attaque des ennemis, Asad répétait seul, devant l'armée et à demi-voix, des versets du

(1) NUWAÏRĪ dans AMARI, *testo*, p. 428 ; *vers.*, II, p. 116 (voir app., p. 380-381). Parmi les nombreuses localités de Sicile qui portent la dénomination de *Balata*, qui est le mot latin *platea*, AMARI choisit *Rās-al-Balāṭ* comme l'appelle IDRĪSĪ, aujourd'hui *Granitola* ou *Punta di Sorello*, un cap situé à six milles [au sud] de Mazara et qui s'élève au-dessus d'une plaine étendue (AMARI, *Storia*, I, p. 266-267). Mais cf. AMARI, *Bibl. arabo-sicula*, *Vers.*, II, p. 116, nota 1, où il dit que quelques diplômes du XIIe siècle donnent cette même dénomination à d'autres parties du *Val di Mazara*. FAMIN y reconnaît le nom de la forteresse de *Platana* (*Histoire des Invasions des Sarrazins*, p. 150). Dans la 2e éd. de la *Storia*, I, p. 397, note, AMARI, après avoir rappelé aussi qu'il y a une plaine dite Balata en sortant de Mazara vers Marsala, dit qu'il considère vraisemblable qu'il s'agit de « casale » (*raḥl*, hameau) Balata [existant encore aujourd'hui sur le fleuve Belice sinistro] à l'ouest de Corleone ; dans un grand et célèbre diplôme latin-arabe de 1182 le nom est écrit en arabe *Raḥl-al-Balāṭ*, en latin *Casale Balat*, *Rahalbalata* ; sa situation était telle que les deux armées, l'une venant de Mazara et l'autre de Palerme, devaient s'y rencontrer.

(2) AMARI rapporte cette bataille au 15 juillet se fondant sur la *Chronique de Cambridge* qui semble dater la conquête de l'île de la mi-juillet ; AMARI suppose qu'elle a en vue l'événement le plus important de cette conquête, qui paraît bien être cette bataille (AMARI, *Storia*, I, p. 267, nota 2 ; 2e éd., I, p. 397). Mais en cette occasion, la *Chronique de Cambridge* parle non de l'occupation de l'île, mais de l'arrivée des Musulmans en Sicile. Cf. COZZA-LUZI, *La cronaca Siculo-Saracena di Cambridge*, Palermo, 1890 (*Documenti per servire alla Storia di Sicilia*, 4 serie, vol. II, Palermo, 1890) : *ἦλθον οἱ Σαρακινοὶ εἰς Σικελίαν μηνὶ Ἰουλίῳ ιε'* (p. 24) et AMARI lui-même traduit d'après le texte arabe de la Chronique : *quest' anno vennero in Sicilia i Musulmani di mezzo luglio* (*Bibl.*, *vers.*, I, p. 277). A notre avis, il ne faut voir dans ce passage de la Chronique qu'une erreur de graphie ou d'impression pour juin. M. Nallino remarque : « La question serait à reprendre, car aussi le fragment grec vatican de la Chronique, tout en omettant le jour, a *ουλιω* (COZZA-LUZI, p. 98), et IBN-SA'ĪD (*Centenario Amari*, t. I, p. 293, cf. p. 301, note 4) a rabī' II (au lieu de I), ce qui reviendrait au mois de juillet ».

Coran ; après la prière, il adressa aux soldats quelques mots d'exhortation, et le premier, il se jeta sur les Grecs. La bataille s'engagea ; les Byzantins furent vaincus ; un riche butin resta aux Musulmans. « Palāṭa » lui-même s'enfuit à Castrogiovanni, mais ne s'y croyant pas en sécurité, il passa en Calabre, où il mourut (1).

Après ce succès, Asad, laissant comme gouverneur à Mazara Abū-Zaki, de la tribu de Kināna, partit dans la direction de Syracuse : il devait donc traverser l'île entière de l'Ouest à l'Est.

Il est difficile de déterminer avec précision l'itinéraire d'Asad. Il suivit la côte Sud et atteignit un point du littoral, appelé « l'Église d'Euphémie » (2), qu'Amari identifie avec l'ancien *Phintias*, aujourd'hui *Licata* ou *Alicata*, à l'embouchure du fleuve *Salso* (3). Encore moins déterminé est le point suivant

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 236 ; Amari, *vers.*, I, p. 365-366 (voir app., p. 357). Nuwaïri dans Amari, *testo*, p. 428 ; *vers.*, II, p. 116 (voir app., p. 381). *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *testo*, p. 184 ; *vers.*, I, p. 307 (voir app., p. 341). Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 173-174.

(2) Nuwaïri dans Amari, *testo*, p. 428 ; *vers.*, II, p. 116 (voir app., p. 381).

(3) Amari, *Storia*, I, p. 269, n. 1 (2e éd., I, p. 399, n. 1). Caussin de Perceval, *Histoire de Sicile* (p. 408) et Famin, *Hist. des Invasions des Sarrazins* (p. 150), disent tout simplement *l'église Afimia* sans indiquer l'identification possible. Sur *Licata* cf. Aug. Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, London, 1883, p. 459. Moltedo, *Il Libro de' comuni del Regno d'Italia*, Napoli, 1873, p. 307 (en 1881 il a paru une seconde édition). Giordani, *Indice generale dei comuni del Regno d'Italia*, Milano, 1883, p. 224-225. Vito Amico. *Dizionario topografico della Sicilia, tradotto dal latino ed annotato da* Gioacchino Dimarzo, Palermo, 1855, vol. I, p. 601-602. Il faut y voir, selon toute vraisemblance, l'église de St-Euphemios, construite en Sicile par le patrice Nicétas Monomaque sous l'impératrice Irène, vers 796 ; d'après la tradition on conservait la main du saint dans cette église. Baronius rapporte le passage suivant du Métaphraste au sujet de St-Euphemios : *quando etiam manum sanctam... sublatam a Niceta patricio cognomine Monomacho, qui in Sicilia insula martyris templum exstruxit, dicunt illic fuisse repositam* (Baronii *Annales ecclesiastici*, Barri-Ducis, 1868, t. 13, p. 308, 15). Quelques-uns supposent qu'il y a là une erreur et inclinent plutôt à croire que l'église de St-Euphemios se trouvait en Calabre. Cf. Lancia di Brolo, *Storia della chiesa in Sicilia*, Palermo, 1884, vol. II, p. 193, n. 1. V. Epifanio (v. plus loin) suppose qu'il s'agit de l'ancienne *Pintia*, près Mazara.

qui dans la transcription italienne d'Amari est donné comme « l'Église d'al-Maslaqīn » (1).

Quand Asad s'approcha de Syracuse, les Byzantins décidèrent de lui barrer le chemin.

Asad arriva jusqu'au point fortifié de Qal'at-al-Kurrāṯ (K.rāṯ), dans lequel Amari reconnaît avec assez de vraisemblance l'ancienne ville d'Acra, aujourd'hui Palazzolo-Acreide(2).

(1) Se basant sur les diverses transcriptions de ce nom dans les manuscrits CAUSSIN DE PERCEVAL a lancé la supposition qu'il faut y voir la ville contemporaine de *Sciacca*, sur la côte méridionale de la Sicile, située à l'endroit des anciennes *Thermae Selinuntinae*, patrie du premier historien sicilien *Tommaso Fazello*. Cf. MOLTEDO, *op. cit.*, p. 579. GIORDANI, *op. cit.*, p. 422-423. La supposition de CAUSSIN DE PERCEVAL fut acceptée sans restrictions par GREGORIO dans son ouvrage *Rerum arabicarum quae ad historiam Siculam spectant ampla collectio*, Panormi, 1790 : NUWAÏRĪ, *Hist. Sicil.*, p. 1-29. Quoique CAUSSIN lui-même ait retiré sa conjecture (*Hist. de Sicile de Nowairi*, p. 408, note 1), nous la trouvons dans FAMIN, *op. cit.*, p. 151. AMARI suppose qu'il y faut reconnaître le cap *la Pietra di San Nicola*, entre *Licata* et *Terranova*, qui dans l'*Itinerarium Antonini* est appelé *Refugium Gelae* et dans IDRĪSĪ *Marsā al-Šalūq*. Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 269, nota 1 (2e éd., I, p. 399-400, nota). Mais cf. *L'Italia descritta nel « Libro del Re Ruggiero » compilato da* EDRISI, *Testo arabo pubblicato con versione e note da* M. AMARI e C. SCHIAPARELLI, Roma, 1883, p. 65 : *Da questo fiume* (Salso) *a Marsâ-aš-Šalūq* (« *Porto del Scirocco* », *Falconara*) *otto miglia*. Cette supposition d'AMARI est très problématique. V. EPIFANIO revient à l'identification avec Sciacca.

(2) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p. 236 ; AMARI, *vers.* I, p. 366 (voir app., p. 357), NUWAÏRĪ dans AMARI, *testo*, p. 428 ; *vers.* II, p. 116-117 (voir app., p. 381). IBN-KHALDŪN dans AMARI, *vers.*, II, p. 174. AMARI, *Storia*, I, p. 269-270 (2e éd., I, p. 399-401, nota). Cf. HARE, *Cities of Southern Italy*, p. 454. MOLTEDO, *op. cit.*, p. 423. GIORDANI, *op. cit.*, p. 310-311. VITO-AMICO, *op. cit.*, vol. II, p. 245-249. Les considérations graphiques et linguistiques d'Amari, qui arrive à voir dans *al-Krāṯ* une corruption de *Acrae*, *Ἄκραι*, sont inacceptables. — VINC. EPIFANIO, *La rocca del Kratas e la prima invasione dei musulmani in Sicilia*, Palermo, 1904 (in-8o, gr., 21 pp.), juge hasardées les lectures et identifications de Amari, et trouve qu'elles portent trop à l'est ; il propose pour l'itinéraire d'Asad les identifications suivantes : Pintia près Mazara Sciacca et le mont désigné par les anciens sous le nom de Cratas (chez Caltabellotta). Mais ces identifications ne sont pas acceptables pour les arabisants ; elles ne s'accordent pas avec la façon dont les Arabes rendent les noms siciliens ;

Là il reçut des parlementaires byzantins venus de Syracuse, qui consentirent à lui « faire leur soumission », à lui payer un certain tribut, et lui demandèrent de ne pas poursuivre sa marche. Et, en effet, Asad s'arrêta pendant quelques jours (1). Peut-être y était-il poussé par le désir de se préparer au siège difficile de Syracuse, d'attendre l'arrivée de la flotte, de rétablir l'ordre dans son armée, chargée de butin et de captifs, et fortement réduite par les garnisons qu'on avait laissées en route.

Mais, du côté des Byzantins, la « soumission » et la suspension d'armes n'étaient qu'une ruse, et Asad le comprit tout de suite.

Il remarqua qu'une telle trêve était surtout utile à ses ennemis, qui pendant ce temps travaillaient activement à la fortification de Syracuse et des autres forteresses, transportaient dans les endroits fortifiés les trésors de la ville et des églises, et des vivres en abondance. Bien plus, Asad apprit qu'Euphémios, trompé dans ses espérances ambitieuses, était rentré en relations avec les Byzantins, les excitant secrètement à résister avec énergie aux Arabes. Et les Syracusains, après s'être ainsi fortifiés, refusèrent ouvertement de payer à Asad ce qui restait de la somme promise.

Ce fut dans ces circonstances que le chef arabe reprit la marche en avant et, après avoir ravagé le plat pays, se présenta devant Syracuse (2).

Auparavant, il s'empara, nous dit Ibn-al-Aṯīr, de nom-

v. C. A. Nallino, dans la *Rivista degli Studi Orientali*, t. VIII, Rome 1921, p. 832-833 ; Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 401 nota.

(1) C'est peut-être à ce moment qu'Asad reçut la somme de 50.000 solidi qui lui avait été promise et dont fait mention Jean le diacre de Naples : *cui graeci resistere non valentes, claustra ejusdem petierunt civitatis et coangustati quinquaginta milia solidorum persolverunt ei in tributum* (*Script. rer. langob.*, p. 429). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 271 (2e éd., I, p. 401).

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 236-237, et dans Amari, *vers.*, I, p. 366 (voir app., p. 357-358). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 428-429 ; *vers.*, II, p. 116-117 (voir app., p. 381). Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 174. Cf. Famin, *op. cit.*, p. 151. Amari, *Storia*, I, p. 271-272 (2e éd., I, p. 402-403).

breuses « cavernes » autour de Syracuse (1), c.-à-d. des fameuses latomies *Paradiso, Santa Venera, Navanteri, Cap puccini*, qui se trouvaient à plus d'un mille de distance, à la limite méridionale des quartiers de Neapolis et d'Akhradine ruinés tant de siècles auparavant. Entre les carrières et l'isthme, il y avait au IXe siècle un quartier qui était entouré d'une muraille, sur toute la distance entre les deux ports (2).

Asad, qui avait avec lui huit ou neuf mille soldats, sans une machine de siège et sans grands vaisseaux, ne pouvait tenter d'emporter d'assaut une ville bien fortifiée. Il établit des troupes dans les carrières, fit venir la flotte qui devait bloquer les deux ports, opéra quelques attaques et brûla les vaisseaux ennemis. Se proposant d'assiéger la ville par terre et par mer, Asad attendit avec impatience l'arrivée de renforts africains (3).

Dans l'entretemps, une famine terrible se mit à ravager le camp arabe. Comme les Grecs avaient concentré dans la ville tous les vivres, les environs de Syracuse ne pouvaient fournir aux Arabes leur subsistance, et les Musulmans en arrivèrent à devoir manger leurs chevaux.

Dans l'armée, le mécontentement éclata. L'un des mutins Ibn-Qādim se présenta même devant Asad et le supplia de quitter Syracuse et de retourner en Afrique ; il déclara que la vie d'un seul musulman était plus précieuse que toutes les richesses de la chrétienté. Asad ne se décontenança pas, il répondit catégoriquement à Ibn-Qādim : « Je ne suis pas de ceux qui permettent à des Musulmans partis pour une guerre sainte, de s'en retourner chez eux quand ils ont encore tant d'espoir de succès ». Voyant l'anarchie croissante de l'armée, Asad menaça d'incendier ses propres vaisseaux. Grâce à sa fermeté et à sa décision, il put bientôt calmer les mécontents. Pour l'exemple, Ibn-Qādim fut condamné au fouet. La révolte cessa (4).

(1) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p. 237, et dans AMARI, *vers.* I, p. 366 (voir app. p. 357-358).

(2) AMARI, *Storia*, I, p. 272 (2e éd., I, p. 402-403).

(3) IBN AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p. 237, et dans AMARI, *vers.* I, p. 366-367 (voir app., p. 357-358). *Al-Bayān*, ed. DOZY, p. 95 trad. FAGNAN, et dans AMARI, *vers.*, II, p. 5 (voir app., p. 374).

(4) *Riyāḍ al-Nufūs* dans AMARI, *testo*, p. 185 ; *vers.*, p. 308 (voir

Dans l'entretemps, la guerre sicilienne prenait des apparences de plus en plus sérieuses. D'une part, il arrivait en Sicile des troupes fraîches d'Afrique, ainsi que des aventuriers espagnols de la Crète (1), de l'autre côté, l'empereur Michel II avait envoyé à son tour des renforts en Sicile. Il avait su persuader le doge vénitien Giustiniano d'envoyer, lui aussi, ses vaisseaux de guerre contre les Musulmans de Sicile (2).

A Venise, le doge Angelo était mort en 827 dans un âge très avancé, et son collègue Giustiniano lui avait succédé comme doge unique. Il faut supposer que l'aide maritime prêtée par Venise dans la guerre de Sicile était l'une des conditions auxquelles l'empereur grec avait accordé son assentiment à l'élection de Giustiniano. Il est possible que les Vénitiens du IXe siècle aient été tenus d'aider Byzance de leurs navires, lorsque les hostilités se déroulaient dans les eaux italiennes (3).

app., p.342). Ce passage du *Riyāḍ-al-Nufūs*, qui cite Sulaïmān-ibn-Sālim, ne rapporte le récit sur la famine et la révolte à aucune circonstance de lieu ou de temps bien déterminée ; mais les conditions générales de cette armée affamée nous permettent de le rapporter au temps du siège de Syracuse. Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 273, nota 2 (2e éd., I, p. 404, nota 1).

(1) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p.237, et dans AMARI, *Vers.*, I, p.367 (voir app., p.357-358) ; il ne parle que du renfort venu d'Afrique. NUWAÏRĪ dans AMARI, *testo* p. 429 ; *vers.* II, p. 117 (voir app., p. 381). IBN-ʿIḎĀRĪ, *Al-Bayān*, ed. DOZY, p. 95 trad. FAGNAN, et dans AMARI, *vers.*, II, p. 5 (voir app., p. 374). Ces deux derniers parlent du renfort d'Afrique et d'Espagne et IBN-ʿIḎĀRĪ en ajoute encore d'autres contrées. Il est difficile de supposer que les Omayyades d'Espagne aient agi de commun accord avec les Aglabites d'Afrique ; c'est pourquoi il est plus vraisemblable d'y voir des Arabes de Crète, bien qu'on puisse penser à des aventuriers d'Espagne (BURY, p. 300)

(2) DANDULUS, *Chronicon* (MURATORI, *Rerum ital. script.*, t. XII, p.170) : *Hic Dux Imperialis Consul ab Imperatore requisitus quasdam bellicosas naves contra Saracenos, qui Siciliam invaserant, destinavit* (à l'année 827). Voir aussi JOHANNES, *Chronicon Venetum* (PERTZ, *Mon. Germ.*, t. VII, p. 16).

(3) Cf. GFRÖRER, *Byzantinische Geschichten*, B. I, *Geschichte Venedigs von seiner Gründung bis zum Jahre* 1084, Graz, 1872, S. 154-155. ED. LENTZ, *Das Verhältniss Venedigs zu Byzanz nach dem Fall des Exarchats bis zum Ausgang des neunten Jahrhunderts*, Berlin, 1891, S. 63-64.

Une nouvelle bataille s'engagea sous les murs de Syracuse (1). Les Musulmans s'étaient entourés d'un large fossé devant lequel ils avaient encore creusé de nombreuses fosses, ce qui constituait la meilleure défense contre des cavaliers. Bien que les Byzantins eux-mêmes usassent souvent de ce moyen de défense, ou de ce stratagème, cette fois ils s'y laissèrent prendre et menèrent l'attaque en subissant de grosses pertes : les chevaux trébuchèrent et les cavaliers tombèrent en masse. Les Musulmans firent un grand carnage de chrétiens.

Ensuite, les armées arabes bloquèrent plus étroitement Syracuse (2). La situation des assiégés devint très pénible. Ils voulurent parlementer; les Musulmans (3) refusèrent. Mais, en 828, éclata, dans le camp arabe, une épidémie dont Asad-ibn-al-Furāt lui-même fut victime : il fut enterré dans le camp (4).

A partir de la mort d'Asad, la fortune se détourna, pour un temps, des Musulmans ; dans leur camp, l'épidémie continuait à exercer ses ravages ; les otages grecs des villes soumises s'enfuyaient continuellement auprès de leurs compatriotes (5).

Dans ces graves conjonctures, l'armée choisit elle-même,

(1) Cf. Amari, *Storia*, I, p. 274, nota 3 (2e éd., I, p. 405, note 1).

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237, et dans Amari, *vers.*, I, p. 368 (voir app., p. 358).

(3) Nuwaïri dans Amari, *testo*, p. 429 ; *vers.*, II, p. 117 (voir app., p. 381).

(4) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p.237. et dans Amari, *vers.*, I, p. 367 ; (voir app., p.358). Il ne fournit comme date que l'an 213 de l'hégire. Nuwaïri dans Amari, *testo*, p.429 ; *vers.*, II, p. 117 (voir app., p. 381) : au mois de šaʿbān 213 (15 oct. - 12 nov. 828). D'autres sources disent qu'Asad mourut de ses blessures. *Riyāḍ-al-Nufūs* dans Amari, *testo*, p. 181 ; *vers.*, I, p. 302 (voir app., p. 340) ; au mois de rabīʿ II 213 (19 juin - 17 juillet 828). *Maʿâlim-el-īmân*, dans Houdas et Basset, *Mission scientifique en Tunisie* (1882), Alger, 1884, p. 130 ; Amari, *Bibl. ar.-sic.*, *Appendice*, Torino, 1889, p. 14. *Al-Bayān*, ed. Dozy (p. 96) rapporte la mort d'Asad au mois de rağab (15 sept. - 14 oct. 828) ; Amari, *vers.*, I, p. 5 (voir app., p. 374). Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 174. Cf. Amari, *Storia*, I, p. 275, nota 5 (2e éd., I, p. 406, nota 3). Famin, *op. cit.*, p. 125, accepte la date de Nowaīrī.

(5) *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 96 trad. Fagnan, et dans Amari, *vers.*, II, p. 5-6 (voir app., p. 374).

sans passer par l'intermédiaire de l'émir aglabite Ziyādat-Allāh (qui se trouvait lui-même en posture difficile) (1), Moḥammed-ibn-Abī'l-Ǧawārī (2) pour son chef.

Dans l'entretemps, les Byzantins avaient reçu de nouveaux renforts de Constantinople et de Venise. Les Arabes, affaiblis par les épidémies, se décidèrent à lever le siège de Syracuse, et, après avoir radoubé leurs vaisseaux, ils levèrent l'ancre. Mais la sortie du port leur fut interdite par une puissante flotte ennemie.

Voyant qu'il leur était impossible, avec des forces inférieures, de se frayer un passage à travers les vaisseaux vénéto-byzantins, les Musulmans s'en retournèrent, débarquèrent, brûlèrent leurs vaisseaux pour ne pas les livrer aux Chrétiens, et s'enfoncèrent à l'intérieur du pays.

Il faut supposer que cette retraite d'une armée dépourvue de vivres, et encombrée de nombreux malades, dut être pénible pour les Musulmans (3). Euphémios leur servait de guide.

Se dirigeant vers le Nord-Ouest, les Arabes arrivèrent à la localité de Mineo (anciennement *Menae*) située à un jour de marche de Syracuse, et qui s'était placée sous la protection de Sainte Agrippine (4).

(1) A ce moment, le littoral africain entre Utique et Carthage fut en butte aux incursions des Italiens : Boniface II, duc de Lucques, son frère Béranger et d'autres ducs de Toscane. Ces événements devaient détourner l'attention de Ziyādat-Allāh des affaires siciliennes. Cf. Amari, *Storia*, I, p. 276-278 (2e éd., I, p. 407-409). Böhmer-Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, Innsbruck, 1881, S. 302 (à l'année 828).

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237, et dans Amari, *vers.*, I, p. 367 (voir app., p. 358). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 429 ; *vers.*, II, p. 117 (voir app., p. 382). *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 96 trad. Fagnan et dans Amari, *vers.* II, p. 6 (voir app., p. 374).

(3) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237 et dans Amari, *vers.*, I, p.367 (voir app., p.358). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p.429 ; *vers.*, II, p. 117-118 qui parle du renfort venu de Constantinople (voir app., p. 382). C'est à cette époque que nous rapportons la mention que fait la *Chronique Vénitienne* de Jean de la seconde prière adressée à Venise par l'empereur pour qu'elle lui envoie des vaisseaux : *iterum imperatore efflagitante exercitum ad Siciliam preparaverunt ; qui etiam reversus est absque triumpho* (Pertz, *Mon. Germ.*, VII, p. 16).

(4) Sur Agrippine voir *Acta Sanctorum*, *Iunii*, IV, p. 458-467.

Au bout de trois jours, Mineo se rendit. L'épidémie avait cessé. L'armée reprit courage. Un détachement arabe s'empara de la ville de Girgenti, sur la côte méridionale de la Sicile, le reste, laissant une garnison dans Mineo, continua sa route vers le Nord-Ouest et arriva aux rochers de Castrogiovanni (*Castrum Ennae*) (1), l'une des plus remarquables forteresses naturelles du monde entier (2).

C'est là que périt l'homme qui avait provoqué cette dernière et fatale incursion des Arabes en Sicile, Euphémios. Il périt victime de la ruse des impériaux et de sa propre confiance.

Les habitants de Castrogiovanni feignirent d'entrer en pourparlers avec lui, lui promettant de le reconnaître comme empereur, et de s'accorder en tout avec lui et avec les Arabes. Ils ne demandaient qu'un jour pour se décider. Le lendemain matin une nouvelle entrevue eut lieu. Les habitants de la ville, cachant des armes sous leurs habits, arrivèrent au moment fixé, et, rencontrant Euphémios, se prosternèrent devant lui comme si c'eût été l'empereur, et baisèrent le sol.

Agrippine subit le martyre à Rome, probablement sous l'empereur Valérien (qui régna jusqu'en 262) ; plus tard son corps fut transporté en Sicile et enterré à Mineo (*Acta Sanct.*, *Junii*, IV, p. 458, 460, 467 ; dans le canon en l'honneur d'Agrippine et dans son éloge on rappelle une défaite de Sarrasins qui avaient attaqué son sanctuaire : apparaissant sous les traits d'une colombe, avec la croix, elle les anéantit. Cf. le canon, septième *ᾠδή* : *περιστερὰ οἷα χρυσῆ, ὅπλῳ τοῦ σταυροῦ φραττομένη, 'Αγαρηνούς, τοὺς ἐν νυκτὶ τῷ σῷ προσεγγύσαντας, ἐξηφάνισας, σώσασα τοὺς πιστοὺς μιαιφονίας τῆς τούτων, Μάρτυς* (*ibid.*, p. 463) ; cf. Éloge : *'Αγαρηνοὶ δὲ τολμήσαντες πιλῆσαι τὸ φρούριον τοῦ ταύτης ναοῦ, ἀπωλείᾳ παντελεῖ παρεδόθησαν* (ibid., p. 458). Cf. aussi p. 461. Dans ces productions tardives, il est difficile de reconnaître des données historiques. Sur cette légende, voir AMARI, *Storia*, I, p. 279 (2e éd., I, p. 409-410). LANCIA DI BROLO, *Storia della chiesa in Sicilia*, II, Palermo, 1884, p. 338. Cf. l'archev. SERGE, *Calendrier complet de l'Orient* (en russe), t. II, Moscou, 1876, p. 174-175.

(1) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VI, p. 237, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 367 (voir app., p. 358). NUWAÏRÎ dans AMARI, *testo*, p. 429 ; *vers.*, II, p. 118 (voir app., p. 382), IBN-KHALDŪN dans AMARI, *vers.*, II, p. 175.

(2) HARE, *Cities of Southern Italy and Sicily*, p. 460. Cf. VITO AMICO, *Dizionario topografico* I, p. 382-392 (au mot *Enna*).

Au même instant, Euphémios qui n'avait qu'une très petite suite, fut assassiné par derrière (1).

La version grecque du récit de la mort d'Euphémios affirme qu'il périt sous les coups des deux frères (on a pensé sans raison à ses beaux-frères) et donne Syracuse comme le théâtre de ce drame. Les deux frères, décidés à tuer Euphémios, se seraient présentés à lui et auraient feint de lui rendre les honneurs impériaux. Comme, en réponse à leurs hommages, il inclinait la tête, l'un des frères le saisit par les cheveux, et l'autre lui coupa la tête (2).

Comme on le voit, ces deux récits ne se contredisent pas absolument, car le nom de Syracuse comme le lieu de la mort d'Euphémios est une simple erreur des chroniqueurs byzantins, erreur rendue évidente par les textes arabes, pleins de détails précis sur la soumission des diverses villes siciliennes (3). Si nous jetons un coup d'œil sur cette malheureuse tentative d'Euphémios, il nous faut, dès l'abord, reconnaître à ce mouvement un caractère politique. Tous les récits des chroniques byzantines et occidentales sur le roman d'Euphémios contiennent, selon toute vraisemblance, une certaine part de vérité, mais ils n'expliquent pas le sens profond de cette révolte. Il est d'autant plus nécessaire de donner une attention particulière à l'aventure d'Euphémios, qu'on a voulu présenter celui-ci comme un véritable héros national italien, une sorte de précurseur du *Risorgimento* (4).

« L'histoire de l'île, dit l'Italien Gabotto, s'est montrée

(1) Nuwairī dans Amari, *testo*, p. 429-430 ; *vers.*, II, p. 118 (voir app., p. 382). Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237, et dans Amari, *versione* I, p. 367 (voir app., p. 349).

(2) Cont. Theoph., p. 82-83, c. 27 (Cedr., II, p. 98-99).

(3) Amari raconte la mort d'Euphémios en réunissant les données fournies par les chroniques arabes et byzantines (*Storia*, I, p. 281-282 ; 2e éd., I, p. 411-412).

(4) Cf. Gabotto, *Eufemio e il movimento separatista nell' Italia bizantina*, Torino, 1890. Voir le compte rendu de ce livre par Cipolla dans la *Revue Historique*, vol. 48 (1892), p. 129. Il dit entre autres choses : « *très hardie est la thèse présentée par F. Gabotto* ». J.B. Bury, *The naval policy of the Roman Empire* etc. (dans *Centenario della nascita di Michele Amari*, Palermo 1910, t. II, p. 26-27), s'est rallié complètement à l'opinion de Vasiliev contre Gabotto ; cf. aussi Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 381, nota 1 de l'éditeur.

sévère envers Euphémios — sévère et injuste, parce qu'elle n'a pas compris son idéal élevé. A cause de l'obscurité, de l'insuffisance et des contradictions de nos sources, elle n'a pas reconnu en lui le sentiment patriotique, nationaliste, italien, qui l'animait, dans la mesure où ce sentiment pouvait jouer à cette époque. Euphémios a été longtemps maudit parce qu'il a appelé les étrangers ; on l'a qualifié de traître (1). Parmi les écrivains qui lui ont été plus favorables, les uns, le transformant en héros de roman, lui ont injustement enlevé la gloire du patriote ; d'autres, diminuant l'importance des événements de 825-828, ont considéré ce mouvement comme une simple révolte militaire, menée par des ambitieux, et ont refusé à Euphémios tout caractère élevé, tout motif noble (2). Mais, si l'on étudie Euphémios, sa personnalité nous apparaît comme celle d'un rêveur et, d'un rêveur qui défendait son idéal, comme celle d'un homme qui a vaillamment lutté pour l'indépendance de sa patrie et pour la continuation de la tradition politique, qui s'efforçait de refaire de l'Italie un empire autonome ou, comme on l'appelait à cette époque, un « empire romain italien » (« *Impero romano italiano* ») (3). »

« La révolution sicilienne de 825-828, continue Gabotto, présente un caractère national puisque, à ce moment, on voulait séparer l'île de l'empire grec et en faire un état indépendant. Euphémios fut animé de cette idée, mais il fut vaincu comme l'avaient été ses prédécesseurs et cela, parce que l'accord entre les éléments patriotiques siciliens et les mercenaires orientaux ne dura pas et ne pouvait durer. Le fait qu'il ait appelé les Arabes n'enlève rien à l'élévation de caractère d'Euphémios dont la figure se dresse fièrement inspirée de nobles sentiments, d'un idéal élevé, entourée d'une auréole de patriotisme, d'amour et de tristesse (4). »

(1) Voir par exemple FINLAY, *A History of Greece*, ed. by TOZER, vol. II, p. 137 : *the conquest of Sicily was facilitated by the treachery of Euphemios.*

(2) GABOTTO, *op. cit.*, p. 5-6. Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 282 (2e éd., I, p. 412) : *il prode condottiero Siciliano, strascinato dai vizii del governo e del paese a ribellarsi dall' uno, e dar l' altro in preda agli stranieri,*

(3) GABOTTO, *op. cit.*, p. 6-7.

(4) GABOTTO, *op. cit.*, p. 31-32.

Et, en effet, le portrait d'Euphémios, peint par Gabotto, permet de voir en lui un héros national. Mais, par malheur, on ne peut rien tirer de semblable des sources qui nous montrent seulement dans la révolte d'Euphémios, une simple insurrection provinciale, comme on en rencontre tant dans l'histoire byzantine. Euphémios voulut profiter des circonstances, se soulever contre Michel II et se faire proclamer empereur : il y réussit pendant quelque temps. Lui prêter des plans plus vastes, des problèmes plus profonds est positivement impossible. Sa demande de secours aux Arabes, sa promesse de payer tribut et de reconnaître la suzeraineté des Aglabites, tous ces traits ne conviennent pas du tout au type d'un héros national. En outre, Euphémios supporta assez facilement la situation avilissante où il se trouva dès que les troupes arabes eurent mis le pied sur le sol sicilien. Jamais on ne pourra accorder à Euphémios le titre de héros national, parce que son nom sera toujours lié à la conquête de l'île par les Musulmans, qu'il appela lui-même.

C'est pourquoi Euphémios ne fait dans l'histoire byzantine qu'une figure assez banale. Quant aux motifs romanesques qui apparaissent au premier plan dans les chroniques byzantines et occidentales, ils n'ont dans cette affaire qu'une signification secondaire. Ajoutons que les allusions de Gabotto au désir qu'avait Euphémios de restaurer l'« *Impero romano italiano* » nous sont restées tout à fait obscures. C'est dommage que l'auteur ne fournisse là-dessus, aucun éclaircissement.

Le nouveau général byzantin, Théodote, le seul digne de ce poste parmi ceux que les Byzantins eurent pour chefs pendant cette guerre (1), dès qu il fut arrivé de Constantinople avec son armée (2), livra bataille en rase campagne, sous

(1) Amari, *Storia*, I, p. 283 (2e éd., I, p. 413). Cf. un sceau du ixe siècle avec l'inscription *Θεόδοτος δισύπατος πατρίκιος βασιλικὸς ἀσπαθάριος διοικητὴς Σικελίας* dans Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, p. 215.

(2) Si l'on en croit le texte de Nuwaïrî on peut croire qu'il y avait dans cette armée byzantine des Alamans (?), mais vraisemblablement il faut lire Arméniens. Cf. Amari, *Storia*, I, p. 282 (2e éd., I, p. 412, avec les réserves linguistiques de l'éditeur, I, 375-376, note).

les murs de Castrogiovanni. Mais il fut battu, et dut se sauver dans la ville fortifiée elle-même, laissant à l'ennemi une multitude de captifs, parmi lesquels il y avait près de 90 patrices (1).

Le siège continua. Les Musulmans avaient pris une telle confiance qu'ils commencèrent à émettre une monnaie d'argent au nom de Ziyādat Allāh et de leur chef en Sicile Moḥammed-ibn-Abī'l-Ǧawārī (2), qui mourut pendant le siège. L'armée lui choisit comme successeur Zuheir-ibn-Gawṯ (3).

Sur ces entrefaites, les Byzantins reprenaient le dessus. Un détachement arabe, parti selon la coutume pour trouver des vivres, fut défait par eux. Le lendemain, Théodote remporta une deuxième victoire, massacra environ mille musulmans et poursuivit les autres jusqu'à leurs fortifications. Ainsi les Arabes, d'assiégeants qu'ils étaient, devinrent tout à coup des assiégés.

Les Musulmans se décidèrent à s'échapper pendant la nuit et tombèrent ainsi dans un piège. Théodote qui prévoyait une pareille tentative, quitta à dessein son camp, et lorsque les Musulmans y eurent pénétré, étonnés de le trouver vide, il les attaqua de tous les côtés à la fois. Les Musulmans perdirent beaucoup de monde. Les survivants regagnèrent péniblement Mineo : assiégés dans cette place par les troupes byzantines, ils furent réduits à manger des bêtes de somme et des chiens.

En apprenant ces nouvelles, la petite garnison musulmane qui se trouvait à Girgenti saccagea la ville ; puis, incapable d'aller au secours de Mineo, retourna à Mazara.

Les Musulmans ne gardèrent que les villes de Mazara et Mineo, séparées l'une de l'autre par toute la longueur de l'île, avec des communications peu sûres au milieu d'une popu-

(1) Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 430 ; *versione*, II, p. 118 (voir app., p. 382). Cf. Ibn-al-Aṯir, ed. Tornberg, VI, p. 237, et dans Amari, *versione*, I, p. 367 (voir app., p. 358).

(2) Amari, *Storia*, I, p. 283-284 (2e éd., I, p. 414-415 et 417).

(3) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237, et dans Amari, *versione* I, p.368 (voir app., p. 358). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p.430 ; *versione* II, p. 118, qui rapporte la mort de Ibn-Abī-l-Ǧawārī au début de l'an 214 de l'hégire (11 mars 829 - 27 février 830) (voir app., p. 382). Ibn-Khaldūn dans Amari, *versione*, II, p. 175.

lation hostile. Mazara tenait bon ; mais Mineo, qui souffrait de la faim, était prête à se rendre. Ainsi, dans l'été de 829, c.-à-d. deux ans après le débarquement d'Asad à Mazara, on pouvait s'attendre raisonnablement à la fin des hostilités et de l'occupation arabe (1).

Mais les Chrétiens, malgré leur succès apparent, s'affaiblissaient eux aussi. Théodote ne put même venir à bout du siège de Mineo.

C'est à ce moment que mourut l'empereur Michel II (octobre 829), et que son fils Théophile monta sur le trône (2).

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 237-238, et dans Amari, *versione*, I, p. 368 (voir app., p. 359). Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 430 ; *versione* II, p. 118 (voir app., p. 382). Ibn-Khaldūn dans Amari, *versione*, II, p. 175. Cf. Amari, *Storia*, I, p. 285-286 (2e éd., I, p. 415-146).

(2) Sur le règne de Michel II et notamment sur la révolte d'Euphémios et la conquête de la Sicile, il y aura certainement des informations à tirer d'un poème oraculaire iambique (180 vers) fort obscur, mais plein d'allusions, que M. S.G. Mercati a retrouvé dans le *Cod. Vatic.* 1234 (xe siècle), et dont Syméon. Mag. (p. 622), Théoph. Cont. p. 87, 7 et autres citent les trois premiers vers. Cf. *Actes du IIIe Congrès international d'Études byzantines*, Athènes 1932, p. 111 sqq.

Chapitre II.

L'EMPEREUR THÉOPHILE

(829-842)

Evénements de l'année 829.

La frontière arabo-byzantine.

Le jeune Théophile monta sur le trône en 829, au moment où les forces de l'Empire étaient requises par la guerre de Sicile.

Les Arabes de Crète, eux aussi, étaient fort menaçants. Nous savons qu'aussitôt après la mort de Michel II, ils écumèrent les côtes d'Asie Mineure, dévastèrent la partie maritime du thème des Thracésiens, emmenèrent en captivité la population du pays. Les Arabes s'avancèrent même jusqu'au mont Latros, fameux par ses monastères. Ils attaquèrent et massacrèrent les moines qui y vivaient. Mais alors, le commandant du thème, Constantin Contomytes (*ὁ κατὰ τὸν Κοντομύτην*), attaqua à terre les Arabes qui s'étaient éloignés de leurs vaisseaux et les massacra comme « des dauphins » (1). On ignore la date exacte de cette victoire.

(1) Cont. Theoph., p. 137, c. 39. Cf. Delehaye, *De Monte Latro eiusque monasteriis* en introduction à sa *Vie de Paul le Jeune de Latro* (*Analecta Bollandiana*, t. XI, 1892, p. 15) ; le même savant a donné une nouvelle édition de cette Vie dans la publication suivante : *Kgl. Museen zu Berlin. Milet*, hrsg. v. Th. Wiegand, Bd. III, H. 1, Berlin 1913, p. 101 sqq., cf. p. 179. — V. aussi Bury, p. 290-291. Lebeau, racontant cette expédition, dit que les Arabes, ayant débarqué dans la Thrace, la ravagèrent ; et qu'un détachement traversa la Thrace entière et s'avança jusqu'à la montagne de Latro « *dans la basse Mésie* » où il pilla un monastère et massacra les moines (Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, ed. Saint-Martin, vol. XIII, p.

Mais, on sait qu'au mois d'octobre 829, la flotte byzantine, ayant rencontré la flotte arabe près de l'île de Thasos, y essuya une défaite (1). Après la victoire de leurs vaisseaux, les Arabes continuèrent à piller les Cyclades et les autres îles (2). C'est à ce moment que se produisit la « dévastation de l'Athos » ; les moines et les séculiers qui y vivaient durent l'abandonner et pendant quelque temps l'Athos resta désert (3).

D'après M. E. W. Brooks [*English Historical Review*, XXVIII (1913), p. 433-434], c'est Ooryphas qui aurait réoccupé toutes les îles (sauf la Crète).

Pour Byzance, il eût été très important, dans des circonstances aussi difficiles, de conserver la paix avec les Arabes orientaux, une paix établie depuis Hārūn-al-Rašīd (807), si l'on ne tient pas compte de la participation des Arabes à la révolte de Thomas (4).

92-93). Évidemment Lebeau a pris *τῶν Θρᾳκησίων* pour la Thrace, et s'il parle de « Moesie » cela vient de ce qu'il n'a pas compris l'expression grecque « *Μυσῶν λείαν ποιεῖν* » qui signifie simplement « massacrer, anéantir ». Cf. Muralt, I, p. 413, qui rapporte cet événement à l'an 830 : *Constantin Contomytes défait les Surrasins qui dévastaient la Mysie.* Le Continuateur de Théophane donne l'indication la moins précise du monde : *κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν* (p. 137). Mais du fait que, dans ce même chapitre, il procède immédiatement au récit de la défaite de la flotte byzantine à Thasos, en octobre 829, on a déduit que ces événements étaient contemporains. Brooks, *English Historical Review*, 1913, p. 437, estime que la victoire de Condomytès est de 841.

(1) Cont. Theoph., p. 137, c. 39 : *καὶ κατὰ τὸν τῆς αὐτοκρατορίας δὲ χρόνον αὐτοῦ καὶ τὸν Ὀκτώβριον μῆνα εἰς ἰνδικτιῶνα ὀγδόην, ὁ τῶν Ῥωμαίων στόλος ἐν τῇ νήσῳ τῇ Θάσῳ καταναυμαχηθεὶς ἄρδην ἅπας ἀπώλετο.* (Cf. Muralt, I, p. 413).

(2) *Vita S. Theodorae Imperatricis*, p. VII et 9 (Regel, *Analecta Byzantino-russica*, Petropoli, 1891) = Georgii Hamart., ed. Muralt, p. 701-702 (798 de Boor). Cont. Theoph., p. 137. C. 39 : *καὶ κατὰ τὸ ἑξῆς δὲ τὰς Κυκλάδας νήσους, ἀλλὰ μὴν καὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας, ὁ τῶν Ἰσμαηλιτῶν κατασύρων στρατὸς οὐκ ἐπαύετο.*

(3) Porphyre Uspenskij, *L'Orient chrétien* (en russe), t. III, *L'Athos Monastique*, Kiev, 1877, p. 24 ; voir aussi p. 34.

(4) Cf. Ṭabarī, III, p. 730 à l'an 191 de l'hégire (17 novembre 806-5 nov. 807) : « et après cette année les Musulmans ne firent plus d'expédition d'été (contre Byzance) jusqu'à l'an 215 (28 fév. 830-17 fév. 831). Cf. Bury, p. 252, n. 1 : The silence of the Greek and Arabic chroniclers proves at least that the war was very languidly

Mais, dès les premières années du règne de Théophile, la paix fut rompue et le contemporain de cet empereur, le calife Ma'mūn, menaça quatre années de suite le territoire byzantin.

Sous le gouvernement de Ma'mūn (813-833), le cali at traversa une période extrêmement troublée.

D'abord ce fut la lutte fratricide entre les fils de Hārūn-al-Rašīd, Amīn et Ma'mūn, qui dura quatre ans et se termina par la victoire de Ma'mūn. Mais ce triomphe du Khorāsān et de l'élément perse produisit un vif mécontentement parmi les Arabes proprement dits. Ce fut la cause du soulèvement de Naṣr-ibn-Šebeṯ-al-'Uqaïlī, ennemi des Persans et des Šī'ites, et ancien partisan d'Amīn. Avec un autre chef de bandes appelé 'Amr, Naṣr fut pendant quatorze ans la terreur des habitants des deux rives de l'Euphrate. Ses deux forteresses étaient Kaisūm et Sarūğ, tandis que 'Amr s'était emparé de Samosate. La révolte de Naṣr, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le lieutenant de Bābek (probablement le Théophobe des Grecs), qui passa aux Byzantins en 834, la révolte, disons-nous, de Naṣr-ibn-Šebeṯ, prit fin en mars 825 (adar 1136), par la prise de Kaïšūm et la capture de Naṣr. Le rebelle fut envoyé à Bagdad auprès de Ma'mūn, « avec tous les rebelles », dit Michel le Syrien, lequel ajoute à propos de la conduite de Naṣr vis-à-vis des Chrétiens ces remarques intéressantes : « Quoique Naṣr fût un tyran, il aimait cependant les chrétiens, et il accablait sans pitié de toute espèce de tributs ceux d'entre les chrétiens qui apostasiaient ; il disait : « Pourvu que vous me donniez le tribut, chacun est libre de choisir la confession qu'il veut » ; et plusieurs retournèrent des mosquées aux églises » (1).

prosecuted in the reign of Leo. But there seem to have been hostilities, for we have a record of a eastern campaign of that Emperor. See THEODORE STUD. *Ep.* 213 (COZZA-L.), pp. 180-181 : *μετὰ τὸ ἐκστρατεῦσαι τὸν βασιλέα*, referring to A. D. 817. Moreover, in A. D. 816 a campaign was contemplated : see *Anon. A., Vita Theophanis* 2916 ; *Anon. B., Vita Theophanis*, 396. Cf. PARGOIRE, *St. Théophane, Vizantijskij Vremennik*, IX (1902), 73-81.

(1) Sur Naṣr-ibn-Šebeṯ-al-'Uqaïlī, cf. WEIL, *Gesch. d. Chalifen*, II, p. 201 et la copieuse note 3, qui renvoie aux sources arabes. Cf.

Outre la guerre égyptienne, Ma'mūn eut sur les bras une lutte acharnée contre la rébellion, qui avait éclaté, en 815-816, dans l'Aderbāiğān. Les rebelles, appartenant à la secte communiste des Khurramites, étaient commandés par le Persan Bābek. Leur séjour principal était la région montagneuse qui s'étend entre l'Aderbāiğān, l'Arménie et le Deïlam, presque jusqu'à Hamadān et Dīnawar : dans ce pays les tribus locales avaient accepté en grand nombre les doctrines de Bābek et, d'accord avec lui, s'étaient soulevées contre Ma'mūn (1).

surtout le récit très détaillé de Michel le Syrien, t. III, p. 21, 22, 23, 25, 26, 27, 30, 31, 36-38, 46, 47, 52-55. P. 37, nous voyons Naṣr s'associer à un autre rebelle nommé 'Abbās ; p.36 encore de curieux, détails sur les relations de Naṣr et des Byzantins (l'épisode est, nous dit-on, contemporain de la révolte de Thomas?) : « Quand le rebelle Naṣr apprit que Māmūn, roi des Ṭayāyē, se disposait à venir à Bagdad, il appela son secrétaire, un chrétien instruit, et il fit écrire une lettre au patrice Emmanuel (Manuel), comme s'il voulait s'allier aux Romains. En l'apprenant, l'empereur Michel envoya des ambassadeurs. Ceux-ci arrivèrent à Kaišūm. Naṣr étant alors à Sarūğ l'apprit, rassembla les rebelles et le leur annonça, en se glorifiant de la venue des envoyés des Romains. Ces (rebelles) furent remplis de colère : ils disaient : « Tu veux donc irriter Dieu et te faire apostat ? Par de tels propos, ils remplirent son âme d'amertume, de sorte qu'il envoya faire massacrer les ambassadeurs des Romains. » Voyez encore, p. 38, sur Naṣr et 'Abbās : « Tandis que ces deux aspics, Naṣr et 'Abbās, dominaient dans la région occidentale et infligeaient des maux aux hommes, ils s'excitèrent mutuellement à boire du vin, chacun se vantant d'y être le plus fort ». Le fils de Naṣr s'appelait Manṣūr (p. 54). — L'épopée byzantine de Digénis Acritas semble avoir gardé le souvenir de cette révolte de Naṣr dont le principal théâtre fut le domaine propre du héros byzantin (région de Samosate). Naṣr opère à la tête des Banū Qais (p. 30-31), et d'autre part Michel parle du siège d'Édesse par Naṣr et les siens (p. 38). Or, dans l'*Escorialensis*, la mère de l'émir exprime à son fils les craintes que lui inspirent les *Καισοί* qui menacent l'émirat (d'Édesse). Enfin, il est question de Manṣūr dans l'épopée comme d'un bandit dangereux. — Ajoutons qu'un autre bandit, ennemi de Digénis, *Ἀγκύλας*, paraît être un éponyme de la tribu des 'Aqūlāyē, plusieurs fois mentionnée dans le récit de Michel (peut-être les Banū 'Uqayl, la tribu de Naṣr).

(1) Bābek lui-même porte souvent le nom d'*al-Khurramī* ou d'*al-Khuramī*, et ses adhérents celui d'*al-Khurramīya* ou d'*al-Khuramīya* = clair, lumineux. Les Khuramīya s'appellent parfois *al-Muḥammira*, c.-à-d. ceux qui sont habillés d'un vêtement

Cette révolte se distingua par la fureur et le fanatisme que les deux partis belligérants portèrent dans à la lutte. Elle dura plus de vingt ans, et n'était pas terminée à la mort de Ma'mūn. Les armées du calife furent souvent vaincues, et, en 829-830, l'armée entière envoyée contre les révoltés avec ses chefs, fut anéantie par Bābek (1), dont la stratégie a été parfois comparée à celle d'Hannibal (2).

Enfin, pendant ces troubles sanglants, la guerre civile d'Égypte, qui durait depuis 812, força Ma'mūn d'y envoyer, en 828,

rouge, par opposition aux autres sectes qui se servaient comme symbole extérieur d'autres couleurs : le blanc, le noir ou le vert. Cf. Flügel, *Bâbek, seine Abstammung und erstes Auftreten* (*Zeitschrift d. Deutschen Morgenländ. Gesellschaft*, B. XXIII, S. 534). Voyez sur Bābek et les Khurramīya les deux articles s. vv. dans l'*Encycl. de l'Islam*. Depuis Weil, t. II, p. 235, n. 3, on répète que les *Κορμάτοι* dont parle le Continuateur de Théophane (p. 118), à propos du secours que le transfuge Manuel aurait apporté au Calife dans ses opérations contre eux, seraient les Khurramites. En réalité, dans ce passage, il s'agit des Qarmates, secte du x[e] siècle, ce qui prouve que la légende de Manuel est au plus tôt de cette époque. Cf. *Byzantion*, VIII, 1933, p. 574 et 773 sqq. — Les Arabes, qui assignent une durée de vingt ans à la révolte de Bābek, disent que celui-ci se souleva contre Ma'mūn en 201 (816-7) et qu'il fut exécuté à Samarra en 838. Il est remarquable que Michel le Syrien ne parle de lui qu'après l'avènement de Théophile, mais cette mention a lieu dans un *excursus* qui reprend les choses de haut (p. 50-52). Le Continuateur de Théophane semble ignorer la première période de la révolte, puisqu'il affirme que Théophobe se réfugia en terre d'Empire la cinquième année du soulèvement de Bābek. La date de l'arrivée des Perses de Naṣr est fixée par Ṭabarī, qui, sans mentionner Naṣr, dit que, à la fin de 833, après la défaite de Bābek par Isḥāq, les survivants se réfugièrent en territoire grec. C'est donc vraisemblablement en 834 que se produisit cet événement. On peut faire la conjecture que les cinq années dont parle le Continuateur, dans la source de celui-ci, n'étaient pas comptées depuis le début de l'insurrection, mais depuis l'avènement de Théophile. Il est vrai que ce passage de Théophane est par ailleurs légendaire, puisqu'il prétend que c'est Bābek lui-même qui s'est rendu à Sinope, ce qui paraît invraisemblable (confusion avec Théophobe ?). D'ailleurs Michel dit, à propos de Bābek : « Celui-ci alla chercher du secours près de Théophilus, empereur des Romains ».

(1) Weil, *Geschichte der Chalifen*, B. II, S. 238.

(2) Cf. H. Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, Berlin, 1893, S. 2 et 4.

pour pacifier le pays, son frère et héritier présomptif Abū-Isḥāq-Moḥammed, le futur calife Mu'taṣim-Billāh. Et peu après, comme nous le verrons plus loin, Ma'mūn lui-même partit pour l'Égypte.

C'est précisément en 830, au moment où la révolte d'Égypte n'étant pas encore domptée, les Khurramites menaçaient par leurs succès le pouvoir califal dans la Perse orientale, que soudain les hostilités s'allumèrent sur la frontière byzantine.

A cause de leurs continuelles hostilités avec les Grecs, les Arabes avaient dû s'occuper sérieusement de la fortification de leurs frontières.

La province limitrophe du territoire byzantin — elle s'appelait *'awāṣim* (1) — avait comme capitale Antioche ; en dehors de cette ville, la région comprenait encore une petite ville syrienne située sur l'Euphrate — rive droite — Bālis, (l'anc. *Barbalissus*), puis, plus loin, au milieu d'un désert, mais entourée d'un territoire bien cultivé, Manbiğ, et, en amont encore, Samsāṭ (Samosate). Sur la ligne frontière entre les deux empires, il y avait une série de places fortifiées. La place la plus importante de ces « confins », c'était la ville de Tarse, non loin du fameux défilé montagneux de Cilicie (*Pylae Ciliciae*), qui la séparait du territoire byzantin. Entourée d'une double muraille, abondamment pourvue de vivres, défendue en tout temps par une forte garnison de fantassins et de cavaliers, Tarse était aux yeux des Arabes le rempart le plus sûr contre une attaque des Byzantins. Voici d'ailleurs, au départ de Tarse, cette ligne de fortifications. A l'Est de la ville, on trouvait Adana, sur le fleuve Saïḥān (anc. *Sarus*), et Maṣṣīṣa (anc. *Mopsueste*) sur les

(1) *'Awāṣim*, c.-à-d. (les villes) qui défendent. Un écrivain arabe du xe siècle, Qodāma dit : « Ces villes s'appellent *'aṣim* parce qu'elles défendent la frontière et lui fournissent de l'aide contre les attaques des ennemis (Qodāma, ed. de Goeje, dans *Bibliotheca geographorum arabicorum*, VI, p. 253 (texte arabe), 193 (trad. franç.)». Sur les 'Awāṣim comparez l'article de Streck dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, vol. I, Leiden 1911 ; Bury, p. 244 sqq., notamment p. 249 (*The frontier defence of the Empire and the Caliphate*), et voyez le tome troisième de *Byzance et les Arabes*, par M. E. Honigmann, intitulé *Die Ostgrenze des byz. Reiches von* 363 *bis* 1071, où l'on trouve toute la bibliographie.

deux rives du fleuve Ǧaīḥān (anc. *Pyramos*). Au Nord de Maṣṣīṣa, 'Aïnzarba (Anazarba) avec ses palmiers, ses riches jardins et ses cultures ; puis au Nord-Est Mar'aš (non loin de l'ancienne Germaniceia) ; puis à l'Ouest de l'Amanus septentrional la forteresse de Hārūniya, bâtie par Hārūn-al-Rašīd (1) ; encore un peu au Nord-Est de Mar'aš se trouvait la forteresse de Ḥadaṯ (2) (*Ἄδατα*), puis, plus encore au Nord-Est, Malaṭya. Toute cette ligne de villes, depuis Tarse

(1) Hārūniya est située à une distance de 12 km. au Nord-Ouest de Baghče ; voir E. Honigmann, dans *O. L. Z.*, 1931, col. 1066.

(2) Sur la situation de Ḥadaṯ, en grec *Ἄδατα*, les modernes ont longtemps discuté. Weil (*op. cit.*, B. II, S. 98) affirmait que Ḥadaṯ se trouvait entre Mar'aš et Manbiǧ, donc au Sud de Mar'aš, et son opinion a été longtemps admise. L'illustre savant anglais Ramsay, se fondant sur les sources byzantines de l'histoire des campagnes arabes, dit, moins inexactement, que la forteresse d'Adata « se trouve un peu au Nord de Germanicée » (*The historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 278). C'est naturellement à tort que le chroniqueur Glycas (Bonn, p. 549) identifie Germanicée avec Adata : *Γερμανικόπολιν τινα λεγομένην Ἄδατα* ; c'étaient deux villes différentes ; cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 278. D'ailleurs on peut trouver dans les géographes arabes des renseignements assez précis sur la situation de Ḥadaṯ. Yāqūt dit : « la puissante forteresse de Hadaṯ (se trouve) entre Malaṭya, Samosate et Mar'aš, du côté de la frontière byzantine. (Jacut, *Geographisches Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, B. II, p.218) ». Ce témoignage établit que Ḥadaṯ se trouvait plus au Nord que Mar'aš. En un autre passage (B. I, p. 514) Yāqūt dit que près de Mar'aš se trouve le lac de Ḥadaṯ qui, commençant à 12 milles de Ḥadaṯ dans la direction de Malaṭya va jusqu'à Ḥadaṯ. En effet, près de Mar'aš, il y a une série de trois lacs, situés au Nord-Est de la ville ; cf. les cartes dans l'atlas de Stieler, dans Ramsay, *op. cit.*, p. 267. Dans Ibn-Khordāḏbeh (ed. de Goeje, = *Bibl. Geographorum Arabicorum*, Vol. VI, p. 97 (texte ar.) et 70 (trad. fr.) nous lisons que Ḥadaṯ se trouve à une distance de cinq parasanges de Mar'aš, de même dans Qodāma-ibn-Ǧa'far, ed. de Goeje, *ibidem*, vol. VI, p. 216 arabe et p. 165 fr. Un géographe arabe du XIe siècle, al-Bakri, écrit que la ville d''Arbasūs (Arabissos, auj. Yarpuz au nord de Mar'aš) était située en face de Ḥadaṯ (*Das geographische Wörterbuch* el-Bekri's, *herausg. von* F. Wüstenfeld, Göttingen, 1876, S. 657). Cf. Guy le Strange, *Al-Abrik, Tephrike, the capital of the Paulicians* dans *The Journ. of the royal. Asiat. Soc.*, 1896, p. 741. Cf. Anderson, *The Campaign of Basil I against the Paulicians in* 872 *A. D.* dans *The Classical Review*, vol. X (1896), p. 138 : *on the Ak-su near Inekli.*

jusqu'à Malatya avait été puissamment fortifiée, surtout dans les premières années du règne d'Hārūn-al-Rašīd (1). Les revenus que le califat tirait de cette province-frontière étaient assez insignifiants en comparaison des frais qu'occasionnait sa défense. Les revenus de la frontière syrienne en y comprenant Tarse, Adana, Maṣṣīṣa, Anazarba, Hārūniya et quelques autres villes, atteignaient, d'après les renseignements arabes officiels, environ 100.000 dinars ou un million et demi de francs or (2), qui étaient dépensés à des travaux publics, à l'entretien d'espions, de courriers, de postes de garde dans les défilés des montagnes, aux gués des fleuves, dans les forteresses etc. Pour les garnisons de ces villes des forces militaires spéciales étaient nécessaires. D'ailleurs, alors que le revenu annuel de la frontière syrienne était de 100.000 dinars, on fixait pour les expéditions d'été et d'hiver, tant sur terre que sur mer, une dépense de 200.000 et parfois même de 300.000 dinars, c.-à-d. environ quatre millions et demi de francs. Les revenus de la frontière de Mésopotamie, qui comprenait Mar'aš, Hadaṯ, Malatya et quelques autres villes se montaient à 70.000 dinars, c.-à-d. 1.050.000 francs or; on dépensait 40.000 dinars pour l'entretien général de cette frontière; les 30.000 autres étaient affectés à la solde des troupes, et on y ajoutait encore chaque année au moins 120.000, et parfois jusqu'à 170.000 dinars, sans compter les dépenses extraordinaires, spécia-

(1) Qodāma, de Goeje, BGA. VI, p. 253-254 ar. et 193-194 fr. Iṣṭakhrī, *Viae regnorum. Descriptio ditionis moslemicae*, ed. de Goeje, = *Bibl. Geogr. Arabic.*, vol. I, Lugd. Batavorum, 1879, p. 65, 67. Iṣṭakhrī, *Das Buch der Länder, aus dem Arabischen übersetzt von* Mordtmann, Hamburg, 1845, S. 37-46. Cf. Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, B. I, S. 349-350.

(2) Au début du califat, le dīnār valait dix dirhems, puis plus tard douze et plus; sous Rašīd 20 et même 22 dirhems, sous Mutawakkil 25; Qodāma dit au xe siècle qu'un dīnār vaut 15 dirhems. Cf. Kremer, *op. cit.*, B. I, S. 362. Kremer, *Ueber das Einnahmebudget des Abbasiden-Reiches, Denkschriften der philos. hist. Cl. d. Akad. der Wissenschaften zu Wien*, 1887, B. 36, S. 287 (il existe un tirage à part). Quant au dirhem, il équivaut à peu près à un franc or. En comptant 15 dirhems pour un dīnār et un dirhem comme égal à la valeur nominale d'un franc or, nous obtenons, pour 100.000 dīnārs, environ un million et demi de francs or.

lement affectées à telle ou telle expédition, et qui étaient proportionnées à l'importance de chacune (1).

Mais toutes ces dépenses étaient tout à fait insignifiantes, quand on les compare à la somme totale des revenus que le califat encaissait sous le règne de Ma'mūn ; en 820, en effet, le revenu du califat d'Orient dépassait un milliard de francs d'avant-guerre (2).

Parmi les incursions arabes en territoire byzantin, il faut distinguer celles de printemps, celles d'été et celles d'hiver.

L'incursion de printemps commençait au milieu de mai, époque où les chevaux étaient déjà bien en point, engraissés dans les pâturages de printemps ; elle durait trente jours, donc jusqu'au milieu de juin ; pendant ce temps, les chevaux arabes trouvaient dans les prés byzantins une nourriture abondante et pour ainsi dire, un second pâturage de printemps. Du milieu de juin à la mi-juillet, les Arabes s'accordaient du repos à eux et à leurs chevaux. L'expédition d'été commençait au milieu de juillet et durait soixante jours. Quant aux expéditions d'hiver, les Arabes n'en entreprenaient qu'en cas d'absolue nécessité ; de toutes manières, en cette saison, ils ne pénétraient pas très avant dans le territoire ennemi et s'arrangeaient pour que l'invasion ne durât pas en son entier plus de vingt jours, le soldat chargeant son cheval des vivres nécessaires pour ces trois semaines. Ces expéditions d'hiver se faisaient à la fin de février et dans la première moitié de mars (3).

(1) Qodāma, ed. de Goeje, p. 253-254 ar. et 193-195 fr.

(2) Cf. de Slane, *Notice sur Kodâma et ses écrits* (*Journal Asiatique*, t. XX, 1862, p. 181). Kremer, se basant sur les données dignes de foi de l'« *Histoire des Vizirs* » de Ǧahšiyārī (mort en l'an 331 de l'hégire = 942-943), fixe le total des revenus à l'époque d'Hārūn-al-Rašīd à 530.312.000 dirhems. Cf. Kremer, *Ueber das Budget der Einnahmen unter der Regierung des Hārūn-ar-Rašīd nach einer neuaufgefundenen Urkunde, Verhandlungen des VII. internationalen Orientalistencongresses. Semitische Section*, Wien, 1888, S. 12-13, 14. Cf. *Publications du département oriental de la Soc. imp. russe d'Archéologie* (*Zapiski vostočnago otdělenija Imp. Russkago Arkeologičeskago Obščestva*), t. IV, St.-Pétersbourg, 1889-1890, p. 128-131.

(3) Qodāma, ed. de Goeje, VI, p. 259 ar. et 199-200 fr. Comp. ces données avec celles de Leo Philosoph., *Tactica. Const.* XVIII, 125 (Migne, *P.G.*, t. 107, p. 976).

Campagne de 830.

Déjà, lors du soulèvement de Thomas, la coopération des Arabes avec lui prouve que Ma'mūn projetait une offensive contre les Byzantins. La défaite de Thomas et les troubles intérieurs du califat empêchèrent alors Ma'mūn d'exécuter ses desseins. La guerre de Sicile, qui détournait l'attention et les forces de l'empereur vers l'Occident, apparut au calife comme une circonstance très favorable : malgré ses embarras intérieurs, qui n'avaient pas encore pris fin, il ouvrit les hostilités en 830, en Asie Mineure.

Après avoir décidé une expédition contre les provinces byzantines, Ma'mūn quitta Bagdad après le 20 mars 830 (1). Il confia, pour le temps que durerait son absence, le gouvernement de Bagdad et de toute la province du Sawād, qu' aujourd'hui encore les Turcs connaissent sous son vieux nom perse d''Irāq, du Ḥolwān et des villes du Tigre à Isḥāq-ibn-Ibrāhīm-ibn-Muṣ'ab.

Ma'mūn s'arrêta quelque temps, en avril, dans la ville de Tekrīt sur le Tigre (au Nord de Bagdad), où il célébra les noces de sa fille Umm-Faḍl avec Moḥammad, de la famille d''Alī (2), puis il remonta le Tigre vers Mōṣoul, d'où, traversant la plaine mésopotamienne d'est en ouest, puis passant l'Euphrate, il s'en alla par Manbiğ, Dābiq (3), Antioche et Maṣṣīṣa, à Tarse (4), qu'il avait choisi comme point de départ pour son expédition.

(1) Ṭabarī dit que d'après certains témoignages, Ma'mūn quitta Bagdad le samedi 27 du mois de muḥarrem, c.-à-d. le 26 mars et selon d'autres le mercredi 24 de ce mois, c.-à-d. le 23 mars (Ṭabarī, III, p. 1102) (voir app., p. 287).

(2) Ṭabarī, III, p. 1102 (voir app., p. 287-288). Cf. Weil, *op. cit.*, B. II, S. 258.

(3) *Dābiq*, ville située à 4 parasanges d'Alep ; à son sujet, voir Yāqūt, B. II, p. 513.

(4) Sur la première expédition de Ma'mūn dans les sources arabes, voir Ṭabarī, II, p. 1102-1103 ; Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 294-295, qui ne fait que résumer quelque peu le récit de Ṭabari (voir app., p. 351). Ya'qūbi, *Historiae*, ed. Houtsma, Lugd. Batav., 1883, vol. II, p. 567-568 (voir app., p. 272). Quelques courtes mentions dans de Goeje, *Fragmenta historicorum arabicorum*, Lugd. Bat., 1869-71, p. 374 et 464 (voir app. p. 370).

C'est à cette expédition de Ma'mūn qu'est liée la première mention que nous ayons de la secte religieuse des Sabéens en Mésopotamie septentrionale. Durant sa marche vers Tarse, à Ḥarrān (anc. *Carrhae*), dans la Mésopotamie septentrionale, Ma'mūn remarqua certains habitants, qui le frappèrent par leur habillement et leurs cheveux longs. Reconnaissant qu'ils n'étaient ni chrétiens, ni juifs, ni persans, qu'ils ne croyaient pas au prophète et qu'en général ils n'appartenaient à aucune des nationalités protégées par le calife, Ma'mūn prit la décision suivante : ils devaient embrasser l'Islam ou l'une des religions reconnues dans le Coran, ou bien, ils seraient exterminés. Une partie de ces Ḥarrānites accepta l'Islam ou le christianisme, d'autres laissèrent leur costume spécial et se rasèrent les cheveux ; il s'en trouva aussi qui préférèrent conserver leur foi. Alors un légiste arabe leur conseilla de prendre le nom de Ṣābiens, dont le Coran fait mention. Et en effet cela les sauva. Jusqu'alors, le nom des Ṣābiens avait été inconnu dans la Mésopotamie septentrionale (1).

Au milieu du mois de ǵumādā I, c.-à-d. environ à la mi-juillet (2), Ma'mūn et son fils 'Abbās, accompagnés probablement du transfuge byzantin Manuel (3), quittèrent Tarse et

(1) Cf. D. Chwolson, *Die Ssabier und der Ssabismus*, B. I, St-Pétersbourg, 1856, S. 139-141.

(2) Ṭabarī, III, p. 1103 (voir app., p. 288).

(3) Ṭabarī mentionne Manuel, transfuge byzantin, compagnon du fils du calife, avant l'entrée des Arabes en territoire byzantin. Manuel et 'Abbās auraient rencontré le calife à Ra's-al-'Aïn. Ce détail est parfaitement croyable. Quant à Ya'qūbī, il nous dit que Ma'mūn s'empara d'Anqira, et il ajoute : « de là s'enfuit le patrice Manuel ». Dans ce passage Anqira doit être une faute pour Qurra. Nous savons en effet, par Ṭabarī, que Ma'mūn prit Qurra le 21 juillet 830. C'est la même année que Ṭabarī met la rencontre de Manuel, d''Abbās et Ma'mūn à Ra's-al-'Aïn. Jusqu'à présent, on a compris la petite phrase : « de là s'enfuit le patrice Manuel », comme signalant la fuite de Manuel chez les Arabes. Mais nous croyons avec M. Canard qu'elle signifie le contraire, et qu'il s'agit de la fuite de Manuel de chez les Arabes auprès des Byzantins. S'il en est ainsi, la tradition arabe est très proche de la tradition grecque (Genes., p.72-3) : Manuel passa aux Grecs *πρὸς πολίχνιον ὃ Γέρων ἐκέκλητο*, après avoir accompagné, jusqu'à la frontière, le fils du calife. Géron, qui

envahirent le territoire byzantin. Dans l'armée du calife se trouvaient les généraux Ašināš, ʿUǧaïf, Ǧaʿfar-al-Khayyāṭ.

Dès l'entrée en campagne, ʿAbbās reçut l'ordre de se diriger vers Malaṭia ; il opéra — avec Manuel — dans la région Malaṭia-Ḥadaṯ.

Dans l'entretemps, Ma'mūn, s'avançant par la route ordinaire à travers le défilé de Cilicie, pénétra en territoire byzantin.

Les hostilités se déroulèrent surtout en Cappadoce, dans le district-frontière voisin de la Cilicie, où existaient en grand nombre des abris souterrains où demeuraient ou se réfugiaient les habitants. Ce district est connu dans les sources arabes sous le nom de Maṭāmīr (1). Aujourd'hui encore, dans cette

est un faubourg d'al-Ḥadaṯ, a-t-il été confondu avec *Κόρον*, comme chez Yaʿqūbī Anqira est pour Qurra? Il y a plusieurs possibilités : sans doute est-ce le Grec qui a raison ; en ce cas, à cause d'une similitude de noms, la fuite de Manuel près d'al-Ḥadaṯ-Géron, aurait été indûment rattachée par Yaʿqūbī à la prise de Qurra en 830. Quoiqu'il en soit, l'accord des Grecs et des Arabes plaide en faveur de notre interprétation de la phrase de Yaʿqūbī. Ajoutons une preuve décisive en faveur de la date de 830, pour le retour de Manuel : Ibn-Ṭaifūr, dont le témoignage n'avait pas été utilisé jusqu'à présent, nous dit, p. 264, qu'ʿAbbās, après son expédition, en ramaḍân 22 oct. - 20 nov. 830, rentra en territoire musulman par le Darb-al-Ḥadaṯ, laissant Manuel qui avait fait toute la campagne avec lui, au commandement des forteresses conquises. Mais Manuel le trahit, chassa les Musulmans qu'il lui avait laissés, s'empara des dépôts d'armes et se réconcilia avec l'empereur. Cf. Ṭaïfūr (app., p. 392).

Ajoutons encore que dans ces conditions 1°) il est très vraisemblable, comme le dit un auteur inconnu, mentionné par le Continuateur de Théophane, que Manuel s'est enfui chez les Arabes non sous Théophile, mais sous son père Michel II ; 2°) que le récit de la bataille au cours de laquelle, d'après Génésius et le Continuateur, Manuel aurait sauvé Théophile avant sa fuite, ne doit pas être pris au sérieux. Or, la comparaison des textes grecs nous a précisément permis d'établir que ce récit est un simple démarquage du récit de la bataille de 838, où Théophile fut effectivement sauvé par Manuel. Enfin, 3°) il est tout naturel, si Manuel est rentré à la fin de 830, que les Byzantins aient mis ce retour en rapport avec l'ambassade de Jean le Grammairien, envoyée probablement au calife par Théophile pour lui notifier son avènement. Pour le détail de l'affaire de Manuel voyez les *Notes Complémentaires*, p. 413 sqq.

(1) *Ḏāt-al-Maṭāmīr* ou simplement *Maṭāmīr* est le nom d'une région située sur la frontière militaire de Syrie (Yāqūt, IV, p. 563) :

plaine, à *Hassa Keui* par exemple, on peut voir dans chaque maison un étage creusé sous la terre à même la roche : en outre ces chambres souterraines sont réunies l'une à l'autre par des conduits longs et étroits qui permettent de se rendre sous terre d'une maison à l'autre (1).

Toute une série de forteresses grecques, incapables de résister à la puissance militaire du calife, se rendirent à lui. La première qui tomba fut Māğida, dans cette région de Maṭāmīr dont il vient d'être question (2). Le calife fit grâce de la vie à la population de Māğida. Après la prise de celle-ci, Ma'mūn assiégea une seconde forteresse cappadocienne, Qurra (3), qui, après une résistance acharnée, fut prise le dimanche

c'est là que se trouvaient les forts suivants : *Balīsa, Malandasa, Qūniya, Malaqūbiya, Badāla, Bārnawā* (?) et *Sālamūn* (Ibn-Khordāḏbeh, ed. de Goeje, VI, p. 108, 80). Le mot arabe « maṭmūra » lui-même, avec le pluriel « meṭāmīr » désigne originairement « une cavité, un fossé » puis « des constructions souterraines sous les forteresses où l'on enfermait les captifs ou les esclaves chrétiens ». Cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, t. II, p. 60. Sur les forteresses des « maṭāmīr » cf. Honigmann, *Die Ostgrenze*, p. 46.

(1) Ramsay, *op. cit.*, p. 293, 356. Cf. R. Oberhummer und H. Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien*, Berlin, 1899, S. 120, 123, 182. Léon le Diacre, parlant de l'expédition de Nicéphore Phocas vers les portes de Cilicie en 963 appelle les habitants de cette contrée des *troglodytes* : *καὶ πρὸς τὴν Καππαδοκῶν ἀφικόμενος (Τρωγλοδῦται τὸ ἔθνος τὸ πρόσθεν κατωνομάζετο, τῷ ἐν τρώγλαις καὶ χηραμοῖς καὶ λαβυρίνθοις, ὡσανεὶ φωλεοῖς καὶ ὑπιωγαῖς* (*sic*) *ὑποδύεσθαι...*) Leo Diac., p. 35.

(2) Ibn-Khordāḇḏeh dit que parmi d'autres points fortifiés de la Cappadoce dans la région de Maṭāmīr se trouve la forteresse de Māğida (Ibn-Khordāḏbeh, ed. de Goeje, p. 108 et 80). D'après Mas'ūdi en Cappadoce non loin de la frontière syrienne se trouvait un entrepôt souterrain de blé appelé *Māğida*, environ à vingt milles de la forteresse de Lu'lu' (Mas'ūdi, *Kitāb-at-tanbīh wa'l-iśrāf*, ed. de Goeje, = *Bibl. Geographorum arabicorum*, vol. VIII, Lugd. Batav., 1894, p. 178 ; voir El-Mas'ūdī, *Le livre de l'avertissement, trad. par* B. Carra de Vaux, Paris, 1897, p. 242).

(3) Ibn-Khordāḏbeh mentionne Qurra parmi d'autres forteresses de Cappadoce (Ibn-Khord., p. 108 et 80). A notre avis, on peut identifier la forteresse de Qurra avec celle qui est souvent mentionnée par les écrivains byzantins en Cappadoce sous le nom de *Κόρον* ; ainsi, par ex., de l'époque de Léon le Sage nous avons ce renseignement : *καὶ παρελήφθη τὸ κάστρον τὸ Κόρον ἐν τῇ Καππα-*

26 du mois de ǧumādā I, c.-à-d. le 21 juillet, et détruite. La population de Qurra implora la pitié du calife et Ma'mūn fit grâce de la vie aux habitants de la ville conquise (1).

Ensuite la forteresse de Sundus (2) se rendit à Ašnās et

δοκίᾳ ὑπὸ τῶν 'Αγαρηνῶν (Georg. Ham., ed. Muralt, p. 775 [855 Bonn] = Sym. Mag., p. 702 ; Cont. Theoph., p. 360) ; Constantin Porphyrogénète dit dans son traité sur les Thèmes : *τῆς δὲ δευτέρας Καππαδοκίας εἰσὶ πόλεις ὑπὸ ἡγεμόνα ὀκτώ... φρούριον τὸ καλούμενον. Κόρον* (Const. Porph., *De Thematibus*, t. III, p. 21). Peut-être faut-il reconnaître les traces de cette forteresse dans les fortifications ruinées de *Wīrān Šeher* au Sud-Est d'*Aq-Seraï*, l'ancienne *Colonia Archelais*, près de la montagne *Ḥassan Dāgh*. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 355. Bury, p. 437, n. 2. Nous croyons d'ailleurs que le nom même de Qurra s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans cette région. Sur la carte de R. Kiepert, on trouve à 30 km. de Wīrān Šeher, une localité nommée Küre, au Sud du Melendiz Dāgh. V. *Die Ostgrenze*, p. 45, n. 7.

(1) Ṭaïfūr (app. p. 392) ; Ya'qūbi, *Historiae*, vol. II, p. 567-568. Dans le texte de Ya'qūbī, au lieu de Qurra, on trouve Ancyre qui sans doute doit être corrigé en Qurra. C'est ici que se trouve dans Ya'qūbī la mention de Manuel. « Et le patrice Manuel s'enfuit d'elle (c.-à-d. de Qurra) ». Mais voyez les *Notes Complémentaires*, p. 413 sqq.

(2) La forteresse de *Sundus*. Il faut la reconnaître, à notre avis, dans le nom grec de *Soanda* ou *Soandus* (auj. *New-Šehir* ?). C'était un point de la Cappadoce qui toujours eut une assez grande importance, parce qu'il était situé là où se joignaient les routes de Parnassos et d'Archelaïs vers Césarée ; en outre *Soandus* était la ville par où passait la route de Justinianopolis-Mokissos vers Tyane et les portes de Cilicie dans la direction du Sud. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 220, 295. Weil dit : *sandte er den Feldherrn Aschnas gegen Sundus* (*Tsamandus ?*) Weil, B. II, S. 239. Mais il n'y a aucune raison de supposer que derrière le nom de Sundus se cache celui de Tzamandus, car la situation probable de ce dernier point—Aziziye sur le Zamanti-su, en tous cas dans ces parages —se trouve beaucoup trop loin à l'Est du théâtre des opérations en 830. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 289-292. On a pensé, mais sans raison, à identifier Soandos avec le village de *Scandos* dont il est fait mention dans la *Vie de S. Sabas* : *ἀναχωρεῖ (Σάβας) πρὸς Γρηγόριόν τινα ἐκ πατρὸς θεῖον, ὡς ἀπὸ τριῶν σημείων οἰκοῦντα* (du village de Mutalaska) *ἐν κώμῃ Σκανδῷ καλουμένῃ*. *Sabae Vita per* Cyrillum Scythopolitanum dans Cotelier, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III, 1686, p. 222 = ed. Iv. Pomjalovskij, St. Pétersbourg, 1890, p. 12 (*Soc. des Curieux de l'Ancienne Littérature* [Obščestvo Ljubitelej drevnej pismennosti], t. 96). Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 295, dont la supposition est réfutée par Ruge, Pauly-Wissowa 's *Realencycl.*, III A, col. 768, s. v. *Soanda*. Rappelons qu'on a voulu trouver, peut-être sans raison, le nom de Soandos,

celle de Sinān (1) à 'Uǧaïf et à Ga'far-al-Khayyāṭ.

C'est cette première expédition, la prise de Qurra par les Arabes, où les sources arabes mentionnent la fuite de Manuel, que l'on mettait naguère en rapport avec l'épisode de Théophile sauvé par Manuel. Mais nous avons prouvé qu'en 830, Manuel *rentra* en territoire byzantin, et que « la bataille de 830 », au cours de laquelle il aurait sauvé l'empereur, n'est qu'une fiction (2).

Après son heureuse expédition Ma'mūn retourna à Damas (3).

Campagne de 831.

Théophile, désireux de se venger sur le calife de son insuccès de 830, profita de ce que son ennemi s'était éloigné des fron-

dans le moderne Soghanly-déré, c.-à.-d. la vallée aux oignons au S.-E. de New-Šehir. Cf. H. Grégoire, *BCH*, 1909, p. 95.

(1) La forteresse de Sinān se trouvait, selon toute vraisemblance, assez près d'Héraclée et de Tyane. Ibn-Khordādbeh cite l'apostrophe suivante d'un poète à la ville d'Adana : « O toi qui es séparée de moi par les montagnes et les rochers grecs, par les deux gués de la rivière Saïḥān, par le défilé de Cilicie qui coupe la route, par Tyane, Héraclée et la forteresse appelée *Ḥiṣn-Sinān* (Ibn-Khurdādbeh, ed. de Goeje, p. 99 et 72). Yāqūt (III, p. 155) dit brièvement : « La forteresse de Sinān se trouve dans le territoire grec qu'a conquis 'Abdallāh-ibn-'Abdalmelik-ibn-Merwān ». On trouve sur la carte de R. Kiepert, entre le Ḥasan Dāgh et Aqseraï, un village nommé Sinani. C'est peut-être le nom de la forteresse, qui doit être cherchée dans cette direction.

(2) Genes., p. 62-63. Nous parlons plus en détail de la date de la fuite de Manuel dans la note 3, page 99 et plus loin, p. 413 sqq. Cf. l'historien arménien Vardan (du XII[e] siècle) qui, en rapportant (sans doute à juste titre) la fuite de Manuel à l'époque de Michel II, dit que Ma'mūn le reçut avec de grands honneurs, lui assigna une pension journalière de 1306 pièces d'argent et lui fit, en outre, continuellement des présents extraordinaires. *Histoire Universelle* de Vardan le Grand, trad. (russe) d'Emin, 1861, p. 99. Ibn Ṭaïfūr parle aussi d'un séjour de Manuel à Bagdad (app. p. 392).

(3) Ṭabarī, (III, p. 1103) et Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 295) (voir app., p. 288 et p. 347), Ya'qūbi, *Hist.*, II, p. 568 (voir app., p. 272) ; De Goeje, *Fragmenta historicorum arabicorum*, Lugd. Bat., 1869, t. I, p. 374 (voir app., p. 370).

tières byzantines, pour traverser inopinément les montagnes du Taurus et pour massacrer une partie de la population de Tarse et de Maṣṣīṣa ; le nombre des Musulmans qui périrent dans ce carnage atteignait deux mille (1). Après cette victoire, l'empereur rentra triomphalement dans la capitale (2).

Peut-être simultanément, d'autres détachements de l'armée de Théophile pénétraient dans le Nord-Est de la Cappadoce, et près de la forteresse de Kharsianon, résidence du stratège du thème du même nom, infligèrent aux Arabes une importante défaite. Le nombre des prisonniers musulmans atteignit 25.000, selon le Continuateur de Théophane (3). Le stratège du thème de Kharsianon était, à cette époque, un certain Eudokimos (4), semble-t-il, qui dès la fin du IXe

(1) Ṭabarī (III, p. 1104) et Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 295) disent : « leur nombre (celui des Musulmans tués) fut, dit-on, de 1600. » (voir app., p. 288). Cf. l'Anonyme de Goeje (*Fragm. hist. arab.*, p. 374) : « l'empereur grec pénétra dans le territoire et massacra,de la population de Tarse et de Maṣṣīṣa, environ 2000 hommes » (voir app., p. 371).

(2) Cont. Theoph., p. 114 : *μετὰ νίκης λαμπρᾶς πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἐπανέρχεται.*

(3) Cont. Theoph., p. 114, c. 23 : *τῷ δ'ἐπιόντι ἐνιαυτῷ ἔξεισι πάλιν μετὰ δυνάμεως ὁ Θεόφιλος, καὶ κατὰ τὸ Χαρσιανὸν πολλὰ ἐκ τῆς προτέρας νίκης τῶν Ἰσμαηλιτῶν ἀπανθαδιαζομένων καὶ ἀλαζονευομένων, τούτοις συμπλακεὶς πολλούς τε χειροῦται τούτων καὶ λείαν λαμβάνει ὡς τῶν πέντε καὶ εἴκοσι ἄχρι χιλιάδων.*

(4) Ch. Loparev, *Vie de St. Eudokimos le Juste*, 1893 (*Monuments de l'ancienne littérature* [*Pamjatniki drevnej pisĭmennosti*] XCVI), c. 7 : *Ἀμέλει καὶ στρατοπεδαρχεῖν μέρους τοῦ Καππαδοκῶν χειροτονηθεὶς καὶ περὶ τὸ καλούμενον Χαρσιανὸν διατρίβων.* Cf. Loparev, dans *Viz. Vrem.* IV, 1897, p. 355-356. Pour les témoignages qui représentent Saint Eudokimos comme un contemporain de l'empereur Théophile, voir Loparev, *op. cit.*, p. IX-XI. V. Vasilievskij, *Le manuscrit synodal du Métaphraste* dans le *Journal du Min. de l'Instr. publ.* (russe), 1897, juin, p. 392-393. On sait que Kharsianon fut pris par les Arabes en 730 (Theoph., ed. de Boor, I, p. 409). Il faut distinguer la forteresse et le territoire de Kharsianon, La première se trouvait, suivant M. E. Honigmann, à Mušalem Qal'e au Sud de Zile (Zela) et à l'Ouest de Sivas, emplacement que Ramsay croyait être celui d'Hypsele. Mais Hypsele = Ipsala.M. Adontz, au contraire, reconnaît Kharsianon dans *Horsana*, à 20 km. de Sivas (rive gauche de l'Halys) : cf. *Byzantion*, X, 1. Le site est décrit dans la *Vie de S. Michel Maleinos* (ed. L. Petit, dans *Revue de l'Orient*

siècle fut canonisé par l'église (1).

On prépara pour l'empereur une rentrée magnifique (2).

Chrétien, t. VII, 1912, p. 550). Cette forteresse fut le chef-lieu d'une subdivision du thème des Arméniaques (d'abord turme, puis clisurarchie indépendante). Enfin la clisurarchie de Kharsianon fut érigée en thème. La date de cette érection se place entre 863 et 873. Le *Taktikon Uspenskij* (vers 856) ne connaît encore qu'un clisurarque de Kharsianon (BENEŠEVIČ *Byz.-neugr. Jahrb.*, t. V, 1927, p. 119, 155-6); lors de la bataille de 863, c'est un clisurarque qui commande les troupes de Kharsianon (THEOPH. CONT., p. 181, 15. 183, 9) et d'après le même CONTINUATEUR, c'est encore le clisurarque de Kharsianon qui capture le fils de l'émir. Il faut noter toutefois que Génésius attribue ce dernier exploit à un *mérarque* du nom de Makhairâs, opérant dans le *thème* de Kharsianon (GÉNES., p. 97, 2). Il est probable que Génésius, dans l'emploi de ce terme, commet un léger anachronisme. En 873, lors des combats avec les Pauliciens, on cite pour la première fois le stratège de Kharsianon. En ce qui concerne Eudokimos, s'il fut vraiment stratège de Kharsianon, il ne peut guère avoir été contemporain de l'empereur Théophile. On peut supposer que l'érection en stratégie a précisément récompensé la part glorieusement prise par les troupes de Kharsianon à la journée de 863.

(1) Cf. A. DMITRIEVSKIJ, *Description des mss. liturgiques conservés dans les bibliothèques de l'Orient Orthodoxe*, 1895, t. I, *Τυπικά*, Typikon de la grande église de Constantinople du IXe-Xe siècle, p. 98, au 31 juillet : *τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Εὐδοκίμου τοῦ ἐν Ἑξακιονίῳ.* Le prof. KRASNOSELCEV considère comme certain que ce typikon a paru à la fin du IXe s. KRASNOSELCEV, *Le Typikon de l'église de Ste Sophie à Constantinople, Chronique de la soc. hist.-phil. auprès de l' Univ. Imp. de Nouvelle-Russie*, II. *Section byzantine*, I, 1892, p. 165. (Les deux travaux cités sont en russe).

(2) Dans le traité des cérémonies de Constantin Porphyrogénète, on a conservé la description de deux rentrées triomphales de Théophile dans la capitale à la suite d'expéditions heureuses contre les Sarrasins (*De Caerimoniis Aulae byz.*, p.503-508). Il n'y eut que deux expéditions assez heureuses sous Théophile pour mériter ces honneurs : l'une qui est celle dont nous parlons, celle contre Tarse et Maṣṣīṣa, et l'autre dont il sera question plus loin, la fameuse campagne de 837 contre Zapetra. Le titre que Constantin a mis à ce chapitre confirme notre supposition ; c'est : *ἡ ἀπὸ τοῦ φοσσάτου ἐπάνοδος Θεοφίλου βασιλέως, ὅτε ἐνίκησεν κατὰ κράτος τοὺς ἀπὸ Κιλικίας στρατοπεδεύσαντας κατ' αὐτοῦ Ταρσίτας, Μομψουεστίτας, Ἀδανίτας, Εἰρηνουπολίτας, Ἀναζαρβήτας καὶ λοιποὺς χιλιάδας κ'* (*De Caerim.*, p. 503). HIRSCH (*op. cit.*, S. 144), tout en rapportant la seconde description à l'année 837, ne dit rien de défini sur la première. REISKE dans son commentaire au

Quand Théophile s'approcha de Constantinople, il vit venir à sa rencontre sa femme, l'Augusta Théodora, qui avait assumé le gouvernement de l'empire pendant l'absence de son mari, accompagnée du magistre et de l'éparque de la ville, ainsi que tout le Sénat de Constantinople : ce dernier rencontra son maître sur le chemin du retour, non loin du palais d'Hiéreia situé sur la côte asiatique, sur une langue de terre au sud de Chalcédoine (1) et, s'étant prosterné, lui souhaita la bienvenue. Dans le palais même d'Hiéreia il fut accueilli par les plus illustres personnages de la ville. L'empereur descendit de cheval, et l'impératrice le complimenta.

Sur l'ordre de Théophile, le sénat entier dut rester avec lui à Hiéreia pendant une semaine, afin qu'on eût le temps d'y faire venir les captifs arabes, désignés pour prendre part à la brillante rentrée de l'empereur dans sa capitale. Pour complaire à Théodora, les femmes des sénateurs furent mandées à Hiéreia.

Au bout de sept jours, l'empereur alla par eau d'Hiéreia au palais de Saint-Mamas, qui se trouvait sur l'emplacement de ce qui est aujourd'hui Pera : il y resta trois jours avec le Sénat ; après quoi, traversant la Corne d'Or, il se rendit au palais des Blachernes.

Là, Théophile monta à cheval, et se dirigea vers un pavillon qui lui avait été préparé dans une plaine en vue des spectacles du cirque (2). Alors arrivèrent à Chrysopolis (auj. Skutari) les captifs musulmans, qui furent transportés à l'endroit où se trouvait l'empereur.

De Caerimoniis (p.590) rapporte la première rentrée à la victoire de Théophile à Zapetra.

(1) C'est aujourd'hui la localité de *Fanaraki* ou *Fener-Bagče* sur la rive de la mer de Marmara, au Sud de Kadi-Keuï. Cf. J. Pargoire, *Rufinianes*, *Byzant. Zeitschr.*, B. VIII, 1899, S. 467. Du même, *Hiéria*, *Mémoires de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, IV, 2e fasc., 1899, p. 65.

(2) *διὰ τοῦ ἔξω τείχους ἦλθεν εἰς τὴν προετοιμασθεῖσαν κόρτην ἐν τῷ λιβαδίῳ τοῦ κομβινοστασίου* (*De Caerim.*, p. 504). Reiske traduit ainsi ce passage : *intrabat in cortem sibi praeparatam in prato combinostasii* (*seu stationis combinationum circensium*). Il faut dire que toute la description de cette rentrée de Théophile présente de grandes difficultés topographiques. Cf. Bĕljaev, *Byzantina*, vol. I, St-Petersbourg, 1891, p. 76-81 (en russe).

Sur ces entrefaites, l'éparque de Constantinople s'occupait de la décoration de la ville qui, selon l'expression de Constantin Porphyrogénète, était ornée comme la chambre de nouveaux époux (1). Des étoffes aux couleurs diverses, des flambeaux, des roses et d'autres fleurs décoraient toute la longueur du chemin depuis la Porte d'Or jusqu'à la Chalké, la somptueuse entrée du Grand Palais (2). Les prisonniers musulmans, le butin, les armes conquises, tout cela servit à rehausser l'entrée triomphale de Théophile.

L'empereur lui-même, habillé d'un chiton brodé d'or, d'une cuirasse recouverte d'une tunique merveilleuse (3), ceint du glaive, portait en tête une tiare enrichie de pierres précieuses, et dans la main droite, un sceptre. A côté de lui, sur un coursier blanc richement caparaçonné, chevauchait le César, gendre de l'empereur, Alexis Mousélé (4) : celui-ci portait une cuirasse d'or, avait les bras chargés de bracelets et les cuisses de jambarts ; il portait un casque aux appliques d'or et l'épée ; dans la main, il tenait une pique d'or.

Un peu avant d'arriver à la Porte d'Or, l'empereur descendit de cheval et les plus illustres dignitaires de la Ville lui présentèrent une couronne de pierres précieuses. Les factions de la ville vinrent à sa rencontre en chantant des hymnes de victoire. En même temps que l'empereur, entrèrent à cheval dans la ville tous les personnages qui ava'ent pris part à

(1) *ὁ δὲ τῆς πόλεως ἔπαρχος ἦν προετοιμάσας καὶ καταστέψας τὴν πόλιν δίκην νυμφικῶν παστάδων* (*De Caerim.*, p. 505).

(2) La Chalké, construite par Constantin le Grand et restaurée, après un incendie par Anastase Dicoros, avait été à nouveau réparée avec beaucoup de luxe par Justinien le Grand, après la sédition Nika, au cours de laquelle elle avait été brûlée avec les bâtiments voisins et l'église Sainte-Sophie. Voir la description de la Chalké dans Bĕljaev, *Byzantina*, Vol. I, p. 131-134 (en russe) où sont indiquées les erreurs topographiques de Labarte et de Paspatès ; cf. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, p. 4-19, 31-36 et *passim*.

(3) *ἐπιλώρικον* (*De Caerim.*, p. 505). Reiske traduit ce mot par *tunicam superinductam* (*Comment. ad Const.*, p. 583).

(4) Alexis Mousélé était le mari de la cinquième et plus jeune des filles de Théophile, Marie (Cont. Theoph., p. 107-108, c. 18). Cf. Dvorník, *La Vie de S. Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle*, dans *Travaux publ. p. l'Inst. des étud. slav.*, V, Paris, 1926, p. 35.

l'expédition, armés de cuirasses et d'épées d'or. Devant Théophile marchaient les préposites et les cubiculaires ; derrière lui, à une distance d'environ dix mètres, les eunuques-protospathaires.

Traversant la partie de la ville qui s'appelait Sigma (1) et suivant ensuite le chemin vers l'église de Saint-Mokios l'empereur atteignit le Milion qui se trouvait à l'Augustion entre la Chalké et l'église de Sainte-Sophie (2), et où les sénateurs descendirent de cheval, et se dirigèrent, devant l'empereur, vers le trésor de Sainte-Sophie. L'empereur lui aussi se rendit à pied à travers le trésor vers l'église Sainte-Sophie.

Après y avoir prié, il sortit par la même porte qu'il avait prise pour y entrer, et se rendit à la Chalké. Devant les portes de celle-ci se dressait une estrade sur laquelle on avait placé d'un côté un orgue d'or (3) — une merveille d'art — et de l'autre un trône d'or, enrichi de pierres précieuses, et entre eux une grande croix d'or incrustée de gemmes.

Quand l'empereur, se dirigeant vers le trône, fit le signe de la croix, le peuple s'écria : « Un est le Saint ! »

Ensuite commença la réception des représentants de la Ville. Théophile distribua à titre de récompenses (dona militaria) des bracelets d'or, remercia ses serviteurs et raconta

(1) Ce lieu reçut cette dénomination à cause des trois portes militaires qui servaient d'entrées dans la ville du côté occidental : celles-ci à leur tour avaient reçu ce nom parce que la partie de la muraille qui attenait à ces portes, ressemblait à la lettre grecque sigma. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 14-15. Kondakov, *Églises byzantines et monuments de Constantinople, Travaux du VI*[e] *congrès archéol. d'Odessa* (1884), t. III, Odessa, 1887, p. 54 (en russe).

(2) Le *Milion*, qui correspond au latin *miliare*, c.-à-d. la borne à partir de laquelle se comptaient les milles sur les routes parties de Rome, était à Constantinople une construction plus ou moins semblable à un arc de triomphe, mais avec des arcades dans les quatre directions ; c'est à travers ces arcades que passaient les souverains lorsqu'ils revenaient du service religieux et c'est sous elles qu'ils s'arrêtaient pour entendre les chants de louange. Cf. Běljaev, *Les réceptions et les départs de souverains byzantins*, p. 92 (Priemy i vyhody vizantijskih carej). Ebersolt, *Le Grand Palais*, p. 15-18.

(3) *εἰς δὲ τὸν ἕτερον μέρος τὸ χρυσοῦν ὄργανον τὸ λεγόμενον πρωτόθαυμα* (De Caerim., p. 506).

lui-même les événements de l'expédition qui venait de s'achever. Le peuple le saluait de cris retentissants.

Après quoi, l'empereur, se levant du trône, monta à cheval et, suivant le portique d'Achille et les bains de Zeuxippe (qui se trouvaient non loin de la Chalké), arriva à l'Hippodrome découvert, et de là à travers le Kathisma (c.-à-d. probablement les voûtes qui soutenaient la loge impériale, *τὸ κάθισμα*, du haut duquel l'empereur regardait les courses et où se trouvait son trône) et à travers le palais de Daphné, attenant au Kathisma, il pénétra dans l'Hippodrome couvert. Là, il descendit de cheval et se rendit dans son palais proprement dit, en traversant les Skyla : c'était le nom que portait l'entrée du palais (1).

Le lendemain commença la distribution des récompenses. Nombreux furent ceux qui reçurent des grades, depuis celui de *mandator* jusqu'à la dignité de patrice ; aux autorités de la Ville et à la population furent distribués des présents ; des jeux splendides furent donnés au cirque : à nouveau, les captifs arabes et le butin furent donnés en spectacle au peuple. Pendant plusieurs jours, les mains impériales dispensèrent sans arrêt les faveurs.

C'est par cet éclatant triomphe que Théophile fêta son heureuse incursion vers Tarse et Maṣṣīṣa.

Mais il lui fallut bientôt recommencer les opérations militaires, car Ma'mūn, à l'annonce de l'offensive inattendue de Théophile, pénétra aussitôt en territoire grec. Cette expédition de Ma'mūn dura depuis le début de juillet jusqu'à la fin de septembre 831 (2).

(1) Voir une discussion sur cet endroit dont la fixation est très difficile au point de vue topographique dans Bělјaev, *Byzantina*, Vol. I, p. 76-82, où sont indiquées les erreurs des savants qui ont étudié la question avant lui. Voir une nouvelle tentative pour identifier cet endroit dans G. Laskin, *Remarques sur les antiquités de Constantinople* (*Zamětki po drevnostjam K.*), *Vizantijskij Vremennik*, t. VI, 1899, pp. 133-134. Cf. Ebersolt, p. 97-99.

(2) Ṭabarī, III, p. 1104 : Ma'mūn se mit en expédition et partit pour le territoire grec le lundi 19 du mois de ǧumādā I de cette année et il y resta jusqu'au milieu du mois de šaʿbān. Le 19 de ǧumādā I correspond au 4 juillet, le premier de šaʿbān de l'année 216 est l'équivalent du 13 septembre (voir app., p. 288-289).

Malgré son succès de Tarse et de Maṣṣīṣa, il est évident que Théophile ne désirait pas la guerre ; dès avant que Ma'mūn eût passé la frontière, un ambassadeur byzantin arriva dans la ville d'Adana et proposa au nom de l'empereur au calife cinq cents captifs musulmans (1). Mais cela n'arrêta pas Ma'mūn.

Les opérations de la seconde expédition arabe se déroulèrent à peu près dans les mêmes régions que celle de 830.

Dans l'armée du calife se trouvaient le frère de celui-ci et son futur successeur Abū-Isḥāq, ainsi que son fils 'Abbās.

Les Arabes se dirigèrent vers un point important de la Cappadoce, non loin du Taurus, vers la ville d'Héraclée-Cybistra, qui en 805 avait été prise par Hārūn-al-Rašīd, mais qui avait ensuite fait retour aux Byzantins. A l'époque byzantine, cette ville constituait le siège d'un évêché (2). A l'approche de l'armée musulmane, les habitants d'Héraclée sortirent de la ville et offrirent la paix et la soumission la plus complète.

Ensuite l'armée du calife se partagea en plusieurs détachements (3). Le frère de Ma'mūn, Abū-Isḥāq, prit et dé-

(1) Ṭabarī, III, p. 1104. De Goeje, *Fragm. hist. arab.*, I, p. 374-375 (voir app., p. 289 et 371). L'épisode est douteux (doublet) : voyez pourtant p. 118-119.

(2) La ville de Cybistra était située en un endroit bien arrosé et était célèbre pour ses vergers. La forteresse d'Héraclée y était attenante et constituait avec elle un seul et même évêché. L'ancien nom d'Héraclée a subsisté dans la dénomination contemporaine d'*Eregli*. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 341. Voir aussi Yāqūt, IV, p. 961-962. Ibn-Khordāḏbeh, ed. de Goeje, p. 100 et 73. La grande importance stratégique de cette ville avait été déjà comprise par Cicéron. Cf. Cicéron, *Ad Familiares*, XV, 4 : *itaque in Cappadocia extrema non longe a Tauro apud oppidum Cybistra castra feci, ut Ciliciam et tuerer et Cappadociam tenens nova finitimorum consilia impedirem.*

(3) De Goeje, *Fragm. hist. Arab.*, I, p. 374 (voir app., p. 371). Le texte arabe anonyme imprimé là fournit l'exposé le plus détaillé et le plus vraisemblable de l'expédition de 831. Quoique, d'après la conjecture de de Goeje, cette source date approximativement du xiiie siècle de notre ère et soit donc assez tardive par rapport aux événements du ixe siècle, pourtant les originaux dont se servait l'anonyme sont dignes de l'attention la plus sérieuse. C'est pourquoi nous plaçons les renseignements qu'il fournit au-dessus même

truisit avec son corps d'armée beaucoup de forteresses, en faisant grâce aux habitants (1). Ma'mūn en personne guerroya avec succès dans la région des Maṭāmīr. L'un de ses généraux, Yaḥyā-ibn-Akṯam, fit une incursion (2) couronnée de succès, où il fit beaucoup de prisonniers.

Mais ce furent les opérations du corps d'armée commandé par 'Abbās, fils du calife, qui furent les plus heureuses. Après avoir conquis les forteresses cappadociennes d'Anṭīgū' (3),

de ceux de Ṭabarī qui donne moins de détails et ne s'écarte de l'anonyme que sur des minuties. Cf. de Goeje, *Praefatio*, p. i. Plus récemment, le savant anglais Brooks (*The Campaign of* 716-718 *from Arabic Sources, The Journal of Hellenic Studies*, XIX, 1899, p. 19) place cette chronique à la seconde moitié du xie s.

(1) L'Anonyme de de Goeje dit qu'Abū-Isḥāq s'empara de douze forteresses, mais seul le nom de la première est indiqué : خرذله (de Goeje, *Fragm.*, p. 374) (voir app., p. 371). C'est celle que Yaqūt (d'après Ibn-al-Faqīh) appelle جرذيليه et qu'il place en Cappadoce. Nous n'avons pu l'identifier. Ṭabarī dit qu'Abū-Isḥāq prit 30 forteresses et maṭāmīr ou refuges souterrains (Ṭabarī, III, p. 1104). (voir app., p. 289). Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 295.

(2) De Tyane : Ṭabari, III, p. 1104 (app. p. 289). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 296. Contre Tyane : Ibn-Miskawaih (app., p. 347).

(3) *Anṭīgū'* ou *Anṭīqū'*, forteresse de Cappadoce, mentionnée par les géographes arabes. Cf. Ibn-Khurdāḏbeh, ed. de Goeje, p.108 et 80. Yāqūt, IV, p.26. Ce nom se rencontre chez les écrivains byzantins aussi, notamment dans Léon le Diacre ; ce dernier dit qu'en 971 Bardas Phocas s'enfuit vers la forteresse des *Tyrans*, qui s'appelle *Antigus* : *τὸ τῶν Τυράννων κάστρον ὃ 'Αντιγοὺς κέκληται* (Leo Diac., p. 122). Cf. Schlumberger, *L'Epopée byzantine à la fin du Xe siècle*, Paris, 1896, p. 72 ; cf. aussi p. 694-695. Cedrenus appelle le lieu où s'enfuit Bardas Phocas *Τυρόποιον* (Cedr., II, p. 390). Et Ramsay (*Historical Geography*, p. 355-6, cf. *ibid.*, p 141-2) à son tour, identifie Tyropoion avec Tyriaion ; les deux identifications sont invraisemblables. Vasiliev croyait « que la dénomination arabe Anṭīgū' et le grec *τὸ τῶν τυράννων κάστρον* ne sont qu'une seule et même appellation traduite d'une langue dans l'autre ; en arabe la racine ṭagā signifie se conduire injustement, illégalement et le substantif ṭāgiya signifie « tyran ». M. Canard ne croit pas à cette étymologie. Comme Cédrénus remonte probablement à Léon le Diacre, il est à peu près certain qu'il a pris sur lui d'identifier *Τυράννων κάστρον* avec Tyropoion, mentionné encore par Attaliate. *Τυράννων*, pensons-nous, est une simple faute pour *Τυάνων*. Les Arabes, eux aussi, font la faute طرانة Ṭurāna

de Ḥaṣīn ([1]), al-Aḥrab ([2]), il rencontra l'impereur byzantin lui-même.

Une bataille s'engagea et se termina à l'avantage des Musulmans ; Théophile, vaincu, dut se retirer, laissant aux mains d''Abbās un riche butin ([3]).

Considérant comme impossible de continuer la guerre, Théophile envoya au calife l'un de ses proches dans lequel plusieurs critiques reconnaissent le fameux Jean Grammaticos, qui à cette époque était syncelle ([4]), porteur d'une lettre. Jean nous apparaît comme une personnalité très importante à cette époque, et c'est pourquoi nous croyons avoir le droit d'en dire quelques mots.

Né à Constantinople, il est douteux que Jean fût issu d'une famille illustre. En tout cas, c'était un homme remarquablement instruit et lettré, et c'est pourquoi les écrivains qui lui étaient hostiles comme au principal fauteur du nouveau mouvement iconoclaste sous Léon l'Arménien et au

pour طوانة Tuwāna. Et « la forteresse de Tyane », Anṭigū ou Anṭiqū, est peut-être Nigde (ancienne forme, *Nakīda* [(de τὴ)ν 'Αντιγα avec métathèse]

(1) Telle est la lecture fournie par l'Anonyme de de Goeje (*Fragm.*, p. 374) (voir app., p. 371). Cette puissante forteresse souterraine (maṭmūra) est située dans la partie méridionale de la Cappadoce, dans la plaine de Venasa non loin de *Sasima* et de *Malacopée*. Les Byzantins l'appellent *Κάσιν* ; en 776 elle fut prise par les Arabes, lesquels enfumèrent les habitants qui s'y étaient réfugiés. Cf. Theophane, *Chron.*, ed. de Boor, p. 449 : *ἀποστείλας Μαδὶ τὸν 'Αβασβαλὶ κατὰ 'Ρωμανίας μετὰ δυνάμεως πολλῆς ἤνοιξε τὸ σπήλαιον τὸ ἐπιλεγόμενον Κάσιν ἀπὸ καπνοῦ καὶ λαβὼν τοὺς ἐν αὐτῷ αἰχμαλώτους ὑπέστρεψεν.* Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 97. *Kases* ou *Kasin* était aussi le nom d'une turme cappadocienne attribuée au thème de Kharsianon à la fin du IXe siècle. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 220, 250, 293, 356.

(2) Aḥrab, Akhrab, al-Aǧrab, al-Akhram. Cf. de Goeje, *Fragm.*, p. 374 (voir app., p. 371 et note).

(3) Ya'qūbī, *Hist.*, ed. Houtsma, II, p. 568. de Goeje, *Fragm.*, I, p. 375 (voir app., p. 371).

(4) Le texte arabe de Ya'qūbī, tel qu'il est imprimé par l'éditeur Houtsma, dit de l'ambassadeur de l'empereur qu'il était un « évêque » (Ya'qūbī, II, p. 568). Cf. à ce sujet plus de détails dans la note sur l'ambassade de Jean Grammaticos. p. 417. Si l'« évêque » est Jean Grammaticos, si Jean a rencontré Manuel chez les Arabes — ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'est certaine — l'ambassade doit être placée au moins une année plus tôt.

début du IXe siècle, lui reprochaient ses rapports avec les esprits, le supposaient adonné à la magie, à la sorcellerie et à la divination (1).

Jean entra pour la première fois dans la carrière publique avec le titre d'anagnoste pendant le règne de Léon V l'Arménien pour lequel il travailla énergiquement pendant quelques mois, préparant la campagne contre les iconodules (2).

On sait que Jean, devenu le supérieur du monastère palatin de Serge et Bacchus, jouit de la faveur de Michel II, qui avait une telle confiance en lui qu'il lui confia l'éducation de son fils Théophile, l'héritier présomptif. Sous le patriarche Antoine, Jean reçut l'importante dignité de syncelle. La lettre que Théophile lui avait confiée pour la remettre au calife commençait par le nom de l'empereur lui-même et non par celui de Ma'mūn. Ce fait provoqua la colère de l'émir des croyants : sans lire la lettre, il la rendit et dit : « Je ne lirai pas cette lettre qu'il a commencée par son propre nom ! » Théophile dut écrire une seconde lettre qui commençait ainsi : « Au serviteur d'Allah, au plus noble des hommes, au souverain des Arabes, de la part de Théophile, fils de Michel, souverain des Grecs ». L'empereur y offrait cent mille dinars et promettait de rendre 7.000 captifs musulmans qui se trouvaient entre ses mains, si Ma'mūn à son tour lui rendait les villes et les forteresses qu'il avait conquises et concluait une trêve de cinq ans (3).

Ma'mūn ne daigna pas répondre ; mais, probablement parce que la mauvaise saison avait commencé, il se

(1) Cf. TH. USPENSKIJ, *Le patriarche Jean VII Grammaticos et les Russo-Dromites dans Syméon Magistros*, dans *Journal du Min. de l'Instr. publ.* (russe), t. 267, 1890, p. 3. Du même, *Essai sur l'histoire de la civilisation byzantine* (*Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti*), St. Pétersbourg, 1892, p. 61 sq. (Cf. *Notes Complémentaires* p. 413 sqq.).

(2) SCRIPTOR INCERTUS *de Leone Bardae Filio*, p. 349-352 (dans le tome où a été publié Léon Grammaticos). Cf. TH. USPENSKIJ, *op. cit.*, p. 3-5.

(3) YA'QŪBĪ, II, p. 568 (voir app., p. 272-273). L'ANONYME de DE GOEJE fait mention de cette lettre mais à l'année suivante, 217 de l'hégire, avant la troisième expédition de Ma'mūn (*Fragm.*, p. 375) (voir app., p. 371) ; de même IBN-MISKAWAÏH (DE GOEJE, *Fragm.*, II, p. 464) (voir app., p. 347).

rendit dans la ville frontière de Kaīsūm, située du côté de la Mésopotamie et pourvue d'une puissante forteresse (1). Il y resta deux ou trois jours, y reçut la visite du patriarche jacobite Denys, puis se rendit à Damas (2).

La campagne de 832.

Dans l'intervalle qui sépara la seconde expédition anatolienne de la troisième, Ma'mūn dut se rendre en personne en Égypte pour y réprimer une révolte. Le gouverneur de ce pays était alors Abū-Isḥāq, frère du calife.

Les troubles d'Égypte avaient commencé dès le temps de la lutte entre Ma'mūn et le calife Amīn (809-813) : c'est alors que les troupes stationnées en Égypte se soulevèrent contre le gouverneur nommé par Amīn et proclamèrent Ma'mūn calife.

En 831 une terrible révolte éclata dans la Basse-Égypte : à sa tête se trouvait 'Abdūs-al-Fihrī qui trouva des alliés dans les Coptes mécontents. Ma'mūn quitta Damas le mercredi 24 janvier 832 et en février il arriva en Égypte (3) avec sa garde turque.

(1) Yāqūt dit : Kaïsūm est une ville oblongue dans le district de Samosate ; il s'y trouve un marché, des boutiques, une population nombreuse ; sur une colline se trouve la forteresse (Yāqūt, IV, p. 333). Ibn-Khordāḏbeh, de Goeje, p. 97 et 70 : « Kaïsūm est une ville de la frontière mésopotamienne ». C'est sans doute à cette ville que fait allusion le traité militaire *De velitatione bellica* mis sous le nom de Nicéphore Phocas ; en parlant des montagnes du Taurus, cette œuvre ajoute : *πρὸς τούτοις δὲ καὶ τὰ παρακείμενα Γερμανίκειάν τε καὶ 'Αδατᾶν καὶ τὸ Κ α η σ ο ῦ ν* (*De vel. bellica*, p. 250 dans l'éd. de Bonn, dans le tome où est publié Léon le Diacre). B. Moritz, *Mitteil. d. Semin. f. Orient. Sprachen*, I, 1898, S. 131-13.

(2) Michel le Syrien, t. III, p. 76 ; cf. l'inscription syriaque de Kaïsūm dans Jalabert-Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1928, p. 61, no. 58. Cf. Taïfūr, app., p. 393.

(3) Ṭabarī, III, p. 1105 à l'année 216 : Ma'mūn alla de Damas en Égypte le mercredi 16 du mois de ḏu'l-Ḥiǧǧa ; à l'année 217 : Ma'mūn arriva en Égypte au mois de muḥarrem (p. 1107). D'après Ya'qūbī, Ma'mūn entra en Égypte le 10 de muḥarrem (Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 569) c.-à-d. le 16 février 832 (voir app., p. 273 ; cf. p. 393).

A ce moment arriva en Égypte, de Barqa, l'un des plus grands généraux de l'époque de Ma'mūn, Afšīn, qui peu après devait jouer un rôle important dans les guerres byzantino-arabes. La personnalité d'Afšīn est très intéressante, en ce sens qu'elle indique quel puissant développement l'influence étrangère avait pris au détriment des éléments arabes.

Afšīn, originaire de la province iranienne de Sogdiane, n'était même pas en réalité un Musulman. Il se moquait ouvertement de la Loi. Il traita fort brutalement, certain jour, deux prédicateurs de l'Islam qui voulaient transformer en mosquée un temple païen. Il avait toujours sur lui les livres sacrés persans. Et, en accompagnant le calife dans ses expéditions, il rêvait au rétablissement de l'empire perse et de « la religion blanche », et se raillait des Arabes, des Magrébins et des Turcs musulmans (1). Malgré tout, Afšīn fut longtemps le personnage dans lequel le calife avait le plus de confiance, et il commanda au cours de toutes les campagnes importantes.

Les Arabes qui s'étaient soulevés en Égypte durent bientôt déposer les armes. Les Coptes seuls, malgré les exhortations du patriarche et les menaces d'Afšīn, continuèrent à se défendre énergiquement : les uns furent massacrés, les autres transportés dans l''Irāq. Le chef de la révolte, 'Abdūs-al-Fihrī, fut exécuté (2).

Le séjour de Ma'mūn en Égypte dura 47 jours, depuis le 16 février jusqu'au 4 avril 832. Au retour il s'arrêta quelques jours à Damas ; puis il traversa rapidement la frontière byzantine, et s'arrêta près d'Adana (3).

Cette fois, l'expédition de Ma'mūn se borna à des opérations sous les murs de la forteresse de Lu'lu'a (4).

(1) Cf. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, I. Teil, Halle, 1889, S. 150.

(2) Weil, *op. cit.*, II, S. 242-246. Müller, *Der Islam*, B. I, S. 507. Maqrīzī, *Khiṭaṭ*, ed. Wiet, I, p. 334 sqq. ; V, p. 134 avec références aux autres historiens.

(3) Ces données sont fournies par Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 569. Ma'mūn entra en Égypte le 10 du mois de muḥarrem et la quitta le 27 du mois de ṣafar (voir app., p. 273). Cf. Bury, p. 474-475, mais il faut corriger Kasin en Kaïsūm.

(4) Pour l'expédition de 832, nos sources sont Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 570-571 et l'Anonyme de de Goeje (*Fragm.*, p. 375-376) (voir app., p. 371 à 372 et 273 à 274). Ṭabarī, III, p. 1109 = Ibn-al-Aṯīr,

Cette dernière constituait un point fortifié d'une haute importance. Située sur la route qui conduisait de Tarse à Tyane, à travers les portes de Cilicie, un peu plus au Nord que Podandon et non loin de Tyane, Lu'lu'a barrait l'accès de ce défilé (1). Si, dans le récit de l'expédition de l'année précé-

VI, p. 297, donne un court récit du siège de Lu'lu'a qui concorde absolument avec les données de YA'QŪBĪ et de l'ANONYME (voir app., p. 289, 351 ; p. 273-274 et p. 371-372). Il y a une mention dans IBN-COTEIBA, *Handbuch der Geschichte, herausgeg. von Wüstenfeld*, Göttingen, 1850, p. 199. Cf. WEIL, *op. cit.*, II, S. 241-242. *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, trad. CHABOT, t. III, p. 74. BARHEBRAEUS, *Chron. Syr.*, ed. BEDJAN, p. 145.

(1) Lu'lu'a se trouve sur l'emplacement de *Faustinopolis*, construite par l'empereur Marc-Aurèle en souvenir de sa femme Faustine qui y était morte. Le vrai nom de la localité était *Halala* et c'est de là, vraisemblablement, que vint la dénomination de Lu'lu'a. Jusqu'à ces derniers temps on identifiait Lu'lu'a avec la ville de *Ṣaqāliba*, ce qui équivaut à « slave, les Slaves ». Le nom s'explique par le fait que c'est là que les Arabes avaient établi les Slaves qui se trouvaient parmi eux. Sur le passage des Slaves aux Arabes voir, par ex. THÉOPHANE à l'année 664 : *οἱ δὲ Σκλαυινοὶ τούτῳ (Ἀβδεραχμὰν) προσρυέντες σὺν αὐτῷ ἐν Συρίᾳ κατῆλθον χιλιάδες πέντε καὶ ᾠκίσθησαν εἰς τὴν Ἀπαμέων χώραν ἐν κώμῃ Σελευκοβόλῳ* (THEOPH., *Chron.*, ed. DE BOOR, p. 348) ; dans le même auteur, à l'année 691 : *ὑποβαλὼν δὲ Μουάμεδ τῷ συμμαχοῦντι Ῥωμαίοις στρατηγῷ τῶν Σκλάβων, πέμπει αὐτῷ κούκουρον γέμον νομισμάτων, καὶ πολλαῖς ὑποσχέσεσι τοῦτον ἀπατήσας πείθει προσφυγεῖν πρὸς αὐτοὺς μετὰ καὶ κ' χιλιάδων Σκλάβων καὶ οὕτω Ῥωμαίοις τὴν φυγὴν περιεποιήσατο* (THEOPH., p. 366). Sur l'établissement des Slaves par les Arabes sur la frontière byzantine voir AL-BELĀḎORĪ, *Liber expugnationis regionum*, ed. DE GOEJE, Lugd. Bat., 1865, p. 150 : Merwān-ibn-Moḥammed établit les Slaves dans la province-frontière. Cf. LAMANSKIJ, *Les Slaves en Asie Mineure, en Afrique et en Espagne*, St. Pétersbourg, 1859, p.2-4 (en russe). Sur Lu'lu'a, voir YĀQŪT, IV, p. 371. Voici comment IBN-KHORDĀḎBEH (ed. DE GOEJE, p.110 et 82) décrit la route des portes de Cilicie à Lu'lu'a : « celui qui veut s'avancer à travers les portes de Cilicie vers l'Asie Mineure doit éviter quelques stations, entre autres Ḥiṣn-aṣ-Ṣaqāliba (la forteresse des Slaves), et aller jusqu'au fleuve Podandos. Quittant ce dernier, il doit continuer à marcher par le défilé qui porte le nom de « deux fentes » et qui s'allonge le long du fleuve qu'il faut passer à gué douze fois jusqu'à ce qu'on arrive à une source chaude qui est séparée par une petite côte qu'il faut gravir. Quand on a franchi cette côte on a Lu'lu'a devant soi. » Les sources chaudes sont encore fort bien connues dans la région.

dente contre Héraclée, Tyane etc., il n'est pas fait mention de Lu'lu'a, cela prouve peut-être que les Arabes étaient parvenus à franchir les portes de Cilicie, en évitant Lu'lu'a. En effet, à quelques milles de Podandon, près de le petite ville de Caena, la route bifurquait : une branche conduisait à Tyane en passant par Lu'lu'a, l'autre allait vers l'ouest dans la direction d'Héraclée-Cybistra. Celle-ci à son tour était reliée à Tyane par une route. En 831 Ma'mūn était passé par Héraclée (1).

En 832, les Arabes assiégèrent la forteresse de Lu'lu'a qui se défendit avec acharnement pendant cent jours (2). Ma'mūn ne put s'en emparer, ni de haute lutte ni par capitulation. Alors, le calife se décida à commencer un véritable blocus. Autour de Lu'lu'a, deux fortifications furent élevées : l'une fut confiée par le calife à son frère Abū-Isḥāq, qui d'ailleurs y préposa lui-même Moḥammed-ibn-al-Farağ-ibn-Abu'l-Leïṯ-ibn-Faḍl, l'autre fut commise à la garde de Ğabala (3). Ma'mūn lui-même, laissant à sa place devant Lu'lu'a Aḥmed-ibn-Bisṭām, se dirigea vers la ville frontière de Salagūs (4). Le

Voir par ex. Ramsay, *op. cit.*, p. 68. Murray's *Handbook for travellers in Asia Minor*, London, 1895, p. 166. Par ce passage du géographe arabe il est évident que Ḥiṣn-aṣ-Ṣaqāliba et Lu'lu'a sont des endroits différents ; ils étaient peut-être séparés par le Podandos, Cf. E. W. Brooks, *The Campaign of 716-718 from Arabic sources*. *The Journal of Hellenic Studies*, vol. XIX, 1899, p. 32. Sur l'emplacement exact de Lu'lu'a, à l'extrémité des Pyles Ciliciennes, du côté byzantin, v. Ramsay, dans *Geographical Journal*, 1903, p. 401, 404 ; Le même, *Bulletin de corresp. hellén.*, 1923, p. 8 sq. ; Le Strange, *The Lands of Eastern Caliphate*, 134, 135, 139, 150.

(1) Voir la carte dans Ramsay, *op. cit.*, p. 330.

(2) Ṭabarī, III, p. 1109 = Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 297 (voir app., p. 289 et 351). Ya'qūbī et l'Anonyme de de Goeje ne fixent pas la durée. Un historien arménien plus tardif, du xiie siècle, Vardan, dit très erronément que Ma'mūn prit Lu'lu'a après un siège de 7 mois. Il faut lire, au lieu de *ամս*, *ամիս* (*mois* pour *ans*). *Histoire Universelle* de Vardan le Grand, trad. (russe) de N. Emin Moscou, 1861, p. 101. La correction est de N. Adontz.

(3) Ce nom se trouve dans l'Anonyme de de Goeje, p. 375. Ya'qūbī (II, p. 570) nomme Abū-Isḥāq comme commandant des deux fortifications (voir app., p. 371 et 273). Ṭabarī ne dit en général rien de ces fortifications (III, p. 1109), et Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 297) n'en dit pas plus.

(4) Cf. Yāqūt, III, p. 119 : Salagūs est une forteresse dans la

généralissime de toutes les troupes qui assiégeaient Lu'lu'a fut 'Uğaif-ibn-'Anbasa. Or, les Grecs qui s'étaient enfermés dans la forteresse réussirent à faire 'Uğaïf prisonnier. Ils en firent aussitôt parvenir la nouvelle à Théophile et lui demandèrent de l'aide. L'empereur s'avança vers Lu'lu'a, mais fut complètement battu par les troupes arabes qui occupaient les fortifications élevées par Ma'mūn. Un riche butin resta aux mains des Musulmans.

En apprenant la défaite de Théophile, persuadé de l'impossibilité qu'il y avait à continuer la défense, le gouverneur de Lu'lu'a entra en pourparlers avec son prisonnier, 'Uğaïf, lui promettant de lui rendre la liberté à la condition qu'il demandât à Ma'mūn la grâce de son vainqueur. 'Uğaïf consentit et, ayant obtenu la liberté, tint parole. Alors la forteresse de Lu'lu'a capitula et fut peuplée de Musulmans (1).

Dans une situation aussi embarrassée, Théophile envoya au calife l'un de ses proches (2), avec une lettre dans laquelle il

province-frontière, au delà de Tarse. Ibn-Khurdāḏbeh, ed. de Goeje, p. 97 et 70 : Salagūs est une ville de la frontière mésopotamienne. Les indications des historiens et des géographes sont contradictoires. Vasiljev adopte celle d'Ibn-Khurdāḏbeh, d'après laquelle Salagūs figurerait dans les ṯuġūr de Mésopotamie. Or, il y a dans Al-Balāḏurī, 180-181, un Sala'ūs, qui ne diffère du précédent que par un point et qui semble être, non sur la frontière, mais en Mésopotamie (province d'al-Ruhā). Si la forme Salagūs est correcte, elle provient peut-être d'une Σαλαγασσός, homonyme, mais naturellement différent, de Sagalassos de Pamphylie. Pour ce dernier nom, la variante métathétique Salagassos est bien attestée, cf. Gelzer, dans *Byz. Zeitschr.*, XII, 1903, p. 128.

(1) C'est ce que disent Ya'qūbī (II, p. 570) et l'Anonyme de de Goeje (p. 375). 'Uğaïf resta prisonnier pendant un mois (voir app., p. 273 et 273). D'après Ṭabarī (III, p. 1109) = Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 297) 'Uğaïf fut tenu en captivité pendant 8 jours. Cf. Bury, p. 474. Mais Bury attache trop d'importance à la chronologie de Michel le Syrien (p. 74), d'où il tire un premier siège de Loulon en 831 : hypothèse gratuite.

(2) Outre la douteuse ambassade de 831 (début) [cf. p. 110], il a dû y en avoir au moins trois sous le règne de Théophile. Les Arabes distinguent : 1) celle de 831 après la prise d'Anṭigū', 2) celle de 832 après la prise de Lu'lu'a, 3) l'ambassade envoyée après Amorium, pour obtenir un échange des captifs. La première de ces ambassades aurait été conduite par un évêque-ministre de l'empereur, la se-

proposait la paix et un échange de prisonniers. Le texte de la lettre de Théophile et de la réponse de Ma'mūn, tel qu'il est reproduit dans Ṭabarī, est très intéressant ; c'est pourquoi nous le citons *in extenso* (1).

conde par un certain al-Faṣl, vizir de l'empereur (Ṭabarī). Michel le Syrien ne connaît que deux ambassades. La première qu'il mentionne est évidemment la seconde des Arabes, parce que la correspondance reproduite dans le texte et qui est certainement celle de 832, est résumée dans une phrase de Michel (p. 75). D'autre part, chez Michel cette ambassade suit la prise de Loulon et le retour de Manuel en territoire byzantin. Quant à la troisième ambassade des sources arabes, après Amorium, elle fut, d'après Michel, conduite par un certain Basile, patrice de Kharsianon. Ne peut-on identifier ce Basile avec al-Faṣl, chef de la deuxième ambassade ? Quant aux sources grecques, elles insistent surtout sur l'ambassade de Jean le Grammairien (voyez p. 417) qui paraît identique à la première ambassade des sources arabes, laquelle, selon nous, n'a pas eu lieu après la prise d'Anṭigū', mais au début du règne de Théophile. — Notons enfin que Mas'ūdī est seul à connaître une quatrième ambassade que nous pourrions numéroter 2bis. N'est-ce pas une répétition légendaire de l'ambassade n° 2 ? Vasiliev ne l'a pas cru et il a accepté dans son texte le récit de Mas'ūdī. Voyez, *Notes complémentaires*, une note copieuse de M. Canard sur ce sujet (p. 409 sqq.)

(1) Le texte de la lettre de Théophile et de la réponse de Ma'mūn est cité dans Ṭabarī (III, p. 1109-1111) (voir app., p. 289-291). Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 297) dit simplement : l'empereur grec envoya une lettre où il demandait la paix, mais il ne l'obtint pas. Ṭabarī et Ibn-al-Aṯīr rapportent cette ambassade de paix de Théophile à l'an 217 de l'hégire (7 fév. 832-26 janvier 833). Ya'qūbī la place à l'an 218 (27 janv. 833 - 15 janv. 834) : auprès de Ma'mūn arriva un ambassadeur de l'empereur grec pour demander la paix et la trêve et offrit de restituer ses captifs. Mais Ma'mūn n'accepta pas (Ya'qūbī, *Hist.*, p. 573) (voir app., p. 274). Mais cette apparente divergence entre les sources sera rapidement aplanie si nous nous rappelons l'ordre des faits dans l'expédition de Lu'lu'a. On sait que Ma'mūn quitta l'Égypte le 4 avril 832 et que, par Damas, il arriva à Adana, probablement pas avant la fin d'avril ou le début de mai ; de là les Arabes marchèrent vers Lu'lu'a, qu'ils assiégèrent vainement pendant plus de trois mois (cent jours, disent Ṭabarī et Ibn-al-Aṯīr) Ensuite, pas plus tôt que le mois d'août, commença le véritable blocus de Lu'lu'a qui dura encore plus d'un mois (au témoignage de Ya'qūbī et de l'Anonyme, 'Uğaïf resta prisonnier pendant un mois). Il est donc évident que l'ambassade de Théophile pour la paix dut avoir lieu à la fin de 832 ou au début de 833, d'autant plus que l'ambassadeur resta assez longtemps à la cour du calife. Ainsi on peut accorder l'an 217 de Ṭabarī avec l'an 218 de Ya'qūbī. Cf. Bury,

« En vérité », écrivait textuellement Théophile, « l'association de deux hommes en vue de leur bonheur vaut mieux pour eux, au regard de la raison, que l'effort mutuel pour se nuire. Car tu ne consentiras pas à renoncer au bonheur que tu peux saisir pour [courir] une chance qui pourait favoriser un autre. Tu as assez d'esprit pour qu'il ne faille pas te donner de leçons. Je t'ai écrit une lettre pour t'inviter à conclure la paix, désirant les bienfaits d'une trêve, de telle façon que tu éloignes de nous le poids de la guerre. Nous serons l'un pour l'autre des amis et des alliés ; et ainsi nous en retirerons des avantages, notre commerce s'étendra, nos captifs seront délivrés, la sécurité règnera sur les routes et dans nos territoires. Si tu refuses, je ne ruserai pas avec toi, je n'userai pas de discours ornés et trompeurs, je saisirai tes clisures, je disperserai ta cavalerie et ton infanterie. Mais si j'en viens à cette extrémité, ce sera après m'être fait précéder d'une excuse et avoir dressé contre toi et moi l'étendard des justes arguments. Salut ! »

A cette lettre, pleine de noblesse, pleine d'un désir évidemment sincère de mettre fin à une guerre annuelle et ruineuse, Ma'mūn répondit par une autre lettre, chef-d'œuvre de style oratoire, au point de vue arabe, bien entendu. La voici, en résumé :

« J'ai bien reçu la lettre dans laquelle tu me demandes une trêve, mélangeant les accents de la douceur et de la sévérité pour me fléchir en alléguant l'extension du commerce, la réalisation des profits, la libération des captifs, la fin de la tuerie et des combats. Si je n'était préoccupé d'agir toujours après mûre délibération .... j'aurais répondu à ta lettre par l'envoi d'un escadron de vaillants cavaliers... Mais j'ai estimé qu'il était juste de t'inviter d'abord à reconnaître le vrai Dieu et l'Islam. Si tu refuses, je te propose de payer un tribut qui entraînera de notre part le respect de votre sécurité et certains égards. Si tu refuses encore, tu con-

p. 255 (texte des lettres). Bury observe (n. 1) : « This is the embassy briefly recorded by Michael Syr. 75 (A. D. 832), who says that Ma'mūn uttered fierce threats when Manuel left his service and that these threats frightened Theophilus ». Sans avoir la confiance de Bury dans Michel, nous identifions, avec lui, les deux ambassades,

naîtras avec certitude et verras de tes propres yeux quelles sont nos qualités guerrières, et cette connaissance rendra inutile tout déploiement d'éloquence de ma part. Salut à celui qui suit le droit chemin ! »

En fait, cette lettre, cette offre à Théophile d'embrasser l'Islam ne pouvait provoquer un accord paisible entre les deux souverains. Au contraire, Ma'mūn avait déjà conçu le plan d'une expédition contre la forteresse d'Amorium d'où était originaire la dynastie qui occupait le trône byzantin. Bien plus, Ma'mūn annonçait l'intention d'atteindre la capitale même de l'empire grec — Constantinople (1).

La campagne de 833.

Ma'mûn n'avait pas eu la patience d'attendre la fin du blocus et la capitulation de Lu'lu'a. Au bout de cent jours, il s'était rendu à Salagûs, où il resta quelques temps, et passa l'hiver à Raqqa et Damas (2).

Le 25 mai 833 (3) son fils 'Abbās, sur l'ordre de son père, se dirigea vers Tyane qui avait fort souffert pendant les expéditions précédentes. 'Abbās devait la reconstruire et la fortifier — ce qu'il fit. La nouvelle Tyane occupait une étendue d'un mille (arabe) carré (4) et était fortifiée d'une muraille qui s'étendait sur trois parasanges : dans ce mur étaient pratiquées quatre portes ; et à chacune de ces portes, il y avait une fortification (5).

(1) Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 573 (voir app., p. 274).

(2) Ṭabarī, III, p. 1111. Ya'qūbī, II, p.571. *Anonymus* de Goeje, p. 376 (voir app., p. 291, 274 et 372). Ce dernier place erronément l'expédition de Ma'mūn en Égypte après la prise de Lu'lu'a ; comme nous l'avons vu plus haut, elle eut lieu entre la deuxième et la troisième expédition en Asie Mineure. Raqqa est mentionné par Ibn-Qutaïba, app., p. 267.

(3) Ṭabarī, III, p. 1112 dit qu''Abbās se mit en expédition le premier jour de ǧumādā ; mais il ne dit pas de quel ǧumādā il est question, le premier ou le second. Nous avons pris comme date le 1er de ǧumādā I, car ǧumādā II dont le premier jour correspondait au 24 juin, paraît trop tardif pour le début d'une invasion arabe (voir app., p. 291).

(4) Le mille arabe vaut à peu près deux kilomètres ; trois de ces milles équivalent à 6 km, ce qui égale un parasange.

(5) Sur la reconstruction de Tyane voir Ṭabarī, III, p. 1111-

Dans l'entretemps, Ma'mūn se préparait activement à une nouvelle expédition. Il écrivit à son frère Abū-Isḥāq, pour lui faire lever 4.000 hommes dans les districts de Damas, d'Émèse, d'al-Urdunn et de Palestine ; chaque cavalier recevait cent dirhems, chaque fantassin quarante. On leva aussi des troupes en Égypte. Qinnesrīn (Chalcis), Ǧezīre et Bagdadfournirent mille hommes. Une partie de ces troupes alla rejoindre 'Abbās près de Tyane (1). Ma'mūn en personne marcha aussi vers les frontières byzantines.

Théophile ne désirait pas la guerre. Quand Ma'mūn eut établi un camp auprès du fleuve Podandos il reçut un envoyé impérial porteur d'une lettre dans laquelle Théophile offrait au calife, soit de rembourser les dépenses militaires de cette expédition, soit de renvoyer sans rançon les captifs musulmans qu'il détenait, soit de remettre dans un état convenable les districts qui avaient été ravagés par les Byzantins — pourvu seulement que Ma'mūn arrêtât (2) les hostilités.

Le calife, après une prière, répondit à l'ambassadeur byzantin ce qui suit, d'après Mas'ūdī : « Dis-lui (au souverain grec) : en ce qui concerne ta proposition de me rembourser mes dépenses, j'obéis au tout-puissant Allāh, qui dit dans son livre, par la voix de Bilqīs : « Je lui enverrai des présents et je verrai avec quoi reviendront mes envoyés ». Quand l'ambassadeur arriva auprès de Salomon ce dernier dit alors : « Vous voulez donc m'aider de votre richesse? Ce dont

1112. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 311. Ibn-Miskawaïh, ed. de Goeje, p. 464 qui dit la même chose que Ṭabarī et Ibn-al-Aṯīr (voir app., p. 291, 351 et 347). Voir aussi Ibn-Qoteïba, ed. Wüstenfeld, p. 199. Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, ed. Barbier de Meynard, vol. VII, Paris, 1873, p. 94 (voir app., p. 267 et 329). Ya'qūbī et l'*Anonyme* de de Goeje ne mentionnent pas la reconstruction de Tyane.

(1) Ṭabarī, III, p. 1112. Ibn-Miskawaïh, ed. de Goeje, p. 464-465 (voir app., p. 291 et 347). Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 311) remplace les renseignements détaillés de Ṭabarī par quelques mots sur la levée des troupes sans citer aucun nom géographique.

(2) Nous avons trouvé tout ce récit jusqu'à la mort de Ma'mūn dans les *Prairies d'Or* de Mas'ūdī, ed. Barbier de Meynard, vol. VII, p.94-96. Mas'ūdī donne ce récit d'après le qāḍī Abū-Moḥammed-'Abdallāh-ibn-Aḥmed-ibn-Zayd de Damas (voir app., p. 329-330).

Dieu m'a fait présent vaut mieux que les biens qu'il vous a donnés. Mais vous vous glorifiez de vos présents » [1]. En ce qui concerne la proposition de délivrer tous les captifs musulmans qui sont en terre grecque, tu n'as en ton pouvoir que deux espèces de gens : ou ceux qui ont aspiré à Dieu et à un bonheur éternel et ceux-là ont obtenu ce qu'ils désiraient, ou ceux qui ont aspiré au bien de ce monde — et Dieu ne dénouera pas leurs liens. En ce qui concerne ta proposition de rétablir dans leur état tous les territoires musulmans que les Grecs ont saccagés, si j'enlève la dernière des pierres du pays grec, je ne vengerai pas la femme qui a trébuché dans ses liens et qui criait : « O Moḥammed ! O Moḥammed ! » Retourne auprès de ton maître : entre lui et moi il n'y a que l'épée. Serviteur ! bats du tambour ! » Ma'mūn pénétra en effet en territoire grec et prit quelques points fortifiés ; ensuite il retourna à Podandos [2].

Mais, arrivé là, le calife se mit à souffrir de la fièvre et sa maladie l'emmena bientôt au tombeau. Il mourut le 7 août 833, et put encore désigner comme successeur son frère Abū-Isḥāq qui prit le nom de Mu'taṣim. Ma'mūn fut enterré à Tarse [3].

Mas'ūdī décrit en détail et d'une manière vraiment émouvante les derniers moments du calife. L'agonisant ouvrait des yeux démesurément élargis et qui brillaient d'un éclat insolite ; ses mains s'efforçaient de saisir le médecin ; il fit effort pour lui parler, mais n'y réussit pas ; ses yeux se tournèrent vers le ciel et se remplirent de larmes ; finalement sa langue put exprimer ces paroles : « O toi qui es immortel, prends pitié de celui qui meurt ! » et il expira aussitôt [4].

(1) *Coran*, XXVII, 35-36.

(2) Ces indications, nous les devons à Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, VII, p. 94-96 qui dit qu'au cours de cette expédition Ma'mūn proposa à toutes les forteresses grecques une capitulation où il exhortait leur garnison à embrasser l'Islām et leur donnait à choisir entre la conversion et la mort : le christianisme fut abaissé et un grand nombre de Grecs consentirent à payer tribut (VII, p. 94) (Voir app., p. 329).

(3) Weil, *op. cit.*, II, S. 293-294. Müller, *Der Islam*, B. I, S. 515. Muir, *The Caliphate*, 2e éd., 1892, p. 506-507.

(4) Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, vol. VII, p. 101.

Après la mort de Ma'mūn les troupes qu'il avait envoyées en Asie Mineure proclamèrent calife 'Abbās, fils de Ma'mūn, qui depuis 829 était gouverneur de la Syrie septentrionale et de la Mésopotamie, et qui, plus d'une fois, avait combattu les Byzantins. Au moment où son père mourut, il se trouvait à Tyane, qu'il avait reçu l'ordre de fortifier.

Affaires d'Orient au début du règne de Mu'taṣim. (de 833 à 837).

Le premier acte de Mu'taṣim fut de rappeler 'Abbās de Tyane. Le prince lui jura fidélité et son exemple fut suivi par les troupes qui l'avaient proclamé calife.

Les fortifications de Tyane qui venaient d'être élevées furent rasées en cette même année 833 ; tous engins et armes en dépôt en furent emportés. Les habitants transférés par Ma'mūn à Tyane reçurent l'ordre de retourner respectivement dans leurs lieux d'origine (1). Ensuite Mu'taṣim fit son entrée à Bagdad (2).

Les premières années de son règne, il les passa en paix avec les Byzantins car il dut consacrer toute son attention aux troubles internes de son empire.

Dans l'Aderbaïğān les Khurramīya se soulevèrent, conduits par Bābek ; dans l'hiver de 833, on envoya contre eux le préfet de Bagdad, Isḥāq-ibn-Ibrāhīm, qui extermina 60.000 Persans à Hamaḏān ; les autres Khurramīya s'enfuirent auprès des Byzantins (3), avec un certain Naṣr, le Théophobe des Byzantins.

(1) Ṭabarī, III, p. 1164 = Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 310 (voir app., p. 292).

(2) Il est fort douteux que, vers 835, 'Amr ou 'Omar de Mélitène au cours d'un raid en territoire byzantin, ait mis en fuite l'empereur Théophile. Ce doit être un « doublet » de Michel le Syrien, III, p. 85 = Barhebraeus, Chron. syr., p. 147-146 ed. Bedjan.

(3) L'expédition eut lieu au mois de ḏu'l-qa'da 218 = 18 novembre-17 décembre 833. Ṭabarī, III, p. 1165 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 311-312) (voir app., p. 292). Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 298. Georg. Hamart., p. 793 Bonn. Genes., p. 52. Cont. Theoph., p. 112-114, c. 1-22. Cedr., II, p. 120. Dans Génésius, et parallèlement dans le Continuateur de Théophane se trouve un récit détaillé mais légendaire selon deux rédactions différentes), de l'origine et de la vie

Le peuple tsigane (?) des Zuṭṭ, qui se révolta en 835 dans la Basse-Mésopotamie, fut soumis par le général arabe 'Uǵaïf

passée de Théophobe (GENES., p. 53-57 ; CONT. THEOPH., p. 109-112, c. 19-20) ; on y raconte son origine royale, etc... Les deux récits contiennent une série de données incroyables. Dans le premier récit il y a déjà un point controuvé, c'est que les Persans, commandés par Bābek, passèrent du côté des Grecs : on sait de façon certaine que Bābek lutta durant vingt ans en Perse et qu'il ne la quitta pas. La seconde version n'est pas plus conforme à la vérité. Nous y lisons que les Persans trouvèrent Théophobe sous le règne de Théophile, alors que celui-ci n'était qu'un enfant de douze ans. Mais s'il l'avaient trouvé même la première année du règne de Théophile, à la mort de ce dernier il n'aurait eu en tout que vingt-quatre ans, alors que nous le voyons remplir le rôle de chef militaire déjà lors des premières campagnes de Théophile. Cf. HIRSCH, *Byz. Studien*, S. 139-140. TH. USPENSKIJ, *Essais sur la civilisation byzantine*, St-Pétersbourg, 1892, p. 59 (en russe). Ce qui précède est emprunté à la première édition de VASILIEV. Le problème de Théophobe, qui a causé beaucoup d'embarras aux historiens, est beaucoup plus simple qu'il ne paraît à première vue. Théophobe n'est mentionné, dit-on, que par les sources grecques, mais il ne faut pas oublier que Naṣr n'est mentionné que par les sources orientales, et que ce Naṣr accomplit les mêmes actions que Théophobe. D'après MICHEL LE SYRIEN, en effet, il se réfugia chez les Byzantins un peu avant la catastrophe de Bābek et aussi avant l'expédition de Zubaṭrā, à laquelle il participa. Il n'y a aucune raison de mettre en doute cette dernière assertion, comme le fait BURY, qui confond les deux Naṣr, le révolté arabe et le général de Bābek. D'autre part, d'après Mas'ūdī, lors de la bataille où faillit périr Théophile, Naṣr se distingua et sauva la vie de l'empereur. Or, 1° le LOGOTHÈTE nous dit que Théophobe arriva à Sinope avec les fameux Perses qui formèrent ensuite un corps spécial dans l'armée byzantine ; 2° d'après le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE, confirmé par une allusion de GÉNÉSIUS (page 52 in fine.) Théophobe sauva la vie de l'empereur Théophile. Il est vrai que ce sauvetage est mis par les Grecs au début du règne de Théophile. Mais c'est parce que, dans la bataille de 838, ce rôle de sauveur était attribué à Manuel. Manuel et Théophobe (Naṣr) ont dû être confondus souvent. Ayant été tous deux de grands personnages alternativement chez les Arabes et chez les Grecs, pourvus, semble-t-il, d'une légende épique en partie double, on les a souvent pris l'un pour l'autre. Chez les Grecs la réputation de Manuel, devenu une sorte de saint, a éclipsé celle de Théophobe. La seule différence entre Naṣr et Théophobe, c'est que Naṣr d'après Michel le Syrien est tué dans un combat après Amorium, tandis que, d'après GÉNÉSIUS et le CONTINUATEUR, c'est Théophile peu avant sa mort, ou encore Ooryphas, qui le font périr. La cause de cette disgrâce et de cette

et par la suite transplanté, près de la frontière byzantine, à Anazarbe (1).

Ce n'est qu'ensuite que Mu'taṣim put diriger ses forces contre Bābek dont la révolte en Aḏerbāïǧān durait déjà depuis seize ans.

Jusqu'en 837 il n'est jamais question de rencontres entre les Byzantins et les Arabes orientaux. Bien que, à ce moment, le nouveau calife fût assez mal assuré sur son trône et fournît par là-même aux Byzantins une occasion favorable pour l'attaquer, Théophile ne put profiter de ces circonstances, car il soutenait en Sicile une guerre très dure et très malheureuse pour lui. C'est ce qui explique les tentatives répétées — nous l'avons vu plus haut — que fit l'empereur pour conclure la paix avec les Arabes d'Orient. Selon toute vraisemblance, même après l'avènement de Mu'tasim il n'y eut

exécution serait l'attitude plus que suspecte et même la révolte ouverte des corps perses. Nous renvoyons à l'Appendice pour la discussion détaillée des traditions relatives à Théophobe. Il faut se méfier absolument des renseignements d'ailleurs contradictoires qui se trouvaient dans la source commune de Génésius et du Continuateur. C'est là qu'on peut lire le roman de la naissance à Constantinople de Théophobe, que son père aurait engendré d'une femme du peuple lors du séjour qu'il aurait fait dans la capitale. Bury semble accorder créance à ce roman. Nous préférons nous en tenir à la meilleure source, le Logothète (cf. Contin. de Georg. Mon. p. 793 Bonn). Comme dans le cas de la légende de Manuel, quelques mots du Logothète suffisent à anéantir les imaginations de Génésius et du Continuateur. Or, le Logothète affirme que Théophobe est venu de Perse dans l'Empire avec son père. Le seul détail qui semble s'opposer à l'identification de Naṣr avec Théophobe, c'est le récit que font les Grecs de la mort de ce dernier, dont la tête coupée avait été présentée à Théophile. Mais précisément, cette anecdote suspecte garde le souvenir du récit authentique, conservé par Michel le Syrien. Naṣr a été tué à l'ennemi, et sa tête coupée fut apportée, non à l'empereur, mais au calife. Cf. H. Grégoire, *Manuel et Théophobe*, dans *Byzantion*, IX (1934), p. 41-62 ; plus loin, p. 413 sqq.

(1) Ṭabarī, III, p. 1168-1169 = Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 315 (voir app. p. 292-293). Voyez aussi Michel le Syrien III, p. 84, où la défaite des Zōṭāyē est attribuée à l'emploi par le calife de captifs égyptiens. Sur l'origine, le caractère et les destinées ultérieures des Zuṭṭ, voyez Bury, p. 276, n. 1 ; Sachau, *Sitz.-Ber. Akad. Berlin*, 1892, p. 327-329, et plus loin, ce qui est dit, à l'année 855, d'une expédition byzantine contre ce peuple, alors installé dans les environs d'Anazarbe.

pas entre Byzance et le califat de trêve formelle, du moins les sources n'en disent rien [1]. Mais ce calme sur la frontière d'Orient, qui dura quatre ans, dépendait des affaires que les deux belligérants avaient sur les bras ailleurs. Dès que la possibilité en apparut, les hostilités recommencèrent aussitôt en Orient.

La guerre de Sicile de 829 à 837.

Dans les premières années du règne de Théophile, la guerre de Sicile prit un tour extrêmement défavorable à Byzance. La situation de celle-ci empira surtout en 830, quand, dans l'été de cette année, l'île fut attaquée d'un côté par une puissante flotte espagnole, de l'autre par une flotte africaine envoyée par Ziyādat-Allāh : ensemble trois cents vaisseaux [2], qui devaient porter de 20 à 30.000 hommes de troupes [3].

La flotte espagnole, qui vint en Sicile piller le pays pour son propre compte et nullement pour aider les Arabes d'Afrique, était commandée par Aṣbag-ibn-Wakīl, surnommé Fargulūš, de la tribu berbère de Huwwāra. Parmi les autres chefs on connaît Sulaïmān-ibn-'Afiya, de Tortose [4].

Les Arabes africains en Sicile entrèrent en pourparlers avec eux en vue d'une action commune contre les Grecs. Les Espagnols consentirent à les aider à la condition qu'Aṣbag fût nommé général en chef et que les Africains leur fournissent des chevaux. Ces conditions furent acceptées. Les opérations d'Aṣbag furent heureuses au début.

(1) Weil, par ex. (*op. cit.*, II, S. 296-297) parle d'une paix ou d'une trêve de 833 : il rapporte à ce moment l'ambassade de Jean Grammaticos, ce qui n'est pas notre avis.

(2) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238 ; Amari, *Biblioteca arabo-sicula, Versione italiana*, vol. I, Torino e Roma, 1880, p. 368 (voir app., p. 351). *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 96, et dans Amari, *vers.*, II, p.6 (voir app., p. 374).

(3) Cf. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 288 (2e éd., I, p. 419-20).

(4) Nuwaïrī, Amari dans *Bibl. arabo-sicula ossia raccolta di testi arabici...*, Lipsiae, 1857, p. 430 ; *vers.*, II, p.118-119 (voir app., p. 383).

D'abord il marcha vers Mineo qui, à ce moment, était assiégé par le général byzantin Théodote : en août 830 il lui livra bataille et vainquit les Byzantins. Théodote lui-même fut tué au moment où il essaya de fuir. Les débris de l'armée byzantine se hâtèrent de s'enfermer dans Castrogiovanni (1).

Aṣbag, après avoir détruit et brûlé Mineo, se dirigea avec son armée entière vers une localité de G-l-wāliyah (2), peut-être *Calloniana* citée dans l'Itinéraire d'Antonin, aujourd'hui l'ennuyeuse ville provinciale de *Caltanissetta* au S. O. de Castrogiovanni (3).

Mais pendant le siège de cette ville l'épidémie se déclara à nouveau dans l'armée musulmane : elle causa la mort d'Aṣbag et de quelques autres officiers. On se décida à abandonner le siège.

A cette nouvelle, les Byzantins attaquèrent les Musulmans qui, après de nombreuses et sanglantes rencontres, perdirent une grande partie de leurs effectifs et finirent par atteindre

(1) Nuwaïrī (Amari, *testo*, p. 430 ; *vers.*, II, p. 119) rapporte cette défaite au mois de ǧumādā II de l'an 215 = 26 juillet - 23 août 830 (voir app., p. 383). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238, et dans Amari, *vers.*, I, p. 368-369. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 96-97, et dans Amari, *vers.*, II, p. 6 (voir app., p. 375). La mort de Théodote est mentionnée par la *Chronique de Cambridge*. Voir *La Cronaca Siculo-Saracena di Cambridge* ed. Cozza-Luzi, p. 24 : *παρελήφθη τὸ Μήναιον καὶ ἐσφάγη ὁ πατρίκιος Θεόδοτος ΙΝΔ. Θ.* Amari, *vers.*, I, p. 278.

(2) *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 97, et dans Amari, *vers.*, II, p. 6 (voir app., p. 375).

(3) Amari, *Storia*, I, p. 289-290. (2e éd., I, p. 420-421). Cf. Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, London, 1883, p. 461. Moltedo, *Il libro de' comuni del Regno d'Italia*, Napoli, 1873, p. 95 (en 1881 il en est paru une seconde édition). Giordani, *Indice generale dei comuni del regno d'Italia*, Milano, 1883, p. 70-71. Vito Amico, *Dizionario topografico della Sicilia, tradotto dal latino ed annotato da* Gioacchino Dimarzo, Palermo, 1855, vol. I, p. 208-215. Mais plus tard, après la publication du livre d'Al-Balāḏurī (en 1866), Amari considérait comme possible que le nom *G-l-wāliyah* du ms. unique d'*Al-Bayān* fût une corruption du nom *G-l-yānh* (*Galyānuh*) mentionné en Sicile par al-Balāḏurī, p. 235 ; ce serait alors l'actuelle *Gagliano* (depuis le 14 déc. 1862 *Gagliano Castelferrato*), à 47 km. au nord-est de Enna (Castrogiovanni) ; voir *Bibl. ar.-sic.*, *vers.*, I, 268, II 6 n.3, II 716 et les notes de l'éditeur à la *Storia*, 2e éd., I, 421, n. 1, 463 n. 1.

péniblement leur flotte, à Mazara peut-être plus probablement près Girgenti : là ils s'embarquèrent et retournèrent en Espagne (1).

Pendant que la campagne d'Aṣbag se terminait par une défaite complète, les Arabes d'Afrique, partis à ce qu'il semble de Mazara, vinrent assiéger Palerme en août 830 (2).

La coïncidence du début du siège de Palerme avec le siège de G-l-wāliyah par Aṣbag mit les Musulmans à couvert contre les attaques des Byzantins du côté de Castrogiovanni ou de Syracuse. Même le désastre d'Aṣbag n'influa pas particulièrement sur les opérations de Palerme, car un grand nombre d'officiers de la première armée, au lieu de retourner en Espagne, semblent s'être rendus au camp musulman sous Palerme dans l'espoir d'un meilleur succès (3). La ville, bien fortifiée, soutint le siège bien que pendant ce temps la mortalité y fût énorme (4).

Finalement au mois de reǧeb 216 (14 août-12 septembre 831) le gouverneur de Palerme, après avoir stipulé une pleine sécurité pour lui-même, pour sa famille et ses biens, rendit la ville (5) — ensuite l'évêque Luc, le spathaire Syméon (probablement le gouverneur de Palerme) et quelques autres Grecs se réfugièrent à Constantinople par mer. Le reste de la population subit le sort pénible des prisonniers de guer-

(1) *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 97, et dans Amari, *vers.*, II, p.6-7 (voir app., p. 375). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 290 (2e éd., I, p. 421-422).

(2) Nuwaïrī (Amari, *testo*, p. 430, *vers.*, II, p. 119) rapporte le commencement du siège de Palerme au mois de ǧumādā II 215, = 26 juillet - 23 août 830. (voir app., p. 383). Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359).

(3) Amari, *Storia*, I, p. 290-291 (2e éd., I, p. 422-425). Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p.238, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359).

(4) Ibn-al-Aṯīr, (VI, p. 238) dit avec assez d'exagération, que sur 70.000 hommes qui s'y trouvaient au début du siège, il n'en restait à la fin de celui-ci que 3.000. Voir Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359).

(5) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359). Nuwaïrī (Amari, *testo*, p. 430-31 ; *vers.*, II, p. 119) rapporte erronément cet événement au mois de reǧeb 220 (= 835) (voir app., p. 383). Cf. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 24 : *ἐπιάσθη ἡ Πάνορμος ΙΝΔ. Ι*, c.-à-d., en septembre 831 ; Amari, *vers.*, I, p. 278.

re (1). A quelques personnages qui furent tués par les Arabes pendant le siège de Palerme une couronne de légende fut tressée par les hagiographes : c'est le cas de saint Philarète qui, à cause de l'attaque arabe contre Palerme, voulut se réfugier en Calabre, mais, saisi par les ennemis, mourut en martyr (2).

L'année même de la reddition de Palerme — l'an 216 de l'hégire (18 février 831-6 février 832)— Ziyādat-Allāh nomma gouverneur de Sicile Abū-Fihr-Moḥammed-ibn-'Abdallāh de la tribu de Tamīm qui arriva dans sa nouvelle province en 217 (7 février 832-26 janvier 833) et destitua immédiatement un certain 'Oṯmān-ibn-Qorhub, probablement l'un des représentants du parti adverse (3).

Vers ce moment, les dissentiments parfois assez violents qui éclataient entre les Africains et les Arabes d'Espagne qui étaient restés dans l'île, furent (4) apaisés. La conquête d'un point aussi important que Palerme fournissait une base puissante pour la soumission du reste de l'île. Palerme fut le centre d'un nouvel état qui ne dépendait que dans une faible mesure de l'Afrique (5). Les événements siciliens de 831 expliqueraient pourquoi Théophile, après son expédition heureuse

(1) Ioannis Diaconi *Gesta Episcop. Neapol.*, *Mon. Germ. Hist.*, *Script. rerum langobard.*, p. 430 : *ad postremum vero capientes Panormitanam provinciam, cunctos ejus habitatores in captivitatem dederunt. Tantummodo Lucas ejusdem oppidi electus et Symeon spatharius cum paucis sunt exinde liberati.* Cf. Muratori, *Script. rer. ital.*, I, *pars II*, p. 313. Capasso, *Monumenta ad Neapolitani Ducatus historiam pertinentia*, Napoli, 1881, t. I, p. 207-208. Il n'y a guère que le nom de Palerme qui ait été rappelé par Erchempert, *Historia Langobardorum*, *Script. rerum Langobard.*, p. 239. Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238 ; Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359).

(2) Cf. *Acta Sanctorum*, *April.*, t. I, p. 749 (8 avril) ; la mort de Philarète y est rapportée aux dernières années du règne de Michel II (dans la 1ère édition des *Acta Sanct.*, p. 753). Cf. Amari, *Storia*, I, 293 (2e éd., I, p. 424-425).

(3) *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 97, et dans Amari, *vers.*, II, p. 7 (voir app., p. 375). Cf. Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 430-431 ; *vers.*, II, p. 119. Amari, *Storia*, I, p. 295 (2e éd., I, p. 427-428).

(4) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p. 359).

(5) Cf. Amari, *Storia*, I, p. 296-297 (2e éd., I, p. 428-429).

contre Tarse et Maṣṣīṣa, proposa à Ma'mūn de lui rendre 500 captifs (1) pour en obtenir la paix ; ces mêmes événements justifieraient la seconde ambassade de Théophile en 831 et ses conditions très avantageuses pour les Arabes, comme la restitution des villes conquises. Théophile voulait à toutes forces avoir les mains libres en Orient pour intervenir énergiquement en Sicile. Ma'mūn le comprit et en profita.

Malgré le succès des armes arabes à Palerme, deux années se passèrent sans aucun événement important ; les Musulmans étaient fort occupés à organiser leur nouvelle colonie ; et les Byzantins ne semblent pas avoir sérieusement réagi.

Les opérations militaires de Sicile se concentrèrent pour quelque temps autour de Castrogiovanni où, vraisemblablement, une bonne partie de l'armée grecque de Syracuse s'était rendue (2).

Au début de l'an 219 de l'hégire (16 janvier 834-4 janvier 835) Abū-Fihr partit en expédition contre les chrétiens à Castrogiovanni, et, après une bataille acharnée, il les rejeta à l'intérieur de leurs fortifications. Au printemps de 834, il leur infligea une seconde défaite. En 835 (an 220 de hégire = 5 janvier - 25 décembre 835) Abū-Fihr battit pour la troisième fois les chrétiens, conquit et détruisit leurs fortifications, fit prisonniers la femme et le fils d'un patrice grec qui commandait l'armée. Après son retour à Palerme, Abū-Fihr envoya Moḥammed ibn-Sālim vers la côte orientale de l'île, du côté de Taormina. De nouveaux détachements furent envoyés dans diverses directions pour piller le pays. Les succès des armes arabes se poursuivaient rapidement.

Mais à ce moment une révolte éclata dans l'armée arabe. Abū-Fihr fut tué et ses assassins se réfugièrent dans l'armée chrétienne (3).

En cette même année 835 le nouveau général envoyé d'Afrique, al-Faḍl-ibn-Ya'qūb, se distingua immédiatement dans deux rencontres — sous Syracuse et, sans doute, aux

(1) Voyez plus haut, p. 110.

(2) Amari, *Storia*, I, p. 299 (2e éd., I, p. 431).

(3) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 238-239, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369 (voir app., p.360). Cf. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p.97, et dans Amari, *vers.* II, p. 7 (voir app., p. 375). Ibn-Khaldūn, Amari dans *vers.*, II, p. 176.

environs de Castrogiovanni. Le patrice byzantin se mit en marche avec une armée importante pour barrer le chemin aux Musulmans qui s'étaient établis dans un endroit montagneux et couvert de forêts et où les Byzantins n'osèrent pénétrer. Après avoir vainement attendu jusqu'au soir que les Musulmans sortissent de leur position, l'armée grecque se retira. Alors les Arabes l'attaquèrent inopinément et la mirent en fuite. Le patrice lui-même, gravement blessé, tomba de son cheval et fut à grand peine sauvé de la captivité et de la mort par ses soldats. Les armes et les bêtes de somme restèrent aux mains des Arabes (1).

C'est ainsi que se termina l'activité de al-Faḍl-ibn-Ya'qūb en Sicile. En septembre 835 arriva le nouveau gouverneur de l'île ; c'était un Aglabite, Abu'l-Aglab-Ibrāhīm-ibn-'Abdallāh-ibn-al-Aglab, cousin germain de Ziyādat-Allāh (2).

Il arriva à Palerme avec un petit nombre de vaisseaux après une traversée assez malheureuse ; une partie de la flotte avait coulé pendant une tempête ; une autre avait été interceptée par les Chrétiens. Parmi ces derniers vaisseaux les Byzantins capturèrent une carraque — c'est le nom des brûlots ou bien des galères d'après la terminologie maritime des Arabes. Il s'agit ici de toute évidence, des vaisseaux porteurs de feu grégeois que les Musulmans s'étaient mis à imiter (3).

(1) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 239, et dans Amari, *vers.*, I, p. 369-370 (voir app., p. 360).

(2) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 239, et dans Amari, *vers.*, I, p. 370 : au milieu du mois de ramaḍān (29 août - 27 septembre 835) (voir app., p. 360). *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 98, et dans Amari, *vers.*, II, p. 7 : au mois de ramaḍān (voir app., p. 375-376). Cf. Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 431 ; *vers.*, II, p. 119 (voir app., p. 383). Ibn-Khaldūn dans Amari *vers.*, II, p. 176. Amari, *Storia*, I, p. 301 (2e éd., I, p. 434).

(3) La ḥarrāqa est un vaisseau-brûlot relativement petit, d'où on jetait du naphte sur les navires ennemis ; plus tard ce mot a le sens de *matière incendiaire* et aussi de *navire rapide*. Voir l'explication de ce mot dans Lane, *An Arabic-English Lexicon*, vol. I-II, p. 552. Wüstenfeld, *Die Namen der Schiffe im Arabischen* (*Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften und der G. A. Universität zu Göttingen*, 1880, 25. Februar, nº 3, S. 140). Mais ḥarrāqa se rencontre de bonne heure pour désigner plus pacifiquement une simple gondole pour les empereurs ou les

En cette occasion, toute une flotille de ces carraques musulmanes, commandée par Moḥammed-ibn-as-Sindī, vint au secours des vaisseaux arabes et poursuivit les Grecs jusqu'à la tombée de la nuit (1).

Le nouveau général musulman, Abu'l-Aglab, se montra actif et entreprenant. Ses vaisseaux attaquèrent avec succès une localité dont le nom s'est perdu dans nos textes (2); les captifs grecs furent décapités. Une autre escadrille navale prit une carraque (grecque) près de l'île de Pantellaria : outre les Grecs, ils y prirent un Africain qui avait embrassé le christianisme. Ces captifs furent exécutés sur l'ordre du gouverneur de Palerme. En même temps, une troupe de cavaliers s'avançait jusqu'aux pentes de l'Etna et jusqu'aux forteresses de la partie orientale de l'île, et brûlait les villages, en faisant des prisonniers (3).

L'année suivante, en 836 (an 221 de l'hégire = 26 décembre 835-13 décembre 836) les Musulmans firent une razzia si fructueuse dans la région de l'Etna et revinrent avec tant de butin, surtout en captifs, que les esclaves se vendirent à vil prix (4). Un autre détachement suivit le rivage septentrional, atteignit la forteresse montagneuse de *Castelluccio*

émirs. Cf. Bar. ROSEN, *L'empereur Basile le Bulgaroctone*, St-Pétersbourg, 1883, p. 291 (en russe). Avec ce dernier sens le mot a passé en espagnol sous la forme corrompue de *haloque* et ensuite dans les autres langues romanes. Cf. DOZY, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'Arabe*, 1869, p. 264-266 au mot *faluca*. Mais il est très douteux si,dans les textes concernant la Sicile,ḥarrāqa désigne des vaisseaux-brûlots ou bien (c'est plus probable et c'est d'ailleurs la dernière pensée de AMARI) plutôt des galères; v. la 2e éd. de la *Storia*, I, p. 436, dernière partie de la note, et I, p. XIII.

(1) *Al-Bayān*, ed. DOZY, p. 98, et dans AMARI, *vers.*, II, p. 7-8 (voir app., p. 375).

(2) Cf. IBN-AL-AṮĪR, VI, p.239,et dans AMARI, *vers.*, I, p.370 (voir app., p. 360). AMARI suppose qu'il s'agit ici des îles Éoliennes ou d'une localité sur la côte entre Palerme et Messine (AMARI, *Storia*, I, p. 304 ; 2e éd., I, p. 437).

(3) IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 239, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 370-371 (voir app., p. 361).

(4) IBN-AL-ATIR, VI, p. 239, et dans AMARI, vers., I, p. 371 (voir App. p. 361).

(*Castel di Lucio*) à mi-chemin entre Palerme et Messine (1) et livra une attaque qui réussit : mais, atteints inopinément pas les troupes byzantines, les Arabes furent battus.

Vers le même temps, la flotte commandée par al-Faḍl-ibn-Ya'qūb, ravagea les îles voisines, les Eoliennes, selon toute vraisemblance, conquit quelques forteresses, notamment Tindaro (l'ancienne Tyndaris) sur la côte septentrionale de la Sicile (2), puis revint à Palerme (3).

Mais les Arabes ne pouvaient négliger le fait qu'une forteresse presque inaccessible, comme Castrogiovanni, appartenait encore aux Grecs. C'est pourquoi nous constatons une série de tentatives en vue de la conquête de cette ville.

En 837 (an 222 de l'hégire = 10 décembre 836-2 décembre 837), Abu'l-Aglab envoya un important détachement, commandé par 'Abd-al-Salām-ibn-'Abd-al-Wahhāb contre Castrogiovanni : mais ses troupes furent battues par les Byzantins ; 'Abd-al-Salām lui-même fut fait prisonnier avec d'autres, mais il fut racheté par la suite (4).Les Arabes envoyèrent alors de puissants renforts pour rétablir la situation devant Castrogiovanni.

Pendant ce siège, dans l'hiver de 837, un Musulman s'étant aperçu que les habitants ne faisaient pas une bonne

(1) Ibn-al-Aṯīr donne dans son texte *Qasṭaliāsah* : Amari (*Storia*, I, p. 305) y reconnaît *Castelluccio* ; mais dans la 2e éd., (I, p. 438, nota 1), il déclare que l'endroit pourrait être plutôt *Aci*, précédé du mot *Castello*. Nous serions alors peu au nord de Catane, au lieu de la province de Messine. Ibn-al-Aṯīr ne donne aucun renseignement sur l'emplacement de la localité ; d'ailleurs *Castel-lucio* et *Castellaccio* sont des toponymes fréquents en Sicile.

(2) Cf. Hare, *The Cities of Southern Italy*, p. 395-396. Vito-Amico, *Dizionario topografico*, II, p. 598-599.

(3) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 239, et dans Amari, *vers.*, I, p. 371. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 99, et dans Amari, *vers.*, II, p. 9 (voir app., p. 361 et 375). Il faut remarquer que ce nom de Tindaro n'est qu'une hypothèse d'Amari car dans le texte d'*Al-Bayān* le nom de la forteresse est transcrit par les lettres *M. d. nār* ; sa prise est rapportée à l'année suivante, 222 de l'hégire (14 déc. 836 - 2 déc. 837). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 305-306 (2e éd., I, p. 438, fin de la note 1).

(4) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 239-40, et dans Amari, *vers.*, I, p. 371 (voir app., p. 361). Al-Bayān, ed. Dozy, p. 99 ; Amari, *vers.*, II, p. 9 (voir app., p. 375). Cf. Amari, *Storia*, I, p. 306 (2e éd., I, p. 438).

garde, s'approcha de la ville et découvrit un chemin qu'il suivit, sans que personne s'en aperçût ; ensuite il revint en faire part à ses compatriotes, qui s'élancèrent immédiatement par le chemin qui leur avait été indiqué et firent irruption dans la ville au cri de « Allāh akbar ! » (« Allah est plus grand ! »). La citadelle, du moins, resta aux Byzantins, qui s'y enfermèrent. Les Arabes les y assiégèrent ; et les Grecs entamèrent bientôt des pourparlers. Le commandant musulman accepta leurs conditions — ensuite l'armée arabe retourna à Palerme chargée d'un énorme butin (1).

Il faut supposer que les Chrétiens vaincus de Castrogiovanni consentirent à payer tribut et que les Musulmans se contentèrent de se tirer avec honneur de ce siège difficile. Le fait est qu'ils ne restèrent ni dans la ville ni dans la citadelle et que vingt ans plus tard on se battit de nouveau autour de Castrogiovanni (2).

C'est vers 837, vraisemblablement, que fut envoyé en Sicile (sans doute pour peu de temps), le César Alexis Mousélé, gendre de Théophile.

Alexis Mousélé de race arménienne, avait fait rapidement une carrière des plus brillantes. Il reçut les titres de patrice, de proconsul (*ἀνθύπατος*), de magistre; il épousa la fille de Théophile, Marie, et fut proclamé César, c. à. d., en d'autres termes, que l'espoir même de s'asseoir sur le trône byzantin, à la mort de Théophile, lui était permis (3). En tant que César,

(1) IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 240, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 371-372 (voir app., p. 362). IBN-KHALDŪN dans AMARI, *vers.*, II, p. 177.

(2) Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 307 (2e éd., I, p. 439-441).

(3) Sur Mousélé v. CONT. THEOPH., p. 107-109, c. 18. GEORG. HAM., p. 703-705 (= p. 794-796 Bonn) = LEO GRAMM., p. 216-217. SYM. MAG., p. 630-632. CEDR., II, p. 118-119. Le nom est arménien (Moušeł), cf. la note de l'éditeur à AMARI, *Storia*, 2e éd., I, p. 430, n. 1 et BURY, p. 126, 128 305, 407. BURY se borne à constater la divergence des sources (d'une part le LOGOTHÈTE = CONTIN. DE GEORGES, 794, et d'autre part CONT. THEOPHAN. 180), en ce qui concerne l'envoi d'Alexis Mousélé en Sicile (le LOGOTHÈTE dit : en Longobardie). D'après la première source, l'envoi en Sicile est une disgrâce causée par les soupçons de l'empereur. La princesse Marie, son épouse, meurt en son absence, et Alexis, rappelé à Constantinople, y est puni. Le CONTIN. DE THÉOPHANE, au contraire, place les soupçons de l'empereur après le retour d'Italie où Alexis se serait brillamment acquitté de sa tâche. Si nous suivons le LOGOTHÈTE, l'envoi d'Alexis en Sicile doit se placer après 836, date du mariage d'Alexis avec Marie, fille

nous l'avons vu plus haut, il avait pris part à la rentrée triomphale de l'empereur dans sa capitale en 831 après la victorieuse expédition de Tarse et de Maṣṣīṣa (1). Vers 836-7 il commandait en Thrace une armée destinée à réprimer une insurrection des Slaves, probablement « révolutionnés » par les Bulgares. C'est après cette date que Théophile l'envoya en Sicile (2).

Mais son activité dans l'île fut rapidement entravée par des intrigues locales. Il fut accusé d'entretenir des relations avec les Arabes, de nourrir des desseins perfides contre l'empereur. La mort de sa femme, la fille de Théophile, contribua encore à éloigner l'empereur du César. Théophile se décida à rappeler Mousélé à Constantinople.

Dans ce but on envoya en Sicile, probablement en 839, l'archevêque Théodoros Krithinos, avec une promesse impériale de pleine sécurité pour Mousélé. Mais quand ce dernier fut arrivé dans la capitale, l'empereur le fit emprisonner et confisqua ses biens. L'archevêque, qui avait ouvertement accusé Théophile d'avoir violé la foi jurée, fut banni. Par la suite tous deux furent rappelés et réhabilités. Mousélé employa sa fortune (car elle lui fut rendue) à construire un monastère où il passa le reste de ses jours (3).

de Théophile. D'ailleurs, Alexis Mousélé, vers 836, opérait près de Christopolis (Kavalla) contre les Bulgares. Cf. Dvorník, *La vie de S. Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle* (*Travaux publ. par l'Institut des études slaves*, V), Paris, 1926, p. 32, 35 sq., 54, 62 sq. ; le même *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 13, et nos remarques, *Byzantion*, t. VII, 1932, p. 644 sq., t. IX, 1934, p. 761, 785. — Le même personnage semble figurer parmi les ancêtres de Digénis, cf. *Appendice* au t. II : *L'épopée byzantine.*

(1) Const. Porphyrog., *De Caerim.*, p. 505.

(2) Au sujet de l'année où Mousélé fut envoyé en Sicile, il faut remarquer que la chronique de Syméon Magistros la rapporte à la troisième année du règne de Théophile (Sym. Mag., p. 630), c.-à-d. à 831-832 ; mais on ne peut se fier aux données de cette chronique (cf. Hirsch, *Byz. Studien*, S. 345-347). Il nous semble que le témoignage de la *Vie de S. Grégoire le Décapolite* est décisif contre une date comme 832. Le commandement du César en Thrace est naturellement antérieur à son commandement en Sicile, après lequel il fut disgrâcié. Sur les soupçons de Théophile, voir Sym. Mag., *ibidem*. Cf. Cont. Theoph., p. 108.

(3) Cont. Theoph., p. 108-109 (Cedr., II, p. 118-119). Sym. Mag., p. 631-632. Georg. Hamart., p. 704-705 (= p. 795-796 Bonn)

Le rappel de Mousélé, répétons-le, doit se dater de 839 environ. Comme on le verra plus loin, c'est probablement lui qui fit lever, en 838, le siège de Cefalù.

Campagne contre Zapetra en 837.

Théophile considéra le succès remporté en 837 sous Castrogiovanni, lorsque 'Abd-al-Sallām fut fait prisonnier, comme suffisant pour lui faire ouvrir aussitôt les hostilités sur la frontière orientale où il était entré en rapports avec Bābek.

A ce moment les forces de ce dernier diminuaient. Contre lui opérait une nombreuse armée commandée par des généraux aussi fameux qu'Afšīn, qui sous Ma'mūn déjà s'était distingué par la soumission de la révolte égyptienne, qu'Itākh et que Ǧa'far-al-Khayyāṭ : ces stratèges enserraient de plus en plus Bābek et l'avaient renfermé finalement dans la puissante forteresse d'al-Badd (1). Comprenant le danger de sa situation, Bābek entra en pourparlers avec Théophile, l'excitant à faire à ce moment même une incursion en territoire arabe, car toutes les troupes avaient été envoyées par Mu'taṣim contre lui, et le calife ne pouvait opposer aucune résistance du côté de la frontière byzantine ; « il avait engagé même son tailleur et son cuisinier dans la lutte contre Bābek » (2). Evidemment Bābek poursuivait l'espoir que le calife, quand il apprendrait que les troupes grecques avaient pénétré sur son territoire, serait forcé d'y envoyer une partie de ses forces et d'apporter ainsi quelque soulagement à la situation angoissante de Bābek lui-même (3).

Pour agir plus fortement sur Théophile, Bābek se donnait devant lui comme un chrétien et promettait de convertir par la suite ses partisans (4).

= Leo Gramm., p. 217-218. Cf. Hirsch, *op. cit.*, S. 205. Amari, *Storia*, I, p. 297-298. (2e éd., I, p. 429-430).

(1) Weil, *op. cit.*, II, S. 300. Müller, *Der Islam*, I, S. 508. Muir, *The Caliphate*, 2nd edition, p. 510-511.

(2) Ceci est un jeu de mots de Bābek : les noms des deux généraux envoyés contre lui : Ǧa'far-al-Khayyāṭ et Itākh-aṭ-Ṭabbākh signifient tailleur (Khayyāṭ) et cuisinier (Ṭabbākh).

(3) Ṭabarī, III, p. 1234-1235 = Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 339 (voir app., p. 293. 352).

(4) *Chronique de* Ṭabarī, *trad. sur la version persane de* Bel'amī

En effet, Théophile pénétra en territoire arabe avec une forte armée — 100.000 hommes — qui comprenait des Bulgares, des Slaves (1) et des Persans, partisans de Bābek ; ces derniers, battus en 833 dans la province de Hamaḏān par un général de Mu'taṣim, Isḥāq-ibn-Ibrāhīm-ibn-Muṣ'ab, avaient réussi à échapper à la mort et à se sauver en territoire byzantin, comme nous l'avons vu (2). Théophile les avait enrôlés dans son armée, les avait mariés et leur témoignait une grande confiance (3).

L'armée grecque, après avoir franchi la frontière, se dirigea tout d'abord vers la puissante forteresse de Zapetra (Zibaṭra) (4).

Longtemps les savants ont été en désaccord sur la situation de cette forteresse (5). Elle se trouvait dans la province frontière du côté de la Mésopotamie, près de la limite même entre les deux empires, à quatre parasanges de Hadaṯ, à une distance d'un jour de marche de Ḥiṣn-Manṣūr (6). On a iden-

par H. Zotenberg. t. IV, Nogent-le-Rotrou, 1874, p. 532. Nous n'avons pas trouvé ce passage dans l'original de Ṭabarī. Cf. *Chronique de* Michel le Syrien, III, 88. Abu'lfarağ, *Chr. Syr.*, ed. Bedjan, p. 148.

(1) Sur les Bulgares et les Slaves qui prirent part à cette expédition, voir Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, ed. Barbier de Meynard, VII, p. 133-134 (voir app., p. 330).

(2) Ṭabarī, III, p. 1165 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 311-312) (voir app., p. 293-4).

(3) Ṭabarī, III, p. 1235. Le chef de ces Persans est appelé *Barsis* par les Arabes. Peut-être faut-il corriger en *Narsīs*. Il s'agirait alors du personnage que les Grecs appellent Théophobe, Michel le Syrien, Naṣr et Mas'ūdī, Naṣīr. La leçon de Ṭabarī confirmerait l'hypothèse de M. Adontz d'après laquelle ce Naṣr serait un Persarménien nommé Narseh.

(4) Le nom de cette forteresse est donné diversement. Ṭabarī écrit Zibaṭra (III, p. 1234). Chez les Byzantins. *Ζάπετρα* (Georg. Hamart., p. 707 Muralt), *Ζάπετρον* (Georg. Ham. 798 Bonn, Sym. Mag., p. 634), *'Οζοπέτρα* (Genes., p. 64), *Σωζόπετραν* (Cont. Theoph., p. 124 c. 29 ; Cedr., II, p. 130 ; Zon., XV, 29, ed. Dind., vol. III, p. 415).

(5) Voir par ex. Weil, *op. cit.*, II, S. 309. Elle est déjà mentionnée par Ptolémée sous la forme *Ζιζόατρα* ; la graphie Zanbaṭra, chez al-Battānī, semble provenir de Zizubaṭra ; voyez les remarques d'E. Honigmann, *Rivista degli studi orientali*, vol. XI, 1927, p. 171, no. 214.

(6) Ibn-Khordāḏbeh, ed. de Goeje, p. 97 et 70. Qodāma, ed.

tifié, d'une manière assez concluante, Zapetra avec la localité moderne de Wīrānšehir, sur le fleuve Sultan-su (l'ancien Korakésios?) au Sud-Ouest de Mélitène (1).

Théophile se dirigea vers la Haut Euphrate espérant sans doute entrer en contact avec les insurgés de l'Arménie et de l'Adarbaïǧān. Michel le Syrien nous dit que l'empereur envoya des messagers en Grande Arménie et exigea de ce pays un tribut qu'il obtint. Il entra en territoire arabe avec une armée qui d'après Ṭabarī comptait de 70 à 100 mille hommes. Il prit, nous dit-on, trois villes : Zapetra, Arsamosata et Mélitène (2). Les plus cruellement traitées furent Zapetra et Ar-

de Goeje, p. 216, 253 et 165, 193. Yāqūt, II, p. 278, 914. Abu'l-Fedā, *Géographie, trad. de l'arabe en français par St. Guyard*, t. II, 2e partie, Paris, 1883, p. 13.

(1) Cf. Guy le Strange, *Description of Mesopotamia and Baghdad written about the year 900 A. D. by* Ibn-Serapion dans *The Journal of the Royal Asiatic society*, 1895, p. 63 et 65. Peu après, Guy le Strange pencha à identifier Zapetra avec la forteresse de *Derendeh*. Cf. ses *Notes on Ibn Serapion* dans *Journ. of the R. As. Soc.*, 1895, p. 745. Mais après le travail d'Anderson qui, s'occupant des campagnes contre Zapetra en 872 et 836 (sic!), s'est fondé sur l'analyse des sources arabes, Ibn-Serapion et Ibn-Khordāḏbeh, pour démontrer l'identité de Zapetra et de *Wīrānšeher* au Sud-Ouest de Malaṭya (Anderson, *The campaign of Basil I against the Paulicians in 872 A. D.* dans *The Classical Review*, vol. X, 1896, p. 138), Guy le Strange a de nouveau changé d'avis. Cf. son *Al-Abrīq, Tephrike, the Capital of the Paulicians*, dans le *Journ. of the R. As. Soc.*, 1896, p. 740. L'écrivain Ibn-Serapion ou plutôt Suhrab (édition récente de H. v. Mžik, *Bibliothek arabischer Historiker und Geographen*, t. V, 1930) vivait dans la première moitié du xe siècle ; on ne sait rien de sa vie. Cf. Guy le Strange dans *J. of the R. As. Soc.*, 1895, p. 1-2 ; le même, *Eastern Caliphate*, p. 121 ; Tomaschek, *Kiepert-Festschr.*, p. 140. Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 46, 48, 50, 254.

(2) Belāḏori, *Liber expugnationis regionum*, ed. de Goeje, Lugd. Bat., 1865, p. 192. Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 580 (voir app., 269 et 274). Ṭabarī, III, p. 1234. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 339 (voir app., p. 294). *Fragmenta Hist. arab.*, ed. de Goeje, p. 389-90 (dans le texte de Ibn-Miskawaih ces événements ont été passés sous silence). Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VII, p. 133-134 (voir app., p. 330-331). Cf. *Chronique de* Michel le Syrien, III, p. 88-89, trad. Chabot. Grégoire Abu'l-Faraǧ, *Chronic. syriac.*, p. 148 éd. Bedjan. Le Continuateur de Théophane donne exactement le nombre des villes prises : *καὶ πόλεις παραλαμβάνων ἄλλας τε δύο... καὶ αὐ·*

samosate. A Zapetra, les Kurdes de Naṣr se distinguèrent par leur sauvagerie (1). La ville fut brûlée, la population mâle mise à mort, les femmes et les enfants emmenés comme esclaves. Mélitène échappa au même sort en ouvrant ses portes et en mettant en liberté les prisonniers byzantins. Arsamosata (et non Samosate) de l'autre côté de l'Euphrate fut réduite en cendres, mais ce fut le sac de Zapetra qui fit la plus

τὴν δὲ τὴν Σωζόπετραν (CONT. THEOPH , p 124, c. 29). Cf. *Histoire universelle* par ETIENNE AÇOGHIG DE DARON, trad. par E. DULAURIER, Ière partie, Paris, 1883, p. 171. Asolik mentionne la prise par Théophile d'une ville *Urpeli* (Ourbel dans DULAURIER) et d'une défaite des Arabes près de *Almulat* (c. à d. Malaṭya) : au lieu de ce dernier nom, Dulaurier a imprimé *Aschmouschad* (Arsamosata). Voici, d'après les sources orientales, comment les choses se passèrent en Arménie (BURY, p. 260, n. 5. MARKWART, *Südarmenien*, p. 45-57). Ayant pris Arsamosate, les Romains entrèrent en Arménie et y commirent des ravages (MICHEL LE SYRIEN, III p. 89). Il s'agit probablement de la Petite Sophène, au nord de l'Anzitène et du Muradčaï, car les historiens arméniens rapportent qu'on prit le fort de Khozan (ÉTIENNE ASOĬIK, p. 108, trad. GELZER. SAMUEL d'Ani, p. 707). Pour le district de Khozan, comparez CONSTANTIN. PORPH., *De adm. imp.*, 226. GELZER, *Georg. Cypr.*, p. 173. ADONTZ, *Armenija v epohu Justiniana*, St. Pétersb. 1908, p. 38, où la distinction entre la Petite Sophène au N.-O. et la Grande Sophène au S.-E. de l'Anzitène est clairement expliquée. SAMUEL dit qu'ayant pris Zapetra, Théophile se rendit en Arménie et prit Palin (aujourd'hui Baghin à l'Est de Khozan), Meckert en Sophène (auj. Mazgerd) et Ankł en Dĕgik' (Τεκῆς-Digisène). C'est probablement alors que Théophobe et Bardas marchèrent contre les Abasges qui s'étaient déclarés indépendants, et subirent une grave défaite (CONT. THÉOPH., p. 137). Cf. BURY, p. 261. Voyez plus loin, p. 194, n. 1.

(1) ṬABARĪ, III, p. 1234-1235 (IBN-AL AṮĪR, VI, p. 339) (voir app., p. 294). GEORG. HAM., p. 707 Muralt 798 BONN = SYM. MAG., p. 634. GENES., p. 64 ; CONT. THEOPH., p. 124, c. 29 ; CEDR., II, p. 130 ; ZON., XV, 29, éd. DIND., III, p. 415. Les Byzantins appellent Zapetra la ville d'où était issu Mu'taṣim, ce qui ne s'accorde pas avec les données des sources arabes. Il faut supposer que c'est une imagination tardive des chroniqueurs byzantins dont le but était d'atténuer quelque peu le désastre d'Amorium, de l'année suivante. Le CONTINUATEUR prétend même que le calife pria Théophile par une lettre de couper court au siège de Zapetra : ἐγένετο ἐκεῖθεν διὰ γραμμάτων προτρέψασθαι ἀναχωρεῖν τὸν Θεόφιλον ἐκ τῆς πατρίδος αὐτοῦ, κἂν οὐκ εἶχέ πως τὸν ἀκούοντα (CONT. THEOPH., p. 124, c. 29). Sur Naṣr à Zapetra, v. MICHEL, III, p. 96.

grande impression. On raconta plus tard que Zapetra (le Logothète dit : Samosate) était la patrie du calife : c'est sans doute une fable destinée à établir un parallélisme avec le sort d Amorium, berceau de la dynastie d'Amorium. Les *Actes des XLII Martyrs* (p. 40) connaissent cette histoire, mais ne précisent pas la ville qui aurait vu naître le calife (1).

L'empereur retourna en triomphe vers sa capitale. Lorsqu'il atteignit la localité de Bryas, sur la rive asiatique, il ordonna de commencer la construction d'un palais (2), de planter des jardins et de bâtir un aqueduc, pour éterniser le souvenir de sa victoire (3). L'entrée à Constantinople se distingua par la même magnificence et se déroula avec le même cérémonial que celle de 831 que nous avons décrite ; cette fois-ci, des enfants, ornés de couronnes de fleurs, vinrent à la rencontre de l'empereur (4). On construisit un hippodrome où l'empereur se montra, habillé de la couleur des Bleus, sur un char attelé de chevaux blancs ; il fut vainqueur et fut couronné, tandis que le peuple criait : *καλῶς ἦλθες, ἀσύγκριτε φακτονάρη* (5).

(1) Cf. Bury, p. 262, n. 6, et Nikitin, *Actes des XLII martyrs d'Amorium*, p. 191.

(2) Peut-être commença-t-il la restauration du palais. Cf. Kondakov, *Églises byzantines et Monuments de Constantinople, Travaux du IVe Congrès Archéol. d'Odessa* (1884), t. III, Odessa, 1887, p. 54. La localité contemporaine de *Maltepe* se trouve à peu près sur l'emplacement du petit bourg byzantin de Bryas. On peut voir aujourd'hui encore les ruines du palais, construit par Théophile dans le style arabe, à l'est de la colline de *Drakos-Tepe*, près de la mer. Cf. J. Pargoire, *Rufinianes*, *Byzantinische Zeitschrift*, B. VIII, 1899, S. 467. Cf. Bury, p. 133.

(3) Georg. Hamart., p. 707 (798 Bonn) = Sym. Mag., p. 634 : *καὶ ἐλθὼν μέχρι τοῦ Βρύαντος προσέταξεν οἰκοδομῆσαι παλάτιον καὶ παραδείσους φυτεῦσαι καὶ ὕδατα ἀγαγεῖν, ἃ καὶ γέγονεν.*

(4) Const. Porphyr., *De Caerim.*, p. 507-508 : *προσέταξεν τοὺς τῆς πόλεως παῖδας ἐξελθεῖν πάντας εἰς ἀπάντησιν αὐτοῦ μετὰ τῶν ἐξ ἀνθέων κατεσκευασμένων στεφάνων, εἰσελθὼν ὁμοίως τοῦ προτέρου σχήματος.* Cf. Hirsch, *Byz. Stud.*, S. 144. Reiske dans son Commentaire au *De Caerimoniis* rapporte cette seconde entrée triomphale à l'expédition d'Amorium (Reiskii *Comment.*, p. 594). Mais quel triomphe put avoir lieu après le désastre d'Amorium ? !

(5) Georg. Ham., p.707 (798 Bonn)=Sym. Mag., p.634 : *ἱππικὸν*

Des foules de fuyards venus de Zapetra, brûlée et détruite, atteignirent la résidence du calife et de Sāmarrā. Mu'taṣim se trouvait dans son palais quand il reçut la funeste et sinistre nouvelle. On dit qu'il donna le signal de l'entrée en campagne, sauta à cheval et voulut partir aussitôt (1).

Mais Mu'taṣim ne pouvait mettre à exécution ses projets avant d'en avoir fini avec ses autres difficultés et surtout avec Bābek qui continuait à lui résister. Néanmoins il envoya une partie de son armée, sous le commandement d''Uǧaïf-ibn-'Anbasa, de Moḥammed Kūtah et d'autres, pour secourir la population de Zapetra. Mais il était déjà trop tard. Théophile s'était retiré dans son pays — c'est pourquoi les troupes arabes restèrent à Zapetra fort peu de temps seulement, pour permettre à la population de revenir et de se calmer (2).

Cependant, le désir de venger le sort de Zapetra avait en-

ποιήσας, καὶ τὸ πρᾶτον βάϊον παίξας, ἅρματι λευκῷ μὲν ἐποχησάμενος, χρώματι δὲ τῷ Βενέτῳ ἀμφιασάμενος, καὶ νικήσας ἐστεφανώθη, τῶν δήμων ἐπιβοώντων · καλῶς ἦλθες, ἀσύγκριτε φακτονάρη. Φακτωνάρης ou φακτωνάριος était le nom donné au premier cocher aux jeux du cirque. Sur φακτ(ι)ωνάρης cf. USPENSKIJ-BENEŠEVIČ, *Die byzantinischen Ranglisten*, dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. V, 1927, p. 137, n° 235. REISKE dans son commentaire rapporte ce passage à la première entrée de Théophile (*Comm.*, p. 590). Cf. CONT. THEOPH., p. 125, c. 29 : καὶ ταῦτα μὲν διοικησάμενος πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἐπάνεισιν Θεόφιλος. L'une des rédactions de la passion des 42 martyrs d'Amorium dit qu'après l'expédition de Zapetra, Théophile ὑπέστρεψεν ἐν τῇ ὑπ' αὐτοῦ βασιλευομένῃ πόλει κομίσας ἐπινίκια, χρυσόν τε πολὺν καὶ ἄργυρον καὶ πάμπολλα πλήθη δεσμίους τῶν 'Αγαρηνῶν (ABICHT und SCHMIDT, *Martyrium der XLII Märtyrer zu Amorium* dans *Archiv für slavische Philologie*, B. XVIII, 1896, S. 191). Cf. le texte grec de la Vie des 42 martyrs d'Amorium, d'après le ms. de Paris, Bibl. Nat., n° 1534, ed. A. VASILJEV, St-Pétersbourg, 1898 (*Publ. de l'Acad. Imp. des Sciences, départ. hist.-phil.*, VIII° série, t. III) p. 6. *Acta XLII martyrum Amoriensium*, ed. V. VASILJEVSKIJ et P. NIKITIN, dans les *Zapiski Imp. Akad. Nauk*, VIII. sér., VII, 2, 1905, p. 40-42.

(1) ṬABARĪ, III, p. 1235 (IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 339-340) (voir app., p. 294).

(2) ṬABARĪ, III, p. 1236 (IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 340) (voir app., p. 295).

core augmenté parmi les Arabes. L'ex-calife Ibrāhīm, fils de Mahdi, se présenta devant le calife et récita un long poème dans lequel il décrivait l'infortune de Zapetra, exhortant le calife à aider ses sujets et à déclarer la guerre sainte. Dans cette poésie, il y avait notamment ces vers : « O colère divine ! Tu as vu tout cela ; venge ces femmes et punis les crimes dont elles ont été les victimes ! Il est possible que nos hommes aient trouvé dans la mort le châtiment de leurs fautes ; mais que dire de leurs malheureux enfants qui ont péri » (1) ?

A la fin de 837 Bābek, pressé par Mu'taṣim, fut forcé de s'enfuir en Arménie où il fut livré aux Musulmans par Saḥl-ibn-Sunbāṭ. Afšīn, comblé de présents et de grâces par le calife, rentra en triomphe dans la capitale. Bābek mourut dans les tortures (2).

Ensuite, Mu'taṣim put poursuivre l'accomplissement de son désir de se venger sur Théophile de l'expédition contre Zapetra. Le but le plus proche du calife était Amorium, la ville natale de la dynastie qui à ce moment gouvernait Byzance.

La guerre de Sicile en 838.

Après l'heureuse expédition de Théophile en Orient en 837, Byzance obtint encore quelques succès en Sicile pendant la première moitié de l'année 838. En même temps que leurs opérations devant Castrogiovanni, les Arabes avaient entrepris le siège d'une autre puissante forteresse, Cefalù, sur la côte septentrionale de l'île, à 48 milles à l'Est de Palerme.

(1) Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, ed. Barbier de Meynard, VII, p. 134 (voir app., p. 331).

(2) D'après Michel le Syrien (III, p. 90) Bābek, traversant l'Arménie pour se réfugier dans l'empire, aurait été trahi par un patrice du nom de Stephanos dans la maison duquel il avait trouvé un logis. Mais c'est une confusion avec le sort du frère de Bābek, 'Abdallāh, qui effectivement fut livré par le prince du Baïlaqān, 'Isī-ibn-Yūsuf-ibn-Istifānūs (Stephanos). Cf. aussi Weil, *op. cit.*, II, S. 301. Muir, *The Caliphate*, p. 511. Sur l'importance pour l'Arménie de cette reddition de Bābek, voir A. Gren, *La Dynastie des Bagratides en Arménie* dans le *Journ. du Min. de l'Instr. publ.* (russe), t. 290 (1893), p. 60. Bury, p. 262, n. 3.

Le siège traîna. En 838 (an 223 de l'hégire = 3 décembre 837 - 22 novembre 838), probablement au début du printemps, d'importants renforts navals arrivèrent de Byzance. Après quelques rencontres avec les troupes nouvellement arrivées, les Musulmans durent lever le siège et se retirer à Palerme.

J. B. Bury a supposé que ces renforts étaient amenés de Constantinople par Alexis Mousélé qui, d'après lui, ne serait arrivé en Sicile qu'à cette époque. D'après le même savant, la disgrâce et le retour d'Alexis à Constantinople seraient de 839 (voir plus haut, p. 136).

Le 11 juin 838 (14 du mois de reğeb), mourut en Afrique l'émir aglabite Ziyādat-Allāh. Cette nouvelle produisit une forte émotion en Sicile. On craignait de nouveaux désordres en Afrique, et on perdait tout espoir d'obtenir les renforts nécessaires pour assiéger Cefalù [1].

Mais la crise se dénoua plus facilement en Afrique qu'on ne s'y attendait. Le nouvel émir Abū-ʿIqāl-ibn-al-Aglab-Ibrāhīm succéda paisiblement à son frère Ziyādat-Allāh ; il réussit à maintenir dans l'obéissance les troupes et les Berbères et rétablit dans la capitale l'ordre compromis par la mort de son frère. Après son instauration, il put même envoyer des renforts en Sicile : en 839 (an 224 de l'hégire = 23 novembre 838 - 11 novembre 839) les Arabes revinrent d'une expédition à Palerme avec un riche butin. Néanmoins, les opérations devant Cefalù ne donnèrent aucun résultat.

La retraite des Musulmans de devant Cefalù et la mort de l'aglabite Ziyādat-Allāh, qui interrompit pour un temps l'offensive des Arabes en Sicile, se produisirent en 838 — année funeste pour Byzance en Orient : car c'est alors que Muʿtaṣim entreprit sa fameuse expédition contre Amorium que nous allons exposer maintenant.

L'expédition d'Amorium (838).

Quand Bābek eut été définitivement écrasé, Muʿtaṣim se décida à diriger toutes ses forces contre l'empereur byzan-

(1) Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 240, 350 et dans Amari, *vers.*, I, p. 372 (voir app., p. 362).

tin, pour venger sa défaite de l'année précédente. Le but le plus rapproché de son expédition était Amorium (1). Les chroniques arabes racontent qu'après la victoire sur Bābek, Mu'taṣim demanda : « Quelle est la forteresse grecque la plus inaccessible et la plus forte? » On lui répondit : « Amorium. Il n'y est allé aucun Musulman depuis l'apparition de l'Islam. Elle est l'œil et le fondement de la Chrétienté ; chez les Grecs, elle est plus fameuse que Constantinople ».

D'après la position des étoiles les astrologues prédirent l'échec de l'expédition, mais le calife n'y prêta aucune attention (2).

Mu'taṣim quitta sa capitale de Sāmarrā au début d'avril 838 (3), accompagné de forces considérables ; jusqu'alors, dit Ṭabarī, aucun calife n'avait eu avec lui autant de troupes, d'armes, de munitions, d'abreuvoirs portatifs en cuir, de mulets, de bêtes de somme, d'outres de toutes dimension,

(1) Ṭabarī, III, p. 12 36 (Ibn-al-Atīr, VI, p. 340) (voir app. p. 000).

(2) Le récit le plus détaillé s'en trouve dans Ṭabarī, III, p. 1236-1256 (voir app., p. 295-310). Il n'y a qu'une brève notice dans Ibn-Qotaïba, p. 199, Balāḏurī (ed. de Goeje, p. 192) et Ya'qūbi, II, p. 581 (voir app., p. 267-8 et 275). Moins détaillés que Ṭabarī, mais encore circonstanciés et exacts sont les récits de l'Anonyme de de Goeje (p. 390-395), d'Ibn-Miskawaïh (*Fragm.*, p. 485-495) dont l'exposé commence, dans le texte tel qu'il a été imprimé à l'arrivée d'Ašināš à Marǧ-al-Usquf, d'Ibn-al-Atīr, (VI, p. 339-346). Toutes les sources byzantines parlent de cette expédition. On peut trouver une mention de la prise d'Amorium dans les historiens syriaques et arméniens. Cf. *Chronique de* Michel le Syrien, trad. Chabot, t. III, p. 94 sqq. *Histoire universelle de* Vardane le Grand, trad. Emin, Moscou, 1861, p. 101. Gregoire Abu'l-Faraǧ, *Chronicum syriacum*, ed. Bedjan, p. 149 ss. ; trad. Budge, p. 136 ss. On verra dans l'appendice au t. II (*La Dynastie Macédonienne*), sous le titre *L'Epopée arabe*, combien la prise d'Amorium a hanté l'imagination populaire, non seulement à la fin du IXe siècle, mais aux siècles suivants.

(2) Cf. Suyūṭī, *Ta'rīkh al-Khulafā*, Cairo, 1887, p. 133. *History of the Caliphs by* Jálaluddín as-Suyutí, *transl. by* Jarrett, Calcutta, 1881 (*Bibliotheca indica*, vol. 87), p. 350.

(3) Ya'qūbī, II, p. 581 : le jeudi 6 du mois de ǧumādā I 223 = 5 avril 838 : Ṭabarī donne deux chiffres d'années : 224 et 222 (III, p. 1236) (voir app., p. 275 et 295).

d'instruments de fer, de naphte ; les diverses évaluations de l'effectif des troupes oscillent entre 200.000 et 500.000 hommes (1). A la tête de l'avant-garde se trouvait Ašinās, un turc, ainsi que Moḥammed-ibn-Muṣ'ab ; l'aile droite de l'armée était commandée par le turc Ītākh, la gauche par Ǧa'far-ibn-Dīnār-ibn-'Abdallāh-al-Khayyāṭ ; au centre se trouvait 'Uǧaïf-ibn-'Anbasa (2). Sur les drapeaux et les boucliers Mu'taṣim avait fait inscrire « Amorium » (3).

L'armée s'arrêta à la distance d'un jour de marche de Tarse, au fleuve Lāmis, (Lamos), où se faisaient habituellement les échanges de prisonniers entre Grecs et Arabes (4).

Dans l'entretemps, Théophile, après avoir quitté Constantinople, s'arrêtait à Dorylée, à trois jours de marche d'Amorium. L'immensité de l'armée arabe sur laquelle, de toute évidence, des renseignements étaient déjà parvenus aux Grecs,

(1) MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, ed. BARBIER DE MEYNARD, VII, p. 135 (voir app., p. 331). D'après MICHEL LE SYRIEN, III, p.95, l'armée de Mu'taṣim comptait 50.000 hommes, celle d'Afšīn 30.000, plus 30.000 marchands et pourvoyeurs, 50.000 chameaux, 20.000 mules. ABU'L-FARAǦ (*Chron. syr.*, ed. BEDJAN, p. 1), dit que Mu'taṣim avait 220.000 hommes. La version arménienne de MICHEL (p. 274) mentionne 30.000 nègres.

(2) ṬABARĪ, III, p. 1236 (IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 340). MAS'ŪDĪ, *op. cit.*, t. VII, p. 135 (voir app., p. 295-6 et 333). Cf. WEIL, *op. cit.*, II, S. 311.

(3) GENES., p. 64 : *καὶ θεσμοθετεῖ παντὶ τῷ τὸ φλάμουρον περιφέροντι γραφὴν ἐνδηλοῦντος τοῦ 'Αμορίου συζήτησιν*, au lieu des mots obscurs *γραφὴν ἐνδηλοῦντος* il faut peut-être lire *γραφῇ ἐνδηλοῦν*. CONT. THEOPH., p. 125 : *θεσπίσαι τε καὶ κηρῦξαι πᾶσαν ἡλικίαν... συναθροιζομένην ἐπὶ ταῖς ἀσπίσιν αὐτῶν ἐγγράψαι 'Αμόριον*. CEDR., II, p. 132.

(4) ṬABARĪ, III, p. 1237 (voir app., p. 295). IBN-AL-AṮĪR dit : au fleuve as-Sin (VI, p. 340) ; évidemment il y a une faute dans le texte. L'édition du Caire a السن (AL-SN), qui se corrige facilement en الس (ALS), la boucle de la dernière lettre ayant été prise pour une lettre distincte. Et cela nous donne le nom arabe de l'Halys. IBN-AL-AṮĪR l'a employé ici à tort pour Lāmis, de même que ṬABARĪ a employé constamment Lāmis pour Halys. En tout cas, ceci démontre que l'Halys était bien nommé dans le récit original, là où il en était question, sans quoi la confusion n'eût pas pu se produire. GENES., p. 66 : *πρὸς τὸ Ταρσοῦ τῆς Κίλικος*. CONT. THEOPH., p. 125 : *συνήγετο γοῦν καὶ κατὰ τὴν Ταρσὸν πολὺς ἐξ ὀλίγων ἐγένετο*. CEDR., II, p. 132.

incita beaucoup de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs à conseiller à l'empereur de transporter les habitants d'Amorium dans une autre localité, pour éviter l'effusion de sang. Mais Théophile, jugeant ce parti une lâcheté indigne de lui, préféra fortifier Amorium et confier sa défense à un général expérimenté, Aétius, qui était à ce moment patrice et stratège du thème des Anatoliques : il envoya vers Amorium des renforts commandés par l'eunuque Théodore Crateros qui était protospathaire, et par le patrice et magistre Constantin Baboutzikos ; au nombre des futurs martyrs d'Amorium nous trouvons encore les noms du stratège Théophile et du « dromeus » Basoès (1).

(1) GEORG. HAM., p. 713 (805 BONN) = slave, p. 98 = SYM. MAG., p. 638-639. CONT. THEOPH. p. 126. CEDR., II, p.132. ZONAR., ed. DIND. III, p. 416. Le protospathaire Aétius, stratège des Anatoliques, nous est connu non seulement par les historiens grecs et arabes, mais encore par une inscription de Sevi-Hissar (Sivri-Hisar ?) : *'Εκαλλιεργήθη ὁ ναὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου ὑπὸ 'Αετίο[υ] πρωτοσπαθαρίου κὲ στρατιγοῦ 'Α[νατολικῶν] καὶ τῆς συμβίου αὐτοῦ 'Αμπελίας* (notre lecture d'après une copie de POCOCKE, reproduite *CIG* 8682 ; cf. *Byzantion*, IV, 1929, p. 443 sq.). SCHLUMBERGER rapporte au même personnage une bague en or, où un protospathaire Aétios est nommé « drongaire de la veille ». Aétios aurait occupé cette charge avant le commandement qui fut l'occasion de son martyre (SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byz.*, p. 340). A l'armée du thème des Anatoliques s'étaient jointes d'autres troupes, et probablement celles du thème des Bucellaires, puisque Théodore Cratéros, le protospathaire eunuque, stratège des Bucellaires, s'était enfermé dans la place. D'autres renforts avaient été amenés par Constantin Baboutzikos, époux d'une sœur de l'impératrice Théodora. Il était *δρουγγάριος τῆς βίγλης* et avait peut-être succédé dans cette charge à Aétios ; le *Synaxaire de Constantinople*, p. 516, l'appelle *ἄρχων τῶν ταγμάτων*, ce qui désigne la même fonction, comme BURY l'a prouvé. C'est à la famille de celui-ci que Théodora écrivit après son martyre une lettre de condoléances conservée en traduction géorgienne. Voyez sur cette découverte du P. Peeters : *Byzantion*, t. IV, p. 801.

Les noms des autres officiers nous sont donnés par le LOGOTHÈTE (CONT. DE GEORGES HAMART. 805 Bonn ; vers. slav. 18), le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE (p. 126), les *Actes des XLII martyrs.* Tous les témoignages sont comparés et discutés par NIKITIN, p. 202-219. Cf. BURY, p. 267, n. 3. Il y a encore notamment un stratège nommé Théophile, dont nous ne connaissons pas le thème (Arméniaques ?). A tous ces officiers supérieurs on ajoute le *δρομεὺς* Basoès ; « NIKITIN (p. 208 sqq.) has shown that this does not mean a courier here, but a

Mu'taṣim, qui désirait attaquer le territoire grec de différents côtés, détacha Afšīn-Ḥaidar-ibn-Kāwus avec une partie de l'armée du côté de la ville de Serūǧ, située à treize parasanges de Samosate (1) ; de là, au jour fixé, il devait pénétrer en territoire byzantin (2) par le darb-al-Ḥadaṯ (défilé de Ḥadaṯ) (3). A ce détachement s'adjoignirent, semble-t-il, des troupes arméniennes et l'émir de Mélitène ; les Turcs formaient une part considérable de ce corps d'armée (4). Toute cette troupe réunie s'arrêta dans la riche plaine de Dazimon (aujourd'hui *Qaz-Ova*), aux environs de Turkhal sur l'Iris (5).

victor in the foot-race (*πεζοδρόμιον*). CONSTANTINE, *Cer.*, 358, mentions Bambaludes, *ὁ τῶν Πρασίνων δρομεύς*, champion of the Greens, in the reign of Michael III » (BURY, l. c.). Quant au turmarque Kallistos Melissenos (le Logothète en fait deux personnages), v. p. 171 et 230.

(1) IBN-KHURDĀḎBEH, p. 97 et 70.

(2) Sur Ḥadaṯ, voir plus haut.

(3) ṬABARĪ, III, p. 1237 (IBN-AL-AṮĪR, VI, p.340). MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VII, p.135 (voir app., p. 295 et 331). Cf. WEIL, *op. cit.*, II, S. 311. Les écrivains byzantins connaissent cette expédition, mais ils se trompent sur le nom du chef. GEORG. HAM., p. 712 (804 BONN) = SYM. MAG., p.638 : *ὁ δὲ ἀμερουμνῆς ἀποχωρίσας ν' χιλιάδας λαοῦ καὶ τὸν Σουδαῆ* (SYM. MAG. donne *Γουνδεῆ*) *ὀνομαστότατον ἐν τοῖς Ἀγαρηνοῖς ὄντα ἐπί τε ἀνδρείᾳ καὶ φρονήσει δοὺς αὐτοῖς κεφαλήν, ἀπέστειλε κατὰ τοῦ βασιλέως.* GÉNÉSIUS (p. 67) et, avec lui, le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE (p. 126, c. 31) disent tout à fait erronément que le chef de cette armée était le fils du calife. CEDR., II, p. 132-133. S'agirait-il d'Abū-Sa'īd ? Cf. p. 407.

(4) Au témoignage de GÉNÉSIUS, ce corps d'armée de 10.000 hommes comprenait des Turcs, une armée arménienne commandée par « Vesparakanitès » c.-à-d. le prince de Vaspurakan (cf. LAURENT, *Arménie*, p. 212), *μετὰ πάσης τῆς ἐξ Ἀρμενίων στρατιᾶς, τοῦ τε Βεσπαρακανίτου, καὶ αὐτοῦ τοῦ ἄρχοντος τῶν ἀρχόντων*), et l'émir de Mélitène (GEN., p. 67) ; voir aussi CONT. THEOPH., p. 126-127, qui ne parle que de Vesparakanitès. Mais il faut distinguer le prince de Vaspurakan et le prince des princes, qui était alors Bagarat de Taron.

(5) GENES., p. 67 : *κατὰ τὸν Δαξιμῶνα* ou *Δαζημῶνα*. CONT. THEOPH., p. 128 : *Δαζημόνα*. CEDR., II, p. 133 : *κατὰ τὸν λεγόμενον Δαζύμηνον*. Sur la riche plaine de Dazimon qu'arrose le fleuve Iris, voir déjà STRABON : *Ἶρις ἔχει δὲ τὰς πηγὰς ἐν αὐτῷ τῷ Πόντῳ, ῥυεὶς δὲ... διὰ τῆς Δαζιμωνίτιδος εὐδαίμονος πεδίου πρὸς δύσιν* (STRABO, *Geogr.*, XII, 3, 15, C 547). Il est question de Dazimon dans les lettres de BASILE LE GRAND, voir *Ep.* 212 et 216. MIGNE, *PG.*, t. 32, col. 780 et 792. Dazimon était aussi, semble-t-il, le

Le calife lui-même s'apprêtait pendant ce temps à marcher vers Ancyre et, après l'avoir prise, à commencer ses entreprises contre Amorium.

Le mercredi 22 de rağab (19 juin 838) Ašinās, sur l'ordre du calife, s'avança par le défilé de Tarse vers la ville de Ṣafṣāf, située près de Lu'lu'a, sur la route qui menait des portes de Cilicie vers Tyane (1) ; derrière Ašinās marchait Waṣīf et enfin, le vendredi 24 (21 juin), Mu'taṣim lui-même se mit en marche (2).

A ce moment lui arriva la nouvelle que l'armée byzantine se trouvait près de l'Halys (Ṭabarī : Lāmis) et voulait traverser ce cours d'eau et attaquer inopinément les Arabes. Dans ces conjonctures, Mu'taṣim envoya une lettre à Ašinās qui à ce moment se trouvait déjà à Marğ-al-Usquf (3), pour lui

nom d'une forteresse. On l'a placée longtemps à Tōqāt (*Ramsay, Studia Pontica*). Mais Tōqāt est Dokeia, comme vient de le démontrer M. Wittek. Et *Dazimon*, c'est *Dazmana*, à 8 km. de Turkhal. Cf. *Byzantion*, X, 1.

(1) Ramsay, (*op. cit.*, p.354, note, et 448) identifie Ṣafṣāf avec le Σιδηρόπαλος des sources byzantines : voir par ex. Theoph. *Chron.*, ed. de Boor, p. 482. La source d'eau chaude dont nous avons parlé à propos de Lu'lu'a semble être celle de Ṣafṣāf. Voir Ibn-Khurdādbeh, p. 100 et 73. Yāqūt dit de Ṣafṣāf que c'était une ville voisine de Maṣṣīṣa (III, p. 401). Le Strange, *Eastern Caliphate*, p. 134 s., 139.

(2) Mas'ūdī dit que Mu'taṣim pénétra en territoire byzantin par Darb-as-Salām (Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, VII, p. 135) (voir app., p. 331). C'est un autre nom du même défilé, les Pyles ciliciennes ; voir Ibn-Khurdādbeh, p. 100 et 73.

(3) Marğ-al-Usquf (la prairie de l'évêque) est, dit Ibn-Khurdādbeh, l'une des localités situées sur la route de Tarse à Constantinople (Ibn-Khurdādbeh, p. 102 et 74). Le renseignement est, comme on le voit, très imprécis. C'était une localité aux environs de l'issue septentrionale du défilé de Tarse. Nous n'avons pas trouvé son nom dans Yāqūt. — L'emplacement exact de Marğ-al-Usquf n'est pas encore trouvé. Cf. J. B. Bury, *Journ. of Hell. Stud.* XXIX, 1909, 124-129. H. Grégoire, *Byzantion*, VIII, 1933, 534-539. Notre idée est que ce nom arabe est une déformation par étymologie populaire du nom de Melegob. A cette hypothèse on peut objecter que les Arabes connaissent la forme Malaqūbiya. Mais en faveur de notre théorie il faut citer le fait curieux que le poème de Digénis Akritas situe à Malakopeia une bataille entre Byzantins et Arabes, qui ressemble beaucoup à la fameuse bataille de 833 livrée à Marğ-al-Usquf, selon les Arabes. J. B. Bury, sans connaître cet argument, place Marğ-al-Usquf tout près de là, à Nazianze (Nenizi). Voyez plus loin la dis-

annoncer ces événements et lui défendre d'avancer (c'est-à-dire de franchir l'Halys) tant que l'arrière-garde avec le train de bagages, les balistes et les vivres (tout cela n'avait pu encore sortir du défilé) ne l'aurait pas rejoint.

Au bout de trois jours, Ašinās reçut une nouvelle lettre de Mu'taṣim, avec l'ordre d'envoyer un détachement de cavalerie pour faire des prisonniers grecs, dont on pourrait tirer des renseignements sur l'empereur et son armée. Dans ce but Ašinās envoya 'Amr-al-Fergānī avec 200 cavaliers, qui battirent les environs de la forteresse de Qurra, laquelle nous est déjà connue. Mais le commandant de cette place, qui avait été averti, s'établit avec sa cavalerie sur une haute montagne entourant le Rustāq de Qurra, c.-à-d. le « district de Qurra », entre Qurra et Durra : il y attendit les Arabes (1).

'Amr-al-Fergānī apprit à temps l'embuscade qui lui était tendue, et il se dirigea vers Durra. A l'aube, il partagea son détachement en trois parties, et leur donnant à chacune deux guides, il leur ordonna de se mettre à la recherche des Grecs. Cette fois, le succès couronna leurs efforts : ils prirent beaucoup de soldats byzantins et d'habitants de l'endroit. Des renseignements particulièrement intéressants furent fournis par un cavalier byzantin pris par 'Amr-al-Fergānī :

cussion de l'emplacement de la bataille de 863. Pour la campagne de 838, cet emplacement approximatif paraît convenir. M. Canard le conteste, à tort, pensons-nous. Ašinās, sur l'ordre de Mu'taṣim, s'arrête aux environs de Melegob, et craignant que les garnisons byzantines de Qurra ne le prennent en flanc, il envoie une reconnaissance au Sud-Ouest de son camp vers le Ḥassan-Dāgh. Les prisonniers byzantins qu'il fait lui fournissent des renseignements précis sur la position de l'armée impériale avec laquelle les garnisons grecques avaient naturellement établi le contact. Ašinās apprend ainsi que l'empereur est à quatre parasanges au nord de l'Halys.

(1) Dans les géographes arabes, nous n'avons pas trouvé de renseignements sur Durra. Peut-être faut-il y reconnaître la ville cappadocienne de *Doara*, qui jusqu'à l'époque de Justinien le Grand se trouvait au point de vue ecclésiastique dans la dépendance du métropolite de Tyane. Sous Justinien, qui éleva la ville de Mokissos à la dignité de métropole et lui donna le nom de Justinianopolis, Doara dépendit du métropolite de cette ville. Il est à peine possible de fixer avec exactitude la situation de Doara ; peut-être est-ce le moderne *Muğur* ou Ḥāǧǧī *Bektāš*. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 297-298. D'après Bury, Durra serait Nora-Halvadere.

il déclara que l'empereur se trouvait avec son armée au-delà de l'Halys, à quatre parasanges de ce fleuve, et que cette nuit même le commandant de Qurra se préparait à dresser une embuscade aux Arabes dans la montagne.

Craignant que les autres détachements envoyés en reconnaissance ne tombassent dans cette embuscade, ʿAmr envoya à leur recherche ses guides qui les prévinrent du danger et leur transmirent l'ordre donné par ʿAmr de revenir vers lui.

Les détachements, ayant opéré leur jonction, retournèrent vers Ašinās [1] avec un grand nombre de captifs byzantins et lui communiquèrent les informations recueillies. Voici quelles étaient les nouvelles. L'empereur se tenait depuis plus de trente jours de l'autre côté de l'Halys, attendant le passage de Muʿtaṣim pour l'attaquer ; récemment Théophile avait reçu la nouvelle de ce qu'une grande armée arabe avait pénétré en territoire grec du côté du thème des Arméniaques. C'était l'armée d'Afšīn dirigée, comme nous l'avons vu plus haut, vers Serūǧ. En conséquence, l'empereur avait nommé l'un de ses parents chef de l'armée stationnée sur l'Halys [2] et était parti lui-même avec une partie des troupes à la rencontre d'Afšīn.

Après avoir reçu des nouvelles aussi importantes, Ašinās les communiqua aussitôt à Muʿtaṣim [3].

Avant tout Muʿtaṣim voulut avertir Afšīn de la marche de l'empereur grec. Il envoya des éclaireurs de son armée, ordonna à Ašinās de faire de même, et promit 10.000 dirhems à celui qui remettrait à Afšīn la lettre dans laquelle le calife l'avertissait de l'arrivée de Théophile et lui recommandait

(1) Le texte de Ṭabarī dit qu'ils allèrent retrouver Ašinās sur l'Halys. Si, comme il est probable, Marǧ-al-Usquf où il s'était arrêté, n'est pas sur l'Halys, il faut donc qu'Ašinās, dans l'entretemps, ait avancé. Mais Ṭabarī n'en dit rien. D'autre part, on sait qu'Ašinās avait l'ordre formel de ne pas avancer. Il y a donc là une erreur de Ṭabarī (Canard). Mais tout peut s'expliquer si Marǧ-al-Usquf est la région de Melegob. Ašinās n'a pas « avancé » en ce sens qu'il n'a pas franchi l'Halys. Cf. cependant p. 410.

(2) « Le fils de son oncle » c.-à-d. son cousin germain d'après Ṭabarī, III, p.1239 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p.341) (voir app., p.297 et 300).

(3) Ṭabarī, III, p. 1238-1239 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 340-341) (voir app., p. 297). Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 312.

de rester à l'endroit où il se trouvait et de ne plus bouger.

Mais Afšīn s'était déjà trop enfoncé à l'intérieur du territoire byzantin pour qu'aucune lettre pût lui parvenir.

Pendant ce temps, Ašinās, au secours duquel était enfin arrivée l'arrière-garde promise par le calife avec de nouveaux approvisionnements, reçut l'ordre d'aller de l'avant. Mu'taṣim le suivit à une distance d'un jour de marche. On n'avait aucune nouvelle sur le sort d'Afšīn. L'armée du calife souffrait d'une forte pénurie d'eau et de fourrage.

Entre Ṣafṣāf et Ancyre, Ašinās, s'il faut en croire le témoignage isolé de Michel le Syrien (1), s'empara de Nīšīā, ville en ruines, dont il détruisit la citadelle. Il s'agit, comme Bury l'a reconnu, de la ville épiscopale de Nyssa, au sud du fleuve Halys. On peut supposer que Nyssa fut la première étape.

Ašinās, qui se dirigea ensuite vers Ancyre, s'en trouvait à trois jours de marche, quand, parmi de nombreux captifs, il trouva un vieillard qui, sachant que, comme la majorité des prisonniers, il risquait la mort, s'adressa au général arabe et lui dit : « A quoi te sert de me tuer? Ton armée et toi vous vous trouvez dans une situation très pénible à cause du manque d'eau et de vivres ; et ici, il y a des gens qui se sont enfuis, d'Ancyre de peur que le roi des Arabes n'assiège leur ville ; ils se trouvent près de nous ; ils ont avec eux des vivres, des provisions et de l'orge en abondance. Envoie un détachement avec moi pour que je le conduise vers eux, et en retour, laisse-moi libre ».

Ašinās réunit une troupe de 500 hommes qui étaient encore assez dispos ; et, confiant le vieillard captif à Malik-ibn-Kaïdar, il ordonna de le relâcher s'il indiquait réellement le refuge des habitants d'Ancyre et s'ils trouvaient des vivres ; puis il ordonna à la troupe de partir. Lui-même marcha vers Ancyre où il devait rencontrer Malik-ibn-Kaïdar.

Ancyre était à cette époque une forteresse puissante (2).

(1) Chabot a fait de Nīšīā dans sa traduction Nicée (t. III, p. 95) ; Bury a reconnu qu'il s'agit de Nysse (p. 266, n. 2) ; l'armée n'a donc pas traversé l'Halys. Pour la suite, v. app., p. 298.

(2) Sur la citadelle d'Ancyre, voyez de Jerphanion, *Mélanges d'Archéologie anatolienne*, dans les *Mélanges de l'Université St. Joseph*

Au crépuscule, le vieillard conduisit la troupe dans une vallée où hommes et chevaux purent respirer et apaiser leur faim et leur soif. Cette marche de nuit dans la montagne éveilla parmi les soldats le soupçon que le vieillard voulait les égarer et ils en firent part à Malik-ibn-Kaïdar.

Quand ce dernier l'interrogea, le vieillard répondit : « Ils ont raison, les gens que tu cherches se trouvent hors des montagnes ; mais je crains, si je sros pendant la nuit des montagnes, qu'ils n'entendent le bruit des sabots des chevaux sur le rocher et ne s'enfuient, et, quand nous sortirons des montagnes, et que nous ne verrons personne, tu me tueras. Mais je te conduirai à travers ces montagnes jusqu'au matin. Quand nous aurons attendu jusqu'à l'aube, nous marcherons ver eux et je te les montrerai ; je ne courrai pas alors le risque d'être tué ». On décida de faire halte pendant la nuit dans les montagnes.

Au matin, quatre hommes, envoyés sur la montagne, ren-

à Beyrouth, t. XIII, 1928 (paru en janvier 1930), p. 144-219 ; cf. *Byzantion*, t. V, 1929, p. 327 et 340 sq. ; P. WITTEK, *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter*, dans *Festschrift für Georg Jacob zum 70. Geburtstag*, Leipzig, 1932, p. 329-354. — On lit sur les murs d'Ancyre des inscriptions republiées par nous (*Byzantion*, IV, 1927-28, p. 437 sq.) et par le P. DE JERPHANION, *op. cit.*, (cf. *Byzantion*, V, p. 341). Ces inscriptions rappellent une réparation des murs d'Ancyre par un empereur Michel que KIRCHHOFF (*CIG*, IV, 8794-8795) et VASILIEV (édition russe du présent ouvrage) croyaient être Michel II. Mais BURY, *History of the Eastern Empire*, p. 266, n. 3, avait bien vu qu'il s'agissait de Michel III. J'ai prouvé qu'il en était bien ainsi en déchiffrant la date du 10 juin 859 dans le texte où il est dit que le travail fut exécuté par le spatharocandidat Basile. Ce spatharocandidat, mentionné aussi dans un autre texte (*Byzantion*, V, p. 341), encastré dans la même muraille, doit être Basile le Macédonien, le futur empereur. La restauration des murs d'Ancyre en 859 avait été rendue nécessaire par la catastrophe de 838. L'inscription n° 2 (*Byzantion*, t. IV, p. 439) rappelle cette catastrophe :

Πένθει φθαρεῖσα καὶ κλιθεῖσα πρὸς γ[όνυ]
χερσὶν Περσικαῖς μιαιφόνο[ι]ς ἐκπάλαι,
νῦν ἐξεγείρου τῶν κακῶν ἀνειμένη
ἀπαμφιάζου πενθικὴν ἀμορφίαν.

Cf. P. WITTEK, *op. cit.*, p. 333. — Il est remarquable qu'aucun Byzantin n'ait parlé de la prise d'Ancyre par les Arabes, sauf le « poète » de Digénis Akritas (cf. *Byzantion*, t. V, p. 328 sqq.).

contrèrent un homme et une femme, les arrêtèrent et leur demandèrent où les habitants d'Ancyre avaient passé la nuit. Quand il eut reçu les renseignements exigés, Malik relâcha les deux prisonniers, à la demande du vieillard.

La troupe de Malik se dirigea aussitôt vers les mines de sel très proches où s'étaient cachés les habitants d'Ancyre. En voyant l'armée s'approcher, la population masculine de la ville ordonna aux femmes et aux enfants de se réfugier dans les mines ; quant à eux, ils s'avancèrent pour combattre. La victoire resta du côté des Arabes qui tirèrent des captifs des renseignements importants.

On apprit ainsi que beaucoup d'entre eux avaient pris part à la bataille livrée par l'empereur à Afšīn, dont on n'avait plus reçu de nouvelles depuis longtemps. Cette rencontre s'était produite dans les circonstances suivantes. L'empereur se trouvait à quatre parasanges du fleuve Halys, quand il apprit qu'une puissante armée arabe avait pénétré en territoire byzantin, du côté du thème des Arméniaques. Après avoir confié le commandement de son armée, comme nous l'avons vu plus haut, à l'un de ses parents, Théophile lui recommanda de rester immobile, et de ne s'efforcer qu'en cas de besoin de contenir l'élan des troupes arabes, sans engager une bataille rangée avec eux ; lui-même, avec un détachement qui comprenait des Byzantins et des Persans (1), se hâta d'aller à la rencontre d'Afšīn dans le thème des Arméniaques.

Avec Théophile se trouvaient Manuel, qui était revenu de Syrie et portait maintenant le titre de *domestique des scholes*, et le Persan Théophobe (2).

L'armée s'arrêta non loin de Dazimon (l'actuelle Dazmana près Turkhal), près d'une montagne que Génésius et le Continuateur appellent *Anzen* (3).

(1) Genes., p. 68. Cont. Theoph., p. 128. Cedr., II, p. 133.

(2) Sur Manuel et Théophobe cf. *Byzantion*, VII (1933), p. 520 sqq ; VIII (1934), p. 183 sqq. ; plus loin, p. 413 sqq.

(3) Genes., p. 68 : κατὰ τὸν 'Ανζήν, οὕτω χωρίον καλούμενον. Cont. Theoph., p. 127. Cedr., II, p. 133 : κατὰ τὸν οὕτω λεγόμενον χῶρον 'Ανζίν. Sur la bataille d'Anzen, voyez Bury, p. 264-265. Quant au site : Anderson-Cumont, *Studia Pontica*, I, p. 68 et II, p. 240-243 ; cf. aussi Markwart, *Südarmenien*, 67, n. 2, qui retrouve le nom d'Anzen dans Anźeanźor cité dans l'*Histoire de la Géorgie*, I, p. 40, trad. Brosset (!) Michel le Syrien (III, 95), qui fait de la bataille

La veille de l'engagement, on délibéra sur la question de savoir s'il valait mieux livrer bataille le jour ou la nuit. Les avis furent partagés et, bien que Manuel et Théophobe fussent partisans d'une attaque de nuit, la proposition opposée l'emporta (1).

un récit vraisemblable, ne donne aucune indication topographique, sinon que, à l'issue du combat, les Romains s'enfuirent vers Amorium. GÉNÉSIUS dit que les chefs sarrasins campèrent *κατὰ τὸν Δαξιμῶνα*, c.-à-d. près de Turkhal. Quant à Anzen, ce lieu n'a jamais été identifié. Je suppose que ce prétendu toponyme est le nom même d'Afšīn, et qu'il y avait dans la source quelque chose comme *ἡ κατὰ τοῦ Ἀφσίν μάχη*, qui sera devenu *ἡ κατὰ τὸ Ἀνσίν μάχη*. La bataille d'Anzen a été très célèbre chez les Arabes comme chez les Grecs et semble avoir bientôt passé dans la légende. De tous les récits il ressort que la fortune favorisa d'abord les Grecs qui avaient pris l'offensive, mais qu'ensuite les Arabes l'emportèrent. Tous les narrateurs nous parlent aussi du grand danger couru par Théophile qui se trouva entouré par l'ennemi, mais qui réussit à se dégager. Pour reconstituer l'histoire vraie de la bataille, il faut probablement utiliser des traits que les chroniqueurs grecs ont rapportés à trois autres engagements, probablement légendaires : d'abord le sauvetage de Théophile par Théophobe, ensuite, un épisode tout pareil, où le sauveteur serait Manuel, enfin le prétendu sauvetage de Michel III par le même Manuel. Le LOGOTHÈTE, de même que MICHEL LE SYRIEN, ne connaît que la bataille de 838. Le stratagème de feux allumés à la faveur desquels Théophile s'enfuit, est mentionné à cette occasion par MICHEL LE SYRIEN, tandis que GÉNÉSIUS attribue un stratagème analogue à Théophobe en des circonstances antérieures. On voit aussi dans MICHEL LE SYRIEN que dans la première période de la bataille une partie des Grecs s'étaient enfuis sans attendre l'empereur. Ainsi s'explique que, chez les chroniqueurs byzantins, lorsque Théophile rejoint le gros de ses troupes, les officiers qui avaient lâché pied lui demandent pardon de leur conduite. Quant au sauveteur de Théophile, il n'est pas mentionné par MICHEL LE SYRIEN. MAS'ŪDĪ désigne Naṣīr, c.-à-d., d'après nous : Théophobe ; d'après GÉNÉSIUS et LE CONTINUATEUR, le mérite du salut de Théophile reviendrait à Manuel. Mais il est probable que c'est MAS'ŪDĪ qui a raison. La source grecque qui met partout Manuel à l'honneur, l'a substitué à Théophobe dans son récit, tout en imaginant une autre bataille où Théophobe est le sauveur. D'après nous, ce dédoublement est légendaire. La circonstance, rapportée par les Grecs, que le sauveur de Théophile connaît la langue perse, ce qui lui permet de surprendre des conversations perfides entre les auxiliaires perses et les Sarrasins, peut convenir à un officier perse ou persarménien comme était Naṣr-Théophobe, aussi bien qu'à Manuel.

(1) GENES., p. 68 : *κατὰ γοῦν τὸ πρὸς αὔριον γεγονυίας προσ-*

Le combat s'engagea aux premières heures du matin du jeudi 25 de šaʿbān (22 juillet) (1) et fut d'abord favorable aux Grecs. L'infanterie arabe subit de lourdes pertes et fut mise en fuite. Mais la cavalerie mahométane, arrivée à midi, rétablit la situation. Les troupes grecques cédèrent et à leur tour elles s'en uirent en désordre (2). L'affaire dura jusqu'au soir. Beaucoup ne savaient plus où se trouvait l'empereur. Quelques-uns se rendirent au camp impérial, mais Théophile n'y était pas. Alors une partie de l'armée retourna vers l'Halys et y apprit la triste nouvelle : l'armée laissée en cet endroit par Théophile n'avait pas voulu obéir à son parent et s'était dispersée (3).

Dans l'entretemps, Théophile était resté quelque temps sur le champ de bataille après la fuite de ses soldats, entouré seulement des commandants des divers régiments — Manuel à leur tête — et des alliés persans. Les Arabes continuaient à les attaquer, bien que les Turcs qui faisaient partie de leur troupe ne pussent plus faire grand mal aux Grecs avec leurs flèches, car la pluie avait détendu les cordes de leurs arcs.

Alors Manuel, selon les uns, Théophobe, disent les autres surprit des pourparlers entre Persans et Arabes. Il s'agissait de trahir Théophile. Alors l'officier fidèle constitua aussitôt un petit détachement formé de gens tout à fait

βολῆς... Cont. Theoph., p.127 : *ὡς δ' οὖν ἔλαμψεν ἡ ἡμέρα*. Cedr., II, p. 133 : *ὡς ἤδη ἡμέρα ἐπέλαμπε*. Les chroniques arabes disent aussi que l'engagement commença au début de la matinée. Ṭabarī, III, p. 1242-1243 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 342) (voir app., p. 300).

(1) Ṭabarī, III, p. 1256 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 343) (voir app., p. 309).

(2) Ṭabari, III, p. 1242-1243 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 341-342). Yaʿqūbi, *Hist.*, II, p. 581. Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VII, p. 135-136 (voir app., p. 300 et 331, 332). Georg. Hamart., p. 713 (= p. 803 Bonn) = Sym. Mag., p. 638 : *συμβαλόντων δὲ πόλεμον, ἡττηθεὶς ὁ βασιλεὺς ἔφυγε καὶ μετ' αἰσχύνης ὑπέστρεψε μόλις διασωθείς*. Génésius donne de cette bataille un récit tout à fait identique à celui des sources arabes si ce n'est que, d'après lui, ce ne fut pas la cavalerie arabe qui au moment décisif rendit courage à l'armée d'abord vaincue mais les Turcs (p. 68) ; de même dans Cont. Theoph., p. 127. Cedr., II, p. 134 ; Zon., ed. Dind., III, p. 416.

(3) Ṭabarī, III, p. 1243 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 342) (voir app., p. 300).

dévoués à l'empereur, et persuada à celui-ci de s'enfuir. Lui-même se fraya, non sans difficulté, un chemin parmi les troupes ennemies et atteignit Khiliokômon, une plaine située au nord d'Amasia (1) : il y réunit les débris de l'armée en déroute. D'après quelques chroniques byzantines, les officiers qui avaient fui pendant la bataille se jetèrent aux pieds de Théophile et, jetant leurs épées, se condamnèrent eux-mêmes à mort. Mais l'empereur, sentant bien qu'il n'avait été lui-même sauvé du danger que par la grâce divine, leur pardonna (2).

Ensuite, l'empereur retourna avec un petit corps de troupes vers son armée dispersée et ordonna aussitôt d'exécuter son

(1) GENES., p. 69 : *κατὰ δὲ τὸν Χιλιόκωμον παραγενομένου*, CONT. THEOPH., p. 129 : *πρὸς τὸ Χιλιόκωμον*. CEDR., II, p. 134 : *Χιλιόκωμον*. Cf. STRABON, XII, 3, 39, p.561 c *ποιεῖ τὸ Χιλιόκωμον καλούμενον πεδίον... ταῦτα μὲν τὰ ἀρκτικὰ μέρη τῆς τῶν Ἀμασέων χώρας*. Cf. RAMSAY, *op. cit.*, p. 328-329 : Voir aussi *Vita S. Dorothei Junioris* dans *Acta Sanctorum* (1867), *Junii*, T. I : *βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου Πατρὸς ἡμῶν Δωροθέου, τοῦ Νέου, ἤτοι τοῦ ἐν Χιλιοκώμῳ* (p. 583). *Χιλιόκωμον* était une montagne située non loin d'Amisos (Samsun) (ibidem). Cf. TOMASCHEK, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, Sitzungsberichte der Kais. Ak. d. Wissensch. zu Wien, Phil.-hist. Cl.*, B. 124, 1891, S. 79. *Studia Pontica*, II, 144 ; III, 160 sq.

(2) GENES., p. 68-69. CONT. THEOPH., p. 128-129. CEDR., II, p.134-135. ZON., ed. DIND., III, p.416, Cf. HIRSCH, *Byz. Stud.*, S. 145. GÉNÉSIUS et à sa suite le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE reproduisent textuellement la conversation entière entre Théophile et Manuel à propos de leur fuite, mais leur récit a un caractère légendaire ; le fait en lui-même de la trahison des Persans et du sauvetage de l'empereur par Manuel ou plutôt par Théophobe, est vraisemblable. Hirsch jugeait ces deux faits très douteux et prétendait que Génésius ne fait là que répéter ce qu'il a raconté exactement auparavant, à propos d'autres circonstances (HIRSCH, *op. cit.*, S. 146). C'est le contraire qui est vrai. Mas'ūdī mentionne aussi la fuite de l'empereur dans sa bataille avec Afšīn : l'empereur perdit une bonne partie de ses patrices et de ses principaux officiers et ne dut d'être sauvé qu'à un homme nouvellement converti au christianisme, du nom de Naṣīr, et aux compagnons de celui-ci (MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VII, p. 136) (voir app., p. 332). Si même Théophobe a joué le principal rôle dans cette affaire, il est certain que Manuel a combattu vaillamment à Anzen, puisque, d'après le LOGOTHÈTE, il mourut (bientôt ?) des blessures reçues dans cette sanglante journée,

malheureux lieutenant. On envoya aux villes et aux forteresses l'ordre d'arrêter les fuyards, de leur donner le fouet, puis de les renvoyer au combat contre les Arabes.

Un certain eunuque fut envoyé à Ancyre pour défendre la population dans le cas où Mu'taṣim assiégerait la ville ; mais il était déjà trop tard : les habitants d'Ancyre avaient quitté la ville et s'étaient enfuis dans les montagnes.

A cette nouvelle, Théophile avait ordonné à l'eunuque de se diriger vers Amorium [1], et lui-même s'était retiré à Dorylée (et même d'après Génésius jusqu'à Nicée), où il attendit nouvelles du sort de sa ville natale [2].

Tels furent les renseignements que Malik reçut des habitants d'Ancyre qu'il avait faits prisonniers : il les laissa en liberté avec leurs femmes et leurs enfants. Le vieillard, lui aussi, fut remis en liberté.

Le chroniqueur syrien Michel donne ici un détail curieux : il prétend qu'après la défaite de Théophile par Afšīn, le bruit se répandit à Constantinople que l'empereur était mort et le peuple se prépara à élire un nouveau souverain. Averti par sa mère, Théophile se rendit en hâte à Constantinople et punit ceux qui avaient pris part à ce complot [3]. Cette circonstance nous paraît assez vraisemblable, surtout si l'on songe que, d'après Génésius, Théophile se trouvait peu de temps après sa défaite, à Nicée, c'est-à-dire près de la capitale.

Nous conjecturons que cette révolte menaçante est celle des troupes perses qui, d'après une source grecque, voulu-

(1) Ṭabari, III, p. 1243 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 342) (voir app., p. 300). Parmi les prisonniers de marque que les Arabes gardèrent après la prise d'Amorium, les Byzantins mentionnent en effet un *Θεόδωρος, πρωτοσπαθάριος εὐνοῦχος*. Cf. Georg. Hamart., p. 713 (= 805) = Sym. Mag., p.639. Il s'agit de Théodoros Kratéros, dont Nikitin conjecture qu'il était probablement stratège du thème des Bucellaires : *Acta XLII mart. d'Amorium*, p. 205. Bury, p. 266, n. 1.

(2) Genes., p. 69 : *ὁ δὲ βασιλεὺς πρός τε Νίκαιαν καὶ τὸ Δορύλαιον διεκαρτέρει, τῇ αὐτοῦ πατρίδι τὸ μέλλον ἀπεκδεχόμενος.* Cont. Theoph., p. 129. Cedr., II, p. 135. Zon., ed. Dind., III, p. 417.

(3) Michel le Syrien, III, 95. Grégoire Abu' l-Farağ (Bar-Hebraeus), *Chronicon Syriacum*, ed. Bedjan, p. 149 ; trad. Budge, p. 136.

rent proclamer Théophobe. En effet, d'après le Continuateur de Théophane, à la suite de la bataille d'Anzen, Théophile avait conçu des soupçons à l'égard de Théophobe. Génésius ajoute ce détail précieux que les Perses se révoltèrent, en effet, lorsque l'empereur était reparti pour la capitale, laissant Théophobe seul à leur tête. Les Perses alors se seraient retirés en Paphlagonie à Sinope, ou d'après d'autres à Amastris, et y auraient proclamé Théophobe malgré lui. Cette histoire, Génésius la raconte avant la bataille d'Anzen, mais il faut considérer que Génésius, à la différence du Continuateur, a narré sans interruption et sans égard à la chronologie du règne, tout ce qui concernait Théophobe. Il n'y a donc guère de doute que cet épisode se place après la défaite d'Anzen, ce qu'affirme d'ailleurs la meilleure source grecque, le Logothète, et l'on peut trouver dans ce passage une précieuse confirmation du récit de Michel le Syrien. Génésius ajoute que Théophobe convainquit l'empereur de son innocence et rentra en grâce. Il résulte d'ailleurs de Michel le Syrien que la révolte n'eut pas de suite. Selon Génésius et le Continuateur, les soupçons de Théophile à l'égard de Théophobe devaient renaître plus tard, vers la fin de la vie de Théophile, qui fit *in extremis* exécuter Théophobe. Nous pensons qu'il s'agit d'une légende haineuse, peu conforme à ce que nous savons de la justice de Théophile. Si, comme nous l'avons supposé, Théophobe n'est autre que Naṣr, Michel le Syrien nous permet de détruire cette légende, puisqu'il raconte, après Amorium, la mort de Naṣr tué dans un combat contre Abū-Sa'īd et Bešīr (1) (cf. plus loin, p. 176).

A Ancyre, Malik ibn-Kaïdar retrouva Ašinās. Mu'taṣim arriva devant la ville le lendemain.

Le troisième jour, on reçut des nouvelles d'Afšīn : il annonçait qu'il arrivait pour rejoindre l'émir des croyants. Et en effet, le lendemain le vainqueur de Bābek opérait sa jonction avec Mu'taṣim à Ancyre (2). Celle-ci fut détruite (3).

(1) Cf. *Byzantion*, IX (1934), p. 192.

(2) Ṭabarī, III, p. 1244 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 342-343) (voir app., p. 301). Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 313.

(3) Cf. Ibn-Khordāḏbeh, p. 101 et 74, et Mas'ūdī (app., p. 334) citant deux vers du poète, Ḥusaïn ibn-al-Ḍaḥḥāk qui fit l'éloge de la campagne de Mu'taṣim. Cf. plus loin, pp. 334, 399, 404, 405.

La victoire d'Afšīn, avec ses conséquences désastreuses pour l'armée grecque, fit naturellement une forte impression sur Théophile. Son courage fut abattu. Oubliant sa triomphante campagne de l'année précédente, l'empereur envoya à Muʿtaṣim des ambassadeurs, chargés d offrir des explications et des promesses humiliantes. Théophile prétendait que, lors de la prise de Zapetra ses subordonnés avaient dépassé ses ordres ; il promettait de reconstruire à ses frais la ville détruite, de rendre au calife, non seulement les habitants de Zapetra qui étaient prisonniers, mais encore tous les Arabes qui étaient en captivité à ce moment, et même de livrer ses sujets, qui, par la faute des patrices, avaient eu une conduite déshonorante lors de la prise de la ville (1).

Muʿtaṣim ne prêta aucune attention aux prières de l'empereur et, se moquant des envoyés, accusant les Grecs de lâcheté, il retint les ambassadeurs auprès de lui jusqu'à la prise d'Amorium (2).

Après la destruction d'Ancyre, le calife dirigea ses opérations contre Amorium. L'armée fut divisée en trois colonnes, séparées l'une de l'autre d'une distance de deux parasanges ; au centre commandait Muʿtaṣim lui-même ; l'aile gauche était dirigée par Ašinās, la droite par Afšīn. L'ordre fut lancé de prendre tout le monde sans distinction d'âge ni de sexe, de détruire et de brûler tous les villages.

A cette époque, Amorium se trouvait dans la période la plus florissante de son histoire. A Byzance régnait une dynastie originaire d'Amorium. Peut-être Michel II avait-il élevé

« tu n'as rien épargné d'Ancyre et tu as détruit la puissante ʿAmmūrīya. » Michel le Syrien (III, 95) dit expressément : « Sur l'ordre du roi, le mur d'Ancyre, qui était bâti en très grandes pierres de taille, fut détruit. Les Ṭaiyāyē prirent neuf chariots chargés (du reste) de la population d'Ancyre et ils les amenèrent au camp. » — La destruction des murs d'Ancyre nous est attestée encore par l'inscription que Michel III en 859 fit graver sur la citadelle restaurée. Voyez aussi p. 152, n. 2.

(1) Yaʿqūbi, *Hist.*, II, p. 581 (voir app., p. 275).

(2) Ṭabari, III, p. 1254 (voir app., p. 309). Genes., p. 64-65 : *ἐξουθένει γὰρ αὐτοὺς τῆς πρεσβείας, τῆς ἀποστολῆς διεκωμῴδει, τῆς δειλίας κατελοιδόρει, καὶ διὰ μέσου χρόνου καταλιμπάνει μετεωρίζεσθαι.* Cont. Theoph., p. 129-130. Cedr., II, p. 135-136.

sa ville natale à la dignité d'archevêché autocéphale ; plus tard, avant l'an 886, on l'érigea en métropole (1). En outre, Amorium était une forteresse puissante : sur ses murs s'élevaient quarante-quatre tours (2).

En sept jours, l'armée atteignit Amorium. Ašinās arriva le premier et s'établit à deux milles de la ville. Ensuite vint Muʿtaṣim et, le troisième jour, Afšīn. A chacun des généraux une partie déterminée de la ville fut assignée pour qu'ils portassent l'attaque de ce côté ; à chacun d'entre eux, dit Ṭabarī, on attribua de deux à vingt tours.

Le siège commença le premier août (3) : les Arabes s'y étaient soigneusement préparés (4). Les habitants d'Amorium, de leur côté, se décidèrent à la résistance et se défendirent énergiquement contre les troupes du calife qui, semble-t-il, n'obtinrent pendant assez longtemps aucun succès signalé. Michel le Syrien dit : « Le roi, ayant vu sa solidité, éleva contre elle un retranchement. Quand ils engagèrent l'attaque, ceux de l'extérieur lançaient de grosses pierres contre la ville avec les balistes ; ils couvraient le soleil de l'ombre

(1) Amorium, contrairement à l'opinion courante, n'était pas métropole au moment du siège de 838, ni sans doute en 860. Son érection a dû avoir lieu entre cette dernière date et 866, probablement en l'honneur des XLII martyrs d'Amorium, et non pas nécessairement de la dynastie. Voyez sur cette question l'article de M. E. Honigmann, dans *Byzantion*, t. IX, 1934, surtout p. 210.

(2) Ibn-Khordāḏbeh, p. 107 et 79. Yāqūt, III, p. 730-731.

(3) Ṭabarī, III, p. 1244-1245. Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 343 (voir app., p. 309). Ṭabarī rapporte le commencement du siège au vendredi 6 de Ramaḍān 223 = 1 août 838 (Ṭabarī, III, p. 1256) (voir app., p.309). Les sources grecques connues jusqu'ici ne fixaient pas de date. Dans l'une des rédactions du *Récit sur les 42 martyrs d'Amorium* (n° 1534. Omont, *Inventaire sommaire*, p. 82-83) nous trouvons indiqué — en plein accord donc avec Ṭabarī — le début d'août de la première indiction, c. à d. 838. Cf. *Le Texte grec de la Vie des quarante-deux martyrs d'Amorium*, etc... *édité par* A. Vasiljev, St-Pétersbourg, 1898 (*Publications de l'Acad. imp. des Sciences (russe) Section Hist.-Phil.*, t. III, p. 10 ; cf. p. 4). *Acta 42 Mart.* ed. Nikitin, et Vasiljevskij, p. 42 (*εἰσιόντος τοῦ Αὐγούστου μηνός*). Bury, p. 267, n. 1.

(4) Genes., p. 65 : *καὶ τῇ πατρίδι τοῦ βασιλέως περιτίθησι πολέμων χάρακα πολυμερῶς ἑλέσθαι βουλόμενος*. Cedr., II, p. 135 : *ἡ μὲν οὖν πολιορκία τῆς πόλεως ἐκ διαδοχῆς ἐνηργεῖτο καὶ συνεχὴς ἦν καὶ ἀδιάκοπος*.

des traits qu'ils tiraient, et ils renversaient ceux qui se tenaient sur le mur. D'autres tiraient et amenaient des trépieds recouverts de peaux, pour protéger ceux qui creusaient des mines sous le mur. Pareillement, ceux de l'intérieur tuaient les assiégeants avec les pierres des frondes, les béliers et les traits. Ils broyaient avec les pierres qu'ils faisaient rouler, et renversaient ceux qui approchaient du mur, et ils les couvraient comme d'un épais nuage de sable et de poussière ».

Des deux côtés, des milliers d'hommes périrent pendant les trois jours de combat (1). Peut-être les Arabes songeaient-ils déjà à lever le siège et se retirer (2).

Mais, dans la population d'Amorium, il se trouva un traître qui livra littéralement la ville au calife. C'était un ancien Musulman qui, fait prisonnier par les Byzantins, avait embrassé le christianisme et s'était marié avec une Byzantine. Durant le siège il quitta secrètement la ville et, se rendant auprès du calife, il lui indiqua un endroit de la muraille qui pouvait être abattu sans difficulté. La cause en était qu'un torrent, provoqué par les pluies, avait produit un

(1) GEORG. HAM., p. 712 (805 BONN)=SYM. MAG., p.638 : *ὁ δὲ ἀμερουμνῆς, ἀπελθὼν μετὰ δυνάμεως πολλῆς, περιεχαράκωσε τὸ Ἀμόριον καὶ πολέμους πολλοὺς ποιήσας, οὐκ ἴσχυσεν αὐτὸ ἐκπορθῆσαι, γενναίως καὶ σταθερῶς ἀγωνιζομένων τῶν ἔνδοθεν.* GENES., p. 65 : *εἶχε μὲν οὖν εἶχεν αὕτη* (Amorium) *κἂν δυστυχῶς ὑπερμαχοῦντας ἐντὸς τοὺς ἐκ βασιλέως σταλέντας, περιφανεῖς φρονήσει τε καὶ ἀνδρείᾳ καὶ πολυπειρίᾳ διηχουμένους.* CONT. THEOPH., p. 130 : *καὶ πολλῶν ἀνῃρημένων ἐξ ἀμφοτέρων ἀνδρῶν, τῶν μὲν ἀμυνομένων, τῶν δὲ πολιορκούντων, ἀπράκτων δὲ τέως μενόντων τῶν Ἀγαρηνῶν καὶ τῆς πολλῆς ὀφρύος κατασπωμένων τῷ πλῆθος ἀνῃρῆσθαι λαοῦ.* Le Continuateur de Théophane donne à cet endroit un chiffre évidemment exagéré de ceux qui périrent pendant le siège d'Amorium : environ 70.000 hommes, dit-il. CEDR., II, p. 136.

(2) Voir GEORG. HAM., p. 713 (805 BONN) : *βουληθέντος ὑποχωρῆσαι τοῦ ἀμερουμνῆ.* CONT. THEOPH., p. 130 : *μέλλουσιν ἤδη πως ἀναχωρεῖν καὶ πρὸς τὴν οἰκείαν μετ' αἰσχύνης παλινοστεῖν.* CEDR., II, p. 135 : *τῶν δὲ Σαρακηνῶν τὰς ἑλεπόλεις προσαγόντων τοῖς τείχεσι, τῶν δ' ἔνδον τοῦ τείχους ἐναπειλημμένων Ῥωμαίων εὐψύχως καὶ ἡρωϊκῶς ἀγωνιζομένων καὶ τὰ τῆς πολιορκίας ἀποκρουομένων εὐπετῶς ὄργανα.* ZON., ed. DIND., III, p. 416 : *ἤνυε δ' οὐδὲν τῶν ἔνδον ἐρρώστως ἀνταγωνιζομένων, ὥστε καὶ ἀπελπίσαι τὴν ταύτης ἅλωσιν τοὺς Ἀγαρηνούς.* Cf. WEIL, *op. cit.*, II, S. 313.

affaissement du terrain : et une partie de la muraille s'était écroulée. A cette nouvelle, Théophile avait ordonné au commandant d'Amorium de la reconstruire aussitôt. Mais celui-ci négligea les instructions impériales. C'est seulement lorsqu'il apprit que Théophile avait quitté Constantinople, que, craignant son courroux, il répara négligemment la brèche et couronna la muraille, ainsi remise en état, de créneaux tels qu'il y en avait auparavant (1).

En effet, dès que Muʿtaṣim dirigea ses balistes de ce côté, une partie du mur s'écroula. Quand ils virent la brèche, les Grecs voulurent, pendant quelque temps, la fermer au moyen de poutres et pour amortir le choc des balistes, ils entourèrent les solives de feutre. Mais les coups qui se répétaient sans arrêt firent éclater le bois, et la muraille acheva de tomber de ce côté (2).

Le commandant d'Amorium, Aétius (Yāṭis), et l'eunuque qui y avait été envoyé par Théophile, décidèrent d'écrire à l'empereur une lettre pour lui annoncer la destruction du mur, la situation périlleuse des Grecs, l'importance de l'armée arabe qui entourait la ville, l'intention qu'avait Aétius de faire une sortie pendant la nuit pour se frayer un chemin à travers les rangs ennemis et rejoindre l'empereur. « Advienne que pourra, écrivait Aétius. Celui qui sera sauvé sera sauvé, celui qui doit périr périra ! » (3).

On confia la lettre pour Théophile à deux personnes, un

(1) Ṭabarī, III, p. 1245 (Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 343) (voir app., p. 302). Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 314. Les chroniques byzantines donnent des renseignements assez embrouillés sur le traître. A ce sujet, voir les détails ci-dessous, p. 168-170.

(2) Michel le Syrien (III, p. 98) : « Ensuite on montra au roi une fissure dans le mur. Ils réunirent contre cet endroit toutes les balistes et tous les béliers ; quand ils eurent frappé cet endroit pendant deux jours, il se fit tout-à-coup une brèche, et ce fut une clameur lamentable à l'intérieur, et un cri (de joie) à l'extérieur. On rassembla sur cette brèche les nombreux combattants qui avaient été tués, de sorte qu'elle fut comblée de cadavres, et les assiégeants ne pouvaient entrer. Abū Isḥāq s'irrita ; ayant réuni ses esclaves Maures et Turcs, il les plaça en avant et ses troupes derrière eux : quiconque tournait le dos était massacré. »

(3) Ṭabarī, III, p. 1246. Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 343 (voir app. p. 303).

esclave grec et un homme qui connaissait à merveille la langue arabe. Ils sortirent de la ville, mais ils avaient à peine réussi à traverser le fossé qu'ils tombèrent sur des soldats de ʿAmr-al-Fergānī qui leur demandèrent d'où ils venaient. « Nous sommes de vos compagnons », répondirent les envoyés. Mais, comme ils ne connaissaient le nom d'aucun des chefs arabes, ils ne purent répondre à la seconde question : de quel détachement ils faisaient partie? — et, pris pour des espions, ils durent, sur l'ordre de ʿAmr-al-Fergānī et d'Ašināš, se rendre auprès de Muʿtaṣim, qui, les ayant fait fouiller, trouva la lettre d'Aétius.

Après avoir lu la lettre, le calife gratifia les envoyés grecs de présents, et ils acceptèrent d'embrasser l'Islam ; le lendemain matin, leur ayant fait revêtir un riche vêtement, il ordonna de les conduire le long des murs, près de la tour où il savait que se trouvait Aétius ; devant eux marchaient deux hommes qui portaient de l'argent ; dans leurs mains se trouvait la lettre. A ce spectacle si inattendu, Aétius et les autres Grecs insultèrent les traîtres du haut des murs (1).

Après cet incident, Muʿtaṣim recourut à des mesures énergiques pour enlever aux assiégés toute possibilité de sortir de la ville. Dans le camp arabe furent établis des patrouilles à cheval perpétuelles ; des soldats en armes dormaient même sur leurs chevaux.

Quand il s'était approché d'Amorium, Muʿtasim avait examiné la largeur du fossé et la hauteur des murailles ; il essaya de s'emparer de la ville de la façon suivante. Il ordonna de construire des balistes aussi élevées que les murailles, chacune servie par quatre hommes ; ces balistes furent établies sur des plates formes, supportées par des chariots. Outre les balistes, on amena aussi des tours roulantes, dont chacune renfermait dix hommes. Ensuite on prit des mesures pour combler le fossé. A cet effet, on donna à chaque soldat un mouton dont il dut manger la viande et jeter la peau, après l'avoir remplie de terre, dans le fossé. Cet ordre avait été donné afin que, quand le fossé serait rempli de ces peaux jusqu'au bord, les tours roulantes pussent être poussées jus-

(1) Ṭabarī, III, p. 1246 (voir app., p. 303). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 343-344. Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 314.

qu'à la muraille, dont il ne serait pas difficile de s'emparer grâce à elles.

Mais les Arabes, craignant les projectiles des Grecs, jetèrent les peaux au hasard, et le fossé ne fut pas comblé.

Alors, Mu'taṣim ordonna de jeter de la terre par dessus les peaux. Une tour fut poussée vers la muraille mais elle resta « en panne », au milieu du fossé, et ne put aller plus loin, si bien que les soldats qui s'y trouvaient faillirent périr (1).

Et ainsi, la première tentative de Mu'taṣim pour s'emparer d'Amorium aboutit à un échec complet.

Le lendemain, le calife ordonna de tenter un assaut. Ašinās fut le premier à livrer combat avec son détachement, mais il n'obtint aucun succès marquant, car la rencontre ne pouvait se produire que sur un petit espace. Alors Mu'taṣim ordonna d'amener de grandes balistes qui commencèrent à bombarder les alentours de la brèche. Le premier jour l'assaut ne donna point de résultat décisif.

Le lendemain vint le tour des troupes d'Afšīn ; elles engagèrent valeureusement le combat, et marchèrent de l'avant. Mu'taṣim, qui suivait l'affaire à cheval, entouré d'Ašinās, d'Afšīn et des autres grands chefs, à cheval eux aussi, alors que les commandants de second rang étaient à pied, Mu'taṣim voulut exprimer sa satisfaction et dit « Comme on combat bien aujourd'hui ! » 'Amr-al-Fergānī, qui se trouvait non loin, ajouta : « On se bat mieux aujourd'hui qu'hier ».

En entendant ces mots, Ašinās qui avait commandé dans l'engagement de la veille, ressentit l'expression de 'Amr-al-Fergānī comme une injure personnelle, mais il se contint.

Quand, vers midi, Mu'taṣim et les généraux se séparèrent pour aller dîner dans leurs campements, il se passa près de la tente d'Ašinās une scène qui, telle qu'elle est racontée par Ṭabarī, est curieuse, parce qu'elle nous éclaire sur une conspiration ourdie en ce moment parmi quelques généraux contre Mu'taṣim et ses proches, au profit d''Abbās, fils du calife défunt Ma'mūn.

Ašinās, en se rendant à sa tente, s'adressa d'un ton irrité

(1) Ṭabarī, III, p. 1247-1248 (voir app., p. 304). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 344.

aux généraux qui marchaient devant lui et parmi lesquels se trouvaient 'Amr-al-Fergānī et Aḥmed-ibn-al-Khalīl-ibn-Hišām : « Ah ! bâtards que vous êtes ! Pourquoi marchez-vous devant moi ? C'est hier que vous deviez combattre, quand vous vous trouviez en présence de l'émir des croyants ; et vous dites que le combat d'aujourd'hui vaut mieux que celui d'hier, comme si hier c'étaient d'autres qui avaient combattu et non vous-mêmes. Allez-vous-en vers vos tentes ! »

Quand 'Amr-al-Fergānī et Aḥmed-ibn-al-Khalīl se furent éloignés, la conversation suivante eut lieu entre eux. Aḥmed commença :

« N'as-tu pas vu ce que nous a fait aujourd'hui cet esclave, fils de catin (c'est-à-dire Ašinās) ? Ne vaut-il pas mieux passer en territoire grec, plutôt que d'entendre ce que nous avons entendu aujourd'hui ? »

'Amr-al-Fergānī répondit énigmatiquement : « O Abu-'l-'Abbās ! Bientôt Dieu te délivrera de lui ! »

Et comme Aḥmed lui demandait d'expliquer ce que signifiaient ces mots, 'Amr-al-Fergānī lui dévoila qu'une conspiration était tramée au profit d''Abbās, fils de Ma'mūn. « De la part d''Abbās, continua-t-il, tout est déjà prêt. Nous-mêmes lui prêterons bientôt ouvertement serment et nous tuerons Mu'taṣim, Ašināṣ et ses autres partisans. Je te conseille de te rendre auprès d''Abbās et de te mettre du nombre de ses fidèles ».

Ayant persuadé Aḥmed, 'Amr-al-Fergānī l'envoya auprès de Ḥāriṯ de Samarkand, parent de Salama-ibn-'Ubaïdallāh-ibn-al-Waḍḍāḥ, qui dirigeait le parti de 'Abbās et recevait le serment de ses fidèles. Mais Aḥmed déclara qu'il ne serait avec eux que si l'affaire qui se tramait était exécutée au bout de dix jours ; sinon il se considérerait comme délié de toute obligation. D'ailleurs 'Abbās lui-même se prononça contre Aḥmed, déclarant qu'il ne désirait pas que le fils de Khalīl prît part à leur entreprise. Alors les partisans d''Abbās se détachèrent d'Aḥmed (1).

(1) Ṭabarī, III, p. 1248-1250 (voir app., p. 305). Ibn-al-Aṯīr, (VI, p. 344-345) raconte la même chose mais un peu plus succinctement. Cf. Weil, II, S. 316. Il est fort vraisemblable qu' 'Abbās, après avoir tramé son complot, se mit en rapport avec l'em-

Le troisième jour, les guerriers de Muʿtaṣim eurent fort à faire. Parmi eux, il y avait des Magrébins ([1]) et des Turcs ; ces derniers étaient commandés par Ītākh. L'engagement fut à l'avantage des Arabes.

Dans l'entretemps, les Grecs qui luttaient sur la brèche, de jour en jour plus large, perdaient beaucoup de monde. C'est pourquoi le commandant grec de cette partie de la muraille, qui s'appelait Wandū ([2]), incapable d'arrêter plus longtemps l'élan des ennemis avec les forces qui lui restaient et ne voyant pas venir de secours de la part d'Aétius et des autres chefs, leur demanda de l'aide ; il disait : « Tout le poids de la lutte, c'est moi-même et nos troupes qui le supportons ; mais je n'ai plus avec moi que des blessés. Envoyez vos soldats sur la brèche pour qu'ils y tirent ; sinon, vous vous déshonorerez et la ville sera prise ».

Il fut bien étonné de ne recevoir pour réponse qu'un refus grossier. « Le mur est entier de notre côté ([3]), répondirent les commandants, et nous ne te demandons pas de venir à notre aide. C'est ton affaire et ton secteur. Nous n'avons pas de secours à t'envoyer ».

Après cette réponse, Wandū délibéra avec ses compagnons et, ne voyant pas d'autre issue, il se décida à s'adres-

pereur Théophile. MICHEL (texte arménien) parle même de l'intention où était ʿAbbās d'embrasser le Christianisme (*Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, p. 101). L'original syrien (MICHEL III 101 trad. Chabot) ne dit pas cela et même la proclamation lancée par Muʿtasim à cette occasion, est muette sur ce point : « Le roi écrivit une lettre « afin que tout le monde sache que ʿAbbas, fils, de Māmun, a été reconnu ennemi de notre empire et était disposé à livrer tout le camp de Ṭaiyayê aux mains des Romains. Donc, qu'il soit maudit de tout le monde ! » Cf. VASILIEV (à propos de la *Vie de St. Théodore d'Édesse*, ed. POMJALOVSKIJ) *Journ. du Min. de l'Instr. Publ.* (russe), t. 286, 1893, p. 209-210.

(1) Ce ne sont d'ailleurs pas des « Magrébins » véritables. Ce sont, nous dit MASʿŪDĪ, VII, 120, des Égyptiens qu'on avait appelés « Magrébins ». Cf. von KREMER, *Culturgeschichte*, I, 235. Ce n'est qu'ensuite que ce corps fut augmenté de Noirs et de Berbères. Dans MICHEL LE SYRIEN, III, p. 98, ils sont appelés Maures.

(2) ṬABARĪ, III, p. 1251 (IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 345) dit que ce nom traduit en arabe équivaut à « bœuf » (voir app., p. 306 et les *excursus* à ce sujet, p. 168, b. 2, p. 188 sqq.)

(3) Var. : « Le mur de notre côté a aussi une brèche » (ce qui rendrait plus compréhensible la réponse de Wandū). Voir app. p. 306.

ser à Mu'taṣim et, lui demandant grâce pour ses enfants, à lui livrer la forteresse avec toutes les armes, les richesses et le reste.

Au matin il se rendit en effet auprès du calife après avoir donné à ses troupes l'ordre de ne pas engager le combat avant son retour (1).

Mais en cette occasion, les Arabes se conduisaient perfidement. Pendant les pourparlers de Wandū avec Mu'taṣim, les troupes musulmanes se rapprochèrent petit à petit de la muraille et parvinrent jusqu'à la brèche, tandis que les Grecs, suivant l'ordre de leur chef, ne leur opposaient pas de résistance et se contentaient de leur faire signe de ne pas aller plus loin.

En ce moment Mu'taṣim et Wandū sortirent de la tente, ayant terminé leurs pourparlers. Soudain, l'un des familiers du calife, 'Abd-al-Wahhāb-ibn-'Alī, donna aux troupes le signal d'entrer dans la ville. Les Arabes entrèrent dans Amorium sans résistance (2).

(1) Ṭabarī, III, p. 1250-1251 (voir app., p. 306). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 345.

(2) Ṭabarī raconte une scène intéressante qui eut lieu en ce moment entre Mu'taṣim et Wandū. Voyant que les troupes arabes pénétraient dans la ville, Wandū se prit la barbe. Mu'taṣim lui demanda : « Qu'as-tu ? » L'autre répondit : « Je suis arrivé dans l'espoir d'entendre ta parole et de te faire entendre la mienne mais tu as agi perfidement envers moi. » Alors le calife lui dit : « Tout ce que tu me demanderas, je promets de te le donner. Dis ce que tu veux et je te l'accorderai. » Alors Wandū répondit : « Que dois-tu encore accorder, puisque tes troupes sont déjà entrées dans la ville ? » Mais Mu'taṣim continua à dire : « Désigne de la main ce que tu désires et cela t'appartiendra. » Ensuite Wandū resta dans la tente de Mu'taṣim (Ṭabarī, III, p. 1252). (Voir, app., p. 307, la version, légèrement différente, de M. Canard). Cf. Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 345-346.

Les récits de la prise d'Amorium. Aussi bien les Arabes que les Syriens et les Grecs sont d'accord sur un point que nous devons tenir pour historique : la ville fut prise par trahison. Le traître principal s'appelait Boïditzes ou quelque chose d'approchant : *Βοιδίτζης*, Contin. de Théoph. et Logothète ; un homme qui tenait son surnom du bœuf (*βοίδιν*), Genesius ; *Bōdīn*, Michel le Syrien ; *Wandū*, Ṭabarī. D'autre part, Ṭabarī parle de deux actes successifs de trahison : on aurait d'abord révélé aux Arabes un point faible dans la muraille. Ce premier traître, d'après Ṭabarī, serait un prisonnier musulman converti au Christianisme. Michel le Syrien, contrairement à ce

Les Grecs vaincus se réfugièrent en partie dans la grande église du monastère d'Amorium où après avoir longtemps

que dit BURY, semble connaître cette première trahison, puisqu'il dit : « On montra au roi une fissure dans le mur. » Un des témoins grecs connaît aussi cette première trahison qui semble donc, elle aussi, historique. Mais il est vrai que ce témoin, le LOGOTHÈTE, présente cette première trahison sous une forme légendaire. Le premier traître serait un astrologue, élève de Léon le Philosophe. Le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE, qui réunit en un seul les deux actes de trahison, a sûrement connu cette histoire, peut-être attribuée originairement au philosophe Léon lui-même. Mais il l'a dénaturée par une historiette étymologique. Boïditzès aurait envoyé au moyen d'une flèche, dans le camp arabe, une message invitant l'ennemi à attaquer à l'endroit du mur où il y avait un *boeuf* de pierre et un *lion* de marbre. Il est curieux que MAS'ŪDĪ parle d'un traître nommé le patrice Lāwī (Léon?). On peut donc croire que le premier traître s'appelait effectivement Léon ; qu'il aura été identifié par la légende avec Léon le Philosophe ; puis, comme la chose paraissait incroyable, transformé en un disciple anonyme de Léon, enfin en un lion de marbre. Mais le LOGOTHÈTE, parle d'un troisième traître : Manikophagos (GEORG. HAMART. p. 805 Bonn). Seulement, ce Manikophagos est cité avec Boïditzès. NIKITIN (*Acta XLII Mart.*, 194) croit que ce Manikophagos était le premier traître. Peut-être, dans la version primitive, Manikophagos était-il le surnom du traître Léon. Comme, d'après ṬABARĪ, rappelons-le, le premier traître était un ancien captif musulman, ce surnom de Manikophagos (celui qui a rongé ses menottes) lui conviendrait à merveille. Si cette hypothèse est exacte, c'est une belle confirmation du récit de ṬABARĪ.

Quant aux autres détails du siège, notons une divergence entre MICHEL LE SYRIEN et ṬABARĪ. Les Grecs ne donnent aucun détail sur l'ambassade auprès du calife qui fut l'occasion de la trahison. ṬABARĪ dit que Wandū tout seul se rendit auprès de Mu'taṣim. Le récit de Michel est plus circonstancié et plus vraisemblable. « Alors les Romains demandèrent à venir le trouver, et il le leur permit. L'évêque et trois notables s'avancèrent ; ils lui demandèrent à évacuer la ville et à sortir. » Mais la suite, chez MICHEL LE SYRIEN, est moins acceptable que le récit de ṬABARĪ. Chez MICHEL, le traître Bōdīn s'étant séparé de l'ambassade au retour de celle-ci dans la ville, revient auprès de Mu'taṣim, lui promet de livrer la cité, et finalement regagne celle-ci, où il exécute sa promesse. Il faut suivre, comme nous l'avons fait dans le texte, la narration beaucoup plus logique des Arabes et se ranger à l'avis de BURY, qui dit : « This is incomprehensible, for it was clear to his fellow envoys that he meant treachery, and if he had returned to the city he would have been arrested, unless Aetius was in the plot (which there is no good ground for suspecting) ».

La transformation du traître Manikophagos en astrologue et son

résisté ils furent brûlés avec l'église elle-même (1). D'autres se réunirent dans la tour où se trouvait Aétius ; il n'en restait d'ailleurs que peu.

Muʿtaṣim entra à cheval et s'arrêta devant la tour où s'était caché Aétius. Les Arabes se mirent à lui crier : « Yāṭis (Aétius) ! Voici l'émir des croyants ! Dites-lui que l'émir des croyants est ici ». Mais les Grecs répondirent obstinément d'en haut : « Aétius n'est pas ici ! » Muʿtaṣim avait déjà poursuivi sa route, plein de colère, lorsque les Grecs de la tour s'écrièrent : « Voilà Yāṭis ! voilà Yāṭis ! »

Revenu à la tour, Muʿtaṣim ordonna d'y appliquer une échelle sur laquelle monta un certain Ḥasan, grec d'origine, esclave d'Abū-Saʿīd-Moḥammed-ibn-Yūsuf, pour engager des pourparlers avec Aétius ; il persuada celui-ci de se livrer au calife sans conditions. Muʿtaṣim ordonna à Aétius de descendre.

Alors apparut au haut de la tour le général grec, ceint de son épée ; l'ayant enlevée et tendue à Ḥasan, Aétius descendit et se tint devant Muʿtaṣim qui, incapable de maîtriser sa colère, le frappa de son fouet, puis ordonna de le conduire dans sa propre tente (2).

Amorium tomba, vraisemblablement, le 12 août (3). Les

identification avec Léon le philosophe (ou son disciple chez le Logothète), est due à l'intrusion du motif de la prophétie, qui se retrouve dans des vies de saints grecques (Eustrate d'Agauros) et chez les Arabes.

(1) Voir plus de détails dans Michel le Syrien, III, p. 99.

(2) Pour l'épisode d' Yāṭis voir Ṭabarī, III, p. 1252-1253 (voir app., p. 307). Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 346. Il y a une courte mention de la captivité d' Yāṭis dans Yaʿqūbī, *Hist.*, II, p. 581 (voir app. p. 275). Cf. Weil, *op. cit.*, II, S. 315, Anm.

(3) Ṭabarī, III, p. 1256 (Ibn-al-Atir, VI, p. 346) (voir app., p. 309). Ṭabarī dit que Muʿtaṣim repartit 55 jours après le début du siège. Il ne dit rien de la durée du siège lui-même. Dans Michel le Syrien, III, p. 100, il est dit que la dévastation d'Amorium eut lieu en tamouz (juillet) et que le siège dura 12 jours. A la même page on trouve mention d'une prédiction apocalyptique liant la fin d'Amorium à celle de l'empire des Arabes (cf. à ce sujet Vasiliev, *Histoire de l'empire byzantin*, I, p. 315). Yaʿqūbī dit qu'Amorium fut prise le mardi 17 de ramaḍān, c.-à-d. le 12 août (II, p. 581) (voir app., p. 275). Pour la durée du siège il indique 12 jours ce qui cor-

Arabes s'emparèrent d'une quantité considérable de prisonniers, de femmes, d'enfants et de butin varié. Parmi les captifs de marque il y avait, outre Aétius, le patrice et stratège Théophile, le protospathaire eunuque Théodore surnommé Cratéros (le Fort), le drongaire Constantin, le « dromeus » Basoès et d'autres ; plus tard on adjoignit à ces prisonniers d'Amorium le turmarque de Koloneia, Kallistos Melissenos (1). La ville paraît avoir été incendiée, et MICHEL LE SYRIEN nous dit : « Il y avait des couvents et des monastères de femmes tellement nombreux que plus de mille vierges furent emmenées en captivité, sans compter celles qui avaient été massacrées. Elles furent données aux esclaves turcs et maures, et livrées à leurs outrages : gloire aux jugements incompréhensibles (de Dieu) ! » (2).

Muʿtaṣim ordonna à l'interprète Basile de séparer les Grecs importants et riches du commun des prisonniers ; ensuite, sur l'ordre de l'émir des croyants, on opéra le partage des captifs entre les quatre principaux commandants : Ašinās, Afšīn, 'Ītākh et Gaʿfar-al-Khayyāṭ et la vente du butin qui avait été réparti entre eux dura cinq jours. On vendit tout

respond exactement à ce que dit la *Vie de Ste Théodora* (ed. REGEL, *Analecta byz.-russica*, p. 9) qui emprunte sûrement ces détails à GEORGES HAMARTOLOS. Celui-ci dit que les Arabes assiégèrent Amorium défendue par 50 généraux pendant quinze jours d'août : *ταύτην δι' ἡμερῶν ιε' Αὐγούστου μηνὸς ἐκπορθήσαντες* (p. 792 Bonn). GENESIUS et le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE ne fixent pas la durée du siège. Cf. WEIL, *op. cit.*, II, S. 314-315 et VASILIEV, qui dans la première édition de *Byzance et les Arabes* avait déduit à tort du témoignage de ṬABARĪ que le siège aurait duré jusqu'au 23 ou 24 septembre. Mais voyez NIKITIN (ad *Acta XLII martyr. Amor.*, p. 243) et BURY, p. 267, n. 1. Une confirmation de la courte durée du siège nous est fournie par la *Vie de St. Eustrate d'Agauros* (éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *'Ανάλεκτα 'Ιεροσολυμ. Σταχυολ.*, t. IV, p. 376-400, § 20-21).

(1) GEORG. HAM., p. 713 (805 Bonn) = SYM. MAG., p. 639 = LEO GRAMM., p. 224. GENESIUS ne donne pas les noms : *πάντες ἀρχηγοὶ λαῶν ἄρδην αἰχμάλωτοι πρὸς Συρίαν ἀπήγοντο, μεθ' ὧν πατρίκιοί τε καὶ οἱ διαφόροις ἐν ἀξιώμασι* (p. 65). ZON., III, p. 417. Ces noms se trouvent aussi dans les diverses rédactions du *Récit sur les quarante-deux martyrs d'Amorium*. Cf. p. 147, et plus loin, p. 230.

(2) Cf. *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN III, p. 100.

ce qu'il était possible de vendre ; le reste fut brûlé. On tua quatre mille habitants.

Le partage du butin ne se fit pas sans querelle. Une partie des troupes tomba tout à coup sur la part qu'avait obtenue Ītākh et ce n'est que par l'intervention personnelle de Muʿtaṣim qui s'élança, l'épée nue, au milieu des révoltés, que le désordre put être apaisé.

Quand arriva le jour où l'on devait vendre les femmes, les enfants et les esclaves, on voulut accélérer les opérations : on adjugeait les captifs après trois coups seulement, on mettait les esclaves en vente par cinq et même par dix (1). Muʿtaṣim, d'après Michel le Syrien, donna l'ordre de ne pas séparer les enfants de leurs parents.

Ce n'est qu'après la prise d'Amorium que l'on renvoya à l'empereur, offensés et humiliés, les ambassadeurs grecs, qui, comme nous l'avons vu plus haut, avaient été envoyés par lui au calife après la défaite des Grecs par Afšīn (2).

Après avoir pris Amorium, Muʿtaṣim ne considérait pas encore l'expédition comme terminée. Le bruit lui parvint que l'empereur se préparait à marcher en personne contre lui, ou tout au moins à envoyer une armée. C'est pourquoi le calife fit une marche d'une journée par le chemin qu'on appelait la grande route impériale ; mais, ne rencontrant pas d'ennemis, il revint avec ses troupes à Amorium ; puis de là il se rendit à Wādi-l-Ǧaur (3), par une région très déserte et stérile. Après une marche d'environ 40 milles, beaucoup de captifs grecs, vaincus par la soif, refusèrent

(1) Ṭabarī, III, p. 1253-1254 (voir app., p. 309). Cf. le récit abrégé d'Ibn-al-Aṯīr, VI, p. 346.

(2) Ṭabarī, III, p. 1254 (voir app., p. 309). Ibn-Miskawaïh, ed. de Goeje, p. 495. Genes., p. 55 : *οἵ τε πρέσβεις ἐφύβριστοι ἀποπέμπονται (κατείχοντο γὰρ παρὰ τῶν ἐχθρῶν μεσολαβούσης τῆς ἐγχειρήσεως) καὶ ἀπαγγέλλονται δι' αὐτῶν τῷ βασιλεῖ ὀνειδισμοὶ σφοδροὶ καὶ ἐξουδενώσεως προαγγέλματα.* Cedr., II, p. 137.

(3) Ibn-Khurdāḏbeh indique à 12 milles d'Amorium une localité Wādi 'l-Ǧauz, ce qui peut être identifié avec Wādi 'l-Ǧaur, d'autant plus qu'en arabe la différence ne réside qu'en un point (Ibn-Khurdāḏbeh, p. 101 et 73). Cf. Idrīsī : à 12 milles d'Amorium Wādi'l-Khūr (Khaur). *Géographie d'Edrisi*, par Jaubert, Paris, II, 1840, p. 307.

d'avancer : on leur coupa la tête. Hommes et chevaux manquaient d'eau et tombaient. Quelques prisonniers massacrèrent leurs gardes arabes et s'enfuirent.

Muʿtaṣim, qui était parti au-devant des troupes, apprit cette fuite des Grecs, qui, indirectement causa la mort d'une partie de leurs compatriotes prisonniers. Car le calife ordonna au Grec Basile de mettre à part les captifs les plus importants ; les autres, au nombre de 6.000 environ, furent par son ordre conduits dans la montagne, puis dans une vallée où on leur coupa la tête. Leurs corps furent laissés dans cette vallée. Ces supplices eurent lieu à Wādi-'l-Ğaur et dans un autre endroit dont le nom n'est pas donné par les sources (1).

Les murs et les portes d'Amorium furent détruits (2). D'autre part Muʿtaṣim ordonna de restaurer et de fortifier Zapetra et de fonder dans les environs les forteresses de Ṭabārğī, al-Ḥuseinīya, Beni-l-Mūmin et Ibn-Raḥwān (ou Rağwān) (3).

Le fameux géographe arabe Abu'l-fedā visita ces lieux en 1315. De son temps, il ne restait de Zapetra que des ruines parmi lesquelles on pouvait reconnaître les traces des anciennes fortifications (4).

Au XIIe siècle Irdīsī dit d'Amorium qu'elle est une ville importante, entourée de puissantes murailles (5).

Par la suite, la ville tomba en ruines. Ces ruines, longtemps, ne furent visitées par aucun voyageur et leur situation n'était pas fixée avec précision. Vers 1830, le voyageur anglais William Hamilton réunit à Sivrī-Ḥiṣār, ville d'Asie

(1) ṬABARĪ, III, p. 1254-1256 (voir app., p. 309).

(2) Mais, d'après MICHEL LE SYRIEN, III, 101 : « ils abandonnèrent Amorium sans avoir pu démolir son mur, si ce n'est une petite partie ».

(3) BALĀḎURĪ, ed. DE GOEJE, p. 192, qui parle de la restauration de Zapetra (voir app., p. 269). Qodāma parle de la construction des quatre forteresses citées pour remplacer Zapetra qui avait été détruite (QODĀMA, DE GOEJE, p.253 et 193-194). Mais le témoignage de Balāḏurī est sûr, d'autant plus que l'on parle de la forteresse de Zapetra lors de l'expédition de Basile le Macédonien en 872 (cf. THEOPH. CONT., p. 268, C. 39).

(4) ABU' L-FEDĀ, *Géographie, trad. de l'arabe en français par* STANISLAS GUYARD, t. II, Sec. partie., Paris, 1883, p. 13. Le texte arabe a été édité par REINAUD et SLANE.Paris, 1840, p. 234.

(5) *Géographie* d'EDRISI, trad par JAUBERT, t II, Paris, 1840, p. 307.

Mineure, pendant le séjour qu'il y fit, quelques renseignements sur les ruines d'Hergān Qalʿe, comme les appelaient les Turcs, près du village de Ḥāǧǧī-Ḥamza (1).

Quand il vit ces ruines — l'acropole avec les vestiges des murs et des tours et les restes de la ville qui autrefois s'était étendue autour de l'acropole — Hamilton y reconnut la vieille ville d'Amorium ou Amoria (2). Son opinion a été reçue et confirmée dans les travaux postérieurs sur l'Asie Mineure (3). Le nom de *Hergān Qalʿe* est inconnu aujourd'hui aux habitants (4). Dans l'été de 1899, l'auteur de *Vizantija i Araby* visita ces ruines. N'ayant pas sous la main à ce moment tous les renseignements nécessaires, et comme l'impression de son travail se trouvait fort avancée, il rit me à plus tard la description de son voyage ; cette relation n'a jamais été publiée.

Les habitants de la région donnent aujourd'hui aux restes d'Amorium le nom d'Asar et non pas Asar-Qalʿe comme le prétend le guide de voyage de Murray (5). L'ancienne dénomination d'Amorium s'est peut-être conservée dans le nom qu'on donne aux ruines à l'Est de celles-ci : Ḥāǧǧī-*ʿOmar-Ova* (6).

C'est dans ces tristes circonstances que Théophile envoya à Muʿtaṣim une nouvelle ambassade dirigée par le patrice Basile (7) : il lui offrait une rançon de deux cents *centenaria*

(1) W. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, Vol. I, London, 1842, p. 448.

(2) W. Hamilton, op. cit., Vol. I, p. 455.

(3) Cf. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 230. Murray's *Handbook for travellers in Asia Minor*, London, 1895, p. 16. Voir aussi le petit article de Hirschfeld dans Pauly's *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung*, I. B., Stuttgart, 1894, S. 1876. Cf. Le Strange, *Eastern Caliphate*, p. 137 sq. Voir aussi l'article insuffisant *Amorium* dans l'*Encyclopédie de l'Islām.*

(4) Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 230, note.

(5) Murray, *op. cit.*, p. 16.

(6) Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 230, note.

(7) Le nom de l'ambassadeur, Basile, patrice de Kharšana (Charsianon), se trouve dans Michel le Syrien, III, p. 96 (et dans le *Chronicon Syriacum* d'Abu'l-Faraǧ, p. 151 Bedjan, p. 138 Budge) ; dans cet écrivain syriaque, le récit sur les deux lettres de Théophile

pour les captifs d'Amorium et particulièrement pour les hypostratèges qui lui étaient apparentés et pour ses intimes (1). Mais le calife repoussa la demande de l'empereur en prétendant que les dépenses occasionnées par la levée des troupes montaient à mille *centenaria* (2) ; en outre, Mu'taṣim exigeait qu'on lui livrât le Kurde Naṣr qui avait embrassé le Christianisme, et son émule Manuel (3).

Mu'taṣim songeait déjà à faire une nouvelle expédition vers Constantinople et se renseignait sur les moyens de bloquer la capitale par terre et par mer (4) ; mais à ce moment il dut se rendre en hâte en Syrie, car on découvrit parmi ses troupes une conspiration en faveur de son parent 'Abbās (5). C'est pourquoi le calife, abandonnant ses plans d'offensive, retourna par Tarse dans ses provinces (6).

Les opérations de guerre ne furent pas suspendues sur terre. L'émir Abū-Sa'īd (Muḥammad-ibn-Yūsuf), gouverneur de Syrie et de Mésopotamie, envahit plusieurs fois l'empire avec le général Bešīr qui commandait à al-Maṣṣīṣa. Naṣr poursuivit Bešīr au retour d'une de ses razzias et lui enleva ses prisonniers, mais Abū-Sa'īd étant venu au secours de Bešīr, celui-ci vainquit son adversaire et massacra jusqu'au dernier les Khourramites transfuges du corps de Naṣr. Naṣr lui-même périt. Sa tête fut salée et envoyée à Mu'taṣim

au calife, — l'une proposant la paix, l'autre pleine de menaces —, a un caractère quelque peu romancé. D'ailleurs, MICHEL ne parle que d'une seule ambassade qui aurait eu lieu après Amorium. Mais il semble certain qu'il y en eut deux : cela ressort notamment, des expressions de GENESIUS (αὖθις) et de THEOPHAN. CONT. (πρέσβεις δευτέρους). Et l'on ne voit pas bien comment les ambassadeurs envoyés avant Amorium (cf. p.172) auraient demandé au calife la mise en liberté d'Aétius.

(1) GENES., p. 66 : *καὶ μὴν τοὺς ἐπὶ τὴν θεραπείαν αὐτοῦ μεγιστᾶνας.*

(2) GENES., p. 66. CONT. THEOPH., p. 131. CEDR., II, p. 137. ZON., III, p. 417.

(3) Manuel n'était pas encore mort de ses blessures, ou le calife le croyait vivant. Sur Naṣr, voir MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VII,p. 136. *Chronique de* MICHEL LE SYRIEN, III, p. 96 = ABU'L-FARAĞ, *Chron. syr.*, p. 151 ed. BEDJAN. Sur Manuel, plus loin, pp. 399, 404, 413 sqq.

(4) MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VII, p. 136-137.

(5) WEIL, *op. cit.*, B. II, S. 315. MUIR, *The Caliphate*, 2nd ed., p. 512-513. Cf. MICHEL LE SYRIEN, III, p. 101. Voir plus haut.

(6) ṬABARĪ, III, p. 1256 (voir app., p. 309).

avec celles de ses compagnons[1]. MICHEL LE SYRIEN qui nous a rapporté ces détails, ajoute : « Le calife se réjouit du meurtre de Naṣr qui avait dévasté Zoubatrā. Il donna à Bešīr des présents et un collier d'or à son effigie ». On peut supposer que ces événements ont servi à enrichir la légende de Sayyid Baṭṭāl, vainqueur de Bābek et père d'un héros nommé Bešīr. Cette expédition d'Abū-Sa'īd et de Bešīr est vraisemblablement suivant M Canard de l'année 839 ou 840 [2]. En 840-841 Abū-Sa'īd se remit en campagne. Mais à son tour il fut poursuivi jusqu'en Cilicie. Une troisième razzia se termina par une défaite, à la suite de laquelle les Byzantins réoccupèrent al-Ḥadaṯ, Mar'aš et le pays de Mélitène [3]. Mu'taṣim, qui d'ailleurs devait lutter contre divers rebelles, notamment Afšīn et les siens, fit assez bon accueil à une ambassade de Théophile. On a déduit à tort du texte de MICHEL LE SYRIEN qu'outre un échange de présents il y eut un échange de prisonniers, et l'historien BURY date ce prétendu échange de 841. Nous ne croyons pas qu'il ait eu lieu. WEIL remarque très justement [4] que les Arabes qui enregistrent minutieusement les échanges des prisonniers, n'en citent aucun avant 231 (845). Il est tout à fait improbable que l'empereur n'eût pas profité de cette occasion pour réclamer certains au moins des captifs d'Amorium, notamment son parent Constantin Baboutzikos. On sait que les martyrs d'Amorium furent exécutés le 6 mars 845. D'ailleurs, malgré l'échange de politesses de 841, Mu'taṣim dès cette année préparait un grand coup, cette fois contre Constantinople elle-même. Il s'agit de l'expédition d'« Abū-Dīnār » qui finit par un désastre après la mort de Théophile et de Mu'taṣim en 842 (voyez sur lui *Notes complémentaires*, page 407)

C'est sans doute à cette époque qu'une flotte byzantine parut devant Antioche. On peut supposer qu'elle avait été

(1) MICHEL LE SYRIEN, III, p.96. Dans les sources grecques, la tête de Théophobe-Naṣr est présentée à... Théophile. V. *Byzantion*, IX (1934), p.196-198. Sur les campagnes d'Abū-Sa'īd contre les Khurramites dans la poésie arabe, cf. app., p. 395-396.

(2) BURY, p. 273, n. 4, pensait à 838.

(3) MICHEL LE SYRIEN, III, p. 102. Cf. BURY, p. 273, qui pensait à 838. V. plus loin, p. 400 sqq. Le lieu du combat est le Wadī 'Aqarqas, identifié par M. Honigmann avec Ἀκαρκοῦς dans le thème de Bucellaires.

(4) *Gesch. der Chalifen*, II, p. 315, n. 1 ; cf. p. 343.

envoyée en Syrie au moment du siège d'Amorium pour faire une diversion. Le seul auteur qui parle de cette expédition maritime est MICHEL LE SYRIEN (1) : « A cette époque les Romains vinrent à Antioche, par mer, jusqu'au port (Séleucie) ; ils pillèrent des marchands, firent des captifs et repartirent sur leurs navires. Quand Abū-Ishāq apprit cela, il ordonna de bâtir une forteresse au milieu du port ».

Ambassades de Théophile auprès des cours étrangères après la prise d'Amorium par les Arabes

Les événements d'Amorium eurent une influence terrible sur Théophile : il en devint sérieusement malade ; en lui se déclara une fièvre si forte que l'eau la plus froide lui paraissait tiède ; à force de boire continuellement de l'eau froide, il souffrit d'une dysenterie qui causa enfin sa mort (2). Du moins, c'est ce qu'on racontait au xe siècle.

Est-ce, comme on l'a dit aussi, sous le coup de cette « catastrophe » que Théophile s'adressa aux cours occidentales pour en obtenir de l'aide ? Il est vrai qu'on voit ses ambassadeurs paraître à Venise, à Ingelheim à la cour franque de Louis le Pieux et même en extrême Occident, à la cour du calife omayyade ʿAbd-al-Raḥmān II ; mais l'objet de l'ambassade envoyée à Venise (840), comme celui de l'ambassade envoyée précédemment à Ingelheim, fut d'obtenir l'aide de Venise et des Francs contre les Arabes *occidentaux*.

A Venise, l'ambassade de Théophile arriva sous l'administration du doge Pierre Trandenico qui, natif de l'Istrie et n'appartenant donc pas aux vieilles familles vénitiennes, fut élu comme doge en 836 à la place de Jean Parteciaci, qui avait été renversé et enfermé dans un monastère. Il est vrai que le parti qui avait participé à cette révolution avait son propre candidat : mais il s'était trompé dans ses

(1) MICHEL LE SYRIEN, III, p. 101 = ABU'L-FARAǦ (BARHEBRAEUS) *Chron. syr.*, p. 152 ed. BEDJAN, p. 139 trad. BUDGE.

(2) GENES., p. 70 : *ὡς δὲ τὸ περὶ ταύτης δυστύχημα διενώτιστο, ἐγκαρδίῳ φλογώσει κάτοχος γίνεται, ὥστε ταύτῃ τοῦ χιονώδους ὕδατος προσιόντος χλιαρὸν τοῦτο λογίζεσθαι· οὐγε ἐκ τῆς πόσεως ἀφορμὴ τοῦ δυσεντεριάσαι αὐτῷ γέγονεν.* CONT. THEOPH., p. 131. CEDR., II, p. 137.

ambitieux desseins de dominer les affaires de la République et contre son attente ce fut l'Istrien Pierre Trandenico qui devint doge ; l'influence byzantine y fut sans doute pour quelque chose (1).

En tout cas, l'an 840 (2) arriva à Venise de la part

(1) GFRÖRER, *Byzantinische Geschichten*, B. I, Graz, 1872, S. 176, 177-178.

(2) Vasiliev, dans l'édition russe, datait cette ambassade de 838. Nous reproduisons d'abord son raisonnement « GFRÖRER (*op. cit.*, B. I, S. 177) donne 838. PERTZ (MM. G., SS., T. VII, p. 17) et TAFEL (*Fontes rerum austriacarum*, B. XII, I Th., S. 4) datent l'événement de 840. Dans les sources on constate que l'ambassade à Venise eut lieu la même année qu'une éclipse de soleil. « *In mense Maii sexta hora sol obscuratus est et facta est eclipsis* (DANDULI *Chr.*, MURATORI, t. XII, p. 175. JOHANNIS *Chr. Venetum*, MM. G., SS., VII, p. 17) ; plus loin, le récit de l'ambassade commence par les mots : *per hos dies* (DANDULI) ; *hac denique tempestate* (JOHANNES). D'autre part, Jean dans sa Chronique Vénitienne dit que Théodose resta à Venise une année entière : *integroque anno ibi commoratus est* (PERTZ, VII, p.17). Mais dans les chroniques byzantines le chef de l'ambassade au roi des Francs s'appelle aussi « le patrice Théodose » (GENES., p. 71-72. CONT. THEOPH., p. 135, C. 37. CEDR., II, p.138). Ainsi le même patrice Théodose fut envoyé à Venise et auprès de Louis. Les *Annales* de PRUDENTIUS (MM. G., SS., t. I, p. 434), en disant que c'était le métropolite et évêque de Chalcédoine. peuvent commettre une légère erreur. Ainsi nous pensons que Théophile envoya à Venise et auprès de Louis une seule ambassade, conduite par le patrice Théodose qui, arrivé à Venise, y resta un an, puis, constatant l'insuccès de Venise dans sa lutte contre les Arabes, se rendit à Ingelheim en 839 et y mourut. Cf. VASILJEVSKIJ, *Recherches russo-byzantines* (*Russkovizantijskija Izslědovanija*), 2e fasc., St.-Pétersbourg, 1893, p. CXXVI-CXXVII. Ed. LENTZ (*Der allmählige Uebergang Venedigs von faktischer zu nomineller Abhängigkeit von Byzanz*, *Byzantinische Zeitschrift*, B. III, 1894, S. 69-70) rapporte « *mit ziemlicher Sicherheit* » l'ambassade de Venise à l'année 840 : il appuie son opinion sur l'existence d'une éclipse de soleil le 5 mai 840. Mais il est aussi question d'une éclipse le 16 mai 839 (Cf. BRINCKMEIER, *Praktisches Handbuch der historischen Chronologie*, Berlin, 1882, S. 476) ; à ce moment l'ambassade se trouvait encore à Venise, croyons-nous, et l'intervalle du 16 mai au 17 juin de cette année, date où l'ambassade byzantine fut reçue à la cour franque, était suffisant pour le voyage de Venise à Ingelheim ».

Avec Nallino, Gay et Manojlović, nous préférons l'année 840. En effet, si GÉNÉSIUS et le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE nous disent que l'ambassadeur à Ingelheim fut le patrice Théodose Baboutzikos, ce renseignement d'une source qui contient tant d'erreurs ne peut

de Théophile le patrice Théodose qui au nom de l'empereur promit au doge le titre de spathaire de l'empire byzantin et lui demanda d'envoyer immédiatement une armée contre les Arabes d'Occident qui, à ce moment, se montraient déjà dans l'Italie Méridionale (1). On verra que ce concours fut promis et prêté, bien que, avec l'avènement de Pierre Trandenico, Venise, sans répudier formellement sa dépendance de l'Empire, entre dans une ère qui est celle de l'indépendance de fait (2).

Déjà au début du IXe siècle, c.-à-d. avant qu'ils se fussent fixés en Sicile, les Arabes avaient fait des incursions en la Calabre (3).

Un danger beaucoup plus sérieux commença à menacer l'Italie du Sud, quand les Musulmans apparurent en Sicile et particulièrement après leur alliance avec Naples vers 830. Cette étrange alliance fut la conséquence des difficultés intérieures de l'Italie.

Dans l'Italie du IXe siècle, les princes de Bénévent, désireux d'étendre leurs États vers le Sud, se heurtaient aux républiques de Naples, Amalfi, Sorrento et Gaète.

Quand, en 774, Charlemagne eut conquis Pavie et eut fait prisonnier le dernier roi lombard Desiderius, il soumit les parties principales du royaume lombard, l'Italie du Nord et la Toscane. Charles ne s'embarrassa pas de conquérir les duchés méridionaux de Spolète et de Bénévent. Mais celui de Spolète, dès 776, malgré l'opposition du pape sous la haute direction duquel il se trouvait, dut se joindre aux provinces de Charles (4).

prévaloir contre le témoignage des *Annales* de PRUDENTIUS qui parlent d'un autre Théodose, métropolite de Chalcédoine. Et comme les deux ambassades ne sont pas identiques, il n'y a aucune raison pour dater de 838 celle de Venise. Cf. BURY p. 273, n. 1 (qui suit Vasiliev), MANOJLOVIĆ, *Jadransko Pomorje*, p. 80-81 (qui revient à la vraie date) ; de même, GAY, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, p.59.

(1) Le titre de spathaire accordé au doge ne donnait aucun avantage pratique à Venise. Cf. LENTZ, *Der allmählige Uebergang Venedigs von faktischer zu nomineller Abhängigkeit von Byzanz*, *Byzantinische Zeitschrift*, B. III, 1894, S. 69.

(2) KRETSCHMAYR, *Geschichte von Venedig*, I, Gotha, 1905, p. 92 s. BURY, p. 328.

(3) AMARI, *Storia*, I, p. 230-231, 353 (2e éd., I, p. 358, 491).

(4) Cf. F. HIRSCH, *Das Herzogthum Benevent bis zum Untergange des langobardischen Reiches*, Leipzig, 1871, S. 47.

Le sort de Bénévent fut différent. Son duc Arichis réussit non seulement à conserver son indépendance, mais encore à transformer son duché en principauté : en 774, il prit le titre de prince et les insignes de chef souverain de Bénévent. C'est ainsi que finit l'histoire du duché de Bénévent et que commence celle de la principauté de Bénévent. C'est pourquoi, alors que dans les autres parties du royaume lombard l'administration et le droit francs prévalurent, dans l'Italie Méridionale l'élément lombard demeurait pur et put continuer son évolution indépendamment de toute influence étrangère.

Attenant du côté de l'Est au duché de Spolète, à l'Ouest au duché de Rome, la principauté de Bénévent comprenait, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, presque toute l'Italie du Sud depuis l'embouchure du fleuve Trigno dans la mer Adriatique, depuis Terracine à l'Ouest, jusqu'aux limites de l'Apulie et de la Calabre. Mais des villes isolées au Sud et à l'Est, sur le rivage d'Apulie et de Calabre restaient sous la domination de l'empereur byzantin. Le duché de Naples, qui avait ses propres gouvernants se trouvait lui aussi dans une certaine dépendance vis-à-vis de Byzance (1).

Mais cette situation prédominante de Bénévent dans le Sud de l'Italie ne dura pas longtemps. Elle fut ruinée par les dissentiments qui éclatèrent à la cour bénéventine.

A Bénévent même, une nouvelle dynastie fut intronisée, alors que Salerne restait fidèle à ses anciens princes. La lutte qui se livra entre ces deux villes eut pour résultat la séparation de l'ancien duché de Bénévent en deux parties : orientale et occidentale ; cette dernière constitua en 847 la principauté de Salerne (2). Quelques années plus tard, les villes de Capoue, Amalfi et Gaète qui faisaient partie de

(1) Cf. F. Hirsch, *Das Herzogthum Benevent*, S. 47. Heinemann, *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sicilien*, B. I, Leipzig, 1894, S. 2-3. V. surtout Hartmann, *Gesch. Italiens im Mittelalter*, III, 1, p. 194-230, *Die süditalienischen Staaten und die Sarazenengefahr*, p. 194-230.

(2) Cf. Schipa, *Storia del Principato Longobardo in Salerno* dans *Archivio storico per le Provincie Napoletane*, *Anno* XII, Napoli, 1887, p. 106 sqq : *Siconolfo primo Principe di Salerno.*

cette nouvelle principauté se déclarèrent indépendantes et élurent des chefs particuliers.

Et ce duché de Bénévent en décadence et affaibli par ses perpétuelles dissensions intérieures se rencontra vers le milieu du IXe siècle avec de nouveaux ennemis, les Arabes de Sicile (1).

La cause première en fut Naples, qui fut pendant quelque temps forcée de payer tribut à Bénévent. En 836, une guerre éclata entre ces deux états (2), et Naples qui n'était secourue ni par l'empereur d'Orient ni par celui d'Occident s'adressa aux Musulmans de Sicile par l'intermédiaire de son duc André. Les Arabes saisirent l'occasion et envoyèrent une flotte à Naples. Ils forcèrent le prince de Bénévent, Sikard, à lever le siège, à conclure un accord avec les Napolitains, à leur livrer les prisonniers (3).

Cette circonstance marqua le début de l'alliance entre Naples et les Arabes de Sicile, alliance qui d'ailleurs ne fut pas aussi favorable à Naples que celle-ci ne l'avait espéré (4).

(1) HEINEMANN, *op. cit.* S. 3.

(2) Il est possible qu'il faille rapporter le siège de Naples par Sikard de Bénévent à l'année 835 et la paix à 836. Cf. CAPASSO, *Monumenta ad Neapolitani Ducatus historiam pertinentia*, Vol. I, Napoli, 1881, p. 79.

(3) IOANNIS DIACONI *Gesta episcoporum Neapolitanorum* (*Mon. Germ. Hist.*, *Scriptores rer. langob.*, p. 431) : *pro quibus commotus Andreas dux, directo apocrisario, validissimam Saracenorum hostem ascivit. Quorum pavore Sichardus perterritus, infido cum illo quasi ad tempus inito foedere omnes ei captivos reddidit.* Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 312-313. Pour le texte de l'intéressant accord entre Sikard de Bénévent et André de Naples voir CAPASSO, *Monum. ad Neapolit. Ducatus historiam pertinentia*, vol. II, Parte II, Napoli, 1892, p. 147-156 (la fin du traité est perdue).

(4) Voir par ex. les *Gesta* de Jean le Diacre, où à la suite des mots cités plus haut on lit : *nec multo post repedantibus ipsis Saracenis* (Sichardus) *dirrupit pacem et ampliavit adversus Neapolim inimicitias. Mox autem Andreas consul Franciam direxit, deprecans domnum Lhotharium, ut saltem ejus preceptione a tantis malis sopiretur Sichardus* (*ibidem*). Cf. *Chronicon Salernitanum* (MM. G., SS., III, p. 499). A ce moment en effet, les Arabes se préoccupaient surtout des affaires de Sicile. Comme souvenir de l'alliance entre Naples et les Arabes, nous avons une monnaie d'or où le nom d'André est entouré de lettres arabes coufiques très corrompues. Cf. DOMENICO SPINELLI, *Monete cufiche battute da principi longo-*

Vers 838, les Arabes s'emparèrent inopinément de Brindisi. Le prince de Bénévent Sikard se dirigea contre eux. Les Musulmans recoururent à la ruse : après avoir disposé des fosses tout autour de la ville, ils y attirèrent la cavalerie ennemie qui, forcée d'engager la bataille, fût tout à fait battue et se retira. Mais les Arabes, apprenant que Sikard faisait de nouveaux préparatifs pour une expédition, brûlèrent Brindisi et retournèrent en Sicile (1).

Mettant à profit des troubles survenus à Bénévent — Sikard fut assassiné vers 839 — les Musulmans de Sicile se montrèrent de nouveau sur les côtes de Calabre et d'Apulie et prirent Tarente (2).

Telle fut l'occasion directe de l'ambassade byzantine de 840. C'est le danger occidental, non la prise d'Amorium, qui la provoqua.

Venise, sur la prière de l'ambassadeur byzantin Théodose, arma une flotte de soixante vaisseaux qui se dirigea vers Tarente où se trouvait le chef arabe Saba avec une grande armée (3).

La flotte vénitienne fut presque complètement détruite par les Arabes, ; la majeure partie des Vénitiens fut ou prise ou massacrée (4).

bardi, normanni e svevi, Napoli, 1844, p. XXVI. CAPASSO, *op. cit.*, I, p. 80.

(1) *Chronicon Salernit.*, c. 72 (MM. G., SS., III, p. 503) ; cette chronique ne donne pas la date précise. Cf. AMARI, *Storia*, I, p. 354-355 (2e éd. , I, p. 492-493). WENRICH, *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacentibus commentarii*, Lipsiae, 1845, cap. V, § 58, p. 73 ; il rapporte erronément cet événement à l'année 836 (*circa annum* 836). F. LENORMANT, *La Grande Grèce*, t. I, Paris, 1881, p. 68 ; BRUN, *Les Byzantins dans l'Italie du Sud aux* IXe *et* Xe *s. Esquisse d'une histoire de la culture, Travaux de l'Université Imp. de Nouvelle-Russie* (*Zapiski Imp. Novorossijskago Universiteta*), t. 37, 1883, p. 20 (section des Sciences).

(2) *Chronicon Salernit.*, C. 81 (MM.G., SS., III, p. 508).

(3) AMARI reconnaît dans ce nom, avec beaucoup de vraisemblance, l'abréviation du mot arabe *ṣāḥib*- chef. Cf. *Storia*, I, 360 (mais cf. les observations de l'éditeur à la 2e éd., I, p. 496, nota 2).

(4) *Chron.* DANDULI, MURATORI, *Script.*, t. XII, p. 175. TAFEL, *Fontes rerum austriacarum*, 2. Abt., B. XII, I Th., S. 4. JOHANNIS *Chronicon Venetum*, MM.G., SS., VII, p. 17. IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 350, et dans AMARI, *vers.*, I, 373 (voir app., p. 362). Cf. GFRÖRER, *Byz. Geschichten*, B. I, S. 177-178. AMARI, *Storia*, t. I, p. 358. (2e éd., I, p. 495). F. LENORMANT, *La Grande Grèce*, t. I, p. 68-69 ; t. II, p. 154 MANOJLOVIĆ, *Jadransko pomorje IX Stoljeća*, I, (t. à. p. du t. 150 des « *Rada* » *Jugoslavenske Akademije*, 1902), p. 64 : hiver 840-841. GAY, p. 51-52.

Ensuite les Musulmans, désireux à ce qu'il semble, de se venger sur Venise de son attaque, se dirigèrent vers le Nord de la mer Adriatique, vers les côtes de Dalmatie et le mardi de Pâques de l'an 841 (*in feria secunda Paschae*), ils brûlaient la ville d'Ossero dans la grande île de Cherso, dans le golfe de Quarnero ; de là, traversant la mer, ils entreprirent de piller Ancône et débarquèrent même aux bouches du Pô, près de la ville d'Adria. En revenant, les Arabes réussirent à s'emparer de beaucoup de vaisseaux vénitiens qui retournaient à leur port (1).

En 841, les Arabes se montrèrent à nouveau dans le golfe de Quarnero. Près de la petite île de Sansego, à l'Ouest de Lussin, la flotte vénitienne subit à nouveau une défaite complète (2).

Théophile, avant même de requérir l'aide vénitienne, avait demandé du secours contre les Arabes à son collègue d'Occident, le fils de Charlemagne, Louis le Pieux (3).

On ne peut dire que le moment était favorable pour l'envoi de cette ambassade à Louis le Pieux. De continuelles difficultés intérieures, la longue lutte des fils contre leur père, les guerres contre les Arabes d'Espagne au Sud, l'apparition récente d'un ennemi très puissant, les Normands, qui depuis peu de temps étaient devenus un véritable fléau pour les populations : tout cela ne permettait pas à Louis de

(1) *Chronicon* Danduli, Muratori, XII, p. 175. Johannis *Chronicon Venetum*, MM. G., SS., VII, p. 17. Cf. Dümmler, *Ueber die älteste Geschichte der Slaven in Dalmatien* (549-928) dans *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissensch. zu Wien*, B. XX (1856), *Philos.-hist. Cl.*, S. 400. Lentz, *Der allmählige Uebergang...* dans *Byzant. Zeitschrift*, B. III, 1894, S. 71 ; ils rapportent cet événement à l'an 840, comme Amari, *Storia*, I, p. 358 (2e éd., I, p. 495-496), qui fixe la date au 30 mars 840, le surlendemain de Pâques, en s'appuyant sur les données de Johannes (qui se réfère à l'éclipse de soleil du 5 mai 840), et d'Ibn al-Aṯīr (qui donne l'an 225 hég. = 12 nov. 839-30 oct. 840). Manojlović, *Jadransko Pomorje*, p. 64, n. 5, écarte les années 839 et 840, et retient 841 ; nous l'avons suivi.

(2) Johannis *Chronicon Venetum*, MM., G. SS., VII, p. 18 : *in secundo vero anno iterum predicti Sarraceni maximo cum exercitu usque ad Quarnarii culfum pervenerunt...* Cf. Amari, *Storia*, I, p. 359 (2e éd., I, p. 497). Dümmler, *Ueber die älteste Geschichte der Slaven in Dalmatien*, S. 400. Lentz, dans *Byz. Zeitschrift*, III, 1894, S. 71-72 ; il rapporte cette défaite à l'an 842.

(3) Johannis *Chronicon Venetum*, MM. G., SS., VII, p. 17.

répondre à l'appel de Théophile et d'entrer en lutte avec un nouvel adversaire.

A la tête de l'ambassade se trouvaient Théodose (1), évêque de Chalcédoine (2) et le spathaire Théophane. Ils arrivèrent auprès de Louis avec une lettre de Théophile et avec de riches présents.

Le 17 juin 839, l'ambassade fut reçue à Ingelheim (3).

Théophile demandait à Louis d'envoyer à son aide une nombreuse armée; il lui demandait d'attaquer les possessions africaines des Arabes pour détourner de ce côté l'attention de Mu'taṣim et pour diviser les forces de celui-ci (4).

Dans cette ambassade il est question de représentants d'un peuple problématique qui s'appelaient les Ros et que Théophile demandait à Louis de renvoyer dans leur patrie : car le chemin par lequel ils étaient venus auparavant à Constantinople était occupé par les Barbares (5).

(1) Pour les Grecs, Théodose Baboutzikos : Genes., p. 71-72 : *στέλλει πρὸς τὸν ῥῆγα Φραγγίας τὸν πατρίκιον Θεοδόσιον τὸν ἐκ Βαβουτζίκων φυέντα.* Cont. Theoph., p. 135, c. 37. Cedr., II, p. 138.

(2) Prudentii *Annales, Bertininiani*, MM.G., SS., t. I, p. 434 : *Theodosius videlicet Calcedonensis metropolitanus episcopus et Theophanius spatharius* (cf. l'édition de Waitz dans *Scr. rer. Germ.*, 1883, 19).

(3) Prudentii *Annales, ibidem.*

(4) Genes., p.72. Cedr., II, p.138. Dans les Annales de Prudence il est dit que Théophile, désireux d'assurer la paix et une alliance éternelle, faisait part à Louis des victoires que le ciel lui avait accordées sur ses ennemis extérieurs. (Prudentii *Annales*, p. 434, MM. G., SS., t. I). Quelles sont ces victoires dont parle Théophile? Après une aussi terrible défaite que celle d'Amorium, pouvait-il se poser en vainqueur? M. G. Manojlović, *Jadransko pomorje IX. Stoljeća*, I p. 80-81, pense que ces victoires sont surtout la prise de Zapetra et les succès remportés en Sicile, l'an 838. On peut songer aussi aux succès de Naṣr-Théophobe après 838; sa brillante carrière n'était pas encore terminée, dans l'été de 839, par la défaite de Wādī Aqarqās (p. 175 ; cf. plus loin, p. 406). Gay, *op. cit.*, p. 59, croit que Génésius et le Continuateur se trompent lorsqu'ils disent, que les troupes franques réclamées étaient destinées à l'Asie Mineure.

(5) Prudentii *Ann.*, MM.G., SS., I, p. 434. Sur les diverses identifications de ce peuple, nous ne nous étendrons pas ici. Cette sollicitude pour les « Ros » semble une preuve que ceux-ci n'avaient pas, quelques années auparavant, ravagé la Paphlagonie. Cf. plus loin, p. 241 sqq.

Malgré la réception cordiale que Louis fit aux envoyés, malgré sa lettre en réponse à Théophile où il promettait de faire tout le possible pour ces étrangers de la race des Ros qu'il soupçonnait d'ailleurs d'être des espions et qu'il retint quelque temps, Théophile ne tira aucun profit sensible de son recours à la cour franque. Outre les causes données plus haut, l'échec de la mission byzantine fut encore déterminé par la mort inopinée du principal des ambassadeurs, Théodose et ensuite par celle de Louis lui-même survenue en 840 (1).

La mort de ce dernier ne marqua pas, de toute évidence, l'arrêt des rapports entre Byzantins et Francs ; nous savons que Théophile envoya une nouvelle ambassade à Lothaire, fils de Louis le Pieux : elle devait entamer des pourparlers pour un mariage entre la fille de Théophile et le fils de Lothaire, Louis. La mort de Théophile rompit ces négociations (842) (2).

En Espagne, l'ambassade de Théophile arriva en novembre 839, pendant le règne brillant d''Abd-al-Raḥmān II (822-852). Mais 'Abd-al-Raḥmān ne pouvait marcher aussitôt au secours de Théophile à cause de difficultés intérieures. Pendant son règne, la lutte de deux partis hostiles éprouva pendant sept ans la province de Murcie. A Merida, la révolte ne cessa presque pas pendant tout le temps que règna 'Abd-al-Raḥmān et la population chrétienne de cette ville entra même en correspondance avec Louis le Pieux qui l'excita à continuer sa résistance et lui promit de l'aide (3). Ce

(1) GENES., p. 72. CONT. THEOPH., p. 135, c. 37. CEDR., II, p. 138. PRUDENTII *Annales*, MM. G., SS., T. I, p. 434. Cf. DÜMMLER, *Geschichte des ostfränkischen Reichs*, B. I, S. 129, Anmerkung. SIMSON, *Jahrbücher des Fränkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen*, B. II, S. 201-202. BÖHMER-MÜHLBACHER, *Die Regesten unter den Karolingern*, Innsbruck, 1883, S. 364 (ambassade à Ingelheim du 18 mai 839).

(2) DANDULI *Chron.* (MURATORI, T. XII, p. 176) : *Ad* (*Lotharium*) *Theophilus imperator Constantinopolitanus legatos misit, promittens dare filiam in uxorem filio suo Ludovico* ; *sed dum ista geruntur, Theophilus Augustus XVII anno Imperii sui defunctus est.* G. MANOJLOVIĆ, l. cit., pense que cette ambassade peut être la même qui avait paru à Venise en 840-841 ; de même, GAY, *op. cit.*, p. 59.

(3) Cf. à ce sujet l'intéressante lettre de Louis le Pieux aux habitants de Mérida soulevée, telle qu'elle est imprimée dans FLOREZ,

n'est qu'après une lutte acharnée que Tolède perdit en 837 l'indépendance dont elle jouissait depuis près de huit ans. L'inimitié de la population chrétienne et musulmane de Cordoue donnait aussi de graves soucis à l'Omayyade d'Espagne (1). En 838, la flotte des Arabes d'Espagne ravagea Marseille (2).

En réponse à l'ambassade de Théophile, ʿAbd-al-Raḥmān envoya à l'empereur l'un de ses intimes, Yaḥya-al-Gazzāl, un homme très cultivé et poète de talent, avec des présents : il promettait l'aide de sa flotte dès qu'il serait délivré des difficultés intérieures en Espagne. L'ambassadeur de l'émir devait conclure une alliance entre les deux princes.

La réception de cet envoyé à Constantinople fut très cordiale : il fut invité par l'empereur à sa table (3).

España Sagrada, 2. edición, t. XIII, Madrid, 1816, p. 416-417 et dans Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. IV, 1867, Berolini, p. 434-444 ; la lettre de Louis s'y trouve imprimée parmi celles d'Einhart. Elle est éditée aussi dans Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. VI, p. 379 ; l'adresse de la lettre y est faussement donnée comme *ad Caesaraugustanos* au lieu de *ad Emeritanos*. Cf. Viardot, *Histoire des Abraes et des Mores d'Espagne*, t. I, Paris, 1851, p. 136. Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France*, Paris, 1836, p. 131-132. Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen*, B. I, S. 296.

(1) Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 96-101.

(2) Cf. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Barcelona, 1844, t. I, p. 227. Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reichs*, B. II, S. 177.

(3) *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne par* Al-Maqqarī, *publiés par* MM. R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et Wright, T. I, Leyde, 1855-1860, 223 et 631-632 ; p. xxxv. Gayangos, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain by* Aḥmed-Ibn-Moḥammed-al-Maqqarī, London, 1840-1843, t. II, p. 114-115. Cf. Murphy, *The History of the Mahometan empire in Spain*, London, 1816, p. 93 ; celui-ci démarque vraiment Maqqarī. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, t. I (1884), p. 227. Maqqarī, natif de Tlemcen dans l'Afrique Septentrionale, l'un des plus tardifs parmi les historiens arabes († en 1041 de l'hégire = 1631-1632), voyagea beaucoup et eut même l'intention de se fixer pour toujours à Damas ; il donne habituellement des extraits de divers historiens dont il cite fort souvent le nom. Ces extraits sont importants parce qu'ils représentent le texte d'anciens auteurs dont les travaux sont considérés aujourd'hui comme perdus.

Mais cette ambassade elle aussi n'aboutit à rien. La continuation des troubles intérieurs en Espagne et l'apparition menaçante des invasions normandes, qui arrivèrent en 844 jusqu'à Séville (1), empêchèrent 'Abd-al-Raḥmān d'aller au secours de Théophile contre le calife d'Orient.

La guerre en Sicile pendant les dernières années du règne de Théophile

Théophile n'eut pas plus de bonheur pendant ses dernières années dans la guerre de Sicile : en 840 (an 225 de l'hégire = 12 novembre 839 - 30 octobre 840), les Arabes prirent par capitulation, dans la partie intérieure de l'île, les villes de Platani (*Iblāṭanū*) (2), Caltabellotta (*Ḥiṣn-al-Ballūṭ*), Corleone (*Qurlūn*) et peut-être Marineo (*M.r.á*) (3), Geraci (*Ḥ.rḥh*) et quelques autres forteresses dont les sources ne donnent pas les noms (4).

En 841 (an 226 = 31 octobre 840 - 20 octobre 841), des détachements arabes arrivèrent par Castrogiovanni jusqu'à la forteresse dite Ḥiṣn al-Gīrān, probablement la petite ville de Grotte : ils y trouvèrent quarante grottes qu'ils ravagèrent (5).

Cf. Gayangos, *op. cit., The translator's preface*, p. xv. Wüstenfeld, *Geschichtsschreiber der Araber und ihre Werke*, n° 559, S. 265-267. Dozy (*Histoire des Musulmans d'Espagne*, vol. II) ne fait pas mention de l'ambassade de Théophile en Espagne.

(1) Cf. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, p. xxxv. Conde, *op. cit.*, t. I, p. 228-229.

(2) *Acquaviva Platani. Platani* est aussi un fleuve de Sicile, l'ancien *Halycus*. Cf. Hare, *op. cit.*, p. 474. Giordani, *op. cit.*, p. 4-5. Moltedo, *op. cit.*, p. 4.

(3) Ou peut-être *Calatamauro*, château dont les ruines existent encore aujourd'hui un peu à l'est du méridien de Sciacca, entre Corleone et Santa Margherita di Belice, environ à 2 km. au sud-ouest de Contessa Entellina.

(4) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 350 et dans Amari, *vers.*, I, p. 373. Nowaïrī dans Amari, *testo*, p. 431 ; *vers.*, II, p. 119 (voir app., p. 362 et 383). Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 178. Cf. Amari, *Storia*, I, p. 310 (2e éd., I, p. 443).

(5) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VI, p. 351 et dans Amari, *vers.*, I,

Ainsi nous voyons qu'à la fin du règne de Théophile, la partie occidentale de l'île appartenait déjà aux Arabes.

Dans l'entretemps, la maladie de l'empereur empirait toujours et après avoir vu l'échec complet de sa politique extérieure, aussi bien en Occident qu'en Orient, il mourut le 20 janvier 842.

Deux semaines avant la mort de Théophile, le 6 janvier, était mort son adversaire, le calife Mu'taṣim.

ANNEXE

sur les traîtres qui livrèrent Amorium.

Les écrivains byzantins aussi bien que les Arabes, donnent au traître un nom qui dérive du mot grec *βοῦς* : le bœuf ;

p. 373-374 (voir app., p. 362). Cette chronique donne le nom de *Ḥiṣn-al-Gīrān*. Amari traduit dans son histoire « la forteresse des grottes » et ne fixe pas sa position en disant que ces endroits avec des grottes-cavernes étaient très nombreux en Sicile. Cf. *Storia*, I, p.310-311 (2e éd., I, p. 443-444). A notre avis, *Ḥiṣn-al-Gīrān* n'est rien d'autre que la ville de Caltagirone : *a*) la première partie de ce dernier nom *qal'at* signifie en arabe « forteresse » et équivaut à *ḥiṣn* ; *b*) cette ville est située précisément de telle façon qu'il était très opportun de l'attaquer du côté de Castrogiovanni ; *c*) entre Caltagirone et Piazza, une petite ville à mi-chemin entre Castrogiovanni et Caltagirone, il y a de nombreuses grottes. Cf. Bourquelot, *Voyage en Sicile*, Paris, 1848, p. 183. Ainsi écrivait Vasiliev en 1900. M. Nallino observe : « Cette note de Vasiliev devrait être corrigée. Amari, tout en rappelant l'existence de nombreux endroits avec des grottes en Sicile, et tout en citant le livre de Bourquelot, considérait comme très probable l'identité de Ḥiṣn-al-Gīrān avec la petite ville appelée encore maintenant *Grotte*, qui est à environ 15 km. à vol d'oiseau nord-est de Girgenti (depuis juin 1927 Agrigenta), peu à l'ouest de Racalmuto, et qui doit son nom au fait d'être bâtie sur le versant méridional d'un col caverneux. D'ailleurs l'identification de Ḥiṣn-al-Gīrān avec Caltagirone, affirmée par Vasiliev, est à exclure par des raisons linguistiques ; le nom arabe de cette ville était *Ḥiṣn* (ou *Qal'at*) *al-Ǧunūn* « la forteresse des djinns », et d'ailleurs le *g* arabe de Gîrân aurait été rendu par les contemporains latins par *gh* et non pas par *g* palatal (*Calatageronis*, au génitif, dans un diplôme du 1168, *Calatagerun* dans un autre de 1160). V. la note de l'éditeur à Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. xli-xlii. »

mais, en outre, ils donnent des renseignements assez contradictoires sur la personne même du traître.

D'après les Arabes qui en cette circonstance sont nos sources les plus dignes de créance, il y a deux traîtres : le premier qui montre au calife l'endroit caduc de la muraille ; le second, du nom de Wandū qui, combattant à la brèche que les Arabes ont faite, et ne recevant aucun secours des siens, se décide à se rendre à Muʿtaṣim : c'est par cette brèche que les troupes arabes pénètrent dans la ville.

Le Continuateur d'Hamartolos connaît trois traîtres ; il dit qu'au moment où le calife voulait déjà se retirer de devant Amorium, un élève de Léon le Philosophe, qui se trouvait dans la citadelle, apprit ce qui suit à l'émir par l'intermédiaire de quelqu'un (*διά τινος*) : que si Muʿtaṣim restait devant la place pendant deux jours encore, il s'en emparerait ; et c'est ce qui arriva (GEORG. HAMART., 712 [805 Bonn]). Peut-être ce « quelqu'un » est-il l'homme qui, d'après les sources arabes, apprit au calife le peu de solidité de la muraille. Mais le rôle de l'astronome, élève de Léon, reste obscur. Plus loin, le Continuateur d'Hamartolos dit qu'au troisième jour la forteresse fut livrée par deux personnages *ὑπὸ Βοϊδίτζῃ καὶ Μανικοφάγου* GEORG. p. 713 [805 Bonn] = SYM. MAG., p. 638 = LEO GRAMM., p. 224 = SLAVE, p. 98).

Ainsi, si nous écartons le nom du dernier traître, le canevas du récit d'Hamartolos correspond à ce que disent les sources arabes : dans la forme arabe corrompue « Wandū », on peut reconnaître le grec *Βοϊδίτζῃ*, d'autant plus que les Arabes eux-mêmes disent que Wandū signifie bœuf (ṬABARĪ, III, p. 1251).

Ajoutons que Masʿūdī donne au patrice qui livra Amorium le nom de Lāwī = Léon (*Prairies d'Or*, VII, p. 136). Peut-être est-ce le nom du premier traître ou une confusion de son nom avec celui du savant Léon.

Mais dans ce que nous dit Genesius, les deux traîtres n'en forment plus qu'un seul « que, à cause de sa sottise, on appelait d'un nom méprisant dérivé de bœuf » (*ᾧ βοὸς ὑποκοριζόντως ὄνομα κατ' ἀλογιστίαν προσεκέκλητο*, GENES. p. 65). Le Continuateur de Théophane n'indique lui aussi qu'un traître, *Βοϊδίτζης* qui, au moment où les Arabes voulaient se retirer de devant la ville, envoya dans le camp arabe,

au moyen d'une flèche, une lettre dont le contenu était le suivant : « Pourquoi, amis, après avoir enduré tant de peines, vous préparez-vous à vous retirer, après de vains travaux, d'inutiles fatigues? C'est pourquoi, allez vers ces tours que surmonte un bœuf de pierre et sur lesquelles se trouve, du côté extérieur, un lion de marbre et, m'y rencontrant, moi qui favorise vos desseins (*τὰ ὑμέτερα δηλαδὴ φρονοῦντά τε καὶ διευθετοῦντα*), comme en cet endroit surtout les fortifications sont faibles (*ἐπάλξεις*, litt. « les créneaux »), vous vous emparerez de la ville et vous me récompenserez (*καὶ ἐμὲ πολλοῦ ἄξιον κρίνετε*). Cont. Theoph., p. 130. Le contenu de cette lettre correspond tout à fait aux données citées plus haut des Arabes sur le peu de solidité du mur.

Chez Cedrenus, il est aussi question d'un seul traître *Βοιδίτζης*, un homme acheté par des présents, et qui, à la suite d'un différend, avait abjuré le Christianisme ; il se rencontra en secret avec les Sarrazins et leur conseilla d'attaquer la partie de la muraille qui était la mieux accessible (Cedr., II, p. 136). Zonaras aussi parle d'un traître *Βοιδίζης*, qui livra la ville à la suite d'une querelle : *δι' ἔριν τινά* (Zon., Dind., III, p. 417).

Le nom du traître *Βοώδης* est mentionné dans le récit sur les quarante-deux martyrs d'Amorium par Euodios (*Acta Sanctorum Martii*, I, p. 891, § 28 ; éd. Nikitin, p. 71, 72).

Dans la chronique syrienne de Michel le nom du traître qui livra la ville est rendu par Bōdīn et on y dit qu'il fut corrompu par le calife qui lui donna 10.000 dariques (Michel *Chronicon Syriacum*, III, p. 98 sq.

Comparez cet exposé avec celui qui est fait plus haut dans le texte, p. 169.

Nous avons cru devoir reproduire cette note de Vasiliev parce qu'elle présente un tableau assez complet des ressemblances et des divergences des diverses sources grecques et orientales. Dans notre note de la page 169, *nous avons fait la critique de ces récits et proposé une conclusion.*

CHAPITRE III.

L'EMPEREUR MICHEL III

(842-867)

Les premières années du règne de Michel (842-845)

Michel, fils et successeur de Théophile, avait environ six ans à la mort de son père (1). En vertu de la dernière volonté de l'empereur défunt, la régence fut attribuée à sa mère Théodora, assistée d'un conseil formé de Théoctiste, logothète du drome *καὶ ἐπὶ τοῦ κανικλείου*, Serge le Nicétiate, magistre et plus tard sans doute logothète du drome, parent de l'impératrice Théodora, et de Bardas, frère de celle-ci (2).

(1) Cela paraît établi définitivement, cf. ERNEST STEIN, *Postconsulat et αὐτοκρατορία*, dans *Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Or.*, t. II, 1934 (*Mél. Bidez*), p. 899, n. 2, cf. surtout p. 900.

(2) Sur les premiers temps du gouvernement de Théodora et sur sa famille, voyez BURY, p. 154 ss. A vrai dire, Théodora partageait le pouvoir avec son fils Michel et sa fille Thécla. Cf. dans les *Actes des XLII martyrs d'Amorium*, 52, *βασιλεύοντος τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς Μιχαὴλ καὶ Θεοδώρας καὶ Θέκλης*. Le même protocole sur les monnaies, cf. WROTH, *The byz. Coins*, p. 431 (Pl. XLIX, 19). Quant à la composition du conseil de régence, elle est fort douteuse. Le principal co-régent était en tout cas Théoctiste. Mais le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE est seul à mentionner Bardas (p. 148). GENESIUS ne cite que Théoctiste et Manuel (p. 77). Quant à Manuel, GENESIUS le qualifie de protomagistre, et le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE l'appelle « Manuel le magistre, d'origine arménienne, oncle paternel de l'impératrice ». Nous avons montré ailleurs que Manuel n'a pu faire partie du conseil de régence de 842, puisqu'il était mort en 838. D'ailleurs, le LOGOTHÈTE, auquel nous devons de connaître cette mort de Manuel en 838, ne

Michel, encore mineur, venait à peine d'être proclamé empereur, et Théodora régente, que déjà, du côté de la mer, un redoutable péril menaçait Constantinople.

Les Arabes qui, en 838, avaient battu les Byzantins sur terre, à Amorium, voulaient cette fois les vaincre sur mer. Ils consacrèrent plusieurs années à la construction et à l'équipement d'une flotte et en 842, le commandant arabe Apodinar (*'Αποδείναρ*), avec une escadre de quatre cents dromons, fit voile vers Constantinople, « la ville gardée de Dieu » (1).

fait aucune allusion à Manuel sous le nouveau règne. Théoctiste, dans cette source, est le seul véritable co-régent. Une Vie de Saints, jusqu'à présent négligée, la *Vie de David, Syméon et Georges* (*Anal. Boll.*, XVIII, 1899, p. 211-259), à propos du conseil d'état qui rétablit l'orthodoxie, mentionne, outre les saints, les dignitaires de la Cour et les membres de la famille impériale dans l'ordre suivant (p. 245-246) : « les hommes de Dieu, Georges et Méthode, s'étant adjoint Serge le Nicétiate, Théoctiste, Bardas et Pétronas, hommes très orthodoxes et membres du Sénat, les premiers du conseil ». Sur ce Serge le Nicétiate, dont nous reparlerons à propos des expéditions de Damiette et de Crète, voyez notre article « *Un grand homme inconnu : le magistre et logothète Serge le Nicétiate* », dans *Byzantion*, VIII, 1933, p. 515-520, cf. 528, 531. La notice du *Synaxaire de Constantinople* qui le concerne dit de lui qu'il était originaire du pays des Paphlagoniens, d'un village appelé Nikétia, tout près de la ville d'Amastris : « Cet homme excellent, fils de parents excellents, était apparenté à l'impératrice Théodora, de glorieuse mémoire, et à l'empereur Michel, son fils. Ce fut un zélateur ardent de la foi orthodoxe, et il lutta vaillamment pour faire proclamer l'orthodoxie des saintes et vénérées images ». — Nous avons fait cette supposition que, dans les récits relatifs au rétablissement de l'orthodoxie, la place de ce Serge a été prise, sous l'influence des moines de Stoudios, par Manuel *redivivus*. On peut même se demander si la qualité d'oncle de Théodora, prêtée à Manuel par le Continuateur de Théophane, d'après sa légende, et qui est inconnue des autres sources, n'a pas été inventée sous l'influence de la parenté impériale de Serge le Nicétiate. Il est vrai que Michel le Syrien mentionne « Emmanuel » comme chef de la milic eau début du règne de Michel III : mais on sait combien le récit de Michel est légendaire pour cette période. Dans ce cas, il est évidemment tributaire de la légende de Manuel.

(1) *Vita Theodorae*, ed.W. Regel, *Analecta Byzantino-Russica*, Petropoli,1891, p.11 ; les mêmes renseignements ont passé chez Georges Hamartolos, p. 720-721 (801 Bonn). Dans l'édition Muralt ce récit se trouve avant les mots fameux de la *Chronique* : *ἕως ὧδε τὰ χρονικὰ*

La capitale, voyant approcher l'orage, dut prendre des mesures efficaces en vue de la résistance. Car, cette fois, l'expédition maritime des Arabes subit un échec complet. Une tempête qui surprit l'Armada sarrazine au cap Chélidonia du thème des Kibyrrhéotes ([1]) à l'angle Sud-Est de la Lycie, au Sud d'Attalia de Pamphylie, détruisit la flotte, dont sept bâtiments purent seuls revoir la Syrie. Ainsi Byzance, d'une manière tout à fait inattendue, échappait à ce danger et pouvait tourner son attention vers la question compliquée du rétablissement de l'orthodoxie.

Cette grande œuvre accomplie en 843, les partisans des images voulurent éprouver la faveur divine qui, croyaient-ils,

Γεωργίου · ἀπὸ τῶν ὧδε μόνον τοῦ Λογοθέτου (p. 721). D'après le contexte même, le récit de cet événement doit être rapporté au début du règne de Théodora ; c'est pourquoi nous le daterons de l'année 842. Cf. HIRSCH, *Byzantinische Studien*, p. 33-34. A Georges Hamartolos n'appartiennent que deux événements de l'histoire de Michel III : le récit du rétablissement de l'Orthodoxie et celui de la défaite de la flotte arabe près du cap Chelidonia. SCHLOSSER, dans sa *Geschichte der bilderstürmenden Kaiser*, 1812, p. 556 et op. cit., WEIL, II S. 343 prennent erronément Apodinar pour un émir de Crète ! Cf. BURY, p. 274. Les sources arabes ne parlent pas de cette expédition, dont l'importance semble avoir été exagérée par les Grecs, parce qu'ils la mettaient en rapport avec le rétablissement de l'orthodoxie. On s'est demandé si le mystérieux Abū Dīnār ne serait pas Ǧa'far ibn Dīnār, gouverneur de Tarse, cité, il est vrai, à une époque plus tardive ; cf. BURY, p. 283 n. 1. Voir *Notes Complémentaires*, p. 407.

(1) *'Εν τῷ ἀκρωτηρίῳ τῶν Κιβυῤῥαιωτῶν τῷ λεγομένῳ Χελιδονία* (GEORG. HAMART., p.720 [818 Bonn]). Dès l'antiquité on connaissait cinq îlots ou écueils, *σκόπελοι τραχεῖς*, appelés *αἱ Χελιδονίαι πέτραι* (de là le nom turc de *Beš-ada*, c. à d., *cinq îles*). Cf. PTOLÉMÉE, V, 3. Ces îles servaient de halte ou de point d'appui pour les hirondelles (*χελιδόνες*) émigrant d'Égypte vers le Nord. On connaissait aussi le cap continental *Χελιδονία, 'Ιερὰ ἄκρα, promunturium Tauri*. Les Turcs l'appellent *Selidān-burnú*. Cf. TOMASCHEK, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, Sitzungsb. d. Kais. Akademie der Wissensch. zu Wien, Hist.-Phil. Cl.*, B. 124, 1891, p. 51. Le pèlerin russe DANIEL mentionne deux fois *Chelidonia* : *Žitje i choženje Danila rusikyja zemli igumena*. Izd. pod red. VENEVITINOVA, *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*. t. I (Pétersbourg 1885) : *a ot Mir do Chilidonija verst 60, a ot Chilidonija do Kipra velikago ostrova verst 200* (p. 10). Énumérant les villes depuis « la grande Antioche », Daniel dit : « il y a aussi Chilidonija, petit îlot... par crainte des hommes de guerre, je n'ai pu aborder à Chilidonia » (p. 91).

était désormais assurée aux armées impériales. Ils décidèrent d'attaquer l'ennemi le plus proche et le plus gênant, les Arabes de Crète.

Théoctiste (1) partit pour la Crète avec une flotte considérable, le premier dimanche du Grand-Carême après le rétablissement de l'orthodoxie, c'est-à-dire le 18 mars 843 (2).

(1) L'histoire de Théoctiste est fort difficile à écrire. Le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE lui attribue toute espèce de défaites, mais cet auteur lui est nettement hostile et la liste de ces insuccès militaires forme une sorte d'*excursus* tendancieux, où ces malheurs de Théoctiste, prétendument prédits par des éclipses, sont mis en parallèle avec la catastrophe de Bardas. Dans ce passage (p. 200, 203) rien, sinon la coïncidence de deux éclipses de soleil, ne permet de dater l'expédition chez les Abasges, au cours de laquelle la flotte et l'armée de terre auraient pareillement souffert. Peu de temps après, dit l'auteur, Théoctiste ayant recommencé la guerre, perdit 40.000 hommes. Dans ce contexte il est ensuite question de l'expédition de Crète en une seule phrase : *καὶ αὖθις κατὰ τῶν ἐν Κρήτῃ Ἀράβων στρατεύσας ἄπρακτος ὑπέστρεψεν, οὐκ ὀλίγους τῶν περὶ αὐτὸν ἐκεῖσε καταλιπὼν διὰ τὸ φυγῇ χρησάμενος ἀθρόως ἀπαλλαγῆναι αὐτῆς* (p. 203). Le LOGOTHÈTE (p. 814) donne la date du dimanche du St-Carême après le rétablissement de l'orthodoxie pour le départ de l'expédition de Crète. Il place la déroute de Mauropotamon après cette expédition, et ne dit rien de la guerre des Abasges. Nous croyons donc que cette guerre des Abasges n'a pas eu lieu sous le règne de Michel et Théodora, mais sous le règne de Théophile. Et dans ces conditions, il devient difficile de la distinguer de l'expédition rapportée par le CONTINUATEUR, p. 137, où les deux chefs, il est vrai, sont Théophobe et Bardas, et où Théoctiste n'est pas nommé. Contexte assez suspect lui aussi, parce que c'est une énumération des calamités du règne de Théophile. Mais, comme l'auteur est favorable à Théophobe, on ne peut suspecter une notice où son héros joue un rôle peu brillant. De deux choses l'une : ou bien le CONTINUATEUR attribue indûment à Théoctiste une défaite de Théophobe ; ou bien Théoctiste avait réellement pris part à l'expédition de Théophobe en Abasgie, sur laquelle voyez p. 140, n. Quant à la campagne de Mauropotamon, il faut suivre le LOGOTHÈTE. Elle a eu lieu après l'expédition de Crète et non pas auparavant.

(2) *τῇ δὲ α' Κυριακῇ τῶν Ἁγίων Νηστειῶν μετὰ τὸ γενέσθαι τὴν ὀρθοδοξίαν.* CONT. HAMART., p. 721 (814 Bonn). MURALT (p. 427), d'après SYMEON MAGISTER, qui rapporte cette campagne à la seconde année du règne de Michel (SYM. MAG., p. 654) donne le 4 mars 843. Nous datons le rétablissement de l'orthodoxie de 843 ; nous parlons plus en détail de cette affaire dans nos *Notes Complémentaires* p. 418 sqq.

Mais il joua de malheur. Arrivé sans encombre en Crète, il vainquit les Arabes grâce à la supériorité de ses effectifs. Les Arabes, dans ces conditions, recoururent à la ruse. Ils réussirent à répandre dans l'armée de Théoctiste le bruit d'intrigues politiques qui auraient eu lieu à Constantinople, et de la proclamation d'un nouvel empereur. Trompé par ces fausses nouvelles, Théoctiste se hâta de regagner la capitale, laissant en Crète une grande partie de son armée, qui, demeurée sans chef, devint la proie des Arabes (1).

Là-dessus, Théoctiste se retourna contre les Arabes orientaux. Il fut, par Théodora, nommé commandant de l'armée opérant contre ʿAmr qui avait envahi le territoire by-

(1) La notice du *Synaxaire de Constantinople* relative à Serge le Magistre (p. 777) nous dit : « Ce fut un zélateur ardent de la foi orthodoxe et il lutta vaillamment pour faire proclamer l'orthodoxie des saintes et vénérées images. Or, comme à cette époque la flotte romaine était descendue en Crète, il fut envoyé par l'empereur Michel et le sénat tout entier, qui ne l'avait persuadé qu'à grand' peine d'accepter cette mission, pour être le chef et le commandant suprême de l'armée entière, à cause de son intelligence, et parce qu'il était capable de diriger les affaires romaines. Il se rendit donc là-bas et il y mourut. Provisoirement, son corps vénéré fut déposé dans le monastère de Crète qui, jusqu'aujourd'hui,est surnommé « monastère du Magistre ». Mais plus tard, le dit corps fut transféré et déposé dans le saint monastère qu'il avait fondé dans le golfe de Nicomédie ». Voyez H. Grégoire, *Études sur le neuvième siècle*, dans *Byzantion*, VIII, 1933, p. 519 sqq. Nous avons supposé dans cet article que l'expédition au cours de laquelle Serge est mort, est celle de 866, parce que l'empereur Michel est seul mentionné comme ayant donné à Serge son commandement. Mais nous avions été obligé d'admettre, contrairement au témoignage de l'historien, — en nous fondant sur une lettre de Photius — qu'en 866 les Byzantins ont occupé temporairement la Crète, tandis que cette occupation temporaire est formellement affirmée pour l'année 843 et l'expédition de Théoctiste. Notons également que la notice du *Synaxaire* a l'air de dire que l'expédition où périt Serge eut lieu vers l'époque du rétablissement de l'orthodoxie. En conclusion, il n'est pas impossible qu'il faille rapporter à l'expédition de 843 l'épisode de Serge. Celui-ci serait le personnage laissé par Théoctiste dans l'île de Crète lorsque lui-même, comme dit le Cont. fut persuadé par des intrigues sarrasines *πρὸς τὴν βασιλίδα ἐπανελθεῖν καὶ καταλιπεῖν τὸν στρατὸν μαχαίρας ἔργον* (p. 722, 815 Bonn).

zantin [1]. Mais Théoctiste, cette fois encore, éprouva une défaite ; il fut vaincu près du Mavropotamos [2] ; beau-

(1) CONT. HAMART., p. 722 (p. 815 Bonn) = SYM. MAG., p. 654 ; plus brièvement LEO GRAMM., p. 229. SYMEON MAG. rapporte cette expédition à la troisième année du règne de Théodora ; se fondant là-dessus, MURALT donne l'an 844 comme correspondant aux mêmes événements. Les chroniques arabes ne disent absolument rien de cette campagne. Mais nous pouvons l'identifier avec l'expédition victorieuse d'Abū-Sa'īd à travers les trois thèmes de Cappadoce, des Anatoliques et des Bucellaires jusqu'à l'Opsikion et même jusqu'au Bosphore, sous l'impératrice Théodora (entre 842 et 850, date de la mort d'Abū-Sa'īd). Cette expédition fut chantée par Abū-Tammām et Buḥturī (*Notes compl.*, p. 400 et 404).

(2) Où se trouvait Mavropotamos ? Subsidiairement, était-ce un fleuve ou un endroit ? Question difficile, d'autant plus que dans le second passage où ce nom figure (à propos de l'expédition de 860), le texte de GEORGES LE MOINE a l'air de dire que c'étaient les Russes qui étaient déjà à Mavropotamos : « *Ὠορύφαν ... ὅστις οὔπω τοῦ βασιλέως μηδὲν ἐξ ὧν ἐμελέτα καὶ κατὰ νοῦν εἶχεν ἐργασαμένου τὴν τῶν ἀθέων Ῥὼς ἐμήνυσεν ἄφιξιν, γεγενημένους ἤδη κατὰ τὸν Μαυροπόταμον. καὶ ὁ μὲν βασιλεὺς καὶ τῆς ἐχομένης μετεσχέθη ὁδοῦ, καὶ δι' ἣν ταύτην ἀφῆκεν, οὐδὲν βασιλικὸν καὶ γενναῖον εἰργάσατο κτλ.* » Si ce texte est correct, ce sont les Russes qui sont arrivés à Mavropotamos, et c'est pourquoi on a cherché cet endroit en Thrace. Mais SYMÉON MAGISTRE semble avoir lu *γεγενημένου*, puisqu'il écrit (p. 674) : *ὃς καὶ τὸν βασιλέα ἤδη τὸν Μαυροπόταμον καταλαβόντα δηλοῖ τὴν τῶν Ῥῶς ἄφιξιν κτλ.* En faveur de cette leçon, on peut naturellement alléguer notre passage, c.-à-d. donc GEORGES LE MOINE, p. 815, car ici Mavropotamos a bien l'air d'être en Asie Mineure. Malheureusement l'identification paraît fort difficile, comme on le verra par la longue note qui figurait dans la première édition de VASILIEV et que nous reproduisons textuellement ci-après. Toutefois BURY dit (p. 274, n. 4) : « The weight, however, of MS. authority is in favour of *τὸ Μαυροπόταμον*, a place (of course, on a river), not *ὁ Μαυροπόταμος*, a river ».

Ajoutons enfin que SYMÉON MAGISTRE, p. 654, au lieu de Mavropotamos, a une forme très différente : *καὶ πολέμου ἐν τῷ Μαυροτόπῳ γενομένου πάλιν ἡττᾶται (ὁ Θεόκτιστος)*.

La question du Mavropotamos nous paraît résolue par l'identification faite plus haut, note 1 de cette page, de la défaite de Théoctiste avec la grande razzia d'Abū-Sa'īd (probablement accompagné d''Amr-al-Aqta' de Mélitène). Puisque celui-ci arriva jusqu'au Bosphore, il est probable que le « Fleuve noir » où Théoctiste fut défait est bien l'affluent du Sangarios (cf p. 197, l. 9).

Voici maintenant la note de VASILIEV, bien que nous croyions fausse son identification :

Le nom géographique de Mavropotamos intéresse depuis longtemps les savants, surtout à cause de l'attaque des Russes contre

coup de soldats périrent dans cette bataille ; et ce qui est plus grave, quelques Byzantins, en haine de leurs chefs, passèrent dans le camp des Arabes. Parmi ces transfuges, la chronique mentionne le vaillant Théophane *ὁ ἐκ Φαργάνων* (1),

Constantinople en 860, lorsque l'Empereur dut revenir dans sa capitale, en quittant Mavropotamon (voyez plus bas), que l'on cherchait en Asie Mineure et en Thrace. Partant de ce fait que, très souvent, les noms géographiques survivent à la conquête sous une forme qui n'est qu'une traduction des anciens noms, nous pensons que *Mavropotamon*, c'est-à-dire, la *Rivière noire* de l'époque byzantine, correspond au *Μέλας ποταμός* des Grecs et au *Qara-ṣu* (même sens) de l'époque turque. Laissant de côté le *Μέλας Ποταμός*, affluent du Sangarios, qui reliait ce fleuve au lac appelé aujourd'hui Sabanğa, à l'est d'Izmid (Nicomédie) — car ce *Μέλας ποταμός* est trop près de la capitale (v. W. Ramsay, *The historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 210 et 460), nous nous sommes arrêtés à une autre rivière, dont Ramsay ne dit rien. Strabon, parlant de la ville cappadocienne de Mazaka, dit qu'elle est dominée par une montagne aux neiges éternelles (c'est l'Argée, *τὸ 'Αργαῖον ὄρος*), du sommet de laquelle on peut voir non seulement la Mer Noire, mais encore le golfe d'Issus (*τὰ πελάγη τό τε Ποντικὸν καὶ τὸ 'Ισσικόν*). A quarante stades de Mazaka, dans la plaine, coule le fleuve *Μέλας* (*Μέλας καλούμενος*), qui se jette dans l'Euphrate (Strabon, Didot, p. 461, Teubner, p. 756). Effectivement, de nos jours encore, au nord de l'Erğias Dagh ou Argée, coule le Kara-sou, petit affluent de gauche du Qizil-Irmak. Il résulte de là que Strabon s'est trompé, en disant que le *Μέλας Ποταμός* se jette dans l'Euphrate. Cf. Rennel, *A treatise on the comparative Geography of Western Asia*, vol. II, London 1831, p. 165. W. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, vol. II, London, 1842, p. 261. R. Oberhummer et H. Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien*, Berlin, 1899, p. 134, 175-176. Voir ce que dit de cette rivière un Cappadocien moderne : « Le *Μέλας Ποταμός* a ses sources au pied du mont Argée à trois heures de Césarée ; coulant du Sud, et passant à travers un marécage, il s'unit à la rivière *Σκορδίσκος* près de la localité nommée *'Αμπάρια*, d'où, par Bogaz-Keuprusu et *ἔμπροσθεν τοῦ Μόλου χωρίου*, il se jette dans l'Halys : *Ν. Σ. Ρίζου* (*τοῦ ἐκ Σινασοῦ τῆς Καππαδοκίας*) *Καππαδοκικά. 'Εν Κωνσταντινουπόλει* 1856, p. 143-144 ». On a vu à la page précédente que nous adoptons l'identification avec l'affluent du Sangarios, rejetée à tort par Vasiliev.

(1) *Θεοφάνης ὁ ἐκ Φαργάνων* (Cont. Ham., p. 722). Les gens de Phargana sont cités plus d'une fois parmi les troupes byzantines : ainsi, *Φαργάνοι ἄνδρες με'* se trouvaient dans l'armée envoyée en Italie sous Romain Lécapène : Const. Porphyrog., *De Caerim.*, p. 661. Ils figurent au nombre des *βασιλικοὶ ἄνθρωποι* (*ibid.*, p. 749). Ici, évidemment, il est question de Turcs orientaux. Sur les « Pharganiens » en Russie, cf. Krug, *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands*,

qui plus tard, d'ailleurs, reçut son pardon et revint au christianisme et à l'empire (1).

De retour dans la capitale Théoctiste rendit Bardas responsable de ses défaites affirmant que c'était par sa faute que l'armée byzantine avait pris la fuite à Mavropotamon. Théodora appuya Théoctiste, et Bardas fut obligé d'abandonner la capitale (2).

Échange de prisonniers, en 231 de l'hégire (7 septembre 845-27 août 846).

Malgré ce succès militaire le calife Wāṯiq, (842-847), successeur du calife Muʿtaṣim, ne pouvait désirer la continuation de la guerre contre Byzance. Il avait, en effet, de graves difficultés intérieures, dues au mécontentement que provoquaient la corruption et l'infamie de son administration.

Révolte à Damas, à l'instigation sans doute des partisans Omayyades; luttes épuisantes pour le califat, contre les tribus mutinées de la lointaine Arabie; soulèvement des Kurdes dans l'Irak persan; agitation parmi les Khāriǧites; mécontentement à Bagdad même, qui faillit amener la chute de Wāṯiq; dispute religieuse sur la création et l'éternité du Coran et sur la vision de Dieu dans la vie d'outre-tombe: toutes ces difficultés, s'ajoutant à l'exaspération toujours croissante du peuple contre un calife sans prestige, le forcèrent en quelque sorte à conclure la paix avec ses voisins occidentaux (3).

II. Teil, St-Pétersbourg, 1848, p. 770 sqq. Šafařik mentionne parmi les Slaves Polabes des tribus appelées *Fergunna* et *Fraganeo*, dont l'emplacement est inconnu. Schafarik, *Slavische Altertümer* von Wuttke (Leipzig, 1844, B. II, p. 607 et 630). Partant de là, Finlay dit: l'empire byzantin était si vaste et ses relations si étendues que dans le cas présent (texte du Continuateur d'Hamartolos) il n'est pas facile de décider s'il s'agit de Slaves occidentaux ou de Turcs orientaux. Finlay, *History of Greece*, ed. by Tozer, vol. II, p. 167, rem. 2.

(1) Plus tard, en qualité de partisan de Bardas, il contribua au renversement de Théoctiste (Cont. Hamart., p. 729).

(2) Cont. Hamart., p. 722. Sym. Mag., p. 654.

(3) Weil, *Geschichte der Chalifen*, B. II, p. 337-342. Muir, *The Caliphate*, p. 31 -317.

Les Grecs ne pouvaient davantage souhaiter la guerre. Ils étaient sous le coup des échecs constants qu'ils éprouvaient dans leur lutte avec les Arabes de Sicile. Aussi, après la campagne de 844 nous notons une tendance à rétablir des relations pacifiques par le moyen d'un échange de prisonniers.

En 845, arriva à la cour du calife, au nom de l'empereur de Byzance, un ambassadeur chargé de négocier cet échange (1).

(1) Le récit le plus détaillé de cet échange se lit dans Ṭabarī, qui se réfère au témoignage de six personnes : Aḥmed-ibn-Abī-Qaḥṭaba, Aḥmed-ibn-al-Ḥāriṯ, Muḥammed-ibn-Aḥmed-ibn-Sa'd-ibn-Salm-ibn Quṭaïba-al-Bāhilī, le prisonnier musulman chez les Grecs, Muḥammed ibn 'Abdallāh de Tarse, un affranchi, Al-Sindī et Muḥammed-ibn-Kerīm (Ṭabarī, III, p. 1339 et 1351-1356). [Cf. App, p.311]. Toutes ces informations se trouvent dans Ṭabarī sans aucun lien, en sorte que dans ces deux passages il se réfère à la même. Ibn-al-Aṯīr a un récit plus court mais plus cohérent, qui est tout à fait d'accord avec Ṭabarī (Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 16-17). (Appendice p.352-353). On trouve aussi de brèves indications sur cet échange chez Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 588-589 et chez Mas'ūdī dans son *Kitāb-al-Tanbīh-wa'l-išrāf* (De Goeje, *Bibl. geogr. arab.* vol. VIII, Lugd. Batav., 1894, p. 190-191 (Voir App., p. 275 et 336).Cf. le travail de Silvestre de Sacy sur cet ouvrage de Mas'ūdī (où se trouve également le passage cité), dans *Notices et Extraits des manuscrits*, vol. VIII. Paris, 1810, p. 194-195, d'où Barbier de Meynard l'a tiré pour le reproduire en appendice à sa traduction des *Prairies d'Or* de Mas'ūdī, t. IX, Paris, 1877, p. 357. Cf. Mas'ūdī, *Le Livre de l'Avertissement et de la Revision*, traduction par B. Carra de Vaux, Paris, 1897, p. 257-258. De Mas'ūdī, vraisemblablement, Maqrīzī a tiré ses propres renseignements (*Al-Khiṭaṭ*, Bulaq, 1270 (1853), deux tomes. T. II, p. 191). Cf. le court récit — d'accord avec Ṭabarī, chez Ibn-Miskawaïh dans De Goeje, *Fragmenta historicorum arabicorum*, p. 532-533. Cf. aussi Grégoire Abu'lfarağ, *Chronicon Syriacum*, p. 153 sq. éd. Bedjan, p. 140 trad. Budge. — Les chroniqueurs grecs ne disent rien de cet échange, mais il y est fait allusion dans la Vie de S. Joannice (*Vita Ioannicii* auctore Petro, § 62, ed. Van den Gheyn in *Act. Sanct.* Nov. 4, t. II, 1, 1894). Quelque temps avant sa mort (3 novembre 846), le Saint est effectivement mêlé à une affaire d'échange. Voici de quoi il est question dans ce passage de la vie : le neveu d'un notaire, un négociant, a été fait prisonnier au cours d'un voyage, par les Sarrasins et emmené en Syrie. Or, deux dignitaires, le patrice et sacellaire Léon et le cubiculaire et protovestiaire Agapet, s'étaient rendus en pélerinage auprès du Saint. Les parents du prisonnier supplient Joannice de profiter de cette occasion pour signaler le cas de leur fils aux deux fonctionnaires, afin que ceux-ci, grâce à leur influence

Naturellement, cette proposition rencontra la sympathie de Wāṯiq : et Aḥmed-ibn-abī-Qaḥṭaba fut, en qualité de plénipotentiaire, envoyé à la cour byzantine, afin de s'y enquérir exactement du nombre des prisonniers se trouvant entre les mains des Grecs, et en général des dispositions du gouvernement impérial. Il apparut que les prisonniers musulmans étaient au nombre de 3000 hommes et 500 femmes et enfants.

Wāṯiq décida leur rachat. Le point où s'opéraient généralement les échanges était situé sur les rives du fleuve Lamos, non loin de Séleucie, à un jour de marche de Tarse. Le cérémonial de l'échange fut réglé par l'eunuque Khākān avec des fonctionnaires qui avaient assisté à l'échange de l'année précédente (844) (1).

Le commandant des forteresses frontières d'Asie-mineure et de Syrie, Aḥmed-ibn-Sa'īd-ibn-Salm-ibn-Qutaïba-al-Bāhilī reçut l'ordre d'assister, lui aussi, à l'échange, sur le lieu duquel il se rendit avec dix-sept chevaux. D'ailleurs les Arabes étaient en force à l'endroit de l'échange : ils y avaient amené 4000 hommes (2).

Les Grecs aussi étaient bien représentés. Deux de leurs

sur l'impératrice Théodora, fassent comprendre le jeune homme dans le prochain échange de prisonniers. Joannice déçoit l'attente des parents : aux deux envoyés de Constantinople il ne dit pas un mot de celui qu'on lui avait recommandé. En revanche, il le délivre ensuite miraculeusement. Cette histoire prouve que, quelque temps avant novembre 846, et après Amorium (car Joannice parle de la catastrophe d'Amorium), il fut question, du côté byzantin, d'un échange de prisonniers. On ne peut guère hésiter à voir dans cet échange celui de 845 sur lequel les Arabes nous donnent tant de détails.

(1) Ṭabarī, III, p.1352 (Cf. App., p. 311). Nous ne savons au juste ce que fut l'échange de l'année 230 de l'hégire (18 septembre 844-6 septembre 845). Mas'ūdī (De Goeje, *Bibl. Geogr. Arab.*, VIII, p. 190. *Notices et Extraits*, VIII, p. 194 = *Prairies d'or*, par Barbier de Meynard, t. IX, p. 357) et après lui Maqrīzī (*Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191) n'en font aucune mention dans leur énumération des échanges. Il est vraisemblable qu'il y eut un échange d'un nombre insignifiant de prisonniers après l'expédition de 844, dont nous avons parlé plus haut.

(2) Ya'qūbī (*Hist.*, II, p. 588-589), dit qu'à cet échange assistèrent 70,000 hommes armés (App., p. 275).

officiers supérieurs présidaient à l'échange (1). Mais, voyant les Arabes en nombre très supérieur, ils ne cachaient pas leur inquiétude. Ils prièrent Khāqān de leur accorder une trêve de quarante jours pour permettre aux prisonniert rachetés de rentrer chez eux (2).

Grecs et Arabes se rencontrèrent sur les rives du Lamos le 16 septembre 845 (3).

Muhammed-ibn-'Abdallāh était au nombre des prisonniers musulmans, amenés par les Byzantins. C'était un notable de Tarse. Il avait été capturé par les Grecs trente ans auparavant, au cours d'une incursion qu'il avait dirigée en terre byzantine pour faire du fourrage. Comme c'était un personnage de marque, il fut immédiatement envoyé avec d'autres prisonniers d'égale qualité auprès du calife.Celui-ci gratifia les délégués d'un cheval et de mille dirhems par personne. Au début, les négociations d'échange du Lamos avaient paru menacées d'échec, car, entre les délégués grecs et 'Abd-al-Malik-ibn-al-Zayyât, vizir du calife Wāṯiq, une violente dispute avait éclaté, les Grecs ne consentant pas à recevoir en échange de leurs prisonniers des vieillards, des vieilles femmes ou des enfants. Ce ne fut qu'après plusieurs jours de discussion qu'on prit la résolution d'échanger homme contre homme.

Il semble que le nombre des prisonniers musulmans aux mains des Grecs fut très supérieur au nombre des Grecs captifs des Arabes ; car Wāṯiq, pour égaliser leur nombre, ordonna de racheter les esclaves grecs vendus à Bagdad et à Raqqa, et comme ce nombre était encore insuffisant, il fut obligé de faire sortir de son propre harem les femmes grecques qui s'y trouvaient. Mais avant d'en venir à l'acte même de l'échange, les Arabes avaient constitué une sorte de commission composée de Yaḥyā-ibn-Adam du faubourg de Karkh près Bagdad, de Dja'far-ibn-al-Ḥadā' et Ṭālib-ibn-Dāwud pour examiner la foi des prisonniers (4). Une con-

(1) Ṭabarī, III, p. 1354. Malheureusement leurs noms, écrits en lettres arabes, restent à peu près indéchiffrables (App., p. 313).

(2) Ṭabarī, III, p. 1356 (App., p. 314).

(3) Le 10 du mois de muḥarrem de l'an 231. Ṭabarī, III, p. 1352 et 1354 (App., c. 311-313).

(4) Ṭabarī, III, p. 1353 (App., p. 314). Mas'ūdī appelle ce dernier

dition *sine qua non* du rachat était la négation des thèses de l'éternité du Coran et de la vision personnelle de Dieu dans la vie d'outre-tombe. Seuls les prisonniers qui consentaient à répudier ces thèses étaient rachetés. La commission disposait de sommes d'argent qu'elle distribuait aux rachetés, à raison d'un dinar par tête. Les prisonniers musulmans qui ne renoncèrent pas à leurs convictions religieuses durent rester entre les mains des Grecs ; et ils étaient, semble-t-il, assez nombreux (1), bien que Khāqān s'efforcât de racheter autant que possible tout Musulman.

Voici comment l'échange était réglé sur le Lamos : deux ponts y avaient été construits, l'un par les Grecs, l'autre par les Arabes.

Au moment même où les Grecs faisaient passer un prisonnier musulman par leur pont, les Arabes envoyaient un Grec par le leur.

Chaque Musulman, en s'approchant des siens, prononçait la formule sacramentelle : « Allah soit glorifié ! » A quoi les Musulmans répondaient par la formule rituelle. Les Grecs en usaient d'une manière analogue (2).

L'échange, à en croire Ṭabarī, dura quatre jours (3). Plus de quatre mille Musulmans furent ainsi rachetés ; dans ce nombre il y avait des femmes, des enfants et des *Dimmī*, c'est-à-dire des Chrétiens et des Juifs sujets des Musulmans (4).

membre de la commission le « juge principal », Qāḍī-al-Quḍāt Aḥmed-ibn-Abī-Dawud (De Goeje, VIII, p. 191. *Notices*, VIII, p. 194 = *Prairies d'Or*, IX, p. 357. (Cf. App., p. 336). Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191.

(1) Mas'ūdī (De Goeje, VIII, p. 191. *Notices*, VIII, 194 = *Prairies d'Or*, IX, p. 357) ; beaucoup de prisonniers, à cette nouvelle, préférèrent revenir en pays chrétien (App. p. 336) .Cf. Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191.

(2) Ṭabarī, III, 1355 (App. 49-50). D'après d'autres récits, il n'y avait pas de ponts et les prisonniers passèrent la rivière à gué, ce qui nous paraît moins vraisemblable. Cf. Ṭabarī, III, p. 1355 (App. p. 314). Ya'qūbī parle d'un pont (*Hist.*, II, p. 589) (App., p. 275).

(3) Ṭabarī, III, p. 1356. Mas'ūdī (De Goeje, VIII, p. 190. *Notices et Extraits*, VIII, p. 194 = *Prairies d'Or*, IX, p. 357) et d'après lui Maqrīzī (Al-Khiṭaṭ, II, p. 191) comptent dix jours (App., p. 314 et 73).

(4) Ṭabarī, citant divers témoignages, donne des chiffres diffé-

Ṭabari ajoute que parmi les Musulmans rachetés il y avait environ trente individus qui au moment de leur capture avaient abjuré l'Islam (1). A l'occasion de cet échange furent rachetés les habitants de la ville de Zapetra (2) détruite par l'empereur Théophile l'an 837. Il paraît évident, bien que les Arabes ne le disent point, que les prisonniers civils faits par les Arabes à Amorium rentrèrent alors dans les limites de l'empire.

Au nombre des Musulmans rachetés se trouvait notamment une personnalité fort intéressante. C'était un certain Muslim-ibn-Abū-Muslim-al-Kharamī (Ǧaramī) (3) qui, ayant longtemps vécu au milieu des Grecs, connaissait parfaitement leur pays et rédigea même plusieurs ouvrages sur l'histoire des empereurs byzantins, les chefs les plus éminents des Grecs, les contrées byzantines, les routes, les saisons les plus propices à l'invasion en territoire grec, et les contrées voisines de l'empire, celles des Burǧānes (4), des Avares, des Burgares (Bulgares?), des Slaves, des Khazares, etc. Comme c'était un Musulman très ferme dans sa foi, il refusa de souscrire aux deux déclarations exigées par le calife, c'est-à-dire de renier les dogmes de l'éternité du Coran et de la Vision de Dieu, ce qui lui valut de longues persécutions, auxquelles il résista jusqu'au bout, demeurant conséquent

rents : 4362 hommes (III, p. 1339) ; 4.600 personnes, dont 600 étaient des femmes et des enfants et moins de 500 ḏimmīs (III, p. 1354) ; 4.460 personnes, dont 800 femmes et enfants et plus de 100 Ḏimmīs (III, p. 1355) (App., p. 311 et 314). Mas'ūdī donne deux chiffres : 4.362 et 4.047 hommes. (De Goeje,VIII, p.190, *Notices*, VIII, p. 194 =*Prairies d'Or*, IX, p. 357). Maqrīzī : 4362 hommes (*Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191). (Cf. App., p.337). Ya'qūbī mentionne un chiffre inférieur : 500 hommes et 700 femmes (II, p. 589). (App., p. 275). On appelait Ḏimmīs, outre les Chrétiens et les Juifs, les « Ṣābiens » sujets des Musulmans : cette population, d'ailleurs, était fort peu nombreuse.

(1) Ṭabarī, III, p. 1356 (App., p. 314).

(2) Mas'ūdī nous en parle (De Goeje, VIII, p. 190. *Notices*, VIII, p. 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 357, (App., p.336).

(3) Leçons diverses selon les mss. arabes. Cf. De Goeje, VIII, p. 190.

(4) S'agit-il des *Berendei*? Cf., sur ces derniers, D. A. Rasovskij, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. II, 1933, p. 191.

avec lui-même et fidèle à ses convictions (1). Le géographe arabe Ibn-Khordāḏbeh utilisa ses écrits dans sa description des provinces de l'empire byzantin (2).

A l'expiration de la trêve de quarante jours, en hiver, le commandant du district frontière Aḥmed-ibn-Sa'īd-ibn-Salm-ibn-Qutaïba, à la tête de sept mille hommes, envahit soudainement le territoire byzantin. Mais, surpris par la neige et par la pluie, il subit un échec complet. Deux cents de ses hommes périrent ; deux cents à peu près furent faits prisonniers, un assez grand nombre se noyèrent dans la rivière Budandūn (Podandos) (3).

Cependant, une armée grecque commandée par un patrice approchait ; le commandant arabe, craignant la colère du calife en cas d'insuccès, et cédant au conseil de ses proches, s'empressa d'évacuer le territoire byzantin, emmenant un millier de bœufs et dix mille moutons. Wāṯiq, furieux de cet insuccès, enleva le commandement à Aḥmed-ibn-Sa'īd, et le 18 janvier 846 transmit le gouvernement de la zone frontière à Naṣr-ibn-Ḥamza-al-Khuzā'ī (4).

Après l'échange de 845, il n'y eut plus d'opérations de guerre entre Byzance et les Arabes d'Orient jusqu'en 851. Mais, en revanche, l'empire byzantin dut poursuivre en Sicile une lutte épuisante et désastreuse.

Les opérations en Sicile (842 à 853)

En Sicile, à la fin de 842 ou en 843 (228 de l'hégire = 10 octobre 842 - 29 septembre 843), les Arabes transférèrent leurs opérations militaires dans l'extrême Est de l'île et se mirent en devoir d'assiéger Messine. Au cours de ce siège, la ville de Naples aida les Musulmans en qualité d'alliée (5).

(1) Mas'ūdī, ed. De Goeje, VIII, p.190-191. *Notices*, VIII, p.195 = *Prairies d'Or*, IX, 357. Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191 (App., 336.)

(2) Ibn Khordāḏbeh, ed. De Goeje, p. 105 et 77.

(3) Ṭabarī, III, p. 1356. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 17, qui, pour les morts et les prisonniers, donne le chiffre de 100 (App., p. 315 et 353-354).

(4) Ṭabarī, III, p. 1356-1357 : le mardi 16 du mois de Ǧumādā I. Cf. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 17 (App., p. 315 et 354).

(5) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII,p. 3, et dans Amari, *Biblioteca*

Ayant décidé de donner l'assaut à Messine, le commandant arabe al-Faḍl-ibn-Ǧaʿfar-al-Hamdānī, avec sa flotte, pénétra dans le port de Messine, et commença le siège avec le concours des Napolitains.

En dépit de tous les efforts de al-Faḍl, la ville ne faiblit point. Enfin, le commandant arabe, ayant secrètement envoyé une partie de son armée dans les montagnes situées derrière Messine, attaqua en personne la ville du côté de la mer. Tandis que les assiégés concentraient toutes leurs forces sur le rivage, ils furent soudainement attaqués par derrière, par les Arabes cachés dans la montagne. Messine dut capituler et passa aux mains des Musulmans (1).

La même année, ils s'emparèrent d'une ville appelée M.s.kān (2), et continuèrent à s'avancer vers le Sud-Est de l'île, où en 845, ils prirent le fort de Modica, situé sur un rocher abrupt (3).

arabo-Sicula. ersione Vitaliana, Torino e Roma, 1880, vol. I, p. 374 : le peuple napolitain se joignit à lui (al-Faḍl) [App., p. 363]. V. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 314-315 (2e éd., I, p. 448-449).

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 3, et dans Amari, vers. I, p. 374 [App., p. 363]. Ibn Khaldūn dans Amari, *versione*, II, p. 179. Abu'l-Faraǧ, *Historia Dynastiarum* ab Edv. Pocockio, Oxoniae, 1663, texte p. 257 ; traduction, p. 167.

(2) Telle est la lecture donnée par Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 3 ; Amari, *versione* I, p. 374 [App., p. 363]. Amari (*Storia*, I, p. 314-315 ; 2e éd., I, p. 449, et I, p. xl-xli) suppose ici, non sans réserve, la ville de Miḥkān mentionnée par Idrīsī, et qui correspond à la petite ville moderne d'Alimena appartenant au district de Cefalù-Palermo, dans une île au N.-O. de Castrogiovanni. Cf. Giordani, *Indice generale dei comuni del Regno d'Italia*, Milano, 1883, p. 10-11. Moltedo, *Il libro dei Comuni del Regno d'Italia*, Napoli, 1873, p. 13-14.

(3) *Cronaca Sicula-Saracena di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 26 : *ἐπιάσθησαν τὰ καστέλλια τῆς Τουρακιναίας καὶ ὁ ἅγιος Ἀνανίας τῆς Μούτικας*. Amari, *versione* I, p. 278 [App., p. 345]. Sur Modica, cf. Hare, *The cities of Southern Italy and Sicily*, London 1883, p. 455. Moltedo, *op. c.*, p. 352. Giordani, *op. cit.*, p. 258-259. Vito Amico, *Dizionario topografico della Sicilia, tradotto dal latino ed annotato da* Gioacchino Dimarzo. Palermo, 1855, vol. II, p. 144-151. Cf. aussi Amari *Storia*, I, p. 315 (2e éd., I, p. 449-450, avec la note de l'éditeur). Cf. Lancia di Brolo, *Storia della chiesa in Sicilia*, vol. II, Palermo, 1884, p. 245 : *Nell 845 furono presi i castelli di Modica che*

Vers le même temps probablement, après la paix de 845 conclue avec les Arabes orientaux, l'impératrice Théodora, voulant rétablir la situation en Sicile, envoya dans l'île des troupes tirées du lointain thème de Charsianon, qui engagèrent la bataille près de la petite ville de Butera au Sud de l'île, au Nord de la ville maritime de Terranova. Mais elles furent battues par Abu'l-Aglab-al-ʿAbbās; du côté des Grecs, dix mille hommes environ tombèrent, tandis que la perte des Musulmans fut insignifiante (1).

A la suite de cette défaite, les Byzantins en subirent coup sur coup plusieurs autres.

En 846-847 (232 de l'hégire = 28 août 846 - 16 août 847), Al-Faḍl ibn-Ǧaʿfar s'attaqua à l'importante ville de Leontini dans la partie orientale de l'île, entre Catane et Syracuse.

Le patrice byzantin accourut à l'aide des assiégés. Il était

secondo la Cronaca Vaticana chiamavansi Turacinea e Sant' Aniano. Mais le grec paraît signifier: « furent pris, les châteaux du territoire de Terracina (dans le Latium) et Saint Ananias de Modica »; voir C. O. Zuretti, *Due note al testo greco della Cronaca di Cambridge*, dans *Athenaeum*, t. III, Pavia, 1915, p. 186.

(1) *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza - Luzi, p. 26: *ἐγένετο ὁ πόλεμος τοῦ Χαρζανίτι καὶ ἐσφάγησαν τῶν χριστιανῶν χιλιάδες θ', 'Ινδ. θ'*; Amari, *versione* I, p. 278 (App. p. 345). Amari, qui ne connaissait pas encore le texte grec de la chronique, lut dans sa traduction de l'arabe: Kharzanīṭa, qu'il l'identifia avec les Kharsianites, ce qui est très vraisemblable (*Storia*, I, 316; 2e éd., I, p. 450-451). La 9e indiction, indiquée dans la chronique, commence en septembre 845. Ibn-al-Aṯīr, à l'année 229 de l'hégire (30 septembre 843 - 17 septembre 844), parle d'une grande bataille au lieu dit Š-r-h (peut-être *Butera?*) où les chrétiens vaincus perdirent 10.000 hommes (Tornberg, VII, 3. Amari, *versione* I, p. 375) [App., p. 363]. Le chiffre des morts, qui est presque le même, permet de rapporter cette notice à la bataille mentionnée plus haut par la chronique de Cambridge. Nous mettons ces renforts venus du thème de Kharsianon en rapport avec les affaires d'Orient, c'est-à-dire avec les échanges de prisonniers de l'année 845 et l'armistice qui s'ensuivit. C'est pourquoi nous rapportons cette défaite à la fin de l'année 845 ou plus probablement au début de l'année 846. Amari penche pour 845 (*Storia* I, 316, no 2). « Cette identification d'*al-Kharzanīṭa* et *ὁ Χαρζανίτι* avec les troupes du thème de Kharsianon reste douteuse pour des raisons linguistiques indiquées par l'éditeur d'Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 450-451, nota 2 ». Note de M. Nallino.

convenu entre lui et les habitants de Leontini que, pour signaler son approche, un bûcher serait allumé sur une des montagnes voisines de la ville. Le commandant arabe eut vent de la chose, et pendant trois jours il fit du feu sur la montagne en question. Le quatrième jour, alors que, d'après la convention, le patrice devrait être tout près de la ville, les assiégés, persuadés de la victoire, firent une sortie. Les Arabes, feignant de s'enfuir, les attirèrent dans une embuscade préparée d'avance, cependant que la ville demeurait presque vide.

Une attaque soudaine des Arabes embusqués mit les Byzantins en fuite et en déroute et la ville fut prise presque sans coup férir (1).

L'année suivante, 847-848 (233 de l'hégire = 17 août 847 - 4 août 848), les Byzantins essayèrent sans succès, avec dix chelandia, d'opérer un débarquement dans la baie de Mondello à huit milles de Palerme. L'équipage des chelandia, s'étant égaré dans l'île, dut revenir à ses vaisseaux et surpris par la tempête, perdit sept navires sur dix (2).

En 848, une grande famine sévit en Sicile. C'est peut-être à la suite de cette famine que, cette année-là, on vit se rendre sans combat la forteresse de Raguse dans la partie S.-E. de l'île, et cela à des conditions humiliantes. Les habitants abandonnèrent tous leurs biens aux vainqueurs qui, en se retirant, rasèrent les murs. En 849-850 ; (235 de l'hégire = 26 juillet 849 - 14 juillet 850), les Arabes ayant pénétré dans Castrogiovanni, livrèrent la ville au pillage, la brûlèrent et rentrèrent à Palerme impunément (3).

(1) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 3-4, et dans Amari, *Versione*, I, p. 375-376. [App., p. 363-364]. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 26 : *παρελήφθη ἡ Λεοντῖνι 'Ινδ. Ι'*. Amari, *Versione* I, p. 278 [App., p. 342]. (La dixième indiction finit en septembre 847. Ibn-Khaldūn, dans Amari, *Versione*, II, p. 179).

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed.Tornberg, VII, p.4 et dans Amari, *versione* I, p.376 [App., p.364). Cf. Amari, *Storia*, I, 317-319 (2e éd., I, p.451-453).

(3) *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 28 : *παρελήφθησαν οἱ 'Ρογοὶ καὶ ἐγένετο λιμὸς ἰσχυρὸς 'Ινδ. ΙΑ'* (la onzième indiction finit en septembre 848) ; Amari, *versione*, I, p. 278. [App., p.342]. Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 4. Amari, *versione*, I, p. 376-377 [App., p. 364] Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 179.

Le 17 janvier 851 (10 Reğeb 236) mourut le gouverneur musulman Abu-'l-Aglab-Ibrāhīm, un des meilleurs représentants des Arabes d'Afrique en Sicile, doué des plus hautes capacités à la fois militaires et administratives (1).

Les Arabes lui donnèrent pour successeur Abu 'l-Aglab-al-ʿAbbās-ibn al-Faḍl-ibn-Yaʿqūb, fameux pour sa victoire de 845 sur les troupes du Charsianon. Le nouveau gouverneur, sans attendre d'Afrique qu'il fût confirmé dans ses fonctions, poussa la guerre avec ardeur et succès. D'ailleurs, le gouvernement arabe d'Afrique ne se pressa pas de le reconnaître. Les troupes du nouveau chef attaquèrent avec succès la forteresse de Caltavuturo (Qalʿat-Abī-Ṭawr) dans la région montagneuse appelée « le Madonie », au Nord de l'île (2). Après quoi, elles pénétrèrent dans le territoire de Castrogiovanni, mais ne purent décider le patrice byzantin à accepter le combat (3).

En 852 et 853 (238 et 239 de l'hégire = 23 juin 852 - 1er juin 854), les armées arabes dévastèrent la partie Sud-Est de l'île, les environs de Catane, de Syracuse, de Noto, de Raguse, et s'arrêtèrent devant la forteresse de Butera, dont le siège dura cinq ou six mois. A la fin, les habitants traitèrent avec ʿAbbās : ils lui remirent cinq ou six mille prisonniers de guerre, qui furent ramenés à Palerme (4).

(1) Sur lui voyez Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 4-5, et dans Amari, *vers.*, I, p. 377. [App., p. 365]. Nuwaïrī dans Amari, p. 431 ; *vers.*, II, p. 120 [App., p. 383]. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 104, et dans Amari, *vers.*, II, p. 9. [App., p. 376]. Amari, *Storia*, I, 320 (2e éd., I, p. 455).

(2) Cf. Moltedo, *op. cit.*, p. 95. Giordani, *op. cit.*, p. 70-71. Vito Amico, *Diz. Topografico*, I, p. 215-216.

(3) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 40, et dans Amari, *versione*, I, p. 377-378 [App., p. 365].

(4) Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 40 et dans Amari, *vers.* I, p. 378 [App., p. 103]. Al-Bayān, ed. Dozy, p. 104, et dans Amari, *vers.*, II, p. 10 ; dans cette dernière chronique il est question de la capture de la ville de S-m-rīnah (S-h-rīnh), dans laquelle Amari veut voir Camarina (Amari, *Storia*, I, p. 324 ; 2e éd., I, p. 459, nota 1). [App., p. 114]. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 28 : *παρελήφθη ὁ Βοθὴρ ἰνδ. ιβ'.* (l'indiction est fausse) ; Amari, *versione* I, p. 278. [App., p. 345]. Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 180-181.

Les Arabes et l'Italie (842-853).

Cependant, les Arabes ne se bornaient pas à la Sicile; ils continuaient leurs agressions contre l'Italie méridionale et pénétraient même jusqu'à la sainte ville de Rome (1).

Les querelles intestines qui désolaient le pays de Bénévent leur donnaient de plus en plus la possibilité de s'immiscer dans les affaires italiennes. Le dynaste de Bénévent, Radelchis, incapable d'entrer en lutte avec son adversaire Sikenolf, qui lui avait enlevé la Calabre et une partie de l'Apulie, s'adressa aux Musulmans, par l'intermédiaire de Pandon, gastalde (gouverneur) de Bari, et leur demanda des troupes. Les Musulmans acceptèrent avec empressement l'invitation. En 841, ils passèrent à Bari, et, profitant d'une nuit sombre et pluvieuse, attaquèrent la ville endormie et s'en emparèrent pour leur propre compte. A son tour, Sikenolf, contre les alliés de Radelchis, les Arabes d'Afrique et de Sicile, appela à son aide les « Arabes » d'Espagne — de Crète vraisemblablement (2).

L'Italie méridionale fut de nouveau le théâtre d'une guerre dévastatrice (3). En 845 le consul de Naples, Serge, combattit avec succès, ayant pour alliés les habitants d'Amalfi, de Gaëte et de Sorrente, contre les Musulmans, et les força

(1) Voir surtout le lumineux résumé de J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, p. 25-69. Erchemperti *Historia Langobardorum*, Pertz, III, p. 246; *Script. rer. langob.*, p. 240. *Chronicon Casinense*, Pertz, III, p. 223, 225. Cf. Dümmler, *Geschichte des Ostfränkischen Reichs*, Berlin, 1862, t. I, p. 185. Schipa, *Storia del Principato Longobardo in Salerno*, p. 99, dans l'*Archivio Storico per le provincie Napoletane*, anno XII, Napoli, 1887. Amari, *Storia*, I, p. 360-361 (2e éd., I, p. 500-502). F. Lenormand, *La Grande-Grèce*, Paris, 1881, t. I, p. 69. M. Brun, *Les Byzantins dans l'Italie méridionale aux IXe et Xe siècles: Zapiski Imperatorskago Novorossijskago Universiteta*, t. 37, Odessa, 1883, p. 20. La date exacte de la prise de Bari par les Musulmans est incertaine; Amari préfère 842 Cf. Hartmann, *Gesch. It. im Mittelalter*, III, 1, 194-230.

(2) Erchemperti *Hist. Lang.*, Pertz, III, p. 247. *Script. rer. langob.*, p. 241 : *contra Agarenos Radelgisi Libicos Hismaelitas Hispanos accivit.* V. Amari, *Storia*, I, p. 361-362. (2e éd., I, p. 502-503).

(3) Voyez, sur les opérations militaires, le *Chronicon Salernitanum*, Pertz, III, p. 508-510.

à abandonner Ponza, une des îles « Pontines » à l'Occident de Naples, et Licosa, un promontoire dans la partie Sud du Golfe de Salerne (1).

Mais les Arabes, s'étant retirés à Palerme, reprirent immédiatement l'offensive.

Revenus en Italie, ils s'emparèrent de Miseno (Misenatium) près de Naples (2) ; et en 846, ils apparaissaient à l'embouchure du Tibre, s'approchant de Rome. Les Papes de cette époque comprenaient et prévoyaient le danger qui menaçait Rome, et s'efforcèrent d'éloigner la menace musulmane de la Ville Éternelle. Le Pape Grégoire IV (827-844) fortifia l'embouchure du Tibre pour le défendre contre les Arabes, construisit une forteresse à Ostie, et entoura la ville d'un mur et d'un fossé (3). Au mois d'août 846, la flotte sarrasine parut à l'embouchure du Tibre,et tandis qu'une partie des Arabes partait de Civitavecchia, l'autre, ayant vaincu la garnison papale de Nova Ostia, s'embarquait sur le Tibre.

Il est difficile de croire que les Arabes, en attaquant Rome, aient eu je ne sais quels vastes projets, ou qu'ils aient espéré « planter l'étendard du prophète » sur la basilique de Saint-Pierre (4) ; selon toute probabilité, ce fut là simplement une expédition de pillage, une razzia, comme presque toutes les expéditions des Arabes, mais seulement sur une plus vaste échelle ; car la renommée des grandes richesses de Rome était parvenue jusqu'aux Arabes.

Les basiliques des SS. Pierre et Paul, qui se trouvaient

(1) Iohannis *Gesta episc. Neapol.* dans *Script. rer. langob.* p.432. V. Amari, *Storia*, I, p.364. Capasso, *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia.* I, Napoli, 1881, p. 84-85. Hartmann, p. 212.

(2) Johannis *Gesta ep. Neapol.*, *ibidem.*

(3) *Vita Gregorii IV*, p. 82 in *Liber Pontificalis...* éd. L. Duchesne, t. II, Paris, 1892 : (Gregorius) fecit autem... in praedicta civitate Hostensi civitatem aliam a solo valde fortissimam, muris quoque altioribus, portis simul ac serrio et cataractibus eam undique permunivit et super, ad inimicos, si evenerit, expugnandos, petrarias nobili arte composuit. Et a foris non longe ab eisdem muris ipsam civitatem altiori fossato praecinxit, ne facilius muros hostis contingere valeat.

(4) V. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom*, 4. Aufl., B. III, Stuttgart, 1890, p. 85. Hartmann, *Gesch. It. Mittelalter*, III, 1, 213-215.

hors les murs de la ville, furent prises et pillées ; la grande église de Saint-Pierre (1) souffrit tout particulièrement.

On ne sait si Rome elle-même fut attaquée : les sources n'en disent rien. D'ailleurs, les Arabes furent bientôt repoussés par les habitants ; après quoi ils se dirigèrent vers Bénévent, détruisirent Fondi et assiégèrent Gaëte vers la mi-septembre 846.

Mais, au même moment, le roi Louis II (le futur empereur) (2) arriva en Italie méridionale avec une armée. D'autre part y paraissait Césaire, fils du consul de Naples.

Les Musulmans, le 10 novembre, infligèrent une rude défaite à l'armée de Louis, qui fut sauvée grâce à Césaire.

Là-dessus les Arabes, ayant fait leur paix avec Césaire, s'éloignèrent ; mais la plus grande partie d'entre eux périt en route (3). Cependant, les pirates arabes n'avaient pas encore oublié le riche butin qu'ils avaient emporté après leur attaque de Rome, en 846, et, trois ans plus tard, en 849, la nouvelle parvint à Rome qu'une grande flotte sarrasine se concentrait sur les côtes de la Sardaigne avec l'intention d'attaquer de nouveau la Ville Éternelle.

Le nouveau pape Léon IV (847-855) fit appel au patriotisme des Italiens, ce qui eut pour conséquence la conclusion d'une alliance entre Rome et Amalfi, Gaëte et Naples. L'âme de cette alliance fut Césaire, dont nous avons déjà parlé. Les alliés prêtèrent un serment solennel dans le palais du

(1) *Vita Sergii II*, in *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, II, p. 99-101. *Chronicon Casinense* (Pertz, III, p. 225-226). Johannis *Chron. Neapol.* (*Script. rerum lang.*, p. 432-433). Johannis *Chron. Venetum* (Pertz, VII, p. 18). Sur les autres sources, voyez Dümmler, *Geschichte des Ostfränkischen Reichs*, B. I, p. 289-290. Voir aussi Capasso, *Monumenta ad Neapolit. Ducatus historiam pertinentia*, vol. I, p. 90. Schipa, *Storia del Principato Longobardo in Salerno*, in *Archivio Storico per le provincie Napoletane*, anno XII (1887), p. 104-105. Gregorovius, *Gesch. der Stadt Rom*, 4. Aufl., B. III, p. 85-88. M. Brun, *Les Byzantins dans l'Italie méridionale aux IXe et Xe siècles* (en russe), p. 21. Gay, p. 55.

(2) Böhmer - Mühlbacher, *Die Regesten unter den Karolingern*, Innsbruck 1883, p. 423-424. Date incertaine : 847-849 pour Gay, p. 59-60. L'intervention de Louis dès l'année 846 et sa défaite sont douteuses : Hartmann, p. 215 ; cf. *ibid.*, p. 229.

(3) Amari, *Storia*, I, p. 365-366 (2e éd., I, p. 506-507).

Latran. A Ostie se concentrèrent la flotte alliée et la milice romaine.

Le lendemain du service divin, célébré par le pape, les navires sarrasins se présentèrent devant Ostie. Les alliés attaquèrent vaillamment l'ennemi, mais, sans leur concours, la tempête dispersa et détruisit la flotte arabe. Beaucoup d'Arabes périrent ; beaucoup furent faits prisonniers et emmenés en captivité à Rome, où on les fit travailler à la construction de la Cité vaticane (1).

Les troubles incessants qui se produisaient en Italie, les querelles entre dynastes italiens, donnaient constamment aux Arabes l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Italie méridionale et de dévaster la contrée. A partir de l'année 850, Louis empereur en 855 (2), entre en lutte acharnée contre les Arabes, et cette lutte durera de longues années (3).

Siège de Damiette par les Grecs en 853

En 853, la flotte byzantine de la Méditerranée, soudain, attaqua Damiette (4). On peut supposer que le plan byzantin comportait des opérations contre la Crète, qu'il s'agissait d'isoler, de couper de l'Égypte : car l'Égypte restait l'arsenal des pirates crétois (5).

(1) Amari, *Storia*, I, p. 366-367 (2e éd., I, p. 507-508). Gregorovius, *op. cit.*, III, p. 90-92. Les papes, peu à peu, s'efforcèrent de réparer les dommages causés par les Sarrasins à l'église de St-Pierre. Cf. par exemple la *Vita Leonis IV* (*Liber Pontif.* par Duchesne, p.127) : « *portas infanda quas destruxerat progenies argentoque Saracena nudarat erexit* ». *Vita Benedicti III* (855-858), p. 148 (éd. Duchesne) : *farum cantarum argenteum sedens in pedibus quattuor, a Sarracenis olim ablatum, in quo ad decus ipsius basilicae in diebus festis atque dominicis lucerna simul et cerea ponuntur juxta lectorium, mirifico opere fecit ac renovavit.*

(2) Amari, *Storia*, I, p. 367 sq. (2e éd., I, p. 508 sq.)

(3) Voyez, pour les détails, J. Gay, *L'Italie méridionale*, p. 64-72, qu'il faudrait transcrire ici *in extenso*, surtout la p.66 sur les Sarrasins de Bari et leurs chefs, les « Soudans ».

(4) Sur l'expédition de Damiette voyez Bury, p. 292 et H. Grégoire, dans *Byzantion*, t. VIII, 1933, p. 515-517, 524 et 525.

(5) Mais cf. Bury, p. 292, n. 3 : « Vasiliev guesses they went to Sicily ; but the natural inference from Tabari is that they operated in the east. »

Le calife arabe de ce temps là était Mutawakkil, successeur de Wāṯiq, qui mourut le 10 août 847, âgé de 32 ans. Souffrant d'hydropisie, il suivit le conseil de ses médecins qui lui avaient ordonné un séjour prolongé... dans un four chauffé à l'excès. On l'y trouva mort, sans doute étouffé. Sa mort inattendue laissa le califat sans successeur. Les grands hommes des règnes précédents étaient morts.

Deux ans avant le décès de Wāṯiq, avait disparu le fameux gouverneur de Khorāsān ʿAbd-Allāh-ibn-Ṭāhir, qui, ayant presque l'autorité d'un prince indépendant, veillait au salut du califat abbāside avec un zèle remarquable. En même temps que ce grand musulman mourait un célèbre général du temps de Muʿtaṣim, le turc Ašinās (1).

Grâce à l'influence de Waṣīf, commandant des gardes du corps turcs, et d'Ītākh, on éleva sur le trône des califes (en écartant le fils de Wāṯiq encore tout jeune) Ǧaʿfar, fils de Muʿtaṣim, frère de Wāṯiq, lequel, en qualité de calife, reçut le surnom de al-Mutawakkil, c'est-à-dire celui qui s'en remet (à Dieu).

Le règne de Mutawakkil (847-861) fut décidément malheureux pour l'Etat. Le nouveau calife, rompant avec la politique religieuse de ses prédécesseurs, et persécutant avec une véritable ardeur les Muʿtazilites, les Chiites, les Turcs, les Juifs et les Chrétiens, arma contre lui tous les partis religieux. Le partage des immenses domaines du califat entre ses trois fils était aussi une mesure funeste, qui ne pouvait qu'engendrer des troubles et affaiblir l'état. On fut si mécontent du gouvernement de Mutawakkil au centre même du califat, que les meilleures troupes durent être employées à y maintenir l'ordre, au moment même où les provinces frontières souffraient de désordres intérieurs et des attaques de l'empire byzantin et des autres voisins du califat. Un soulèvement dans l'Aḏerbāïǧān, dans la Syrie du Nord, dans le Siǧistān, des troubles graves en Arménie, qui obligèrent le commandant musulman Bugā à pousser jusqu'à Tiflis, et aux rives de la Mer Caspienne, ruinèrent littéralement le califat (2).

(1) Weil, *op. cit.*, t. II, p. 344-346. Muir, *The Caliphate*, p. 517-518.
(2) Weil, *op. cit.*, t. II, p. 348-62. Muir, *op. cit.*, p. 519-526.

La guerre reprit bientôt avec Byzance.

Depuis le dernier échange de prisonniers (845) jusqu'en 851, il est vrai, aucun conflit n'est mentionné.

Mais, à partir de cette année, 'Alī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, commandant des troupes de la frontière, trois étés de suite (en 851, 852 et 853) franchit les frontières (1). Et en 853, tout à coup, la flotte byzantine parut devant Damiette (2).

Les forces navales byzantines, au rapport des Arabes, consistaient en trois cents navires placés sous le commandement de trois chefs ; chacun commandait à cent navires.

Devant Damiette parut le second des chefs, Ibn-Qatūnā (3).

Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. I, Paris, 1818, p. 347. Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches*, Berlin, 1893, p. 30. A. Gren, *Dinastija Bagratidov v Armenii, Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěščenija* t. 290 (1893). p. 60-61. La prise de Tiflis est datée du 26 août par une inscription d'Ateni près Gori. Cf. P. Peeters, AA. SS., Nov. IV, p. 550.

(1) Ṭabarī, III, p. 1414, 1419 et 1420 (Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 43, 46, 47). [App., p. 315-317].

(2) La principale source est Ṭabarī, III, p. 1417-1418 [App., p. 315-317]. La plus courte version de l'histoire de ce siège dans Ibn-al-Aṯīr s'accorde entièrement avec ce que dit Ṭabarī (Ibn-al-Aṯīr VII, p. 45). Courtes notices chez Ya'qūbī (*Hist.*, II, p. 596-597) ; Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 190-191, éd. Wiet, t. IV, p. 40 ; Kindī : *Kitāb el Umarā 'wa Kitāb el Qudāh* of El Kindi, *The Governors and Judges of Egypt*, ed. R. Guest, 1912 (*Gibb Memorial* XIX), p. 201-202. Le passage de Kindī est traduit par E. W. Brooks, *The relations between the Empire and Egypt from a new Arabic source*, BZ, XXII (1913), p. 381-391. [App., p. 394]. Grégoire Abu'l Farağ *Historia dynastiarum*, Oxoniae, 1663, texte p. 260-261 ; trad., p. 169-170. Les sources grecques sont muettes. Weil, *op. cit.*, II, p. 357. Wüstenfeld, *Die Statthalter von Aegypten zur Zeit der Chalifen*, Abh. der Ges. der Wiss. zu Göttingen, t. 20, 1875, p. 51.

(3) Les chroniqueurs arabes nous ont malheureusement transmis les noms de ces chefs sans points diacritiques. Le premier nom est composé de trois lettres, *'ajn*, *ra* et *fa* ; ce qui nous permet d'y voir le nom du fameux amiral byzantin Oryphas (Ὠορύφας) dont il sera question plus loin ; les deux autres noms restent des énigmes. Le nom du second se lit clairement chez Ṭabarī : *Ibn Qatūnā*. Cf. Ṭabarī, III, p. 1417. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 45. Ya'qūbī, II, p. 597. Dans le nom représenté par *élif, m, r, d, n, 9* (?), j'ai cherché celui de Bardas (*W-r-d*), dans Ibn Qatūnā, une « traduction » du grec Νικητιάτης (Ib[n] Nqatūnā). Ce nom serait en réalité celui de Σέργιος ὁ Νικητιάτης (ἐκ Νικητίων?). Sur ce personnage, voyez plus haut, p. 192, première note. Puisqu'il a commandé une expédition en Crète,

Cela se passait le 22 mai 853 (1), au moment même où le gouverneur de l'Égypte, ʿAnbasa-ibn-Isḥāq-al-Ḍabbī, le dernier gouverneur égyptien d'origine arabe (2), venait d'appeler les garnisons de Damiette à Fosṭāṭ à l'occasion d'une grande fête qu'il voulait célébrer avec le plus grand déploiement possible de faste militaire. La Damiette d'aujourd'hui, on le sait, est bâtie sur la rive droite de la bouche orientale du Nil, à douze kilomètres de son embouchure et à un kilomètre de l'extrémité occidentale du lac Menzaleh. Un canal entoure comme d'un fossé le mur d'enceinte de la ville. Le lac Menzaleh, où eut lieu la plus grande partie des opérations de la flotte byzantine en l'année 853, se trouve entre Damiette et Port-Saïd ; au Nord, une étroite bande de terre sablonneuse le sépare de la Méditerranée. La superficie du lac à l'époque des crues du Nil atteint 1200 kilomètres carrés. Actuellement, le lac a très peu d'eau, et sa profondeur moyenne est d'environ un mètre. Évidemment le mince cordon de terre qui sépare le lac Menzaleh de la Méditerranée livrait en plusieurs endroits passage à la mer, ce qui résulte par exemple d'un des croquis ajoutés par Yāqūt à son dictionnaire géographique (3). Il faut encore noter que la Damiette

il serait bien naturel qu'il eût commandé aussi devant Damiette. Mais dans ce cas, comme nous l'avons supposé, il serait mort en Crète, non l'an 843, mais l'an 866. Bury dit très justement à propos de cette expédition : « It is significant for the character of the Greek chroniclers that they utterly ignore the episode of Damietta ». Il est certain que la prise de Damiette était un très brillant fait d'armes. En un sens, c'était une glorieuse revanche d'Amorium. Si aucun Byzantin n'en parle, c'est évidemment parce que les annales du règne de Michel III ont été systématiquement détruites et remplacées par des légendes hostiles à ce grand souverain et à ses collaborateurs. E. W. Brooks, *English Hist. Rev.*, 1913, p. 437, lisait *Photinos* et *Amardinaqah* (Martinakios), pour (Ibn) Qatūnā et le nom composé des lettres arabes *élif, m, r, d, n, q* (ou bien *f*). Ibn-Qatunā peut-être aussi *Κοντομύτης*. Cf. p. 90 et 221.

(1) Nous trouvons cette précision chronologique chez Maqrīzī : *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 190-191 : le 9 du mois de Ḏū'lḥiǧǧa correspondait cette année au 14 mai (853) [App., p. 388]. Même date chez Kindī, cf. E. Brooks, *Byzant. Zeitschr.*, XXII, (1913), p. 390. [App., p. 394].

(2) Au ixe siècle, après ʿAnbasa, ce sont des Turcs qui gouvernent l'Égypte. Cf. Karabacek, *Erstes urkundliches Auftreten von Türken. Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Rainer*, I, Wien, 1887, p. 98.

(3) Yāqūt, *Geogr. Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, I, p. 884.

du IXe siècle était située beaucoup plus près du rivage que celle d'aujourd'hui. L'ancienne Damiette fut détruite vers le milieu du XIIIe siècle par le Sultan Baïbars (1), qui reconstruisit la ville à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.

Ibn-Qatūnā parut devant Damiette avec cinq mille hommes approximativement, sur des *chelandia*, comme les appelaient les Arabes : des navires couverts d'un toit (2). La population épouvantée quitta la ville, s'efforçant de traverser à gué le lac qui sépare Damiette du continent. Dans ce passage beaucoup de femmes et d'enfants périrent.

Les Byzantins brûlèrent et pillèrent la ville abandonnée. Ils s'emparèrent de tout un armement destiné à être envoyé en Crète au gouverneur de l'île Abū-Ḥafṣ (3) ; ils mirent la main sur des provisions diverses destinées à l'Irāq. Le dépôt de la forteresse qui servait de magasin à voiles et la grande mosquée de Damiette furent la proie des flammes. Les Byzantins emmenèrent captives six cents Musulmanes et Coptes (4).

Toutefois l'histoire mentionne certains cas de résistance héroïque opposée par des Musulmans aux Grecs lors de la prise de Damiette. Un certain Ibn-al-Akšaf, qui avait été emprisonné par ʿAnbasa, gouverneur de l'Égypte, réussit à s'échapper au moment du siège, attaqua l'ennemi, aidé de la population, et tua de sa main de nombreux Byzantins (5).

(1) Vivien de St-Martin, *Nouveau dictionnaire de Géographie universelle*, Paris, 1884 sq., vol. II, p. 12., vol. III, p. 796. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, vol. X, Paris, p. 106-107.

(2) Wüstenfeld, *Die Namen der Schiffe im Arabischen*, dans *Nachrichten von der K. Gesellschaft der Wissenschaften und der Georg-Augusts Universität zu Göttingen*, 1880, n° 3, p. 140 ; tout le mémoire occupe les pages 133-143. J. Gildemeister, *Ueber arabisches Schiffswesen*, dans les mêmes *Nachrichten*, 1881. Cf. Baron Rosen. *L'Empereur Basile le Bulgaroctone*, St-Pétersbourg, 1883, 275 (en russe). Yaʿqūbī nomme 85 navires (Yaʿqūbī, II, p. 596). [App., p. 276].

(3) Abū-Ḥafṣ : tel était le nom du conquérant et premier gouverneur de Crète. Nous doutons qu'en 853 il fût toujours gouverneur de l'île.

(4) Ṭabarī, III, p. 1418 [App., p. 316]. Yaʿqūbī II, p. 597 dit que les Grecs firent prisonnières 1,820 Musulmanes, 1000 femmes coptes et 100 juives, dont 2000 environ, ayant voulu s'enfuir, se noyèrent dans la mer [App., p. 276]. De la sorte, il en demeura environ mille en captivité.

(5) Ṭabarī, III, p. 1418 [App., p. 316]. Cf. Wüstenfeld, *Die Statt-*

Deux jours après le début du siège, c'est à dire le 24 mai (1), la flotte byzantine, chargée de butin et de prisonniers, fit voile vers l'Orient, se dirigeant vers l'île de Tinnīs, située entre al-Faramā et Damiette (2). Mais elle ne put vraisemblablement remonter le courant (3) ; aussi, craignant de donner sur un écueil, les Grecs se dirigèrent vers Uštūm, non loin de Tinnīs (4).

Uštūm était un point fortifié, entouré d'un mur, avec des portes de fer remontant au calife Mu'taṣim.

Les Byzantins dévastèrent Uštūm, brûlèrent toutes les balistes qui s'y trouvaient, ainsi que les lance-pierres, ils emportèrent avec eux les portes de fer et retournèrent dans leur pays, sans être le moins de monde inquiétés par les Arabes.

Que faisaient, pendant ce temps, les deux autres commandants de la flotte grecque? Nous l'ignorons. On peut supposer qu'ils opéraient dans les parages crétois. Ce qui est certain, c'est que les Grecs revinrent, en 853-854, d'après Maqrīzī, puis en juin-juillet 859, selon Kindī. Celui-ci dit qu'ils parurent alors devant Péluse (Al-Faramā), Abu'l-Maḥāsin dit : Damiette (5).

Ces attaques contre Damiette, qui furent à certains égards un succès pour les Byzantins, eurent d'autre part des conséquences graves pour le développement de la marine des Arabes ; elles leur prouvèrent la nécessité de perfectionner leur marine

halter von Aegypten, Abh. der Kön. Gesellschaft der Wissensch. zu Göttingen, B. 20, 1875, p. 51.

(1) Ya'qūbī (II, p. 597) dit : les Grecs restèrent à Damiette deux jours et deux nuits, puis s'en allèrent.

(2) V. Yāqūt, *Geogr. Wörterbuch*, B. I, p. 882. Cf. aussi les dessins dans Yāqūt, B. I, p. 884.

(3) Il est question, ici, de cette partie de la mer qui se trouve entre le continent et l'étroite bande de terre devant l'embouchure du Nil. Voir Yāqūt, I, p. 882.

(4) Ṭabarī (III, p. 1418) compte quatre parasanges, Yāqūt (I, p. 276) six [App., p. 316].

(5) La mention d'une seconde attaque des Grecs contre Damiette en 239 de l'hégire (12 juin 853 - 1er juin 854) se trouve pour la première fois au xive siècle, chez Maqrīzī. Voir H. Hamaker, Takyoddini Ahmedis al-Makrizii *Narratio de expeditionibus a Graecis Francisque adversus Dimyatham ab A.C. 708 ad 1221 susceptis*, Amstelodami, 1824, p. 9 (texte) et p. 21 (trad.). Cf. App., p. 387. Pour Kindī, v. Brooks, BZ, 1913, p. 391. App. p. 394.

et de former des matelots. On sait que pendant les premières années de la conquête arabe, les Arabes s'abstenaient d'expéditions maritimes. Celles-ci furent même interdites par le calife ʿOmar ; elles ne commencent que sous les premiers Omayyades. Il est presque certain que cette première flotte fut en réalité plutôt gréco-syrienne qu'arabe ; les matelots s'en recrutaient dans les villes conquises de Syrie et d'Égypte. Comme les matelots, les capitaines étaient en majeure partie ou des chrétiens ou des renégats ; ils servaient les Arabes pour de l'argent, ou dans l'espoir de faire du butin. Ils furent les premiers maîtres des Arabes dans les choses de la marine(1).

L'attaque inattendue de Damiette par les Grecs força les Arabes à envisager sérieusement la création d'une flotte égyptienne. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur.

A partir de ce temps-là, dit Maqrīzī (2), on commença très sérieusement à s'occuper de la flotte, et celle-ci devint en Égypte une affaire de la plus haute importance. On construisit des galères pour la flotte de guerre, et l'on attribua une solde aux marins comme aux soldats. Les émirs invitèrent les archers à prendre place sur la flotte. Le peuple égyptien commença à apprendre aux enfants à tirer de l'arc ; et d'une manière générale, on n'employa plus sur la flotte un seul homme à l'esprit lourd ou qui ne fût pas exercé aux travaux de la guerre. Le peuple alors était animé du zèle de combattre les ennemis de Dieu et d'assurer le triomphe de sa religion, d'autant plus que le service à bord de la flotte assurait le respect et la considération. Chacun voulait entrer dans l'armée navale : à tout prix, on désirait faire partie de la flotte.

Ainsi, la conséquence de l'attaque de Damiette par les Byzantins fut l'apparition d'une flotte égyptienne, de cette flotte qui plus tard, surtout dans la seconde moitié du xe siècle, au temps de la fameuse dynastie des Fāṭimides, conquit une si grande importance (3).

(1) Cf. Kremer, *Kulturgeschichte des Orients*, B. I, p. 246-248. Sur la faiblesse de la flotte arabe, ou plutôt sur son inexistence depuis 747, cf. E. W. Brooks, *BZ*, 1913, p. 383-384.

(2) Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191. Ce fragment est traduit dans le livre du baron Rosen, *Basile le Bulgaroctone* (en russe), p. 273.

(3) Cf. Rosen, *op. cit.*, c. 273-274. L'auteur de ce travail donne beaucoup d'intéressants détails sur la flotte arabe, p. 274-293.

Les événements de Sicile de 853 à 861.

Les Byzantins, malgré le succès de leur attaque de Damiette, ne tirèrent point de ce fait de guerre les avantages espérés. Les affaires de Sicile ne s'améliorèrent pas et la guerre se poursuivit, comme d'habitude, sans aucun succès pour les Grecs.

En Sicile, de 854 à 858, les sources, d'une manière tout à fait monotone, mentionnent des incursions annuelles et victorieuses des Musulmans, sans citer toujours les noms des localités dévastées. Ainsi, par exemple, l'an 240 de l'hégire (2 juin 854 - 21 mai 855), l'an 241 (22 mai 855 - 9 mai 856) ; dans la dernière expédition, al-ʿAbbās, pendant trois mois, se maintint sur une haute montagne d'où il envoyait des troupes ravager les environs de Castrogiovanni. Au même moment, le frère d'al-ʿAbbās, lui aussi, fit une incursion couronnée de succès. En 242 (10 mai 856 - 29 avril 857), Al-ʿAbbās conquit plusieurs forteresses. En 243 (30 avril 857 - 18 avril 858) les territoires de Syracuse et de Taormina (Tauromenium), furent dévastés, et l'on assiégea une grande forteresse, peut-être Gagliano, au Nord-Est de Castrogiovanni (1). La même année, la forteresse maritime de Cefalù se rendit par capitulation : la population fut autorisée à en sortir et les fortifications furent rasées (2).

L'année 858 fut illustrée par deux batailles, l'une sur mer et l'autre sur terre. Le frère d'al-ʿAbbās, ʿAlī, en dévastant pendant l'été de cette année une certaine région, probablement les côtes de l'Apulie, y rencontra quarante vaisseaux byzantins, à la tête desquels se trouvait un commandant surnommé le Crétois (3) — et, en les poursuivant, il infligea d'abord une

(1) Cf. Amari, *Storia*, I, p. 327 (2e éd., I, p. 462 et la note 2 de la p. 462-463).

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p.40, et dans Amari, *vers.*, I, p. 378-379 [App., p. 366]. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 104-105, et dans Amari, *vers.*, II, p. 10-12 [App., p. 367]. Voir Amari, *Storia*, I, p. 325-328 (2e éd., I, p. 461-464).

(3) On l'identifie avec Jean, stratège du Péloponnèse, surnommé le « Crétois », qui vécut sous Basile le Macédonien, et qui est mentionné par le Continuateur de Théophane : **ὑπηρετήσασθαι δὲ πρὸς**

défaite aux Byzantins, qui perdirent dix vaisseaux. Mais ceux-ci, ayant rétabli la situation, attaquèrent à leur tour et mirent en fuite la flotte arabe qui, ayant perdu de son côté dix navires, revint à Palerme (1).

En hiver, au début de l'année suivante, c'est-à-dire 859, tomba la forteresse de Castrogiovanni, où, comme on sait, se trouvait alors la résidence du gouverneur byzantin, qui y avait été transféré de Syracuse. Dans une de ces attaques sous Castrogiovanni, les Musulmans firent prisonnier un Grec qui, ayant été condamné à mort par les Arabes, demanda qu'on lui laissât la vie, à la condition qu'il leur livrerait la forteresse. En effet, comme on était en hiver, les Grecs ne s'attendaient pas à une attaque et, pour cette raison, avaient affaibli la défense.

Al-ʿAbbās, avec deux mille cavaliers, se dirigea vers Castrogiovanni. Le prisonnier grec, profitant d'une nuit obscure, fit avancer avec précaution une partie du détachement à travers les fossés et fit pénétrer ces hommes dans la ville. Les Arabes massacrèrent les sentinelles surprises, puis ils ouvrirent les portes par lesquelles le restant de l'armée, ayant al-ʿAbbās à sa tête, pénétra à son tour dans la ville, et, le 23 janvier 859, cette forteresse presque inaccessible tomba aux mains des Musulmans avec d'immenses richesses et d'innombrables prisonniers (2). Beaucoup de ces captifs de Cas-

τοῦτο Ἰωάννης ὁ στρατηγὸς ἐπετράπη Πελοποννήσου, ὁ λεγόμενος Κρητικός. (Cont. Theoph., p. 303, c. 62). V. Amari, *Storia*, I, p. 328 (2e éd., I, p. 464). Mais, selon Brooks, *loc. cit.*, p. 442-3, « le Crétois » serait l'émir de Crète Šuʿaib.

(1) Voir Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 41-42 et dans Amari, *vers.*, I, p. 379 [App., p. 366-367]. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 28 : *ἐπιάσθησαν τὰ καράμια* (sic ! l. *καράβια*) *τοῦ Ἀλῆ, ἰνδ. ς'*, et dans Amari, *vers.*, I, p. 278 [App., p. 345]. Nuwaïrī, dans Amari, *testo*, p. 432 ; *vers.*, II, p. 121 [App., p. 384]. Al-Bayān, ed. Dozy, p. 106, et dans Amari, *vers.*, II, p. 12 ; la dernière chronique dit inexactement : ʿAlī se jeta sur l'île de Crète. [App., p. 377]. Voir la note de l'éditeur dans Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 464-465.

(2) Récit détaillé chez Ibn-al-Aṯīr, Tornberg, VII, p. 41-42, et dans Amari, *vers.*, I, p. 379-380 [App., p. 366 sqq.]. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 28 : *παρεδόθη τὸ Ἔννε ἰνδ. ζ'* cf. t. Amari, *vers.*, I, p. 278 [App., p. 346]. D'après Ibn-al-Aṯīr : Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 432-433 ; *vers.*, II, p. 121-122 [App., p. 384-385]. Ibn Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 181-182.

trogiovanni furent envoyés au lointain calife ʿabbāside al-Mutawakkil (1).

La chute de Castrogiovanni obligea le gouvernement byzantin de Michel III à expédier des renforts en Sicile. On arma une grande flotte de trois cents *chelandia* sous le commandement du patrice Constantin Kondomytès, qui arriva à Syracuse dans l'automne de l'année 859 (2).

Dans la bataille qui s'engagea alors, la flotte byzantine essuya une terrible défaite. Elle perdit cent *chelandia*, tandis que les Musulmans ne perdirent que trois hommes, comme l'observe Ibn-al-Aṯīr (3).

Les renforts arrivés de Byzance décidèrent plusieurs villes qui, déjà, avaient fait leur soumission aux Musulmans, à se soulever contre eux ; ainsi agirent une petite cité dans un site montagneux au Nord de Girgenti, Sutera ; Avola (4), ville au Sud de Syracuse ; Platano, Caltabellotta et Caltavuturo, et une forteresse nommée par les Arabes Qalʿat-ʿAbd-al-Mu'min (5).

(1) Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 178.

(2) Amari, se fondant sur le texte arabe de la chronique de Cambridge, et moyennant des corrections passablement arbitraires des lettres arabes, découvrait dans ce surnom du commandant des Cappadociens, c'est-à-dire des soldats du thème du Cappadoce. V. *Storia*, I, p. 333 (mais cf. la note de l'éditeur à la 2e éd., I, p. 470), et *Biblioteca, vers.*, I, p. 278. Mais le texte, maintenant publié de la Chronique met à néant cette conjecture. La Chronique dit : *κατῆλθεν ὁ Κονδομήττης ἰνδ. η'* (ed. Cozza-Luzi, p. 28) [App., p. 346]. Or, ce nom ou surnom (« Court-nez ») est celui du stratège de Sicile Constantin, sous Michel III. Cf. le Continuateur de Théophane, p. 175, c. 22 : *τὸν τοῦ πατρικίου Κωνσταντίνου καὶ στρατηγοῦ Σικελίας τὸν τοῦ Κοντομύτου γαμβρόν (ἐκεῖθεν γὰρ αὐτῷ καὶ ἡ τοῦ Κοντομύτου ἐκληρώθη προσηγορία)*. Ce Constantin Kontomytès, (est peut-être le même que le vainqueur des Arabes au Latros (date incertaine) ; cf. p. 90.

(3) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p.42, et dans Amari, *vers.*, I, p. 380-381 [App., p. 367]. Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 182. V. Amari, *Storia*, I, p. 332-333 (2e éd. I, p. 465-469).

(4) V. Moltedo, *Il libro de' Comuni*, p. 611 et 35. Giordani, *Indice generale*, p. 26-27, 446-447. Vito Amico, *Dizionario topografico*, I, p. 115-118 ; II, p. 551-553. La lecture Avola n'est pas bien sûre ; cf. Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 471, nota 2.

(5) Peut-être Calatabiano, petite ville au Sud de Taormina. Moltedo, *op. cit.*, p. 92. Giordani, *op. cit.*, p. 68-69. Vito Amico, *op.*

Al-ʿAbbās sut faire face avec succès au soulèvement des villes et, informé de l'approche des armées byzantines (1), marcha contre elles et les battit à Cefalù. Les Byzantins firent retraite sur Syracuse, et al-ʿAbbās se mit en devoir de coloniser et de fortifier Castrogiovanni (2).

Ayant fait (été de 861 ; 237 de l'hégire : 17 mars 861-6 mars 862) une razzia fructueuse dans les environs de Syracuse, al-ʿAbbās, sur le chemin du retour,tomba malade ; et trois jours après, cet actif et vaillant champion de l'Islam mourut, peut-être à Caltagirone, où il fut enterré. Les Byzantins exhumèrent et brûlèrent son cadavre (3).

Echange de prisonniers avec les Arabes d'Orient en 855-856.

En même temps que la guerre sicilienne de 855, les opérations militaires s'ouvrirent aussi sur la frontière orientale. Il faut noter que, parfois, les Byzantins eux-mêmes donnaient lieu à ces hostilités de frontières, et cela, sans aucune cause apparente.

cit., I, p. 188-189. Cette identification de Vasiliev présente une difficulté, car elle nous transporte à 7 km. Sud-Ouest de Giardini (Taormina), c'est-à-dire dans la Sicile de Nord-Est, tandis que le contexte, comme l'a observé Amari, nous porterait plutôt à placer toutes ces localités rebelles dans le Val di Mazzara, c'est-à-dire dans la partie Sud-Ouest de l'île.

(1) Il s'agit vraisemblablement d'une partie de l'armée envoyée par Michel et déjà battue une fois ; car la situation de l'Empire à l'Orient et les attaques russes contre Constantinople ne permettaient pas, à cette époque, de songer à l'envoi de nouveaux renforts.

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 42, et dans Amari, *vers.*, I, p. 381. [App., p. 367]. Ibn-Khaldūn dans Amari, *vers.*, II, p. 182. V. Amari, *Storia*, I, p. 335 (2e éd., I, p. 472).

(3) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p. 42, et dans Amari, *vers.*, I, p. 381-382 [App., p. 368]. Nuwaïrī, dans Amari, *testo*, p. 433 ; *vers.*, II, p. 122. [App., p. 385]. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 106, et dans Amari, *vers.*, II, p. 12, date la mort d'ʿAbbās du 3 Ǧumādā I = 15 juillet 861. [App. p. 377]. Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 182. Ibn-al-Aṯīr appelle l'endroit où mourut al-ʿAbbās « les grottes Q.r.q.nah » ; peut-être, Caltagirone. Amari, *Storia*, I, 335-336, nota 1 (2e éd., I, p. 472-473), ne se prononce pas sur le localisation de cet endroit.

Ainsi, en 855, ils assaillirent à l'improviste la ville d'Anazarbe et firent prisonnière la tribu des Zuṭṭ (que les Arabes y avaient installée en 835) avec femmes, enfants et troupeaux (1).

La tribu tzigane des Zuṭṭ, comme on sait, provient de l'Inde. En Syrie, aujourd'hui encore, on appelle les Tziganes « Nwaar » et « Zuṭṭ » ou « Zaṭṭ », forme arabisée de l'hindou « Ğāṭṭ » (2). Quelques savants retrouvent les Ğāṭṭ dans la région marécageuse de l'Inde septentrionale, au Sud de l'embouchure de l'Indus, où leurs descendants vivent jusqu'aujourd'hui ; la langue parlée dans cette région s'appelle dans le Beloūtchistān oriental et le Penğāb occidental, langue des « Ğāṭṭ » (3). Le nom des Zaṭṭ se retrouve dans l'expression « canal de Zaṭṭ », près de Babylone, et les Arabes, au temps de leurs premières conquêtes, mentionnent parmi les pays conquis le territoire des Zuṭṭ entre Rāmhormuz et Arrağān (4).

En 670, le calife Muʿāwiya transféra de nombreuses familles de Bassorah en Syrie, et dans la première moitié du VIIIe siècle, les califes al-Walīd et Yezīd II en installèrent un certain nombre à Antioche et à Mopsueste (Maṣṣīṣa), c'est-à-dire à la frontière byzantine ; au IXe siècle encore, à Antioche, il y avait un quartier appelé le quartier des Zuṭṭ (5).

Profitant des temps troublés de la guerre fratricide entre Emīn et Ma'mūn, fils de Hārūn-al-Rašīd, dans la première moitié du IXe siècle, cette tribu commença à se comporter

(1) Ṭabarī, III, p. 1426. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 52 [App., p. 317]. Al-Macini, *Historia Saracenica latine reddita op. et studio T. Erpenii*, Lugd. Batav., 1625, p. 189. Barhebraeus (*Chron. syr.*, p. 156 éd. Bedjan).

(2) De Goeje, *Bijdrage tot de geschiedenis der Zigeuners*, dans les *Verslagen en Mededeelingen* de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, année 1875. Nous nous sommes servis de la traduction anglaise de l'article hollandais : De Goeje, *A contribution to the History of the Gypsies*. Compte-rendu du Mémoire de De Goeje dans le livre de Mac Ritchie, *Accounts of the Gypsies of India*, p. 72. E. Fagnan, *Revue critique*. 1875, no 21, p. 321-324 ; v. aussi Gutschmid, *Kleine Schriften*, publiées par Rühl, B. III, Leipzig, p. 612 sq.

(3) De Goeje, *op. cit.*, p. 8 sq. Fagnan dans la *Revue Critique* (1875), p. 321.

(4) De Goeje, *op. cit.*, p. 15-17.

(5) De Goeje, *op. cit.*, p. 17-22.

comme une nation presque indépendante, à tel point que le gouvernement arabe dut entreprendre contre elle une série d'expéditions, en général infructueuses. Ce ne fut qu'en 835 qu' 'Uğaïf, au prix de grands efforts, réussit à en finir avec les Tziganes. A Bagdad, on célébra pendant trois jours la victoire, qui avait rapporté vingt-sept mille prisonniers Zuṭṭ. On installa d'abord ceux-ci à Khāniqīn, au N.-E. de Bagdad ; ils furent ensuite transférés sur la frontière byzantine, à Anazarbe, où, en l'année 855, les Byzantins les capturèrent (1).

Mais cet incident de frontière n'entraîna pas alors de bien graves conséquences, et à la fin de l'année 855, il y eut entre le califat et Byzance des pourparlers relatifs à l'échange de prisonniers. Sur ce nouvel échange, nous avons de très curieux détails qui montrent qu'il s'était établi en cette matière un véritable protocole (2). Les pourparlers d'échange furent commencés par l'impératrice byzantine Théodora, qui envoya au calife une ambassade avec des présents. Après cela, le notable Naṣr-ibn-al-Azhar-ibn-Farağ fut envoyé par le calife avec de plus riches présents à la cour byzanti-

(1) De Goeje, *op. cit.*, p. 24-30. Fagnan dans la *Revue Critique* (1875), p. 322-323. De Goeje estime que les Tziganes apparurent à Byzance pour la première fois en 855, d'où ils passèrent ensuite en Europe (p. 29-30). Cette opinion a rencontré des contradicteurs violents. Cf. J. Bataillard, *Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes*, Paris, 1876. Il considère comme improbable que les 500.000 Tziganes qui vivent actuellement dans l'Europe du Sud-Est, soient les descendants de ces quelques milliers de Zuṭṭs qui furent transplantés à Byzance en 855 ; il est impossible que cette poignée de Zuṭṭs ait engendré une tribu tout entière (Bataillard, p. 4) ; le savant français reporte l'apparition des Tziganes dans le Sud-Est de l'Europe à des temps immémoriaux (p. 5). V. aussi *Appendix to Professor De Goeje's Treatise* dans le livre de Mac Ritchie, *Accounts of the Gypsies of India*, p. 72. Gutschmid, *Kleine Schriften*, III, p. 614-615. Cf. N. Adontz, *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěščenija*, 1911, avril, p. 238-240.

(2) La source principale est Ṭabarī (III, p. 1426-1428) [App., p. 317]. Ibn-al-Aṯīr ne donne qu'un récit très bref (VII, p. 50). Ya'qūbī, *Hist.*, II, p. 599-600 [App., p. 276]. Mas'ūdī, éd. De Goeje, *Bibl. geogr. arab.* VIII, p. 191, dans *Notices et Extraits*, VIII, p. 195 = Barbier de Meynard, *Prairies d'Or*, IX, p. 358 [App., p. 336-337]. D'après Mas'ūdī, Maqrīzī, *Al-Khiṭaṭ*, II, p. 191.

ne (1) afin d'y recueillir les renseignements plus précis sur le nombre des prisonniers musulmans qui pouvaient se trouver chez les Grecs. Ceux-ci étaient au nombre d'environ vingt mille hommes ; mais d'après les indications fort douteuses des chroniqueurs arabes, Théodora avait ordonné d'en tuer douze mille, parce qu'ils avaient refusé d'embrasser le christianisme. La principale responsabilité de ce massacre est attribuée par les Arabes à l'« eunuque » Qaniqla (*ἐπὶ τοῦ κανικλείου*), c'est-à-dire, en d'autres termes, au fameux Théoctiste, tout puissant en ce temps-là (2).

Du côté des Grecs, le premier rôle dans l'échange fut joué par un certain Georges (3), qui, désirant avoir plus de temps pour rassembler les captifs et les ramener au pays, demanda par une lettre du calife un armistice qui devait durer du 19 novembre 855 au 5 mars 856 (4). Cette lettre fut reçue le 19 novembre (5) ; et elle trouva l'approbation du calife.

Le 6 décembre (6), Georges partit pour la frontière ; on avait loué pour lui soixante-dix mulets. Avec lui se trouvaient Abū-Qaḥṭaba de Tortose, Magrébin, et environ cinquante patrices (Ṭabarī dit « patriarches ») et serviteurs.

Du côté des Arabes l'échange fut dirigé par l'eunuque Šunaïf, qui n'arriva au lieu de l'échange que vers le 1er janvier de l'année 856 (7).

Il avait avec lui une centaine de cavaliers : trente Turcs, trente Magrébins et quarante cavaliers du corps des Šākiriya.

(1) Sur l'échange de présents, cf. YA'QŪBĪ, II, p. 599 [App., p. 276].

(2) ṬABARĪ, III, p. 1427 [App., p. 317]. BARHEBRAEUS (*Chron. syr.*, p. 156 éd. BEDJAN) l'appelle Nīqōlā, simple faute pour Qaniqlā.

(3) ṬABARĪ l'appelle Georges, fils... ; les lettres arabes, n'étant pas pourvues de points diacritiques en nombre suffisant, ne permettent pas de déterminer avec certitude le nom du père de Georges. Peut-être, Karbéas ? Ou plutôt Cyriaque : Qiriāqus, قرياقس ?

(4) Du 5 du mois de rağab au 22 du mois de šawwāl 241. ṬABARĪ, III, p. 1427 [App., p. 318].

(5) Le mercredi 5 rağab 241 ; *ibid.*

(6) Le samedi 22 rağab 241 ; *ibidem.*

(7) Au milieu du mois de ša'bān (*ibidem*). Ša'bān 241 = 15 décembre 855 au 12 janvier 856.

Outre Šunaïf, entre autres personnalités officielles assistaient aux opérations d'échange le commandant du district frontière, Aḥmed-ibn-Yaḥyā-al-Armanī et le Grand Juge Ǧaʿfar-ibn-ʿAbd-al-Wāḥid al-Hāšimī. Ce dernier demanda, à cet effet, une autorisation spéciale, et lorsqu'il l'eut reçue, il installa comme juge, pendant son absence, son jeune fils Abu'l-Šawārib.

Muni de grosses sommes d'argent, Ǧaʿfar rejoignit Šunaïf et assista à l'échange.

Celui-ci eut lieu, suivant la coutume, au bord du fleuve Lamos. Les prisonniers passaient, comme lors des échanges précédents, sur un pont (1).

L'échange lui-même eut lieu à la fête arabe dite al-Fiṭr, dont le début suit immédiatement la fin du mois de jeûne de ramaḍān, et par conséquent coïncide avec le premier jour du mois de šawwāl ; cette fête, habituellement, est marquée chez les Musulmans par une abondante distribution de grâces (2). D'autres datent l'échange du douzième jour du mois de Šawwāl, c'est-à-dire du dimanche 23 février 856 (3). L'échange dura sept jours (4). Le nombre des prisonniers rachetés varie suivant les versions (5). Au nombre de ces derniers se trouvaient environ cent habitants chrétiens du califat tombés entre les mains des Grecs à l'époque des guerres précédentes ; leur rançon était inférieure à celle des Musulmans proprement dits (6).

(1) Voir Yaʿqūbī, *Hist.*, II, p. 600 [App., p. 276].

(2) Cf. Th. P. Hughes, *A Dictionary of Islam*. London, 1885, p. 194 sqq. Juynboll, *Handb. d. isl. Gesetzes*, 1910, p. 109 sqq.

(3) Ramaḍān de l'année 241 = 13 janvier - 11 février 856. Šawwāl = 12 février au 11 mars. Voir Ṭabarī, III, p. 1427-1428 App., p. 318]. Masʿūdī rapporte cet échange au mois de šawwāl 241 (ed. De Goeje, VIII, p. 191). Maqrīzī, II, p. 191 [App., p. 336-7].

(4) Masʿūdi, ed. De Goeje, VIII, p. 191, et dans *Notices et Extraits*, VIII, 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 358. Maqrīzī, II, p. 191[App., p. 337].

(5) Ṭabarī parle de 785 Musulmans, dont 125 femmes (III, p. 1428) [App., p. 318]. Masʿūdī donne deux chiffres : 2.200 hommes et 100 femmes. (ed. De Goeje, VIII, p. 191). Chez Barbier de Meynard, *Prairies d'or*, le premier chiffre est de 200 (IX, p. 358 = *Notices et extraits*, VIII, p. 195). Maqrīzī, II, p. 191, donne 2000 hommes et 100 femmes [App., p. 337 et 389].

(6) Masʿūdī, ed. De Goeje, VIII, p. 191, et dans *Notices et Extraits*, VIII, p. 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 358. Maqrīzī, II, p. 191 [App., p. 337].

Opérations en Orient pendant les années 856-859. Echange de prisonniers au printemps de 860.

L'échange de 856 ne donna pas la paix attendue à la frontière orientale. Les opérations militaires recommencèrent bientôt ; et cette fois elles étaient liées à la politique religieuse du gouvernement byzantin.

La politique strictement orthodoxe ne pouvait tolérer l'existence dans l'empire de différentes sectes religieuses. Aussi le Gouvernement ne tarda-t-il pas à fixer son attention sur les Pauliciens, lesquels, depuis le règne de Constantin V Copronyme (1), vivaient paisiblement en Asie Mineure sur la

(1) La question des Pauliciens est encore mal connue. La critique des sources de cette histoire n'a pas donné jusqu'à présent de résultats décisifs. Ces sources sont : 1) le livre premier du traité de Photius *Contre les Manichéens* ; 2) l'ouvrage de Pierre de Sicile intitulé *Histoire des Manichéens* ; 3) le traité d'un certain abbé Pierre (Pierre l'higoumène), publié par Gieseler en 1840 et dont le récit ressemble au rapport de Photius et de Pierre de Sicile, avec lequel Gieseler identifie l'auteur ; 4) un passage de Georges le Moine analogue aux textes précédents. Il s'agit maintenant de déterminer les rapports de ces quatre sources. Karapet Ter Mkrttschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig, 1893, tente de prouver que Pierre l'higoumène est la plus ancienne des sources existante, la source de Georges le Moine et de Photius, du moins des dix premiers chapitres du premier livre de Photius. D'autre part, il affirme que Pierre de Sicile est un contemporain d'Alexis Comnène. Enfin, Ter Mkrttschian estime que si les chapitres 1-14 du Ier livre sont de Photius, le reste est d'un Pseudo-Photius, qui a même utilisé Euthyme Zigabène, contemporain d'Alexis Comnène. Il ne reste pas grand' chose des théories de Ter Mkrttschian. Le manuscrit du Vatican qui contient Pierre de Sicile est antérieur au temps des Comnènes. G. Friedrich publia ensuite son mémoire au titre un peu long mais clair : *Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur teilweise erhaltene Bericht über die Paulicianer*, inséré dans les *Sitzungsberichte der bayr. Akad.* 1896, p. 67 sq. Friedrich pensait donc que Georges le Moine était la source de Pierre l'Higoumène ; mais, bien entendu, il s'agit d'un Georges le Moine plus étendu que le texte ordinaire, le texte du manuscrit de Madrid. De Boor (*B.Z.*, VII, 1898, p. 40) répondit à Friedrich. Le ms. de Madrid est interpolé. Georges le Moine a donné deux éditions de sa chronique. La première est représentée par le *Coislinianus 305*. D'autres mss. repré-

frontière arabe et avaient rendu les plus signalés services à l'empire byzantin dans les hostilités de frontières avec le califat...

sentent la seconde édition, revue et augmentée par l'auteur. Malheureusement DE BOOR ne tranche pas le point essentiel. Georges le Moine dépend-il de l'Higoumène? L'Higoumène dépend-il de Georges le Moine? Les deux textes sont-ils indépendants? Notre opinion est que Georges le Moine a utilisé l'Higoumène. Mais la question serait à reprendre sérieusement.

Voici les conclusions très provisoires de BURY (rééd. de GIBBON, t. VI, p. 562 sqq).

L'état présent de la question peut être résumé ainsi :

L'exposé primitif de l'hérésie paulicienne, de son origine et de son histoire, d'où dépendent en dernière analyse nos sources, est perdu. L'ouvrage original a été employé par :

1) GEORGES LE MOINE (IX[e] siècle) dans sa *Chronique* : *a*) dans le *Coislinianus* 306 nous avons un extrait plus court de la source primitive ; *b*) dans les autres mss. (et dans l'édition MURALT) une rédaction plus longue.

2) L'abbé PIERRE dont le traité fut, soit emprunté à la seconde édition de Georges le Moine, soit extrait d'une manière indépendante de l'œuvre originale. Mais ce n'est pas l'œuvre originale elle-même.

3) PHOTIUS. On ne sait si le traité de PHOTIUS vient de celui de Pierre l'Higoumène (TER MKRTTSCHIAN, suivi par EHRHARD, le croit ; FRIEDRICH le nie).

BURY pense que PHOTIUS a plutôt consulté la fameuse source primaire, perdue.

4) PIERRE DE SICILE. Problème difficile. PIERRE raconte qu'il fut envoyé en mission à Tephrikè par Michel III, pour obtenir la mise en liberté de quelques prisonniers. Mais le titre de l'ouvrage dans ces conditions est fort singulier : *Πέτρου Σικελιώτου ἱστορία... προσωποποιηθεῖσα ὡς πρὸς τὸν Ἀρχιεπίσκοπον Βουλγαρίας*. Personne ne croit que les Pauliciens aient constitué un danger pour l'église bulgare dès la naissance de celle-ci. Mais le contraire est impossible à prouver, et tout le monde sait qu'il y avait sur les confins de la Bulgarie, depuis le VIII[e] siècle, des populations transplantées des régions mêmes où florissait le Paulicianisme.

5) L'interpolateur du ms. de Madrid de Georges le Moine, qui n'est pas postérieur au X[e] siècle.

6) EUTHYME ZIGABÈNE dans sa *Panoplie* (vers 1100).

7) le PSEUDO-PHOTIUS.

En ce qui concerne les croyances des Pauliciens, il faut ajouter aux témoignages des sources grecques celui du livre arménien intitulé : *La clef de la vérité* (the Key of Truth), éd. CONYBEARE (Oxford, 1898). Citons encore les deux articles de N. BONWETSCH dans la *Realenzyklopädie* de HERZOG-HAUCK, et de JANIN dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* et les notes de PAUL WITTEK, *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter* (Festschr. f. G. JACOB), p. 336.

Le gouvernement prit la cruelle résolution de les ramener à l'Orthodoxie, ou de les anéantir. Une expédition fut préparée. A la tête de l'armée était Léon, fils d'Argyre, Andronic, fils de Doukas, et Soudalis, qui commencèrent une campagne sans merci (1). Des Pauliciens par milliers furent pendus, noyés, égorgés (2). Leurs biens furent confisqués.

De telles persécutions forcèrent les Pauliciens à s'enfuir au delà des frontières. Les Arabes les accueillirent avec joie et leur assignèrent des places de sûreté ; ils entrèrent désormais dans les armées arabes, et plus d'une fois participèrent aux campagnes contre les Byzantins. Ce fanatisme aveugle de la politique religieuse byzantine eut de graves conséquences politiques : il détruisit, à la frontière orientale, une des digues contre l'invasion arabe (3).

Cette persécution n'était pas la première (4). Le dernier

(1) Source principale : Cont. Theoph., p. 165-167, c. 16 ; il donne des renseignements précis et sûrs. Cf. Hirsch, *Byz. Studien*, p. 213-214. Mais le Continuateur de Théophane qui donne le nom de Soudalis, n'indique que le patronymique des autres personnages : *ὁ τοῦ Ἀργυροῦ καὶ ὁ τοῦ Δουκὸς καὶ ὁ Σουδάλης οἱ ἀποσταλέντες ἐλέγοντο* (p. 165). Cédrénus nomme les trois noms dans ce passage ; il reproduit presque littéralement le Continuateur de Théophane. Cedr. II p. 154 : *ὁ τοῦ Ἀργυροῦ δὲ ἦν Λέων καὶ ὁ τοῦ Δοῦκα Ἀνδρόνικος καὶ ὁ Σούδαλις.* V. Karapet Ter Mkrttschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien.* Leipzig, 1893, S. 34 ; v. aussi S. 117. Soudalis a passé dans l'épopée byzantine de Digénis Acritas. C'est même un des éléments les plus anciens de la dite épopée. Voyez les vers 928-929 de l'Escorialensis : *Σουδάλης ὁ Σαρακηνὸς ἀπὸ τὴν πέραν βίγλαν* | *ὀκτὼ τέντες ἐπήδησεν καὶ δεκοχτὼ κουρτίνες.* Voyez aussi le vers 2026 de la version d'Andros. Dans l'épopée byzantine le Sarrasin Soudalis sert dans l'armée grecque : c'est un des officiers du stratège Doukas : ces circonstances garantissent l'identification. Voyez : Kyriakides, *Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας*, p. 27 et 85 ; le même dans *Λαογραφία*, X (1932), p. 659 et enfin Karolides, *Ἐπετηρὶς Βυζαντ. Σπουδῶν*, III, p. 332.

(2) Cont. Theoph. (p. 165). Il donne le nombre exagéré de 100.000 hommes : *ὡσεὶ δέκα μυριάδες ὁ οὕτως ἀπολλύμενος ἠριθμεῖτο λαός.*

(3) Voir Conybeare, *The key of Truth. A manual of the Paulician Church of Armenia.* Oxford, 1898, p. lxxv. Tozer, *The Church and the Eastern Empire.* London, 1888, p. 95.

(4) Bury, se servant au mieux des sources historiques et hagiographiques, a rétabli les faits (p. 277).

empereur qui paraît avoir usé de tolérance à l'égard des Pauliciens fut Nicéphore Génikos. Michel I Rangabé, son successeur, s'efforça de supprimer l'hérésie paulicienne. En Phrygie et en Lycaonie, il chargea de l'exécution de ses ordres Léon l'Arménien, stratège du thème des Anatoliques, tandis que la suppression de l'hérésie en Cappadoce et dans le Pont fut confiée à deux ecclésiastiques, l'exarque ou visiteur des monastères patriarcaux de cette région et l'évêque de Néocésarée (1). Nous ne savons si Léon l'Arménien, devenu empereur, continua à tracasser les Pauliciens. En tout cas, Théophile le fit. La *Vie de Macarios*, higoumène du monastère de *Πελεκητή*, nous dit que le saint, mis en prison sous Théophile, y trouva des « Pauliciens ou Manichéens » condamnés à mort (2). Et c'est très probablement aussi sous le règne de Théophile que se produisit la fuite de Karbéas, que le Continuateur de Théophane (p. 166) représente faussement comme une conséquence de la persécution de Théodora. En effet, d'après les *Actes des XLII martyrs d'Amorium*, à la fin du règne de Théophile, Karbéas et les siens étaient déjà établis au delà de la frontière sous la protection des Sarrasins (3). Nous y lisons que Kallistos, nommé par Théophile gouverneur du district de Koloneia, tenta de convertir quelques-uns de ces officiers pauliciens qui le livrèrent « aux rebelles obéissant au misérable Karbéas, *τοῖς ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τοῦ τριτάλανοѕ Καρβέα τελοῦσι... ἀποστάταις* ». C'est ainsi que le gouverneur de Koloneia, Kallistos, fut conduit à Sāmarrā et adjoint à la phalange des martyrs d'Amorium. Le document hagiographique cité en dernier lieu étant de 845-846, on ne peut guère douter de ces témoignages. Le récit du Continuateur de Théophane, erroné quant à la date, est sans doute

(1) Cf. Bury, p. 277. Les sources sont : Théophane, p. 495 éd. de Boor. Photius, *Contra Manichaeos*, ch. 24 = Pierre de Sicile, 52. L'exarque ou inspecteur provincial des monastères s'appelait *Παρακονδάκης*. Quant à l'évêque de Néocésarée, il fut assassiné par les *Κυνοχωρῖται*. On ignore l'emplacement de la forteresse paulicienne de Kynochorion.

(2) *Vita Macarii*, ed. H. Delehaye, *Anal. Bolland.*, t. XVI, 1897, p. 140 sqq.

(3) *Acta XLII martyr. Amor.*, p. 29.

exact pour le reste. D'après le Continuateur donc, Karbéas, le Protomandator, qui avait servi sous le commandement du stratège du thème des Anatoliques Théodote Mélissenos, apprenant la mort de son père exécuté pour paulicianisme, décida de s'enfuir chez les Arabes. Avec cinq mille Pauliciens, il se rendit chez l'émir de Mélitène, ʿOmar-ibn-ʿAbd-Allāh-al-Aqtaʿ (1). Par lui, ils furent envoyés au calife lui-même, qui les reçut avec la plus grande joie et leur donna des terres.

Les Pauliciens se construisirent deux villes sur les frontières de l'Arménie dans la région montagneuse de Siwās. Ces villes furent Argaus et Amara. Mais l'afflux de leurs co-religionnaires fut si considérable qu'ils durent fonder une troisième ville non loin des deux autres : Téphrikè (Divrigi), qui depuis lors fut le centre, ou si l'on veut la capitale des Pauliciens (2). Dans cette ville vécurent les

(1) Le Continuateur de Théophane dit que l'émir est appelé ordinairement, mais un peu incorrectement *Ἄμβρος : ὅ τε τῆς Μελιτινῆς Ἄμερ, ὃν οὕτω πως συμφθείροντες τὰ στοιχεῖα Ἄμβρον ἐκάλεσαν οἱ πολλοί* (CONT. THEOPH., p. 166). Le nom complet se trouve chez les écrivains arabes. Voir par exemple ṬABARĪ, III, p. 1434 = IBN-AL-AṮĪR, VII, p. 53 [App., p.330]. Voir aussi HIRSCH, *Byzantinische Studien*, p. 214. WEIL, *op. cit.*, II, p. 362-363. Sur ʿAmr voyez MARIUS CANARD, *Un personnage de roman arabo-byzantin*, dans *Actes du IIe Congrès national des sciences historiques*, Alger, 1932. WITTEK, l. c., p. 336-7 ; GRÉGOIRE ET GOOSSENS, dans *Byzantion*, VII, p. 303 sqq., p. 317, et, à la fin du t. II, les mémoires de MM. GRÉGOIRE ET CANARD sur l'épopée byzantino-arabe.

(2) Sur la situation de ces villes, voyez W. RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 342. Par Argaus, il ne faut pas entendre le mont Argée en Cappadoce (aujourd'hui Erğjas Dagh), au Sud de Césarée, comme le fait Lebeau (LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, vol. XIII, p. 179). Cette montagne se trouvait alors en territoire byzantin. « Tephrikè » des Byzantins est connue chez les géographes arabes sous le nom d'Abrīq ou Abrûq. Cf. GUY LE STRANGE, *Description of Mesopotamia and Baghdad* par IBN SERAPION, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1895, p. 58. DU MÊME, *Al-Abrīq, Tephrike, the Capital of the Paulicians : A correction corrected, ibidem.* 1896, p. 733-736. Ce dernier article est intitulé « Une correction », parce que, pendant le temps qui s'écoula entre ces deux travaux, Guy Le Strange informé par De Goeje et Hogarth, renonça à identifier la forteresse

grands chefs des Pauliciens Karbéas, Chrysochir, et quelques autres (1). Les Pauliciens aidèrent les Musulmans dans leur lutte contre les Byzantins, et furent très estimés des premiers (2). Les forces réunies de l'émir de Mélitène, du gouverneur de Tarse (3), que nous avons cité plus haut, 'Alī-ibn-Yaḥyā al-Armenī, et de Karbéas, opérèrent maintes razzias dévastatrices en territoire byzantin.

d'Abrīq avec Tephrikè, pour revenir, dans son dernier travail, à sa première opinion, qui était la bonne. Cf. Guy Le Strange, *On the Medieval Castle and Sanctuary of Abrīk, the modern Arakbir*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1895, p. 740. D'après de récentes investigations, Amara est au nord d'Argaus, et Tephrikè au nord d'Amara. Il est très vraisemblable qu'il faut reconnaître Argaus dans l'Argowān d'aujourd'hui — à 25 milles environ au nord de Malaṭia. J. G. C. Anderson, *The Road System of Eastern Asia Minor with the evidence of Byzantine campaigns*, dans *Journal of Hellenic Studies*, vol. XVII (1897), p. 27, n. 5 ; cf. aussi p. 32.

(1) Mas'ūdī, *Tanbīh*, ed. De Goeje, VIII, p.183. Mas'ūdī. *Le livre de l'Avertissement...*, trad. par Carra de Vaux, Paris, 1897, p. 248. Un Grec, converti à l'Islam, raconta à Mas'ūdī que les Grecs dans une de leurs églises avaient des portraits des dix chrétiens les plus fameux par leur énergie et par leur vaillance, ainsi que ceux de quelques Musulmans distingués par la mobilité de leur tactique militaire, parmi lesquels était Karbéas (*en français* Karnéas), Paulicien, patrice (patriarche ?) de la ville d'Ibrīq (Tephrikè) : Mas'ūdī, *Prairies d'Or* VIII, p. 74. Voyez Guy Le Strange, *Al Abrik, Tephrike, The Capital of the Paulicians*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1896, p. 734-735. Le nom de Karbéas a passé dans l'épopée byzantine sous la forme *Καρόης*, tandis que Chrysochir est devenu *Χρυσοχέρπης* (diverses variantes). Ce dernier, dans l'épopée byzantine, est donné comme le père de l'émir qui est lui-même le père de Digénis Akritas. Quant à Karoès, l'épopée le représente comme l'oncle de Digénis. Cf. à la fin du second volume l'appendice sur l'épopée byzantino-arabe. Cette parenté est aussi attestée par les Arabes : Mas'ūdī, dans son *Livre de l'avertissement* (*Kitāb al-tanbīh*). l. c.

(2) Voyez Qudāma, ed. De Goeje, *Bibl. Geogr. arab.*, VI, p. 254 et 194. Dans cette édition de Goeje rétablit par conjecture la leçon peu claire des mss arabes (Nailaqānī ou Naiqalānī), et y voit la secte des Nicolaïtes ; mais, dans le cas présent, il faut lire Bailaqānī, c'est-à-dire Pauliciens. De Goeje le reconnut plus tard. Voyez Guy Le Strange, *Al Abrik, Tephrike, The Capital of the Paulicians*, dans *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 1896, p. 736.

(3) Cont. Theoph. (p. 166) l'appelle *ὁ τῆς Ταρσοῦ 'Αλῆς*. Le nom complet est donné par les Arabes.

L'hostilité des Pauliciens, jadis défenseurs de l'empire, devint un danger permanent pour celui-ci. Mais les luttes intestines entre quelques chefs arabes vinrent toutefois soulager quelque peu les Grecs (1).

Contre les Arabes, en l'année 856 (2), partit en campagne le « Domestique », Pétronas, frère de Bardas, stratège du thème des Thracésiens (3). Chose curieuse, le Continuateur de Théophane a bien eu connaissance de cette expédition de 856, mais il n'en note que le départ sans en indiquer le résultat. Une fois de plus, il semble que nous apercevions le travail sournois de l'historiographe « macédonien », qui a tout simplement supprimé les victoires de Michel III et de ses généraux. Heureusement nous avons le témoignage des Arabes. D'après ces derniers, à la fin de l'été, après la retraite d'ʿAli-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, qui avait fait son habituelle campagne d'été, les Grecs exécutèrent une incursion couronnée de succès sur le territoire d'Arsamosate et s'avancèrent jusqu'aux environs d'Amida. De là, ils se dirigèrent au N.-O. sur Tephrikè, où se trouvait Karbéas (4). De nombreux villages furent détruits par les Grecs; dix mille hommes furent

(1) Le Continuateur de Théophane raconte qu'ʿAlī, envoyé en Arménie, y fut bientôt tué, et que l'émir de Mélitène entra en guerre avec l'un de ses collègues au commandement : *ὁ δὲ Ἄμερ μετὰ τοῦ συνάρχοντος αὐτοῦ τοῦ Σκληροῦ (οὕτως ἐλέγετο) εἰς ἐμφύλιον στὰς πόλεμον* (Cont. Theoph., p. 166-167). Mais, dans le premier cas, il confond ʿAlī, qui en effet fut nommé plus tard gouverneur de l'Arménie, avec le commandant arabe Yūsuf-ibn-Muḥammed, qui y fut tué en 851 au temps de la grande révolution (Weil, *op. cit.*, II, p. 359-361, 363). Les sources arabes ne disent rien du conflit de l'émir de Mélitène avec « Sklèros ». Sur ʿAlī, gouverneur de l'Arménie, voyez Vasmer, *Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien unter den Abbasiden*, Wien 1931, et plus loin, p. 256.

(2) Nous empruntons l'année à Ṭabarī, III, p. 1434 = Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 53 [App., p. 318].

(3) Ici se termine le récit du Continuateur de Théophane. Tous les détails que nous donnons sur la suite et la fin de la campagne sont puisés à la source arabe; voyez Ṭabarī, III, p.1434 = Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 53 [App., p. 318-319].

(4) Ṭabarī dit : « Abrīq, ville de Karbéas (III, p. 1434). [App., p.318]. Le baron Rosen, éditeur de cette partie de la Chronique de Ṭabarī voit à juste titre dans les diverses formes d'*Abrīq* le nom de *Τεφρικῄ*. D'ailleurs, même chez les Grecs, on trouve *Ἀφρικῄ*. Cf. Ern. Honigmann, *Die Ostgrenze, Indices, s. v.*

faits prisonniers. Après cela, les Grecs regagnèrent leur territoire. ʿOmar-ibn-ʿAbd-Allāh-al-Aqtaʿ et Karbéas les poursuivirent avec leurs troupes (1), mais ne purent les rejoindre.

En dépit de l'hiver, ʿAlī-ibn-Yaḥyā reçut l'ordre d'envahir le territoire byzantin (2). Une année plus tard, les Arabes, voulant se venger des dévastations de 856, recommencèrent les opérations militaires contre les Grecs.

Mutawakkil, qui, en l'année 858, passa deux mois environ à Damas, où, ne se sentant pas en sécurité dans l'Irâq, il avait l'intention de transférer sa résidence d'une manière permanente, envoya en l'été de cette année (3) sur le territoire byzantin Buga qui s'empara d'une forteresse, appelée Ṣamalū (4).

L'année suivante (859), l'empereur qui vraisemblablement se trouvait sous l'impression de la perte de Castrogiovanni en Sicile, advenue en janvier de cette même année, et désireux d'envoyer dans l'île cette flotte considérable qui, nous l'avons vu, s'y rendit réellement, proposa à Mutawakkil un nouvel échange de prisonniers. A cette fin, l'empereur Michel envoya comme ambassadeur au calife un vieillard nommé Aṭrūbaïlīs (5) avec soixante-dix-sept prisonniers musulmans qui

(1) Avec une foule de volontaires, dit Ṭabarī, III, p.1434 [App., p. 319].

(2) Voir Weil, *op. cit.*, II, p. 363-364, qui rapporte cette campagne à l'année précédente, 241 de l'hégire : 22 mai 855 - 9 mai 856. Ṭabarī que nous suivons et qui, en ce passage, n'était pas encore connu de Weil, date la campagne de 242 = 10 mai 856 - 29 avril 857. Mais Weil s'est servi d'Ibn-al-Aṯīr, qui, copiant ici Ṭabarī, rapporte aussi la campagne à l'année 242 (Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 53).

(3) Au mois de rabīʿ II, 244 = 17 juillet - 14 août 858.

(4) Ṭabarī, III, p. 1436 = Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 55 [App., p. 319]. Peut-être faut-il voir ici la forteresse de *Σημαλοῦος* dans le thème des Arméniaques qu'en l'année 780 déjà, Hārūn-al-Rašīd avait assiégée et prise. Voir Theoph., *Chron.*, ed. de Boor, I, p. 453 : *ὁ δὲ Ἀαρὼν εἰσελθὼν εἰς τὸ τῶν Ἀρμενιάκων θέμα παρεκάθισε τὸ Σημαλοῦος κάστρον ὅλον τὸ θέρος καὶ τῷ Σεπτεμβρίῳ μηνὶ παρέλαβεν αὐτὸ ὑπὸ λόγον.* Voir Ramsay, *op. cit.*, p. 278, et 355. D'après Idrīsī, II, p. 311-318, trad. Jaubert, Ṣamalū est situé entre Césarée de Cappadoce et Ancyre ; d'après Ibn-Khordāḏbeh p. 108 (80) la forteresse appartenait au thème des Bucellaires.

(5) Cette lecture est donnée par le texte arabe de Ṭabarī, III, p. 1439. [App., p.319]. Quel était ce personnage, et comment s'appelait-il ? Nous ne pouvons actuellement le décider. Le baron Rosen propose ici

parvinrent auprès de Mutawakkil au début du mois de juin (1). L'émir des croyants, de son côté, envoya à Constantinople le notable Naṣr-ibn-al-Azhar, qui se mit en route la même année. Mais l'échange, comme nous verrons plus loin, n'eut lieu qu'en 860 (2).

Il est probable que ce retard fut causé par de nouvelles collisions entre Grecs et Arabes.

Sans aucune cause apparente, Michel, à peine sorti de l'enfance, et le tout-puissant Bardas, se mirent en marche en l'année 859 vers Samosate. Il semble que l'expédition ait été heureuse pour les Byzantins : une de leurs razzias leur permit de tuer et de capturer cinq cents Arabes (3). De cette expédition de 859, il nous reste de précieux témoignages épigraphiques. Ce sont les cinq inscriptions gravées par ordre de Michel III sur les murs de la cita-

Constantin Triphylios, mentionné déjà sous Théophile (Ṭabarī, III, p. 1439. Cont. Theoph., p. 122). Dans le *Chronicon Syriacum* de Grégoire Abu'l-Farağ (p. 158 éd. Bedjan, p. 141. trad. Budge) : Aṭrōphilos. (Ms. syr. Bodl. Hunt. 52, fol. 52*v* col. II l. 3 : Aṭrōphīlōs).

(1) Le 25 du mois de ṣafar, qui alors correspondait au temps qui s'écoule entre le 8 du mai et le 5 de juin .

(2) Ṭabarī, III, p. 1439 [App., p. 319-320].

(3) Ṭabarī, III, p.1447 [App., p. 319]. Ibn-al-Aṯīr, dans sa narration des affaires de Samosate et de Lu'lu'a, abrège Ṭabarī (Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 57). Jusqu'à présent les historiens ont placé ici une défaite de Michel. Vasiliev, dans sa première édition, s'exprimait ainsi : « L'empereur et Bardas décidèrent d'assiéger la puissante forteresse de Samosate. Mais le troisième jour du siège, qui était un dimanche, au moment de la liturgie, comme les Byzantins, pour assister à l'office divin, avaient un peu relâché leur surveillance de la ville assiégée, à la minute même de la Communion, les Arabes brusquement firent une sortie. Les Grecs prirent la fuite. Michel luimême faillit être fait prisonnier. Son camp et une foule de provisions tombèrent entre les mains de l'ennemi. »

Ce récit était emprunté aux sources grecques (Genesius, p. 91. Cont. Theoph., p. 176-177, c. 23. Cedrenus, p. 161-162. Zonaras, éd. Dindorf, vol. IV, p. 9-10, xvi, c. 3). Vasiliev cependant avait bien remarqué la bizarrerie du silence arabe sur cette prétendue victoire arabe, Il disait : « Il est fort étrange que les historiens arabes ne parlent que de ce succès des Grecs, et sont muets sur l'insuccès qui aurait terminé la campagne, tandis que les Byzantins, au contraire, parlent d'une terrible déroute des Byzantins près de Samosate ». De même Bury (p. 279 n. 2) : « Genesius 91 records the disaster ; Ṭabarī, 55, only the (initial) success. » Le récit de Genesius - Con-

delle d'Ancyre restaurée par lui (1). L'une d'elles donne une date précise : 10 juin 859. D'autres mentionnent, comme ayant travaillé aux fortifications, un spatharo-candidat Basile qui est probablement Basile le Macédonien, le futur empereur. Or, une des tours de Nicée porte une inscription de Michel III et la date de 858. On voit que l'offensive de 859 avait été soigneusement préparée. Se souvenant des catastrophes de 838, et de la chute d'Ancyre et d'Amorium, succédant de si près à une campagne victorieuse des Byzantins, Michel III avait pris ses précautions. Il avait remis en état de défense des forteresses sur lesquelles l'armée pouvait être amenée à s'appuyer en cas de repli. Quant à la mention du spatharo-candidat Basile sur les inscriptions de juin 859, elle confirme d'une manière très curieuse ce que nous dit à propos de la victoire de 863 le Logothète : « D'autres peinaient et accomplissaient des prouesses contre l'ennemi. Mais l'affection de l'empereur se portait sur le seul Basile : lui seul, disait-il, savait le servir ! » (2).

Je pense que la première expédition poussée jusqu'à l'Euphrate et peut-être au delà par le jeune Michel, chevauchant en personne à la tête de ses troupes, a dû exalter l'imagination du soldat qui a vu très justement dans ces campagnes, celle de 856 et les suivantes, une éclatante revanche pour la honte d'Amorium. C'est en l'honneur du troisième Amorien que le héros d'une cantilène fameuse est appelé A(r)mouropoullos (3). Ajoutons qu'en juin-juillet 859, la flotte byzantine parut de nouveau devant Damiette (cf. p. 389).

TINUATEUR DE THÉOPHANE est plus que suspect. Il fait partie des inventions calomnieuses par lesquelles la source de ces chroniqueurs essaie de diminuer la valeur du jeune héros. Peut-être a-t-on amplifié sans mesure un épisode insignifiant, une alerte survenue au cours de cette campagne victorieuse.

(1) Voir H. GRÉGOIRE, *Inscriptions historiques byzantines*, dans *Byzantion*, t. IV, 1927-28, p. 437-449 ; LE MÊME, *Michel III et Basile le Macédonien*, t. V, 1929, p. 327-328, 344-346. ERNEST STEIN, dans *Annuaire de l'Instit. Philol. et Hist. Orient.* (*Mélanges Bidez*), t. II, p. 902 sqq.

(2) GEORG. HAMART. p. 825 Bonn.

(3) Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, t. VII, 1932, p. 291-294, et dans *Revue des Etu des grecques*, 1933, p. 29-68 ; *Travaux* (*Prace*)

'Alī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī inquiétait les frontières byzantines (1). La population de la forteresse de Lu'lu'a qui alors appartenait aux Grecs se souleva et chassa son gouverneur. Michel lui envoya un patrice, promettant de donner mille dinars à chaque habitant si seulement ils lui rendaient la ville. Mais les habitants, après avoir laissé entrer le patrice, le livrèrent ainsi que la forteresse elle-même au commandant arabe Balkāğūr (mars 860). Un grave danger menaçait le patrice.

Envoyé à Mutawakkil, devant lequel il fut introduit par 'Ali-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, il fut remis par le calife aux mains de al-Fatḥ-ibn-Khāqān, qui l'invita à embrasser l'Islam, le menaçant de mort en cas de refus. L'empereur, inquiet du sort de son ambassadeur, écrivit au calife, lui promettant en guise de rançon pour ce prisonnier de marque la restitution de mille captifs musulmans (2). La nouvelle de la défection de la population de Lu'lu'a parvint à Constantinople à l'empereur au moment même où se trouvait dans cette capitale l'ambassade musulmane mentionnée plus haut, et qui était sous la direction de Naṣr-ibn-al-Azhar, le notable, sur le séjour à Constantinople duquel nous avons un récit assez détaillé et extrêmement curieux (3).

Lorsque l'ambassadeur musulman arriva à Constantinople, il se présenta à la Cour dans sa robe noire, en turban, armé

publ. p. la Société Polonaise pour les Études concernant l'Europe Orientale et le Proche Orient, Nr. IV (dédié à Marjan Zdziechowski), Cracovie 1933-34, p. 150-161.

(1) Ṭabarī, III, 1447 [App. p. 319].

(2) Ṭabarī, III, p. 1447-1448. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 57. [App., p. 319-320].

(3) Ṭabarī, III, p. 1449-1451. Ce récit a été traduit par le baron Rosen dans son livre : *Imperator Vasilij Bolgarobojca*, p. 145-148. [App., p. 320-322]. Au lieu du récit détaillé de Ṭabarī, Ibn-al-Aṯīr ne dit que ceci : Cette année-là eut lieu un échange de prisonniers par l'intermédiaire de 'Alī-ibn- Yaḥyā-al-Armanī. 2.367 hommes furent rachetés (VII, p. 59). [App., p.355]. Voyez la brève mention relative à cet échange dans Mas'ūdī, ed. De Goeje, VIII, p. 191-192. *Notices et Extraits*, VIII, p. 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 358. Maqrīzī, II, p.191 [App., p.337]. Cf. Grégoire Abu' l-Farağ, *Chronicon Syriacum*, I, p. 169-170. Sur l'ambassade de Naṣr, voyez Bury, p. 279.

d'une épée et d'un poignard. L'oncle de Michel, Pétronas (1), qui, à cette époque, était chargé des affaires de l'empire, ne voulut pas permettre à l'ambassadeur d'entrer au palais dans cette tenue. Il s'opposait particulièrement à la robe noire et au port de l'épée. L'ambassadeur mécontent s'éloigna, mais on le rattrapa, on le laissa entrer chez l'empereur, auquel il offrit les présents qui lui étaient destinés : mille outres remplies de musc, des robes de soie et une quantité de ce safran si estimé en Orient, et des plus divers joyaux. L'ambassadeur arabe reçut audience immédiatement après la réception d'une ambassade bulgare (2). Michel siégeait sur son trône entouré des patrices, devant lui se tenaient trois dragomans : un ancien serviteur et chambellan de l'eunuque Masrūr, un esclave d'ʿAbbās-ibn-Saʿd-al-Ǧauharī, et un vieil interprète du nom de Surḥūn (3). L'ambassadeur, après les salutations d'usage, s'assit à la place qui lui avait été préparée ; les présents furent placés devant l'empereur. Michel les reçut, traita aimablement l'ambassadeur, et lui fit assigner une demeure non loin de lui (4). Il est vraisemblable que dès lors il y eut quelque désaccord entre Byzantins et Arabes à cause de Lu'lu'a, car au même moment parurent dans la capitale les représentants de la population de cette importante forteresse, pour assurer l'empereur de leur dévouement et pour lui exprimer leur désir d'embrasser le christianisme (parmi eux se trouvaient deux otages de la population musulmane de cette région).

Ces délégués étaient très vraisemblablement des représentants d'une colonie slave établie près de Lu'lu'a.

(1) Bury, p. 279 : « But it is not improbable that Bardas is meant » et n. 5 : « Petronas was general of the Thrakesians from 860 to 863. I suspect that Nasr wrote « his uncle » and that Ṭabarī added Petronas ». M. Canard observe : « Je considère comme très improbable une addition de Ṭabarī. »

(2) Cette ambassade des Bulgares du Danube, vraisemblablement, doit être mise en rapport avec les négociations qui ont précédé l'adoption du christianisme par le roi Boris. Cf. baron Rosen, *op. cit.*, p. 145d.

(3) Peut être, Serge. Baron Rosen, *op. cit.*, p. 146a.

(4) Bury, p. 280, n. 2 : « It is not clear, whether this means in the Palace, not far from the Chrysotriklinos, or not far from the Palace ». Le texte arabe dit « près de lui » (l'Empereur).

L'empereur fut si heureux de ce succès inattendu que, pendant quatre mois, il n'accorda pas la moindre attention à l'ambassadeur arabe, qui, dans l'attente d'une solution de cette question d'échange, ne quittait pas Constantinople. Mais, au bout de quatre mois, Michel reçut avis que la population de Lu'lu'a s'était soulevée, avait fait prisonniers les ambassadeurs impériaux, et avait passé aux Arabes. Cela s'était produit, nous venons de le voir, en mars 860.

Après cela, les pourparlers d'échange recommencèrent. Des deux côtés on prêta serment. Pétronas prêta serment pour l'empereur, ce qui détermina l'ambassadeur arabe à demander à Michel si le serment prêté par son oncle était obligatoire pour lui. L'empereur fit un signe de tête affirmatif.

« D'ailleurs, dit l'ambassadeur, dont le récit nous a été conservé par Ṭabarī, je n'ai pas entendu, de mon arrivée en terre grecque jusqu'à mon départ, une seule parole de la bouche de l'empereur. Seul l'interprète parlait ; l'empereur l'écoutait, et parlait de la tête (*sic*), faisant signe que oui ou que non ; l'empereur lui-même ne disait jamais rien, et c'était son oncle qui en toutes choses agissait pour lui » (1).

Naṣr-ibn-al-Azhar, avec les prisonniers musulmans se dirigea vers la rivière Lamos, le lieu habituel de l'échange, auquel présida cette année ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī. Les Grecs remirent en liberté plus de deux mille Musulmans, parmi lesquels vingt femmes, et dix enfants (2). Les Grecs, d'autre part, reçurent un peu plus de mille prisonniers. Il est vraisemblable que les mille prisonniers en surnombre furent employés, conformément à la promesse de l'empereur, au rachat du patrice capturé par les Arabes à Lu'lu'a.

(1) Ṭabarī, III, p. 1451. Baron Rosen, *op. cit.*, p.147 [App. p. 321-322].

(2) Ṭabarī, III, p. 1449 ; baron Rosen, p. 145, donne le chiffre de 2.367 hommes ; de même chez Ibn-al-Aṯīr, VIII, p.59 [App., p. 320]. Mas'ūdī, ed. De Goeje, VIII, p. 192 (dans les variantes, chiffre de 2767). Texte dans *Notices et Extraits*, VIII, p. 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 358, donne 2.767 hommes. Le lieu de l'échange sur le fleuve Lamos est indiqué chez Mas'ūdī (De Goeje, VIII, p. 191) et omis dans la traduction de S. de Sacy (*Notices et Extraits*, VIII, p. 195). [App., p. 337]. Voir Maqrīzī, II, p. 191

Quelques Grecs, au cours de leur captivité, avaient embrassé l'islam, et quelques Arabes de leur côté le christianisme ; la majorité de ces derniers étaient des Arabes de l'Égypte et du reste de l'Afrique.

Après l'échange qui, cette fois, dura sept jours (1), il ne restait plus entre les mains des Grecs que sept Musulmans dont cinq venus de Sicile furent rachetés par l'ambassadeur arabe et renvoyés en Sicile, tandis que les deux derniers, ces otages musulmans de Lu'lu'a dont nous avons parlé tout à l'heure,exprimaient le désir de se faire chrétiens, et pour cette raison furent laissés entre les mains des Grecs. L'échange eut lieu dans les derniers jours d'avril ou au début de mai (2).

Opérations de guerre en Orient, en 860.

Évidemment, entre Byzance et les Arabes, après ce dernier échange, les opérations de guerre durent être pendant quelque temps suspendues. Mais nous savons, par des sources dignes

(1) Sur la durée de l'échange, cf. Mas'ūdī, ed. De Goeje, VIII, p. 192. *Notices et Extraits*, VIII, p. 195 = *Prairies d'Or*, IX, p. 358 [App. p. 337].

(2) Ṭabarī détermine de deux manières le temps de cet échange. Il dit : cette année, au mois de ṣafar (27 avril - 25 mai 860) l'échange des prisonniers se poursuivit sous la direction d''Alī-ibn- Yaḥyā-al-Armanī. D'autres disent que le rachat, cette année-là, n'eut lieu qu'au mois de ǧumādā (24 juillet - 22 août). Ṭabarī, III, p. 1449. Baron Rosen, *op. cit.*, p. 145 [App., p. 320]. A notre avis, seule la première chronologie peut être vraie. Par le récit de Ṭabarī nous apprenons que les pourparlers relatifs à l'échange ont recommencé et ont abouti presqu'aussitôt après la reddition de Lu'lu'a aux Arabes, qui eut lieu au mois de mars ; c'est pourquoi l'échange doit être de mai 860. De plus, ainsi que nous le verrons plus loin, contre la seconde datation entre en ligne de compte le renouvellement des hostilités entre Arabes et Grecs, qui eut lieu en juillet-août, ce qui rend un échange de prisonniers *alors* inconcevable. Mas'ūdī (VIII, p. 191) et après lui Maqrīzī (II, p. 191) dit plus exactement que l'échange eut lieu au début du mois de ṣafar 246, c'est-à-dire à la fin d'avril et au début de mai 860. Dans la traduction de S. de Sacy, le mois est omis [App., p.337]. Weil date l'échange de l'époque qui suivit la défaite de l'Empereur dans l'été de 860, ce que nous ne pouvons admettre en nous fondant sur ce qui a été dit (Weil, *op. cit.*, II, p. 366).

de foi que, dès l'été de 860, de nouveau, la lutte sévissait acharnée entre Musulmans et Byzantins, lutte compliquée pour ces derniers par l'apparition inattendue des Russes devant Constantinople. Comme on le sait, c'est dans ces tous derniers temps qu'a été tranchée la controverse relative à la première apparition des Russes devant la capitale de l'empire byzantin (1). En 1894, l'illustre Belge, Franz Cumont, publia une courte Chronique byzantine anonyme, et qui d'ailleurs n'avait guère d'importance, mais dans laquelle, à la surprise générale, figurait la date précise (année, mois, et jour du mois) de la première attaque des Russes contre Constantinople : l'année était même indiquée de trois façons : par l'indiction, par l'année de règne de l'empereur Michel et au moyen de l'ère de la création du monde (2). Et ces trois indications sont parfaitement concordantes entre elles (3).

Par cette chronique, nous apprenons que les Russes exécutèrent leur attaque le 18 juin 860 (4).

Une date si précise et si sûre a naturellement une importance immense : elle devient un point de repère de premier ordre dans la chronologie si maigre à la fois et si confuse de l'histoire byzantine du neuvième siècle. Il faut rendre hommage à l'extraordinaire perspicacité du professeur Golubinskij, lequel, quatorze ans avant la publication de la chronique anonyme de Bruxelles, se fondant sur des indications dignes de confiance d'un écrivain contemporain de l'événement, Nicétas le Paphlagonien, arrivait déjà à la conclusion

(1) Dans ce travail, nous n'avons pas l'intention de discuter à fond cette question spéciale.

(2) *Anecdota Bruxellensia*, I, *Chroniques Byzantines du Manuscrit* 11376 par Franz Cumont, Gand, 1894, dans *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres*, 9e fascicule.

(3) Voyez là-dessus C. de Boor, *Der Angriff der Rhos auf Byzanz*, *Byz. Zeitschr.*, IV (1895), p. 445-466, où l'exactitude de la chronologie de la chronique est démontrée. Cf. Vasiljevskij, *Viz. Vrem.*, t. I (1894), p. 258 ; Gerland, *Neue Jahrbücher f. d. Klass. Altertum*, XI (1903).

(4) *'Επὶ τῆς αὐτοῦ (Μιχαὴλ) βασιλείας μηνὶ 'Ιουνίῳ ιη' (ἰνδ.) η' ἔτους 'ςτξη', τῷ ε' ἔτει τῆς ἐπικρατείας αὐτοῦ, ἦλθον 'Ρῶς σὺν ναυσὶ διακοσίαις, οἳ διὰ πρεσβειῶν τῆς πανυμνήτου Θεοτόκου κατεκυριεύθησαν ὑπὸ τῶν χριστιανῶν καὶ κατὰ κράτος ἡττήθησάν τε καὶ ἠφανίσθησαν* : *Anecdota Bruxellensia*, I, p. 33. Voyez de Boor, *Der Angriff der Rhos*, p. 446.

que l'attaque des Russes contre Constantinople eut lieu, non pas en 866, mais soit en 860, soit au début même de 861 (1).

Mais, tout en rendant hommage à la perspicacité de notre érudit compatriote, nous ne pouvons pas oublier qu'au siècle dernier déjà, dans l'Europe occidentale, un savant, se fondant sur le témoignage du même Nicétas le Paphlagonien, était arrivé presque au même résultat que le professeur Golubinskij. C'est le célèbre orientaliste Assemani qui, dans ses *Kalendaria ecclesiae Universae*, consacra tout un mémoire à la première attaque des Russes contre Constantinople, et aboutit à des résultats aujourd'hui généralement acceptés (2).

Nous considérons comme un devoir de parler ici d'Assemani, car son travail paraît complètement oublié, et si nous ne nous trompons, aucun des érudits qui ont traité la question de la première attaque des Russes contre Constantinople ne fait allusion à l'incontestable mérite du grand orientaliste (3).

Assemani, citant le passage célèbre relatif à l'attaque des Russes qui se trouve chez Nicétas le Paphlagonien, et combinant les données du texte de Nicétas avec ce que nous savons par ailleurs de l'invasion russe, aboutit à la conclusion que cette première attaque eut lieu soit à la fin de 859, soit au début de 860.

Assemani ne croyait pas au témoignage de Syméon Magistre qui, à son avis, indique inexactement les années du règne de Michel (4). Ainsi, la véritable année 860 apparaît pour la

(1) Golubinskij, *Istorija russkoj cerkvi*, t. I, Première période (de Kiev ou pré-mongole), première moitié du tome, Moscou, 1880, p. 21-22. C'est tout récemment que Mlle Louillet a reconnu que le sac d'Amastris par les Russes, daté de 825-830 par Vasiljevskij (cf. Dvorník, *Légendes de Constantin et de Méthode*, p. 173), est également de 860 ; c'était déjà l'opinion de Kunik (cf. p. 243).

(2) Assemani, *Kalendaria Ecclesiae Universae*, Romae, 1755, t. I, p. 240-243. T. II, p. 160-161, 231-232. T. IV, p. 9.

(3) L'archevêque Macaire, dans son *Histoire du christianisme en Russie avant Vladimir*, St.-Pétersbourg, 1846, s'est bien servi du Calendrier d'Assemani (voyez par exemple les pages 275, 280,282) ; mais il ne parle pas des nouvelles conclusions d'Assemani et dit que l'attaque des Russes eut lieu en 864-865 (p. 273-274).

(4) Assemani, *Kalendaria*, t. I, p. 240-243 ; t. IV, p. 9.

première fois chez Assémani ; d'ailleurs, l'inexactitude foncière de la chronologie de Syméon Magistre fut en 1876 brillamment démontrée par Hirsch (1).

Notons que Pagi était près de la vérité, Pagi qui, dans son commentaire aux *Annales Ecclésiastiques* de Baronius, rapportait l'attaque des Russes à l'année 861 (2). On ne peut écarter le témoignage contemporain de Nicétas le Paphlagonien en se bornant à observer qu'il se trompait en datant l'expédition des Russes et leur agression contre l'île de Térébinthe de l'année 860, lorsque le patriarche Ignace y fut relégué pour la seconde fois. C'est pourtant ce que fait Kunik (3). Il est tout à fait arbitraire de voir dans cette attaque mentionnée par Nicétas le Paphlagonien, une expédition différente de celle qu'enregistrent les annales byzantines (c'est ce que fait Hergenröther dans son *Photius*, I, p. 421, 531) (4).

Nous estimons également, en dépit de Vasiljevskij et de Loparev, que le sac d'Amastris en Paphlagonie par les Russes, raconté dans la *Vie de S. Georges d'Amastris*, est un épisode de la même expédition. D'après l'hagiographe qui écrivait vers 865, les Russes qui pillèrent Amastris venaient de la Propontide.

(1) Voyez Hirsch, *Byzantinische Studien*, p. 348 sq.

(2) Baronii *Annales Ecclesiastici una cum critica historico-chronologica* P. Antonii Pagii, t. XIV, Lucae, 1743, p. 554, vii.

(3) E. Kunik, *Die Berufung der Schwedischen Rodsen*, II. St-Pétersbourg, 1845, p. 337. De même, dans l'article de A. Kunik, *L'identité des Russes païens et des Normands, confirmée par la réponse du pape Nicolas Ier de septembre* 865 (Appendice au t. XXXII du *Zapiski* de l'Académie impériale des sciences, n° 2, 1878, p. 190.)

(4) Voyez Bayer, *De Russorum prima expeditione Constantinopolitana*, dans les *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, t. VI (1738), p. 368 et 370. Il sait que Nicétas le Paphlagonien date l'attaque de 860 ; mais ce dernier, d'après Bayer, « vitio laborat » (p. 370). Bayer date la campagne de 865. A la même date aboutissent les historiens suivants : Pogodin, *Drevnjaja russkaja istorija do mongoljskago iga*, Moscou, 1871, p. 6-7. A. Kunik, *O zapiskě gotskago toparcha* (*Zapiski* de l'Académie impériale des Sciences, t. XXIV [1874], p. 109). Le même, *L'identité des Russes paiens*, etc. (v. plus haut, note 149). Ilovajskij, *Istorija Rossii*. Première partie, Moscou, 1876, p. 11, 286. Le même, *Razyskanija o načalě Rusi*, Moscou, 1876, p. 111-112. Gedeonov, *Varjagi i Rusi*. Seconde partie. St-Pétersbourg, 1876, p. ex. p. 459, 461 et *passim*. Bestužev-Riumin,

Comme nous l'avons dit, après l'échange du début de mai 860, pour des raisons inconnues, la paix avec le califat fut troublée, et Michel marcha contre les Arabes laissant pour commander à Constantinople Nicétas Ooryphas, le rude *drongaire* de la flotte, qui, en sa qualité de partisan de Photius, d'après le récit de Nicétas le Paphlagonien, persécuta si cruellement le patriarche déposé, Ignace (1).

L'empereur se trouvait à Mavropotamon (2), lorsque Ooryphas l'avertit de l'apparition des Russes. Cette nouvelle força l'empereur à revenir précipitamment, avant même d'avoir commencé des opérations sérieuses contre les Arabes (3).

Il faut supposer que l'empereur revint sans l'armée qui restait en Asie Mineure à l'attendre. Il atteignit la capitale au moment où déjà les Russes l'entouraient, massacrant la

Russkaja Istorija, I (1872), p. 99. Pour la date de 866 se sont décidés SCHLÖZER (ŠLECER), *Nestor*, seconde partie, St-Pétersbourg, 1816, p. 32 sqq. KARAMZIN, *Istorija gosudarstva rossijskago*, St-Pétersbourg, 1844, t. I, p. 71. Voyez aussi la note 283. E. KUNIK, *Die Berufung der schwedischen Rodsen*, II. Abt., p. 321 sqq. KRUG, *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands*, St-Pétersbourg, 1848, p. 355. PHIL. ČERNIGOVSKIJ, *Istorija Russkoj Cerkvi*, Černigov, 1862, p. 6. S. SOLOVJEV, *Istorija Rossii*, 2e éd., t. I., St-Pétersbourg, p. 113. — Le savant allemand WILKEN rapportait l'attaque des Russes à l'année 864-865 WILKEN, *Ueber die Verhältnisse der Russen zum Byzantinischen Reiche in dem Zeitraume vom neunten bis zum zwölften Jahrhundert*, p.80, dans *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1829, Berlin, 1832, p. 75-135. HERGENRÖTHER penche pour l'année 864. Cf. HERGENRÖTHER, *Photius*, B. I, p. 531 ; B. III, p. VIII ; mais cf., du même, *Der erste Russenzug gegen Byzanz*, dans le recueil périodique *Chilianeum*, Neue Folge, 3. Heft, Würzbourg, 1869, p. 210-224. Sur l'archevêque MACAIRE, v. plus haut. Voir aussi VASILJEVSKIJ, *Russko-vizantijskija izslědovanija*. Fasc. II, St-Pétersbourg, 1893, p. CXXXVIII-CXXXIX.

(1) NICETAE PAPHLAG. *Vita S. Ignatii* (MIGNE, *P.G.*, t. 105) : *ὅσας αὐτῷ Νικήτας ὁ τοῦ βασιλικοῦ στόλου δρουγγάριος ὁ Ὠρύφας λεγόμενος, θλίψεις ἐπήνεγκε καὶ ἐπηρείας Φωτίῳ καὶ τοῖς κρατοῦσι χαριζόμενος, τίς λόγος παραστῆσαι δύναται* (p. 516) ; voyez aussi p. 524.

(2) Sur notre tentative de fixer plus précisément le site de Mavropotamon, voir plus haut, la description de l'expédition de Théoctiste en 844 (p. 196).

(3) CONT. HAMART., p.736 : *οὐδὲν βασιλικὸν καὶ γενναῖον εἰργάσατο.*

population des environs ; l'empereur eut la plus grande peine à passer le détroit (1).

Il en résulte que l'expédition de Michel vers Mavropotamon doit être rapportée au début de juin 860, parce que, aussitôt après le 18 juin, lorsque les Russes, pour la première fois, apparurent devant Constantinople, l'empereur devait déjà se trouver dans la capitale (2).

Profitant sans doute de l'invasion des Russes et de l'absence de l'empereur, les Arabes déployèrent cette année une grande activité.

L'émir de Mélitène ʿOmar-ibn-ʿAbdallāh se mit en campagne et de cette campagne d'été ramena sept mille prisonniers (3).

(1) CONT. HAMART., p. 736 : *ὁ δὲ βασιλεὺς καταλαβὼν μόλις ἴσχυσε διαπερᾶσαι.* Voir NICETAE PAPHLAG. *Vita S. Ignatii*, p. 516-517, 532 (MIGNE, *P.G.*, t. 105).

(2) VASILIEV, dans la première édition (russe) de *Byzance et les Arabes* (p. 193-195) et BURY (p. 282) plaçaient encore en cette année une bataille d'Anzen, qui, en réalité, n'est qu'un doublet des événements de 838. Aucun auteur arabe ne parle de cette prétendue défaite et de cette seconde fuite de Michel, pas plus que de la première. La meilleure source grecque, le Logothète, ne connaît rien de semblable. Il faut donc résolument retrancher de l'histoire ce récit. Cf. H. GRÉGOIRE, *Manuel et Théophobe*, dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 59. *Anzin* est probablement le nom du général arabe *Afšin* (*Ἀνσίν*), pris pour un nom de lieux. Les autres noms de lieux mentionnés par Génésius et le Continuateur (*Κελλάριον*, *Χωνάριον*, *Ζέλισα*, *Δῶρα*) paraissent empruntés à un récit, plus complet que les nôtres, de la campagne de 838.

(3) GENESIUS, p. 91-93 CONT. THEOPH., p. 177-179, c. 24. CEDRENUS donne un très court récit de cette expédition, qu'il emprunte au Continuateur de Théophane, tout en omettant toutes les précisions géographiques de ce dernier (CEDRENUS, II, p. 162-163). ZONARAS fait la même chose (ZONARAS ed. DINDORF, vol. IV, p. 10, XVI, c. 3). GENESIUS dit que cette expédition eut lieu deux ans après la « défaite » de Samosate (*εἶτα χρόνων δύο παριππευσάντων*). Ceci peut se concilier avec les données des historiens arabes. Car nous estimons que l'expédition d'Amer signalée par les Grecs est la même que la razzia fructueuse rapportée par ṬABARĪ (III, p. 1449, App., c. 56), et qu'il date de l'année 246 de l'hégire, c'est-à-dire du 28 mars 860 au 16 mars 861. C'est sur ce récit véridique que la source commune de GENESIUS et du CONTINUATEUR a greffé la fausse bataille d'Anzen. Cette expédition d'Amer est probablement celle dont parle le LOGOTHÈTE et qu'il distingue nettement de la dernière et funeste

Pendant l'été de cette année, Karbéas fit une invasion et réduisit en captivité cinq mille Byzantins ; ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī ramena cinq mille prisonniers également et environ dix mille chevaux, bœufs et ânes. Balkāğūr fit une invasion couronnée de succès. Faḍl-ibn-Qārin, avec vingt navires ravagea les côtes et s'empara de la citadelle d'Attalia (1).

Tous ces événements ont dû se passer dans l'été de 860, c'est-à-dire probablement en juillet (2).

La même année, pensons-nous, presque simultanément avec l'invasion des Russes, la flotte des Arabes de Crète, consistant en vingt *kumbaria*, sept galères et quelques *satoures* (3). ravagea les Cyclades et s'avança jusqu'à Proconnèse. Nous

campagne d'Amer, celle de 863. En effet, le Logothète dit (p. 824 éd. Bonn) : *ἐξῆλθε δὲ ὁ Ἄμερ καὶ κατῆλθε μέχρι Σινώπης, ληισάμενος πάντα τὰ τῶν Ῥωμαίων. Καὶ ὑπέστρεψε μὴ καταληφθεὶς ὑπὸ τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατοῦ.*

(1) Ṭabarī, III, p. 1449 (Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 59) [App., p.320]. Dans le texte imprimé de Ṭabarī le nom de la forteresse se lit Anṭāliya ; mais, dans les manuscrits de Ṭabarī et chez Ibn-al-Aṯīr (VII, p. 59) on lit Anṭākiya. Weil (II, p. 366) y voit Antioche sur le Sarus, aujourd'hui Saïḥūn, dans l'antique Cilicie, non loin de Tarse. Mais évidemment il s'agit de la fameuse cité de la côte méridionale d'Asie Mineure, Attalia, que les « Francs » du Moyen Age appellent Satalia, Setalia, Satalies. Cf. entre autres Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, dans *Sitzungsber. der K. Akademie der Wissenschaften zu Wien, Hist.-phil. Kl.*, B. 124, 1891, p. 53. Le pèlerin russe Daniel appelle Attalia : Satilija. *Žitje i choženje Danila, ruskyja zemli igumena. Izdannyj pod redakciej* Venevitinova, *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, t. I (1885) p. 91.

(2) Michel ne put rejoindre son armée en Asie Mineure, après le départ des Russes, avant la fin de juin ou le début de juillet. Génésius note que la bataille, « si désastreuse » pour l'Empereur, eut lieu par une chaleur torride : *καὶ μάλιστα διὰ τὸ παρεῖναι δυσφόρητον καύσετον ἐκ τῆς καιρικῆς διαθέσεως* (Genesius, p. 92).

(3) Cont. Theoph., p. 196, c. 34 : *ὡς κουμβαρίων ἄχρι εἴκοσι, ἑπτά γαλέας καί τινας σατούρας μεθ' ἑαυτοῦ ἐπαγόμενος.* — Ce sont là des espèces différentes de navires. Le nom de *κουμβάρια*, vraisemblablement, provient de la langue arabe (v. Kremer, *Culturgesch. des Orients*, I, p. 249, ann. 2) ; en ce qui concerne les *satoures*, il ne peut y avoir aucun doute (cf. Rosen, *Imperator Vasilij Bolgarobojca*, p. 282-292. Gildemeister, *Ueber arabisches Schiffswesen*, dans *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften und der G. Aug. Univ. zu Göttingen*, 1882, p. 438-439).

ignorons quelles mesures furent prises par le gouvernement byzantin contre cette invasion [1].

Opérations de guerre de l'année 862.

Le gouvernement arbitraire et féroce de Mutawakkil amena une conjuration contre lui. A la tête de cette conjuration étaient le fils aîné du calife Mutawakkil, nommé Muntaṣir, Bugā, Waṣīf et quelques autres Arabes influents. Les conjurés, dans la nuit du 9 au 10 décembre 861, pénétrèrent dans la chambre où, à la suite d'un long festin avec ses partisans, dormait Mutawakkil ivre, avec quelques-uns des siens ; et ils les égorgèrent [2]. Il est difficile de ne pas songer à la tragédie toute pareille qui ensanglantera, quelques années plus tard, la cour de Byzance.

Le parricide Muntaṣir, qui monte alors sur le trône des califes, ne jouit que six mois des fruits de son crime. Il força ses jeunes frères à renoncer à tous leurs droits au trône et mourut en juin 862 [3].

Pendant le court règne de Muntaṣir, les hostilités avec Byzance se bornèrent à la campagne d'été de Waṣīf, l'un des conjurés du 10 décembre 861.

Il semble que Waṣīf n'avait pu s'entendre à la cour avec

(1) CONT. THEOPH., p. 196, c. 34. (CEDR., II, p.173). ZON., ed. DINDORF, vol. IV, p. 15, XVI, c. v. Parlant de l'agression des « Russes », le Continuateur dit : *τὰ μὲν οὖν ἡ τούτων ἐκάκου ἐπιδρομή· τὰ δὲ ὁ τῆς Κρήτης στόλος κτλ.* Cette manière de s'exprimer nous permet de considérer comme à peu près simultanées l'agression des Russes et celle des Crétois, c'est-à-dire, de les rapporter toutes deux à l'année 860. MURALT (p. 442) date l'expédition des Arabes de Crète d'avril 866, parce qu'il la met en rapport avec le meurtre de Bardas — lequel eut lieu effectivement, comme nous allons le voir, en avril 866, au moment où une expédition *byzantine* se préparait contre les Arabes de Crète. Mais la découverte de la vraie date (860) de l'agression des Russes réfute cette théorie chronologique de Muralt. Probablement cette information des Byzantins doit être identifiée avec les renseignements des Arabes donnés plus haut, sur l'attaque de Faḍl-ibn-Qārin avec sa flotte.

(2) WEIL, II, p. 368-369. MUIR, *The Caliphate*, p. 525-526.

(3) WEIL, II, p. 373-376. MUIR, *op. cit.* p. 527.

Aḥmed-ibn-al-Khaṣīb (1). Or, ce personnage influent devint vizir de Muntaṣir. Le nouveau vizir, excitant contre Waṣīf le calife qui, peut-être, désirait éloigner un témoin et un complice de son assassinat (2), obtint que Muntaṣir décidât d'envoyer Waṣīf sur la frontière byzantine à Malaṭya, sous le prétexte d'une nouvelle invasion de l'Empereur grec.

L'armée, équipée pour cette expédition, était très nombreuse. Elle consistait en mercenaires arabes, en troupes régulières et en clients : et elle atteignit un effectif de 10.000 hommes. A la tête de l'avant-garde était Muzāḥim-ibn-Khāqān, frère d'Al-Fatḥ-ibn-Khāqān ; l'arrière-garde était commandée par Muḥammed-ibn-Raǧā', l'aile droite par Al-Sindī-ibn-Bakhtāšah, les machines de guerre étaient placées sous la direction du Maghrébin Naṣr-ibn-Sa'īd. Le délégué du calife auprès de Waṣīf au titre civil et religieux fut le commandant de la garde de Sāmarrā, Abū-'Awn (3).

On voit par là que la frontière devait à ce moment être menacée par un danger sérieux. Quelque temps après fut envoyé à Waṣīf, comme intendant-trésorier de l'armée, pour contrôler le butin de guerre et son partage, Abu-l-Walīd-al-Ǧarīrī, qui, au nom de Muntaṣir, remit à Waṣīf une lettre. Cette lettre lui ordonnait en rentrant de son expédition, de rester quatre ans à la frontière, et de faire tous les ans une campagne, jusqu'à ce qu'il eût reçu du commandant des croyants des instructions nouvelles.

Sa campagne, appelée campagne d'été (4) par Ṭabarī, eut lieu en juillet 862 ; en juin de cette année, Muntaṣir était mort (5) et n'avait point laissé d'instructions au sujet de son successeur, sous lequel Waṣīf se mit en route.

Les principaux généraux, surtout les étrangers, se réunirent et proclamèrent calife le petit-fils de Mu'taṣim, Aḥmed-

(1) Voyez le long récit du départ de l'expédition de Waṣīf chez Ṭabarī, III, p. 1480-85 [App., p. 322-323]. Ibn-al-Aṯīr nous reproduit Ṭabarī sous une forme très abrégée (VII, p. 72).

(2) Weil, II, p. 375.

(3) Ṭabarī, III, p. 1481 [App., p. 322, 325].

(4) Ṭabarī, III, p. 1480 [App., p. 325].

(5) Variantes dans les sources sur la date de la mort de Muntaṣir. Il mourut probablement dans la nuit du 4 ou 5 juin 862. Voyez Weil, II, p. 376.

ibn-Muḥammed, surnommé al-Mustaʿīn (862-866). Le soulèvement populaire de Sāmarrā et le mécontentement à Bagdad durent être contenus et réprimés par la force et l'énergie des Turcs et des Magrébins (1).

La campagne d'été de Waṣīf, mentionnée plus haut, se borna à la prise d'une forteresse byzantine ; encore ne connaissons-nous pas le nom de cette place (2).

Campagne de 863.

Pendant l'été de 863, de graves événements de guerre eurent lieu sur la frontière d'Asie Mineure (3).

Ǧaʿfar-ibn-Dīnār exécuta avec succès une razzia d'été dans le district des Maṭāmīr (4). Mais l'émir de Mélitène

(1) Weil, II, p. 378-379. Muir, *The Caliphate*, p. 528.

(2) Ṭabarī, III, p. 1508 = Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 78 [App., p. 325]. Le nom de la forteresse capturée apparaît comme suit chez Ṭabarī : *f.ruri* ; mais les mss. donnent diverses variantes. Le baron Rosen conjecture « esse fortasse graecum *φρούριον* omisso nomine proprio ».

(3) Voir Ṭabarī, III, p. 1509 = Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 79 [App. p. 325]. Yaʿqūbī, *Hist.*, II, p. 606 [App., p. 277]. De Goeje, *Fragmenta hist. arab.*, p. 564. Masʿūdī, *Les Prairies d'Or*, t. VIII, p. 73. Cont. Hamart., p. 732, où il est question de la marche de l'émir jusqu'à Sinope, et p. 733-734 = Leo Gramm., p. 238-239 ; un peu abrégé, Sym. Mag., p. 666, qui date la campagne de la cinquième année du règne de Michel. Genesius (p. 94-97), Cont. Theoph., (p.179-184, c. 25). Cedrenus abrège ce récit d'après le Continuateur (Cedr., II, p. 163-165). D'après Cedrenus, Zonaras (Zonaras, éd. Dind., vol. IV, p. 10-11, XVI, c. 3). Muralt date la campagne de Sinope de 858 (p. 435) et la défaite des Arabes à Gyrin de 860 (p. 436) : Ramsay, p. 77, fait de même. Voyez Hirsch, *Byzantinische Studien*, p. 157-158. Weil, II, p. 380. Précisons que le Logothète distingue deux expéditions d''Amr. C'est au cours de la première (860-861?) qu'il atteignit Sinope. Le Logothète nous dit qu'il se retira ensuite sans être rattrapé par les Byzantins, tandis que, en 863, il fut rejoint au Lalakaon. Genesius et le Continuateur ne disent pas que lors de la première expédition (qu'ils mentionnent aussi), 'Amr soit arrivé jusqu'à Sinope. Ils parlent d'Amisos à propos de la seconde expédition. Cf. sur ces opérations et notamment sur la grande bataille de 863 : J. B. Bury, *Journal of Hellenic Studies*, XXIX (1909), p. 124-129 ; *History of the Eastern Roman Empire*, p. 282, n. 4 ; H. Grégoire, *Byzantion*, V, 1930, p. 328-340 ; *ibid.*, VIII, 1933, p. 534-549.

(4) Ṭabarī, III, p. 1509 : Il prit une forteresse *et des Maṭāmīr*.

ʿOmar-ibn-ʿAbd-Allāh-al-Aqtaʿ, avec un grand nombre d'habitants de Malaṭia (1), fit, avec la permission de Ǧaʿfar-ibn-Dīnār, une véritable expédition au cœur même des pays byzantins.

L'émir, ayant saccagé le thème des Arméniaques, s'avança jusqu'au littoral de la mer Noire, prit l'importante cité maritime d'Amisos (auj. Samsoun) : irrité de voir que la mer entravait sa progression victorieuse, l'émir, comme le roi de Perse, Xerxès, donna l'ordre de fustiger la mer (2).

La prise d'Amisos devait avoir une grande importance. Amisos était le grand port de l'Asie Mineure septentrionale et de la Cappadoce même ; il en fut ainsi à l'époque de Strabon (3) ; il en est encore ainsi de nos jours. Aujourd'hui la

Sur les *Maṭāmīr*, nous avons dit tout le nécessaire dans notre chapitre relatif à Théophile, p. 101 ; cf. app., p. 325.

(1) Quarante mille, disent les Byzantins (Genesius, p. 94 = Cont. Theoph., p. 179).

(2) Genesius, p. 94. Cont. Theoph., p. 179. Ce détail, probablement légendaire, se retrouve dans l'épopée byzantine, tout comme la dévastation de l'Arménie (thème des Arméniaques), mais seulement dans la rédaction de l'Escurial. Ces opérations de guerre sont attribuées, la première, l'avance jusqu'à la mer, à Chrysochir lui-même, et la « destruction de l'Arménie » à l'oncle de l'émir, c.-à-d. à Karbéas (*Καρόης*). Digénis Acritas, *Escorialensis*, v. 258-260 :

Τὸ Κόνιον ἐκούρσευεν μέχρι καὶ εἰς τὸν Ἄμμον
εἰς Νικομήδειαν ἔφθασεν καὶ εἰς Πέρνετον ἐπέβη,
καὶ ἂν οὐδὲν ἦτον ἡ θάλασσα ἀκόμη πάντα εἶχεν ὑπαγαίνει

et 264 : *τὴν δὲ Ἀρμενιὰν ἐξήληψέν την παντελῶς καὶ πολὺν κακὸν τὴν ἐποίησεν* : cf. *Byzantion*, V, 1930, p. 330-331. Évidemment, il n'est pas très facile de dire si, comme nous l'avons admis, il y a emprunt du poète au chroniqueur, ou emprunt du chroniqueur à la poésie populaire, ou source populaire commune au chroniqueur et au poète. A présent que nous avons déterminé chez Génésius et le Continuateur quantité d'éléments légendaires, dérivés de sources orales, nous sommes plus disposé qu'en 1930 à envisager la seconde ou la troisième hypothèse. D'autant plus que la suite du récit chez Génésius et le Continuateur (bataille de 863) ressemble au récit de bataille de l'épopée (cf. *Byzantion*, t. V, p. 332-335, 340). Or, dans ce dernier cas, l'épopée n'emprunte pas directement à la chronique, puisque celle-ci situe la bataille à la limite de la Paphlagonie et des Arméniaques, celle-là à Mélégob en Cappadoce.

(3) Cf. Strabon, XII p. 547 c, où il décrit la grande voie commerciale qui va d'Asie Centrale à Amisos, en passant par Comana Pontica. Cf. *Studia Pontica*, notamment III, p. 1-5. Le résumé de l'histoire de la ville que nous avons donné en 1910 doit être corrigé aujourd'hui. Voyez des faits nouveaux et la bibliographie récente

route naturelle, la plus facile et la plus courte de la Cappadoce à la Mer Noire, aboutit à Amisos-Samsoun (1).

Ayant appris les victoires de l'Émir et la prise, par lui, d'Amisos, Michel équipa une armée puissante, à la tête de laquelle il mit Pétronas, stratège du thème des Thracésiens, frère de l'impératrice Théodora et de Bardas (2). Pétronas se mit en marche (3). D'après Ṭabarī, l'empereur commandait en personne, et la chose n'est pas impossible, bien que les chroniqueurs grecs n'en disent rien, peut-être par hostilité envers la mémoire du souverain amorien. Sur la bataille elle-même que nous allons maintenant raconter, nous avons des renseignements assez difficiles à concilier. Le Logothète dit brièvement que l'armée d'Amer fut poursuivie par deux généraux, Pétronas, domestique des scholes d'Orient, et Nasar, stratège du thème des Bucellaires, qui dressèrent une embuscade à l'ennemi en retraite, *εἰς τὸν Λαλακάωνα*. « Le combat s'étant engagé, ils mirent Amer en déroute. Amer prit la fuite. L'un des comtes l'ayant poursuivi rapporta sa tête à Pétronas. Après quoi les stratèges rentrés victorieux à Constantinople, célébrèrent un triomphe au cirque. Et depuis lors une paix profonde régna en Orient à cause de la mort d'Amer. » Génésius et le Continuateur, surtout celui-ci, donnent beaucoup plus de détails, sans doute en grande partie légendaires. D'après eux la bataille se serait livrée sur la limite du thème de Paphlagonie et de celui des Arméniaques. Nous avons discuté ailleurs les difficiles problèmes topographiques que posent ces récits. Si l'on corrige l'indication de Génésius, d'après lequel le combat eut lieu à 500 milles d'Amisos (chiffre évidemment impossible), en remplaçant *φ'* [500] par *ϱ'* [100], on placera approximativement le champ de bataille près de l'Halys, à l'Est de la ville de Gangres en Paphlagonie.

dans l'article de M. P. Orgels, *Sabas Asidénos, dynaste de Sampsôn*, *Byzantion*, X (1935), fascicule 1.

(1) Ramsay, *op. cit.*, p. 28.

(2) Génésius a un long dialogue entre l'empereur et Pétronas qui, bien entendu, ne peut avoir de valeur historique (Genes., p. 94-95). Les sources byzantines n'ont pas conservé le nom de Pétronas, en ce qui concerne les opérations de cette année.

(3) Le Continuateur de Théophane nous donne ce détail légendaire : Pétronas, avant de se mettre en campagne, va visiter le Latros près d'Éphèse, où l'anachorète Jean lui prédit la victoire (Cont. Theoph., p. 180-181, c. 25). V. Hirsch, *Byzant. Stud.*, p. 221.

Le Lalakaon du Logothète réapparaît dans le Continuateur. Ce serait un fleuve coulant du Nord au Sud. On peut le reconnaître dans un affluent de l'Halys nommé ailleurs Halmyros (fleuve salé), auj. *Tuzlu* ou Adjy-Su à l'Ouest de l'Elmaly-Dagh. D'autre part Ṭabarī situe la bataille à Arz (?) de Marǧ-al-Usquf. Le premier nom, sans doute corrompu, n'a pas encore été identifié. Si ce Marǧ-al-Usquf est le même que celui dont il est question à propos des événements de 838, il y a contradiction flagrante, quant à l'emplacement de la bataille, entre la version de Génésius et du Continuateur et celle des Arabes. Celle-ci, pour comble de difficultés, semble confirmée par la tradition épique grecque qui place le combat à Malakopea. Or, si le Marǧ-al-Usquf de 838 n'est pas identique à Malakopea, il se trouve incontestablement dans la même région. Nous avons essayé d'expliquer la double tradition topographique par une similitude de noms. La montagne paphlagonienne, appelée aujourd'hui Elmaly-Dagh, s'appelait à l'époque byzantine *Μάλα* (*Vie de St. Hypatios de Gangres*). Peut-être y avait-il près de ce Mala une *Μαλα κώμη* ou un *Μαλακοπεῖον* (cueillette des pommes) : Elmaly-Dāgh veut dire « montagne des pommiers ». Cette ressemblance de noms aurait fait transférer le champ de bataille de la région de Gangres à la région de Mélégob en Cappadoce. Ajoutons que le nom de lieu Abysianon (Génésius) paraît plaider en faveur de la localisation paphlagonienne, puisque Abyssa a l'air d'être identique à Ebissa, patrie de l'impératrice Théodora et ville de Paphlagonie. Pour les détails nous renvoyons aux notes et aux deux articles que Bury et nous-même avons publiés sur la question. Cela dit, nous reproduisons le récit de Vasiliev avec quelques modifications.

La nouvelle de la marche des Grecs parvint à Amisos à l'émir de Mélitène par un transfuge de l'armée byzantine (1).

L'Émir quitta Amisos et s'arrêta à 100 milles de cette ville,

(1) *Φυγὰς γάρ τις Ῥωμαίων πρὸς αὐτὸν ἄπεισι καί φησι* (Genes. p. 95). Génésius est si bien informé qu'il nous rapporte la conversation de l'Émir et de ses officiers sur le plan des opérations ultérieures. Fallait-il marcher à la rencontre des Byzantins, ou tenter de leur échapper ? L'Émir se résolut en faveur de la première alternative. (Genesius, p. 95-96). Voyez Hirsch, *op. cit.*, p. 157.

sur la frontière entre le thème de Paphlagonie et celui des Arméniaques, en Abysianon ([1]), au lieu dit Poson ([2]), où coulait du Nord au Sud la rivière Lalakaôn, sur la rive de laquelle se trouvait une prairie, connue sous le nom local de Gyrin ([3]).

Pétronas résolut d'encercler l'ennemi de toutes parts. Du nord avançaient les stratèges des thèmes des Arméniaques, des Bucellaires, de Colonée et de Paphlagonie ; le stratège des Bucellaires s'appelait Nasar ([4]). Du sud s'avançaient les stratèges des Anatoliques, de l'Opsikion et de Cappadoce avec les *clisurarques* de Séleucie et de Kharsianon. Pétronas lui-même avec quatre tagmes impériaux ([5]), avec l'armée du thème thracésien et les stratèges de Thrace et de Macédoine occupa une position occidentale ([6]).

(1) Cf. *Byzantion*, t. VIII, p. 535. Chez Genesius (p. 96) : *ἐν τῷ Ἀβυσιανῷ.*

(2) Ce nom s'écrit différemment. Génésius, p. 96 : *εἰς τὸν χῶρον, ὃς κατωνόμασται Πόρσοντα.* Cont. Theoph., p. 181 : *κατά τινα τόπον οὕτω λεγόμενον Πόσοντα.* Cedr. II, p. 164 : *Πτώσοντα.*

(3) Cont. Theoph., p. 181 : *τούτῳ καὶ ποταμὸς παραρρεῖ ἀπὸ τὸ ἀρκτῷον πρὸς τὸ μεσημβρινὸν ἐλαυνόμενος Λαλακάων ὀνομαζόμενος, καὶ λιβάδιον παράκειται Γῦριν ἀγροικῇ φωνῇ καλούμενον.* Voir Cont. Hamart., p. 734 : *εἰς τὸν Λαλακάωνα.* Le Lalakaon est inconnu d'ailleurs. La forme correcte ne serait-elle pas Halykon (le fleuve des salines), nom de signification identique à l'Halmyros de la Vie d'Hypatios, auj. *Tuzlu*? Cf. *Byzantion*, VIII, p. 539. Quant à Gyrin, Vasiliev propose de retrouver ce nom dans celui de ازر, lieu précis de la bataille d'après Ṭabarī (Marğ-al-Usquf désignant seulement la région). Peut-être faut-il lire كرن, comme le suppose le baron Rosen dans la partie de Ṭabarī éditée par lui (Ṭabarī, III, p. 1509, *nota*) ; cette lecture est à peine une correction, et nous obtiendrons alors une leçon. proche de Gyrin.

(4) *Νάσαρ τῶν Βουκελλαρίων* (Cont. Hamart., p. 733-734. Leo Gramm., p. 238-239. Sym. Mag., p. 666). Peut-être ce général était-il le fils de Théophobe-Naṣr?

(5) *Μετὰ τῶν βασιλικῶν τεσσάρων ταγμάτων* (Cont. Theoph., p. 181). Cf. sur les unités engagées dans cette bataille l'excursus de Gelzer dans *Genesis der byz. Themenverfassung* (*Abh. d. sächs. Gesellsch. d. Wissensch.*, 1899, p. 99). Gelzer, induit en erreur par l'anecdote du solitaire des environs d'Éphèse qui aurait prédit sa victoire à Pétronas, place la bataille elle-même « unweit Ephesos », dans le thème de Thracésiens !

(6) Le Continuateur de Théophane ajoute : *καὶ γὰρ εἰρηνευόν-*

Il semble que la bataille eut lieu en quelque sorte en deux actes.

A Poson, il y avait une montagne qui pouvait servir pour les deux adversaires d'excellent point d'appui. Aussi n'est-il pas étonnant que les Byzantins comme les Arabes aient considéré comme leur premier devoir de s'emparer de cette montagne. La nuit Pétronas, simultanément avec l'émir, envoya des détachements occuper la hauteur. Les adversaires en vinrent aux mains ; mais ce choc se termina d'une manière favorable aux Byzantins et ceux-ci demeurèrent les maîtres de la position.

Cela provoqua une mêlée générale qui finit en déroute pour les Arabes (1).

D'après les sources arabes, les Grecs dans cette bataille eurent 50.000 hommes en ligne (2).

Ayant vainement essayé de se frayer la route à travers les armées byzantines vers le Nord et vers le Sud, l'émir concentra toutes ses forces à l'ouest, contre Pétronas, d'autant

των τῶν Βουλγάρων νόμος ἦν αὐτοῖς μετὰ τῶν Ἀνατολικῶν συγκινδυνεύειν καὶ συστρατεύειν (CONT. THEOPH., p. 181). Ce renseignement est intéressant pour la chronologie. Il semble confirmer ce que dit le LOGOTHÈTE qui met la bataille après la soumission des Bulgares. Mais la question est très obscure. D'après le LOGOTHÈTE les Bulgares auraient été soumis par Michel en personne et le *César* Bardas. GÉNÉSIUS donne le 29 avril 862 pour la proclamation de Bardas comme César, cependant le même GÉNÉSIUS, p. 97 Bonn, dit que l'événement *suivit* la victoire de Pétronas en 863. Et M. STEIN, se basant sur des documents italiens, accepte cette dernière date (ERNEST STEIN, *Postconsulat et αὐτοκρατορία*, dans *Mélanges Bidez*, t. II, p.899-900, n. 2). On voit que le problème chronologique posé par la défaite des Bulgares et par leur baptême, qui suivit leur soumission, n'est pas encore résolu. Cf. MICHEL LASCARIS et A. VAILLANT, *La date de la conversion des Bulgares*, dans la *Revue des Études slaves*, t. XIII, fasc. 1 et 2 (1933), p. 6-15, qui renvoient au travail de ZLATARSKI sur cette question, *Sbornik na Narodni Umotvorenija, Nauka i Knižnina*, XXIV (1908), p. 56-58.

(1) GENES., p. 96. Le Continuateur de Théophane ajoute un détail anecdotique : l'émir se voyant complètement encerclé se met à consulter le sort. Par un prisonnier byzantin il apprend le nom du site et des localités avoisinantes. Le prisonnier lui dit qu'il est à *Πόσοντα*, mais il prononce *πτώσοντα* ce qui présage à l'Émir sa chute (CONT. THEOPH., p. 181-182).

(2) ṬABARĪ, III, p. 1509 (IBN-AL-AṮĪR, VII, p. 79). [App., p. 325]. MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VIII, p. 73.

plus que le terrain, praticable et facile de ce côté, y rendait plus aisées les opérations militaires.

Mais les légions byzantines non seulement résistèrent à l'attaque, mais la repoussèrent, tandis que, du Nord et du Sud, les armées,de plus en plus étroitement, enserraient les Arabes. L'Émir, « comme frappé de la foudre », se jeta, désespéré, au milieu des ennemis, où il fut tué. Son armée fut écrasée et presque anéantie (1).

De la mêlée put s'échapper sain et sauf, avec un petit détachement, le fils de l'Émir, qui, franchissant l'Halys, se trouva dans le thème de Kharsianon où le mérarque du thème, Machéras (2), le fit prisonnier avec les derniers débris

(1) La mort de l'émir de Mélitène dans cette bataille est rapportée aussi par les sources arabes ; ces sources, il est vrai, ne donnent que le nombre insignifiant de mille morts du côté des Musulmans (Ṭabarī, III, p. 1509. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 79 [App., p. 325].

(2) Genes., p. 97 : *μεράρχης ὁ Μαχαιρᾶς*. Le Continuateur de Théophane ne donne pas de nom et appelle Machéras *τοῦ Χαρσιανοῦ κλεισουράρχης* (p. 183.). Pour les nombreux échos de la bataille de 863 dans l'épopée arabo-byzantine, voyez l'appendice spécial consacré à cette question à la fin du second volume. Ici nous nous bornons à rappeler la description de la bataille donnée par le Digénis. Cf. H. Grégoire, *Le règne de Michel III dans l'épopée byzantine*, dans *Byzantion*, t. V, 1929-30, p. 332 sqq. Ce morceau se trouve dans *Grotta-Ferrata*, p. 27, vers 61 à 76, *Andros* (Miliarakis) p. 31, vers 950 à 866, *Andros* (Paschalis), p. 30, *Escurial* (Hesseling) p. 568, v. 500 à 512. (*Trébizonde* a une lacune à cet endroit, et ce passage est également omis dans le *Slave*.) Les détails les plus caractéristiques sont ceux-ci : l'encerclement soudain par les stratèges, les armées byzantines se dressant autour des Arabes comme un mur (*ὁπότε μας ἐκύκλωσαν οἱ στρατηγοὶ ἀθρόως* | *καὶ ὥσπερ τεῖχος γύρωθεν ἔστησαν τὰ φωσσᾶτα*), le désespoir mortel des assiégés, qui se sentaient comme murés dans la tombe (*ὑμεῖς δὲ εἰς ἀπόγνωσιν κατήχθητε θανάτου, ἀποκλεισθέντες ἔνδοθεν πάντες, ὥσπερ ἐν τάφῳ*), la sortie tentée à grand bruit par l'émir avec quelques compagnons, la réussite de cette sortie et la fuite des héros (cf. le passage de l'*Escorialensis* que nous avons traduit dans *Byzantion*, t. V, p. 334). Évidemment, il y a des différences entre l'épopée et l'histoire, mais elles sont minimes. En réalité le fils de l'émir s'est seul échappé *μετά τινος φάλαγγος*, mais il a été fait prisonnier ensuite par le commandant de Kharsianon. Dans l'épopée, dont la première partie est tout à la gloire de l'émir « petit-fils d'Ambron », l'émir échappe pour de bon, avec ses compagnons et son butin. L'*Escorialensis* seul nous a con-

de l'armée arabe et le livra à Pétronas, qui, victorieux, revint dans la capitale et y reçut le titre de magistros (1).

Il est possible que ce soit dans cette bataille que périt le fameux chef des Pauliciens Karbéas, dont la mort est effectivement rapportée à l'année 863 (2).

Cette bataille dans le pré de Gyrin eut lieu le vendredi 3 septembre 863 (3).

Les Byzantins, après cette victoire, poussèrent plus loin à l'Est et jusqu'à la frontière de Mésopotamie. A cette nouvelle, revenant d'Arménie, 'Alī-ibn-Yaḥyā (4) marcha contre eux avec la population de Mīyāfāriqīn et de Silsila (5), mais au mois de ramaḍān de la même année (18 octobre-16 novembre 863), il périt avec environ quatre cents des siens (6).

servé une liste des « cinq pallikares », compagnons de l'émir. Malheureusement, ce passage paraît bien corrompu :

καὶ ἐγὼ ἐκυνήγουν, ἀγοῦροι μου, μετὰ πέντε παλληκάρια
μὲ τοῦ Μουσὶ τὸν υἱὸν καὶ μὲ τὸν ἀπὸ Χάλπην,
τὸν ἔγγονον τοῦ γέροντος τοῦ Μαιακῆ καὶ ἄλλους τρεῖς στρατιῶτες.

La même tradition, également très déformée, se trouve dans le Sayyid Baṭṭāl (H. Ethé, *Die Fahrten des Sajjid Batthal*, t. II, Leipzig, 1871, p. 205 ; cf. les curieuses variantes de la note 97, p. 313). Notons surtout ce passage : « Abdulwahhāb mit acht hochberühmten Genossen dagegen schlug sich kämpfend durch bis zu einer Burg » (« bis zur Festung Lārenǧān » cod. 219, 218, Vindob.). Cette fuite à Lārenǧān ressemble à la fuite dans le Kharsianon.

(1) A la fin de son récit de cette bataille, Génésius ajoute : « A ce que disent certains, Bardas lui aussi aurait assisté à cette victoire ; et c'est à cause d'elle qu'il aurait été promu à la dignité de César le jour de Pâques de la 10e indiction ». Le chiffre de l'indiction, toutefois, convient à 862, non à 863. Cf. Hirsch, *Byzantinische Studien*, pp.157-158. Voyez plus haut, p. 254, note 1.

(2) En 249 de l'hégire = 24 février 863 - 12 février 864. Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, VIII, p. 75.

(3) Ṭabarī, III, p. 1509 : Vendredi à la mi-raǧab 249 = Vendredi 3 septembre 863 [App., p. 325] ; Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, VIII, p. 73 : Vendredi 15 raǧab.

(4) Qui venait d'être nommé gouverneur d'Arménie et d'Aḏarbaïǧān. 'Alī périt à Halōrās (Yaqūt, II, 255). Cf. Markwart, *Südarmenien und Tigrisquellen, Index*.

(5) Ibn-Khordāḏbeh mentionne une chaîne de montagnes ainsi nommée sur le Haut Tigre : le nom même, en arabe, signifie « chaîne ». Cf. Ibn-Khordāḏbeh, ed. De Goeje, p. 174 et 135. Cf. Yāqūt, III, p. 115-116 s. v. Silsilānī.

(6) Ṭabarī, III, p. 1509-1510. Ya'qūbī, II, p. 606 [App., p. 325 et 277]. Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, VIII, p. 74.

Relations avec les Arabes d'Orient. (864-867).

La victoire des Byzantins en 863 eut certes une importance décisive. Deux grands et puissants ennemis de Byzance avaient disparu (1). Mais il restait les Pauliciens, et les Arabes de Mélitène n'étaient qu'affaiblis. Aussi, pendant les dernières années de Michel III, la paix ne fut-elle pas complète.

En 864 et 865, le commandant arabe Balkāğūr fit des campagnes d'été très fructueuses ; pendant la dernière de celles-ci, en mai 865, il s'empara d'une forteresse où se trouvaient d'importants approvisionnements, et fit prisonniers beaucoup de nobles Byzantins (2).

Cependant, la position du calife Musta'īn était très chancelante. Pendant toute la durée du califat, l'anarchie régna, depuis la ville sainte de La Mecque jusqu'à Mōṣul, Ḥomṣ et Iṣfahān ; partout il y avait des troubles. Le parti turc, tout-puissant dans l'Empire, menaçait le calife lui-même. Musta'īn épouvanté, essaya de s'enfuir de Samarra à Bagdad, ce qui provoqua la rupture définitive entre lui et les Turcs, lesquels proclamèrent à Samarra Mu'tazz calife. Bagdad se prépara à résister, mais dut céder à la force des armées turques. Musta'īn renonça au trône au profit de Mu'tazz et dut se retirer pour le reste de ses jours à Médine. C'est en janvier 866 que Mu'tazz fut porté au pouvoir par les Turcs (3).

Son règne n'entre plus dans le cadre du présent travail, d'autant plus que les sources ne mentionnent aucune espèce de conflits avec les Arabes d'Orient jusqu'au mois de septembre 867, date de la mort de Michel III.

(1) Bury (p. 284 note 4) estime que le chant de victoire rapporté par Constantin Porphyrogénète (*Caer.* I, 69, p. 322) a retenti dans l'Hippodrome à l'occasion du triomphe de 863 *Ἄκτα ἐπὶ μεγιστάνῳ ἀμειρᾷ ἐν πολέμῳ ἡττηθέντι καὶ ἀναιρεθέντι.*

(2) Ṭabarī, III, p. 1534, 1615, 1621. Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 110- [App., p. 326].

(3) Weil, *op. cit.*, II, p. 387-389. Muir, *The Caliphate*, p. 530-531.

Relations avec les Arabes d'Occident (862-867).

1. — Crète.

Les relations avec les Arabes d'Occident, ceux de Crète et de Sicile, pendant les derniers temps du règne de Michel III, ne se distinguent point par un caractère particulièrement pacifique.

Le 10 août 862, les Arabes de Crète, ayant dévasté l'île de Mytilène, débarquèrent à l'Athos près du vieux monastère de Vatopédi, y pénétrèrent, emmenèrent les moines en esclavage et brûlèrent leur église, après quoi ils retournèrent en Crète.

Bientôt après, les Arabes firent une seconde visite à l'Athos et capturèrent encore des moines. Les derniers habitants de l'Athos, terrorisés par ces agressions nécessaires, vidèrent les lieux et l'Athos redevint un désert.

En 866, les Arabes assaillirent la petite île de Néon, non loin de l'Athos, où se cachait avec ses confrères le fameux anachorète athonite Euthyme, « afin d'y vivre, comme en un port tranquille, pour Dieu seul ». Les Arabes les firent prisonniers mais, bientôt après, les redébarquèrent dans ce même îlot. Mais les ascètes abandonnèrent l'île de Néon et retournèrent à l'Athos (1).

Les Byzantins durent alors envisager des mesures de défense sérieuses contre les Arabes de Crète.

Au printemps de 866 une expédition fut entreprise contre les Arabes de Crète. Elle ne produisit, il est vrai, aucun résultat, car, dès le début, elle fut arrêtée par la mort violente de Bardas.

Ce dernier, aspirant au pouvoir, comme on le sait, avait fait périr l'excellent administrateur Théoctiste ; après quoi,

(1) *Σ. Καλλίγας*, *'Αθωνιάς*, 1863, p. 24 (publiée à l'Athos). Porphyre Uspenskij, *Vostok Hristianskij*, IIIe partie, *Afon monašeskij*. Kiev, 1877, p. 28, 31, 34. La source principale est la *Vie d'Euthyme l'Athonite*, L. Petit, *Revue de l'Orient Chrétien*, VIII (1903), p. 189. Cf. Iv. Sokolov, *Le Monachisme dans l'église byzantine du milieu du IXe au début du XIIIe siècle*, Kazan, 1894, p. 220. Emm. Miller, *Le Mont Athos, Vatopédi, l'île de Thasos*, Paris, 1889, p. 64.

il était devenu le puissant et actif vice-empereur : Michel lui décerna même le titre de César.

Mais les compagnons de débauche de l'empereur Michel insinuèrent dans son âme la méfiance contre celui-ci. De plus, l'activité même de Bardas, tendant à améliorer le fonctionnement de la justice, à déraciner les abus dans l'armée, à régler les affaires ecclésiastiques, à protéger l'instruction publique, était opposée par ses partisans à la vie trop libre, dégradante pour la dignité impériale, que certains attribuaient à Michel. Michel apprit ces critiques. Le futur empereur Basile, alors grand favori de Michel, dut profiter de ces dispositions de l'empereur. Il mit tout en œuvre pour faire périr Bardas.

Tous comprenaient que ses jours étaient comptés. L'empereur permit finalement à Basile et à l'Arménien Symbatios, patrice et logothète du Drome, de tuer son oncle (1).

Précisément, à ce moment-là, se préparait l'expédition qui devait reconquérir la Crète (2).

Bardas sentit la menace dirigée contre lui. Avant de partir en campagne, l'empereur et Basile, en présence du patriarche Photius, tenant les Saints Dons, affirmèrent sous serment à Bardas qu'il pourrait sans crainte partir en campagne avec eux ; Bardas lui-même, dans sa prière, demanda son intercession à la Vierge *Ὁδηγήτρια* (ou *Παναγία τῶν Ὁδηγῶν*) dont il implora l'image miraculeuse (4).

L'empereur qui, en avril 866, partit en guerre avec une

(1) Finlay, *A History of Greece*, ed. by Tozer, vol. II, p. 191-193.

(2) Cont. Hamart., p. 739-742 = Leo Gramm., p. 243-245. Sym. Mag., p. 678-679. Genes., p. 103-107. Cont. Theoph., p. 204-206. c. 41. Cedr., II, p. 179-181. Zonaras, ed. Dind., vol. IV, p. 20-22, XVI, c. vii. Nicetas Paphlag., *Vita S. Ignatii* (Migne, *P.G.*, t. 105), p. 536.

(3) Cont. Hamart., p. 740.

(4) Voy. Kondakov, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople* (*Trudy du VI*e *Congrès archéologique d'Odessa*, 1884), Odessa, 1887, p. 15 : « la plus ancienne mention de la fameuse *ὁδηγήτρια* (*Θεοτόκος τῶν ὁδηγῶν*) se trouve chez Zonaras à propos de l'expédition du César Bardas contre la Crète. » Affirmation inexacte, car cette même mention se trouve chez des écrivains antérieurs : Cont. Theoph., p. 204. Cedr., II, p. 179.

grande armée s'arrêta sur la côte d'Asie Mineure dans le lieu dit *Κῆποι* (« Jardins ») près de l'embouchure du Méandre, où l'on décida d'en finir avec Bardas (1).

Le 21 avril 866, Bardas se présenta à l'empereur, en le priant de ne pas hésiter mais d'envoyer le plus tôt possible ses troupes en Crète. A ce moment, Basile le frappa de son épée ; les autres conjurés, en présence même de l'empereur, taillèrent en pièces son oncle, le César (2).

On décida de différer l'expédition. Michel retourna dans la capitale, dont la population, exaspérée contre l'empereur et mécontente du meurtre, attribuait à la mort de Bardas l'insuccès de l'expédition (3).

2. — Sicile.

En Sicile, pendant les dernières années du règne de Michel, en dépit de petits succès des Byzantins, les Arabes, de plus

(1) Nicet. Paphl., Migne, P.G.,105, p. 536. Cont. Hamart., p. 740 : *κατέλαβεν ἐν τῷ θέματι Θρᾳκησίων. ἀπλικευσάντων δὲ αὐτῶν εἰς Κήπους*. Genes. (p. 103) ne parle que des *Κῆποι*. Cont. Theoph. (p. 204) : *ἐν τῷ θέματι τῶν Θρᾳκησίων ἐπέβησαν κατὰ Κήπους*. Plus loin, dans son histoire du règne de Basile le Macédonien, le Continuateur de Théophane précise encore le site de *Κῆποι* : *τόπος δὲ οὗτος κατὰ τὴν πρὸς Μαιάνδρῳ τῶν Θρᾳκησίων παράλιον* (p. 236). Les sources, donc, placent résolument *Κῆποι* dans le thème des Thracésiens. Il en résulte que ce thème (en dépit de Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 111) s'étendait au Sud du Méandre. Car *Κῆποι* est identifié. Sur les cartes italiennes figure, au Sud de l'embouchure du Méandre, le port de Gipo, Chipo, Qipo ou Gippo, c.-à-d. *Κῆπο*. Cf. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter* (*Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften zu Wien*. Philos.-hist. Kl. B. 124, 1891), p. 36.

(2) La date exacte est donnée par Genes. (p. 106) et le Cont. de Théoph. (p. 206) : *μηνὶ Ἀπριλλίῳ εἰκάδι πρώτῃ ἰνδικτιῶνος τεσσαρεσκαιδεκάτης*. 14e ind. = 866. Le départ de l'expédition n'eut lieu qu'après la fête de Pâques, cf. Cont. Hamart., p. 740 : *ἀπὸ δὲ τῆς ἑορτῆς τοῦ ἁγίου Πάσχα ἀπάρας ὁ βασιλεύς*. L'histoire du meurtre de Bardas est racontée avec maint détail légendaire, concernant ses pressentiments et les prédictions qui lui avaient été faites de sa mort. Pâques en 866 commençait le 7 avril.

(3) Si l'on en croit la Vie (abrégée) de Serge le Nicétiate et une lettre de Photius, l'expédition aurait tout de même débarqué en Crète. Cf. *Byzantion*, VIII (1933), p. 526 sqq.

en plus, se rendirent maîtres de l'île et s'efforcèrent de conquérir le dernier point d'importance, demeurant entre les mains des Grecs : Syracuse. Ils y réussirent dès le règne suivant, celui de Basile le Macédonien.

Après la mort d'al-ʿAbbās (861), les Arabes de Sicile choisirent comme chef son oncle Aḥmed-ibn-Yaʿqūb. Cette élection fut approuvée en Afrique (1). Mais dès le mois de février 862, Aḥmed-ibn-Yaʿqūb fut déposé ; et le fils de feu al-ʿAbbās, ʿAbdallāh fut proclamé à sa place, ce que n'admit point, toutefois, la cour de Cairouan en Afrique (2).

Non content de cela, ʿAbdallāh, en 862 [248 de l'hégire = 7 mars 862 - 23 février 863], envoie contre les Grecs Rabāḥ, qui, après avoir perdu une bataille, revint à la charge et conquit quelques forteresses : Ğebel-Abī-Melik, Qalʿat-al-Armanīn (« forteresse des Arméniens ») et Qalʿat-al-Mušāriʿa (3).

Mais ce nouveau gouverneur de la Sicile arabe devait, cinq mois après son élection, que les Aglabites refusèrent de ratifier, céder la place à un nouveau chef, envoyé d'Afrique, l'Aglabite Khafāğa-ibn-Sufyān, qui arriva à Palerme en juillet 862 (ğumādā I. 248 = 3 juillet - 1er août 862) (4).

(1) *Al-Bayān*, ed. Dozy, p. 106, dans et Amari, *vers.* II, p. 12-13. [App. p. 377]. Nuwaïrī, Amari dans *testo*, p. 433 ; *vers.*, II, p. 122 [App. p. 385]. Ibn-al-Aṯīr ne parle pas de ce gouverneur.

(2) Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 68, Amari, et dans *vers.*, I, p. 382 [App., p. 368]. Nuwaïrī, Amari dans *testo*, p. 433 ; *vers.* II, p. 122. [App., p. 385].

(3) La situation de ces trois forteresses est inconnue. V. Amari, *Storia*, I, p. 343 (2e éd., I, p. 480-481). *Biblioteca*, *vers.* I, p.382 [App., p.368]. Ibn-al-Aṯīr, ed.Tornberg, VII, p. 698 et dans Amari, *vers.* I, p.382. App., p.368]. *Al-Bayān*, ed. Dozy, p.106, et dans Amari, *vers.*, II, p. 13. [App., p. 378]. Le nom de Qalʿat-al-Armanīn provient de ces Arméniens qui, en 793, après une conspiration, furent relégués dans la lointaine Sicile, dans cette « Sibérie de l'Empire byzantin » (Amari, *Storia*, I, p. 223 ; 2e éd., I, p. 348) avec cet opprobre marqué sur le front : *Ἀρμενιάκος ἐπίβουλος*. Theoph. Chronogr., ed. de Boor, I, p. 469. Voy. Lancia di Brolo, *Storia della Chiesa in Sicilia*, II, 197. A propos de l'identification des trois forteresses, cf. la note de l'éditeur dans Amari, *Storia*, 2e éd., I, p.480-481 ; à remarquer aussi que la traduction de al-Armanīn par « Arméniens » est douteuse.

(4) Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 68-69, et dans Amari, *versione* I, p. 383 [App. p. 368]. Nuwaïrī dans Amari, *testo*, p. 433 ; *vers.* II, p. 122 [App., p. 385]. Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 183.

Demeurant lui-même à Palerme, le nouveau commandant envoya son fils Muḥammad (1) dans les environs de Syracuse, mais ce dernier fut battu par les Byzantins et forcé de se replier sur Palerme (2).

En février ou en mars de l'année 864 (muḥarrem 250 = 13 février - 15 mars 864), grâce à un transfuge byzantin, qui montra la route aux Musulmans, les Arabes s'emparèrent de l'importante et riche cité de Noto, et ensuite également de Scicli (3), endroit situé à l'angle sud-est de l'île (4).

En 865, Khafāğa dévasta les environs de Castrogiovanni (5), et arriva jusqu'à Syracuse. Mais son fils, Muḥammad, tombé dans une embuscade, perdit mille cavaliers (6).

Il est possible que ce soit en liaison avec l'expédition de Khafāğa contre Syracuse qu'eurent lieu certaines opérations de la flotte musulmane : celle-ci, la même année, dans la baie de Syracuse, s'empara de quatre *chelandia* grecs (7).

(1) Ibn-al-Aṯīr donne, semble-t-il, le nom de Maḥmūd [VII, p. 69 [App., p. 369]. Mais probablement la leçon Maḥmūd est à conserver ; Khafāğa pouvait bien avoir deux fils, Moḥammad et Maḥmūd, comme l'observe Amari, *Bibl. ar. sic.*, *versione*, I, p. 383, nota 2, et *Storia*, 2e éd., I, p. 481.

(2) Ibn-al-Aṯīr, ed. Tornberg, VII, p.69, et dans Amari, *vers.* I, p. 383 [App., p. 369]. Cf. Ibn-Khaldūn (Amari, *versione*, II, p. 188), qui parle erronément d'une victoire de Muḥammed. Voy. Amari, *Storia*, I, p. 344, n. 2 ; 2e éd., I, p. 482, nota 1).

(3) Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 69, et dans Amari, *vers.*, I, p. 383 [App., p. 369]. *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 30 : *παρεδόθη τὸ Νέτος* (*Νότος*) *τὸ α'*, *ἰνδ. ιβ'*, et dans Amari, *versione*, p. 278 [App., p. 346] Ibn-Khaldūn dans Amari, II, p. 183.

(4) Moltedo, *Il libro de' comuni*, p. 579. Giordani, *Indice generale*, p. 422-423. Vito Amico, *Dizionario topografico*, II, p. 470-476.

(5) Il est difficile d'imaginer que les Musulmans aient abandonné si tôt la forteresse de Castrogiovanni dont la conquête leur avait coûté tant de peine ; c'est pourquoi, ou bien dans le texte d'al-Bayān il faut écrire ce nom autrement, ou bien il faut voir ici quelques points occupés par les chrétiens aux environs de Castrogiovanni. Voy. al-Bayān, éd. Dozy, p. 107-108, et dans Amari, *vers.* II, p. 13. [App., p. 378]. Amari estime possible que les Musulmans aient abandonné Castrogiovanni (*Storia*, I, p. 345 ; 2e éd. I, p. 483).

(6) Al Bayān, ed. Dozy, p. 108 [*App.*, p. 378].

(7) *Cronaca di Cambridge*, ed. Cozza-Luzi, p. 30 *ἐπιάσθησαν τὰ τέσσαρα χελάνδια ἐν Συρακούσῃ ἰνδ. ιγ'*, et dans Amari, *vers.*, I, p. 278 [App., p. 346].

En 866 (252 de l'hégire = 22 janvier 866 - 10 janvier 867), Khafāğa marcha contre Syracuse, d'où il repartit vers le Nord. Près de l'Etna lui apparurent les délégués de la ville de Taormina [1], avec une proposition d'entrer en pourparlers. Khafāğa envoya pour cela dans la ville sa femme et son fils Muḥammad, avec lesquels la population de Taormina conclut un traité, bientôt rompu par les habitants. Muḥammad fut alors envoyé contre Taormina. Il prit la ville et réprima bientôt le soulèvement des Tauroméniens.

La même année, Noto, que les Arabes avaient reperdue, fut reprise par eux [2] ; le même chose arriva pour Raguse, dont une partie des habitants en vertu d'un nouvel accord, furent autorisés à sortir de la ville avec leurs biens. Tout le reste passa entre les mains des Musulmans, comme butin de guerre [3].

En même temps, Khafāğa s'empara par capitulation d'al-Gīrān [4] et de quelques autres villes ; il en emportait de vive force six autres, mais, étant tombé malade, il rentra à Palerme.

Dans l'été de 867, guéri, à ce qu'il paraît, il se mit en marche contre Syracuse et Catane, dévasta leurs territoires, détruisit les moissons. Des colonnes arabes parcouraient alors toute la Sicile [5].

(1) AMARI estime possible d'apercevoir dans ce nom celui de la ville de Troina ou, comme on l'appelait jadis, Traina, à l'Ouest de l'Etna, comme au XIe siècle, à l'époque de la conquête normande (*Storia*, I, p. 347). Cf. HARE, *Cities of Southern Italy*, p. 403-404. VITO AMICO, *op. cit.*, II, p. 631-635.

(2) *Cronaca di Cambridge*, ed. COZZA-LUZI, p. 30 : *παρεδόθη τὸ Νέτος τὸ β', ἰνδ. ιδ'*, et dans AMARI, *versione*, I, p. 278 [App., p. 83].

(3) IBN-AL-AṮĪR, ed.TORNBERG, VII, p. 69, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 384 [App., p. 368-369] *Cronaca di Cambridge*, ed. COZZA-LUZI, p. 30 : *παρεδόθησαν οἱ 'Ρογοὶ·τὸ β' ἰνδ. ε'*, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 279 [App., p. 346].

(4) AMARI identifie ce nom avec « *La Terra di Grotte* », aux environs de Girgenti (*Storia*, I, p. 348 ; 2e éd., I, p. 486) ; pour la question de l'identification d'al-Gîrân, cf. aussi ci-dessus, p. 187, note 5, bien qu'il ne soit pas absolument sûr que al-Girân mentionné ici soit la même localité que Ḥiṣn al-Gīrān.

(5) IBN-AL-AṮĪR, ed. TORNBERG, VII p. 69, et dans AMARI, *vers.*, I, p. 384. [App., p. 369] IBN-KHALDŪN dans AMARI, vers. II, p. 184).

En septembre 867 fut tué, comme on sait, l'empereur Michel III. L'on vit alors monter sur le trône Basile, le fondateur de l'illustre dynastie macédonienne.

3. — Italie Méridionale.

L'Italie présentait un bien triste tableau pendant les années soixante du ixe siècle. Déchirée par les luttes intestines de Bénévent avec Salerne, de Naples avec Capoue, de Capoue avec Salerne, des Capouans entre eux, de l'archevêque de Capoue contre les fils de son frère germain, l'Italie se reconnut impuissante à forcer le seigneur musulman (2) de Bari à s'éloigner des frontières italiennes.

On reconnut, en désespoir de cause, de nouveau l'empereur Louis II, qui, ayant appelé sous les armes tous ses vassaux italiens, parut en personne au Mont Cassin l'an 867, mais fut battu par le seigneur musulman de Bari.

Voyant son insuccès, Louis décida de s'accorder avec l'empereur byzantin, qui alors était Basile le Macédonien.

(1) Amari, *Storia*, I, p. 375-378.

(2) Sultan serait un anachronisme. On avait cru que le nom Saudan, Saugdan, Sotanes etc. des chroniqueurs latins et byzantins, au lieu d'être un nom propre, était le titre *sulṭān* latinisé. La publication d'al-Balāḏurī en 1866 a prouvé qu'il s'agissait du nom propre Sawdān, porté par le dernier prince musulman de Bari. Voir maintenant la 2e éd. de Amari, *Storia*, t. I, p. 497-525 ; et sur tout ceci — Vasiliev a négligé, en général, l'Italie méridionale — lire Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire Byzantin*, p. 64-74, et le résumé de la situation à la veille de l'avènement de Basile, p. 75.

Enfin, s'appuyant sur Gay, mais remontant partout aux sources, Hartmann, dans sa *Geschichte Italiens im Mittelalter* III, 1, a consacré tout un chapitre (le septième, p. 231 sqq.) à *Kaiser Ludwig's Glück und Ende*. Voyez surtout p. 265-268.

APPENDICE

A. TRADUCTIONS D'AUTEURS ARABES

I

IBN-QUTAÏBA.

(mort en 884-885 ou 889)

Abū-Muḥammed-ʿAbd-Allāh-ibn-Muslim-ibn-Qutaïba naquit à Kūfa ou Bagdād l'an 213 de l'hégire (828), étudia la théologie à Bagdād, fut quelque temps qāḍī de la ville de Dīnawar dans la province d'al-Ǧibāl, ce qui lui a valu son surnom d'al-Dīnawarī. Ibn-Qutaïba mourut l'an 270-271 de l'hégire (884-885), ou, ce qui est plus vraisemblable, au mois de raǧab de l'année 276 (novembre 889) (1).

L'histoire d'Ibn-Qutaïba a été publiée par Wüstenfeld (2).

Extraits d'Ibn-Qutaïba.

(Édition Wüstenfeld, p. 199).

Ensuite Ma'mūn partit pour Tarse au mois de muḥarrem de l'an 215 (28 février - 29 mars 830). Et il attaqua les Rūm et conquit les forteresses de Qurra, de Kharšana et de Ṣamalū. Il se rendit ensuite à Damas, puis partit pour l'Égypte, puis retourna à Damas.

Ensuite, il partit en campagne contre les Rūm en 217 (7 février 832-26 janvier 833). Et cette année-là, Lu'lu'a fut prise, et il ordonna la construction de Tyane. Ensuite Ma'mūn revint et partit pour Raqqa.

Ensuite il retourna en territoire grec et mourut près de la rivière al Baḏandūn le 17 du mois de raǧab de l'année 218 (7 août 833). Et son corps fut transporté à Tarse et enterré là-bas.

(1) Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, Goettingen, 1882 (*Abhandlungen der K. Ges. der Wiss. zu Göttingen*, XXVIII), nº 73, p. 24. C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Bd. I, Weimar, 1898, p. 120-121.

(2) Ibn Coteiba's *Handbuch der Geschichte*, hrsg. von Wüstenfeld, Göttingen 1850. Le texte a été réédité au Caire, sur l'édition de Wüstenfeld, en 1300 hég. (1883).

(Sous Muʿtaṣim), les Rūm assiégèrent Zibaṭra. Et Abū Isḥāq se mit en campagne. Il envahit le pays grec au mois de ǧumādā I 223 (31 mars - 29 avril 838), et prit ʿAmmūriya au mois de ramaḍān de la même année (27 juillet - 25 août 838).

II

BALĀḎURĪ.

Abu'l-ʿAbbās-Aḥmed-ibn-Yaḥyā-ibn-Ǧābir-al-Balāḏurī, Persan d'origine, vécut au IXe s. de notre ère à Bagdād, fut un familier du calife Mutawakkil, jouit de la faveur et de la considération du calife Mustaʿīn, et fut choisi par Muʿtazz, pour être le précepteur de son fils ʿAbd Allāh, poète et calife d'un jour (1). L'historien reçut plus tard son surnom de Balāḏurī, lorsque par hasard il prit une dose trop forte de belāḏur, c'est-à-dire d'anacardium, ce qui altéra fatalement son jugement ; il fut envoyé dans un asile où il mourut en 279 de l'hégire (3 avril 892-22 mars 893) (2).

Son ouvrage historique, le *Livre de la Conquête des pays*, si précieux pour l'époque des premières conquêtes arabes, a été publié par de GOEJE (3). Il en existe une traduction allemande partielle de Oskar RESCHER et une traduction anglaise, de Philip K. HITTI et MURGOTTEN, 1929.

Les informations de Balāḏurī, qui vécut au IXe s., ont la valeur incomparable d'un témoignage contemporain. Malheureusement ce qu'il nous dit des guerres arabo-byzantines au temps de la dynastie d'Amorium est excessivement maigre et fragmentaire. En revanche nous pouvons accepter avec une entière confiance toutes ses assertions ; ainsi nous considérons comme un fait historique incontestable cette ambassade de l'empereur grec au calife, chargée de demander un armistice en 210 de l'hégire (avril 825- avril 826),

(1) Sur cet ʿAbd Allāh et son œuvre poétique, cf. C. BROCKELMANN, *Gesch. d. arab. Literatur*, Bd. I, Weimar, 1898, S. 80-81.

(2) WÜSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber u. ihre Werke*, Goettingen, 1882, S. 25-26, n° 74. C. BROCKELMANN, *op. cit.*, S. 141-142.

(3) AL-BELADSORI, *Liber expugnationum regionum*, ed. DE GOEJE, Lugduni-Batavorum, 1865-1866.

rapportée par lui, bien qu'aucune autre source ne nous en parle.

Extraits de Balāḏurī.

(De Goeje, p. 167).

Muḥammad ibn Yūsuf al Marwazī, connu sous le nom de Abū Sa'īd, construisit une forteresse sur le rivage d'Antioche après l'attaque des Grecs contre son rivage (ou sa marine) au temps du calife Mu'taṣim billāh.

(De Goeje p. 170).

Sīsiya (Sīs) est la ville de Tall 'Aïn Zarba ; elle fut reconstruite, sous le calife Mutawakkil, par 'Alī ibn Yaḥyā al Armanī. Ensuite les Grecs la détruisirent.

(De Goeje, p. 191-192).

Lorsque Ma'mūn était calife, les Grecs attaquèrent Zibaṭra, la détruisirent, tombèrent sur les troupeaux de ses habitants, qui étaient à la pâture, et enmenèrent le bétail. Et Ma'mūn ordonna de réparer Zibaṭra et de la fortifier. Une ambassade du tyran grec arriva l'an 210 (24 avril 825-12 avril 826) avec une demande de paix. Le calife ne lui donna pas, sur ce point, de réponse favorable ; par contre, il écrivit aux commandants des forteresses de la frontière de pénétrer en territoire grec. Ils firent un grand massacre, soumirent le pays et remportèrent une grande victoire : mais (lors de cette invasion) périt Yaḳzān ibn 'Abd al A'lā ibn Aḥmad ibn Yazīd ibn Usaïd al Sulamī. Ensuite les Grecs marchèrent contre Zibaṭra au temps du califat de Mu'taṣim billāh Abū Isḥāq ibn al Rašīd, tuèrent les hommes, enmenèrent en captivité les femmes et détruisirent Zibaṭra. Cela blessa et irrita le calife, qui envahit le pays grec, arriva jusqu'à 'Ammūriya, et avant même d'être arrivé jusque là, détruisit quelques villes. Il assiégea 'Ammūriya, la prit, tua les guerriers, réduisit en captivité les femmes et les enfants. Ensuite il détruisit 'Ammūriya, ordonna de reconstruire Zibaṭra, la fortifia et l'arma. A la suite de cela, les Grecs s'efforcèrent encore d'atteindre cette dernière ville, mais ne purent s'en emparer.

(de Goeje, p. 199).

Le tyran grec avait marché contre Qāliqalā pendant le califat de Mu'taṣim, et battu ses murs, au point qu'ils faillirent s'écrouler. Mu'taṣim dépensa pour la remettre en état 500.000 dirhems et la fortifia.

Sicile.

(De Goeje, p. 235).

Ce fragment est traduit en italien par Amari dans sa *Biblioteca arabo-Sicula*, v. I, Torino et Roma, 1880, p. 268.

La maison (ou famille) d'al Aglab ibn Sālim, l'Africain, conquit en Sicile plus de vingt villes, et celle-ci (la Sicile) se trouve aux mains des Musulmans (1). Et Aḥmad ibn Muḥammad ibn al Aglab, au temps du califat de l'émir des croyants Mutawakkil ʿala'llāh conquit en Sicile Qaṣr Yāna (Castrogiovanni) et la forteresse de Galyānuh (Gagliano).

Crète.

(de Goeje, p. 236).

Ensuite la Crète fut envahie, au temps du calife Ma'mūn, par Abū Ḥafṣ ʿOmar ibn ʿĪsā al Andalusī, connu sous le surnom de Crétois. Il s'empara d'une forteresse, où il s'installa. Ensuite il continua à conquérir la Crète, ville par ville, jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans l'île un seul Grec. Et il détruisit leurs forteresses.

III

YAʿQŪBĪ.

(mort à la fin du ixe siècle).

Ibn-Wāḍiḥ-al-Yaʿqūbī, un šīʿite, un quasi contemporain des événements racontés dans ce livre, a vécu jusqu'à l'année 260 environ de l'hégire (873-874), en Arménie, où vraisemblablement il écrivit son livre, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, *De Imperio Byzantino*. Il passa quelque temps dans le Khorāsān, fit un voyage dans l'Inde, puis se fixa en Egypte, où il jouit de la faveur des Ṭūlūnides ; de là il gagna l'Afrique occidentale (Magrib).

(1) Probablement il faut traduire : « lesquelles se trouvent [encore] ». C'est ainsi que le texte a été interprété par O. Rescher, El-Belâdorî's « *Kitâb futûḥ el-buldân* » ins Deutsche übersetzt, 2. Lieferung, s. l. [Stuttgart], 1923, p. 270.

C'est ici que Ya'qūbī écrivit trois ouvrages. Le premier, une histoire de la conquête de l'Afrique par les Musulmans, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Mais nous avons son « Liber Regionum » (1) et son « Historia » (2). BROCKELMANN, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, IV,1216 (art. Ya'qūbī), dit : « Il semble avoir encore écrit en Orient son « Histoire universelle » qu'il continua jusqu'à l'année 259 (872) ». Voilà le peu que nous savons de la vie de cet écrivain (3).

L'histoire de Ya'qūbī se divise en deux parties : la préislamique, qui occupe la première partie du texte publié, et l'islamique qui occupe la seconde moitié. Malheureusement, dans le manuscrit de Cambridge, le seul connu de cette histoire, l'introduction à la première partie de Ya'qūbī, où selon toute vraisemblance il parlait de ses sources, ne s'est pas conservée. L'histoire de Ya'qūbī, écrite aux environs de l'année 880, mène (4) le récit des événements jusqu'à cette époque. Elle les termine par un bref récit des faits de 873 (sous le calife Mu'tamid 870-892).

La question des sources de Ya'qūbī, spécialement dans sa première partie, a intéressé les savants, et ils lui ont consacré plusieurs articles (5). Les renseignements de Ya'qūbī sur la période qui nous intéresse ont une valeur incontestable.

Nous ne trouvons rien chez lui sur l'époque de Michel II.

En revanche, sur l'époque de Théophile, Ya'qūbī a des indications très précieuses, mais brèves. Particulièrement intéressants sont ses renseignements sur les campagnes du règne de Théophile,

(1) En 1860 DE GOEJE décrivit cet ouvrage et publia le texte de la description de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. DE GOEJE, *Descriptio al-Maghribi sumpta ex Libro Regionum al-Jaqubi*. Lugd. Batav., 1860. Pour la première fois ce traité a été publié complètement par JUYNBOLL, *Liber Regionum*, Lugd. Batav. 1861. Nouvelle édition de DE GOEJE, *Kitâb-al-Boldân*, dans la *Bibliotheca geographorum arabicorum*, vol. VII, Lugd. Batav. 1892, p. 231-360.

(2) IBN WĀDHIH, qui dicitur AL-JA'QUBĪ *Historiae* ed. HOUTSMA, 2 vol., Lugd. Batav. 1883.

(3) DE GOEJE, *Ueber die Geschichte der Abbasiden von al-Jaqubi*, dans les Travaux du troisième congrès international des orientalistes à St-Pétersbourg. 1876. T. II, C, 155-156. DE GOEJE, *Bibliotheca geographorum arabicorum* VII, p. VII-VIII. HOUTSMA, *Al-Ja'qubī*, *Historiae*. Pars I, praef. p. VII. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Litteratur*, B. I, Weimar, 1898, p. 226-227.

(4) NÖLDEKE, *Houtsma's Ibn Wādhiḥ*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, B. 38 (1884), S. 153.

(5) Cf. par exemple NÖLDEKE, dans *Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellsch.* t. 38 (1884), p. 153-160. KLAMROTH, *Ueber die Auszüge aus griechischen Schriftstellern bei al-Ja'qūbī*, dans *Zeitschr. d. deutschen morgenl. Gesellsch.*, t. 40 (1886), p. 189-233, 612-638 ; t. 41 (1887), p. 415-442, où l'auteur analyse les passages de Ya'qūbī où il est question des écrits des anciens auteurs grecs.

pour les années 830, 831, 832 et 833 (1). Comme Ya'qūbī, qui écrivit avant Ṭabarī, est à peu près contemporain de notre période, nous devons accueillir son récit avec une grande confiance et le compter parmi nos sources fondamentales. Sur l'expédition de Zapetra, Ya'qūbī nous donne quelques détails fort intéressants (2).

Sur la prise d'Amorium il n'a que peu de chose (3), mais cette brièveté est compensée par le récit détaillé de Ṭabarī.

Pour l'époque de Michel III, Ya'qūbī qui, comparé avec Ṭabarī, ne nous donne aucun fait nouveau, sert au moins à confirmer la relation de celui-ci, à laquelle il ajoute par-ci par-là quelques détails.

Extraits de Ya'qūbī

Campagne de 830.

(Houtsma, II, p. 567-568).

Ma'mūn partit, se dirigeant vers le territoire grec au mois de muḥarrem de l'an 215 (mars 830) ; il fit la campagne d'été, prit Anqira, moitié par capitulation, moitié par le glaive, et la détruisit. Et d'elle s'enfuit le Patrice Manuel. Et Ma'mun prit la forteresse de Samalū (4), ensuite [p. 568] il s'en alla et s'arrêta à Damas.

Campagne de 831.

(Houtsma, II, p. 568).

Ma'mūn envahit le territoire grec en 216 (18 février 831- février 832) et prit 12 forteresses et un grand nombre de fortifications souterraines (*Maṭāmīr*) (5).

Ma'mūn apprit alors que le tyran grec s'était mis en campagne. Il envoya contre lui son fils al 'Abbās. Celui-ci le rencontra et le battit. Et Allāh donna la victoire aux musulmans. L'empereur grec Théophile envoya à Ma'mūn l'évêque son ministre, et lui écrivit une lettre dans laquelle il se nommait le premier. Ma'mūn dit : Je ne lirai pas une lettre de lui où il se nomme le premier. Et il

(1) Ya'qūbī, ed. Houtsma, II, p. 567-568, 569, 570-571, 573.
(2) Ya'qūbī, II, p. 580.
(3) Ya'qūbī, II, p. 580.
(4) Texte : Šamāl.
(5) Sur les Maṭāmīr, voyez ci-dessus, p. 111, le récit des événements.

renvoya la lettre. Alors Théophile, fils de Michel, lui écrivit : A 'Abdallāh, le plus noble des hommes, au roi des Arabes, de la part de Théophile, fils de Michel, empereur des Grecs... (1), et le pria d'accepter de lui 100.000 dīnārs et les prisonniers qui se trouvaient chez lui (ils étaient 7.000), à la condition que Ma'mūn restituât les villes et forteresses grecques qu'il avait conquises, et s'abstînt de lui faire la guerre pendant cinq années. Ma'mūn n'accepta pas, et s'en alla à Kaïsum en Mésopotamie, dans le Diyār-Muḍar.

Campagne de 832.

(Houtsma, II, p. 569-571.)

Le séjour de Ma'mūn à Miṣr (Egypte) dura 47 jours ; il s'y rendit le 10 du mois de muḥarrem, et en sortit le 27 du mois de ṣafar, de l'année 217 ; après avoir quitté Miṣr, il entra à Damas et y resta quelques jours après quoi il marcha vers la frontière byzantine et campa près d'Aḏana.

Cette même année 217 (7 février 832-26 janvier 833), Ma'mūn p. 570
envahit le territoire grec et se dirigea vers une des forteresses grecques, nommée Lu'lu'a, et l'assiégea quelque temps, sans pouvoir la prendre. Alors il construisit en face d'elle deux forteresses, et y laissa Abū Isḥāq avec des troupes : ensuite il s'en retourna, se dirigeant vers la ville de Salagūs, et laissa à sa place dans sa forteresse Aḥmad ibn Bisṭām. Abū-Isḥāq laissa, à sa place devant sa forteresse Muḥammad ibn al Farağ ibn Abu'l Laïṯ ibn al Faḍl. Et Ma'mūn leur envoya des provisions pour une année, et mit à la tête de toutes ses troupes 'Uğaïf ibn 'Anbasa. Mais les Grecs, maîtres de Lu'lu'a, trompèrent par ruse 'Uğaïf et le firent prisonnier. Et il resta un mois entre leurs mains. Les Grecs écrivirent à leur empereur, et il partit pour les joindre. Mais Allāh les mit en fuite sans combat, et les Musulmans qui se trouvaient dans les deux forteresses, s'emparèrent de son camp et prirent tout ce qu'il contenait. Lorsque les habitants de Lu'lu'a virent cela, et comme les assiégeants les serraient de prés,leur commandant recourut à la ruse. Il dit à 'Uğaïf : «Je te rendrai la liberté à condition que tu demandes à Ma'mūn de m'épargner ». Et 'Uğaïf s'y engagea.

(1) Lacune dans le texte arabe.

p. 571 Alors celui-là (le commandant grec) lui dit : « Je veux une caution ». Et 'Uğaïf lui dit : « Je te confierai mes deux fils ». Et ce dernier envoya à son lieutenant l'ordre de lui expédier deux [esclaves] chrétiens, valets de chambre ...(1) dans le plus bel apparat, et d'envoyer avec eux un certain nombre d'esclaves chrétiens en habits musulmans. Le lieutenant exécuta ses ordres. Et 'Uğaïf les remit aux Grecs et s'en alla. Lorsqu'il eut rejoint son armée, il leur écrivit (c'est-à-dire aux Grecs) : « Ceux qui sont entre vos mains sont des chrétiens et vous pouvez en faire ce que vous voulez ». Et le commandant grec lui écrivit : « Tenir parole est beau ; dans votre religion, c'est ce qu'il y a de mieux ».

Et 'Uğaïf accorda la vie sauve aux Grecs, prit Lu'lu'a et la peupla de Musulmans. Et l'an 218 (27 janvier 833-15 janvier 834) Ma'mūn partit pour Damas (2)......

Campagne de 833.

(Houtsma II, p. 573-574).

L'an 218 (27 janvier 833-15 janvier 834), Ma'mūn partit en expédition contre le pays des Grecs. Il avait fait ses préparatifs pour assiéger Amorium. Il disait : « J'enverrai chercher les Arabes (Bédouins), je les amènerai de leurs déserts et les installerai dans toutes les villes que je conquerrai, jusqu'à ce que j'attaque Constantinople ». Un ambassadeur de l'empereur grec vint le trouver pour l'inviter à conclure la paix et la trêve et lui proposer de lui remettre les prisonniers qu'il avait. Mais Ma'mūn n'accepta pas. Et lorsqu'il fut près de Lu'lu'a, il avança, s'arrêta quelques jours et mourut à l'endroit nommé Badandūn, entre Lu'lu'a et Tarse. Sa mort eut lieu le jeudi 17 rağab de l'an 218 (8 août 833, mais un vendredi).

p. 574 Ma'mūn fut enterré à Tarse dans la maison de l'eunuque Khāqān.

Campagne de Théophile contre Zapetra et Amorium.

(Houtsma, II, p. 580-581).

Les Grecs arrivèrent à Zibaṭra l'an 223 (3 décembre 837-22 novembre 838), tuèrent et réduisirent en captivité tous les habitants

(1) Passage corrompu et inintelligible.
(2) Ṭabarî : Raqqa.

de cette ville et les emmenèrent. Et lorsque la nouvelle en arriva à Muʿtaṣim, il se leva, quitta brusquement la salle du conseil, tint une réunion en plein air, et exhorta les hommes à faire campagne. Sur-le-champ, il distribua les soldes aux soldats, et | le jour même, p. 581
établit son camp à l'endroit nommé al ʿUyūn (1), sur la rive occidentale du Tigre. Il mit le Turc Ašinās à la tête de l'avant-garde, et partit le jeudi 6 du mois de ǧumādā 1 de l'an 223, entra en terre grecque et marcha vers Amorium. C'était une des plus grandes villes grecques et celle qui était le mieux équipée et avait la plus forte garnison. Le calife la tint étroitement assiégée. Quand le tyran grec l'apprit, il se mit en campagne avec une grande armée. Comme il s'approchait, Muʿtaṣim envoya Afšīn avec une grande armée. Et celui-ci rencontra le tyran, lui livra bataille, le mit en fuite et tua un grand nombre de ses guerriers. Et le tyran grec envoya à Muʿtaṣim une députation chargée de dire : « Ceux qui ont fait à Zibaṭra ce qu'ils ont fait, ont outrepassé mes ordres ; je reconstruirai la ville à mes frais, avec l'aide de mes propres gens. Et je restituerai tous les habitants que j'y ai faits prisonniers, je rendrai tous les prisonniers qui sont en terre grecque et je te livrerai les hommes qui ont commis des atrocités à Zibaṭra par la faute des Patrices ». Amorium fut prise le mardi 17 du mois de ramaḍān de l'année 223. Muʿtaṣim tua et fit prisonniers tous ses habitants, et prit Yātis, oncle de l'empereur grec. Il incendia et détruisit tout ce qui se trouvait sur son passage en territoire grec et s'éloigna.

Echange de prisonniers en 845.

(Houtsma, II, p. 588-589).

Le tyran grec écrivit, pour faire part de la grande quantité de prisonniers musulmans qui se trouvaient en son pouvoir, et proposer d'effectuer un échange. Wāṯiq y consentit, et envoya l'eunuque Khāqān (2), [un autre] connu sous le surnom d'Abū-Ramla, et un autre, Ǧaʿfar ibn Aḥmad al Ḥadā', qui était le commandant de l'armée, et il nomma gouverneur de la région frontière Aḥmad ibn Saʿīd ibn Salm al Bāhilī. Et ils partirent vers la rivière Lāmis, à la distance de deux journées de Tarse. A cet échange assistaient soi-

(1) Cf. Yakūt, *Geographisches Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, t. II, p. 766.
(2) Plusieurs points dans l'édition.

xante-dix mille (hommes) armés de lances, sans compter les hommes sans lances qui y étaient aussi. Abū Ramla et Ǧaʿfar al Ḥaddā' se tenaient sur le pont de la rivière, et chaque fois que passait un des prisonniers, ils l'interrogeaient sur le Coran. Et celui qui disait qu'il était créé, était racheté et recevait deux dinars et des vêtements. Et leur nombre atteignit cinq cents hommes et sept cents femmes. Cet échange eut lieu au mois de muḥarram de l'an 231.

Attaque de Damiette par la flotte byzantine.

(238 = 852-853).

(Houtsma, II, p. 596-597).

Le gouvernement de l'Égypte fut confié à ʿAnbasa ibn Isḥāq al Ḍabbī par al Muntaṣir, et il n'avait passé en Égypte que quelques mois, lorsque les Grecs attaquèrent Damiette avec 85 navires. Les Grecs tuèrent des Musulmans et incendièrent 1400 maisons. Le commandant de ces hommes s'appelait....... (1).

Ils firent prisonniers 1820 femmes musulmanes, mille femmes coptes et 100 juives, et firent main basse sur les armes et les marchandises diverses qu'ils trouvèrent à Damiette (2). Dans leur fuite, 2000 environ d'entre les habitants se noyèrent dans la mer. Les Grecs restèrent deux jours et deux nuits, après quoi ils s'éloignèrent.

Echange de prisonniers l'an 856.

(Houtsma, II, p. 599 à 600).

Le tyran grec envoya des députés et des présents ; ces derniers étaient en grand nombre. (Mutawakkil) répondit par l'envoi de présents beaucoup plus nombreux. Il envoya aussi l'eunuque Šunaïf qui était l'un de ses hommes de confiance et il le chargea de diriger l'échange. Cet eunuque arriva à Tarse l'an 241 (22 mai 855- 9 mai 856)

(1) Voyez *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 516-517, et plus loin, p. 315.

(2) Cf. Lane, *An Arabic-English Lexicon*, t. I, p. iv, p. 1381 : *saqaṭī*, things on which the sale is held in mean estimation. De Goeje, Gloss. *Bibliotheca geographorum arabicorum*, t. IV, p. 261 : *Mercium genus, quod species vocatur.*

Le commandant des régions de la frontière était Aḥmad ibn Yaḥyā al Armanī. Šunaïf s'avança sur le pont de la rivière Lāmis et appela les prisonniers : il avait fait venir de tous les lieux les prisonniers grecs qui se trouvaient sur son territoire et racheté les esclaves chrétiens.

(HOUTSMA, II, p. 606).

Mustaʿīn envoya Ǧaʿfar al Khayyāṭ l'an 249 (24 février 863-12 février 864) pour faire l'expédition d'été. Avec lui était ʿOmar ibn ʿAbdallāh al Aqtaʿ, gouverneur de Malaṭya. Lorsqu'ils entrèrent en territoire grec, ʿOmar demanda (à Ǧaʿfar) la permission d'y pénétrer plus avant. Il était à la tête de huit mille hommes. Les ennemis l'entourèrent, et lui-même et ceux qui se trouvaient auprès de lui subirent une défaite au mois de raǧab de l'an 249. Cette année-là, Mustaʿîn nomma ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī au gouvernement de l'Arménie, où la situation était troublée. Il se dirigea vers Mayyāfāriqīn. Les Grecs firent une invasion et pénétrèrent jusqu'au cœur des territoires musulmans. Des habitants de ces régions se rassemblèrent autour d'ʿAlī ibn Yaḥyā. Ils l'invitèrent à marcher à la rencontre des Grecs et ils le convainquirent. Il partit en campagne avec eux et il rencontra l'armée grecque. Une bataille acharnée s'engagea ; les Grecs le tuèrent, enlevèrent son corps et considérèrent cela comme une grande victoire, à cause des grands dommages qu'il leur avait causés jusqu'alors.

Epoque du califat de Muʿtazz (866-869)

(HOUTSMA, II, p. 612).

Muzāhim ibn Khāqān fut envoyé à Malaṭya où (devant laquelle) il avait paru plusieurs fois.

IV

ṬABARĪ

(mort en 923).

Au nombre des sources les plus importantes de notre travail figure sans nul doute la chronique arabe de Ṭabarī.

Abū-Ġaʿfar-Muhammed-ibn-Ġarīr-ibn-Yazīd-ibn-Kadīr-ibn-Khālid-al-Ṭabarī naquit à l'automne de l'année 839 (224 de l'hégire) dans la ville d'Amūl, non loin de la mer Caspienne, dans la province persane de Ṭabaristān — d'où il reçut son surnom de Ṭabarī (1).

Il profita des leçons des meilleurs maîtres de sa patrie. Ṭabarī entreprit un grand voyage en Égypte, en Syrie, dans l'Irān, et, par Baṣra et Kūfa, il se rendit à Bagdād.

Possédant une connaissance étendue des traditions musulmanes, du Coran, de l'histoire, et de la science du droit, il entre, à Bagdāa, dans la carrière de l'enseignement. Au début, il se rattachait à l'école du célèbre jurisconsulte musulman Šāfiʿī, dont l'un des disciples al-Rabīʿ-ibn-Sulaïmān avait été son maître au temps de son voyage à Fusṭāṭ. Mais, plus tard, Ṭabarī eut sa doctrine à lui, ses propres disciples, parmi lesquels Aḥmed-ibn-Kāmil, surnommé Ġarīr, qui vécut au xe siècle et fut très estimé de ses contemporains comme philosophe, philologue, exégète et historien.

Mais à Bagdād Ṭabarī fut persécuté par les Hanbalites, représentants d'une école de droit fondée par Aḥmed-ibn-Hanbal, élève ae Šāfiʿī, et qui tendait à établir l'Islām dans sa forme primitive.

(1) Ibn Khallikan, *Biographical Dictionary*, translated from the Arabic by Baron Mc Guckin de Slane, Vol. II, Paris 1843, p. 597-598. L'écrivain arabe Ibn-Asākir († 1175 - 1176 après J.-C.) a inséré dans son Histoire de Damas une biographie de Ṭabarī dont le texte arabe a été publié par Ign. Goldziher, *Die literarische Thätigkeit des Ṭabarī*, nach Ibn-Asākir, dans *Wiener Ztschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*, Vol. IX, 1895, p. 359-371. Cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Aus der arabischen Chronik des Tabari übersetzt und mit ausführlichen Erläuterungen und Ergänzungen versehen.* Leyden, 1879, s. xiii. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*. Göttingen, 1882, no 94, S. 31-32. De Goeje, *Tabari and early arab. Historians* dans *The Encyclopaedia Britannica*, 9th edition. vol.. XXIII (1888). p. 3-4. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, I. B., Weimar, 1898, S. 142-143.

C'était une secte austère et farouche. Les Hanbalites accusèrent Ṭabarī d'hérésie, parce que, dans un de ses traités sur différents jurisconsultes, il n'avait pas fait mention de leur maître Hanbal, qu'il considérait, non comme un véritable juriste, mais comme un simple collectionneur de traditions.

Ṭabarī mourut en février 923, à Bagdād (au mois de Šawwāl de l'année 310 de l'hégire).

Le travail entrepris par Ṭabarī est immense ; dans la littérature arabe, l'honneur lui appartient d'avoir rédigé le premier *corpus* de toutes les informations historiques existant chez les Arabes et d'avoir écrit une histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à son époque.

Le fameux orientaliste De Goeje, en collaboration avec d'autres orientalistes européens, nous a donné une édition complète de son histoire (1).

Un des biographes de Ṭabarī, Ibn-Khallikān, appelle son histoire la plus digne de foi et la plus exacte (2).

L'ouvrage de Ṭabarī est le type de la compilation ; il ne faut y chercher ni critique des sources, ni vue originale des événements. Habituellement, il copiait littéralement les sources qui lui étaient connues, en supprimant souvent — pas toujours — le nom de l'auteur. Et si, d'une part, un tel procédé d'exposition obscurcit parfois la trame du récit, lorsque Ṭabarī, suivant servilement ses sources, donne plusieurs versions d'un seul et même fait, d'autre part, le système a ses avantages. Connaissant, comme nous la connaissons, la manière dont Ṭabarī traite ses sources, nous avons le droit de voir dans ses extraits le texte à peu près authentique d'écrivains antérieurs, dont les œuvres ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Ṭabarī nous intéresse spécialement parce qu'il fait une large place aux relations arabo-byzantines en Orient. En revanche

(1) *Annales quos scripsit* Abu-Djafar-Mohammed-Ibn-Djarir-al-Tabari *cum aliis* ed. M. J. de Goeje, Lugd. Batav. 1879 sq., 3 séries. Plus anciennement, Kosegarten avait publié et traduit le début de l'histoire de Ṭabarī, jusqu'à la 24e année de l'hégire (644-645). *Taberistanensis id est Abu-Dchaferi-Mohammed-ben-Dscherir et-Taberi Annales.* Gryphisvaldiae, 1831-1853, trois tomes. La partie de la Chronique de Ṭabarī qui concerne l'histoire des Sassanides a été traduite et excellemment commentée par Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden.* Leyden, 1879.

(2) Ibn-Khallikan's *Biographical Dictionary*, transl. by Bar. M.G. de Slane, vol. II, p. 597.

il ne s'occupe pas de l'histoire des Arabes en Occident, et, pour cette raison, l'histoire de la conquête de la Sicile par les Arabes au IXe siècle, est inexistante pour lui ; il n'en dit pas un seul mot.

Les informations de Ṭabarī sur les affaires byzantines au temps de la dynastie d'Amorium peuvent être divisées en deux sections. La première consiste en courtes notices sur des faits qui eurent lieu à Constantinople même. Ces faits sont surtout relatifs à la succession des empereurs byzantins. Ici, sa chronologie est presque régulièrement fautive.

Sous l'année 193 de l'hégire (25 octobre 808 - 14 octobre 809) Ṭabarī écrit :

Cette année-là, fut tué dans la guerre bulgare l'empereur grec Nicéphore. Et son règne, à ce qu'on dit, dura sept années. Et après lui régna Staurace, fils de Nicéphore. Il fut blessé lui aussi, ne survécut que deux mois et mourut. Et sur le trône monta Michel, fils de Georges, son beau-frère, époux de sa sœur (1).

Or on sait que Nicéphore monta sur le trône l'an 802 et fut tué par les Bulgares en juillet 811. Michel Rangabé, son second successeur, était l'époux de Prokopia, fille de Nicéphore, dont il était donc le gendre : seule, la date est erronée.

Pareillement, le détrônement de Michel Rangabé, qui eut lieu en 813, est rapporté par Ṭabarī à l'an 194 de l'hégire (15 octobre 809 - 3 octobre 810) (2). De même encore, l'assassinat de Léon l'Arménien et l'avènement de Michel II (820) sont datés par Ṭabarī de l'an 200 de l'hégire (11 août 815 - 29 juillet 816) (3). De plus, Ṭabarī tombe dans la même erreur que les autres écrivains arabes, lesquels confondent Michel II d'Amorium avec Michel Ier Rangabé et croient que celui-ci a régné deux fois (4).

Sous l'année 209 de l'hégire (4 mai 824 - 23 avril 825), Ṭabarī écrit :

(1) Ṭabarī, III, p. 775.

(2) Ṭabarī, III, p. 795.

(3) Ṭabarī, III, p. 1000.

(4) Voyez, par exemple, Ibn-al-Atīr, ed. Tornberg, VI, p.225, qui, ici, copie littéralement Ṭabarī. Masūdī, *Kitâb at-tanbîh wa'l-ischrâf*, ed. de Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum*, VIII, Lugd. Bat.1894, p.167. Maçoudi, *Le livre de l'avertissement et de la révision*, traduction par B. Carra de Vaux, Paris, 1897, p. 230.

Cette année-là mourut Michel, fils de Georges, empereur des Grecs. Et son règne dura neuf ans. Et les Grecs élurent empereur Théophile, fils de Michel (1).

Or, Michel II le Bègue, mourut en 829.

Sous l'année 227 (21 octobre 841 - 9 octobre 842), Ṭabarī écrit :

Cette année mourut Théophile, empereur des Grecs, et son règne avait duré douze ans. Cette année, après lui régna sa femme Théodora avec son fils Michel, fils de Théophile, enfant (2).

Ici nous trouvons chez Ṭabarī une date tout à fait exacte, car Théophile mourut effectivement le 20 janvier 842 ; mais nous voyons aussi que les douze années de règne, données à Théophile chez Ṭabarī sont en désaccord avec la date 824-825 qu'il assigne à l'avènement de Théophile.

Sous l'année 233 (17 août 847 - 4 août 848), nous lisons chez Ṭabarī :

Cette année-là, Michel, fils de Théophile, fit un coup d'état contre sa mère Théodora, la tonsura (3) et l'enferma dans un monastère. Et il tua le Logothète (Théoctiste), parce qu'il soupçonnait sa mère d'entretenir des relations avec lui. Et son règne à elle avait duré six ans (4).

Théodora fut enfermée dans un monastère, d'après la chronologie courante, en 856, et la mort de Théoctiste est habituellement datée de 854 (5).

Sous l'année 257 (29 novembre 870 - 17 novembre 871), Ṭabarī écrit :

Cette année, Basile, surnommé le Slave, — on l'appelait ainsi, bien qu'il fût de souche royale, parce que sa mère était une Slave — se livra à un attentat contre Michel, fils de Théophile, empereur des Grecs, et le tua. Michel avait régné seul pendant vingt-quatre ans. Et après lui régna sur les Grecs le Slave (6).

(1) Ṭabarī, III, p. 1073.

(2) Ṭabarī, III, p. 1329.

(3) Ṭabarī emploie le verbe *šammasa* qui, d'après le baron Rosen, signifie : faire diacre ou diaconesse, religieux ou religieuse. Cf. Lane, *An arabic-english Lexicon* B.I., p.IV, p.1597, sous la première forme du verbe. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes* : devenir diacre ; faire ce que fait le diacre.

(4) Ṭabarī, III, p. 1679.

(5) Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, St-Pétersbourg, 1855, p. 431-433.

(6) Ṭabarī, III, p. 1858-1859.

Michel III fut tué dans la nuit du 23 septembre 867.

Si, à présent, nous jetons un coup d'œil sur les textes cités plus haut de Ṭabarī, nous constaterons que, dans la majorité des cas, il donne un chiffre d'années presqu'exact pour le règne de chaque empereur. Il ne se trompe que sur la date de l'avènement et de la mort de ces empereurs.

Ṭabarī attribue à Nicéphore Ie Genikos sept années de règne ; nous trouvons ce même chiffre chez Georges Hamartolos (1). Staurace, effectivement, a régné deux mois. D'après Ṭabarī, Michel Rangabé a régné deux ans ; ces deux ans, nous les retrouvons chez Georges Hamartolos (2).

Léon l'Arménien, d'après Ṭabarī, régna sept ans six mois ; et le chiffre que nous trouvons dans les sources grecques est de sept ans cinq mois (3). Ṭabarī donne à Michel II neuf ans de règne, à peu près comme dans les chroniques grecques (4). Pour le règne de Théophile, Ṭabarī, comme les sources byzantines, indique une durée de douze ans (5). Par contre, les données de Ṭabarī sur l'époque de Michel III s'écartent fortement des Grecs : d'après lui, Théodora aurait régné six ans et Michel seul vingt-quatre ans. Les chroniques byzantines donnent des chiffres tout à fait différents (6). Mais heureusement, ces erreurs de Ṭabarī peuvent se redresser facilement au moyen des autres sources.

Passons à la seconde série d'informations, celles qui concernent les relations byzantino-arabes en Orient, en Asie Mineure. Ici la

(1) Georg. Hamart., ed. Muralt, p.672. Leo Gramm., p. 201 : 8 ans 9 mois.

(2) Georg. Hamart., p. 678 = Leo Gramm., p. 206.

(3) Georg. Hamart., p. 679 = Leo Gramm., p. 207 = Sym. Mag., p. 603 ; Cont. Theoph., p. 40.

(4) Georg. Hamart., p. 694 = Leo Gramm., p. 211 = Sym. Mag., p. 620 ; 8 ans 9 mois. Cont. Theoph., p. 83 : 9 ans 8 mois.

(5) Georg. Hamart., p. 699 = Leo Gramm. p. 213 = Sym. Mag., p. 624. Cont. Theoph., p. 139 : 12 ans 3 mois.

(6) La *Vita S. Theodorae Imperatricis*, ed. W. Regel (*Analecta byzantino-russica*. Petropoli, 1891), p. 14-15, indique comme durée du règne conjoint de Michel avec sa mère : 14 ans, et 14 ans encore comme durée du règne de Michel seul. Georg. Ham., p. 717 = Leo Gramm., p. 228 : 15 ans avec Théodora, 10 ans seul, 1 an et 4 mois avec Basile. Dans la Chronique de Symeon Magistre, p. 647, avec Théodora 14 ans, seul 12 ans, avec Basile 1 an et 4 mois. Cont. Theoph., p. 210 : avec Théodora 14 ans, seul 11 ans, et avec Basile 1 an 3 mois. Le chiffre donné par Ṭabarī se rapproche de la somme des années du gouvernement de Michel avec Théodora et du règne de Michel seul.

chronique de Ṭabarī a pour nous une importance primordiale. Ses extraits de sources diverses, en nous conservant un nombre très important de données chronologiques et de précisions géographiques, complètent admirablement les sources byzantines, qui, en ce qui concerne les choses d'Orient, ne se distinguent pas précisément par l'exactitude et la précision. Naturellement, toutes les informations que nous a conservées Ṭabarī, seraient beaucoup plus neuves encore pour nous, si l'édition de son texte avait précédé l'édition d'Ibn-al-Aṯīr, qui, dans les parties de son histoire relatives à l'Orient, en règle générale, copie ou abrège Ṭabarī, comme nous le montrerons en détail plus loin. Mais, de toutes façons, Ṭabarī, étant « l'original », nous est infiniment précieux. Cependant, si nous examinons les trois règnes qui nous intéressent : ceux de Michel II, Théophile et Michel III, nous verrons que les indications de Ṭabarī à leur sujet ne méritent pas toutes la même confiance.

Pour Michel II, le centre d'intérêt est en Occident. Sous ce règne a lieu l'occupation de la Crète. Sous ce règne encore, commence la conquête de la Sicile. Or Ṭabarī ignore les Arabes occidentaux. On ne trouve donc rien chez lui sur la Sicile, mais seulement une courte mention de la conquête de la Crète par des Arabes venus d'Espagne et qui avaient passé par l'Égypte (III, p. 1092). Pas un mot, chez Ṭabarī, de la révolte de Thomas. Le règne de l'empereur Théophile (829-842) est caractérisé par de fréquents et violents conflits avec les Arabes. Ṭabarī nous parle de six expéditions, dont quatre eurent lieu sous le règne de Ma'mūn (813-833), et les deux derni res, les plus importantes d'ailleurs,sous le calife suivant Muʿtaṣim (833-842). Le premier conflit raconté par Ṭabarī se place en 830. C'est alors que les Arabes prirent les forteresses de Māğida, Qurra, Sundus et Sinān (III, p. 1102-1103) ; la seconde campagne fut celle de l'année 831. Alors Ma'mūn prit Antiqū, Héraclée, Maṭmūra (*sic*) et trois autres forteresses (III, p. 1104) ; la troisième campagne fut celle de 832 ; les Arabes prirent alors la forteresse de Lu'lu'a (III, p. 1109-1111) ; ici Ṭabarī donne le texte d'une longue lettre de Théophile au calife et la réponse de ce dernier ; enfin le quatrième conflit eut lieu en 833, lorsque ʿAbbās, fils de Ma'mūn, reçut l'ordre de rebâtir la ville de Tyane (III, p. 1111-1112).

Au règne de Muʿtaṣim se rapportent,dans la chronique de Ṭabarī, deux grands événements de guerre : la prise par Théophile en 837 des villes de Zapetra, Malaṭya, Samosate et autres (III, p. 1234-1236), et le fameux siège d'Amorium, suivi de la prise de la

ville par Mu'taṣim, l'an 838 (III, p. 1236-1256). Particulièrement intéressante est la description détaillée de cette dernière campagne ; dans aucune des sources parvenues jusqu'à nous, y compris Michel le Syrien, nous ne trouvons un récit aussi complet et aussi exact.

Pour le règne de Michel III (842-867), la chronique enregistre un assez grand nombre de rencontres arabo-byzantines en Orient. Ces récits se bornent souvent à une courte mention de telle ou telle campagne, avec indication de l'année. A partir de la date de la mort de Théophile, c'est-à-dire à partir de l'année 842, Ṭabarī n'enregistre aucune opération militaire arabo-grecque jusqu'en 851 ; mais, à l'année 231 (7 septembre 845 - 27 août 846), nous trouvons dans la chronique un récit détaillé d'un échange de prisonniers (III, p. 1339, 1351-1356). Ici Ṭabarī reproduit successivement les récits de six personnes dont Aḥmed-ibn-Sa'īd-ibn-Salama-ibn-Qutaïba-al-Bāhilī, un certain Muḥammed-ibn-'Abdallāh, de Tarse, prisonnier musulman chez les Grecs, et deux autres personnages, dont un Muḥammed-ibn-Kerīm. Toutes ces informations, Ṭabarī nous les communique, suivant son habitude, sans établir aucun lien entre elles, sans éviter les répétitions.

Parmi les noms de ses informateurs, il y en a un qui peut être identifié. C'est Aḥmed-ibn-Hāriṯ. Son nom complet est Abū-Ǧa'far-Aḥmed-ibn-al-Hāriṯ-ibn-al-Mubārak-al-Khazzāz : al Khazzāz, c'est-à-dire marchand de soieries. C'était un des affranchis du calife Ma'mūn, poète satirique et historien de Bagdād, mort en 870 ou 872 (256 ou 258 de l'hégire), dont les œuvres ne nous sont connues que par leurs titres (1).

De 851 jusqu'à la mort du calife Mutawakkil, en 861, nous trouvons chez Ṭabarī des mentions presque annuelles d'invasions en territoire grec.

1) En 237 (7 juillet 851 - 22 juin 852) campagne d'été (III, p. 1414).

(2) En 238 (23 juin 852 - 11 juin 853) :

a) récit détaillé du siège et de la prise de Damiette par les Grecs (III, p. 1417-1418) ;

b) campagne d'été (III, p. 1419).

3) En 239 (12 juin 853 - 1er juin 854), campagne d'été (III, p. 1420).

(1) Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 64, S. 22.

4) En 241 (22 mai 855 - 9 mai 856) attaque des Grecs contre Anazarbe et récit détaillé d'un échange de prisonniers (III, p. 1426-1428).

5) En 242 (10 mai 856 - 9 avril 857) attaque des Grecs contre Samosate, Amida et Téphrique (III, p. 1434).

6) En 244 (12 avril 858 - 7 avril 859) campagne d'été du commandant musulman Bugā.

7) En 245 (8 avril 859 - 27 mars 860) attaque des Grecs contre Samosate et affaire de Lu'lu'a (III, p. 1447-1448).

8) En 246 (26 mars 860 - 16 mars 861) :

a) quatre incursions des Arabes en territoire grec (III, p. 1449).

b) le très curieux récit d'un rachat de prisonniers et de l'ambassade de Naṣr-ibn-al-Azhar à Constantinople (III, p. 1449-1451) (1).

Sous le califat très court d 'al-Muntaṣir (861-862), Ṭabarī mentionne en deux passages une expédition d'été, celle de Wasīf, en 248 (7 mars 862 - 23 février 863). Il raconte avec assez de détails les causes qui amenèrent le calife à éloigner de sa cour Wasīf (III, p. 1480-1485 ; 1508).

Dans son récit au sujet du califat de Musta'in (862-866), Ṭabarī parle des campagnes suivantes :

1) En 249 (24 février 863 - 12 février 964) la campagne d'été de Ǧafar-ibn-Dīnār et la défaite d'ʿOmar par les Grecs à Marǧ-al-Usquf (III, p. 1509-1510).

2) En 250 (13 février 864 - 1er février 865) campagne d'été de Balkāǧūr (III, p. 1534).

(3) En 251 (2 février 865 - 21 janvier 866) campagne de Balkāǧūr (III, p. 1615-1621).

Pour le temps du califat de Muʿtazz (866-869) la seule année qui nous intéresse est 253 de l'hégire (11 janvier 867 - 31 décembre 867) puisqu'en septembre 867, l'empereur Michel III fut tué par Basile le Macédonien.

En 253 eut lieu la sortie malheureuse de Malaṭya, commandée par Muḥammed-ibn-Muʿazz (III, p. 1693).

On voit, par ce bref résumé, combien de dates précises, de noms géographiques et autres détails, cette chronique nous donne.

L'œuvre eut un grand succès dans le monde musulman. Cinquante ans après sa publication, le vizir Abū-ʿAlī-Muḥammed-ibn-

(1) Ce récit a été traduit par le baron Rosen (Rozen), dans son ouvrage *Imperator Vasilij Bolgarobojca* (*L'Empereur Basile le Bulgaroctone*), St-Pétersbourg, 1883, p. 145-148.

ʿAbdallāh-Belʿamī, vers l'an 963 (352 de l'hégire), le traduisit en langue persane sur l'ordre du gouverneur Samanide du Khorāsān Abū-Sālih-Manṣūr-ibn-Nūḥ.

En 1836, le Français Dubeux publia le tome I d'une traduction du Ṭabarī persan, mais n'arriva que jusqu'à la moitié de l'histoire biblique de l'Exode (1).

Ce travail fut repris et mené à bonne fin de 1867 à 1874, par l'orientaliste français Zotenberg, auquel nous devons une excellente traduction française de Belʿamī (2). La version persane de Bel amī n'est qu'un abrégé de l'ouvrage arabe. Belʿamī d'ordinaire, omet les nombreux récits d'un même événement que Ṭabarī nous donne d'après plusieurs sources, et n'en retient qu'un seul.

Cette traduction persane s'est rapidement répandue dans les divers pays orientaux. Plus tard, elle fut traduite à son tour en turc et même, chose curieuse, en arabe, remplaçant peu à peu l'original, trop diffus et trop volumineux (3). Naturellement, aujourd'hui que le texte authentique et complet de Ṭabarī est publié, la version de Belʿamī a perdu toute importance.

Belʿamī ne dit presque rien des opérations de guerre arabo-byzantines. Par exemple, le texte persan ne dit rien des campagnes de Ma'mūn, que nous connaissons relativement bien par Ṭabarī, et c'est seulement à propos de la mort de Ma'mūn qu'il remarque que « le calife partit pour Tarse et envahit la terre des Grecs » (4).

Pour l'époque de Muʿtaṣim, Belʿamī parle des relations de Bābek avec Théophile et de la victorieuse expédition de celui-ci contre Zibaṭra (5). Mais, chose vraiment singulière, Belʿamī supprime complètement toute la campagne d'Amorium. Il ne dit presque rien des califes, successeurs de Muʿtaṣim et ne mentionne pas les empereurs grecs, leurs contemporains.

La traduction turque de la version persane de Ṭabarī fut imprimée à Constantinople en 1844 (1260 de l'hégire).

(1) Louis Dubeux, *Chronique d'Abou-Djafar-Mohammed Tabari*, traduite sur la version persane d'Abou-Ali-Mohammed Belami. T. I, Paris, 1836.

(2) Hermann Zotenberg, *Chronique de Tabari* traduite sur la version persane d'Abou-Ali-Mohammed Belami. 4 vol., Paris et Nogent-le-Rotrou, 1867-1874. La partie du texte traduite trente ans auparavant par Dubeux, s'arrête à la troisième ligne de la page 355 du tome I de la traduction Zotenberg.

(3) Zotenberg, *Chronique de Tabari*, tome I, Paris, 1867, p. I à II.

(4) Zotenberg, *op. cit.*, vol. IV, p. 522.

(5) Zotenberg, *op. cit.*, vol. IV, p. 531-532.

Extraits de Ṭabarī

MICHEL II

Conquête de la Crète par les Arabes.

210 de l'hégire (24 avril 825 - 12 avril 826)

III, p. 1092.

Quand ʿAbd Allāh ibn Ṭāhir ibn Ḥusaïn entra en Égypte, il envoya un messager auprès de ceux des Andalous qui s'y trouvaient, et de ceux qui s'étaient joints à eux, pour leur déclarer la guerre s'ils ne se soumettaient pas. Et l'on m'a rapporté qu'ils acceptèrent de se soumettre et qu'ils lui demandèrent un sauf conduit pour quitter Alexandrie et se rendre dans une des provinces de Rūm qui ne fût pas encore un pays de l'Islam. Il leur accorda cette garantie et ils émigrèrent ; ils accostèrent dans l'une des îles de la mer qu'on appelle Iqrīṭiš (la Crète). Et ils s'y établirent et ils s'y fixèrent et leurs descendants l'occupent jusqu'à ce jour.

Expédition de 830.

215 de l'hégire (28 février 830 - 17 février 831).

P. 1102.

Cette même année, al Ma'mūn partit de Bagdād pour faire l'expédition contre les Byzantins. Ce fut, à ce que l'on dit, le samedi 27 de muḥarrem, et l'on dit que son départ d'al Šammāsiyya (1) pour al Baradān eut lieu le jeudi après la prière de midi, le 25 muḥarrem de l'année 215. Quand il partit de Bagdād, il mit à sa place Isḥāq ibn Ibrāhīm ibn Muṣʿab qui fut chargé en même temps du Sawād, de Ḥulwān et des districts du Tigre. Quand al Ma'mūn fut à Takrīt (2), il reçut la visite de Muḥammed ibn ʿAlī ibn Mūsā ibn Ǧa far ibn Muḥammed ibn ʿAlī ibn Abī Ṭālib (que Dieu l'ait en sa miséricorde) qui venait de Médine. C'était en ṣafar de cette année là, le premier vendredi. Après l'entrevue, il lui fit des cadeaux et ordonna que l'on célébrât son mariage avec sa fille Ummal

(1) Quartier de Bagdad.

(2) Une ville mésopotamienne, à sept parasanges de Bagdad. Jacut, *Geographisches Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, I, p. 752.

Faḍl, qu'il lui avait accordée. Le mariage eut lieu dans la maison d'Aḥmed bn Yūsuf, qui se trouvait sur la rive droite du Tigre. Il y demeura avec elle, et, quand vint le temps du pèlerinage, il partit avec sa femme et ses enfants et arriva à la Mecque. Puis il regagna sa maison de Médine et il y resta.

P. 1103.

Puis al Ma'mūn reprit le chemin de Mossoul, puis il se dirigea vers Manbiğ, puis vers Dābiq, puis vers Anṭākiya, puis vers al Maṣṣīṣa, puis il quitta cette dernière ville pour aller vers Ṭarsūs, puis de Ṭarsūs il pénétra dans le pays de Rūm, vers le milieu du mois ğumādā I. Al 'Abbās, fils d'al Ma'mūn, partit de Malaṭya et al-Ma'mūn mit le siège devant la place forte qui s'appelle Qurra, la prit de vive force et ordonna de la détruire. Cela eut lieu le dimanche, quatre jours restant de ğumādā I (26 ğ. I). Et avant cela il avait pris une forteresse du nom de Māğida et avait fait grâce à ses habitants. Et l'on dit que lorsqu'al Ma'mūn s'arrêta devant Qurra et fit la guerre à ses habitants, ceux-ci lui demandèrent la paix et qu'il la leur accorda.

Al Ma'mūn envoya Ašinās contre la forteresse de Sundus, dont celui-ci lui ramena le gouverneur. D'autre part il envoya 'Uğaïf et Ğa'far al Khayyāṭ vers le chef de la forteresse de Sinān, qui se soumit.

Cette année là, Abū Isḥāq ibn al Rašīd quitta l'Égypte et il se rencontra avec Ma'mūn avant que celui-ci ne fût entré à Mōṣul, et Manwīl le rencontra ainsi que son fils 'Abbās à Ra's al 'Aïn.

Cette année-là, al Ma'mūn, ayant quitté le pays de Rūm, partit vers Damas.

Expédition de 831.

216 de l'hégire (18 février 831 - 6 février 832)

P. 1104.

Parmi les événements de l'an 216 se trouve l'expédition d'al-Ma'mūn contre l'empire byzantin. On n'est pas d'accord sur la cause de cette expédition. Ce fut, dit-on, parce que l'on avait annoncé à al Ma'mūn le massacre par l'Empereur d'une troupe d'habitants de Tarse et de Maṣṣīṣa. Le nombre des victimes fut, d'après ce qu'on raconte, de 1600. Quand cette nouvelle parvint au calife al Ma'mun, il partit et entra en territoire byzantin le lundi 19 de ğumādā I (4 juillet 831). Il y resta jusqu'au milieu

du mois de šaʽbān. D'autres disent que la cause de cette guerre fut que Théophile, fils de Michel, lui avait écrit une lettre en se nommant le premier. Quand cette lettre parvint à al Ma'mūn, il ne la lut pas et partit en guerre contre le pays de Rūm. Des envoyés de Théophile vinrent le trouver près d'Aḏana, et il lui (à Ma'mūn) envoya cinq cents prisonniers musulmans. Quand al Ma'mūn fut entré dans le pays de Rūm et eut mis le siège devant Anṭigū, les habitants se rendirent sans coup férir. Puis il se dirigea vers Héraclée et sans coup férir, encore, les habitants se rendirent. Il envoya alors une expédition commandée par son frère Abū Isḥāq qui conquit trente forteresses et « maṭmūra ». Il fit partir d'autre part de Tyane Yaḥyā ibn Akṯam qui envahit [le territoire byzantin], tua, incendia, fit des prisonniers, puis revint à l'armée. Alors al Ma'mūn se dirigea vers Kaïsūm et y demeura deux ou trois jours ; après quoi il s'en alla à Damas.

Expédition de 832.

217 de l'hégire (7 février 832 - 26 janvier 833)

P. 1109-1111.

Cette année-là, al Ma'mūn envahit le pays de Rūm et assiégea Lu'lu'a pendant cent jours, puis il la quitta, laissa à sa place devant elle ʽUǧaïf. Mais les habitants de cette ville usèrent de ruse à son égard et le firent prisonnier ; et il demeura entre leurs mains dans cet état pendant huit jours, après quoi ils le firent sortir (de leur cité). Et Théophile arriva à Lu'lu'a et entoura ʽUǧaïf. Mais al Ma'mūn lui envoya des troupes, et Théophile se retira avant leur arrivée. Alors les habitants de Lu'lu'a demandèrent la paix à ʽUǧaïf.

Cette année, Théophile, maître des Rūm, écrivit à al Ma'mūn pour lui demander la paix en se nommant le premier dans sa lettre. Al Faṣl, ministre de Théophile (1), se présenta avec cette lettre pour demander la paix et offrit une rançon. Voici la copie de cette lettre de Théophile à al Ma'mūn :

« En vérité l'association de deux adversaires en vue de leur

(1) al F.ṣ.l., ministre de Théophile. Je me demande s'il n'y aurait pas là une déformation de Syncelle. Peut-être y avait-il primitivement al Ṣ.q.l. (f et q ne diffèrent que par un point en arabe), qui serait devenu Q.ṣ.l et al F.ṣ.l. (Note de M. M. CANARD.)

» bonheur vaut mieux pour eux au regard de la raison que leur » effort mutuel pour se nuire. Car tu n'es pas homme à renoncer au » bonheur que tu peux attirer à toi, pour courir une chance qui » pourrait favoriser un autre. Tu as assez d'esprit pour qu'il ne » faille pas te donner des leçons. Je t'ai écrit une lettre pour t'inviter » à conclure la paix, par désir d'obtenir les bienfaits d'une trêve, de » façon que tu éloignes de nous le poids de la guerre. Nous serons
p. 1110 » l'un pour l'autre des compagnons et des alliés et ainsi | nous en » retirerons des avantages, notre commerce s'étendra, nos captifs » seront délivrés, la sécurité régnera sur les routes et dans le reste » de nos territoires. Et si tu refuses, je ne ruserai pas avec toi, je » n'userai pas de discours ornés et trompeurs : alors, j'irai à toi en » m'enfonçant dans les abîmes de ton pays, je saisirai tes clisures, » je disperserai ta cavalerie et ton infanterie. Et si je fais cela, ce » sera après m'être fait précéder d'une excuse et avoir dressé entre » toi et moi l'étendard des justes arguments. Salut. »

Et al Ma'mūn lui écrivit :

« J'ai reçu ta lettre dans laquelle tu me demandes une trêve » et tu m'invites à un accord, où, recourant tantôt à la douceur, » tantôt à la sévérité, tu essaies de me fléchir en me parlant d'élar- » gissement des relations commerciales, de réalisation de profits, » de libération des captifs, de fin de la tuerie et de la guerre. Si je » n'avais pas comme principe d'agir avec lenteur et d'accorder à la » réflexion (litt. : à l'emploi de la réflexion) une part convenable, » de ne me tenir fermement à une opinion, au sujet d'un événement » qui se présente, que si j'en puis considérer les conséquences comme » bonnes, j'aurais répondu à ta lettre en envoyant des chevaux » portant des hommes braves, énergiques, expérimentés, qui, après » vous avoir combattus, ne laissent chez vous que des veuves et des » orphelins, qui cherchent à se rapprocher de Dieu en versant votre » sang, qui, pour plaire à Dieu, méprisent les souffrances que votre » force peut leur faire subir. Ensuite, je les aurais fait suivre de » renforts, je leur aurais fait parvenir une quantité suffisante d'ar- » mes et de matériel de guerre. Ils sont plus désireux de s'élancer sur
p. 1111 » les chemins de la mort que vous | d'échapper à la terreur que vous » inspirent les maux qu'ils vous causent. Ce qui leur est promis, c'est » l'un ou l'autre des deux plus grands biens : une prompte victoire » ou une vie future illustre. Mais j'ai préféré t'adresser au préalable » un avertissement par lequel Dieu affirme solidement contre toi » la preuve [de l'islām] ; c'est une invitation, pour toi et les tiens,

» à adhérer à la croyance en un seul Dieu et à la loi musulmane. » Si tu refuses, tu devras payer un tribut (*litt.* : une rançon) qui entraînera de notre part la protection [de vos biens et de vos personnes, *dimma*] et vous assurera le droit à certains égards ; si tu » négliges cet avertissement, tu verras bientôt de tes propres yeux » quelle est notre valeur et tu en auras une certitude qui me dispensera de recourir à une rhétorique superflue. Salut à celui qui » suit la voie droite. »

Cette année-là, al Ma'mūn se rendit à Salagus.

Expédition de 833.

218 de l'hégire (27 janvier 833 - 15 janvier 834)

P. 1111-1112.

L'an 218 al Ma'mūn envoya son fils al ʿAbbās vers le territoire byzantin et lui ordonna de s'arrêter à Tyane (Țuwāna) et de rebâtir cette cité. Il avait envoyé là des travailleurs et des soldats [1]. On commença les fondations sur un mille carré |et l'on fit p. 1112
des murs sur trois parasanges avec quatre portes, chacune d elles surmontée d'un ouvrage fortifié.

Il avait envoyé son fils al ʿAbbās à cet effet le premier jour de ǧumādā. Il écrivit à son frère Abū Isḥāq ibn al Rašīd qu'il prescrivait de lever dans les gouvernements militaires de Damas, de Ḥimṣ, de l'Urdunn et de Filasṭīn 4000 hommes, qu'il paierait à raison de 100 dirhems par cavalier et de 40 par fantassin, et de lever aussi un contingent en Egypte. Il écrivit aussi à al ʿAbbās pour fixer le contingent de Qinnasrīn et de al Ǧazīra, et à Isḥāq ibn Ibrāhīm, pour fixer celui des habitants de Bagdād : cela fit 2000 hommes (de plus). Un certain nombre d'entre eux partirent, arrivèrent à Tyane et s'y établirent avec al ʿAbbās.

P. 1134.

Et cette année-là mourut al Ma'mūn.

Récit sur la cause de la maladie dont il souffrit, et sur sa mort.

On rapporte que Saʿīd al ʿAllāf, lecteur du Coran, dit: Al Ma'mūn m'envoya chercher alors qu'il était dans le pays de Rūm. Il y était entré, partant de Tarse, le mercredi 16 de ǧumādā II

(1) Arabe *furḍ*, au sens de « troupes payées », par opposition à « volontaires ».

(9 juillet). Et l'on me conduisit auprès de lui, alors qu'il se trouvait à Badandūn ».

Suit alors le récit des circonstances de la mort du souverain, du bain de pieds qu'il prit dans le (fleuve) Badandūn, de sa maladie, attribuée ici à l'ingestion de dattes (1), et des recommandations qu'il fit à son successeur concernant l'attitude à adopter en matière religieuse. On y trouve aussi la profession de foi qu'il fit devant témoins (pp. 1134-1140).

P. 1164.

En cette année-là, al Mu'taṣim ordonna de détruire ce qu'al Ma'mūn avait fait bâtir à Tyane ; il fit enlever ce qui s'y trouvait d'armes et de matériel, et tout ce que l'on pouvait emporter. Il fit brûler ce que l'on ne pouvait pas emporter ; il ordonna à ceux qu'al Ma'mūn avait établis là de retourner dans leur pays.

P. 1165.

Dans cette année on rapporte qu'une grande quantité de gens du Ǧibāl, du Hamadān, d'Ispahān, du Māsabaḏān, du Mihriǧānqaḏaq, adoptèrent la foi des Khurramites. Et ils se réunirent et formèrent une armée dans la province de Hamaḏān, et al Mu'taṣim envoya contre eux des armées ; la dernière armée qui fut envoyée contre eux fut confiée à Isḥāq ibn Ibrāhīm ibn Muṣ'ab, qui reçut pleins pouvoirs sur le Ǧibāl, au mois de šawwāl de cette année (20 oct. - 17 nov. 833). Il marcha contre eux en ḏū'l qa'da (18 nov. - 17 déc.). On lut la lettre annonçant sa victoire dans la journée d'al Tarwiya (25 déc. 833) (2) ; il tua 60.000 ennemis dans la province de Hamaḏān, et le reste s'enfuit dans le pays de Rūm.

Sur la tribu tzigane des Zuṭṭ

Année 220 de l'hégire (5 jan. 835 - 25 déc. 835) (3).

P. 1168-1169.

p. 1169 Alors ils (les Zuṭṭ) furent transportés à la frontière à 'Aīn Zarba.

(1) Récit différent dans Mas'ūdī.

(2) Tarwiya. C'est ainsi que l'on appelait le huitième jour du mois de ḏū'l ḥiǧǧa, pour où les pèlerins faisaient provision d'eau et donnaient à boire à leurs chameaux. Voyez Hughes, *A Dictionary of Islam*, London, 1885, p.628. Lane, *An Arabic-english Lexicon*, p. 1195.

(3) Cette année se souleva la tribu des Zuṭṭ, soumise par les Arabes, c'est

Les Grecs firent une incursion contre eux, les massacrèrent et il n'en échappa pas un seul.

Expédition de Théophile contre Zapetra.

223 de l'hégire (3 déc. 837 - 22 nov. 838).

P. 1234-1236.

Cette année là, Théophile, fils de Michel, empereur de Byzance, fondit sur les gens de Zibaṭra, les fit prisonniers et ravagea leur pays. Puis il partīt sans retard pour Malaṭya dont il attaqua les habitants ainsi que ceux d'autres places fortes des Musulmans. Il emmena en captivité, dit-on, plus de 1000 Musulmanes et il punit par mesure d'exemple ceux des Musulmans qui lui tombèrent entre les mains, en leur crevant les yeux et en leur coupant oreilles et nez.

Cause de ces façons d'agir de l'empereur byzantin envers les Musulmans.

On rapporte que la cause en fut la situation difficile où se trouvait Bābek à la suite des revers qu'il avait subis de la part d'al Afšīn : celui-ci l'avait acculé à la ruine et avait remporté sur lui la victoire. Comme il se trouvait près de sa perte et quand il se rendit compte qu'il était sans aucun doute trop faible pour lui faire la guerre, il écrivit au roi des Grecs Théophile, fils de Michel, fils de Georges, pour lui faire savoir que le roi des Arabes avait envoyé contre lui ses armées et tous ses guerriers, jusqu'à son tailleur, c.-à d. Ğa'far ibn Dīnār, et son cuisinier, c. à d. Ītākh et qu'il ne lui restait plus personne auprès de lui. « Et si tu veux, disait-il, l'attaquer, sache | qu'il n'a plus rien à t'opposer pour t'arrêter ». p. 1235
Il espérait que sa lettre aurait pour conséquence que si le roi de Rūm se mettait en marche, du fait qu'al Mu'taṣim serait alors obligé de déplacer contre l'empereur une partie des troupes qu'il avait en face de lui-même, et occupé loin de lui, il (Bābek) serait alors soulagé d'une partie de ses difficultés.

On rapporte que Théophile attaqua avec 100.000 hommes ou plus, selon d'autres ; l'armée proprement dite comportait plus de

pourquoi elle fut transplantée. Voyez plus haut, dans la première partie (p. 125 sqq.) des détails sur les Zuṭṭ.

70.000 hommes et le reste était constitué par le train des équipages. Il arriva à Zibaṭra, ayant avec lui des Muḥammira (partisans de Bābek), qui s'étaient soulevés dans le Ğibāl et s'étaient réfugiés chez les Romains, quand vint les combattre Isḥāq ibn Ibrāhīm ibn Muṣʿab, et qui avaient à leur tête Bārsīs (1). L'empereur leur avait assigné une solde, les avait mariés, et en avait fait un corps de combattants dont il se servait dans les occasions les plus importantes. Et quand l'empereur byzantin arriva à Zibaṭra, et qu'il eut tué les hommes qui s'y trouvaient, qu'il en eut emmené en captivité les enfants et les femmes, et qu'il eut incendié la cité, les fuyards arrivèrent, à ce que l'on rapporte, à Sāmarrā.

[Les habitants des frontières syro-mésopotamiennes partirent ainsi que les habitants de al Ğazīra, à la seule exception de ceux qui étaient sans montures et sans armes. Al Mʿutaṣim en fut fort ému et l'on rapporte que lorsque la nouvelle lui en parvint, il lança dans son palais le signal du départ pour la guerre. Puis il monta à cheval et il attacha derrière lui des entraves, un piquet de fer et une sacoche à provisions. Mais il ne lui fut pas possible de partir avant que toutes les dispositions n'eussent été prises. Il s'installa alors, à ce que l'on raconte, dans la salle de réception, et fit venir de Bagdād ʿAbd al Raḥmān ibn Isḥāq, qāḍī de cette ville, et Šuʿaïb ibn Sahl et avec eux 328 notaires. Il les prit à témoin de la constitution de ses biens en *waqf* (des trois tiers) : un tiers pour ses enfants, un tiers pour Allāh et un tiers pour ses affranchis. Puis il campa avec ses troupes sur la rive ouest du Tigre le lundi, deux nuits étant passées de ğumādā premier (1er avril 833). Et il envoya ʿUğaïf ibn ʿAnbasa et ʿAmr al Fargānī avec Muḥammad Kūtah, et un certain nombre de généraux vers Zibaṭra pour en secourir les habitants. Il se trouva, quand ils arrivèrent, que l'empereur était déjà retourné dans son pays après avoir fait ce que nous avons raconté. Ils y restèrent peu de temps jusqu'à ce que les habitants fussent revenus à leurs villages et fussent tranquillisés. Mais quand al Muʿtaṣim eut remporté la victoire sur Bābek, il dit : « Quelle est la ville de l'Empire byzantin qui est la mieux défendue et la plus forte ? » On lui répondit : « C'est ʿAmmūriya. Depuis le début de l'Islām, aucun Musulman ne l'a attaquée [litt. : ne l'a abordée], c'est l'œil et le fondement

(1) Bārsīs est probablement une faute de lecture pour Narsès = Naṣr (?).

de la chrétienté, et elle est plus noble aux yeux des chrétiens que Constantinople. »

Campagne d'Amorium

Année 223 de l'hégire (3 déc. 837 - 22 nov. 838)

P. 1236-1256.

Cette année là, al Muʿtaṣim dirigea en personne l'expédition contre le territoire byzantin. L'on dit qu'il partit de Sāmarrā en 224. On a dit aussi que ce fut en 222, après qu'il eut tué Bābek.

On rapporte qu'il équipa une armée comme jamais calife ne l'avait fait avant lui, en armes, équipements, matériel, abreuvoirs portatifs en cuir, mulets, bêtes de somme pour le transport de l'eau, outres instruments de fer, naphte. Le souverain mit à la tête de l'avant-garde Ašinās que suivit Muḥammed ibn Ibrāhīm. Il mit à son aile droite Ītākh, et à son aile gauche Ǧaʿfar ibn Dīnār ibn ʿAbd Allāh al Khayyāṭ, et au centre ʿUǧaïf ibn ʿAnbasa. | Quand il eut pénétré dans l'Empire byzantin, il p. 1237 campa d'abord sur les bords du Lāmis près de Séleucie (Salūqīya), non loin de la mer et à un jour de marche de Tarse. C'est sur la rive de ce fleuve qu'ont lieu les rachats de captifs quand il s'en fait entre les Musulmans et les Grecs. Al Muʿtaṣim avait envoyé al Afšīn Ḥaïdār ibn Kāūs, dans la direction de Sarūǧ et lui avait ordonné de partir de cette ville pour entrer (en territoire byzantin) par le défilé d'al Ḥadaṯ. Et il lui avait fixé le jour où il lui ordonnait de commencer sa marche. Il supputa le jour où devait partir son armée et celle d'Ašinās et le fixa [de manière qu'il y eût] entre ce jour et celui où al Afšīn devait envahir le territoire grec [un intervalle] proportionné à la différence des distances où ils se trouvaient de l'endroit, où, selon son plan, devait se faire la jonction des troupes. Ce lieu était Anqira. Il avait résolu de faire le siège d'Anqira et si Dieu lui accordait de la prendre, il pousserait jusqu'à ʿAmmūriya ; car il n'y avait pas, dans l'Empire, d'objectif plus considérable ni plus digne d'être le but de ses efforts que ces deux villes-là. Al Muʿtaṣim ordonna à Ašinās d'entrer par le défilé de Tarse et lui commanda de l'attendre à al Ṣafṣāf. Ašinās partit le mercredi 22 raǧab (19 juin 838) Al Muʿtaṣim envoya devant lui Waṣīf sur les traces d'Ašinās, à la tête de l'avant-garde de sa propre armée. Quant à lui-même, il se mit en route le vendredi 24 raǧab (21 juin 838).

Quand Ašinās fut arrivé au Pré l'Evêque (Marǧ al Usquf), une

lettre venue de la région des Troglodytes (al Maṭāmīr) lui parvint de la part d'al Muʿtaṣim lui annonçant que l'empereur se trouvait devant lui et qu'il avait l'intention, quand les troupes passeraient le Lāmis (Halys), de se tenir près du gué et de surprendre les Musulmans. Il lui ordonnait en conséquence, de rester à Marǧ al Usquf.

p. 1238 Ǧaʿfar ibn Dīnār se trouvait à l'arrière-garde d'al Muʿtaṣim, et celui-ci avertissait Ašināš, dans sa lettre, qu'il attendait l'arrivée de l'arrière garde, car c'était-là que se trouvaient les bagages, les machines de guerre, les provisions et le reste. Elle se trouvait assez loin en arrière dans les passages difficiles du défilé et ne s'en était pas encore dégagée. Al Muʿtaṣim ordonnait à Ašināš d'attendre jusqu'à ce que le chef de l'arrière garde se fût tiré d'embarras avec tout son monde, se fût engagé dans la plaine et eût pénétré en territoire byzantin.

Ašināš attendit à Marǧ al Usquf pendant trois jours, au bout desquels il reçut une lettre d'al Muʿtaṣim lui ordonnant d'envoyer l'un de ses officiers avec un détachement pour tâcher de trouver un homme parmi les Grecs que l'on pût interroger au sujet de l'empereur et des forces qui l'accompagnaient.

Ašināš envoya ʿAmr al Farġānī avec 200 cavaliers ; ils marchèrent toute la nuit, atteignirent la forteresse de Qurra et se mirent en quête pour s'emparer d'un homme aux environs de la forteresse, mais ils ne purent en trouver un. Alors le gouverneur de Qurra, informé du danger et se tenant sur ses gardes, partit avec tous les cavaliers qu'il avait avec lui dans la ville et se mit en embuscade dans la montagne qui se trouve entre Qurra et Durra. C'est une montagne élevée qui entoure le district qu e l'on nomme « district de Qurra ». ʿAmr al Farġānī apprit que le commandant de Qurra se gardait d'eux, et s'avanca jusqu'à Durra où il se tint embusqué toute la nuit. Quand apparut la lumière de l'aurore, il envoya ses troupes en trois escadrons, et leur ordonna de s'élancer le plus vite possible dans le but de lui ramener un captif qui pourrait leur donner des renseignements sur l'Empereur. Il leur donna rendez-vous pour le retrouver dans un endroit que connaissaient les guides et envoya avec chaque escadron deux guides.

Ils s'avancèrent au matin et se diperssèrent dans trois directions, et ils prirent un certain nombre de Grecs, appartenant en partie aux troupes de l'Empereur, en partie aux populations du terri-
p. 1239 toire frontière (al ḍawāḥī). ʿAmr prit un Grec des cavaliers | de

Qurra ; il l'interrogea pour avoir des renseignements; l'autre lui apprit que le roi et son armée étaient dans le voisinage derrière le fleuve Lāmis (Halys) à quatre parasanges, que le gouverneur de Qurra avait appris leur arrivée dans la nuit et était parti, et qu'il s'était mis en embuscade dans cette montagne, au dessus d'eux. ʿAmr resta (1) à l'endroit où il avait donné rendez-vous à ses compagnons, et il ordonna aux guides qui étaient avec lui de se disperser sur les sommets de la montagne et d'y retrouver les escadrons qu'il y avait envoyés ; il craignait que le gouverneur de Qurra n'attaquât l'un des escadrons à l'insu des autres.

Les guides les virent et leur firent signe, et ils allèrent à leur rencontre. Ils rejoignirent ʿAmr dans un endroit différent de celui où ils s'étaient donné rendez-vous. Alors ils se reposèrent un peu, puis il partirent en direction de l'armée avec un certain nombre de soldats des troupes de l'empereur qu'ils avaient pris, et ils allèrent auprès d'Ašinās sur les bords de l'Halys. Celui-ci les interrogea et ils lui dirent que l'Empereur était resté trente jours à attendre que Muʿtaṣim avec (var.: ou) son avant-garde passât l'Halys pour les surprendre derrière ce fleuve. Mais il avait récemment appris qu'une puissante armée ennemie (il voulait dire celle d'al Afšīn) était partie de la direction des Arméniaques, était entrée en plein territoire grec et se trouvait sur ses derrières. L'Empereur avait alors ordonné à un de ses parents, fils de son oncle maternel, de se mettre à sa place à la tête de l'armée, et il était parti, avec une portion de ses troupes, à la rencontre d'al Afšīn. Ašinās envoya l'homme qui lui avait annoncé cela vers al Muʿtaṣim, auquel il raconta la même chose. Al Muʿtaṣim fit alors partir de son armée des guides et garantit à chacun 10.000 dirhems s'il faisait parvenir sa lettre à al Afšīn. Il lui faisait savoir dans cette lettre que le Prince des Croyants s'était arrêté et il l'invitait à s'arrêter aussi | pour éviter d'être surpris p. 1240
par l'Empereur.

Il écrivit à Ašinās une lettre pour lui ordonner d'envoyer de son côté un messager pris parmi les guides qui connaissaient bien les montagnes, les chemins et les passages difficiles du pays by-

(1) Étant donné que la rencontre (voir sept lignes plus bas) a lieu en un endroit différent de celui qui avait été fixé, je serais tenté de faire une légère correction au texte de Ṭabarī. Au lieu de « *lam yazal* », qui signifie « il resta », je lirais « *lam yanzil* », qui signifie « il ne s'arrêta pas » (Note de M. M. Canard).

zantin, et il promit à chacun d'entre eux 10.000 dirhems s'il faisait parvenir une lettre à Afšīn. Il disait à celui-ci que l'Empereur s'avançait contre lui, et qu'il devait rester dans la position qu'il occupait jusqu'à ce qu'il reçût une lettre du Prince des Croyants. Les messagers s'en allèrent du côté d'al Afšīn, mais aucun d'entre eux ne le rejoignit, parce qu'il s'était enfoncé profondément en territoire byzantin.

Le matériel de guerre d'al Muʿtaṣim et les bagages avec le commandant de l'arrière-garde étant arrivés, le calife écrivit à Ašinās d'avancer et celui-ci avança, suivi d'al Muʿtaṣim. Entre eux, il y avait la distance d'une étape; chacun partait quand l'autre s'arrêtait. Toujours sans nouvelles d'al Afšīn, ils arrivèrent à une distance de trois étapes d'Anqira. L'armée d'al Muʿtaṣim souffrit beaucoup par suite du manque d'eau et de fourrage. Ašinās avait fait sur son chemin un grand nombre de prisonniers, et il les fit décapiter, jusqu'à ce qu'il ne restât qu'un vieillard très âgé. Celui-ci lui dit : « Que te servira de me tuer, » alors que toi et ton armée vous êtes si mal en point faute d'eau » et de nourriture? Il y a ici des gens qui ont fui d'Anqira de » crainte de voir le roi des Arabes assiéger leur ville ; ils sont » près de nous et ils ont avec eux des vivres, du blé, de l'orge en » abondance. Envoie avec moi une troupe pour que je les conduise » vers eux et rends moi la liberté ». Le héraut d'Ašinās publia : « Que ceux qui sont alertes montent à cheval ». Et près de 500 cavaliers montèrent à cheval avec lui.

p. 1241 Ašinās partit en avant et arriva à un mille de son camp, suivi de ceux de ses gens qui étaient le plus alertes. Alors il s'élança, et frappa sa bête à coups de fouet, et la poussa à une allure très vive pendant près de deux milles, puis il s'arrêta pour regarder derrière lui, du côté de ses compagnons · ceux qui avaient dû lâcher l'escadron, à cause de la faiblesse de leur coursier, furent renvoyés au camp. Il confia le captif à Mālik ibn Kaïdar et lui dit : « Lorsque cet homme t'aura fait trouver des prisonniers et un butin abondant, laisse-le aller, selon les promesses que nous lui avons faites. »

Le vieillard avança avec eux jusqu'à l'heure de la prière du soir et il les amena à une vallée couverte d'une herbe abondante. Les soldats laissèrent paître librement leurs montures jusqu'à ce qu'elles se fussent rassasiées, et eux-mêmes prirent leur repas du soir et burent tout leur soûl.

Alors il se remit en marche avec eux jusqu'à ce qu'il les eût fait sortir de cette région marécageuse et boisée. Ašinās quitta la position où il se trouvait, se dirigeant vers Anqira et ordonna à Mālik ibn Kaïdar et aux guides qui étaient avec lui de le rejoindre à Anqira. Et le vieux Barbare partit avec eux et marcha le reste de la nuit, les faisant tourner dans une montagne, sans les en faire sortir.

Les guides dirent à Mālik ibn Kaïdar : « Cet homme nous fait tourner en rond ». Mālik l'interrogea sur ce qu'avaient dit les guides, et il répondit : « Ils disent vrai ; les gens que tu cherches sont hors » des montagnes, mais je crains, si je sors de la montagne pendant » la nuit, qu'ils n'entendent le bruit des pas de nos chevaux sur » les rochers, et ne s'enfuient ; quand nous sortirons de la montagne » et que nous ne verrons personne, tu me tueras. Mais je te » ferai circuler dans la montagne jusqu'au matin et nous nous » dirigerons vers eux le matin, et je te les montrerai afin d'être » assuré que tu ne me tueras pas. ».

Mālik lui dit : « Malheur à toi ! Laisse-nous nous arrêter dans » cette | montagne pour que nous nous reposions ! » L'autre dit : p. 1242
« Qu'il soit fait selon ta volonté ». Mālik s'arrêta et tout le monde avec lui, et l'on campa sur les rochers, chacun tenant son cheval par la bride, jusqu'à ce que vînt le matin. A l'aube, l'homme dit : « Envoyez deux hommes qui monteront sur cette mon- » tagne, qu'ils voient ce qu'il y a dessus, et qu'ils prennent » tous ceux qu'ils rencontreront. » Quatre hommes grimpèrent et ils attrapèrent un homme et une femme. Ils les firent descendre et le vieux Barbare les interrogea et leur demanda où les gens d'Anqira avaient passé la nuit. Ceux-là leur indiquèrent le lieu où ils avaient passé la nuit. Le vieillard dit à Mālik : « Laisse-les en liberté ! nous leur avons fait grâce pour qu'ils nous indiquent le chemin. » Et Mālik les laissa libres tous deux. Alors le Barbare les conduisit jusqu'à la place qui leur avait été indiquée, et il arriva avec eux devant une armée, l'armée des gens d'Anqira. Ils étaient sur le bord d'une saline et quand ils virent l'armée (arabe), les habitants avertirent par des cris les femmes et les enfants qui entrèrent dans la saline, tandis qu'eux attendirent l'ennemi sur les bords de la saline, pour combattre à la lance (= à cheval). Or, ce n'était pas un lieu propre à la défense (litt. : de pierres) ni un endroit où pût évoluer la cavalerie ; aussi les nôtres firent-ils sur eux un grand nombre de prisonniers. Et ils trouvèrent parmi ceux-ci un

grand nombre qui avaient des blessures déjà anciennes. Ils les interrogèrent sur l'origine de ces blessures et ceux-ci répondirent : « Nous étions à la bataille entre l'Empereur et al Afšīn ». Ils leur dirent : « Racontez-nous l'événement ». Les captifs répondirent : « L'Empereur campait à quatre parasanges de l'Halys quand lui arriva la nouvelle qu'une armée importante était entrée du côté des Arméniaques. Il mit à sa place, à la tête de son armée, un membre de sa famille et lui ordonna de demeurer sur place, et si l'avant-garde du roi des Arabes arrivait sur lui, de soutenir (simplement) le choc afin que lui-même pût partir et livrer bataille à l'armée qui était entrée dans le thème des Arméniaques, c'est-à-dire celle d'al Afšīn... « J'étais, dit leur chef, de ceux
p. 1243 » qui partirent avec le roi ; nous les attaquâmes | au moment » de la prière du matin, nous les mîmes en déroute et nous massa- » crâmes toute leur infanterie. Mais nos soldats se divisèrent dans » leur poursuite et vers midi, leur cavalerie revint et nous livra » un violent combat : ils traversèrent notre armée, et ils étaient » mêlés à nous et nous étions mêlés à eux, au point que nous » ne savions pas dans quel escadron se trouvait le roi. Cela dura » jusqu'à l'ʿaṣr (1) ; alors nous revînmes jusqu'à l'endroit de l'ar- » mée de l'Empereur, où nous nous trouvions (auparavant) et » nous ne l'y rencontrâmes pas. Nous retournâmes alors à l'em- » placement du camp de l'Empereur, qu'il avait laissé derrière soi, » sur l'Halys, et nous trouvâmes l'armée dispersée : les soldats » avaient quitté le parent de l'Empereur, que celui-ci avait laissé » à sa place à la tête de l'armée. Nous passâmes la nuit dans » ces conditions et le matin, l'Empereur nous rejoignit avec un » petit détachement, trouva l'armée en plein désordre, fit arrê- » ter celui qu'il avait désigné pour lui succéder à la tête de ses » troupes, et le fit décapiter. Il écrivit aux villes et aux citadel- » les de ne recevoir personne de ceux qui avaient déserté son » armée, sans les faire fouetter, et de les renvoyer à un endroit » qu'il leur désigna pour s'y rencontrer avec lui, et où lui-même » se rendait, pour former une armée destinée à marcher contre le » roi des Arabes. Il expédia un de ses serviteurs, un eunuque, » vers Anqira, pour y rester et en protéger les habitants, si le roi » des Arabes assiégeait la ville ». Le prisonnier ajouta : « L'eunu- » que alla jusqu'à Anqira et nous avec lui, mais nous trouvâmes » Anqira abandonnée par ses habitants qui s'en étaient en-

(1) ʿAṣr, prière du soir.

» fuis. L'eunuque écrivit à l'Empereur pour lui faire part de » cette nouvelle, et l'Empereur lui répondit de se rendre à » Amorium. » Il ajouta : « Alors je m'enquis de l'endroit où ces gens, » c'est-à-dire les habitants d'Anqira, s'étaient dirigés et l'on me » dit qu'ils étaient près de la saline ; nous les rejoignîmes. » Mālik ibn Kaïdar dit : « Laissez tous ces gens ; emportez ce que vous avez » pris, et laissez le reste ». Les soldats laissèrent les prisonniers et les combattants et s'en retournèrent vers l'armée| d'Ašināš. En chemin, ils prirent et emmenèrent un grand nombre de moutons et de vaches. Mālik renvoya le vieux prisonnier dont il a été question, se dirigea vers le camp d'Ašināš avec les prisonniers et atteignit Anqira. p. 1244

Ašināš n'y était que depuis un jour quand al Muʿtaṣim le rejoignit au matin. Il lui fit part de ce que le prisonnier lui avait appris, et al Muʿtaṣim en eut une grande joie. Quand vint le troisième jour, arriva de la part d'Afšīn une bonne nouvelle : les messagers annonçaient qu'il était sain et sauf et qu'il rejoindrait le prince des croyants à Anqira. Al Afšīn arriva en effet auprès d'al Muʿtaṣim, un jour après, à Anqira. Ils y restèrent quelques jours, puis l'armée fut répartie en trois corps pour la marche en avant : un corps sous Ašināš à l'aile gauche, un autre sous al Muʿtaṣim au centre, et un autre sous al Afšīn à l'aile droite. Entre chaque corps d'armée il devait y avoir [un intervalle de] deux parasanges. Chaque corps reçut l'ordre d'avoir une aile droite et une aile gauche, d'incendier et de piller les villages, et d'y faire prisonniers les gens qu'ils y trouveraient ; quand viendrait le moment de camper, tous devaient se grouper autour de leurs chefs particuliers et de leur commandant en chef. Ils devaient agir ainsi pendant tout le trajet qui séparait Anqira d'ʿAmmūriya, — il y avait entre ces villes sept étapes—jusqu'à ce que tous les corps fussent arrivés à ʿAmmūriya.

Quand les troupes arrivèrent à ʿAmmūriya, le premier qui l'atteignit fut Ašināš, qui y arriva le jeudi dans la matinée. Il fit un tour autour de la ville ; puis, il s'arrêta à deux milles de distance de celle-ci, dans un endroit où il y avait de l'eau et de l'herbe, et quand le soleil du lendemain se leva, al Muʿtaṣim arriva et fit le tour de la ville. Le troisième jour, arriva al Afšīn. Le Prince des Croyants partagea tout le périmètre de la cité entre les commandants, désignant à chacun d'eux un certain nombre de tours, conformément au nombre plus ou moins grand

p. 1245 de ses soldats. Chacun se vit attribuer de deux | à vingt tours. La garnison d'ʿAmmūriya se fortifia et se tint sur ses gardes.

Il y avait parmi eux un Musulman que les gens d'Ammūriya avaient fait prisonnier autrefois, qui avait embrassé le christianisme et s'était marié parmi eux. Il s'était caché quand ils (les soldats grecs) étaient entrés dans la forteresse; et quand il vit le Prince des Croyants, il réapparut, se dirigea vers les Musulmans, se rendit auprès d'al Muʿtaṣim et lui apprit qu'un endroit de la ville avait été envahi par un ruisseau qui s'était formé à la suite d'une pluie violente: la poussée des eaux avait fait tomber le mur en cet endroit. L'Empereur avait écrit au gouverneur d'ʿAmmūriya de faire rebâtir cet endroit, mais il avait remis cette construction jusqu'au jour où l'Empereur était parti de Constantinople vers certains lieux. Alors, le gouverneur avait eu peur que l'Empereur ne vînt dans ces parages et que, passant près du mur, il ne le trouvât pas rebâti. Alors, il avait envoyé chercher des ouvriers et l'on avait rebâti la façade du mur, pierre sur pierre, mais il n'avait mis par derrière, du côté de la ville, qu'une simple garniture (litt.: rembourrage). Ensuite, il avait fait replacer au-dessus du mur les créneaux, comme auparavant. Cet homme attira l'attention d'al Muʿtaṣim sur l'endroit qu'il avait décrit, et al Muʿtaṣim ordonna qu'on établît sa tente devant cet endroit, et que l'on dressât les machines de guerre contre cette partie de la construction. Le mur s'écroula à cette place. Quand les habitants d'ʿAmmūriya virent la brèche du mur, ils y apportèrent et y fixèrent de grandes pièces de bois jointes les unes aux autres. Mais quand une pierre des catapultes tombait sur ces bois, ils se brisaient; alors on en apportait d'autres et l'on mettait sur le bois des bâts d'animaux pour protéger le mur comme d'un bouclier. Mais comme les projectiles des catapultes tom-
p. 1246 baient continuellement | à cette place, le mur ne s'en effondra pas moins. Yāṭis et l'eunuque écrivirent à l'Empereur pour l'avertir de l'état du mur. Ils confièrent leur message à un homme qui parlait aisément l'arabe et à un jeune Grec, et ils les firent sortir par l'avant mur. Ils traversèrent le fossé, mais ils tombèrent sur l'endroit où se trouvaient les princes (Ferganiens etc.) qui avaient été adjoints à ʿAmr al Fargānī, et quand ils sortirent du fossé, on ne les reconnut pas et on leur demanda: « D'où venez-vous? » Ils répondirent: « Nous sommes de vos soldats ». Et on leur dit: « Soldats de qui? » Ils ne connaissaient aucun des

chefs de l'armée qu'ils pussent leur nommer. Alors on eut des soupçons et on les mena chez ʿAmr al Fargānī, fils d'Arbakhā. ʿAmr les conduisit chez Ašinās qui les emmena auprès d'al Muʿtaṣim, et al Muʿtaṣim les interrogea et les fit fouiller. On trouva sur eux la lettre d' Yāṭis à l'Empereur, où il lui disait qu'une armée considérable bloquait la ville et que déjà celle ci était réduite aux dernières extrémités, que son entrée dans ʿAmmūriya avait été une faute : « Je suis décidé, disait-il, à monter » à cheval et à emmener tous les notables sur les chevaux qui se » trouvent dans la place, et à ouvrir les portes une nuit à l'im- » proviste, à sortir et à charger contre l'armée, afin d'échapper » au blocus et de rejoindre l'Empereur ; advienne que pourra, » nous nous sauverons ou nous périrons (litt. : échappera qui échap- » pera, périra qui périra !). »

Quand al Muʿtaṣim eut lu la lettre, il ordonna de donner une grosse somme d'argent à l'homme qui parlait l'arabe et au jeune Grec qui se trouvait avec lui.|Ils embrassèrent l'Islam et il leur fit p. 1247 don d'un vêtement d'honneur. Il ordonna, au lever du soleil, qu'on leur fît faire le tour d'ʿAmmūriya, et ils dirent : « Yāṭis se trouve dans cette tour ». Al Muʿtaṣim leur ordonna de s'arrêter longtemps en face de la tour où se trouvait Yāṭis. Devant eux marchaient deux hommes avec l'argent ils avaient sur eux leurs vêtements d'honneur, et tenaient la lettre à la main. Yāṭis et tous les Grecs comprirent alors leur situation et ils se mirent à les injurier du haut du mur. Alors al Muʿtaṣim leur ordonna de s'éloigner. Puis il ordonna que l'on montât attentivement la garde tour à tour chaque nuit et que des cavaliers restassent la nuit entière en armes sur leur chevaux et veillassent à ce que l'on n'ouvrît pas les portes pendant la nuit et que personne ne sortît d'ʿAmmūriya. Les soldats, sans interruption, montèrent la garde à tour de rôle, à cheval et en armes. Les (autres) chevaux étaient sellés. Cela dura jusqu'à ce que le mur tombât entre les deux tours à l'endroit qui avait été indiqué à al Muʿtaṣim comme n'étant pas d'une construction solide. Les soldats entendirent le bruit de l'écroulement. Ils regardèrent (autour d'eux) et pensèrent que l'ennemi avait fait une sortie contre l'un des escadrons. Alors al Muʿtaṣim envoya une patrouille qui fit le tour de l'armée pour faire savoir aux soldats que c'était le bruit du mur quiétait tombé et [les inviter] à se rassurer.

Lorsqu'al Muʿtaṣim avait mis le siège devant la ville, il avait considéré la largeur des fossés de la ville et l'étendue de ses mu-

railles. Il avait amené avec lui un grand nombre de moutons. Il prit les dispositions suivantes : il fit monter de grandes machines
p. 1248 de guerre | d'une puissance proportionnée à la hauteur du mur. Chaque machine était servie par quatre hommes, et avait été construite de la façon la plus solide et la plus parfaite. Ces catapultes furent placées sur des affûts portés par des chariots. Puis il ordonna que l'on distribuât les moutons aux soldats, un par homme, que chaque homme mangeât la chair et remplît la peau de terre et qu'ensuite on apportât les peaux ainsi remplies de terre pour les jeter dans le fossé. L'ordre fut exécuté. Il fit alors construire de grandes tours de siège, chacune portant dix hommes, de façon telle qu'on pût les rouler sur les peaux remplies de terre et jetées dans les fossés pour les combler. Ainsi fut fait, et les peaux furent jetées. Mais elles ne tombèrent pas de manière à former des lignes et des couches régulières par suite de la crainte que les soldats avaient des projectiles des Grecs ; elles tombèrent irrégulièrement, et il ne fut pas possible de constituer ainsi une plate-forme unie. Alors, al Muʿtaṣim ordonna de jeter par-dessus de la terre jusqu'à ce que la surface fût égalisée. Il fit alors avancer une tour et on la roula. Mais quand elle fut arrivée à la moitié de la largeur du fossé, elle demeura accrochée à ces peaux, et les soldats qui étaient restés dedans ne purent se sauver qu'à grand'peine. Le chariot resta ensuite bloqué à cet endroit, et l'on ne put trouver aucun moyen de le déloger jusqu'à ce qu'ʿAmmūriya fût prise. Les tours, les catapultes et les échelles demeurèrent inutiles et on dut les brûler (litt. : jusqu'à ce qu'elles fussent brûlées).

Le lendemain (de la chute du mur) on livra bataille aux assiégés du côté de la brèche. Le premier qui engagea le combat fut Ašinās avec ses soldats ; mais le lieu était resserré, et ils ne purent combattre [efficacement] à cet endroit. Al Muʿtaṣim ordonna que les grandes catapultes qui étaient dispersées tout autour du mur, fussent rassemblées côte à côte, et transportées devant la brèche, et il fit battre cette place.

L'attaque du deuxième jour incomba à al Afšīn et à ses soldats. Ils combattirent très courageusement et avancèrent. Al Muʿtaṣim se
p. 1249 tenait | à cheval en face de la brèche avec Ašinās et Afšīn et les plus notables des généraux. Les autres généraux de rang inférieur étaient debout, à pied. Al Muʿtaṣim dit: « Que l'attaque a été bien menée aujourd'hui ! ». Et ʿAmr al Fargānī reprit : « On se bat mieux aujourd'hui qu'hier. » Ašinās entendit cela et se contint ; mais au milieu du jour, quand al Muʿtaṣim se fut éloigné vers sa tente pour déjeu-

ner, et que les officiers aussi furent partis vers leurs tentes pour faire de même, et qu'Ašinās fut près de la sienne, ses officiers mirent pied à terre devant lui comme d'habitude. Parmi eux se trouvaient ʿAmr al Fargānī et Aḥmed ibn al Khalīl ibn Hišām. Ils marchèrent devant lui comme d'habitude, devant sa tente. Ašinās leur dit : « Bâtards, vous marchez devant moi ! Il aurait » fallu bien combattre hier, quand vous vous êtes trouvés devant » le Prince des Croyants. Vous dites que l'assaut d'aujourd'hui » est mieux que celui d'hier, comme si ce n'était pas vous » qui aviez combattu hier. Retournez à vos tentes ! » Quand ʿAmr al Fargānī se fut éloigné avec Aḥmad ibn al Khalīl ibn Hišām, l'un d'eux dit à l'autre : « Vois-tu cet esclave, ce fils de » p... (et il désignait par là Ašinās), vois-tu comment il a agi » aujourd'hui avec nous ? Ne serait-il pas plus supportable pour » nous de passer en territoire byzantin que de nous entendre dire » ce qu'il nous a dit aujourd'hui ? » ʿAmr al Fargānī qui était bien informé, dit à Aḥmad ibn al Khalīl : « O Abu'l ʿAbbās, Dieu te débarrassera bientôt de lui ! Réjouis-toi de la bonne nouvelle. » Et il laissait Aḥmad supposer qu'il savait quelque chose. Aussi, celui-ci le pressa-t-il de questions. Alors il lui apprit quelle était la situation et il dit : « Le tour d'al ʿAbbās, fils d'al Ma'mūn, est venu, nous le reconnaîtrons publiquement, et nous tuerons al Muʿtaṣim, | Ašinās et autres avant peu. » p. 1250

Puis il dit : « Je te conseille d'aller voir ʿAbbās, de te présenter » à lui et de te mettre au nombre de ses partisans ». Aḥmad lui dit : « C'est une chose dont je ne puis croire qu'elle s'accomplisse » ʿAmr lui dit : « Tout est achevé ! ». Alors il le conduisit auprès d'al Ḥāriṯ al Samarqandī, parent de Salama ibn ʿUbaïd Allāh ibn al Waḍḍāḥ, qui était chargé de recruter les partisans d' al ʿAbbās et de leur faire prêter serment. ʿAmr lui dit : « Je te ferai avoir » une entrevue avec al Ḥāriṯ, afin que tu sois du nombre de nos » compagnons ». Aḥmad lui dit : « Je suis des vôtres si cette affaire est terminée dans les dix jours, mais si cela dépasse ce délai, il n'y a rien de fait entre vous et moi. » Al Ḥāriṯ partit, alla trouver al ʿAbbās et lui fit savoir qu'ʿAmr avait parlé de lui à Aḥmad ibn al Khalīl ; al ʿAbbās lui répondit : « Je n'aimerais pas que le fils de Khalīl fût mis au courant de nos affaires, laissez-le » de côté, ne le mêlez à aucune de vos affaires, laissez-le entre eux » deux (c.-à.-d. avec Ašinās et Mu'tasim) ! » Et ils se séparèrent de lui.

Quand vint le troisième jour, l'attaque fut menée par le corps d'armée du Prince des Croyants en particulier, auquel étaient joints les Magrebins et les Turks. Ītākh commandait. Ils se conduisirent vaillamment, la brèche fut élargie par eux et le combat ne cessa pas avant qu'il n'y eût chez les Grecs un grand nombre de blessés. Les généraux de l'Empereur byzantin, lorsque l'armée arabe s'était mise à assiéger la ville, s'étaient partagé les tours, à raison d'un certain nombre pour chaque général et pour sa troupe. L'officier
p. 1251 grec chargé de l'endroit où s'était produite la brèche, était | un homme appelé Wandū, ce qui, traduit en arabe, signifie *taureau*. Cet homme et ses soldats soutinrent un rude combat toute la nuit et le jour qui suivit : tout le poids du combat pesait sur lui et ses compagnons, et ni Yāṭis ni aucun autre ne lui envoyèrent un seul homme de renfort. Quand vint la nuit, cet officier qui était préposé à la garde de la brèche alla vers les Grecs et dit : « Tout » le poids du combat pèse sur moi et sur mes compagnons, et je » n'ai plus avec moi personne qui n'ait été blessé. Envoyez vos » soldats à la brèche pour tirer un peu, sinon vous serez » déshonorés et la ville passera aux mains des ennemis ». Ils lui refusèrent tout secours et lui dirent : « Le mur est intact de notre » côté (1) et nous ne te demandons pas de nous secourir. Oc- » cupe-toi du côté [qui t'a été confié], tu ne recevras pas de » secours de nous ». Alors il décida, avec ses soldats d'aller vers le Prince des Croyants al Muʿtaṣim, de lui demander la sécurité pour leurs familles et de lui livrer la forteresse avec ce qu'elle contenait de matériel, d'effets, d'armes et d'autres choses. Quand vint le jour, il chargea ses hommes de garder les deux côtés de la brèche et sortit en disant : « Je vais trouver le Prince des Croyants », et ordonna à ses soldats de ne pas combattre jusqu'à son retour auprès d'eux.

Il sortit donc, arriva auprès d'al Muʿtaṣim et s'avança devant lui, tandis que les Musulmans marchaient vers la brèche.

(1) Le texte du Kitāb al ʿUyūn, correspondant à ce passage, dit : Chacun de nous est [suffisamment] occupé à garder l'endroit qui lui *a été confié* (*sullima*). C'est pourquoi on pourrait peut-être lire dans Ṭabarī, *sullima* (*a été confié*) au lieu de *salima* (*est intact*), ou de la variante incertaine *taṯallama* (*a une brèche*). La seule difficulté pour *sullima* est qu'il manque, dans Ṭabarī, le régime, *à nous*, *ilaynā*. En tout cas, si l'on garde la phrase de Ṭabarī telle quelle, le sens n'est pas très satisfaisant. (Note de M. M. Canard).

Les Grecs leur faisaient signe de la main de ne pas avancer, mais ils avançaient toujours, tandis que Wandū était assis devant al Muʿtaṣim. Ce dernier demanda un cheval, le fit monter,| et ils s'avan- p. 1252
cèrent ensemble jusqu'à ce que les soldats fussent avec eux au bord de la brèche. ʿAbd al Wahhāb ibn ʿAlī précédait al Muʿtaṣim, et de la main il fit signe à ses gens d'entrer, et les soldats pénétrèrent dans la ville et Wandū porta les regards de ce côté et de la main il se toucha la barbe. Al Muʿtaṣim lui dit : « Qu'as-tu ? » Et il répondit : « Je suis venu, désireux de t'entendre et voulant » que tu m'entendes, et tu m'as trompé ». Al Muʿtaṣim lui dit : « Tout ce que tu voudras bien dire sera une obligation pour moi ; » dis ce que tu désires, car je ne te contredirai pas. » L'autre lui répondit : « Quoi, tu ne me contrediras pas? Voilà qu'ils sont » entrés dans la ville ! » Al Muʿtaṣim dit encore : « Montre de la main tout ce que tu voudras, tu l'auras, dis ce que tu veux, je » te le donnerai. » Et l'autre [revint et] demeura dans la tente d'al Muʿtaṣim.

Yāṭis se tenait dans la tour dont il avait la garde, avec un grand nombre de Grecs rassemblés autour de lui ; mais un groupe d'entre eux se rendit dans une grande église qui se trouvait dans le monastère d'Amorium, et ils soutinrent un violent combat. Finalement, les Musulmans mirent le feu à l'église et ils furent brûlés jusqu'au dernier. Yāṭis restait dans sa tour avec ses compagnons autour de lui et le reste des Grecs. Car ceux-ci avaient été massacrés et ils étaient tous ou morts ou blessés. Alors al Muʿtaṣim monta à cheval, arriva en face d'Yāṭis et s'arrêta. C'était du côté de la troupe d'Ašinās. On cria : « Yāṭis, voici le Prince des Croyants ! » Les Grecs crièrent du haut de la tour : « Yāṭis n'est pas là ! » « Mais si, répondirent les Musulmans, dites lui que le Prince des Croyants attend ici. » Ils répétèrent : « Yāṭis n'est p. 1253
pas là ». Le Prince des Croyants s'en alla, en colère. Mais quand il eut dépassé cet endroit, les Grecs crièrent : « Voilà Yāṭis, voilà Yāṭis. » Al Muʿtaṣim revint en face de la tour, s'arrêta, et ordonna d'apporter les échelles que l'on avait préparées. On en apporta une que l'on plaça contre la tour où il se trouvait. On y fit monter Ḥasan al Rūmī, esclave d'Abū Saʿīd Muḥammad ibn Yūsuf, et Yāṭis lui parla. « Voilà le Prince des Croyants, lui dit Ḥasan ; descends te soumettre à ses conditions ». Al Ḥasan descendit et annonça à al Muʿtaṣim qu'il l'avait vu et lui avait parlé. Al Muʿtaṣim lui dit : « Dis-lui qu'il descende ! » Al Ḥasan

monta une deuxième fois et Yāṭis sortit de la tour avec son épée au côté, et s'arrêta sur la tour, tandis qu'al Muʿtaṣim regardait de son côté. Alors il ôta l'épée suspendue à son cou et la remit à al Ḥasan. Puis il descendit et s'arrêta devant al Muʿtaṣim qui lui cingla le visage d'un coup de sa cravache, et retourna à sa tente en disant : « Amenez-le ». Yāṭis s'avança un peu. Puis un envoyé d'al Muʿtaṣim vint dire de l'amener sur une monture. On le fit monter et on l'amena ainsi vers la tente du Prince des Croyants. Alors, de tous côtés, les soldats arrivèrent avec des prisonniers et du butin, si bien que le camp fut rempli. Al Muʿtaṣim ordonna à l'interprète Basile de faire un tri parmi les captifs, et de mettre d'un côté ceux des Grecs qui étaient nobles et riches, et d'un autre côté le reste. Basile exécuta cet ordre. Alors al Muʿtaṣim fit répartir les lots [de butin et de captifs] parmi ses généraux. A Ašinās fut confié tout ce qui sortirait de la ville de son côté, et le Calife lui ordonna de procéder à la vente par appel public. A al Afšīn fut confié ce qui sortirait de son côté, et il reçut l'ordre de procéder à la vente par appel
p. 1254 public.| Ītākh et Ǧaʿfar al Khayyāṭ reçurent de leur côté des ordres analogues. Il adjoignit à chacun de ces officiers un homme dépendant d'Aḥmad ibn Abī Dā'ūd pour faire les comptes.

Les parts de butin furent vendues en cinq jours. On vendit ce qui trouva acheteur ; le reste fut, par ordre, brûlé. Puis al Muʿtaṣim partit dans la direction de la région de Tarse.

Quand ce fut le jour d'Ītākh, avant le départ d'al Muʿtaṣim, les soldats se jetèrent sur le butin à la vente duquel Ītākh était préposé. Ce jour était celui où ʿUǧaïf avait promis aux conjurés d'assaillir al Muʿtaṣim. Celui-ci chargea en personne, au galop, et l'épée nue, sur les soldats qui s'écartèrent de devant lui, et s'arrêtèrent de piller le butin. Le calife revint à sa tente et le lendemain, il ordonna qu'on mît les captifs aux enchères trois fois seulement, pour que la vente allât plus vite ; la marchandise [était adjugée à] celui qui enchérissait après la troisième criée, sinon, elle était vendue à l'enchérisseur précédent. Cette vente eut lieu le jeudi : on procéda à la mise aux enchères des esclaves par groupes de cinq et de dix. Le nombreux butin matériel fut vendu en un seul bloc.

P. 1254.

L'Empereur byzantin avait envoyé un ambassadeur dans les premiers jours du siège d' Ammūriya par al-Muʿtaṣim. Celui-ci donna

l'ordre de le faire arrêter à un point d'eau où les troupes venaient s'abreuver et situé à trois milles d'ʿAmmūriya. Al Muʿtaṣim ne voulut pas accorder d'entrevue à l'ambassadeur avant d'avoir pris ʿAmmūriya. Alors, il lui permit de s'en retourner auprès de l'Empereur byzantin et l'autre partit. Al Muʿtaṣim de son côté partit en direction des marches frontières. Mais il apprit que l'Empereur byzantin voulait marcher sur ses traces ou harceler son armée. Il s'avança sur | le chemin de la grand'route l'espace d'une étape ; p. 1255
puis il revint sur ses pas à Ammūriya et donna à son monde l'ordre de revenir. Alors il quitta le chemin de la grand'route pour prendre celui de Wādī'l Ǧawr. Il répartit les captifs entre les généraux et en confia une troupe à garder à chacun d'eux, et les généraux les distribuèrent à leurs officiers. Ils firent un chemin d'environ 40 milles sans eau. Tous ceux des captifs que la soif ardente à laquelle ils étaient en proie empêchait de marcher furent décapités. L'armée entra dans le désert par le chemin de Wādī 'l Ǧawr et souffrit de la soif : les hommes tombaient ainsi que les bêtes de somme. Certains prisonniers tuèrent quelques soldats et s'échappèrent.

Al Muʿtaṣim avait devancé l'armée dans sa marche et il revint à la rencontre de ses troupes avec de l'eau qu'il rapportait de l'endroit où il avait campé : bien du monde mourut de soif dans cette vallée. On apprit à al Muʿtaṣim que des prisonniers avaient tué des soldats. Il ordonna alors à Basile le Grec de trier les prisonniers d'importance et de les mettre à part Pour ceux qui restaient, il ordonna qu'on les fît monter sur les montagnes, redescendre dans les vallées, et dé apiter tous. Ce fut un total de six mille hommes qui périrent en deux endroits, le Wādī'l Ǧawr et un autre endroit. De cet endroit, al Muʿtaṣim se remit en route vers les marches et entra à Tarse.

Al Muʿtaṣim avait fait disposer autour de son camp des réservoirs en cuir tanné depuis les points d'eau jusqu'au camp d'Ammūriya. Ces récipients étaient pleins d'eau. Tout le monde en buvait, sans s'épuiser à la recherche de l'eau.

La rencontre qui eut lieu entre l'Empereur byzantin et al Afšīn, p. 1256
à ce que l'on raconte, eut lieu le Jeudi 25 šaʿbān (22 juillet). L'arrivée d'al Muʿtaṣim devant ʿAmmūriya eut lieu le vendredi 6 du mois de ramaḍān (1er août). Il s'en retourna au bout de 55 jours.

Al Ḥusain ibn al Ḍaḥḥāk al Bāhilī a dit dans un poème où il fait l'éloge d'al Afšīn et rappelle la bataille qui eut lieu entre lui et l'Empereur :

1. Le Protégé de Dieu (= al Muʿtaṣim) a affermi la puissance d'Abu'l Ḥasan plus solidement que le pilier d'Iḍam (1).

2. Tout éloge est au-dessous de la gloire dont il a comblé le fils de Kā'ūs, roi des Persans.

3. Al Afšīn est une épée que la toute-puissance de Dieu a tirée par la main d'al Muʿtaṣim.

4. Il n'a laissé dans al Baḏḏ comme habitants que des statues pareilles à celles d'Iram.

5. Ensuite, il a amené, captif à discrétion, son Bābek, gage enchaîné, confident du regret.

6. Il a régalé Théophile d'un franc coup de lance qui a rompu ses deux armées ensemble et l'a mis en déroute.

7. La plupart d'entre eux furent tués et ceux qui échappèrent se sauvèrent avec leur chair [semblable à la viande] exposée sur l'étal d'un boucher.

P. 1302. Année 224 de l'hégire (23 nov. 838-11 nov. 839).

Cette année mourut le Grec Yāṭis qui fut crucifié à Sāmarrā avec Bābek.

MICHEL III

(842-867)

Califat d'al-Wāṯiq.

Échange de prisonniers l'an 846.

(842-847)

III, p. 1339. Année 231 de l'hégire (7 sept. 845-27 août 846).

Parmi les événements de cette année eut lieu l'échange des prisonniers entre les Musulmans et les Byzantins. Il fut confié à l'eunuque Khāqān, et eut lieu en muḥarrem de cette année

(1) Le premier, le second, le troisième et le sixième vers se lisent dans la Tanbīh de Ma'sūdī. Voyez plus bas dans les traductions de Ma'sūdī.

(7 sept. - 6 oct. 845). On rapporte que le nombre des Musulmans aurait atteint 4362.

P. 1351-1357.

En cette année fut terminé l'échange de prisonniers de guerre entre les Musulmans et l'Empereur byzantin. Pour cette affaire, Musulmans et Byzantins se rencontrèrent auprès d'un fleuve que l'on appelle Lāmis, près de Salūqīya, à une distance d'un jour de marche de Tarse. Voici quelles furent les causes de l'échange et comment il se fit, d'après le récit d'Aḥmed ibn Abī Qaḥṭaba, ami de Khāqān l'eunuque, qui fut eunuque | d'al p. 1352
Rašīd et qui avait grandi dans les provinces frontières. Ce Khāqān était venu chez al Wāṯiq avec un groupe de notables de Tarse et d'autres villes qui se plaignaient du Ṣāḥib al Maẓālīm [1] qui leur avait été donné et qui s'appelait Abū Wahb.

On convoqua ce dernier. Muḥammed ibn ʿAbd al Malik (Ibn al Zayyāt) les réunissait sans cesse, à la salle d'audience, une fois la foule partie le lundi et le jeudi. Ils restaient jusqu'à midi, puis Muḥammed ibn ʿAbd al Malik partait et eux aussi partaient. Ce fonctionnaire fut révoqué.

Al Wāṯiq ordonna de soumettre les habitants des marches (qui étaient venus à Sāmarrā) à un examen doctrinal au sujet du Coran. Tous sauf quatre, affirmèrent qu'il était créé. Al Wāṯiq ordonna de décapiter ceux-ci s'ils ne venaient pas à résipiscence. Puis il ordonna de faire des cadeaux de voyage à tous les gens des pays frontières, conformément à l'avis de Khāqān. Les habitants de ces régions s'empressèrent de retourner dans leurs provinces. Khāqān s'attarda un peu après leur départ.

Des ambassadeurs de l'Empereur de Byzance Michel, fils de Théophile, fils de Michel, fils de Léon, fils de Georges, se présentèrent devant al Wāṯiq demandant qu'on procédât à l'échange des prisonniers musulmans qui étaient aux mains de l'Empereur. Al Wāṯiq envoya Khāqān pour cette besogne. Celui-ci partit avec tous ceux qui devaient procéder à l'échange des prisonniers musulmans à la fin de l'an 230 (18 sept. 844-6 sept. 845) conformément à l'accord conclu entre Khāqān et les envoyés de l'empereur, pour la rencontre d'échange qui devait avoir lieu le jour de l' ʿāšūra, le 10 de muḥarrem de l'an 231 (16 sept. 845).

(1) Collecteur de taxes.

Alors al Wāṯiq donna à Aḥmad ibn Saʿīd ibn Salm ibn Qutaiba le gouvernement des marches et de la province d'Antioche et lui ordonna d'assister à l'échange. Il partit avec dix-sept chevaux de poste.

Quant aux délégués qui avaient été envoyés pour proposer p. 1353 l'échange, il y avait eu entre eux| et Ibn al Zayyāt des divergences de vue au sujet de l'échange. Ils disaient : « Nous ne prenons pas » en échange de nos prisonniers de vieille femme, ni d'homme trop » vieux, ni de petit enfant. » Ces querelles ne cessèrent pas entre eux un seul jour jusqu'à ce qu'il eussent accepté l'échange tête par tête.

Al Wāṯiq envoya à Bagdad et à Raqqa l'ordre d'acheter tous les esclaves qui étaient à vendre, et il en acheta autant qu'il put ; pourtant le nombre n'en était pas encore assez grand. Alors al Wāṯiq fit sortir de son palais toutes les femmes grecques, vieilles et autres, pour compléter le nombre. Il envoya deux hommes de l'entourage de Ibn Abī Dā'ūd. Le nom du premier était Yaḥyā ibn Adam al Karkhī [1] et il était surnommé Abū Ramla ; l'autre était Ǧa far ibn al Ḥaḏḏā'. Il leur adjoignit comme secrétaire un scribe pris parmi les kuttāb du bureau de l'armée, qu'on appelait Ṭālib ibn Dā'ūd, et il ordonna à Ǧaʿfar et lui d'examiner les captifs, de racheter ceux qui reconnaîtraient que le Coran est créé, et de laisser aux mains des Byzantins ceux qui le nieraient. Il fit remettre entre les mains de Ṭālib 5000 dirhems ; il ordonna qu'on distribuât à ceux des prisonniers rachetés qui reconnaîtraient que le Coran est créé, un dīnār par tête sur les sommes que ces fonctionnaires avaient apportées avec eux. Après quoi ils partirent.

On rapporte qu'Aḥmed ibn al Ḥāriṯ a dit : « J'ai interrogé Ibn Abī Qaḥṭaba, ami de Khāqān, l'eunuque, qui était l'intermédiaire entre les Musulmans et les Byzantins, envoyé pour savoir quel était le nombre des Musulmans détenus dans le territoire byzantin, et qui savait bien leur nombre.Leur nombre, dit-il, se montait à 3000 pour les hommes et 500 pour les femmes. Al Wāṯiq donna l'ordre de procéder à l'échange et il expédia Aḥmad ibn Saʿīd par le courrier pour que l'échange se fît en sa présence. Il envoya des gens pour examiner les prisonniers musulmans : celui qui disait que le Coran p. 1354 est créé | et que Dieu (le Très-Haut) n'apparaîtra pas aux yeux

(1) Du nom d'un faubourg de Bagdad.

du corps dans l'autre monde, celui-là était racheté. Celui qui ne reconnaissait pas cela était laissé entre les mains des Byzantins. Il n'y avait plus eu d'échange de prisonniers depuis le temps de Muḥammad ibn Zubaïda en l'an 194 ou 195 ».

Quand vint le jour de l'ʿāšūra, le 10 muḥarrem 231, les Musulmans et les Grecs Barbares) (1) qui se trouvaient avec eux, se réunirent avec deux officiers byzantins dont l'un s'appelait Aiqās (?) (2) et l'autre Ṭélésios (?) (3). Les Musulmans et les volontaires étaient au nombre de 4000 cavaliers et fantassins. Ils se réunirent à un endroit que l'on appelait le Lāmis.

On rapporte d'après Muḥammad ibn Saʿīd ibn Quṭaïba al Bāhilī qu'il reçut une lettre de son père lui apprenant que le nombre des Musulmans qui furent rachetés et des Ḏimmī qui se trouvaient avec eux était de 4600 personnes parmi lesquelles des femmes et des enfants au nombre de 600. Les Ḏimmī étaient moins de 500. Le reste étaient des gens de tous les pays.

Abū Qaḥṭaba, qui fut le messager de Khāqān auprès de l'Empereur byzantin, pour voir quel était le nombre des captifs et pour se rendre compte de la sincérité de Michel, empereur de Byzance, rapporte que le nombre des Musulmans avant l'échange était de 3.000 hommes et 500 femmes et enfants, à Constantinople et ailleurs, sans compter ce que les Grecs amenèrent et Muḥammed ibn ʿAbd Allāh al Ṭarsūsī qui était chez eux. Aḥmed ibn Saʿīd ibn Salm et Khāqān l'envoyèrent à al Wāṯiq avec un groupe | des plus notables prisonniers. Le souverain fit cadeau à p. 1355
chacun d'eux de mille dirhems et d'un cheval de selle. Muḥammed al Ṭarsūsī rapporta qu'il était demeuré captif entre les mains des Grecs pendant trente ans. Il avait été capturé au cours d'une expédition de troupes légères et il était parmi les fourrageurs quand il fut pris. Il était au nombre de ceux qui furent rachetés au cours de cet échange. « On procéda à notre rachat dit-il, le jour de

(1) Il s'agit du mot arabe « ilǧ », qui signifie « homme grand et grossier, barbare ». Mais, cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p.159 : vers la fin du moyen âge,on donnait ce nom à tous ceux qui avaient changé de religion, aux musulmans qui s'étaient faits chrétiens, aussi bien qu'aux chrétiens qui avaient embrassé l'islamisme. Cf. De Goeje, *Glossarium ad Tabari continuatum ʿArīb*. Ludguni Batavorum, 1897 : spec. Romanus nobilis, dux. Voyez le texte d'ʿArib, p. 64 ; voyez aussi Ṭabarī III, p. 2285,2.

(2) Var. Nifās ; lecture incertaine.

(3) Ou « Lmlsnūs ».

l'ʿāšūra près d'un fleuve que l'on appelle le Lāmis aux environs de Séleucie près de la mer. Le nombre de prisonniers était de 4460. Les femmes avec leurs maris et les enfants étaient au nombre de 800 et les Ḏimmī une centaine ou un peu plus. L'échange se fit tête pour tête sans distinction d'âge. Khāqān chercha à délivrer tous les Musulmans qui se trouvaient dans l'empire byzantin, quand il savait où ils se trouvaient.

Quand les captifs eurent été rassemblés, les Musulmans se réunirent sur la rive orientale du fleuve et les Byzantins sur la rive occidentale. Cet endroit est un gué. L'on envoyait tour à tour un homme d'un côté et un homme de l'autre et ils se croisaient au milieu du fleuve. Quand un Musulman parvenait chez les Musulmans, il prononçait un *takbīr* et eux répétaient « Dieu est grand ! », et quand le Byzantin arrivait auprès des siens il prononçait dans leur langue et eux répétaient quelque chose qui ressemblait au *takbīr* (= le cri : *Allah est grand*). »

Al Sindī, affranchi de l'eunuque Ḥusaïn, rapporte, dit-on, que les Musulmans avaient construit un pont sur la rivière et les Romains un autre. « Nous envoyions, dit-il, un Byzantin par notre pont, et les Byzantins un Musulman par leur pont. L'un venait vers nous, l'autre allait vers eux. » Il niait qu'il y eût là un gué.

p. 1356 On rapporte que Muḥammed ibn Karīm dit : « Quand nous fûmes arrivés devant les Musulmans, Ǧaʿfar et Yaḥyā nous soumirent à un examen doctrinal, et nous répondîmes et l'on nous donna à chacun deux dīnārs. Il ajoutait : « Les deux patrices qui amenèrent les prisonniers furent très bons dans leurs rapports avec eux ». Il disait encore : « Les Byzantins furent frappés de » crainte à la vue du grand nombre des Musulmans, étant donné » leur petit nombre, mais Khāqān les rassura sur ce point et éta- » blit une trêve de 40 jours, entre eux et les Musulmans au cours » de laquelle il ne serait fait aucune incursion, jusqu'à ce qu'ils » fussent arrivés dans leur pays et en sûreté. » L'échange dura quatre jours. Il resta à Khāqān un grand nombre de captifs que le Prince des Croyants avait réunis pour les échanger contre des Musulmans. Khāqān livra au chef des Byzantins, du nombre de ceux qui lui restaient entre les mains, cent personnes, afin que les Byzantins fussent redevables de l'excédent : il prenait ainsi des précautions à l'égard du reste des prisonniers musulmans, craignant que les Byzantins ne voulussent en garder quelques-uns jusqu'à l'expiration du terme de la trêve. Il ramena le reste à Tarse

et les vendit. (Muḥammed ibn Karīm) dit encore : « Furent rache- » tés et partirent avec nous environ une trentaine de Musulmans » qui s'étaient convertis au christianisme dans l'empire byzantin. »

Muḥammed ibn Karīm dit : « Quand la trêve de quarante » jours entre Khāqān et les Byzantins se fut écoulée, Aḥmed ibn » Sa'īd ibn Salm ibn Quṭaïba fit une expédition en plein hiver. » Les troupes furent accablées par la pluie et la neige et il mourut » environ 200 hommes. Il s'en noya un grand nombre dans le » Badandūn, et il en fut pris environ 200. Le Prince des Croyants » al Wāṯiq s'emporta contre lui à cause de cela. » Le total de ceux qui moururent et se noyèrent atteignait 500. A la rencontre de Aḥmed ibn Sa'īd, qui avait une armée de sept mille hommes, s'était avancé | un patrice des plus considérables. Aḥmad se reti- p. 1357 ra devant lui ; mais les principaux de ses officiers lui dirent : « Une » armée de sept mille hommes ne redoute rien ; puisque tu n'as » pas rencontré les troupes ennemies, fais une incursion dans leur » pays. » Il prit environ 1.000 vaches et 10.000 moutons. Puis, il quitta le pays.

Al Wāṯiq le révoqua et nomma à sa place Naṣr ibn Ḥamza al Khuzā'ī, le mardi 16 ǧumādā I de cette année (18 janvier 846).

Année 237 de l'hégire = 5 juillet 851-22 juin 852.

P. 1414. 237

Cette année-là, 'Alī ibn Yaḥyā, fit une expédition d'été.

Attaque de Damiette par les Byzantins.

Année 238 de l'hégire = 23 juin 852 - 11 juin 853.

P. 1417-18.

Cette année là, vinrent 300 navires byzantins avec '.r.fā et Ibn Qatūna et Am.r.d.nāfa., qui étaient les chefs maritimes (1). Chacun d'eux avait 100 navires. Ibn Qatūna assiégea Damiette qui est séparée du rivage par une espèce de lagune où l'eau arrive à la poitrine d'un homme. Si on la traverse pour gagner le continent on est à l'abri des entreprises de vaisseaux. Les uns la traversèrent et furent sauvés, mais un grand nombre d'autres, femmes et enfants, périrent noyés. Tous ceux qui le purent, se

(1) La transcription du troisième nom peut être A.m.r.d. nāfa (ou nāqa ou tāfa ou tāqa). On a pensé à Bardas (GRÉGOIRE) ou à Martinakios (BROOKS voyez p. 214 sq.) note 3. Quant au second nom, cf. YA'QŪBI, *Hist.*, ed. HOUTSMA, II, p. 597.

firent emmener en bateau et se sauvèrent dans la direction d'al Fusṭāṭ qui est à quatre jours de Damiette.

A la tête de l'administration de l'Égypte se trouvait ʿAnbasa ibn Isḥāq al Ḍabbī. Comme la fête approchait, il avait ordonné aux troupes qui se trouvaient à Damiette de se rendre à Fosṭāṭ pour qu'il pût embellir la fête de leur présence. Et ainsi il avait laissé Damiette sans garnison. Les bateaux grecs arrivèrent de la direction de Šaṭā où l'on fait les étoffes šaṭwī .Une centaine de « khélandes » s'arrêtèrent devant Damiette ; chaque navire portait entre 50 et 100 hommes. Ils allèrent attaquer la ville et incendièrent toutes les maisons et les huttes en roseaux qu'ils atteignirent. Ils emportèrent les armes qui étaient dans la ville, et qu'on voulait envoyer à Abū Ḥafṣ, gouverneur de Crète, environ 1000 lances
p. 1418 avec leurs accessoires. Ils tuèrent tous les hommes qu'ils purent et prirent toutes les marchandises, le sucre et le lin, qui y avaient été préparés pour être transportés dans l'ʿIrāq. Ils firent prisonnières environ 600 femmes, coptes et musulmanes. On dit que les musulmanes étaient au nombre de 125 et que le reste étaient des femmes coptes. On dit que les Grecs qui étaient dans les khélandes qui jetèrent l'ancre devant Damiette étaient au nombre d'environ 5.000 hommes. Ils chargèrent leurs navires de meubles, de richesses et de femmes et brûlèrent les magasins des « qulūʿ », c.-à d. des voiles des navires, et mirent le feu à la mosquée cathédrale de Damiette et aussi à des églises. Ceux qui cherchèrent à leur échapper et qui furent noyés dans la lagune de Damiette, femmes et enfants, furent beaucoup plus nombreux que ceux que prirent les Grecs. Puis ils quittèrent la ville.

Il a été rapporté que Ibn al Akšaf qui avait été emprisonné dans la prison de Damiette, par ordre d'ʿAnbasa, brisa ses liens et sortit pour combattre les Grecs. Des gens lui prêtèrent assistance et il tua beaucoup de Grecs.

Puis ceux-ci partirent vers al Uštūm près Tinnīs (1), l'eau ne pouvant porter leurs bateaux jusqu'à Tinnīs, ils craignirent de s'embourber et comme l'eau ne les portait plus, ils allèrent à al Uštūm, port éloigné de Tinnīs de quatre parasanges ou un peu moins, qui a des remparts et deux portes de fer qu'al Muʿtaṣim avait ordonné de faire. Ils le ravagèrent complètement et incendièrent les machines de guerre et les balistes qui s'y trou-

(1) Voyez plus haut (p. 217) les notes concernant ces noms.

vaient et ils emportèrent ses deux portes de fer et les chargèrent sur leurs navires.

Alors ils se dirigèrent vers leur pays sans être inquiétés.

Opérations en Asie Mineure.

Année 238 de l'hégire (23 juin 852 - 11 juin 853).

P. 1419.

'Alī ibn Yaḥyā l'Arménien dirigea l'expédition d'été.

Année 239 de l'hégire (12 juin 853 - 11 juin 854).

P. 1420.

Et 'Alī ibn Yaḥyā l'Arménien dirigea l'expédition d'été.

Année 241 de l'hégire (22 mai 855 - 9 mai 856).

P. 1426.

En cette année les Grecs firent une invasion à 'Aïn Zarba et ils firent prisonniers les Zuṭṭ (1) qui s'y trouvaient, leurs femmes, leurs enfants, leurs buffles et leurs vaches.

Et cette année eut lieu l'échange des prisonniers entre les Musulmans et les Byzantins. Voici quelle fut la cause de cette opération : On rapporte que Théodora, Impératrice, mère de Michel, envoya un homme nommé Georges, fils de Qarbéas (2), pour demander l'échange des Musulmans que les Grecs avaient entre les mains. Leur nombre approchait de 20.000. Al Mutawakkil envoya un des partisans de la maison 'abbāside appelé Naṣr ibn al Azhar ibn Farağ pour savoir le nombre exact de prisonniers musulmans se trouvant entre les mains des chrétiens, afin d'ordonner leur rachat. Cela eut lieu en ša'bān de cette année.

(Naṣr s'en retourna) (3) après être demeuré quelque temps chez eux. | On raconte que Théodora ordonna, Naṣr une fois parti, de p. 1427 passer en revue les prisonniers et de leur offrir de se convertir. Ceux d'entre eux qui se convertirent furent traités comme ceux qui s'étaient convertis précédemment. Ceux qui lui opposaient un refus, étaient mis à mort, et l'on rapporte qu'elle massacra ainsi douze mille captifs. On dit aussi que ce fut l'eunuque Qaniqla (4) qui les fit périr sans son ordre.

(1) Sur cette tribu tzigane (?), voyez p. 223 sq.

(2) Voir plus haut, où j'ai exprimé l'avis, que le mot arabe correspondait plutôt à Cyriaque (Note de M. M. CANARD).

(3) Il y a une lacune dans le texte ; cette addition semble nécessaire.

(4) Il s'agit de Théoctiste. Cf. CONT. THEOPH., p. 148.

Une lettre d'al Mutawakkil fut envoyée aux gouverneurs des marches de Syrie et de Mésopotamie, disant que l'eunuque Šunaïf était entré en pourparlers avec Georges, ambassadeur de l'Empereur, sur la question du rachat des captifs. Il annonçait qu'un accord était survenu entre eux et que Georges avait demandé un armistice du 5 rağab jusqu'au 22 šawwāl de cette année. (19 nov. 855-5 mars 856) pour réunir les prisonniers et leur donner le temps de rentrer dans leur pays. La lettre envoyée à ce sujet parvint à destination le mercredi 5 rağab et l'échange fut fixé au jour de la rupture du jeûne de cette année (1er šawwāl : 12 févr. 856).

Georges, l'envoyé de la reine des Grecs, partit vers les marches le samedi 22 rağab (6 déc.) avec 70 mulets qui avaient été loués pour lui. Avec lui partit Abū Qaḥṭaba al Ṭarṭūšī al Magribī pour observer le moment de la rupture du jeûne. Georges avait amené avec lui un groupe de patrices et ses pages, en tout environ cinquante personnes.

Šunaïf l'eunuque se rendit à l'échange vers le milieu de ša'bān (30 dec. 855) : accompagné d'une centaine de cavaliers, trente Turcs, trente Magrebins, et quarante cavaliers šākiriyya. Ğa'far
p. 1428 ibn Abd al Wāḥid, qui était Grand qāḍī, | demanda l'autorisation d'assister à l'échange en laissant un intérimaire pour occuper sa place. Cela lui fut accordé et on lui fit donner 150.000 [dirhems] pour le secours [aux prisonniers] et 60.000 pour leur approvisionnement. Il laissa comme substitut Ibn Abī'l Šawārib qui était encore un jeune homme peu avancé en âge. Il partit ainsi qu'un groupe de notables de Bagdād et rejoignit Šunaïf. On rapporte que le rachat eut lieu à la limite de l'empire byzantin sur le Lāmis, le lundi 8 šawwāl 241 (19 févr 856). Le nombre des prisonniers musulmans qui furent échangés était de 789 hommes et 125 femmes.

Année 242 de l'hégyre (10 mai 856 - 29 avril 857).

P. 1434.

Au cours de cette année les Grecs partirent de la direction de Šimšāṭ après le retour de l'expédition d'été de 'Alī ibn Yaḥyā al Armanī. Ils s'avancèrent jusqu'à Amid, puis sortirent de la marche de Mésopotamie, pillèrent quantité de villages et emmenèrent en captivité environ 10.000 personnes. Ils étaient entrés du côté d'Abrīq, bourg de Karbéas (1). Ils s'en retournèrent alors

(1) Sur Karbéas, voyez plus haut. p. 233.

vers leur pays ; ʿAmr ibn ʿAbd Allāh al Aqṭaʿ, avec Karbéas et une troupe de volontaires partirent à leur poursuite, mais il ne purent en rejoindre un seul. Alors ʿAmr écrivit à ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī de pénétrer dans leur pays en expédition d'hiver.

Année 244 de l'hégire (19 avril 858-7 avril 859).

P. 1436.

Cette année, al Mutawakkil envoya Bugā, de Damas, pour faire une expédition contre les Grecs en rabī II. Bugā fit l'expédition d'été et prit Samalū.

Année 245 de l'hégire (8 avril 859-27 mars 860).

P. 1439.

Au cours de cette année, l'Empereur byzantin envoya des prisonniers musulmans, et demanda d'échanger ceux qu'il avait chez lui. Celui qui vint de la part du souverain des Grecs comme envoyé auprès d'al Mutawakkil, était un vieillard qui s'appelait Aṭrūbaïlīs (1). Il avait avec lui 77 prisonniers musulmans que Michel, fils de Théophile, empereur de Byzance, envoyait en présent à al Mutawakkil. L'arrivée de l'ambassadeur eut lieu le 24 ṣafar (31 mai) de cette année. Al Mutawakkil les logea chez l'eunuque Šunaïf. Ensuite al Mutawakkil envoya Naṣr ibn al Azhar, partisan de la maison ʿabbāside avec l'ambassadeur de l'Empereur. Il se mit en route cette année-là ; mais il ne fut pas procédé à l'échange avant l'année 246.

P. 1447-1448.

Cette année-là les Grecs firent une incursion du côté de Sumaïsāṭ et ils tuèrent et emmenèrent en captivité environ cinq cents personnes. ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī commanda l'expédition d'été. Les habitants de Lu'lu'a empêchèrent leur gouverneur d'entrer dans leur ville pendant trente jours. L'Empereur leur envoya alors un patrice pour promettre à tous les habitants mille dinars p. 1448 s'ils lui livraient Lu'lu'a. Ils le laissèrent monter jusqu'à eux, puis, quand ils eurent reçu leur solde en retard et tout ce qu'ils désiraient, ils livrèrent la ville et le patrice à Balkāğūr en ḏū'l ḥiğğa (27 février - 27 mars 860). Le patrice que l'Empereur avait envoyé chez eux portait le titre de logothète (2). Quand les habitants de Lu'lu'a eurent livré le patrice à Balkāğūr, on dit qu'ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī l'emmena auprès d'al Mutawakkil et que celui-ci

(1) Peut-être Constantin Triphylius, voyez THEOPH. CONT. p. 122.

(2) A noter qu'il y a dans ʿAïni la forme نقطا, qui pourrait être Niketas.

le confia à al Fatḥ ibn Khāqān. On offrit au prisonnier de se convertir à l'Islam, mais il refusa. Alors on lui dit qu'on allait le mettre à mort. Il répondit : Vous savez mieux [que moi ce que vous avez à faire]. L'Empereur écrivit pour offrir à sa place 1.000 musulmans.

Année 246 de l'hégire (28 mars 860 - 16 mars 861).

P. 1449.

Cette année-là ʿAmr ibn ʿUbaïd Allāh al Aqṭaʿ fit la razzia d'été et ramena 7000 têtes de bétail. Il y eut aussi une expédition faite par Karbéas, qui ramena 5.000 têtes.

Al Faḍl ibn Qārin, sur mer, avec 20 bateaux, fit une expédition et prit la forteresse d'Anṭāliya. Balkāğūr fit une expédition et ramena du butin et des prisonniers ; ʿAlī ibn Yaḥyā āl Armanī fit une expédition d'été et tira du pays 5000 têtes de bétail et des bêtes de somme, des juments et des ânes au nombre d'à peu près 10.000.

Ambassade de Naṣr ibn al Azhar à Constantinople (1).

Année 246 de l'hégire (28 mars 860 - 16 mars 861).

P. 1449-1450.

En cette année eut lieu le rachat des prisonniers, en ṣafar (27 avril - 25 mai 860), par les soins d'ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī ; on y échangea 2367 personnes. Certains disent que l'échange, cette année-là, ne fut achevé qu'en Ğumādā I (24 juillet - 22 août). On rapporte que Naṣr ibn al Azhar, le partisan ʿabbāside qui fut l'envoyé d'al Mutawakkil auprès de l'Empereur byzantin pour les négociations d'achat, fit le récit suivant : « Quand » je me rendis à Constantinople, je me présentai au palais du » roi Michel, avec mon habit noir, mon sabre, mon poignard et » mon bonnet. J'eus une discussion avec l'oncle maternel du » roi, Pétronas, qui était chargé des affaires de l'empire, et on » refusa de m'introduire avec mon sabre et mon habit noir. Je
p. 1450 » dis alors : « Je m'en vais », et je partis. Mais je fus rappelé | en » chemin. J'avais avec moi les cadeaux, près de mille vessies » de musc, des vêtements de soie, du safran en quantité, et des » choses curieuses et nouvelles. L'Empereur avait accordé une au- » dience aux ambassadeurs des Burğān et autres qui étaient

(1) Ce récit de Ṭabarī a été traduit en russe dans le livre du baron Rosen, *Imperator Vasilij Bolgarobojca*. St-Pétersbourg, 1883, p. 145-148.

» arrivés auprès de lui. Les cadeaux que j'avais avec moi furent » apportés et j'entrai chez le roi. Il se trouvait sur une estrade » surélevée et les patrices se tenaient debout autour de lui. Je le » saluai alors et l'on me fit asseoir sur le bord de la grande » estrade où l'on m'avait préparé un siège. Alors je fis étaler les » cadeaux devant lui. Il avait devant lui trois interprètes, un » esclave valet de chambre qui avait appartenu à l'eunuque Ma- » srūr, un esclave ayant appartenu à ʿAbbās ibn Saʿīd al Ǧawharī » et un vieil interprète à lui appelé Surḥūn (1). Ils me dirent : « Que ferons-nous savoir au Roi ? » Je leur dis : « N'ajoutez » pas un mot à ce que je vous dirai », et ils s'approchèrent pour » traduire ce que je disais. L'Empereur accepta les cadeaux et ne » fit don d'aucun à personne. Il me fit approcher de lui, me traita » avec honneur et me fit préparer un logement tout près de chez » lui. Je sortis et je m'installai à l'endroit qu'il m'avait assi- » gné. »

» Les habitants de Lu'lu'a vinrent alors trouver l'Empereur, disant » qu'ils désiraient revenir au Christianisme et se rallier à lui. Ils » avaient envoyé comme otages deux Musulmans qui se trou- » vaient chez eux. »

(Il dit) : « On fit semblant de m'ignorer pendant près de quatre » mois, jusqu'au jour où parvint au roi une lettre annonçant que les » habitants de Lu'lu'a s'étaient révoltés, qu'ils avaient saisi ses » envoyés et mis les Arabes en possession de leur place. Alors on » recommença à traiter avec moi et les négociations entre eux et » moi au sujet de l'échange aboutirent à la stipulation suivante : » Les Grecs remettraient tous les prisonniers qu'ils avaient en leur » pouvoir et tous ceux que j'avais seraient remis aussi. Ceux-ci » étaient au nombre d'un peu plus de 1000 et l'ensemble des pri- » sonniers que détenaient nos adversaires était d'un peu plus de » 2000 parmi lesquels 20 femmes ayant avec elles 10 enfants. Ils » acceptèrent ma demande d'une prestation de serment réci- p. 1451
» proque. Je demandai à l'oncle maternel de l'Empereur de jurer ; il » jura à la place de Michel et je dis : « O Roi ! j'ai reçu le serment » de ton oncle. Cette promesse t'engage-t-elle ? » Il fit « oui » de » la tête. Je ne l'ai jamais entendu dire un mot depuis mon entrée » dans le territoire byzantin jusqu'à mon départ. Seul l'interprète

(1) Peut-être Serge. Voyez le baron Rosen, ouvrage cité, p. 146a.

» parlait ; l'Empereur écoutait et faisait « oui » ou « non » de la » tête. Jamais il ne parlait et son oncle dirigeait les affaires pour » lui. Puis, je le quittai avec les prisonniers en excellente santé. » Lorsque nous eûmes atteint le lieu réservé pour l'échange, » nous libérâmes chacun de notre côté tous nos prisonniers. Le to- » tal des captifs musulmans qui furent remis entre nos mains était « de plus de deux mille dont un certain nombre qui étaient deve- » nus chrétiens. Ceux qui furent remis aux Romains étaient un » peu plus de mille. Pour ceux qui s'étaient convertis au christia- » nisme, l'Empereur leur avait fait dire : « Je ne vous accueillerai » pas au nombre des Chrétiens, avant que vous ne vous soyez » rendus au lieu de l'échange ; que ceux qui veulent que je les « accueille dans ma foi reviennent de cet endroit. S'ils ne re- » viennent pas, qu'ils s'en aillent librement avec leurs compagnons. » La plupart de ceux qui s'étaient convertis étaient des gens du » Magreb, et le plus grand nombre s'était converti à Constanti- » nople. Il y avait là deux orfèvres qui s'étaient faits chrétiens » et rendaient service aux captifs. Il ne resta plus dans l'Empire » grec, parmi les musulmans qui étaient en la possession du Roi, » que sept personnes : cinq qu'on avait amenées de Sicile, et je » payai leur rachat pour qu'on les y renvoyât ; et deux hommes des » otages de Lu'lu'a que je laissai en disant : « Accueillez-les, car » ils voulaient se convertir au Christianisme ».

Califat d'al Muntaṣir. (861-862)

P. 1480-1481. Année 248 de l'hégire (= 7 mars 862-23 févr. 863).
Al Muntaṣir envoya Waṣîf le Turc faire l'invasion d'été dans le pays des Grecs.

Cause de cet événement et récit de ce qui arriva à Waṣîf.

On dit que la cause de ce fait fut la haine qui régnait entre Waṣîf et Aḥmed ibn al Khaṣîb. Quand al Muntaṣir occupa le trône du calife et qu'Aḥmed ibn al Khaṣîb fut son ministre, celui-ci excita le calife contre Waṣîf et suggéra de lui faire quitter l'armée pour aller en expédition aux frontières. Il n'eut pas de cesse qu'al Muntaṣir n'eût fait venir Waṣîf et ne lui eût ordonné de partir en expédition.

On rapporte aussi que lorsqu'al Muntaṣir se fut résolu à envoyer Waṣîf en expédition aux frontières de Syrie, Aḥmed ibn al Khaṣîb lui dit : « Qui sera assez hardi contre les « mawâlî »

pour ordonner à Waṣīf de partir? » Al Muntaṣir dit alors à l'un de ses chambellans : « Donne permission d'entrer à ceux qui sont dans le palais. » Parmi eux était Waṣīf et il s'approcha du calife. Celui-ci lui dit : « Waṣīf, nous avons appris que le tyran des » Rūm s'approche en direction de nos frontières. Nous ne pouvons » pas rester impassibles, il faut que l'un de nous deux, toi ou moi, » parte ». Waṣīf dit : « Mais je partirai, ô Émir des Croyants ». Le calife reprit : « O Aḥmed, vois le plus attentivement possible » ce dont il aura besoin et fais-le lui préparer. » Il dit : « oui, Émir des Croyants. » Celui-ci reprit : « Comment, oui ! Occupe-toi de » cela sur l'heure, et toi, ô Waṣīf, | ordonne à ton secrétaire de p. 1481
» s'entendre avec lui sur ce qui lui est nécessaire, et de ne pas » le quitter jusqu'à ce qu'il ait pourvu à tous les besoins de l'ex» pédition ». Aḥmed ibn al Khaṣīb et Waṣīf se levèrent. Waṣīf ne cessa pas de faire des préparatifs jusqu'à son départ, (puis il partit) mais il ne réussit pas et n'eut pas de succès.

On rapporte aussi qu'al Muntaṣir, quand il fit venir Waṣīf et lui ordonna de partir en expédition, lui dit : « Le tyran, c'est-à-dire » l'Empereur des Grecs, s'est mis en mouvement, et j'ai peur qu'il » ne ravage tout le pays d'Islam dans lequel il passera, qu'il ne » tue et n'emmène en captivité les enfants. Quand tu auras fait » l'expédition et que tu voudras revenir, tu reviendras sans re» tard au palais de l'Émir des Croyants ».

Puis il ordonna à un certain nombre de généraux et autres (officiers) de partir avec lui, et il choisit pour l'accompagner l'élite des soldats. Il avait avec lui environ 10.000 hommes mercenaires šākiriyya, troupes régulières et « mawālī ». A la tête de son avant-garde, au début, se trouvait Muzāḥim ibn Khāqān, le frère d'al Fatḥ ibn Khāqān, à l'arrière-garde Muḥammed ibn Rağā', à l'aile droite al Sindī ibn Bakhtāša, et aux machines de siège Naṣr ibn Sa'īd al Magribī. Le calife avait mis à la tête de l'armée, comme son lieutenant, Abū 'Awn, qui commandait la garde à Sāmarrā.

P. 1484-1485.

Extrait de la lettre adressée par le calife al Muntaṣir au sujet de l'expédition de Waṣīf en 248 au gouverneur de Bagdād Muḥammed ibn 'Abd Allāh ibn Ṭāhir : « L'Émir des Croyants, en raison de son grand désir de se rapprocher de Dieu par la guerre sainte contre ses ennemis, de s'acquitter des obligations qu'il lui a imposées en lui confiant la garde de sa religion, de trouver place

près de lui en honorant ses amis, et en faisant descendre le mal et le châtiment sur ceux qui s'écartent de sa religion, traitent son Envoyé d'imposteur et se rebellent contre Dieu. a jugé bon de faire partir en expédition contre le pays des ennemis de Dieu, les Byzantins infidèles, cette année, Waṣīf, client de l'Emir des Croyants, dont Dieu lui a fait connaître la soumission, le dévouement, les louables dispositions et les sincères intentions en tout ce qui pourrait le rapprocher de Dieu et de son vicaire. L'Emir des Croyants, — à qui Dieu accorde son aide et son assistance — a donc été d'avis que Waṣīf, à la tête de toutes les troupes que l'Emir des Croyants a fait partir avec lui, « mawālī », troupes régulières et šākiriyya, arrive à la frontière de Malaṭya le 12 rabī' II de cette année 248, c'est-à-dire, selon le calendrier des Persans, le 15 haziran (15 juin 862) et que son entrée dans le territoire de l'ennemi de Dieu ait lieu le premier jour de tammūz (1er juillet 862). ١٢٩

p. 1485 Prends donc bonne note¦ de cela et envoie à tes préfets, dans toutes tes circonscriptions, une copie de la présente lettre de l'Emir des Croyants. Ordonne-leur de la faire lire devant les Musulmans qui dépendent d'eux, de leur inspirer le désir de la guerre sainte, de les y pousser, de les convoquer pour ce but et de leur faire connaître la récompense que Dieu a instituée pour les siens. Ainsi pourront agir conformément à cela, ceux qui sont doués de bonnes intentions, qui font un juste calcul et qui désirent combattre pour Dieu. Ils pourront marcher contre l'ennemi, s'élancer rapidement pour aider leurs frères, défendre leur religion et combattre pour leurs biens en allant rejoindre l'armée de Waṣīf, client de l'Emir des Croyants, à Malaṭya, au moment que leur a fixé l'Emir des Croyants, s'il plaît à Dieu. Que le salut, la miséricorde et la bénédiction de Dieu soient sur toi. Écrit par Aḥmad ibn al Khaṣīb, le 7 muḥarrem 248 (13 mars 862) ».

On rapporte que pour administrer les dépenses de l'armée de Waṣīf, pour s'occuper du butin et de son partage, fut envoyé le nommé Abu'l Walīd al Ǧarīrī al Baǧalī, auquel al Muntaṣir donna une lettre pour Waṣīf, lui enjoignant de rester dans la marche frontière, une fois de retour de son expédition, pendant quatre ans, pour y faire de nouvelles incursions aux époques habituelles, jusqu'à nouvel avis de l'Emir des Croyants.

Califat d'al Musta'īn.
(862-866)

Année 248 de l'hégire (7 mars 862 - 25 févr. 863)

P. 1508.

Cette année-là, 'Alī ibn Yaḥyā al Armanī fut relevé du gouvernement des marches de Syrie et reçut celui de l'Arménie et de l'Aderbaiğān en ramaḍān (29 oct. - 27 nov. 862).

Cette année-là Waṣīf fit l'expédition d'été. Il resta sur la frontière de Syrie jusqu'au moment où lui arriva la nouvelle de la mort d'al Muntaṣir. Alors, il pénétra dans le territoire Byzantin et conquit la place que l'on nomme Frouria [1].

Année 249 de l'hégire (24 févr. 863 - 12 févr. 864).

P. 1509.

Parmi les événements de cette année, [il faut citer] l'expédition d'été de Ğa'far ibn Dīnār, qui prit une place forte et des maṭāmīr. 'Omar ibn 'Ubaïd Allāh al Aqṭa' lui demanda la permission de marcher vers une [certaine] région du pays des Grecs, et cela lui fut accordé. Il partit, ayant avec lui beaucoup de gens de Mélitène. Il rencontra l'Empereur accompagné d'un grand nombre de Byzantins, en un endroit nommé al Arz [2] de Marğ al Usquf. Il engagea contre lui avec ceux qui l'accompagnaient un violent combat et il périt beaucoup de monde des deux côtés. Puis les Byzantins au nombre de 50.000 l'encerclèrent et ils tuèrent 'Omar et un millier d'hommes parmi les musulmans. Cela eut lieu le vendredi 15 reğeb (3 nov. 864).

Cette année-là périt aussi 'Alī ibn Yaḥyā al Armanī. Voici ce que l'on raconte sur la cause de sa mort. Lorsque les Grecs eurent tué 'Omar ibn 'Ubaïd Allāh, ils marchèrent contre les frontières de la Mésopotamie. Ils y exercèrent leur fureur ainsi que sur les femmes musulmanes qui s'y trouvaient. 'Alī apprit cela comme il revenait d'Arménie, vers Mayyāfāriqīn. Il partit en toute hâte contre eux à la tête | d'une troupe de gens de Mayyafāriqīn p. 1510
et d'al Silsila. Il fut tué avec environ 400 hommes, au mois de ramaḍān (18 oct. - 16 nov. 863).

(1) Est fortasse graecum φρούριον, omisso nomine proprio. (ṬABARI, III, p. 1508, nota.)

(2) Voyez THEOPH. CONT. p. 181. Cf. ṬABARI, III, p. 1509, nota et pp. 252 et 412.

P. 1534.

Année 250 de l'hégire (13 févr. 864 - 1er févr. 865).

Cette année-là l'expédition d'été fut faite par Balkāğūr.

P. 1615.

Année 251 de l'hégire (2 févr. 865 - 21 janv. 866).

Cette année-là eut lieu une expédition faite par Balkāğūr. Il prit, à ce qu'on rapporte, une forteresse souterraine (maṭmūra) où il fit beaucoup de butin et prit un certain nombre de Barbares. La lettre annonçant ce fait arriva à al Musta'īn datée du mercredi 27 rabī' II 251 (28 mai 865).

P. 1621.

Cette année-là, Balkāğūr fit l'expédition d'été, au cours de laquelle il fit d'importantes conquêtes, à ce que l'on rapporte.

V

MAS'ŪDĪ

(mort en 956-957)

Un des plus importants et l'un des plus universels et « complets » parmi les représentants de la littérature historique et géographique des Arabes, est Abū'l-Ḥasan-'Alī-ibn-al-Ḥusaïn-ibn-'Alī-al-Huḏaïlī-al-Mas'ūdī, né à Bagdad à la fin du IXe siècle de notre ère. Il possédait une immense érudition et des connaissances fondamentales en histoire et en géographique, connaissances qu'il s'était acquises au temps de ses longs voyages. Mas'ūdī visita l'Inde, le pays de Seimur, l'île de Ceylan ; il traversa la mer Rouge, fut à Madagascar, dans la province arabe d''Omān, parcourut les pays de la mer Caspienne ; en 926, on le trouve à Tibériade de Palestine. Il passa quelque temps à Antioche, dans les villes de la frontière de Syrie, à Basra et à Damas. Les dernières années de sa vie, il les passa tantôt en Égypte, tantôt en Syrie. Mas'ūdī mourut vraisemblablement à Fusṭāṭ, en 956 ou 957 (1).

(1) QUATREMÈRE, *Notice sur la vie et les ouvrages de Masoudi* dans *Journal Asiatique*, 3e série, tome VII (1839), p. 6-11. KREMER, *Culturgeschichte des Orients*, B. II, Wien, 1877, S. 423-424. WÜSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber*, S. 38, n° 119. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Literatur*, B. I, Weimar, 1898, S. 143-144.

Le plus étendu des ouvrages de Masʿūdī, son « *Histoire du temps passé et des nations disparues* », livre consacré à la géographie et à l'histoire universelle, probablement en trente tomes, qui expose les événements survenus jusqu'à l'année 332 de l'hégire (943-944 de notre ère), n'a pas été retrouvé jusqu'à présent (1), pas plus que son second ouvrage le « *Livre moyen* », qui paraît être un extrait du livre précident.

De ces deux ouvrages, Masʿūdī fit un résumé qu'il publia deux fois sous le titre *Les Prairies d'or* (2).

En laissant de côté ses autres nombreux écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, nous mentionnerons ici le dernier ouvrage de Masʿūdī, le «*Livre de l'Avertissement et de la Révision* », en arabe, *Kitāb al Tanbīh wa'l Išrāf*, qui contient une sorte de résumé de ses ouvrages précédents, et qui, d'après les expressions mêmes de l'auteur sert à la fois d'introduction et de supplément à ces ouvrages (3).

La dernière œuvre de Masʿūdī est précieuse pour nous, parce qu'elle contient tout ce que l'auteur avait pu rassembler d'informations depuis la première édition des *Prairies d'or* (la seule qui nous soit parvenue), c'est-à-dire depuis l'an 332 de l'hégire (943-944) (4).

(1) Au début du XIXe siècle, un cheikh du Caire raconta au voyageur anglais Burckhardt, qu'il avait vu plus de vingt tomes in-quarto de cet ouvrage dans la bibliothèque de la mosquée de Ste-Sophie à Constantinople. Cf. J. L. Burckhardt, *Travels in Nubia*, second edition, London, 1822, p. 481.

(2) Maçoudi. *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par Barbier de Meynard, tomes I-IX. Paris, 1861-1877. Le texte arabe seul, en deux tomes, parut à Būlāq en 1867. Ordinairement, on cite la première édition des *Prairies d'or*. En 1841, Sprenger entreprit la traduction anglaise des *Prairies d'or*, mais il se borna à traduire les dix-sept premiers chapitres, dont le dernier parle du Caucase, des Alains, des Khazars, des Bulgares et des Turcs. El-Masʿudi's *Historical Encyclopaedia* entitled « *Meadows of Gold and mines of Gems* », translated by A. Sprenger, vol. I, London, 1841. Dans l'édition de Barbier de Meynard, le XVIIe chapitre, le dernier de ceux qu'avait traduits Sprenger, commence le tome II de son édition, Paris, 1863. Nous conservons le titre traditionnel, « Les Prairies d'or », bien qu'il soit inexact. Il faudrait dire « Les Laveries d'or » (Goldwäschereien).

(3) Description détaillée de ce livre, avec des extraits, chez Silvestre de Sacy, *Le livre de l'indication et de l'admonition*, dans *Notices et extraits de manuscrits*, vol. VIII, Paris, 1810, p. 132-199. Texte arabe complet : De Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum*, vol. VIII, Lugduni Batavorum, 1894. Traduction française : Masoudi, *Le livre de l'avertissement et de la révision*. Traduction par B. Carra de Vaux, Paris, 1897 (Société Asiatique, Collection d'ouvrages orientaux).

(4) Barbier de Meynard, *Les Prairies d'Or*, tome IX, Paris, 1877, p. VI.

Grâce à la variété des matériaux dont cet auteur disposait, et grâce à la forme vivante qu'il a su donner à ses ouvrages, Mas'ūdī est d'une lecture aussi intéressante qu'agréable, non seulement pour les Musulmans, mais aussi pour les lecteurs européens. Mas'ūdī mérite le nom d'Hérodote arabe, que lui a donné Kremer (1).

Les ouvrages perdus de Mas'ūdī, vraisemblablement,contenaient des détails très intéressants pour notre sujet. Dans les *Prairies d'or*, l'auteur dit : le règne si intéressant de Mu'taṣim, sa participation à la conquête d'Amorium et ainsi de suite, tous ces détails se trouvent dans nos *Annales historiques* et dans notre *Histoire moyenne* ; tout ce que nous avons raconté ici (c'est-à-dire dans les *Prairies d'or*) n'est qu'un aperçu, un index de la matière contenue dans nos précédents travaux (2). Dans son autre traité, le *Kitāb al Tanbīh*, Mas'ūdī nous dit : « La défaite infligée par Afšīn à Théophile, empereur des Grecs, la prise d'Amorium, la captivité de Yātis, patrice de la ville qui était la plus fameuse des villes grecques après Constantinople, ses guerres et ses combats, nous en avons fait le récit dans notre livre des *Annales historiques.* » Il faut supposer que, dans ces récits, Mas'ūdī empruntait directement à Ṭabarī, à moins que les deux écrivains n'aient puisé aux mêmes sources.

Les textes conservés des *Prairies d'or* et du *Tanbīh*, sans nous révéler, à proprement parler, des faits nouveaux, enrichissent cependant notre histoire d'une série de détails curieux, surtout en ce qui concerne les échanges de prisonniers (4).

---

(1) Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, B. II, p. 423-424.

(2) Maçoudi, *Prairies d'or*, vol. VII, p. 144-145.

(3) *Tanbīh*, De Goeje, VIII, p. 355-356. Carra de Vaux, *op. c.*, p. 456.

(4) *Tanbīh*, De Goeje, VIII, p. 190-192. Carra de Vaux, *op. c.*, p. 257-258. Ces renseignements de Mas'ūdī sur les échanges de prisonniers avaient été traduits par Silvestre de Sacy, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, vol. VIII, Paris, 1810, p. 193-195 : cf. Barbier de Meynard, *Les Prairies d'or*, vol. IX. Paris, 1897, p. 357-358.

TRADUCTION DE MAS'ŪDĪ (1).

I

EXTRAITS DES PRAIRIES D'OR.

Califat de Ma'mūn.

(Barbier DE MEYNARD, vol. VII, p. 94-96).

En 217 (7 février 832 - 26 janvier 833) Ma'mūn se rend en Égypte et y fait mourir 'Abdūs, qui s'était emparé du pouvoir dans cette contrée. En 218 (27 janvier 833 - 15 janvier 834), il fait une expédition dans le pays des Grecs. Il avait entrepris la reconstruction de Ṭuwāna (*Τύανα*, aujourd'hui Kilisćhisar), ville grecque à l'entrée du défilé, sur la route de Ṭarsūs. Il proposa une capitulation à toutes les places fortes des Grecs en les invitant à embrasser l'islamisme et leur laissa le choix entre la religion nouvelle, la capitation ou le sabre; le christianisme fut abaissé et un très grand nombre de Grecs se soumirent à la capitation.

Le qāḍī Abū Muḥammad 'Abd Allāh (fils d'Aḥmad, fils de Zayd), originaire de Damas, nous a raconté ce qui suit, dans cette même ville. Lorsque Ma'mūn (que Dieu ait son âme), poursuivant son expédition, vint camper sur le Badandūn (Podendon) (2), un ambassadeur du roi de Byzance lui apporta le message suivant: « Le roi vous propose ou de rembourser tous les frais de guerre du jour où vous avez quitté votre pays jusqu'à votre arrivée dans p. 95
cette contrée, ou de restituer, sans rançon ni paiement d'aucune sorte, les prisonniers qui se trouvent internés en pays grec, ou bien de réparer et de remettre en bon état les pays musulmans ravagés par les Chrétiens, à la condition que vous mettrez fin à la guerre ». Ma'mūn se leva, entra dans sa tente, fit une prière de deux *rak'a*, et après avoir consulté la volonté de Dieu, il revint et répondit à l'envoyé: « Dis à ton maître de ma part: Relativement à ton offre de payer les frais de la guerre, je me suis rappelé les paroles que

(1) On a reproduit la traduction française de Barbier de Meynard et de Carra de Vaux en changeant la transcription des noms arabes. Quelques légères retouches ont été apportées à la traduction, et sont signalées en note.

(2) Cf. la note de BARBIER DE MEYNARD, VII, p. 411.

Dieu, en son saint livre, place dans la bouche de Bilqīs : « Je leur enverrai des présents et j'attendrai la réponse de mes envoyés ». Lorsque l'envoyé de la reine se présenta chez Salomon, celui-ci lui dit : « Vous voulez donc augmenter mes trésors ? Ce que Dieu m'a donné vaut mieux que les biens qu'il vous a accordés ; mais vous, vous vous glorifiez de vos présents » (1) (Coran, XXVII, 35-36). A ta proposition de rapatrier tout prisonnier musulman
p. 96 interné chez|les Grecs, je réponds : « Tu n'as en ton pouvoir que deux sortes de prisonniers ; les uns ont combattu pour Dieu et pour leur salut et ils ont atteint leur but ; les autres pour les biens de ce monde, et ils ne méritent pas que Dieu brise leur lien. Quant à ton offre de réparer les dégâts commis par les Grecs sur le territoire musulman, sache que, quand bien même j'aurais arraché la dernière pierre de tes forteresses, je n'aurais pas encore assez vengé la pauvre femme, qui, trébuchant sous le poids de ses chaînes, s'écriait : « O Muḥammad, ô Muḥammad ! » Retourne donc chez ton maître ; entre moi et lui, il n'y a plus que le sabre. — Page, qu'on batte le tambour [pour le départ] ! » Et continuant sa marche, il ne s'en détourna plus avant d'avoir pris quatorze places fortes. C'est alors qu'il revint sur ses pas et campa à la source (2) du Badandūn (Podendon), plus connue sous le nom de Qušaïra, comme nous l'avons dit dans les pages précédentes.

Califat de Muʿtaṣim.

(Vol. VII, p. 133-137).

Dans cette même année 223 (3 décembre 837 - 22 novembre 838) le roi grec Théophile, fils de Michel, se mettant à la tête de son armée
p. 134 à laquelle se joignirent les rois des Burǧān (3),| des Bulgares, des Slaves et d'autres nations voisines, vint assiéger la ville de Zibaṭra (Sozopetra) sur les frontières mésopotamiennes (4), la prit

(1) B. de Meynard : vous mettez votre bonheur dans vos richesses ; texte : « bihadiyyatikum tafraḥūna », littéralement, vous vous réjouissez.

(2) Barbier de Meynard : sur la rivière ; texte « ʿayn ». Sur le nom Qušayra voir *Prairies d'Or*, VII, p. 1.

(3) Sur les Burǧān voir *supra*, p. 203.

(4) Barbier de Meynard : des Khazars. Le « Khazarî » du texte doit être lu « ǧazarī ». La rectification a déjà été faite par Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone*, St-Pétersbourg, 1883, où le début de ce passage est traduit en russe, p. 238-239, et par Vasiliev.

d'assaut, tua la population ou la réduisit en esclavage et attaqua ensuite la ville de Malaṭya (Mélitène). La terreur se répandit partout, les mosquées et les maisons retentirent de cris de détresse. C'est alors qu'Ibrāhīm fils de Mahdī, se présentant devant le calife Muʿtaṣim, lui récita une longue poésie dans laquelle il décrivait ces désastres et l'appelait d'une façon pressante au secours de ses sujets et à la guerre sainte. En voici un passage :

« O Dieu jaloux (1), tu as vu tout cela, venge donc ces femmes et punis les forfaits dont elles sont victimes.

Il se peut que les hommes aient trouvé dans la mort le châtiment de leurs fautes, mais que dire de leurs pauvres enfants qui périssent égorgés ».

Ibrāhīm est le premier qui ait employé, en poésie, l'expression « ô Dieu jaloux » ! Muʿtaṣim se mit aussitôt en campagne et partit vêtu d'une durrāʿa (2) en laine blanche et coiffé|du turban militaire ; p. 135 il vint camper sur la rive occidentale du Tigre, le lundi 2 du mois de Ǧumādā premier, 223 de l'hégire (1er avril 838). Les enseignes furent déployées sur le pont (de Sāmarrā),et la levée en masse, avec ordre de rejoindre le calife, fut proclamée dans les grandes villes. De tous les points de l'empire musulman accoururent les troupes régulières et les volontaires. L'avant-garde fut donnée à Ašinās le Turc, suivi de Muḥammad fils d'Ibrāhīm ; l'aile droite à Ītākh le Turc ; l'aile gauche à Ǧaʿfar fils de Dīnār Khayyāṭ ; l'arrière-garde à Buġā l'aîné, suivi de Dīnār fils d'ʿAbd Allāh et le centre à ʿUǧaïf. Le calife passant par la frontière syrienne, entra par la passe d'al Salāma (3) ; Afšīn par la passe de Ḥadaṯ, et le reste de l'armée, par les autres passages. Le chiffre de cette armée était immense, et il n'a pu être évalué avec certitude ; les opinions varient en plus ou en moins ; le calcul le plus élevé la porte à cinq cent mille hommes, le calcul le plus faible|à deux cent mille. Le roi de Byzance eut une p. 136 rencontre (4) avec Afšīn, mais il fut repoussé et mis en fuite ; il

(1) Ainsi dans la traduction B. de Meynard. Cf. Vasiliev, « colère de Dieu ». Mais dans l'édition égyptienne, en marge d'Ibn-al-Aṯīr, 1303 H., t. IX, p. 73, au lieu de « gayrat Allāh », on a « ġārat Allāh », c.-à-d. troupe de Dieu. De même dans l'édition de 1346, t. II, p. 353.

(2) Sur ce vêtement, cf. Dozy, *Vêtements*, p. 177. 181 et Mez, *Die Renaissance des Islams*, p. 368.

(3) Darb al Salāma : Les Pyles Ciliciennes, Ibn Khurdāḏbeh, p. 100 et 73.

(4) B. de Meynard : attaqua. Texte : « laqīya ».

perdit la plupart de ses patrices et ses principaux officiers, et ne dut la vie qu'à la protection d'un néo-chrétien, nommé Naṣīr, aidé de quelques-uns de ses compagnons. D'ailleurs Afšīn négligea l'occasion qui s'offrit à lui, ce jour-là, de prendre son ennemi fugitif. « C'est un roi, dit-il, et les rois se doivent sauvegarder mutuellement. » Muʿtaṣim s'empara de plusieurs places fortes, puis il assiégea ʿAmmūriya, dont Dieu lui ouvrit les portes. Un patrice nommé Lāwī (Léon) vint lui-même lui livrer cette place ; Yātis (Aetius), patrice qui commandait en chef, fut fait prisonnier et trente mille hommes furent égorgés. Muʿtaṣim livra la ville au pillage et à l'incendie pendant les quatre jours qu'il y demeura ; il voulut ensuite marcher sur Constantinople, en occuper le canal (Bosphore) et aviser aux moyens de prendre cette capitale par terre et par mer ; mais une nouvelle menaçante le força de renoncer à ce projet : ʿAbbās, fils de Ma'mūn, venait d'être salué calife par un certain
p. 137 parti et il entretenait une correspondance avec|l'Empereur. Muʿtaṣim se hâta de revenir sur ses pas et fit emprisonner ʿAbbās et ses partisans.

Exécution de Bābek et de Yātis.

(Vol. VII, p. 138-139).

Le gibet de Māziyār (1) s'était peu à peu incliné du côté du gibet de Bābek, de sorte que les deux corps s'étaient rapprochés ; en outre, le cadavre de Yātis (Aetius), patrice d'Amorium, accroché au même endroit, s'inclina vers les deux autres cadavres, par suite d'une déviation de la potence ; cette circonstance inspira les vers que voici à Abū Tammām (Ḥabīb) fils d'Aws :

« Les angoisses de mon cœur ont cessé lorsque Bābek est devenu le voisin de Māziyār ;

Il est son second dans le vide ; mais il n'a pas été le second « quand ils furent deux dans la caverne » (Allusion à la fuite du Prophète et d'Abū Bakr. Coran, IX, 40) (2).

(1) Māziyār, un des principaux rebelles du Ṭabaristān. Cf. B. de Meynard, VII, 137-138 ; Ṭabarī, s. a. 224.

(2) B. de Meynard : Et son second... mais il n'eût pas été le second. L'expression arabe signifie deuxième de deux, c.-à-d. l'un des deux. Le poète veut dire par là que Bābek n'a pas joui de l'assistance divine comme le Prophète et Abū Bakr, le jour de leur fuite de la Mekke.

On dirait qu'ils se penchent ensemble pour recueillir un secret de la bouche de Yātis (Aetius) (1) ».

II

Extraits du Kitāb-al-Tanbīh-wa'l-Išrāf

MICHEL II

(De Goeje, VIII, p. 169. Carra de Vaux, p. 230).

Le quarante-deuxième est Michel, fils de Georges. Son second règne (2) dura neuf ans, pendant le califat d'al Ma'mūn, ou davantage selon quelques auteurs. Nous avons raconté ce qui concerne ce prince et la façon dont il parvint au trône pour la deuxième fois, dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses ».

THÉOPHILE

(De Goeje, VIII, p. 169-170 ; Carra de Vaux, p. 230-232).

Le quarante-troisième est Théophile, fils de Michel, qui régna quatorze ans, pendant la fin du règne d'al Ma'mūn, pendant tout le règne de Muʿtaṣim et le commencement de celui de Wāṯiq. C'est lui qui prit la ville de Zibaṭra (Sozopetra), aux frontières de Mésopotamie ; mais Muʿtaṣim fit une marche victorieuse jusqu'à la ville d'ʿAmmūriya (Amorium) et la prit, en l'année 223 (3 déc. 837 - 22 nov. 838). Il venait des frontières syriennes ; al Afšīn Khaïdar, fils de Kāūs d'Ušrūsana, avec ses partisans et ʿUmar, fils d'ʿUbaïd Allāh fils de Marwān, al Aqṭaʿ al Sulamī, gouverneur de Malaṭya (Mélitène) vinrent des frontières de Mésopotamie et rencontrèrent l'empereur Théophile, fils de Michel. Il se livra de grands combats dans lesquels l'empereur ayant été défait, fut défendu par les Muḥammira et les Khurramites qui l'accompagnaient ; c'étaient

(1) D'après la variante des deux éditions du Dīwān (Beyrout, 1889 et 1905) : « on dirait qu'ils s'empressent ».

(2) Les historiens arabes confondent Michel II avec Michel Ier Rangabé et croient que ce dernier a ainsi régné deux fois.

des réfugiés de l'Adarbaïǧān et du Ǧibāl qui s'étaient remis à sa discrétion après avoir été vaincus par Isḥāq fils d'Ibrāhīm fils de Muṣ'ab le Ṭāhirite ; ils étaient là au nombre de plusieurs milliers. Afšīn opéra sa jonction avec Mu'taṣim, et ils effectuèrent ensemble l'attaque d''Ammūriïa. C'est à quoi Ḥusaïn fils d'al Daḥḥak al Khalī' al Bāhilī fait allusion dans un long poème composé en l'honneur d'Abū'l Ḥasan al Afšīn :

p. 170 « Le Protégé de Dieu (1) a affermi la puissance d'Abū Ḥasan plus solidement que les piliers d'Idam (2).

Tout éloge est au-dessous de la gloire dont il a comblé les fils de Kāūs, rois des non-Arabes.

Il n'a laissé dans al Badd (3) d'autres habitants que des statues pareilles à celles d'Iram (4).

Il a offert à Théophile le régal d'un coup bien porté qui a brisé ses deux armées ensemble et l'a mis en fuite (5) ».

Abū Tammām fait mention du même personnage dans un poème composé à la louange de Mu'taṣim et en mémoire de la prise d''Ammūriya, et qui débute par ce vers :

« Le glaive est un messager plus véridique que les lettres ; son tranchant marque la limite entre le sérieux et le plaisant (6) ».

Le poète dit dans cette pièce :

« Dès que Théophile eut vu la guerre, — dont le nom dérive de celui de la colère (7) — ».

Ḥusaïn, fils d'al Daḥḥāk, dit encore dans un long poème où il s'adresse à Mu'taṣim :

« Tu n'as pas laissé intacte, dans Anqira, la moindre graine ; tu as perdu 'Ammūriya la Grande (8).

Si Théophile se plaint qu'on rappelle ces faits, il est juste d'excuser sa plainte ».

(1) Vasiliev : L'infaillible. (Dieu). Carra de Vaux : l'Éternel. Texte : ma'ṣūm.

(2) Montagne, Yāqūt, I, 305.

(3) Forteresse de Bābek, en Adarbaïǧān, Yāqūt, I, 529.

(4) Sur Iram, la ville légendaire de Šaddād, fils d''Ād, voir *Encyclopédie de l'Islam*, II, 553.

(5) Ce morceau est cité dans Ṭabarī, III, p. 1256. Le troisième vers se trouve aussi dans Ibn Khurdādbeh, De Goeje, VI, p. 121 et 92.

(6) Voir aussi sur ce poème les notes complémentaires.

(7) Carra de Vaux : Ce vers et celui qui est cité précédemment renferment des jeux de mots ; dans le premier, ḥadd, tranchant, est rapproché de ḥadd limite ; dans le second, ḥarb, guerre, est rapproché de ḥarab, colère.

(8) Ce vers se trouve aussi dans Ibn Khurdādbeh, p. 101 et 74.

Et plus loin :

« Les fils d'Ésaü ont disparu et leurs jours sont finis ; le souvenir de tes jours ne se perdra point.

O seigneur, déjà tu as permis qu'on s'emparât de Bābek ; donne donc aussi à leur Théophile la rétribution qui lui convient ».

Nous avons rapporté ces témoignages parce que quelques personnes peu versées dans la science des biographies et des règnes des rois, ont pensé que l'empereur battu par Afšīn et sous lequel 'Ammūriya avait été conquise, était Nicéphore, le contemporain de Rašīd. Notre version est plus généralement admise et plus sûre ; cet événement est l'un de ceux que tout le monde connaît, car on en parle et on le rappelle souvent. Cependant il n'était pas inutile de citer des témoignages.

MICHEL III.

(De Goeje, VIII, p. 170-171 ; Carra de Vaux, p. 232-233).

Le quarante-quatrième est Michel, fils de Théophile, qui régna vingt-huit ans, pendant la fin du règne de Wāṯiq et pendant les califats de Mutawakkil, de Muntaṣir et de Musta'īn. Sa mère Théodora administra avec lui l'empire. |Mais son fils ayant tenté de la tuer, à cause de certaines fautes qu'il avait à lui reprocher, elle p. 171
s'enfuit, se réfugia dans un couvent et embrassa la profession religieuse. L'empire fut disputé à ce prince par un habitant d''Ammūriya, descendant d'anciens empereurs et appelé Ibn Baqrāt (1). Michel marcha à sa rencontre, emmenant avec lui au combat les captifs musulmans qu'il avait tirés de leurs cachots et pourvus de chevaux et d'armes. Il s'empara de la personne d'Ibn Baqrāt, et il le mutila ; il lui fit grâce de la vie parce qu'il n'avait pas porté le manteau de pourpre et la bottine rouge. Michel fut tué par Basile le Slave, aïeul de Constantin, fils de Léon, fils de Basile, qui règne sur les Grecs au temps où nous écrivons, c'est-à-dire en l'an 345 (15 avril 956 - 3 avril 957), al Muṭī' étant calife. Ce meurtre eut lieu en l'an 253 (11 janvier 867 - 31 décembre 867), sous le califat d'al Mu'tazz, ou selon d'autres auteurs, l'an 252 (22 janvier 866 - 10 janvier 867).

(1) Carra de Vaux : le fils d'Hippocrate? — Nous pensons que cette histoire de la révolte du « fils de Pancratius » provient d'une tradition épique. Elle reste obscure pour nous. (H.G.)

Échanges de prisonniers.

(De Goeje, VIII, p. 190-192. Carra de Vaux, 257-258. Notices et extraits des Manuscrits, t. VIII, Paris, 1810, p. 194-195 = Barbier de Meynard, *Les Prairies d'or*, IX, p. 357-358.)

Le troisième rachat fut celui de Khāqān, sous le califat de Wāṯiq. Il se fit à Lāmis, en muḥarrem de l'année 231 (7 sept. - 6 oct. 845), Michel, fils de Théophile, étant empereur de Rūm. Il fut présidé par un eunuque turc nommé Khāqān, et le nombre des captifs musulmans qui y furent rachetés dans l'espace de dix jours, est de 4362, tant hommes que femmes, ou, suivant d'autres, de 4047, selon ce qu'on lit dans les *Kutub al Sawā'if* (Livres des expéditions d'été), ou de moins encore, d'après quelques autres. Ce rachat rendit la liberté aux habitants de Sozopetra, ainsi qu'à Muslim, fils d'Abū Muslim al Ğarmī, homme ayant une situation importante dans la région frontière, qui connaissait parfaitement les Grecs et
p. 191 leur pays, et qui a composé des ouvrages|où il traite de leur histoire, de leurs rois, de leurs grands officiers, de leur pays, des routes qui y conduisent ou qui y passent, des temps de l'année propres à y porter la guerre et à y faire des incursions, des peuplades qui en sont limitrophes, telles que les Burğān, les Avares, les Bulgares, les Slaves, les Khazars, etc. (1). Khāqān était assisté, dans cette opération, par un homme surnommé Abū Ramla, qui avait commission, de la part du Qāḍī al Quḍāt Aḥmad, fils d'Abū Du'ād, de procéder à l'examen doctrinal (2) des captifs avant qu'on les rachetât. Ceux qui professaient la création du Coran et qui niaient la vision de Dieu étaient rachetés et bien traités ; ceux qui rejetaient ces opinions étaient laissés dans le pays des Grecs. Beaucoup de captifs aimèrent mieux retourner dans le pays des Chrétiens que d'accepter ces conditions. Muslim refusa de s'y soumettre et cela lui attira beaucoup de vexations et de mauvais traitements dont il fut à la fin délivré.

Le quatrième rachat est celui de Šunaïf, conclu sous le califat de Mutawakkil, à Lāmis, en šawwāl de l'année 241 (12 février-11 mars 856), Michel, fils de Théophile, étant empereur de Rūm.

(1) C'est d'après cet auteur qu'Ibn Khurdāḏbeh parle des provinces de l'empire grec, p. 105 et 77.

(2) Carra de Vaux : d'examiner.

L'eunuque Šunaïf, affranchi de Mutawakkil, présida ce rachat, assisté du qādī Ǧaʿfar fils d'ʿAbd al Wāḥid al Hāšimi et d'ʿAlī fils de Yaḥyā l'Arménien, commandant des frontières de la Syrie. L'opération dura sept jours et le nombre des captifs musulmans qui furent rachetés est de 2.200 hommes, ou selon d'autres, de 2.000 hommes et 100 femmes. Les Grecs avaient aussi amené cent et quelques Chrétiens habitants des pays musulmans, qu'ils avaient fait prisonniers. On les échangea contre des Barbares, le rachat ne pouvant avoir lieu légalement pour des Chrétiens.

Le cinquième rachat est celui de Naṣr fils d'al Azhar et d'ʿAlī fils de Yahyā, conclu également sous le califat de Mutawakkil, à Lāmis, au commencement de ṣafar de l'année 246 (27 avril 860), Michel, fils de Théophile, régnant encore sur les Grecs. Il fut présidé par ʿAlī fils de Yaḥyā l'Arménien, commandant des frontières syriennes, et Naṣr fils d'al Azhar le Ṭayyite, appartenant au parti de la maison d'ʿAbbās.|Naṣr avait été envoyé par le califeà l'em- p. 192
pereur pour traiter de ce rachat en son nom. L'opération dura sept jours et le nombre des Musulmans qui y furent rachetés fut de 2367 captifs de deux sexes.

(De Goeje, p. 354 ; Carra de Vaux, p. 454).

Muʿtaṣim dirigea une expédition sur les terres de l'empire grec et conquit Anqira et ʿAmmūriya au mois de ramaḍān 223 (27 juillet - 25 août 838).

(De Goeje, p. 355-356. Carra de Vaux, p. 456).

(On compte) encore la défaite infligée par Afšīn à Théophile, l'empereur des Grecs, la conquête d'ʿAmmūriya et la capture de p. 356
Yātis, gouverneur de cette ville, la plus grande de l'empire grec après Constantinople. Nous avons raconté toutes ces guerres et tous ces combats dans notre livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus. »

VI

RIYĀḌ-AL-NUFŪS.

(Seconde moitié du xe siècle)

Le texte inédit jusqu'à ce jour du seul manuscrit parisien du *Riyāḍ-al-Nufūs* (Les Jardins des âmes), contient un recueil de biographies de personnages qui se sont distingués dans l'Afrique du Nord par leur science et leur piété depuis l'occupation musulmane jusqu'à l'an 356 de l'hégire (967) (1). Le récit est basé en partie sur les notes de contemporains.

Ce recueil est une source extraordinairement importante parce qu'il s'occupe de l'histoire de l'Afrique du Nord du viie au xe siècle. On y trouve pas mal de renseignements intéressants sur la Sicile, qui, à cette époque, avait des rapports fréquents avec la côte de l'Afrique du Nord.

L'auteur du dictionnaire bibliographique Ḥāǧǧi Khalīfa attribue le Riyāḍ al-Nufūs à Abū-Bakr-ʿAbd-Allāh-ibn-Muḥammed (2), mais ne fixe pas l'époque de sa vie (3). On peut déduire de ce texte que l'auteur, vraisemblablement, vivait dans la seconde moitié du xe siècle (4).

(1) M. le Baron de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes*, Paris, 1883-1895, p. 381, no 2153 (ancien fonds 752). V. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, I. Band, Weimar, 1898, p. 138. Au Musée Britannique se trouve un ms. (no 1621) contenant un *Compendium operis biographici de Kairawān urbis viris doctrina aut pietate claris*, quod inscribitur *Riyāḍ-al-Nufūs*. *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium qui in Museo Britannico asservantur.* Pars secunda, codices arabicos amplectens. Londini, 1846, p. 732. Voir les observations de C. A. Nallino, chez Amari, *Storia*, 2e éd., t. I (Catania, 1933), p.68.

(2) Hajji Khalfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, ed. G. Flügel, t. III, London, 1842, p. 521.

(3) Le plus souvent, l'auteur est cité par les écrivains tunisiens comme al Mālikī simplement, et son livre par conséquente est nommé souvent *Kitāb al-Mālikī*.

(4) Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Versione italiana, vol. I, Torino e Roma, 1880, p. xlii-xliii ; d'après Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, vol. I, Firenze, 1884, p. xli, l'auteur vivait à la fin du xe ou au début du xie siècle au plus tard. La mort de l'auteur est de peu postérieure à l'an 449 hég. (1057) ; v. Nallino, l. c.

Les passages de cet ouvrage, qui se rapportent à l'histoire de la Sicile, sont publiés dans l'original arabe et en traduction italienne, par AMARI (1). Nous reproduisons ci-après deux de ces textes, retraduits de l'italien d'Amari, et collationnés avec l'original par M. M. CANARD.

Mentionnons encore un ouvrage arabe d'époque plus tardive, le « Maʿālim-al-Īmān », de MUḤAMMED-IBN-NĀǦĪ qui s'est beaucoup servi du « Riyāḍ-al-Nufūs » (2).

L'auteur de cet ouvrage appartenant à une famille connue de Tunis, vivait au xve siècle de notre ère. Son ouvrage se divise en deux parties : la première contient une courte description des anciennes mosquées et l'histoire de la fondation de la ville de Cairouan, la seconde partie est consacrée à des biographies de diverspersonnages, nés dans cette ville (3), c'est-à-dire qu'elle traite le même sujet que le « Riyāḍ-al-Nufūs. Dans la biographie d'Asad-ibn-al-Furāt ibn-Sinān, commandant arabe en Sicile, l'auteur s'occupe également de son activité dans la guerre sicilienne.

Les renseignements du « Maʿālim al-Īmān », pour notre époque, correspondent presque entièrement à ceux de la compilation déjà connue de nous, le « Riyāḍ-al-Nufūs », à laquelle, du reste, on peut faire quelques additions peu importantes en utilisant le « Maʿālim-al-Īmān » (4).

---

(1) Texte arabe chez AMARI, *Biblioteca arabo-sicula ossia Raccolta di testi arabi*, Lipsia, 1857, p. 176-196. Traduction italienne chez AMARI, *Bibliotheca arabo-sicula*. Versione italiana. Vol. I. Torino e Roma, 1880, 294-324.

(2) Des extraits du *Maʿālim-al-Imān*, avec traduction française, ont été publiés par O. HOUDAS et R. BASSET, *Mission scientifique en Tunisie* (1882), Alger (1884), p. 78-130. Le *Maʿālim-al-Īmān-fī-maʿrifat-ahl-al-Qairawān* a été édité à Tunis en 1320-1325 (1902-1907), en quatre volumes. Sur cette édit. v. NALLINO, dans la *Rivista degli Studi Orientali*, II, Roma, 1908-1909, p. 460-461.

(3) Voir les renseignements sur l'auteur dans HOUDAS et BASSET, *op. cit.*, p. 78-80.

(4) Cf. ce qui est dit du *Riyāḍ-al-Nufūs* et du *Maʿālim* dans AMARI, *Bibl. ar. sic.*, vers. it., App., Torino (1889), p. 8-14, et dans la préface, p. VI-VII.

Extraits du Riyāḍ-al-Nufūs.

Vie d'Asad, conquérant de la Sicile.

(Amari, *Testo*, p. 181 ; *Versione*, I, p. 302).

Ziyādat Allāh ibn Ibrāhīm ibn al Aglab nomma Asad qāḍī d'Ifrīqiya l'an 203 (818-819), et il en resta qāḍī, rendant la justice au peuple selon le Coran et la Sunna, jusqu'au moment où il partit pour faire campagne en Sicile. Il y lutta contre les Grecs et leur livra de grandes batailles. Il y accomplit de célèbres prouesses et de grandes actions. Il y prit force localités, et ensuite mourut — que Dieu lui fasse merci — des blessures qu'il avait reçues, en assiégeant Syracuse au mois de rabī' II l'an 213 (19 juin - 17 juillet 828) et il fut enterré à cet endroit.

(Amari, *testo*, p. 182-183 ; *versione*, I, p. 304-306).

Sulaïmān ibn 'Imrān dit : « J'assistai, au temps d'Abū'l 'Abbās (1), à la (conclusion de la) trêve avec la Sicile. Les cheikhs et les notables de Qaïrawān se réunirent, et je fus parmi ceux qui étaient présents. L'acte de trêve fut rédigé devant lui, Abū'l 'Abbās et lu devant l'assemblée. Il y était (dit) que les Siciliens étaient tenus de restituer les Musulmans qui étaient allés chez eux, et qui désiraient être rendus aux leurs. Lorsque vint Fīmih (Euphemios), pendant cette trêve, sous le gouvernement de Ziyādat Allāh, il rapporta à ce dernier qu'il y avait chez les Rūm des prisonniers musulmans. Ziyādat Allāh rassembla le peuple,
p 183 fit venir Asad et Abū Muḥriz et les interrogea à ce sujet (2).|Puis Ziyādat Allah questionna aussi là-dessus les envoyés (grecs). Ils dirent : « Effectivement ils les ont retenus, parce que leur religion ne leur permet pas de les restituer (aux musulmans) (3) ». Et il y avait parmi les envoyés un musulman. Ziyādat Allāh ordonna alors de faire l'expédition contre la Sicile. Asad s'offrit avec empressement à partir, mais Ziyādat Allāh fut mécontent de son attitude. Et Asad dit : « Ils ont trouvé que je ne valais rien et ils ne m'ont

(1) Gouverneur d'Ifriqiya et prédécesseur de Ziyādat-Allāh.

(2) Nous omettons ici une courte dispute entre Asad et Abū-Muḥriz, qui ne présente pas pour nous d'intérêt spécial.

(3) Sur l'interprétation de ce passage, v. maintenant Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 389-390, note 2.

pas accepté. Ils ont choisi des marins pour gouverner leurs navires ; mais comme ils auraient besoin de gens qui puissent les leur gouverner selon le Coran et la Sunna ! ».

Aḥmed ibn Sulaïmān (1) dit : « Les docteurs africains étaient opposés à l'expédition de Sicile, à cause du traité existant entre eux et les Siciliens, parce que, pour eux, il n'était pas évident que ces derniers eussent violé la paix ».

Lorsque Ziyādat Allāh eut désigné Asad comme commandant de cette expédition et fut résolu à l'entreprendre, ce dernier lui dit : « Que Dieu donne le bonheur à l'émir, qui, après m'avoir conféré l'office de qāḍī et la charge d'examiner ce qui est permis et ce qui est interdit par le Très-Haut, me relève (de la charge de qāḍī) et me confère le commandement militaire ». Mais Ziyādat Allāh lui dit : « Je ne te relève pas de la charge de qāḍī, mais je te confère le commandement militaire, qui est plus élevé que la fonction de qāḍī. Je te conserve le nom de qāḍī, et tu seras qāḍī-émir ». Asad partit dans ces conditions.

Les fonctions de qāḍī et d'émir ne furent réunies chez la même personne, en Ifrīqiya, que dans le cas du seul Asad.

Abū'l ʻArab dit : « Son départ pour la Sicile eut lieu au mois de rabīʻ I 212 (juin 827). Dans l'armée qui était avec lui il y avait environ 10.000 cavaliers.

(Amari, *testo*, p. 184-185 ; *versione*, I, p. 307-308).

Sulaïmān ibn Sālim dit : « Lorsque Asad arriva en Sicile, contre lui marcha Balāṭa, roi de Sicile, avec une grande armée, de 150.000 hommes, disait-on. Ibn Abī'l Faḍl dit : « J'ai vu alors Asad ibn al Furāt ; dans sa main était l'étendard, et il parlait entre les dents. Les Grecs l'attaquèrent ; la crainte nous prit, et Asad se mit à lire la surate du Coran appelée Yāsīn (2). Lorsqu'il l'eut terminée il dit à ses hommes : « Ce sont des barbares de la côte, ce sont vos esclaves ; n'en ayez pas peur ». Alors il attaqua avec l'étendard, et ses hommes attaquèrent avec lui ; et Dieu le Très-Haut mit en fuite Balāṭa et son armée. Lorsque Asad revint (de la bataille), je vis, j'en jure par Dieu, que son sang coulait le long de la

(1) Il faut lire Ahmed ibn Abī Sulaimān ; v. Nallino, ap. Amari, *Storia*, 2e éd., I, p.. 390, note 1.

(2) Surate XXXVI, qui porte pour titre les deux lettres de l'alphabet arabe yā et sīn.

hampe de l'étendard et du bras et allait jusqu'au-dessous de l'aisselle. Le mot d'Asad : ce sont des Barbares de la côte, signifie : Ce sont ceux qui se sont enfuis de la côte d'Ifrīqiya quand elle fut conquise (par les Musulmans).

Ziyādat Allāh ibn al Aglab écrivit à al Mā'mūn pour lui annon-
p. 185 cer la conquête de la Sicile par Asad ibn al Furât. | On raconte que Asad avait dit à Fīmih (Euphemios) le Chrétien, l'ambassadeur : « Écarte-toi de nous ! Nous n'avons pas besoin que vous nous aidiez ! » et qu'il avait ajouté : « Mettez sur votre tête un signe grâce auquel nous puissions vous reconnaître afin que personne des nôtres ne puisse douter que vous êtes de nos partisans et ne vous fasse un mauvais parti ! » Ils mirent donc de l'herbe sur leur tête et ce fut le signe (convenu).

Sulaīmān ibn Sālim a dit : « Des dissentiments s'étaient élevés entre Asad et Ibn Qādim ». En effet, lorsqu'Asad arriva avec ses troupes en Sicile, ses soldats souffrirent de la famine et furent réduits à manger la chair de leurs chevaux. Certains vinrent trouver Ibn Qādim qui se rendit auprès d'Asad et lui dit : « Ramène-nous en Ifrīqiya, car la vie d'un seul Musulman nous est plus précieuse que tous les polythéistes. » Asad lui répondit : « Je ne suis pas homme à briser une expédition entreprise par les Musulmans alors qu'ils ont pleinement l'avantage ! » Mais les soldats répugnant à rester, Asad voulut brûler les vaisseaux. Alors Ibn Qādim laissa échapper ces mots : « Pour moins que cela on a tué ʿUṯmān ibn Affān ! » Asad y répondit par des coups de fouet. Mais il le frappa sans le faire mettre à nu, et ne lui donna que quelques coups, environ trois ou quatre. Il continua ensuite victorieusement son entreprise, livra aux Grecs de violents combats et les massacra, les mit en déroute et les extermina. Les Musulmans s'établirent et s'implantèrent en Sicile ; mais par la suite, Dieu voulut pour châtier les fautes des Musulmans que leurs ennemis triomphassent d'eux.

VII

CHRONIQUE DE CAMBRIDGE
(Début du XIe siècle)

La *Chronique anonyme de Cambridge* présente, dans la rédaction arabe, qui longtemps fut la seule rédaction connue, et de même dans les deux rédactions grecques, un recueil de courtes notes

traitant presque exclusivement des événements de Sicile entre les années 827 à 965.

Le texte arabe de la chronique, conservé dans la manuscrit de Cambridge à la suite des annales d'EUTYCHIUS (SAʿĪD-IBN-BAṬRĪQ), fut publié tout d'abord par CARUSO dans sa *Bibliotheca historica regni Siciliae* (Panormi 1723). Seule la traduction latine est imprimée chez MURATORI (1). Le texte arabe et la traduction latine furent republiés par GREGORIO (2). AMARI se servit de la Chronique (3). Le même auteur imprima le texte arabe (4), avec traduction italienne (5).

Au mois de septembre 1890, l'abbé Pierre BATIFFOL fit une communication, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au sujet du texte grec d'une partie de la *Chronique de Cambridge*, découvert parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris. Il imprima le texte grec avec une traduction latine et il joignit à sa publication la traduction des parties correspondantes du texte arabe, faite par AMARI (6).

BATIFFOL supposait que le texte grec avait fourni des matériaux à un compilateur arabe musulman, mais que celui-ci avait ajouté beaucoup de notices de source arabe (7).

Avec l'abbé français, l'italien COZZA-LUZI, usant d'un manuscrit du Vatican et du manuscrit de Paris dont nous venons de parler, publia également le texte grec de cette Chronique, ou plutôt, il publia et traduisit séparément le texte des deux manuscrits (8).

(1) MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, t. I, pars I, p. 242-248.

(2) GREGORIO, *Rerum arabicarum, quae ad historiam siculam spectant, ampla collectio.* Panormi, 1790, p. 31-51.

(3) Cf. *Storia dei Musulmani di Sicilia.*

(4) AMARI, *Biblioteca arabo-sicula, ossia raccolta di testi arabici*, Lipsia, 1857, p. 165-176.

(5) AMARI, *Biblioteca arabo-sicula*, Versione italiana, Torino 1880-1881, vol. I, p. 165-176.

(6) P. BATIFFOL, *Note sur les sources de la Chronique arabe dite de Cambridge. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, C.-R., 4e série, t. XVIII (1890), p. 394-402.

(7) BATIFFOL, *op. cit.*, p. 401-402.

(8) COZZA-LUZI, *La Cronaca siculo-saracena di Cambridge con doppio testo greco scoperto in codici contemporanei delle Biblioteche Vaticana e Parigina*, Palermo, 1890 (*Documenti per servire alla storia di Sicilia*, pubblicati a cuar della *Società Siciliana per la Storia Patria*. 4. Serie, vol. II, p. 6-130).

L'auteur écrivait, vraisemblablement au début du XIe siècle (1).

Cozza-Luzi édita le texte grec ; il donna, d'après B. Lagumina les parties de l'arabe (2) correspondant au grec vatican ; on trouve aussi chez lui une version italienne du grec, et une version italienne de l'arabe (par B. Lagumina) (3).

Pour notre travail, la chronique de Cambridge est importante du point de vue chronologique. Nous donnons le texte grec de Cozza-Luzi, et la version française du texte arabe, d'après l'édition Amari.

Texte grec

et traduction de la Chronique de Cambridge

Cozza-Luzi	Amari
(P. 24). *Ἔτους ͵ϛτλε´ ἦλθον οἱ Σαρακινοὶ εἰς Σικελίαν μηνὶ Ἰουλίῳ ιε´, ἰνδ. ε´.*	(P. 165). Livre de l'histoire de l'île de Sicile, depuis le moment où les Musulmans y entrèrent, et notices au sujet de ce qui s'y est passé, guerres, changement des émirs, *et caetera.*

(1) Cozza-Luzi, *op. cit.*, p. 17.

(2) C. Cipolla, *I testi greci della Cronaca arabo-sicula di Cambridge pubblicati da* G. Cozza-Luzi. *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, vol. 27 (1892), p. 836. Cf. Cozza-Luzi, *Sulla scoperta di due cronache greche Siculo-saraceniche e loro correlazione coll' arabico di Cambridge*, Roma, 1893. En 1894, Alb. Wirth publia de nouveau le texte de la Chronique de Cambridge, mais seulement d'après le ms. de Paris ; il ne connaissait pas l'édition Cozza-Luzi. Alb. Wirth, *Chronographische Späne*, Frankfurt a. M. 1894, p. 11-16. Cf. K. Krumbacher, *Gesch. d. byz. Lit.*. 2. Aufl., München, 1897, p. 358, C. Brockelmann, *Gesch. der arab. Lit.*, I (1898), p. 148-149.

(3) Les indications de Vasiliev sur la *Chronique de Cambridge*, dans la première édition, doivent être corrigées. Il semblait dire que Cozza-Luzi avait préparé son édition « d'après les deux manuscrits du Vatican et de Paris » alors que C.-L. a publié séparément les deux textes. Vasiliev considérait aussi la chronique sicilienne comme faisant partie d'une chronique générale. Or, cette chronique générale n'existe pas dans le ms. de Paris. Et quant au ms. du Vatican, il est clair que sa partie sicilienne est indépendante de la partie générale qui précède. Cette chronique générale s'arrête à l'année 6334 (825-826), point de départ de la chronique sicilienne (Note de C. Nallino).

Ceci a commencé en l'an 6335 de l'ère du monde, que les Rūm emploient dans leurs livres. En cette année, les Musulmans arrivèrent en Sicile au milieu du mois de juillet.

Ἔτους ͵ϛτλθ' παρελήφθη τὸ Μήναιον καὶ ἐσφάγη ὁ πατρίκιος Θεόδοτος ἰνδ. θ'.

(P.165-166). En 6339 (830-831) Mineo fut pris, et le patrice Théodote fut tué.

Ἔτους ͵ϛτμ' ἐπιάσθη ἡ Πάνορμος ἰνδ. ι'.

(P. 166). En 6340 (831-832), fut pris Bān-rm.

(p. 26). *Ἔτους ͵ϛτν' ἔπεσεν ὁ βροῦχος εἰς Σικελίαν ἰνδ. ε'.*

En 50 suivant (c'est-à-dire, 6350 = 841-842), les sauterelles s'abattirent sur la Sicile.

Ἔτους ͵ϛτνβ' ἔφερεν ὁ ἀρχιεπίσκοπος Γρηγόριος τὴν ὀρθοδοξίαν ἰνδ. ζ'.

(Manque dans le texte arabe).

Ἔτους, ͵ϛτνγ' ἐπιάσθησαν τὰ καστέλλια τῆς Τουρακιναίας καὶ ὁ ἅγιος Ἀνανίας τῆς Μούτικας ἰνδ. η'.

En 6353 (844-845) furent prises les forteresse de Modica.

Ἔτους ͵ϛτνδ' ἐγένετο ὁ πόλεμος τοῦ Χαρζανίτι καὶ ἐσφάγησαν τῶν Χριστιανῶν χιλιάδες θ' ἰνδ. θ'.

En (6)354 (845-846) eut lieu la guerre entre Musulmans et le Charzanite, et moururent, du côté des Grecs, neuf mille (hommes).

Ἔτους ͵ϛτνε' παρελήφθη ἡ Λεοντίνι ἰνδ. ι'.

En (6)355 (846-847), fut prise Lentino.

(P. 28). *Ἔτους ͵ϛτνϛ' παρελήφθησαν οἱ Ῥογοὶ καὶ ἐγένετο λιμὸς ἰσχυρός ἰνδ. ια'.*

En (6)356 (847-848) fut prise pour la première fois la ville de Raguse (R.gūs) et une forte famine sévit.

Ἔτους ͵ϛξα' ἐγένετο σεισμὸς μέγας ἰνδ. α'.

(Manque dans le texte arabe).

Ἔτους ͵ϛτξβ' παρελήφθη ὁ Βοθήρ ἰνδ. ιβ'.

En (6)362 (853-854) fut prise B.ṯīra (Butera).

Ἔτους ͵ϛτξϛ' ἐπιάσθησαν τὰ καράμια (leg. *καράβια*) *τοῦ Ἀλὴ ἰνδ. ϛ'.*

En (63)66 furent pris les vaisseaux d'ʿAlī.

Ἔτους ͵ςτξζ' παρεδόθη τὸ Ἔννε ἰνδ. ζ'.	En (63)67 (858-859) fut prise la (forteresse) de Qaṣr Yānna (Castrogiovanni).
Ἔτους ͵ςτξη' κατῆλθεν ὁ Κονδομήττης ἰνδ. η'.	En (6)368 (859-860) descendit al-Q.n d.m.ta (1).
(p. 30) Ἔτους ͵ςτοβ' παρεδόθη τὸ Νέτος τὸ α' ἰνδ. ιβ'.	En (63)72 (863-864) se rendit la (forteresse) de al-Nāṭ.s (Noto).
Ἔτους ͵ςτογ' ἐπιάσθησαν τὰ τέσσαρα χελάνδια ἐν Συρακούσῃ ἰνδ. ιγ'.	En (63)73 (864-865) furent pris aux Grecs quatre šalandiya à Syracuse.
Ἔτους ͵ςτοδ' παρεδόθη τὸ Νέτος τὸ β' ἰνδ. ιδ'.	En (6)374 (865-866) la (forteresse) de Noto se rendit pour la seconde fois.
Ἔτους ͵ςτοε' παρεδόθησαν οἱ Ῥογοὶ τὸ β' ἰνδ. ε'.	En (63)75 (866-867), Raguse capitula pour la seconde fois.

VIII

IBN MISKAWAÏH

(mort en 1030).

Abū-ʿAlī-Aḥmed-ibn-Muḥammed-ibn-Yaʿqūb-ibn-Miskawaïh, trésorier et homme de confiance du sultan ʿAḍud-al-dawla-ibn-Buwaïh, bon philologue, historien, philosophe et médecin, mourut à un âge avancé en 1030 (2) (421 de l'hégire).

Le grand travail historique d'Ibn Miskawaïh, *Experientiae populorum et studia animalium*, conduit par lui jusqu'à la mort d'ʿAḍud-al-dawla en 982-983 (372 de l'hégire), n'est pas encore entièrement édité ; les tomes I, V et VI ont été publiés en fac-similé par Caetani, dans la *Gibb Memorial Series* (VII 1, 5, 6). La dernière partie (les années 295-329) a été éditée et traduite par Amedroz et Margo-

(1) Dans cette leçon corrompue, Amari estimait qu'on pouvait reconnaître le nom des Cappadociens. Le grec, naturellement, exclut cette hypothèse.

(2) Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 182, p. 59-60. C. Brockelmann, *Gesch. der. arab. Literatur*, B. I (1898), p. 342.

LIOUTH sous le titre *The Eclipse of the Abbaside Caliphate*, Oxford, 1920-21. Un extrait qui contient les années 198-251, de l'hégire, a été publié par DE GOEJE [1].

Pour la période qui nous intéresse, Ibn-Miskawaïh ne présente pas l'attrait de la nouveauté ; ses informations dépendent complètement de l'histoire de Ṭabarī.

EXTRAITS D'IBN-MISKAWAÏH

THÉOPHILE

(829-842)

(DE GOEJE, p. 464).

Année 215 (830). Cette année-là, al Ma'mūn partit de Bagdād pour faire campagne contre les Grecs, au mois de muḥarrem, conquit une forteresse et revint à Bagdād.

(DE GOEJE, p. 464).

Année 216 (831). Al Ma'mūn revint en terre grecque. La cause en fut que Ma'mūn reçut la nouvelle du massacre par l'Empereur des Grecs de gens des populations de Tarse et de Maṣṣīṣa. Ces gens étaient au nombre d'environ deux mille hommes. Al Ma'mūn partit en guerre et pénétra en terre grecque. Il n'assiégea aucune forteresse, que sa population ne se rendît à lui sans combat : de sorte qu'il prit trente forteresses. Ensuite, il attaqua Tyane, fit des prisonniers, tua et incendia. Puis, il partit pour Damas.

(DE GOEJE, p. 464-465).

Année 217 (832). Al Ma'mūn revint en terre grecque. La cause en fut une lettre qui lui parvint de la part de l'Empereur grec avec une demande de paix. Dans cette lettre, l'Empereur se nommait en premier lieu : irrité, al Ma'mūn fit cette expédition. Il établit son fils à Tyane, en terre grecque, et il envoya avec lui des travailleurs ; celui-ci y commença de grandes constructions ; il édifia un mur de trois parasanges, y fit quatre portes et à chaque porte un ouvrage fortifié. Il écrivit à son frère Abū Isḥāq qu'il fixait la levée à faire dans le district de Damas et

(1) DE GOEJE, *Fragmenta historicorum arabicorum*, t. II, Lugduni Batavorum, 1871.

ses dépendances au chiffre de quatre mille hommes, et qu'il assignait à chaque cavalier cent dirhems, à chaque fantassin quarante
p. 465 dirhems. Il fit aussi une levée en Égypte et dans d'autres pays ; et il écrivit à Isḥāq ibn Ibrāhīm, son lieutenant à Bagdād, et fixa l'effectif de la levée à faire à Bagdād.

(De Goeje, p. 467).

Sur la mort d'al-Ma'mūn, Ibn-Miskawaïh dit la même chose que Ṭabarī.

(De Goeje, p. 470).

Année 218 (833). Cette année al Mu'taṣim ordonna de démolir ce qu'al Ma'mūn avait édifié à Tyane, d'enlever les armes, le matériel de guerre, et tout ce qu'on pouvait emporter, et il fit brûler tout ce qu'on ne pouvait enlever ; et il ordonna aux gens qu'al Ma'mūn avait installés dans cette ville, de revenir dans leur pays (1).

Les événements de Zapetra et de Malaṭya (837) sont omis dans le texte publié d'Ibn-Miskawaïh ; il y a une lacune à cet endroit (marquée par des points dans l'édition de de Goeje, p. 485).

Le récit de l'expédition d'Amorium commence avec l'arrivée d'Ašinās à la tête de l'avant-garde à Marǧ-al-Usquf (p. 485). Le reste de l'expédition d'Amorium est raconté chez Ibn-Miskawaïh clairement et nettement, tout à fait comme dans Ṭabarī ; on note seulement des passages abrégés, mais ces abréviations ont peu d'importance.

MICHEL III.

(842-867)

Pour l'époque de Michel III, Ibn-Miskawaïh donne peu d'informations ; et le peu qu'il donne est chez Ṭabarī.

1. — Échange de prisonniers en 231 (845). Bon récit, mais ne donnant rien de nouveau, abrégé de Ṭabarī (p. 532-533).

2. — Expédition estivale de Waṣīf en 248, avec les causes, dont il est question chez Ṭabarī (Ibn-Miskawaïh, p. 557-558).

(1) Ce fragment ne donne rien de plus que la relation du même fait par Ṭabarī (III, p. 1164).

3. — Bref récit, sous l'année 249, de la mort d'ʿOmar-ibn-ʿUbaïd Allāh-al-Aqṭaʿ et d'ʿAlī-ibn-Yaḥyā al-Armanī (p. 564).

IX

IBN-AL-AṮĪR

(mort en 1233)

Abū'l-Ḥasan-ʿAlī-ibn-Abū'l-Karam-Aṯīr-al-dīn-Muḥammed-ibn-Muḥammed-ibn-ʿAbd-al-Karīm-ʿIzz al-dīn-al-Aṯīr-el-Šaïbanī naquit le 12 mai 1160 (4 ǧumādā I 555 de l'hégire) à Ǧazīrat ibn ʿOmar, ville de Mésopotamie, ce pourquoi on l'appelle quelquefois aussi al-Ǧazarī (1). C'est là qu'il passa sa jeunesse. En 1180 (576 de l'hégire) avec son père et ses frères, il se transporta à Mōṣul, où il acheva ses études.

Ibn-al-Aṯīr, au cours de séjours répétés qu'il fit à Bagdād, eut l'occasion d'entendre des savants célèbres. Plus tard, il fit un voyage à travers la Syrie, jusqu'à Jérusalem. Il devint ainsi l'un des meilleurs connaisseurs des traditions, de l'histoire ancienne et moderne et de la généalogie des Arabes.

Revenu à Mōṣul, Ibn-al-Aṯīr s'adonna entièrement à la science. Sa maison devint le centre où se rassemblaient les savants, locaux et de passage. En 1229 (fin de l'année 626 de l'hégire) se rencontra avec Ibn-al-Aṯīr, à Alep, le biographe arabe bien connu Ibn-Khallikān. Ce dernier trouva chez lui un accueil très bienveillant. Dans sa biographie d'Ibn-al-Aṯīr, Ibn Khallikān parle des qualités éminentes de l'historien, de son extraordinaire modestie et de son étroite amitié avec le feu père du biographe arabe (2).

En 1229-1230 (627 de l'hégire), Ibn-al-Aṯīr était à Damas, l'année

(1) Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 315, p. 113-114. Amari, *Biblioteca arabo-sicula*. Versione italiana, vol. I, Torino e Roma, 1880, p. xlviii-l.

(2) Ibn-Challikani *Vitae illustrium virorum nunc primum arabice* edidit F. Wüstenfeld, Goettingae, 1835-1850, n° 471. Ibn-Khallikan's *Biographical Dictionary, translated by* Baron MacGuckin de Slane, Vol. II, Paris, 1843. p. 829.

suivante il revint à Alep, d'où, peu de temps après, il repartit pour Mōṣul. Il mourut dans cette dernière ville, en 1233 (au mois de šaʿban, 630 de l'hégire).

Le principal ouvrage d'Ibn-al-Aṯīr est son *Histoire universelle* (de la création du monde jusqu'en 1230-1231, 628 de l'hégire), publiée par Tornberg ([1]).

Comme historien, Ibn-al-Aṯīr est apprécié des savants ([2]). Mais, dans ces derniers temps, après la publication des sources dont Ibn-al-Aṯīr s'est servi, l'intérêt des érudits s'est reporté de l'historien « postérieur » sur l'historien le plus ancien.

Effectivement, Ibn-al-Aṯīr se trouve dans un étroit rapport de dépendance à l'égard de Ṭabarī. Il a emprunté à ce dernier l'ordre chronologique des événements, qu'il a presque toujours respecté ([3]). Par endroits, Ibn-al-Aṯīr copie littéralement Ṭabarī, par endroits il l'abrège. On peut remarquer qu'Ibn-al-Aṯīr habituellement omet l'*isnād*, c'est-à-dire la confirmation de l'événement qu'il raconte par l'indication précise du personnage qui l'a rapporté. Les discours, les lettres, les vers, qui abondent dans la chronique de Ṭabarī, apparaissent chez Ibn-al-Aṯīr sous une forme considérablement abrégée et remaniée. En particulier, il omet cette énorme quantité de détails que nous trouvons chez Ṭabarī et qui, parfois, y obscurcissent la trame du récit ([4]).

Pour l'époque qui nous intéresse et pour les événements d'Orient, Ibn-al-Aṯīr dépend de Ṭabarī.

---

(1) Ibn-el-Athiri *Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, ed. C. J. Tornberg, 12 tomes de texte et 2 tomes d'*indices* (les tomes 13 et 14), Lugd. Batav. 1851-1876.

(2) Voyez, par exemple, le jugement d'Amari, qui l'appelle *diligente* et *giudizioso*. Il ajoute : ordinariamente compila dassè in stile conciso o più tosto spolpato, imparziale, Vol. 1, 1880, p. xlix.

(3) Cf. C. Brockelmann, *Das Verhältnis von Ibn-el-Aṯīrs Kāmil fit-ta'rīḫ zu Ṭabarīs Aḫbār errusul wal mulūk*. Strasbourg, 1890, S. 7.

(4) Brockelmann, *Das Verhältnis* usw. S. 9, 10, 13 et passim.

MICHEL II.

Conquête de la Crète par les Musulmans d'Egypte.
(IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 281-282 = ṬABARĪ, III, p. 1092).

THÉOPHILE.

1. — Expédition des Arabes en 830 vers Māğida, Qurra, Sundus et Sinān. Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 294) reproduit le récit de Ṭabarī sous une forme un peu abrégée.

2. — Expédition de 831 vers Anṭigū, Héraclée etc. Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 295-296) abrège quelque peu Ṭabarī (III, p. 1104).

3. — Affaire de Lu'lu'a (832). (IBN-AL-AṮĪR, VI, p. 297 = ṬABARĪ, III, p. 1109).

Mais, au lieu du long texte des lettres de Théophile à Ma'mūn et de Ma'mūn à Théophile, (Ṭabarī III p. 1109-1111), Ibn-al-Aṯīr se borne à dire :

« L'empereur des Grecs demanda un armistice, mais il ne fut pas accordé » (VI, p. 297).

4. — Reconstruction des murs de Tyane en 833. Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 311) rapporte le fait comme Ṭabarī (III, p. 1111-1112); mais, quant à la levée de troupes faite pour Tyane, Ibn-al-Aṯīr, au lieu du récit détaillé de Ṭabarī (III, p. 1112), n'en dit que quelques mots sans donner de précisions géographiques.

BROCKELMANN suppose qu'en cet endroit Ibn-al-Aṯīr a utilisé directement Ibn-Miskawaïh ; il donne une traduction des deux passages parallèles (1).

Mais nous continuerons à nous en tenir à cette opinion que, dans ce cas, comme dans le cas de tous les autres récits byzantino-arabes, Ibn-al-Aṯīr a copié et abrégé directement Ṭabarī.

Voici les textes de Ṭabarī et d'Ibn-al-Aṯīr.

ṬABARĪ (III, p. 1111-1112)	IBN-AL-AṮĪR (VI, p. 311)
Cette année-là, Ma'mūn envoya son fils ʿAbbās en territoire grec et lui commanda de s'établir à Tyane et de la recon-	Ma'mūn revint à Salagūs. Il envoya son fils ʿAbbās à Tyane et lui ordonna de reconstruire Tyane. Il avait envoyé des

(1) BROCKELMANN, *Das Verhältnis...*, p. 46.

struire ; il avait déjà envoyé des ouvriers et des soldats. ʿAbbās commença la construction. Il bâtit Tyane sur un espace d'un mille carré, y fit un mur de trois parasanges et dans ce mur quatre portes, à chacune desquelles il construisit un ouvrage fortifié. Ce fut le premier jour du mois de ğumādā qu'il envoya son fils al ʿAbbās à cet effet. Il écrivit à son frère Abū Isḥāq ibn al Rašīd, qu'il avait fixé le contingent à lever dans le district de Damas, d'Émèse, d'Urdunn (province du Jourdain) et de Palestine, à quatre mille hommes et qu'il donnerait à chaque cavalier cent dirhems, à chaque fantassin quarante dirhems. Il fit aussi un levée en Égypte.

ouvriers, et ils commencèrent la construction sur l'espace d'un mille carré. Il fit un mur de trois parasanges, et dans ce mur quatre portes à chacune desquelles il fit un ouvrage fortifié. Il écrivit dans les provinces pour qu'on levât dans chacune un certain nombre d'hommes qui devaient se rendre à Tyane, et il leur assigna une solde, 100 dirhems à chaque cavalier et 40 à chaque fantassin.

Voyez plus haut le texte d'Ibn-Miskawaïh, qui emprunte ses informations à Ṭabarī (De Goeje, *Fragmenta*, p. 464-465).

Si l'on compare ces trois textes, on constatera qu'il n'est pas nécessaire d'affirmer qu'Ibn-al-Aṯīr, dans le passage en question, se servait d'Ibn-Miskawaïh et non de sa source ordinaire, Ṭabarī.

5. et 6. — Ibn-al-Aṯīr (VI, p. 339-346), dans un récit des opérations de guerre de Théophile et de Muʿtaṣim à Zapetra, Malaṭya et au sujet de l'expédition d'Amorium, reproduit l'exposé de Ṭabarī (III, p. 1234-1256) abrégé, surtout dans les détails.

MICHEL III.

1. — A propos du récit de l'échange de prisonniers en 231, exposé d'une manière si détaillée chez Ṭabarī (III, p. 1351-1357), Ibn-al-Aṯīr donne un récit plus court mais qui coïncide avec lui (VII, p. 16-17). Le fait est que chez Ṭabarī, dans ce récit, il y a

des notices extraites de diverses sources sur les mêmes événements et dans une forme assez peu cohérente. Ibn-al-Aṯīr donne un récit court il est vrai, mais cohérent.

Ibn-al-Aṯīr, sur l'échange de l'année 231.

(VII, pp. 16-17).

Cette année-là il y eut un échange de prisonniers entre Musulmans et Grecs. Les Musulmans se réunirent sur le fleuve al-Lāmis, à une distance d'un jour de Tarse. Al-Wāṯiq racheta les Grecs qui se trouvaient à Bagdād et dans d'autres villes, et il désigna Aḥmed ibn Saʿīd ibn Muslim ibn Qutaïba al Bāhilī, comme commandant des marches frontières et du district de la Syrie du Nord (ʿAwāṣim), et lui ordonna d'assister à l'échange, de même qu'à l'eunuque Khāqān. Et il leur ordonna de procéder à l'examen doctrinal des captifs musulmans, et de racheter ceux qui reconnaîtraient que le Coran est créé et que Dieu est invisible dans la vie d'outre-tombe, et de leur donner un dīnār, mais de laisser entre les mains des Grecs ceux qui ne le reconnaîtraient pas. Lorsqu'arriva le dixième jour du mois de muḥarrem de l'année 231, les Musulmans et les prisonniers qui étaient avec eux, se rassemblèrent sur le fleuve, et les Grecs arrivèrent avec leurs prisonniers. Le fleuve séparait les deux partis. Lorsque les Musulmans remettaient en liberté un prisonnier, | les Grecs eux aussi p. 17
relâchaient un prisonnier musulman ; tous deu se rencontraient au milieu de la rivière, et chacun allait rejoindre les siens. Lorsque le prisonnier rejoignait les Musulmans, ceux-ci prononçaient la formule de glorification de Dieu, et lorsque le prisonnier rejoignait les Grecs, ceux-ci criaient aussi. (Et cela continua ainsi) jusqu'à la fin (de l'échange).

Les nombre des captifs musulmans fut de 4.460, dont 800 femmes et enfants, et 100 protégés musulmans. Il y avait à cet endroit de la rivière un gué par lequel passaient les prisonniers. D'autres disent : « Non, sur la rivière, il y avait un pont ». Lorsque l'échange fut achevé, Aḥmed ibn Saʿīd ibn Muslim al Bāhilī fit une campagne d'hiver ; la pluie et la neige surprirent les troupes ; deux cents hommes moururent, et à peu près autant furent faits prisonniers. Une foule d'hommes furent noyés dans le fleuve Badandūn. Wāṯiq fut irrité contre Aḥmed. Un patrice

grec était venu auprès d'Aḥmed pour le mettre en garde. Les principaux officiers d'Aḥmed lui dirent : « Quand on a une armée de sept mille hommes on n'a rien à craindre ; puisqu'il en est ainsi, aborde l'ennemi et fais une incursion dans son pays ». C'est ce qu'il fit. Il ramassa un butin de mille bœufs environ et de dix mille brebis, et il s'éloigna. Wāṯiq lui enleva son commandement, pour le donner à Naṣr ibn Ḥamza al Khuzāʿī, au mois de ǧumādā I.

---

2. — Campagne d'été 237.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 43 = Ṭabarī, III, p. 1414).

3. — 238.

a) Récit du siège de Damiette par les Grecs, reproduit chez Ibn al-Aṯīr (VII, p. 45) plus brièvement, mais concordant absolument avec la narration de Ṭabarī (III, p. 1417-1418).

b) Campagne d'été.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 46 = Ṭabarī, III,p. 1419).

4. — Campagne d'été de l'année 239.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 47 = Ṭabarī, p. 1420).

5. — 241.

a) Attaque contre ʿAïn Zarba.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 52 = Ṭabarī, III, p. 1426).

b) Au lieu du récit détaillé de Ṭabarī au sujet de l'échange de prisonniers (III, p. 1426-1428), Ibn-al-Aṯīr donne un récit très bref.

c) 242.

Affaire de Sumaïsāṭ, Amid, Téphrike.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 53 = Ṭabarī, III, p. 1434).

7. — Campagne d'été de 244.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 55 = Ṭabarī, III, p. 1436).

8. — 245.

Affaires de Sumaïsāṭ et de Lu'lu'a.

Ibn-al-Aṯīr (VII, p. 57) donne un récit plus bref que Ṭabarī (III, p. 1447-1448).

9. — 246.

a) Quatre invasions des Arabes en territoire grec.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 59 = Ṭabarī, III, p. 1449).

b) Au lieu du récit intéressant et détaillé de Ṭabarī, au sujet du rachat des captifs et de l'ambassade de Naṣr-ibn-al-Azhar à Constantinople (III, p. 1149-1471), Ibn-al-Aṯīr se borne à dire ceci :

Cette année, l'échange se fit par l'intermédiaire d'ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī, et l'on racheta 2367 hommes » (VII, p. 59).

10. — 248.

a) L'histoire de l'éloignement de Waṣīf écarté de la cour. Cette histoire est exposée en abrégé chez Ibn-al-Aṯīr (VII, p. 72). Voyez Ṭabarī, III, p. 1480 et suivantes.

b) Campagne d'été de Waṣīf.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 78 = Ṭabarī, III, p. 1508).

11. — Campagne d'été de 249.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 79 = Ṭabarī, III, p. 1509-1510).

12. — Campagne d'été de 251. Invasion de Balkāğūr.

(Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 110 = Ṭabarī, VIII, p. 1615).

De la sorte, pour les conflits byzantino-arabes en Orient, à l'époque qui nous intéresse, la chronique d'Ibn-al-Aṯīr n'a plus d'importance après la publication du texte de Ṭabarī ; ou bien elle copie littéralement Ṭabarī, ou bien elle l'abrège.

Ibn-al-Aṯīr et l'histoire de la Sicile.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que Ṭabarī ne s'occupe pas de l'histoire des Arabes d'Occident que nous trouvons dans la chronique d'Ibn-al-Aṯīr. Pour cette raison, elle nous est extrêmement précieuse, car elle nous donne une histoire assez détaillée de la conquête de la Sicile par les Arabes.

Malheureusement la question des sources d'Ibn-al-Aṯīr dans cette partie de la chronique est extrêmement obscure. On peut seulement supposer qu'ici également il s'est servi de sources anciennes, et d'ailleurs excellentes. A son tour, Ibn-al-Aṯīr a largement servi de source aux écrivains postérieurs (1). Tous les renseignements d'Ibn-al-Aṯīr pour la Sicile ont été utilisés, publiés, avant même l'édition complète de Tornberg, et traduits en langue italienne par le savant Amari (p. 93 à 106, voyez Amari, *Versione*, I, p. 365 et suiv. (2)).

(1) Brockelmann, *Das Verhältnis...*, S. 57.

(2) Amari, *Biblioteca arabo-sicula, ossia raccolta di testi arabici che toccano la... Sicilia*, Lipsia, 1857, p. 214-317. Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Versione italiana, vol. I, Torino e Roma, 1880, p.383-507. Les parties d'Ibn-al-Aṯīr concer-

TRADUCTION DES PASSAGES D'IBN-AL-AṮĪR, RELATIFS A LA CONQUÊTE DE LA SICILE PAR LES ARABES.

MICHEL II.

Récit de la conquête, par Ziyādat Allāh ibn al Aglab, de l'île de Sicile et des combats qui y furent livrés jusqu'à sa mort.

(TORNBERG, VI, p. 235-238. AMARI, *Versione*, I, p. 364-368. FAGNAN, p. 187-190).

L'an 212 de l'hégire (2 avril 827 - 21 mars 828) Ziyādat Allāh équipa une armée de mer et l'envoya vers l'île de Sicile ; il nomma commandant de l'armée Asad ibn al Furāt, qāḍī de Qaïrawān, élève de Mālik et auteur d'un ouvrage appelé l'*Asadīyah*, traité de droit malékkite. Quand ils furent arrivés dans l'île, ils s'emparèrent d'une grande partie de celle-ci.

Voici quelle fut la cause de l'envoi de l'armée : l'empereur grec, à Constantinople, avait nommé gouverneur pour l'île de Sicile un patrice du nom de Constantin, l'an 211 (13 avril 826 - 1er avril 827).

p. 236 Lorsque (ce patrice) fut arrivé là-bas, | il nomma commandant de la flotte un Rūmī du nom de Fīmī (Euphemios), qui était entreprenant et brave. Celui-ci fit une course en Afrique, captura des marchands sur ses côtes, y fit du pillage et y resta quelque temps. Ensuite, l'empereur des Grecs écrivit à Constantin, lui commandant de saisir Euphemios, chef de la flotte,et de le punir. Quand la nouvelle (en) arriva à Euphemios, il la communiqua à ses compagnons, qui prirent son parti et l'assistèrent dans sa résistance. Il se rendit avec ses vaisseaux en Sicile, et s'empara de la ville de Syracuse. Constantin se mit en campagne contre lui ; ils en vinrent aux mains et se livrèrent bataille. Constantin, défait, s'enfuit dans la ville de Catane. Alors Euphemios envoya une armée contre lui. Constantin s'enfuit devant elle, mais fut pris et tué, tandis qu'Euphemios fut proclamé roi. Il désigna comme gouverneur d'une partie de l'île un homme du nom de Balāṭa, mais celui-ci se révolta contre Euphemios, et se mit d'accord avec un de ses cou-

nant la Sicile sont traduites aussi dans : IBN-EL-ATHIR, *Annales du Maghreb et de l'Espagne traduites et annotées par* E. FAGNAN, Alger, 1901.

sins paternels, nommé Michel, gouverneur de Palerme. Ils réunirent une grande armée, livrèrent bataille à Euphemios, qui prit la fuite, et Balāṭa s'empara de la ville de Syracuse.

Euphemios, avec ses compagnons, gagna l'Ifrîqiya sur ses navires, et envoya demander son appui à l'émir Ziyādat Allāh, lui promettant de le rendre maître de l'île de Sicile.

L'émir envoya une armée avec lui en rabī' I 212 (31 mai - 28 juin 827). Ils arrivèrent à la ville sicilienne de Mazara, et marchèrent contre Balāṭa, l'adversaire d'Euphemios. Ils eurent une rencontre avec une troupe de Grecs que les Musulmans combattirent après avoir ordonné à Euphemios et à ses partisans de se tenir à l'écart. Après une ardente mêlée, les Grecs prirent la fuite et les Musulmans firent sur eux un riche butin et s'emparèrent de leurs montures. Balāṭa s'enfuit en Calabre et y fut tué. Les Musulmans s'emparèrent d'un grand nombre de forteresses de l'île et arrivèrent près d'une forteresse appelée Qal'at al Kurrāt (1), dans laquelle s'étaient rassemblées déjà des forces considérables. Alors les Grecs pour tromper le qāḍī Asad ibn al Furāt, chef des Musulmas, se soumirent à lui.

Lorsqu'Euphemios vit cela, il passa de leur côté et leur fit dire de tenir bon et de défendre leur pays. Ils payèrent donc à Asad l'impôt de capitation et le prièrent de ne pas s'approcher. Il le leur accorda et resta loin d'eux pendant quelques jours. (Pendant ce temps) ils se préparèrent à soutenir un siège, et (les autres Siciliens) leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin.

Alors ils refusèrent d'obéir à Asad qui recommença les hostilités. p. 237
Il envoya de tous les côtés des troupes qui firent un butin considérable, s'emparèrent de nombreuses grottes (2) autour de Syracuse et assiégèrent cette ville par terre et par mer. Puis il reçut des renforts d'Ifrîqiya.

Le gouverneur de Palerme marcha contre eux avec une forte armée. Alors les Musulmans s'entourèrent d'un fossé devant lequel ils creusèrent de nombreux trous. Quand les Grecs chargèrent sur eux, un grand nombre d'entre eux tombèrent dans ces trous et

(1) « La citadelle des Poireaux ».

(2) Comme le dit Amari, il s'agit des fameuses carrières ou latomies de Syracuse. M. Canard fait remarquer que ce mot ne signifie jamais « poitrine de chameau ». (Cf. éd. russe, p. 95, n. 1).

périrent, et les Musulmans réduisirent Syracuse à toute extrémité.

Mais alors arriva de Constantinople une flotte à bord de laquelle étaient de nombreuses troupes, tandis que les Musulmans souffraient d'une forte épidémie qui avait éclaté en 213 (22 mars 828 - 10 mars 829) et qui emporta un grand nombre d'entre eux, dont leur émir Asad ibn al Furāt. Le commandement passa après lui à Muḥammed ibn Abî'l Ğawārī.

Lorsque les Musulmans virent la violence de l'épidémie et l'approche des Grecs, ils s'embarqèurent sur leurs navires, pour s'en aller. Mais les Grecs postés avec leurs vaisseaux à l'entrée du port, empêchèrent les Musulmans de sortir. Lorsque les Musulmans virent cela, ils brûlèrent leurs vaisseaux, revinrent en arrière, et se dirigèrent vers la ville de Mineo ; ils l'assiégèrent pendant trois jours et s'emparèrent de la forteresse.

Un groupe d'entre eux marcha contre la forteresse de Girgenti, livra combat à ses habitants, s'empara d'elle et s'y installa. Cette victoire fortifia le cœur des Musulmans et leur rendit la joie. Puis ils marchèrent sur la ville de Castrogiovanni (Qaṣr Yānna), accompagnés d'Euphemios. Les habitants de cette ville sortirent à sa rencontre, baisèrent la terre devant lui et acceptèrent de le reconnaître comme leur roi. Mais c'était une ruse et ils le mirent à mort (ensuite).

Une grande armée vint de Constantinople à l'aide des habitants de l'île. Elle livra bataille aux Musulmans ; mais les Grecs s'enfuirent et un grand nombre d'entre eux furent tués. Ceux qui échappèrent se réfugièrent à Castrogiovanni. Puis Muḥammed ibn Abī'l Ğawārī, émir des Musulmans, mourut, et le commandement passa après lui à Zuhaïr ibn Gawṯ.

Ensuite un détachement musulman partit pour faire du butin et fut attaqué par une troupe de Grecs qui, après un combat, mit en fuite les Musulmans. Le lendemain, ils revinrent avec toute l'armée ; mais les Grecs, qui s'étaient rassemblés, marchèrent contre eux et leur livrèrent bataille une seconde fois. Les Musulmans furent en-
p. 238 core mis en fuite, perdirent environ | 1000 d'entre eux et revinrent à leur camp, qu'ils entourèrent d'un fossé. Ils y furent assiégés par les Grecs et soutinrent de longues luttes. Les vivres leur ayant manqué, ils décidèrent de faire contre les Grecs une attaque de nuit. Mais ceux-ci ayant appris la chose, abandonnèrent leurs tentes, mais restèrent néanmoins à peu de distance. Lorsque les Musulmans

sortirent, ils ne virent personne. Les Grecs tombèrent alors sur eux de tous les côtés et en firent un grand massacre. Les survivants s'enfuirent et rentrèrent à Mineo où ils furent longtemps assiégés et réduits à manger les chevaux et les chiens. Quand les Musulmans qui étaient dans la ville de Girgenti apprirent le malheur de leurs frères, ils détruisirent la ville et partirent pour Mazara sans pouvoir les secourir.

THÉOPHILE.

(TORNBERG, VI, p. 238-240. AMARI, *Versione*, I, p. 368-372. FAGNAN, p. 191-194).

Cette situation se prolongea jusqu'à l'an 214 (11 mars 829 - 27 février 830). Les Musulmans étaient déjà près de périr, lorsqu'arriva une grande flotte d'Andalousie (Espagne), qui était partie en expédition ; et au même moment, beaucoup de navires vinrent d'Ifrīqiya à l'aide des Musulmans. Le nombre total des navires atteignait trois cents.

Les renforts débarquèrent dans l'île. Les Grecs qui assiégaient les Musulmans durent se retirer et les Musulmans, délivrés grâce à Dieu, marchèrent contre la ville de Palerme qu'ils assiégèrent et réduisirent à toute extrémité, si bien que le chef de la ville dut demander l'aman pour sa personne sa famille et ses biens. Cette faveur lui ayant été accordée, il s'embarqua pour le pays des Grecs tandis que les Musulmans entraient dans la ville en rağab 216 (14 août - 12 septembre 831). Ils y trouvèrent moins de 3.000 personnes, alors qu'au début du siège, la ville comptait 70.000 habitants : tout (le reste) était mort.

Entre les Musulmans d'Ifrīqiya et d'Espagne, il y eut mésintelligence et dissension, puis, l'accord se rétablit et la situation resta stationnaire jusqu'en 219 (16 janvier 834 - 4 janvier 835). Alors les Musulmans marchèrent contre la ville de Castrogiovanni. Les Grecs, qui étaient dans la ville firent une sortie, et une lutte ardente s'engagea, dans laquelle Dieu donna la victoire aux Musulmans ; les Grecs rentrèrent en déroute dans leur camp. Ils revinrent au printemps et livrèrent bataille aux Musulmans qui furent de nou-

veau vainqueurs. Ensuite, en 220 (7 janvier - 25 décembre 835), les Musulmans commandés par Muḥammed ibn ʿAbd Allāh marchèrent sur Castrogiovanni ; les Grecs leur livrèrent bataille mais furent mis en fuite. Les Musulmans capturèrent une femme et le fils de leur patrice, s'emparèrent de tout le butin qui était dans le camp et retournèrent à Palerme. Puis Muḥammed ibn ʿAbd Allāh envoya dans la région de Taormina, sous le commandement de Mu-
p. 239 ḥammed ibn Sālīm, des troupes | qui firent un butin considérable. Ensuite, un certain nombre de soldats de cette armée se révoltèrent contre leur chef, le tuèrent et passèrent aux Grecs.

Ziyādat Allāh envoya d'Ifrīqiya, à sa place, al Faḍl ibn Yaʿqūb qui fit une expédition dans la direction de Syracuse et revint après avoir fait beaucoup de butin. Ensuite, une forte expédition, qui revenait avec du butin, se heurta à une armée considérable commandée par le patrice, roi des Grecs en Sicile. Les Musulmans se retranchèrent contre les Grecs dans un terrain abrupt et couvert de fourrés touffus. Le patrice ne pouvant les y poursuivre (litt. combattre), attendit jusqu'à l'après-midi (que) les Musulmans (en sortissent). Puis, voyant qu'ils n'engageaient pas le combat, il se retira. Mais ses soldats s'étant dispersés et ayant abandonné leurs rangs, les Musulmans, lorsqu'il virents cela, firent contre eux une charge vigoureuse qui mit les Grecs en fuite. Le patrice fut frappé d'un coup de lance, reçut de nombreuses (autres) blessures et tomba de son cheval ; il fut sauvé par l'arrivée de (quelques) braves qui l'emportèrent blessé. Les musulmans s'emparèrent des armes,effets et montures de l'ennemi. Ce fut une grande bataille.

Ziyādat Allāh envoya d'Ifrīqyia en Sicile, comme émir, al Aglab Ibrāhīm ibn Abd ʿAllāh, qui se mit en route et arriva dans l'île au milieu du mois de ramaḍān (12 septembre 835). Il envoya une flotte qui eut une rencontre avec une flotte grecque et s'en empara (1). Abū'l Aglab fit décapiter tous les prisonniers. Il envoya contre (l'île de) Qūṣira (Kongra, Pantellaria) une autre flotte qui captura une carraque (2) montée par des Grecs et un converti originaire d'Ifrīqiya ; on les amena à Abū'l Aglab qui les fit décapiter. Une autre expédition envoyée contre la montagne du Feu (Etna)

(1) Lacune dans le ms., mais le sens est clair.
(2) Navire incendiaire. Voyez la première partie.

et les forteresses de cette région, brûla les moissons, fit du butin et massacra beaucoup de gens.

Ensuite, l'an 221 (26 décembre 835 - 13 décembre 836), Abū'l Aglab envoya encore vers le mont Etna une expédition qui fit un grand butin, au point que les esclaves se vendirent au plus bas prix, ce détachement revint sain et sauf.

La même année une flotte fut équipée et envoyée vers l'île ; elle s'empara d'un butin considérable, conquit quelques villes et forteresses et revint saine et sauve.

Cette année-là encore, Abū'l Aglab envoya contre Qasṭaliāra (1) un détachement qui fit du butin et des prisonniers, mais eut en- p. 240 suite une rencontre avec l'ennemi et fut vaincu dans ce combat. Il envoya (aussi) une expédition contre la ville de Castrogiovanni. mais l'ennemi fit une sortie contre les Musulmans, qui dans le combat furent mis en fuite et perdirent un grand nombre d'hommes. Ensuite, une seconde bataille eut lieu entre les Grecs et les Musulmans. Les Grecs prirent la fuite et les Musulmans capturèrent neuf grands navires avec leurs équipages et deux chalands (2).

Lorsque l'hiver arriva, par une nuit sombre, l'un des Musulmans vit (3)...... de la population de Castrogiovanni ; il s'approcha de lui (d'elle) et vit un sentier qu'il suivit sans que personne le remarquât. Puis il revint au camp et avertit ses compagnons qui

(1) Peut-être, Castelluccio (cf Amari, *Storia*, vol. I, p. 305. Amari, *Biblioteca, Versione*, I, p. 371), ou bien (Castello) Aci (Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 438, n. 1).

(2) Dans le texte d'Amari (p. 226) et de Tornberg (p. 240) *šlnds*. Le *s* final est sans doute une erreur des copistes pour *y* (et alors on aurait *šalandī* « un chaland ») ou, plus probablement, pour *yyn* (c'est-à-dire *šalandiyayn* « deux chalands ») comme pense Amari, *Bibl.*, texte p. 226 note 7, et *Versione*, I, 371. De même Fagnan, p. 193 : « deux chalands ».

(3) Mot incompréhensible dans le texte d'Amari (p. 227) et chez Tornberg (p. 240). Chez Ibn-Khaldūn, qui copie ici Ibn-al-Aṯīr, se trouve le mot « brèche », 'awratan (Amari, *testo*, p. 227, note 1). Fleischer propose de voir ici un mot arabe signifiant : « inattention », ġirratan (Amari, texte, p.51). Amari estime possible de lire le mot arabe signifiant « chèvre », 'anzatan (*Biblioteca, Versione*, I, p. 371). Il faut décidément lire *ġirratan* ; la traduction devient donc : « l'un des Musulmans vit que de la part des habitants de Castrogiovanni il y avait de la nonchalance (dans la garde) ; il s'approcha donc de lui (Castrogiovanni) et vit un chemin » etc. V. Nallino, chez Amari, *Storia*, 2e éd., I. p. 439-440 note 3.

allèrent avec lui, entrèrent dans la ville par cet endroit en poussant le cri de « Allāh est grand » et occupèrent le faubourg. Les Infidèles se retranchèrent dans la citadelle, puis demandèrent l'aman qui leur fut accordé. Les Musulmans firent un butin considérable et retournèrent à Palerme.

En 223 (3 décembre 837 - 22 novembre 838) de nombreux Grecs arrivèrent par mer en Sicile. Les Musulmans étaient alors en train d'assiéger Cefalù dont le siège traînait en longueur. A l'arrivée des Grecs, les Musulmans levèrent le siège. De nombreux combats eurent lieu entre eux et les nouveaux arrivants.

Puis arriva la nouvelle de la mort de Ziyādat Allāh ibn Ibrāhīm ibn al Aglab, émir d'Ifrīqiya. Les Musulmans d'abord abattus, reprirent bientôt force et courage.

(VI, p. 350. Amari, *Versione*, I, p. 373-374. Fagnan, p. 210)

En 224 (23 novembre 838 - 11 novembre 839), Abū 'Affān al Aglab ibn Ibrāhīm envoya en Sicile une expédition, qui fit du butin et ne subit pas de pertes.

En 225 (12 novembre 839- 30 octobre 840) un grand nombre de forteresses de l'île de Sicile demandèrent l'aman ; parmi ces forteresses étaient : Ḥiṣn al-Ballūṭ (Caltabellotta), Iblāṭanū (Platani), Qurullūn (Corleone) et M-r-w (Marineo ou Calatamauro).

La flotte musulmane partit pour la Calabre qu'elle conquit. Elle eut une rencontre avec la flotte du souverain de Constantinople, qui, mise en fuite dans le combat, se réfugia en déroute à Constantinople. Ce fut une grande victoire.

En 226 (31 octobre 840 - 20 octobre 841) une troupe de Musulmans de Sicile marcha contre Castrogiovanni ; elle incendia, fit du butin et des prisonniers sans rencontrer de résistance. De là elle marcha sur Ḥiṣn al Gīrān, forteresse qui comprenait quarante grottes (ou abris souterrains, catacombes), et les mit toutes au pillage.

---

(1) Gīrān, pluriel du mot ġār, qui signifie grotte. Ḥiṣn-al-Gīrān veut donc dire : la forteresse des grottes.

MICHEL III

(842-867)

(VII, p. 3. Amari, *Versione*, I, p. 374-377. Fagnan, p. 216-218).

Puis vint l'année 228 (10 octobre 842 - 28 septembre 843).

Récit des razzias musulmanes dans l'île de Sicile.

Cette année-là, al Faḍl ibn Ǧaʿfar al Hamdānī vint par mer et débarqua dans le port de Messine d'où il envoya des détachements qui firent beaucoup du butin.

La population de Naples se plaça sous sa sauvegarde et fit cause commune avec lui.

Al-Faḍl combattit contre la ville de Messine (1) et, la bataille fut acharnée. Et il ne put prendre la ville. Alors un détachement de soldats alla tourner par derrière une montagne surplombant la ville ; ils gravirent cette montagne et de là redescendirent vers la ville. Les gens de la ville étaient occupés à lutter contre (al Faḍl ibn) Ǧaʿfar et ses troupes. Et lorsque la population de la ville vit que les Musulmans l'attaquaient par derrière, elle prit la fuite et la ville fut prise.

Cette année-là fut prise la ville de M-s-kān (?).

En 229 (30 septembre 843 - 17 septembre 844), Abū'l Aglab al ʿAbbās ibn al Faḍl partit avec un détachement et atteignit Š-r-h (2), dont les habitants lui livrèrent un violent combat ; mais les Grecs furent mis en déroute, et plus de dix mille d'entre eux périrent. Du côté des Musulmans tombèrent martyrs trois hommes seulement. Jamais rien de semblable ne s'était produit jusque là en Sicile.

En 232 (28 avril 846 - 16 août 847) al Faḍl ibn Ǧaʿfar assiégeant la ville de Lentini (3), apprit que les habitants de Lentini avaient écrit au patrice, qui était en Sicile, pour lui demander secours et qu'il avait accepté et leur avait dit : « Le signal de mon arrivée

(1) Leçon d'Amari (*Vers.* I, p. 374), suivie par Fagnan, p. 216. Dans le texte arabe d'Amari (p. 229) et de Tornberg (VII, p. 3) : « au cours de deux années » ; dans d'autres manuscrits : « la ville de Messine ».

(2) Dans le texte d'Amari (p. 229) et de Tornberg (VII, p. 3). Amari croit possible de voir ici la ville de *Butera* (Amari, *texte*, p. 229, 8) ; *version*, I, p. 375

(3) En réalité le texte donne la fausse leçon *Messine*.

p. 4 sera un feu allumé pendant trois nuits | sur telle montagne ; lorsque vous verrez ce feu, vous saurez que le quatrième jour j'arriverai vers vous ; et nous attaquerons les Musulmans ensemble à l'improviste. » Alors al Faḍl envoya des gens qui allumèrent du feu sur cette montagne pendant trois nuits. Lorsque les habitants de Lentini virent le feu, ils se préparèrent, tandis qu'al Faḍl faisait aussi tous les préparatifs nécessaires. Il mit des troupes en embuscade et commanda aux assiégeants de s'enfuir dans la direction de cette embuscade quand l'ennemi ferait une sortie et engagerait le combat avec eux, et, une fois l'embuscade dépassée, de revenir sur l'ennemi. Le quatrième jour, les habitants de Lentini firent une sortie et engagèrent le combat avec les Musulmans, attendant l'arrivée du patrice. Les Musulmans se mirent à fuire et entraînèrent les Grecs au-delà de l'embuscade. Toute l'armée était sortie, personne n'était resté dans la ville. Lorsqu'ils eurent dépassé l'embuscade, les Musulmans firent volte-face et les troupes embusquées attaquèrent les ennemis par derrière. Ils furent massacrés ; un très petit nombre échappèrent à la mort et demandèrent l'aman pour leurs personnes et leurs biens en s'engageant à livrer la ville. Les Musulmans acceptèrent ces conditions et la ville leur fut livrée.

Cette année-là, les Musulmans arrivèrent dans la ville de Tarente dans le territoire de Longobardie, et s'y installèrent.

En 233 (17 août 847 - 4 août 848) arrivèrent dix chelandes grecques, qui jetèrent l'ancre à Marsā al Ṭīn [1] et débarquèrent des soldats pour une incursion ; mais ils s'égarèrent et revinrent sans succès ; ils se rembarquèrent et sept de leurs navires firent naufrage.

En 234 (5 août 848 - 25 juillet 849) les habitants de Raguse conclurent la paix avec les Musulmans et leur livrèrent la ville avec tout ce qu'elle contenait ; les Musulmans la détruisirent et enlevèrent tout ce qu'on pouvait emporter.

En 235 (26 juillet 849 - 14 juillet 850) un détachement de Musulmans marcha contre Castrogiovanni ; ils firent beaucoup de butin, pillèrent, incendièrent, et massacrèrent les habitants.

(1) Aujourd'hui Mondello. Cf. AMARI, *Biblioteca, versione*, t. I, p. 120 et 376.

Le commandant de la Sicile pour les Musulmans était Muḥammed ibn ʿAbd Allāh ibn al Aglab, qui mourut au mois de reǧeb de l'an 236 (8 janvier - 6 février 851). Il était resté dans la ville de Palerme, sans en sortir | ; mais il envoyait des troupes et des dé- p. 5 tachements, qui faisaient des conquêtes et du butin. Son émirat en Sicile dura dix-neuf ans.

Histoire du gouvernement d'al ʿAbbās ibn al Faḍl en Sicile et de ses conquêtes dans l'île.

(VII, p. 40. AMARI, *Versione*, I, p. 377-382. FAGNAN, p. 225-229).

Nous avons déjà noté sous l'année 228, que Muḥammed ibn ʿAbd Allāh, émir de Sicile, mourut en 236 (15 juillet 850 - 4 juillet 851). Quand il mourut, les Musulmans qui étaient dans l'île tombèrent d'accord pour donner le commandement à al ʿAbbās ibn al Faḍl ibn Yaʿqūb, et après l'avoir mis à leur tête, ils en informèrent Muḥammed ibn al Aglab, émir d'Ifrīqiya, qui lui envoya son investiture. Al ʿAbbās, en attendant l'arrivée du diplôme, faisait des incursions et envoyait des détachements, qui lui rapportaient du butin. Lorsque le diplôme de gouverneur lui fut parvenu, il se mit personnellement en campagne. Son avant-garde était commandée par son oncle paternel Rabāḥ qu'il envoya avec un détachement à Qalʿat Abī Tawr (Caltavuturo). Rabāḥ fit du butin et des prisonniers et revint. Al ʿAbbās fit mettre à mort les prisonniers et marcha contre la ville de Castrogiovanni et pilla, brûla, détruisit, pour inciter le patrice à sortir contre lui ; mais il ne bougea pas et al ʿAbbās revint.

En l'an 238 (23 juin 852 - 11 juin 853), il se mit en campagne et parvint jusqu'à Castrogiovanni avec une grande armée. Il fit du butin, dévasta le pays et arriva jusqu'à Catane, Syracuse, Noto et Raguse, fit du butin dans tous ces territoires, dévasta, brûla et s'arrêta devant Butera, qu'il assiégea pendant cinq mois après quoi ses habitants firent la paix avec lui, moyennant livraison de cinq mille têtes (de bétail ou d'esclaves).

En 242 (10 mai 856 - 29 avril 857) al ʿAbbās partit avec une grande armée et prit de nombreuses (1) forteresses.

(1) Au lieu de « nombreuses » (*ǧumma*) on trouve dans quelque mss. la mauvaise variante *ḫamsa* « cinq ».

En 243 (30 avril 857-18 avril 858), il marcha contre Castrogiovanni, dont les habitants firent une sortie mais furent, au cours de cette rencontre, mis en fuite et eurent de nombreux tués. Il se dirigea ensuite vers Syracuse, Taormina et autres villes. Il pilla, dévasta, brûla et s'arrêta devant al Qaṣr al Ǧadīd ; | il assiégea p. 41 cette place et réduisit à toute extrémité les Grecs qui s'y trouvaient ; ils lui offrirent 15.000 dinars ; mais il n'accepta pas ce don et continua le siège. Ils lui livrèrent la forteresse à condition qu'il laisserait sortir deux cents personnes. Il accepta, prit possession de la ville et vendit tous ceux qui s'y trouvaient à l'exception de deux cents personnes, et détruisit la forteresse.

Récit de la prise de Castrogiovanni.

L'an 244 (19 avril 858 - 7 avril 859) les Musulmans s'emparèrent de la ville de Castrogiovanni, qui était la résidence du roi de la Sicile. Antérieurement, le roi résidait à Syracuse. Mais, lorsque les Musulmans se furent rendus maîtres de quelques parties de l'île, la résidence du roi fut transférée à Castrogiovanni, à cause de la forte situation de cette place.

La cause de la prise de la ville fut la suivante. Al Aʿbbās, avec l'armée musulmane, marcha contre Castrogiovanni et Syracuse, et envoya aussi une flotte qui eut une rencontre avec quarante chelandes grecques. Après une bataille acharnée, les Grecs furent mis en fuite, et les Musulmans capturèrent dix chelandes avec leur équipage. Al ʿAbbās revint alors dans sa ville de Palerme. Puis, quand vint l'hiver, il envoya une expédition qui atteignit Castrogiovanni, pilla, saccagea et revint, ramenant un prisonnier qui occupait une haute situation chez les Grecs. ʿAl Abbās donna l'ordre de le mettre à mort, mais l'autre lui demanda de lui laisser la vie sauve, s'offrant à lui donner un bon conseil. « Quel conseil ? » demanda al ʿAbbās. « Je ferai de toi le maître de Castrogiovanni, répondit le prisonnier, et voici par quel moyen. Les habitants par ce temps d'hiver et de neige, se croient à l'abri de vos entreprises et ne sont pas sur leurs gardes. Envoie-moi avec un détachement de votre armée et je vous introduirai dans la ville. » Al ʿAbbās choisit 2.000 cavaliers braves et vaillants et s'avança avec eux jusqu'à un endroit proche de la ville, où il s'abrita et se tint caché.

Alors il envoya son oncle Rabāḥ avec les plus braves de ses soldats. Ils partirent couverts par la nuit, avec le Grec qui, enchaîné, marchait devant Rabāḥ, et leur indiqua l'endroit par où on pouvait se rendre maître de la ville. A l'aide d'échelles qu'on dressa, on monta sur la montagne ; puis on arriva, vers le matin, au mur de la ville alors que les sentinelles dormaient. Les Musulmans pénétrèrent tous dans la ville par (litt. du côté où se trouvait) une petite porte du mur livrant passage à l'eau, à l'endroit où l'on jetait les immondices, massacrèrent les Grecs et ouvrirent les portes.

Puis al ʿAbbās arriva avec le reste de l'armée, et les Musulmans entrèrent dans la ville | et firent la prière du matin le jeudi 15 p. 42 šawwāl (24 janvier 859). Aussitôt, al ʿAbbās construisit une mosquée, y dressa une chaire, et y prononça le sermon du vendredi. Il fit mettre à mort les combattants trouvés dans la ville. On s'empara des filles de patrices avec leurs joyaux et des fils de rois, et l'on fit à Castrogiovanni un butin d'une richesse indescriptible. L'infidélité subit alors en Sicile une grande humiliation.

Lorsque les Grecs apprirent cela, leur roi envoya de Constantinople un patrice à la tête de 300 chelandes et de troupes considérables, qui arrivèrent à Syracuse. Al ʿAbbās sortit de Palerme à leur rencontre, engagea le combat et les mit en fuite. Les Grecs s'embarquèrent en désordre sur leurs navires, et les Musulmans leur prirent cent chelandes et leur tuèrent un grand nombre d'hommes. Parmi les Musulmans, seuls trois hommes, ce jour-là, furent atteints par les flèches.

En 246 (28 mars 860 - 16 mars 861), beaucoup de forteresses siciliennes rompirent le traité : S-ṭ-r (Sutera), Ablā (Avola ?) (1), Platano, Qalʿat ʿAbd al Mu'min, Caltabellotta, Caltavuturo et autres places. Al ʿAbbās marcha contre les révoltés, rencontra les troupes grecques, leur livra bataille, les mit en fuite et tua un grand nombre d'hommes. Puis il marcha contre Qalʿat ʿAbd al Mu'min et la forteresse de Platano qu'il assiégea. La nouvelle lui étant ensuite parvenue que de fortes troupes grecques venaient d'arriver, il marcha contre elles. La rencontre eut lieu à Cefalù (Ǧafalūdī) et après un violent combat les Grecs furent mis en fuite et retournèrent à Syracuse, tandis qu'al ʿAbbās retourna à Palerme après avoir repeuplé Castrogiovanni, l'avoir fortifiée et y avoir mis une garnison.

(1) Amari, *Storia*, I, p. 334 (2ᵉ éd., I, p. 471). *Biblioteca*, *Vers.* I, p. 381.

En 247 (17 mars 861 - 6 mars 862), al ʿAbbās marcha contre Syracuse où il fit du butin, puis alla aux grottes de Q-r-q-na, mais ce jour-là il tomba malade, et trois jour après, il mourut, le 3 ǧumādā II (14 août 861). Il fut enterré à cet endroit, mais les Grecs exhumèrent son corps et le brûlèrent. Son gouvernement avait duré onze ans ; il poursuivit la guerre sainte hiver et été, fit des incursions en Calabre et Longobardie et y installa les Musulmans.

Gouvernement de Khafāǧa ibn Sufyān en Sicile, et de son fils Muḥammed, et récit de leurs campagnes.

(VII, p. 68-69. Amari, *Versione*, I, p. 382-384. Fagnan, 237-238).

Nous avons déjà noté, à l'an 236, que l'émir de Sicile al ʿAbbās mourut l'an 247. Lorsqu'il fut mort, le peuple nomma à sa place son fils ʿAbd Allāh ibn al ʿAbbās, et on en informa l'émir d'Ifrīqiya. ʿAbd Allāh envoya des expéditions et prit beaucoup de forteresses : la montagne d'Abū Mālik, Qalʿat al Armanīn (?) et Qalʿat al Mušāriʿa (?) ; son gouvernement dura cinq mois. Puis arriva d'Ifrīqiya Khafāǧa ibn Sufyān en qualité d'émir de
p. 69 Sicile au mois de ǧumādā I de l'année | 248 (3 juillet - 1 août 962).

La première expédition qu'il fit partir fut celle que commandait son fils Maḥmūd ; il marcha contre Syracuse, fit du butin, dévasta et incendia. Mais les Grecs marchèrent contre lui et il eut un engagement avec eux, dans lequel il fut vraiment battu en retraite. La population de Raguse lui demanda l'aman. Il est dit, sous l'année 52, que la population de Raguse lui demanda l'aman, et nous en parlerons plus loin. Nous ignorons, s'il s'agit d'une divergence entre historiens ou il s'agit de deux campagnes distinctes, ce qui voudrait dire qu'après la première, la ville aurait rompu le traité. Dieu sait le mieux la vérité.

En 250 (13 février 864 - 1er février 865) fut prise la ville de Noto, grâce à un des habitants qui indiqua aux Musulmans un endroit par lequel ils purent entrer dans la ville, au mois de muḥarrem (13 février - 13 mars). Ils en emportèrent de grandes richesses. Ensuite, ils assiégèrent et prirent Šikli.

En 252 (22 janvier 866 - 10 janvier 867) Khafāǧa marcha contre Syracuse, puis vers l'Etna. Il reçut des envoyés des habitants de Taormina, qui lui demandaient l'aman ; et il leur envoya, pour négocier l'affaire, sa femme et son fils. Une fois l'accord conclu,

les Chrétiens rompirent le traité et Khafāğa envoya contre la ville des troupes commandées par Muḥammed, qui la prit et réduisit sa population en captivité.

Cette même année, Khafāğa marcha contre Raguse. La population demanda l'aman, réclamant comme condition qu'il laissât en liberté... (1) hommes de la ville avec leurs biens et leur bétail, et qu'il gardât le reste comme butin. L'accord conclu, il s'empara de l'argent, des esclaves et du bétail, etc., qui étaient dans la forteresse. Les habitants d'al Gīrān et autres villes conclurent aussi la paix avec lui. Puis, après avoir conquis de nombreuses forteresses, il tomba malade et s'en retourna à Palerme.

L'an 253 (11 janvier 867 - 31 décembre 867) Khafāğa marcha de Palerme contre la ville de Syracuse et contre Catane, dévasta leurs territoires, détruisit les récoltes et s'en retourna. Ses détachements parcoururent la Sicile et firent un grand butin.

X

L'ANONYME DE GOEJE
(KITĀB-AL-ʿUYŪN)
(XIIIe s.)

Dans un des manuscrits de Leyde se trouve une Chronique arabe anonyme, exposant les événements depuis l'époque du calife Walīd, fils d'ʿAbd-al-Malik, jusqu'à la mort de Muʿtaṣim sous le titre : Kitāb-al-ʿUyūn (« livre des sources »).

La dernière partie de ce traité concernant l'époque du Calife Muʿtaṣim, a été publiée par l'orientaliste hollandais Sandenberg Matthiessen (2).

Les deux premiers chapitres, sur les califes Walīd et Sulaïmān, ont été publiés par Anspach (3).

(1) Le texte porte, aussi bien chez Amari que chez Tornberg, *un homme* (*rağulun*) ; mais, comme le fait remarquer Amari, il doit manquer un nom de nombre.

(1) Sandenberg Matthiessen, *Historia Chalifatus al-Motacim ex cod. arabico nunc primum edito*, Lugduni Batavorum, 1849.

(2) I. Anspach, *Specimen e literis orientalibus, exhibens kalifatus Al-Walidi Solaimani sumptum ex Kitab-al- Uyun*, Lugdun. Batav., 1853.

L'histoire des califes ʿOmar II, Yazīd II et Hišām, a été publiée par de Goeje (1).

Finalement cette Chronique anonyme a été publiée complètement par de Goeje et de Jong (2).

Ni l'auteur de la chronique, ni le temps où il vécut, ne nous sont connus. Le plus vraisemblable, semble-t-il, c'est que l'auteur l'écrivit avant l'année 1258 (656 de l'hégire), lorsque Bagdād fut conquise par les Mongols. Cette Chronique mérite la plus grande attention, et déjà de Goeje l'estimait plus que la Chronique d'Ibn-al-Atīr (3).

Sans rien dire de l'époque de Michel II, la Chronique nous fournit de précieux renseignements spécialement sur les quatre premières campagnes d'al-Ma'mūn ; ici, évidemment, l'auteur avait des sources exactes et sûres, que nous regrettons d'ignorer. C'est pourquoi, dans le récit des faits, nous traitons parfois un renseignement du Kitāb-al-ʿUyūn comme nous ferions d'une indication de Ṭabarī.

Extraits du Kitāb-al-ʿuyūn

Les Campagnes d'al Ma'mūn

p. 374 En 215 (28 février 830 - 17 février 831), al Ma'mūn fit campagne en territoire grec. Ce fut la première expédition qu'il fit personnellement en pays grec pendant son califat. Il prit les forteresses de Qurra et de Sinān et, au retour de cette expédition, se rendit à Damas.

Ensuite il apprit que l'empereur grec s'était mis en campagne et avait massacré environ deux mille habitants de Tarse et de Maṣṣīṣa.

(1) *Historia khalifatus Omari II, Jazidi II et Hischámi, sumta ex libro, cui titulus est Kitāb al' Uyūn, wa'l ḥadā'iq fī aḫbāri ḥaqā'iq* quam e cod. Leyd. nunc primum edidit M. J. de Goeje. Lugd. Batav.. 1855.

(2) *Fragmenta historicorum arabicorum.* Tomus primus, continens partem tertiam operis Kitābo 'l ʿOyūn... quem ediderunt M. J. de Goeje et P. De Jong. Lugd. Bat. 1869.

(3) De Goeje, *Fragmenta*, tome II, 1871, praefatio, p. i. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur,* Band I, 1898, p. 344. Plus récemment, le savant anglais Brooks rapporta la Chronique à la seconde moitié du 11e siècle et estima qu'elle avait été écrite en Espagne. Voyez E. W. Brooks, *The campaign of* 716-718 *from arabic sources,* dans le *Journal of Hellenic Studies,* t. XIX, 1899, p. 19 ; voyez *ibidem,* t. XVIII, 1898, p. 182.

Al Ma'mūn partit alors de Damas, entra en territoire grec et s'arrêta à la forteresse d'Héraclée. Là il divisa son armée en différents corps. Il envoya son fils ʿAbbās contre la forteresse appelée al Anṭīqūn (1) ; celui-ci la prit, puis marcha contre la forteresse appelée al Aḥrab et la prit par capitulation, puis conquit une forteresse appelée Ḥaṣīn. Il envoya son frère Abū Isḥāq contre les douze forteresses, appelées Kharda.la (2) et celui-ci les prit par capitulation, les détruisit et livra tout à l'incendie à l'exception des objets qu'on pouvait emporter, et certaines autres choses, car il tint la promesse qu'il avait donnée aux habitants de leur accorder l'aman. Al Ma'mūn prit des « maṭāmir ».

Cette année-là, Théophile, l'empereur grec, envoya en présent à al Ma'mūn cinq cents prisonniers, tandis que al Ma'mūn se trouvait à Adana, avant son départ | pour cette expédition. p. 375

Cette année-là, al ʿAbbās, fils d'al Ma'mūn, partit en expédition contre l'empereur grec. Ils eurent une rencontre et Dieu mit le tyran en fuite, al ʿAbbās vainquit son armée et s'empara d'un grand butin. Al Ma'mūn partit et s'arrêta à Kaïsūm.....

En 217 (7 février 832 - 26 janvier 833) arriva à al Ma'mūn de la part de l'empereur des Grecs une lettre dans laquelle il demandait la paix, mais où il se nommait en premier lieu. Ma'mūn partit en expédition contre lui avec une violente colère. Il demanda des ouvriers, des haches et des soldats et ordonna de lever un contingent dans toutes les provinces. Il assiégea une forteresse appelée Lu'lu'a abondamment pourvue de combattants et d'armes et qui était une des forteresses des Grecs les plus gênantes pour l'Islam. Il resta devant cette forteresse quelque temps, sans pouvoir la prendre, ni par capitulation, ni par force. Alors il construisit en face d'elle deux forts, installa dans l'un Ǧabala, et dans l'autre Abū Isḥāq. Ensuite, il partit pour une forteresse appelée Salagūs, laissant à sa place, à la tête de toutes les troupes qui restèrent dans les deux forts, ʿUǧaïf ibn ʿAnbasa. Mais les Grecs capturèrent ce dernier qui resta un mois entre leurs mains. Cependant, les Grecs attendirent (vainement) que l'empereur leur envoyât des renforts en matériel, et en armes et restèrent ainsi assiégés. Enfin l'empereur arriva.

(1) Sur ce nom, voyez plus haut, p. 111, note 3.

(2) Cf. Yāqūt II p. 865 : Ǧardīliya, dans l'énumération des forteresses de Cappadoce.

Alors les garnisons des deux forts firent une sortie contre lui, et Dieu, le Très-Haut, le mit en fuite sans combat. Les Musulmans
p. 376 des deux forts s'emparèrent de tout|ce qui se trouvait dans son camp. Lorsque les habitants de Lu'lu'a virent cela, leur commandant demanda l'aman à 'Uğaïf ibn 'Anbasa et le relâcha à la condition qu'il obtînt pour lui l'aman de Ma'mūn. Ce dernier le lui ayant accordé, 'Uğaïf prit la ville et y installa les Musulmans. Al Ma'mūn partit alors de Salagūs pour Damas et de là se rendit en Égypte. Il arriva au Caire et y resta un mois,puis partit (en expédition contre les Égyptiens révoltés) qu'il massacra ou fit prisonniers. Il accorda l'aman aux survivants à la condition qu'ils quitteraient l'Égypte et s'établiraient dans la plaine de Baṣra.

p. 377 En 218 (27 janvier 833 - 15 janvier 834), Ma'mūn mourut, tandis qu'il était à Badandūn, un fleuve en pays grec.

Califat de Mu'taṣim

(833-842)

Les affaires de Zapetra et l'expédition d'Amorium sont racontées dans le *Kitāb-al-'uyūn* d'une manière claire et logique, mais avec moins de détails que chez Ṭabarī. L'exposé est absolument d'accord avec Ṭabarī; par endroits, on remarque une concordance presque textuelle.

P. 389-390. Campagne de Théophile vers Zapetra et Malaṭya.

P. 390-395. Expédition d'Amorium.

P. 399.

En 224 (23 novembre 838 - 11 novembre 839) mourut Théophile, empereur des Grecs, et ceux-ci donnèrent le pouvoir à Théodora aux yeux bleus. Son fils, appelé Michel, fils de Théophile, fils de Michel était encore enfant et sous sa tutelle.

XI

IBN-AL-ʿIDĀRĪ

(fin du XIIIe siècle).

La Chronique intitulée « al-Bayān-al-Mogrib » a pour sujet l'histoire musulmane d'Afrique et d'Espagne (1).

L'auteur lui-même, qui ne s'appelle pas par son nom, nous dit qu'il écrivait à la fin du VIIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire à la fin du XIIIe siècle de notre ère. Dozy, se fondant sur les indications du dictionnaire biographique d'Ibn-al-Khaṭīb, a montré que l'auteur de cette chronique s'appelait Ibn-ʿAḏārī de Maroc (Ibn-ʿAḏārī-al-Marrākušī), sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement (2).

Dans sa chronique, Ibn-al-ʿIḏārī raconte d'une manière assez circonstanciée la conquête de la Sicile par les Arabes, ce pourquoi elle présente pour notre travail un intérêt considérable (3).

---

(1) Le texte arabe de la Chronique est publié par Dozy, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib*, par Ibn-Adhari (de Maroc), Leyde, 1848-1851, 2 vol. Cf. Dozy, *Corrections sur les textes du Bayano 'l-Mogrib d'Ibn-Adhári* (de Maroc), Leyde, 1883. L'ouvrage a été traduit en français par E. Fagnan, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée al-Bayano 'l-Mogrib traduite et annotée*, (Alger 1901-1907), 2 vol. ; les passages concernant la Sicile se trouvent dans le 1er vol. D'autres fragments concernant l'Espagne ont été publiés par E. Lévi-Provençal (Paris, 1930). Une liste très longue de corrections à la traduction française du 2e vol. (Espagne) de Fagnan a été publiée par P. Schwarz dans les *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin*, t. X (1907), 2. Abt. (Westasiatische Studien), p. 242-281.

(2) Dozy, *Histoire de l'Afrique*, I. Introduction, p. 77-79. Amari, *Biblioteca arabo-sicula. Versione italiana*, Torino e Roma, 1880, vol. I, p. LIV. Amari, *Storia*, 2e éd. I, p. 79-90. L'orthographe la plus correcte du nom de l'auteur est Ibn-al-ʿIḏārī. Cf. Wüstenfeld, *Geschichtsschreiber der Araber und ihre Werke*, no 373, p. 151. Brockelmann *Geschichte der arabischen Literatur*, B. I, p. 337.

(3) Les passages qui concernent l'histoire de Sicile sont publiés et traduits en italien par Amari. Texte arabe dans la *Biblioteca arabo-sicula*, Lipsiae, 1887, p. 352-375. Traduction italienne dans la *Biblioteca arabo-sicula. Versione italiana*, vol II, p 1-40. Il existe une traduction espagnole de la partie andalouse de l'histoire d'Ibn ʿIḎārī : Don Fr.Fernandez Gonzalez, *Historias de al-Andalus* pour Aben-Adhari de Marruecos por el doctor F. F. G., t. I, Granada 1860.

Extraits d'Ibn-al-‘Iḏārī.

(Dozy, p. 95. Fagnan, I, p. 128 et suiv.).

En l'année 212 (2 avril 827 - 21 mars 828) Ziyādat Allāh envoya en Sicile un corps expéditionnaire qui réunit 700 cavaliers et qui fut transporté sur 70 vaisseaux. Le qāḍī Asad ibn Furāt s'étant offert à Ziyādat Allāh pour participer à l'expédition, en fut nommé chef et reçut ainsi les fonctions de général et de qāḍī à la fois. Avec lui partirent les principaux personnages d'Ifrīqiya, Arabes, membres du « ǧund » (armée régulière), Berbères et Andalous, et des hommes de science et de bon conseil. L'ensemble formait une masse considérable dotée d'un armement excellent.

Partis en rabī‘ I (31 mai-29 juin 827) ils marchèrent contre les forteresses et les villes des Byzantins, firent un nombre considérable de prisonniers et enlevèrent beaucoup de chevaux ou mulets et autre bétail ; un butin considérable tomba aux mains des Musulmans. Le qāḍī Asad, à la tête des troupes, partit ensuite pour Syracuse, qu'il assiégea par terre et par mer. Il reçut alors des renforts d'I-
p. 96 frīqiya, d'Espagne et d'ailleurs. | En l'année 213 (22 mars 828 - 10 mars 829)mourut Asad ibn Furāt, au mois de raǧab (15 septembre-14 octobre 828), tandis qu'il était en train d'assiéger Syracuse. A sa mort, les otages byzantins, qui étaient auprès de lui s'enfuirent. La mortalité fut grande (litt. tomba) dans l'armée des Musulmans, qui en furent très affligés. Ils mirent alors à leur tête Ibn Abī'l Ǧawārī.

En l'année 214 (11 mars 829 - 27 février 830) arrivèrent d'Espagne en Sicile environ 300 navires commandés par Aṣbag ibn Wakīl connu sous le nom de Fargalūš. Quand les Musulmans assiégés dans l'île apprirent leur arrivée, ils leur demandèrent du secours et ceux-ci promirent [de les aider].

En l'année 215 (28 février 830- 17 février 831) eut lieu l'expédi-
p. 97 tion | entreprise par Fargalūš et les officiers arrivés avec lui en Sicile sur des navires. Ils prirent des forteresses, firent du butin et des prisonniers en pays byzantin, puis, ayant reçu une demande de secours de la part des Musulmans qui étaient dans l'île, ils acceptèrent de les aider à la condition que Fargalūš eût le commandement des troupes. Ils se mirent en route, et, après avoir, sur leur

chemin, pris des forteresses et fait des incursions, ils arrivèrent à Mineo, à la grande joie des Musulmans qui y étaient [enfermés]. Ils brûlèrent la ville, la détruisirent et s'en retournèrent. De là les Musulmans marchèrent sur Galwāliya qu'ils assiégèrent et prirent. Mais un grand nombre de Musulmans tombèrent malades de la peste qui les emporta. Fargalūš ainsi que d'autres officiers moururent. Les Musulmans battirent en retraite poursuivis par l'ennemi qui leur tua beaucoup de monde au cours de combats dont le récit serait trop long. Puis ayant réparé leurs navires, ils retournèrent en Espagne.

En l'année 216 (18 février 831 - 6 février 832) Abū Fihr devint gouverneur de Sicile.

En l'année 217 (7 février 832 - 26 janvier 833) Abū Fihr Muḥammed 'Abd Allāh al Tamīmī partit d'Ifrīqiya pour la Sicile d'où s'enfuit 'Uṯmān ibn Qurhub.

En l'année 220 (5 janvier - 25 décembre 835)| Muḥammed ibn 'Abd Allāh ibn al Aglab, gouverneur de Sicile fit une expédition et rencontra les Chrétiens qui s'enfuirent devant lui. Il s'en retourna avec son butin à Palerme. p. 98

Les Musulmans firent aussi, cette année-là, de nombreuses incursions en Sicile et en Espagne, par terre et par mer.

Cette année-là, Ibn al Aglab arriva à Palerme, capitale de la Sicile, comme gouverneur, au mois de ramaḍān (29 août - 27 septembre), après avoir couru de grands dangers sur mer : plusieurs de ses vaisseaux furent, les uns détruits, les autres pris ; les Chrétiens, s'étant emparés d'une des ses « ḥarrāqa » (1), Muḥammed ibn al Sindī leur livra combat à la tête d'autres « ḥarrāqa », et les poursuivit jusqu'à ce que la nuit les séparât.

(Dozy, p. 99).

En l'année 222 les Musulmans de Sicile firent une expédition dans la direction de la Montagne du Feu (Etna) ; ils revinrent sains et saufs après avoir remporté des succès et fait du butin.

Cette année-là, les Musulmans prirent la forteresse de M.d.nār et de nombreux points fortifiés au cours d'une expédition conduite par al Faḍl ibn Ya'qūb, qui avait été envoyé par Abū'l Aglab (2). Il y eut aussi une autre expédition commandée par

(1) Ce terme a été expliqué ci-dessus, p. 132, n. 3.
(2) Lire Ibn al Aglab. Cf. Fagnan, p. 135 n. 4.

ʿAbd al Salām ibn ʿAbd al Wahhāb et envoyée par Abū'l Aglab ; mais, attaqués par l'ennemi, les Musulmans furent mis en fuite et perdirent un grand nombre d'hommes. ʿAbd al Salām fut pris et resta en captivité jusqu'au jour où il fut racheté, plus tard.

Gouvernement d'al ʿAbbās-ibn-al-Faḍl — que Dieu ait son âme — dans l'île de Sicile.

(Dozy, p. 104).

Année 236 = 15 juillet 850 - 4 juillet 951.

Quand mourut le gouverneur de Sicile Abū'l Aglab Ibrāhīm ibn ʿAbd Allāh ibn al Aglab, les Musulmans de Sicile mirent à leur tête al ʿAbbās ibn al Faḍl et écrivirent à Muḥammed ibn al Aglab pour l'en informer. Il ratifia cette élection et envoya à al ʿAbbās une lettre d'investiture pour le gouvernement de la Sicile. Al ʿAbbās fit de nombreuses et longues expéditions et livra aux Byzantins des batailles au cours desquelles il leur fit subir d'humiliantes défaites.

En l'année 237 (5 juillet 851 - 22 juin 852) al ʿAbbās fit une expédition en Sicile contre le territoire des Byzantins, fit un butin considérable et de nombreux prisonniers, et soumit leur pays.

En l'année 238 (23 juin 852 - 11 juin 853), al ʿAbbās ibn al Faḍl, gouverneur de Sicile, partit en expédition contre les Byzantins, et Dieu tua les Infidèles, dont al ʿAbbās envoya les têtes à la ville de Palerme. Il ravagea leurs moissons, parcourut tout leur territoire (*litt.* : foula), fit de nombreux prisonniers, puis revint en Sicile.

En l'année 239 (12 juin 853 - 1er juin 854), la guerre sainte eut lieu en Sicile, avec l'expédition d'été d'al ʿAbbās ibn al Faḍl. Il détruisit les moissons des Chrétiens et envoya des détachements dans toutes les directions. Il fit du butin à Qaṣriyāna (Castrogiovanni), Catane, Syracuse etc. Il assiégea pendant six mois la ville de Butira dont les habitants conclurent la paix avec lui en s'engageant à livrer 6.000 prisonniers dont il prit possession. Après quoi, il s'en retourna à sa capitale, Palerme. Il conquit aussi la ville de S.h.rīna.

En l'année 240 (2 juin 854 - 21 mai 855) la guerre sainte eut lieu en Sicile ; al ʿAbbās ibn al Faḍl, gouverneur de l'île, fit une incursion dans le pays des Byzantins, fit des prisonniers, sema

la destruction et la ruine et envoya en incursion plusieurs détachements qui rapportèrent un butin considérable.

En l'année 241 (22 mai 855 - 9 mai 856) al ʿAbbās ibn al Faḍl recommença ses expéditions contre les Byzantins en Sicile. Il ravagea leurs moissons et envoya, dans les diverses parties de leur territoire, des détachements qui rapportèrent un butin considérable. Lui-même resta pendant trois mois dans une montagne r[esque] inaccessible, | d'où chaque jour il portait ses coups autour p. 105
de Castrogiovanni, tuant, remportant des victoires et envoyant dans toutes les directions des détachements qui ramenaient du butin. Il fit partir son frère ʿAlī ibn al Faḍl pour une expédition maritime qui fut victorieuse : il revint avec du butin et de nombreuses têtes [des victimes].

En l'année 242 (10 mai 856 - 29 avril 857) la guerre sainte eut lieu en Sicile. Son gouverneur al ʿAbbās ibn al Faḍl fit contre les Byzantins un expédition d'été au cours de laquelle il fit du butin et des prisonniers. Puis il marcha contre la forteresse (1) de ..... ; il conquit la plus grande partie de ce pays et un certain nombre de ses habitants conclurent la paix avec lui.

En l'année 243 (30 avril 857 - 18 avril 858) la guerre sainte eut lieu en Sicile avec | l'expédition d'été d'al ʿAbbās ibn al Faḍl. Il fit p. 106
des prisonniers et du butin. Après avoir été assiégés pendant deux mois, les habitants de Qaṣr al Ḥadīd conclurent la paix moyennant paiement de 15.000 dīnārs. Les habitants de la forteresse de Šalfūda (Cefalù) conclurent aussi la paix en s'engageant à quitter leur ville et à la laisser détruire par les Musulmans, qui la démolirent.

En l'année 244 (19 avril 858 - 7 avril 859), al ʿAbbās, gouverneur de Sicile, fit une expédition contre le territoire byzantin et ramena un butin considérable. Son frère partit en expédition maritime contre l'île de Crète. Après avoir tué, fait des prisonniers et du butin, les Musulmans subirent une défaite : un grand nombre d'entre eux périrent et vingt vaisseaux leur furent pris.

En l'année 247 (17 mars 861 - 6 mars 862) mourut al ʿAbbās ibn al Faḍl, gouverneur de Sicile, le 3 ǧumādā I (15 juillet 861). Les habitants de l'île élurent comme gouverneur de Sicile son oncle Aḥmed, et écrivirent au souverain de l'Ifrīqiya, Abū Ibrāhīm Aḥmed ibn Muḥammed ibn al Aglab, qui ratifia ce choix par lettre.

(1) Lacune probable.

En l'année 248 (7 mars 862 - 23 février 863) eut lieu l'expédition de Rabāḥ, qui, après avoir remporté des succès et fait du butin, essuya une défaite au cours de laquelle ses tambours et ses drapeaux furent enlevés par l'ennemi. Une partie de ses compagnons furent pris également. Puis il reprit le dessus, s'empara de la ville de Čabal Abū Mālik (Erice) et de tout ce qu'elle contenait, et l'incendia. Il envoya aussi de nombreux détachements qui remportèrent des succès et firent du butin.

p. 107 En l'année 251 | (2 février 865 - 21 janvier 866) eut lieu l'expédition du détachement connu sous le nom de « détachement des mille cavaliers ». Khafāǧa, gouverneur de Sicile, avait attaqué Castrogio-
p. 108 vanni, ravagé ses moissons et marché ensuite contre | Syracuse : il livra combat à ses habitants, puis revint. Il fit alors partir contre eux son fils Muḥammed à la tête d'un détachement. Ayant dressé une embuscade, celui-ci tua à l'ennemi 1000 cavaliers et son détachement fut appelé « détachement des mille cavaliers ».

En l'année 252 (22 janvier 866 - 10 janvier 867), Khafāǧa, gouverneur de Sicile, fit une expédition en territoire byzantin et conquit de nombreuses forteresses. Puis il tomba gravement malade et revint à Palerme, porté dans une litière.

XII

NUWAÏRĪ.

(mort en 1332).

Abū'l-ʿAbbās-Aḥmed-ibn-ʿAbd-al-Wahhāb-ibn-Aḥmed-Šihāb-al-dīn-al-Nuwaïrī, éminent savant, historien et juriste de Nuwaïra, petite ville d'Égypte, mourut à cinquante ans en juin 1332 (en ramaḍān 732 de l'hégire) (1).

La source principale de son Encyclopédie, dont le titre arabe est rendu ainsi par Amari : « Il non plus ultra dell' erudizione », était la Chronique d'Ibn-al-Aṯīr. En dépit de l'époque tardive où vécut l'auteur, ses renseignements ont beaucoup d'importance pour

(1) Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*. Nr 399, S. 166, où se trouvent mentionnés les ouvrages de Nuwaïrī et leurs éditions.

l'histoire de Sicile, car ils proviennent d'historiens plus anciens. dont les ouvrages ne nous sont pas parvenus : Ibn-al-Raqīq, Ibn-Rašīq, Ibn-Šaddād et d'autres. On trouve chez lui des détails que nous chercherions en vain dans les sources connues (1).

Les passages de Nuwaïrī qui concernent l'histoire de la Sicile, sont publiés et traduits chez Amari (2) ; ils se trouvent aussi dans : *Historia de los musulmanes de España y África por* En-Nuguairí, *texto árabe y traducción española por* M. Gaspar Remiro, Granada 1917-1919, 2 vol., t. II. Le texte et la traduction de G. R. Remiro laissent à désirer (cfr. C. A. Nallino, dans la *Rivista degli Studi Orientali*, t. VIII, 1920, p. 820-834), mais l'éditeur a eu l'avantage d'avoir à sa disposition aussi le ms. de la Real Academia de la Historia de Madrid. L'édition de l'ouvrage entier, commencée en 1923 au Caire, n'est pas encore arrivée à la partie historique.

Extraits de Nuwaïrī.

(Amari, p. 427).

Année 212 (2 avril 827 - 21 mars 828).

En 201 (3) (30 juillet 816 - 19 juillet 817) le roi de Constantinople nomma gouverneur de la Sicile le patrice Constantin, surnommé Sūda. Il équipa une flotte qu'il envoya vers le rivage de l'Ifrīqiya et dont il donna le commandement au Grec Fīmī (Euphemios), un de ses patrices commandant (4) (d'armée). Celui-ci après avoir enlevé des marchands quelque part sur les côtes d'Ifrīqiya, y demeura quelque temps. Mais une lettre du souverain de Constantinople arriva à Constantin, avec l'ordre de destituer Euphemios et de le

(1) Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Versione italiana, Vol. I, Torino e Roma 1880, p. lvi-lvii. Amari, *Storia*, 2e éd., vol. I, Catania, 1933, p. 82-83.

(2) Texte arabe chez Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Lipsia 1857, p. 423-459. Traduction italienne chez Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, Versione italiana, vol. II, Torino e Roma, 1881, p. 110-160. Chez Wüstenfeld, l'éd. d'Amari n'est pas citée. C'est qu'elle parut la même année que le travail de Wüstenfeld.

(3) Il faut lire : en 211 (13 avril 826 - 1er avril 827).

(4) *Muqaddam*. Cfr. Nallino, chez Amari, *Storia*, 2e éd., I, p. 375, n. 1.

châtier à cause d'une plainte qu'il avait reçue contre lui. Euphemios, dès que cette nouvelle parvint à ses oreilles, partit pour Syracuse dont il s'empara et entra en rébellion contre Constantin. Ce dernier marcha contre lui, et, après une rencontre et un combat, fut mis en déroute et tué : Euphemios fut alors proclamé roi. Un de ses partisans, un Barbare (1) des Al Am-nīn (2), appelé Balāṭa, reçut de lui un commandement et le gouvernement d'une région de l'île, mais il se révolta contre Euphemios, marcha contre lui et lui livra une bataille dans laquelle Euphemios fut mis en fuite et où furent tués un millier de ses compagnons. Balāṭa entra à Syracuse tandis qu'Euphemios et ses partisans s'embarquaient en direction de l'Ifrīqiya pour aller demander secours à Ziyādat Allāh ibn Ibrāhīm al Aglab.

Ziyādat Allāh réunit les notables et les légistes de Qaïrawān qu'il consulta au sujet de l'envoi de la flotte contre l'île de Sicile. « Nous y ferons une incursion, dit l'un, mais nous ne nous y installerons pas à demeure ». Saḥnūn ibn Qādim — que Dieu lui fasse miséricorde — demanda : « A quelle distance la Sicile est-elle des pays des Rūm ? » — « On peut y aller et en revenir deux ou trois
p. 428 fois par jour. » lui répondit-on. |Il dit alors : « A quelle distance est-elle de l'Ifrīqiya ? » — « A un jour et une nuit de distance » lui répondit-on. C'est alors qu'il dit : « Si j'étais un oiseau, je ne m'envolerais pas vers cette île » (3). Mais les autres conseillaient d'entreprendre cette incursion dans la Sicile, qu'ils désiraient vivement, et rivalisaient d'empressement. Euphemios reçut l'ordre de Ziyādat Allāh de se rendre dans le port de Sousse et d'y rester jusqu'à ce que la flotte (arabe) y arrivât. Ziyādat Allāh rassembla une flotte, des soldats, et mit à leur tête le qāḍī Asad ibn al Furāt. La flotte partit de la ville de Sousse le samedi 15 rabīʿ I 212 (14 juin 827) ; elle comptait environ cent navires, non compris les navires d'Euphemios. Ceci se passait sous le califat d'al Ma'mūn.

Asad arriva à Mazara le mardi, et donna l'ordre de débarquer les

(1) *'Ilğ* signifie chez Nuwaïrī et autres un « infidèle, un chrétien non arabe » ; v. NALLINO, chez AMARI, *Storia*, I, p. 465, n. 1 (et App. XLII).

(2) Peut-être, des Arméniens. AMARI, texte, p. 427. Vers. II, p. 114. Cfr. NALLINO chez AMARI, *Storia*, 2e éd., I, p. 375 note, et 413. n. 1.

(3) Amari note qu'il y a là un jeu de mots, le nom du personnage, Saḥnūn, étant aussi celui d'un oiseau du Magrib, remarquable par son intelligence.

chevaux qui étaient au nombre de sept cent-dix avec mille fantassins. Il resta trois jours (à Mazara) sans être attaqué sauf par un détachement qu'il fit prisonnier ; mais, comme ce détachement était composé de partisans d'Euphemios, Asad le relâcha. Puis, il quitta Mazara en ordre de bataille et marcha contre Balāṭa, qui se trouvait dans une prairie portant son nom. Le qāḍī rangea ses soldats en bataille et mit à part Euphemios et ses partisans dont il ne demanda pas l'aide. La rencontre eut lieu et la bataille s'engagea. Balāṭa et ses partisans prirent la fuite, après avoir perdu un grand nombre des leurs et les Musulmans s'emparèrent de leurs bagages. Balāṭa atteignit Castrogiovanni ; ensuite, pris de peur, il partit pour la Calabre, où il fut tué.

Ensuite, le qāḍī Asad se dirigea vers l'église qui était sur le rivage de la mer et qui s'appelait Euphemia, tandis qu'il laissait pour commander à Mazara, Abū Zakī al Kinānī ; puis, il partit vers l'église d'al-M.sl.qīn (*var.* al-S.lqīn, al-Š.lqīn). Il rencontra un groupe de patrices de Syracuse qui, par ruse et perfidie, lui demandèrent l'aman, tandis que les habitants de l'île se réunissaient à Qalʿat-al-Kurrāt et y rassemblaient toutes les richesses de l'île. Les habitants de Syracuse (au dire de ces patrices [Àmari]) se soumettaient et s'avouaient vaincus. Lorsqu'Euphemios | vit p. 429
cela, il fut repris par l'amour de la patrie (litt. entra en lui l'attachement à l'infidélité), et il leur envoya dire de tenir bon, de faire tous leurs efforts dans cette guerre et de se préparer aux prochains événements. Quand le qāḍī Asad fut resté là quelques jours, il vit clairement que ces gens l'avaient trompé, pour réparer leur forteresse et y transporter tout l'or, tout l'argent, et toutes les provisions de bouche qui se trouvaient dans le faubourg et dans les églises. Il se mit en marche, ouvrit contre eux les hostilités, et envoya dans toutes les directions des détachements, qui firent et ramenèrent beaucoup de butin et de prisonniers. Des flottes d'Ifrīqiya et d'Espagne étant venues le rejoindre, le qāḍī renforça le siège de la ville de Syracuse. Les habitants demandèrent l'aman , qu'il était disposé à leur accorder. Mais les Musulmans refusèrent et recommencèrent la guerre. Sur ces entrefaites, il tomba malade et mourut au mois de šaʿbān 213 (15 octobre - 12 novembre 828).

Histoire du gouvernement de Muḥammed-ibn-Abī'l-Ǧawārī.

Année 213 = 22 mars 828 - 10 mars 829.

Lorsque le qāḍī Asad ibn al Furāt fut mort, les Musulmans choisirent comme chef Muḥammed ibn Abī'l Ǧawārī, qui réduisit les habitants de Syracuse à toute extrémité. Alors arrivèrent de Constantinople une grande flotte et des troupes de terre. Les Musulmans résolurent alors de retourner en Ifrīqiya ; ils s'éloignèrent de Syracuse, réparèrent leurs navires et s'embarquèrent. Mais les vaisseaux des Grecs bloquèrent la grande rade et les empêchèrent de sortir. Les Musulmans brûlèrent leurs vaisseaux et se dirigèrent vers la forteresse de Mineo accompagnés d'Euphemios. Ils s'emparèrent de la forteresse et s'y établirent ; ils s'emparèrent aussi de la forteresse de Girgenti et y installèrent une troupe de Musulmans.

Ensuite, Euphemios partit pour Castrogiovanni. La population de Castrogiovanni sortit à sa rencontre, lui offrit de se soumettre pour p. 430 le tromper et lui dit : | « Nous sommes entièrement d'accord avec les Musulmans et toi, et nous cesserons d'obéir à l'empereur ». Et ils le prièrent de s'éloigner d'eux, ce jour-là, pour qu'ils examinassent les conditions de l'accord. Il s'éloigna ce jour-là ; le lendemain, il vint à eux avec une poignée d'hommes. Ils sortirent, baisant la terre devant lui : mais ils avaient caché des armes en cet endroit, et comme il s'approchait d'eux, ils tirèrent leurs armes, se jetèrent sur lui et le tuèrent.

Ensuite arriva le patrice Théodote, de Constantinople, avec de fortes troupes de al Am-n [1] et d'autres nations. Il se dirigea vers Castrogiovanni, et avec toute son armée, marcha contre les Musulmans. Les deux armées en vinrent aux mains, et Théodote s'enfuit. Une foule de soldats de son armée périrent et quatre-vingt-dix furent faits prisonniers de ses patrices.

Ensuite mourut Muḥammad ibn Abī'l Ǧawārī au début de 214 (11 mars 829 - 27 février 830). Les Musulmans élurent comme chef Zuhr ibn Bargūṯ. De nombreux combats. eurent lieu entre Théodote et lui et ce dernier assiégea les Musulmans dans leur forteresse. Les vivres vinrent à leur manquer, et ils furent réduits à man-

(1) Cf. p. 380, n. 2.

ger les bêtes de somme ; et ils restèrent dans cette situation, jusqu'au jour où arriva Aṣbag ibn Wakīl al Hawwārī avec de nombreux vaisseaux d'Espagne, qui étaient venus en expédition. Sulaïmān ibn ʿAfiya al Ṭurṭūšī arriva d'autre part avec des navires. Les Musulmans leur expédièrent des messagers pour leur demander leur aide et leur envoyèrent des montures. Ceux-ci se mirent en marche contre Théodote, qui assiégeait Mineo, et ce dernier leva le siège et s'en retourna à Castrogiovanni. Cela se passait en ǧumādā II 215 (26 juillet - 23 août 830).

Récit de la prise de la ville de Palerme.

Le siège de cette ville commença en ǧumādā II 215 (26 juillet - 23 août 830) et se poursuivit jusqu'au mois de raǧab 220 (juillet 835), date où la ville fut prise par capitulation | sous le gouvernement de Muḥammed ibn ʿAbd Allāh ibn al Aglab. p. 431

En 225 (12 novembre 839 - 30 octobre 840), de nombreuses forteresses de l'île de Sicile, parmi lesquelles Ḥ.r.ḥa, Qalʿat al-Ballūṭ (Caltabellotta), Iblāṭanū (Platani), la forteresse de Qulurlūn (?) (Corleone), M-r-ā (Calatamauro ou Marineo?) et d'autres encore.

Histoire de la mort de Muḥammed-ibn-ʿAbd-Allāh-ibn al-Aglab et sur le gouvernement d'al-ʿAbbās-ibn-al-Faḍl ibn-Yaʿqūb.

Année 236 = 15 juillet 850 - 4 juillet 851.

L'an 236, le 10 de raǧab (17 janvier 851), mourut Muḥammed ibn ʿAbd Allāh ibn al Aglab ; son gouvernement avait duré dix-neuf ans. Pendant son gouvernement, il ne sortit pas de la ville de Palerme, mais envoya des expéditions sous les ordres de ses lieutenants. Lorsqu'il mourut, on convint d'élire comme gouverneur al ʿAbbās ibn al Faḍl. On l'élut et on en informa l'émir Muḥammed ibn al Aglab, émir de Qaïrawān, qui le nomma gouverneur de l'île. Al ʿAbbās partait tantôt en personne, tantôt envoyait des troupes, pillant le pays des ennemis, détruisant tout, et causant de (tels) dommages à leurs personnes et à leurs terres, (qu')ils concluaient la paix en livrant richesses et esclaves.

Récit de la prise de Castrogiovanni, qui était la capitale des Grecs dans l'île de Sicile.

Année 244 = 19 avril 858 - 7 avril 859.

p. 432 Le Chroniqueur dit : Syracuse fut le séjour du gouverneur de l'île jusqu'au moment où les Musulmans s'emparèrent de Palerme. Alors les Grecs se transportèrent à Castrogiovanni, parce que c'était une place très forte, et en firent leur capitale. En 244, al ʿAbbās ibn al Faḍl arriva devant Castrogiovanni et Syracuse, tandis qu'il envoyait son frère ʿAlī avec les navires de guerre sur mer. Ce dernier eut une rencontre avec al Aqrīṭišī à la tête de quarante chalandes, lui livra un violent combat, le mit en déroute et lui prit dix chelandes avec leur équipage, puis revint.

Ensuite, al ʿAbbās envoya vers Castrogiovanni des troupes qui firent du butin, et capturèrent un barbare, qu'al ʿAbbās commanda de mettre à mort. Le Barbare lui dit alors : « Laisse-moi la vie, j'ai un bon conseil à te donner ». Il resta seul avec lui et lui demanda : « Quel est ce conseil ? » L'autre répondit : « Je te ferai entrer à Castrogiovanni ». Alors, al ʿAbbās partit avec lui dans le mois de kānūn (1) à la tête des plus braves de ses hommes, avec mille cavaliers et 700 fantassins. Puis ayant donné un chef à chaque groupe de dix hommes, il se mit en marche avec eux, une nuit, et fit halte, à la distance d'un jour de marche du Ǧebel al Gadīr ; son oncle Rabāḥ, avec des soldats d'élite, fut envoyé en avant. Lui-même resta caché à cet endroit. Son oncle Rabāḥ avec ses troupes avança avec une grande prudence et poussa jusqu'à la montagne dominant la ville, accompagné du Barbare. Celui-ci indiqua un endroit où il fallait dresser les échelles, et ils montèrent sur la montagne sans donner l'alarme. Le matin approchait et la garde dormait. Lorsque les Musulmans furent près des murs, ils entrèrent par une poterne ménagée dans le mur, par où entrait l'eau. Ils firent un grand massacre, et ouvrirent les portes. Alors, al ʿAbbās arriva,
p. 433 à marches forcées, se dirigea vers la porte | de la ville, y pénétra à l'heure de la prière du matin, le jeudi 15 šawwāl (24 janvier 859) (2),

(1) Nom syriaque de deux mois, dont le premier est décembre et le second janvier.

(2) Le texte dit : « Le jeudi quand il restait encore quatorze nuits de šawwāl ». Comme šawwāl a 29 jours, 29-14 = 15 ; cela signifie « le jeudi 15 šawwāl (244,

et tua tous les guerriers qu'il y trouva ; il y avait là les filles des patrices et les fils des princes des Rūm. Les Musulmans trouvèrent dans la ville des richesses sans nombre. Al ʿAbbās y construisit une mosquée le même jour,y dressa une chaire où le prédicateur fit le prêche le vendredi. Et al ʿAbbās ne cessa point de diriger personnellement les expéditions jusqu'à ce qu'il mourût et obtînt la miséricorde du Très-Haut le vendredi 3 du mois de ǧumādā II, 247 (15 août 861). Son gouvernement dura onze ans.

247 = 17 mars 861-6 mars 862.

Lorsqu'al ʿAbbās mourut, les Musulmans mirent à leur tête Aḥmed ibn Yaʿqūb. Ensuite, ils nommèrent ʿAbd Allāh ibn al ʿAbbās et ils écrivirent à ce sujet à l'émir de Qairawān.Il gouverna cinq mois. Puis Khafāǧa ibn Sufyān arriva chez eux en 248 (7 mars 862 - 23 février 863). Il fit continuellement des incursions jusqu'au jour où un de ses soldats l'assaillit à l'improviste au retour d'une expédition et le tua le mardi, premier du mois de raǧab 255 (15 juin 869). Son meurtrier s'appelait Khalfūn ibn Abī Ziyād al Huwāzī (ou al Hawwārī).

XIII

LES DERNIERS HISTORIENS ARABES.

Nous ne donnerons pas de traduction des derniers historiens arabes, qui ne nous apportent rien de nouveau, et nous nous bornerons à indiquer succinctement les passages de ces auteurs, où il est question de l'époque de la dynastie amorienne.

Ibn-al-Ṭiqṭaqā, qui mourut au début du xive siècle, et sur la vie duquel nous ne savons rien ou presque, écrivit une *Histoire du Khalifat et du Vizirat*, connue sous le nom d'al-Fakhrī, où on peut trouver un bref récit de la campagne d'Amorium avec quelques vers d'Abū-Tammām (1).

= 24 janvier 859). » Or, le 15 šawwāl tomberait un mercredi d'après l'usage civil (un mardi d'après l'usage astronomique suivi par Amari, *Storia*, I, p.332, n. 1, 2e éd. I, p. 468, n. 1) ; il faut donc corriger la date en 16 šawwāl (25 janvier 859).

(1) Al-Fakhri, *Histoire du Khalifat et du vizirat* par Ibn-al-Ṭikṭakā. Nouvelle édition du texte arabe par Hartwig Derenbourg, Paris, 1895, p. 316-318. Antérieurement, on avait l'édition de W. Ahlwardt : Elfachri, *Geschichte des islamischen Reiches vom Anfang bis zum Ende des Chalifates von*

L'historien du XIIIe siècle AL-MAKĪN (mort en 1273) raconte les événements que voici (1) :

1) Courte note sur la campagne de 215.

2) Récit court, mais fidèle, de la campagne de 216 (p. 137).

3) Récit de la campagne de 217 (p. 138) = IBN AL-AṮĪR, (VI, p. 297) = ṬABARĪ (II, p. 1109).

4) Récit de la construction de Tyane en 218 (p. 138) = IBN-AL-AṮĪR (VI, p. 311) = ṬABARĪ (III, p. 1111-1112).

5) Sur la fuite des Khurramites en territoire grec (p. 141).

6) Démolition des fortifications de Tyane par Muʿtaṣim (p. 411) = IBN-AL-AṮĪR (VI, p. 310) = ṬABARĪ (III, p. 1164).

7) Mention brève, mais exacte de la prise de Zapetra et Malaṭya (p. 142).

8) Sur la prise d'Amorium, al-Makīn ne dit que quelques mots.

9) Sur la campagne des Grecs contre ʿAïnzarba en 241 (p. 150).

10) Sur la campagne des Grecs en 242 (p. 150).

11) Sur les faits de guerre entre Arabes et Grecs en 246 (p. 151).

12) Échange de prisonniers en 246 (p. 151).

ABŪ'L-FIDĀ', mort en 1331, dont les *Annales* ne contiennent pour nous rien de nouveau, parle des faits que voici (2) :

1) Campagne de 215 (II, p. 152).

2) Campagne de 216 (II, p. 154) .

3) Campagne de 217 (II, p. 154).

4) Événements de Zapetra et d'Amorium : brève relation (II, p. 170-172).

5. Défaite des Arabes par les Grecs en 249 (836) à Marǧ-al-Usquf (II, p. 208.).

Les passages tirés des écrits d'Abū'l-fidā' sur la Sicile sont traduits chez AMARI.

IBN-ET-THIQTHAQĀ, Gotha, 1860. On trouvera groupé tout ce qu'on sait de l'auteur chez DERENBOURG, *Al Fakhrî*, Introduction, p. 3-14. Cf. aussi WÜSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 375a, p. 152. On a maintenant une traduction de FAKHRÎ par AMAR, publiée dans le tome XVI des *Archives Marocaines*.

(1) Nous renverrons à l'édition suivante : ELMACINUS, *Historia Saracena, arabice et latine opera ac studio* TH. ERPENII, Lugduni Batavorum, 1625. Il y a aussi une traduction française, faite sur la base de la traduction latine, de P. VATTIER, Paris, 1858.

(2) Nous renvoyons à ABULFEDAE *Annales muslemici, arabice et latine*, éd. REISKIUS, T. II, Hafniae, 1790.

Ibn-Khaldūn, mort en 1406, dans son œuvre historique, parle des faits suivants (1) :

1) Quatre campagnes des Arabes en territoire byzantin, au temps d'al-Ma'mūn.

2) Destruction, par al-Muʿtaṣim, des fortifications de Tyane, élevées par al-Ma'mūn (III, p. 256).

3) Expédition de Zapetra et d'Amorium (III, p. 262-261).

4) Échange de prisonniers en 231 (III, p. 272).

5) Conflits des Arabes et des Byzantins sous Muʿtaṣim (III, p. 277-278).

Les renseignements d'Ibn-Khaldūn sur la Sicile sont traduits chez Amari (*Bibl.* II, p. 163-243).

Maqrīzī, mort en 1442, nous dit ce qui suit au sujet de la prise de Damiette en l'an 238 :

Le premier événement qui amena la construction d'une flotte en Égypte, sous le califat de l'émir des croyants al Mutawakkil'alā 'Allāh Abū'l Faḍl Ğaʿfar ibn al Muʿtaṣim, ce fut lorsque les Grecs attaquèrent Damiette le 9 du mois de ḏu'l ḥiğğa 238 (22 mai 853). Le gouverneur d'Égypte était alors ʿAnbasa ibn Isḥāq. Les Grecs s'en emparèrent et tuèrent un grand nombre de Musulmans, firent prisonniers des femmes et des enfants, se retirèrent vers Tinnīs, et s'arrêtèrent à Uštūm (2).

Chez Maqrīzī on trouve encore de très intéressants renseignements au sujet des commencements de la flotte égyptienne (3).

Mais Maqrīzī, parlant du siège de Damiette, mentionné plus haut, parle d'une nouvelle attaque des Grecs contre elle l'année suivante :

En 239 (12 juin 853 - 1er juin 854) les Grecs arrivèrent à Damiette avec deux cents navires environ. Et ils restèrent un mois à dévaster les côtes, tuant et faisant des prisonniers. Les Musulmans leur livrèrent (plusieurs) combats (4).

(1) Nous renvoyons à Ibn-Khaldūn, *Kitāb al 'ibar wadīwān al mubladā wa'l khabar*, Būlāq, 1284, 7 vol.

(2) Maqrīzī, *al Khiṭaṭ*, Būlāq, 1270 (1852), t. II, p.190-191. Ce passage se retrouve dans le chapitre sur Damiette, t. II, p. 214 (= éd. G. Wiet, publ. par l'Inst. fr. d'Arch. Orientale, Le Caire, t.IV, 1923-1924, p. 40), avec mention de ḏimmis faits prisonniers, et quelques vers. La source de Maqrīzī est Kindī (voir plus loin).

(3) Ce passage sur la flotte est traduit dans le livre du baron Rosen, *L'Empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), St-Pétersbourg, 1882, p. 274-76.

(4) Voyez H. Hamaker, Takyoddini Ahmedis al Makrizii, *Narratio de Ex-*

En outre, Maqrīzī donne des renseignements sur les échanges de prisonniers, dont — comme nous l'avons vu plus haut — parle Mas'ūdī [1].

Maqrīzī tient ses renseignements à ce sujet (selon toute vraisemblance) de Mas'ūdī [2], ce pourquoi il ne donne rien de neuf.

Les passages de Maqrīzī sur la Sicile sont traduits chez Amari (II, p. 572-587, 259-266). Ils se trouvent aussi dans la traduction française : *En Nodjoum ez Zāhira* (Extraits relatifs au Maghreb), par E. Fagnan, Constantine, 1907.

L'historien du xve siècle Abū'l-Maḥāsin (mort en 1469), abrégeant des historiens plus anciens, fait une place assez considérable à notre période. Les passages sur la Sicile sont traduits chez Amari (II, p. 704-706).

1) Expédition de 215 : traitée très brièvement (I, p. 630-631) [3].

2) Expédition de 216, brièvement aussi (I, p. 635). Il appelle Yaḥyā-ibn-Akṯam « juge » (al-qāḍī).

3) 217. Expédition et lettre de Théophile à al-Ma'mūn (I,p.642).

4) 218. Brève mention des fortifications de Tyane (I, p. 643).

5) 220. Brève mention du soulèvement de la tribu des Zuṭṭ (I, p. 650 et 653).

6) Quelques mots sur l'expédition contre Zapetra et Amorium (I, p. 659 ; voyez aussi p. 652).

7) 232. Échange de prisonniers (I, p. 684) ; quelques mots seulement sur l'échange.

8) 238. Quelques mots sur le siège de Damiette (I, p. 721 ; voyez aussi p. 723-724).

9) 239. Sous cette année, Abu'l-Maḥāsin donne des renseignements sur l'expédition d''Alī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, que nous ne trouvons ni chez Ṭabarī, ni chez d'autres historiens. Ceux-ci ne font qu'une brève mention de l'expédition d'été (Ṭabarī, III, p. 1420

peditionibus a Graecis Francisque adversus Dimyatham ab A. C. 708 *ad* 1221 *susceptis*, Amsterdam, 1824, p. 9 (texte) et p. 21 (traduction).

(1) Maqrīzī, *al-Khiṭaṭ*, II, p. 191.

(2) V. Barbier de Meynard, *Prairies d'Or*, IX, p. 356. Baron Rosen, *l.c.*, p. 272.

(3) Ces citations se rapportent à l'édition de Juynboll et Matthes. Lugduni Batavorum, vol.I. En 1929 a commencé la réimpression, au Caire, des *Annales* d'Abū 'l-Maḥāsin ; les quatre volumes parus jusqu'ici arrivent à l'an 427. L'édition Juynboll a été continuée par W. Popper, Berkeley, tomes II, 2, III, VI, VII, 1909 et suiv.

= Ibn-al-Aṯīr, VII, p. 47). Voici ce que dit Abū'l-Maḥāsin (I, p. 730-731) :

Cette année-là, l'émir ʿAlī ibn Yaḥyā al Armanī envahit le pays grec... ʿAlī ibn Yaḥyā pénétra très loin dans le territoire grec, au point qu'il approcha de Constantinople. Il incendia mille bourgades, tua dix mille Barbares, fit prisonniers 20.000 hommes et revint sans dommage avec son butin.

10) 241. Mention d'un échange (I, p. 735).

11) 242. Mention d'une campagne (I, p. 738).

12) 244. Expédition de Bugā.

13) 245. Mention de l'expédition de Samosate (I, p. 752).

14) 246. Courte mention d'une expédition sans nom (I, p. 755).

15) 248. Mention de l'expédition de Waṣīf (I, p. 760).

16) 249. De l'expédition de cette année et de la mort d'ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, Abu'l-Maḥāsin parle à une date antérieure, à propos du premier gouvernement d'ʿAlī en Égypte (I, p. 669).

17) Année 253. Expédition de Muḥammed-ibn-Muʿāḏ en territoire byzantin où il entra du côté de Malaṭya (I, p. 774).

18) A propos du gouvernement de Yazīd-ibn-ʿAbdallah en Égypte, Abū'l-Maḥāsīn sous l'année 245 (8 avril 859 27 mai 860) parle de l'attaque grecque de Damiette (p. 740-741).

En muḥarrem 245 (avril 859), Yazīd se rendit du Caire à Damiette lorsqu'il apprit l'arrivée des Grecs devant Damiette. Il y resta un certain temps sans combattre, puis revint en rabīʿ I (6 juin - 5 juillet 859) au Caire... Et pendant qu'il était au Caire, lui arriva pour la seconde fois la nouvelle de la descente des Grecs à Damiette. Sur-le-champ, il partit du Caire et se rendit à Damiette, mais ne rencontra pas l'ennemi. Il resta quelque temps sur la frontière, puis il revint en Égypte.

SUPPLÉMENT A L'APPENDICE A

I

IBN-ṬAÏFŪR

(mort en 893).

Abū'l-Faḍl-Aḥmed-ibn-Abī-Ṭāhir-Ṭaïfūr naquit à Bagdad en 204-819 et y mourut en 280-893. Il descendait d'un des soldats khurāsāniens fondateurs de la dynastie ʿabbāside, originaire de Marw-al-Rūḏ. Ibn-Taïfūr fut un « kātib » (secrétaire de chancellerie), un prédicateur, un poète et un traditionniste fécond, qui a composé plus de 45 ouvrages énumérés par le *Fihrist.* De son grand ouvrage historique sur Bagdad, le *Kitāb Bagdād,* qui contenait l'histoire des ʿAbbāsides jusqu'au calife Muhtadī (256-879) et qui fut continuée par son fils jusqu'en 320 (932), il ne nous reste que le 6e livre comprenant les années 204-218 (819-833), c'est-à-dire une partie du Califat d'al-Ma'mūn. Il a été édité et traduit en allemand par H. Keller (1). L'Histoire de Bagdad a été beaucoup utilisée par les auteurs postérieurs, notamment l'auteur du *Kitāb al-Agānī.* Elle est, pour l'époque ʿabbāside, la source principale de Ṭabarī, et H. Keller a montré que le 6e livre a été à peu près entièrement copié, mot pour mot, par Ṭabarī. Ibn-Ṭaïfūr fournit pour le califat d'al-Ma'mūn des détails d'une importance capitale (voir sous l'année 215), qui ont été, peut-être sciemment (2), laissés de côté par Ṭabarī.

Il nous est parvenu encore d'Ibn-Ṭaïfūr les tomes 11 et 12 d'une anthologie en prose et en vers intitulée *Kitāb-al-manṯūr-wa'l-man-*

(1) *Sechster Band des Kitāb Bagdād von* Ahmad ibn abī Ṭāhir Ṭaifūr, herausg. und übers. von Dr H. Keller. I. Teil : Arabischer Text ; II. Teil : Deutsche Uebersetzung (précédée d'une importante étude sur Ibn-Ṭaifūr et ses rapports avec Ṭabarī). Leipzig, 1908.

(2) Voir Rothstein, dans *Zeitschr. d. Deutschen Morgenl. Ges.*, 64, p. 244 et suiv.

zūm, qui a été étudiée par le baron Rosen (1). Le tome 12 contient des *Rasā'il* (lettres) écrites par des secrétaires de la première période ʿabbāside, importantes littérairement et historiquement (2).

Extraits de Ibn-Ṭaïfūr.

Expédition de 830.

(Édition H. Keller, p. 262).

L'Emir des Croyants [al Ma'mūn] partit d'al Šammāsiyya pour al Baradān à l'heure de la prière de midi, le jeudi 24 muḥarrem de l'année 215, c. à d. le 24 adār (24 mars 830). Puis il continua sa route jusqu'à Takrīt.

Cette année-là (3), arriva de Médine, en Ṣafar (30 mars-24 avril 830), la nuit du Vendredi [2 Ṣafar = 1er avril 830], Muḥammed ibn ʿAlī ibn Mūsā ibn Ǧaʿfar ibn Muḥammed ibn ʿAlī ibn al Ḥusaïn ibn Abī Ṭālib. Puis il partit de Bagdad et arriva à Takrīt où il trouva l'Emir des Croyants. Celui-ci lui fit des cadeaux et donna ordre qu'on célébrât son mariage avec la fille de l'Émir des Croyants. Les noces eurent lieu dans la maison d'Aḥmed ibn Yūsuf, qui était sur le bord du Tigre. Il y demeura, et, quand vint le temps du pèlerinage, partit avec ses femmes et ses enfants et arriva à la Mecque. Puis il regagna sa maison de Médine et y resta.

Puis al Ma'mūn partit de Takrīt et continua sa route jusqu'à Mossoul, puis alla de Mossoul à Nisibe, de Nisibe à Ḥarrān, de Ḥarrān à Édesse (al Ruhā'), puis à Manbiǧ, de Manbiǧ à Dābiq, puis à Antioche et à Maṣṣīṣa. Il partit de là pour Tarse, et se mit

(1) *Mémoires de la Société archéologique asiatique*, vol. III, St-Pétersbourg 1889.

(2) Plusieurs ont été publiées dans le vol. III de *ʿAṣr-al-Ma'mūn*, par le Dr Ahmad Farīd Rifāʿī, 3 vol., Le Caire, 1928, et dans *Rasā'il-al-Bulaġā'*, éd. Muḥammad Kurd ʿAlī, Le Caire, 1913. Sur Ibn-Ṭaïfūr, voir, outre l'étude précitée de H. Keller et l'article de C. Huart dans l *Encyclopédie de l'Islam*, Rothstein, dans *Nöldeke-Festschrift*, I, 160 ; Brockelmann, dans *Litt. Zentralblatt*, 1909 ; Inostrancev-Nairiman, *Iranian influence on moslem Literature*, Bombay, 1916.

(3) Trad. Keller, p. 119 : « Hier ».

en route de Tarse pour le territoire byzantin, au milieu de ǧumādā I (10 juillet 830).

Al ʿAbbās ibn al Ma'mūn partit de Malaṭya.

L'Emir des Croyants assiégea une place forte appelée Qurra ; il s'en empara de vive force et ordonna de la détruire le dimanche 26 ǧumādā I (21 juillet 830, mais un jeudi). Une lettre de victoire d'al Ma'mūn venant du pays des Grecs fut lue à Bagdad le vendredi 10 raǧab (2 septembre 830). Après cette prise de Qurra, al Ma'mūn quitta le territoire byzantin, le 17 raǧab (9 septembre 830).

(KELLER, p. 264).

Lorsqu'al Ma'mūn eut conquis la place de Qurra et se fut emparé du butin qu'elle contenait, il acheta les prisonniers [à ses soldats] pour 56.000 dīnārs et leur rendit la liberté en leur donnant à chacun un dīnār.

Son fils al ʿAbbās partit [du territoire byzantin] par la passe d'al Ḥadaṯ (Darb al Ḥadaṯ) au mois de ramaḍān (22 octobre-20 novembre 830). Il fut alors trahi par le grec Manuel, qui était venu auprès de lui à Bagdad, et qui était entré avec lui en territoire byzantin. Al ʿAbbās, au moment de son départ, avait laissé Manuel en qualité de lieutenant à la tête des forteresses qu'il avait conquises. Quand al ʿAbbās l'eut quitté, Manuel le trahit, chassa les Musulmans qu'al ʿAbbās avait laissés auprès de lui, s'empara de toutes les armes qui étaient avec lui, et se réconcilia avec l'Empereur.

Quand l'émir des Croyants eut quitté le territoire byzantin, il resta trois jours à Tarse, puis en partit et arriva à Damas où il demeura jusqu'à la fin de l'année 215.

Expédition de 831.

(KELLER, p. 264).

En l'année 216 (18 février 831 - 6 février 832), al Ma'mūn apprit que l'Empereur avait massacré des habitants de Tarse et de Maṣṣīṣa, au nombre, dit-on, d'environ 1.600 hommes. Leur chef était un homme appelé Abū ʿAbd Allāh al Marwarrūdī. Quand cette nouvelle lui parvint, al Ma'mūn partit et entra en territoire byzantin le lundi 19 ǧumādā I de l'année 216 (4 juillet 831). Il y

resta jusqu'au milieu de šaʿbān (13 septembre - 11 octobre 831), c. à d. jusqu'au 24 aïlūl (septembre).

On dit qu'il conquit plus de vingt forteresses, tant de vive force que par capitulation, sans compter les « maṭāmīr », et qu'il rendit leur liberté à tous les veillards, hommes ou femmes.

Quand al Ma'mūn quitta le territoire byzantin, il vint à Kaïsūm, où il resta deux ou trois jours, puis il partit pour Damas. Puis l'Emir des Croyants quitta Damas pour l'Égypte le mercredi 15 ḏū'l ḥiǧǧa (23 janvier 832, mais un mardi).

Expédition de 832.

Ibn-Ṭaïfūr ne dit rien de cette campagne. Al Ma'mūn arriva à Damas, revenant d'Égypte, le 20 rabīʿ I 217 (25 avril 832), p. 267. Il était à Aḏana (cf. Ṭabarī) le 16 ǧumādā I (19 juin 832).

Ibn-Ṭaïfūr a plus loin, p.284 et suiv., le texte des lettres échangées entre al-Ma'mūn et l'Empereur. Ce passage commence simplement par les mots, sans autre indication : Aḥmed ibn Abī Ṭāhir dit : L'Empereur écrivit à al Ma'mūn etc. On trouvera la traduction de ces lettres dans nos Extraits de Ṭabarī, p. 289 et suiv. (1).

II

KINDĪ

(283-350 = 897-961).

Abū-ʿUmar-Muḥammed-ibn- Yūsuf-ibn- Yaʿqūb-al-Kindī, historien et généalogiste particulièrement versé dans l'histoire de l'Égypte, naquit dans cette province le 17 janvier 897 et mourut à Fusṭāṭ le 15 octobre 961. Il a composé le *Kitāb-tasmīyat-wulāt-*

(1) Les variantes qu'offre Ṭaifūr sont insignifiantes. Nous signalerons seulement : au lieu de « force » (p. 290, l. 9 a. f.) = šauka, Ṭaifūr a « infidélité » = širk ; au lieu de « valeur » (p. 291, l. 6) = nuʿūt (propr. qualités), Ṭaifūr a « assistance [que Dieu nous prête] » = muʿāwana.

miṣr (« Énumération des gouverneurs d'Égypte », qui a été édité par R. Guest en même temps que le *Kitāb aḫbār-quḍāt-miṣr*, « Histoire des qāḍī d'Égypte ») (1). Cet ouvrage va jusqu'à l'avènement des Fāṭimides.

Les passages intéressants sont :

1° L'expulsion des Cordouans d'Alexandrie en rabīʿ I 212 (juin 827) par ʿAbd-Allāh-ibn-Ṭāhir, p. 184.

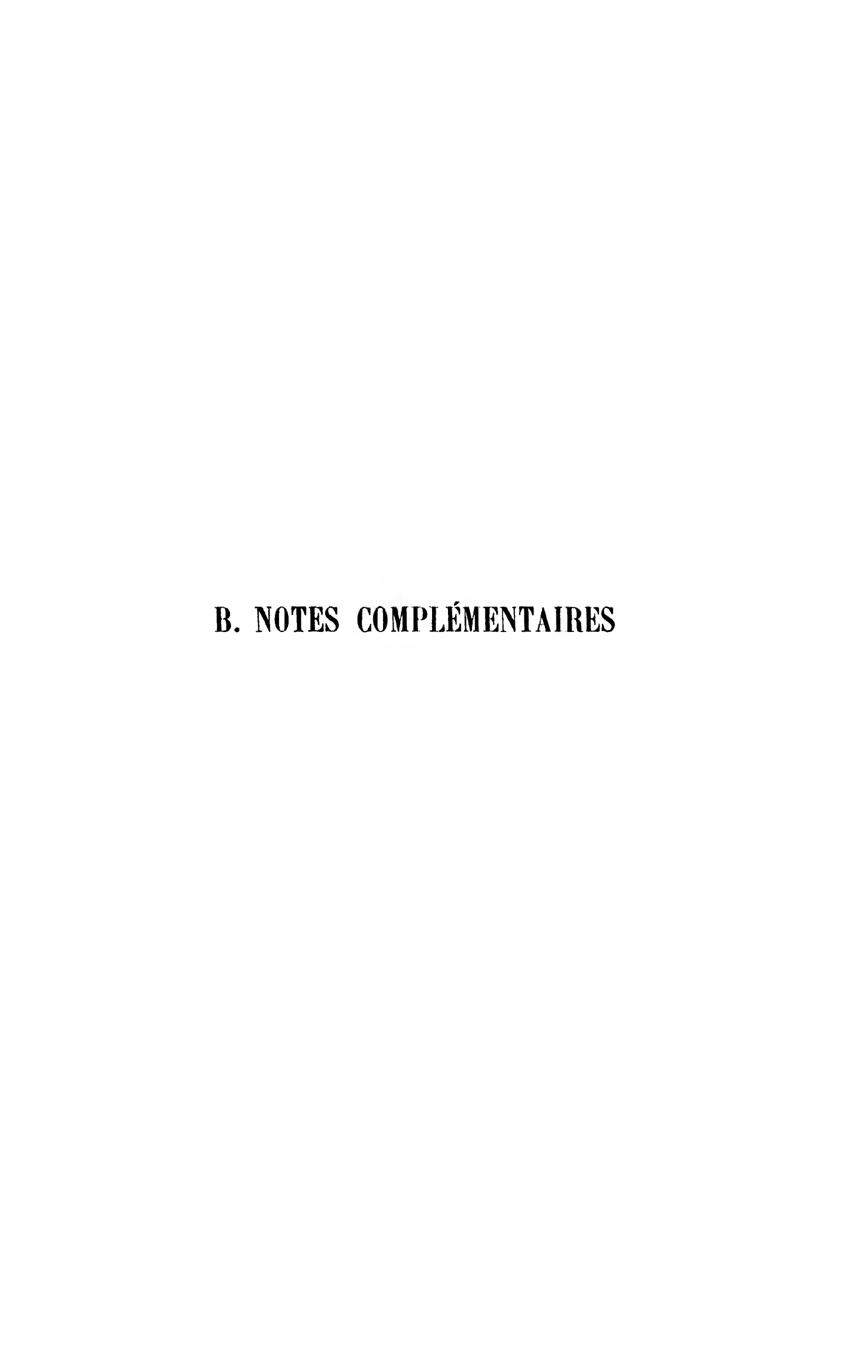
2° L'attaque de Damiette par les Byzantins en 238/853, p. 201 qui est la source de Maqrīzī :

Pendant le gouvernement de ʿAnbasa ibn Isḥāq, les Byzantins débarquèrent à Damiette le 9 ḏū'l ḥiǧǧa 238 = 22 mars 853. Ils s'emparèrent de la ville et de tout ce qu'elle contenait, tuèrent une grande quantité de musulmans et firent prisonniers des femmes, des enfants et des ḏimmīs. ʿAnbasa ibn Isḥāq marcha en hâte contre eux et arriva avec son armée. Beaucoup de gens s'empressèrent aussi de marcher contre eux, mais sans pouvoir les atteindre. Les Byzantins partirent pour Tinnis et séjournèrent à al Uštūm (près) de Tinnis, sans que ʿAnbasa les poursuivît (2).

Suivent quelques vers et le récit de la construction de la forteresse de Damiette, mais, ainsi que l'a fait remarquer Brooks, Kindī ne parle ni de la création de la flotte égyptienne, ni d'une attaque byzantine l'année suivante, qui sont mentionnées dans Maqrīzī.

(1) *The Governors and Judges of Egypt or Kitāb el Umarā (el Wulāh) wa Kitāb al Quḍāh of el Kindī*, ed. by Rhuvon Guest, Leyden-London 1912. (Gibb Memorial, vol. XIX).

(2) Ce passage a été traduit par E. W. Brooks, *The relations between the Empire and Egypt from a new Arabic Source*, dans *Byz. Zeitschrift*, XXII, 1913, p. 390-391.



B. NOTES COMPLÉMENTAIRES

I

LES ALLUSIONS A LA GUERRE BYZANTINE
CHEZ LES POÈTES ABU-TAMMAM ET BUHTURI

par Marius Canard.

Abū-Tammām (807-846) et Buḥturī (820-897), poètes de cour et familiers des califes, gouverneurs, généraux et ministres ʿabbāsides, célèbrent fréquemment dans leurs poésies, les exploits de leurs héros dans la guerre byzantine. Tel de leurs vers constitue parfois la mention unique d'un toponyme de l'Asie Mineure ou de la frontière, et à ce titre, leurs œuvres ont été utilisées par les géographes Yāqūt et Bakrī. Elles sont cependant difficiles à utiliser pour les historiens comme source d'informations, en raison du manque de précision, chronologique et topographique, de la plupart des allusions aux événements de la guerre byzantine. Écrivant non pour raconter l'histoire, mais pour louer, ils enveloppent le rappel d'un fait dans une phraséologie poétique d'où l'on ne dégage qu'à grand' peine quelques bribes d'histoire, lorsqu'on n'en est pas simplement réduit à des hypothèses. Cependant, la lecture de ces poètes nous laisse soupçonner que les historiens ont passé sous silence quelques faits importants et une foule de faits de détail.

On donnera ici un bref résumé des passages d'Abū-Tammām et Buḥturī relatifs à la guerre byzantine.

ABŪ TAMMĀM (1).

I. Pièce adressée à Ma'mūn (A, p. 247-250; B, p. 279-282). Vers 38 et suiv. Allusion à une défaite des Grecs.

(1) A = éd. Beyrout 1889 ; B éd. Beyrout 1905. Cette dernière édition a

Vers 44 et suiv. Leurs chefs amenés par troupes devant le calife, blessés, et couverts de sang.

II. Pièce adressée à Muʿtaṣim sur l'expédition d'Amorium. (A, p. 151-18 ; B, p. 7-12).

La pièce est bien connue. On a vu précédemment que plusieurs vers en sont cités par les historiens. On signalera en outre le détail, d'ailleurs sans grande importance historique, des prédictions mensongères des astrologues sur la prise de la ville (vers 4 et suiv. Cf. vers 58). L'apparition d'une comète pendant le siège (vers 6) annoncée par les astrologues est confirmée par Michel le Syrien (III, 97).

III. Pièces adressées à Abū Saʿīd Muḥammed ben Yūsuf al Tagrī. Ce personnage, loué à profusion par nos deux poètes, est déjà signalé à l'époque de Ma'mūn en 210 = 825 (Ṭabarī, III, 1093). Il se distingue particulièrement dans les guerres contre Bābek (voir Ibn Khallikān, trad. de Slane, III, 658 et Ṭabarī sous 220, 222, 223). Il participe à l'expédition d'Amorium (Ṭabarī, III, 1253 cf. 1262-1263). Il est mentionné par Ibn al Aṯīr comme gouverneur de l'Arménie et de l'Aḏarbaiğān en 235 = 849-850, et il meurt en 236 = 850-851 sous Mutawakkil. Il est originaire de Merv.

Les historiens arabes sont à peu près muets sur son rôle dans la guerre byzantine, exception faite d'une brève mention à Amorium : c'est un de ses esclaves qui monte sur le rempart pour donner l'ordre à Aétius de descendre. Ce rôle cependant, si l'on en juge par les poésies d'Abū Tammām et de Buḥturī, doit avoir été important. On sait par Michel le Syrien (III, 96 et suiv.) que, probablement dès 839, il fut nommé gouverneur de Syrie et Mésopotamie, peut-être avec résidence à Alep et qu'il fit, en 839 et 840, des incursions parfois malheureuses en territoire byzantin. Il doit avoir fait plusieurs campagnes en Asie Mineure sous Ma'mūn, Muʿtaṣim, Wāṯiq et Mutawakkil. Son surnom de Ṯagrī (de *ṯagr*, pl. *ṯugūr*, territoire, frontière) lui vient aussi bien de ses guerres contre Byzance que de celles contre Bābek, car le mot *ṯagr* est employé aussi en parlant de l'Aḏarbaiğān.

1° A. p. 29-32 ; B. p. 25-29.

servi à Margoliouth pour l'établissement de l'index des noms propres, JRAS. 1905, p.763 et suiv. C'est là que Margoliouth formule cette opinion sur les difficultés qu'offrent les poètes arabes pour les historiens : « It will probably be long before the dīwāns of the Arabic poets are fully utilized by compilers of moslem history ».

Vers 30-47. Allusion à une campagne d'hiver, à la prise et à l'incendie, par Abū-Sa'īd, des forteresses de Ḏū'l Kilā' et Akšūtā' (1) et à des opérations contre les troupes de la frontière byzantine (vers 47, usūd al ḍawāhī, les lions de la frontière).

2° A. p. 97-100 ;B. 107-111.

Vers 44-45. Brève allusion à des expéditions d'Abū-Sa'īd contre les Grecs.

3° A. p. 129-133 ; B. p. 145-149.

Vers 11 et suiv. Allusion à la marche de la cavalerie d'Abū Sa'īd en Asie Mineure : (ses chevaux semblaient des faucons dont les nids eussent été à Dorylée, vers 11) ; à la fuite des Byzantins (vers 16). Deux toponymes sont nommés au vers 21 ; al Ḥamma al Bayḍā' (la source thermale blanche), et al Qufl (le Cadenas) qui d'après Bakrī, est une forteresse.

Vers 24 et suiv. Allusion à Manuel ; il n'a pas été atteint par les épées et les lances et il n'a pas fui, car il est resté dans un lieu sûr, ce qui, dit le poète, équivaut à une fuite. De là, il a assisté de loin aux combats qui faisaient rage, et après la déroute, il n'a pu accueillir les débris de son armée que par des sanglots.

Il est difficile de situer chronologiquement cet événement, s'il est réel et s'il n'y a aucune exagération du poète. En tout cas, il ne semble pas qu'il puisse être question de la défaite d'Anzen en 838, où Manuel fut blessé et s'enfuit.

Vers 44-55. Abū-Sa'īd est resté longtemps et tranquillement en territoire byzantin, comme si c'eût été sa propre résidence.

4° A. p. 191-195 ; B. p. 215 et suiv.

Vers 13 et suiv. Le poète décrit la marche victorieuse d'Abū Sa'īd à travers les provinces byzantines, lançant sa cavalerie contre le roc de l'empire. Après avoir foulé la région frontière (al ḍawāḥī) et pénétré successivement dans les trois thèmes de Cappadoce, des Anatoliques et des Bucellaires (al Faidūq, lire al Qabbadūq ; al Bāṭulūq, l. al Nāṭulūq ; al Buqullār), il s'est avancé hardiment, traînant une longue poussière après lui jusqu'au thème de l'Opsikion

(1) Ḏū'l Kilā' est Kyzistra en Cappadoce = Zengibar Kalesi ou Qara Hisar. Voir DE JERPHANION, *Les Églises rupestres de Cappadoce*, p. 37-38. Akšūtā' est probablement voisin de Ḏū'l Kilā', bien que YĀQŪT, I 343, pense qu'il est en Arménie. L'association Ḏū'l Kilā'-Akšūṯā' désigne peut-être le groupe des deux localités, Qara Hisar et Zengibar Qalesi.

(al Ubrīq). Il a semé la panique, la mort et l'incendie à Dorylée. D'après le vers 26 on pourrait croire qu'il s'est avancé jusqu'au Bosphore ou aux Dardanelles (alkhalīǧ).

Vers 29 et suiv. Allusion à une bataille qui a fait trembler « la ville de Constantin » et « le Marché (var. le Mur) de Farūq » (1).

Vers 35 et suiv. Allusion aux nombreux prisonniers grecs.

Vers 43. Allusion à la vente de ces prisonniers. Abū-Saʿīd s'est montré humain et n'a pas séparé les enfants de leurs parents.

Vers 47 et suiv. Allusion à la bataille de la rivière ʿAqarqas. Ce combat, qui est mentionné trois fois par Abū Tammām et deux fois par Buḥturī, semble avoir été important. On verra plus loin que Buḥturī y a assisté (2).

« A la rivière ʿAqarqas, tu as soutenu jusqu'au bout, pour aller à la bataille, une marche rapide et vigoureuse.

» La religion avait lancé son appel et l'islām t'avait demandé secours contre le danger, comme un homme qui se noie.

» Le jour de Bakr ibn Wā'il à Qiḍāt (3) est bien au dessous du jour de l'impie Khurramite (al muḥammir al zindīq).

» En ce jour-là (Qiḍāt) on n'a coupé que les mèches des cheveux ; en ce jour-ci (jour du Khurramite), chez les Byzantins, on a coupé les gorges ».

La bataille du Wādī ʿAqarqas semble donc, d'après ces vers être désignée aussi sous le nom de « jour du Khurramite » et avoir été livrée en Asie Mineure, comme le dit d'ailleurs Yāqūt. Le Khurramite en question, que l'on voit ainsi chez les Byzantins, ne peut être que Naṣr ou Naṣīr, alias Théophobe, lieutenant de Bābek, passé aux Byzantins en 218-833 à la suite de la défaite des Khurramites dans le Ǧibāl (voir Ṭabarī et Michel le Syrien). On sait qu'en 838, lors de l'expédition d'Amorium, à la bataille d'Anzen il sauva l'empereur Théophile de la mort. Il fut massacré avec ses Khurramites en 839 ou 840, lors de l'affaire mentionnée par

(1) « La ville de Constantin » est également dans Buḥturī, p. 719, vers 3 a f. dans une pièce consacrée à Abū-Saʿīd : « Ses entreprises ont enveloppé de tous côtés la ville de Constantin ». Il s'agit vraisemblablement de Constantinople. Mais il y a aussi une ville de Constantin, qui n'est pas Constantinople (Ṭabarī, sous 88, ville prise par Maslama). D'après Yāqūt, Farūq est un surnom de Constantinople.

(2) Cf. Yāqūt, III 697 et voir plus bas.

(3) Célèbre bataille antéislamique, Yāqūt, IV, 128, Agnānī, IV, 142 (ord. Qidda). Sur Muḥammir, voir Gloss. Tab.

Michel le Syrien, quand Abū-Saʿīd et ses troupes vinrent au secours de Bešīr, lieutenant d'Abū-Saʿīd, battu par Naṣr-Théophobe qui lui avait repris ses prisonniers (1).

C'est sans doute cette dernière bataille qui est celle du Wādī ʿAqarqas. Les vers d'Abū-Tammām expriment exactement la situation décrite par Michel le Syrien. L'islām, en danger à la suite de la défaite de Bešīr fut sauvé par la marche d'Abū-Saʿīd. Ce fut le jour des gorges coupées, car, comme nous le dit Michel, les Khurramites, après la mort de leur chef, furent massacrés jusqu'au dernier et leurs têtes coupées, apportées à Mopsueste-Maṣṣīṣa, furent salées pour être envoyées au Calife. La présence de Buḥturī à cette bataille (voir plus bas), exclut une date antérieure à 839 ou 840. Buḥturī, Syrien de Manbiğ, n'a probablement pas connu Abū-Saʿīd avant que celui-ci vînt comme gouverneur en Syrie,où le jeune poète (âgé de 20 ans en 840) dut aller lui offrir l'hommage de ses vers.

Vers 57-58. Allusion au Sangarios (Ṣāgirā a été humiliée : voir Ibn-Khurdāḏbeh 101) et à Qurra (femmes faites prisonnières à Qurra). Un autre toponyme, Awqaḏā, est aussi mentionné.

Bien que cela puisse être une allusion à des faits antérieurs (Ṣāgirā est la rivière d'Amorium, dit Ibn-Khurdāḏbeh), il est probable que toute cette pièce doit être consacrée aux expéditions d'Abū-Saʿīd en 839-840.

5° A. p. 261-264 ; B. p. 294-298.

Cette pièce est consacrée entièrement aux campagnes d'Abū-Saʿīd contre Naṣr et les Khurramites en 839-840.

D'abord le poète y présente la bataille d'ʿAqarqas comme la suite logique de la bataille de 218-833, qui força les Khurramites survivants à passer en territoire byzantin.

Vers 18-19. « Tu as mutilé le nez de l'erreur par une bataille dans la sombre nuit de laquelle tu as anéanti (takharramta) les Khurramites (man takharrama) (2).

Si le nez a été mutilé à ʿAqarqas, auparavant les oreilles avaient été percées à Mīmād. »

Vers 21. « Tu as coupé les doigts de l'infidélité à Mīmād et tu as continué en coupant aux Byzantins la main et le poignet ».

(1) Sur Naṣr-Théophobe voir surtout l'article pénétrant de H. Grégoire, *Manuel Théophobe*, dans *Byzantion*, IX 1934, p. 183-204.

(2) Jeux de mots : takharrama signifie anéantir, avoir les oreilles coupées et « devenir Khurramite. »

Mīmād doit être la bataille de 218-833. Celle-ci est en effet célébrée par Abū-Tammām dans une pièce adressée à Isḥāq ibn Muṣ'ab-al-Ṭāhirī, qui commandait en chef (1). Dans le préambule de cette pièce (A. p. 285 et suiv. ; B. p. 321 et suiv.), il est dit que les Khurramites furent surpris et massacrés, et que 60.000 oreilles furent envoyées à Mu'taṣim. Bien qu'à cet endroit Abū-Tammām n'indique pas le nom de Mīmād et ne parle pas d'Abū Sa'īd, le détail des oreilles laisse penser qu'il s'agit du même événement (2).

Puis, après avoir rappelé la prise de Baḏḏ, la citadelle de Bābek (vers 22 et suiv.), le poète parle longuement d'une bataille où Abū-Sa'īd a joué le rôle du sauveur, apportant au moment opportun et comme poussé par une véritable inspiration divine, le secours de ses armes. Le passage semble pouvoir s'appliquer à la situation de Bešīr secouru par Abū Sa'īd dans son engagement avec Naṣr-Théophobe. D'ailleurs le poète, après cela, nous dit: Vers 44 et 45 : « Si le fleuve Halys est chrétien, ils ont trouvé le Wādī 'Aqarqas musulman.

Là, par les épées et les lances, ils ont été endormis, un samedi, d'un profond sommeil, dans lequel ils resteront plongés jusqu'au jour de la résurrection. »

La bataille eut lieu dans le thème des Bucellaires, dont la terre fut copieusement arrosée du sang des Khurramites :

Vers 48-49. « Et il n'est pas resté sur le territoire des Bucellaires un oiseau ou une bête féroce qui ne fît un festin.

» Ce jour-là, on ne pouvait remuer de terre ou de pierre sans trouver du sang au-dessous ».

IV. Pièce adressée à Khālid-ibn-Yazīd-ibn-Mazyad-al-Šaïbānī.

Ce personnage, moins connu que son père Yāzīd, fut gouverneur de Mossoul et du Dīyār Rabī'a pour Ma'mūn. Il mourut à l'époque de Wāṯiq en 230-845, en Arménie où il avait été envoyé avec une armée. Chez les historiens, il ne joue aucun rôle dans la guerre byzantine.

A. p. 33-36 ; B. p. 30-34.

Vers 32 et suiv. Longue description de la fuite de l'empereur

(1) Préfet de police de Bagdad sous les quatre califes Ma'mūn, Mu'taṣim, Wāṯiq et Mutawakkil. Sur la bataille, voir Ṭabarī, III, 1125.

(2) Dans une autre pièce consacrée au même Isḥāq ben Ibrāhīm (A. 271 et suiv. B. 305 et suiv.), on trouve ce vers (32) : « Tu leur as livré un matin, à l'Orient, une bataille dont la foudre a traversé les montagnes byzantines ». Il s'agit probablement du retentissement qu'eut la bataille de 833 à Byzance.

Théophile devant les troupes de Khālīd. Tout le pays grec est dans la terreur (1).

Vers 36. Théophile envoie vainement une lettre à Khālīd.

Il est difficile de savoir à quel événement il est fait allusion. La mention d'une fuite sans combat de Théophile fait penser à l'affaire de Lu'lu'a en 217-832 à l'époque de Ma'mūn (?)

BUḤTURĪ (2).

I. Pièce adressée à Mutawakkil où il mentionne un rachat de prisonniers et une ambassade byzantine venue à cette occasion (p. 23-24).

Vers 19-29. Buḥturī décrit la terreur et l'admiraion des envoyés byzantins à la cour du calife dans des termes qu' reprendra plus tard Mutanabbī. Aucun détail ne permet de dire s'il s'agit de l'échange de 855 ou de celui de 860.

II. Pièces adressées à Abū Saʿīd.

1° p. 245-248.

Vers 40. Abū-Saʿīd (comme le légendaire Baṭṭāl), joue chez les Grecs le rôle d'un croquemitaine. Son nom redouté sert à faire taire les enfants.

Vers 41 et suiv. Les deux troupes de cavaliers d'Abū Saʿīd venant de Tarse et de Qālīqalā (Erzerūm) se sont réunies à Ardandūn (3). Elles ont parcouru le thème des Bucellaires et ont chassé les ennemis humiliés des bords du Sangarios (Sāgirī, variante de Sāgirā, voir plus haut dans Abū-Tammām II, 4°).

Vers 47. Allusion à la bataille d'ʿAqarqas, où Abū-Saʿīd a secouru les Musulmans et a été vainqueur.

Vers 53-54. « Son intention, demain, est de couper les têtes dans les villages d'al ʿĀzarūn et al Māzarūn.

» Et, sur ma vie, l'eau de Zemzem (puits de la Mekke) n'est pas plus douce, pour lui, que le sang à Zārimmīn. »

(1) Trois toponymes d'Asie Mineure sont mentionnés : Ṣāgira al Quṣwā (= l'extrême ; l'extrême Sangarios ?) ; Ṭimmīn et Qaranṭā'ūs.

(2) Ed. Beyrouth, 1911

(3) Rhodandos ? Cf. H. Grégoire, *Bulletin de Correspond. hellénique*, XXXIII, 118 et suiv.

Vers 56. « Il ne se relâchera pas dans l'obéissance à Dieu, avant que l'islām soit tranquille dans Ṭimmīn » (Sur Ṭimīn cf. p. 399).

2° p. 257-259.

Vers 34-35. Allusion à une incursion contre Ḏū'l Kilāʿ (cf. Abū Tammām, II, 1°).

3° p. 708-712.

Vers 9. Souvenir d'une longue nuit passée à Ṭummīn (Ṭimmīn ?).

Vers 10 et suiv. Description du départ du poète pour l'expédition byzantine, en compagnie d'Abū Saʿīd et de son fils Yūsuf, qui vont attaquer les défenseurs de la région frontière byzantine (ḥumāt al ḍawāḥī).

Vers 12 : « (Nous sommes partis) pour rendre visite, mais sans amour, à Théodora et à son fils, (Théodora) dont s'était détourné Théophile fils de Michel » ([1]).

Théodora devait donc être régente à ce moment et il s'agit d'une expédition postérieure à 842.

Vers 17-18. Allusion à des expéditions contre les Byzantins faites deux années de suite.

Vers 41 et suiv. Allusion à Manuel. « Au jour de Manuel, qui, de ses ongles, avait touché la bonne voie (l'islām) ou avait formé le dessein de l'atteindre.

Tu as écarté de l'islām un malheur, qui, s'il l'avait frappé, n'aurait cessé de l'affaiblir.

Si on a mis cet exploit en arrière de tes (autres) exploits, il vient avant les « journées » des anciens.

Avec 80 hommes tu as rencontré 1000 ennemis, mais tu les as si bien enhardis que tu as repoussé des armées nombreuses. »

4° p. 712-715.

Vers 26 et suiv. Allusion à une expédition d'Abū Saʿīd qui remplit de terreur l'Impératrice (rabbat al Rūm), si bien qu'elle lui envoya un mesager le soir même. Les poitrails des chevaux étaient déjà sur le bord de la mer et ne furent arrêtés que par le Bosphore.

Cette expédition se place naturellement entre 842, date de la régence de Théodora et 850, date de la mort d'Abū Saʿīd.

(1) Le texte porte Qaḏūra pour Taḏūra (Théodora) et Naufal pour Tautil (Théophile).

Vers 34 et suiv. Allusion à un massacre des Byzantins sur le Ǧaiḥān (Pyrame).

Vers 37 et suiv. Allusion à une expédition d'hiver contre Kharšana. « Lorsque Kharšana la haute te montra une tête blanche de neige — l'hiver ne t'en détourna pas, car dans ta poitrine le feu de la haine arrêtait l'hiver ».

Ṭabarī en 845, après l'échange de Wāṯīq, note une campagne d'hiver et signale que de nombreux soldats furent noyés dans le fleuve Badandūn. S'agit-il de la même expédition?

A Kharšana, il semble d'autre part qu'il y eut un siège où l'on se défendit avec acharnement. « Lorsque, dit le vers 39, tu tuais les pères, les fils te faisaient voir, par les créneaux des tours, les pointes des lances ».

Vers 45. Allusion à une incursion rapide à Ancyre et à un retour plus lent avec des prisonniers. La ville n'est pas nommée, mais il est question du tombeau d'Imru'lqays que la légende arabe place près d'Ancyre (mais on le place aussi, il est vrai, près de Césarée) (1).

5° p. 744-748.

Vers 41 et suiv. Consacrés aux exploits d'Abū-Sa'īd dans la guerre byzantine, ces vers ne contiennent toutefois aucune allusion précise. Mais dans les vers 52 et suiv., il est question de Manuel, et il semble bien que le poète y rappelle sa fuite à la bataille d'Anzen en 838 :

« Il a excité contre Manuel les pointes des lances ; celui-ci s'est échappé, sauvé par une jument de race au poil ras.

Si Manuel s'était quelque peu attardé devant ces lances (c.-à-d. s'il n'avait pas fui) elles se seraient retirées de son corps abreuvées de son sang.

» Mais si le destin l'a préservé jusqu'à son terme, tu as détruit entièrement ses troupes.

» Tu l'as privé de ses partisans et tu l'as laissé, attendant la mort matin et soir.

» Si bien que s'il avait bu du fer, il l'aurait fait fondre par la chaleur (litt. la flamme) des profonds soupirs de sa poitrine. »

III. Pièces adressées à Yūsuf, fils de Muḥammad Abū Sa'īd.

(1) F. Taeschner, *Al' Umarī's Bericht über Anatolien*, Leipzig, 1929, p. 11 ; Qalqašandī, Ṣubḥ al A'šā, XIV, 153 ; cf. Yāqūt, I, 391 et III, 678.

Le fils d'Abū-Sa'īd n'est connu dans l'histoire que comme successeur de son père au gouvernement de l'Adarbaiǧān et de l'Arménie. Mais avant la mort de celui-ci (236 = 850-851) il dut faire plusieurs expéditions contre les Byzantins avec son père ou pour son compte.

Yūsuf mourut en 237 = 851-852 lors du grand soulèvement de l'Arménie.

1° quelques allusions imprécises se trouvent dans les pièces suivantes : p. 248-249, vers 6 et suiv. ; p. 262-264, vers 14 et suiv. (mention de Anatoliques, Cappadoce ; il est resté un mois dans l'Opsikion), vers 26 et suiv. (vers 29, mention de Qurra).

2° p. 458-460, vers 40, le poète rappelle à Yūsuf qu'il a assisté avec lui au combat d''Aqarqas.

3° p. 727-730.

Le troisième vers, à partir de la fin, fait allusion à un succès byzantin à Mar'aš, qui fut suivi d'une revanche de Yūsuf. Il s'agit vraisemblablement des événements racontés par Michel le Syrien, III 102, sous 1152-840 : les Byzantins, après avoir vaincu Abū-Sa'īd, s'emparèrent de Ḥadaṯ, Mar'aš et du pays de Mélitène.

4° p. 675-679.

Vers 27 et suiv. Allusion à une expédition partie de Tarse, passant par Ǧauzāt et Safṣāf (Pyles Ciliciennes), par Kharšana, Māwa, Qaḏāḏiba et al-Khaṣiyy (Ḥaṣīn?). Théodora (rabbat mulkihim, vers 36) lui demande en vain la paix.

Cette expédition est donc postérieure à 842 (régence de Théodora), mais on ne peut la situer plus exactement, car on ne sait combien de temps Abū Sa'īd et son fils restèrent aux frontières syro-mésopotamiennes.

IV. Pièce adressée à al Ḥaiṯam-al-Ganawī, qui n'est signalé dans Ṭabarī qu'à propos de la guerre contre Bābek.

P. 124-126. Vers 15. « Il a fait visiter la terre byzantine aux lames de ses sabres, si bien qu'il a fait rester luers rois dans al Muqsim. »

La note de l'éditeur donne ce dernier mot comme un nom de lieu.

V. On trouve, p. 398 et suiv., une longue pièce où Buḥturī fait l'éloge de Aḥmad-ibn-Dīnār-ibn-'Abd-Allāh et décrit le vaisseau

qu'il montait comme amiral pendant une expédition maritime contre les Byzantins (1).

Le personnage en question est peu connu. Il est probablement le fils de Dīnār-ibn-ʿAbd-Allāh, ancien affranchi d'Hārūn-al-Rašīd, qui joua un rôle militaire et politique sous Ma'mūn et qui, d'après Abū'l-Maḥāsin, I 665, fut quelque temps gouverneur de Damas en 225-840. A une époque indéterminée, Aḥmad exerça des fonctions importantes, mais non précisées (gouvernement en Syrie?) qu'avait précédemment exercées son père. C'est ce qui ressort d'une lettre adressée à lui par Muḥammad-ibn-Mukarram (2). Est-ce au cours de ces fonctions qu'il eut le commandement de la flotte? Aucun historien arabe ne signale d'expédition maritime conduite par Aḥmad-ibn-Dīnār. Peut-être faut-il identifier celle dont parle Buḥturī avec celle que signalent les historiens byzantins et dont le chef est un nommé Apodeinar (déformation de Ibnu-Dīnār). Vasiliev en a fixé la date à 842. Les historiens byzantins disent que cette expédition dirigée contre Constantinople se termina par un désastre dû à la tempête. Ils ne mentionnent pas de bataille navale, au contraire de Buḥturi qui nous montre les marins d'Aḥmad ibn Dīnār lançant le feu grégeois sur « les hommes à barbe rousse », remportant une éclatante victoire et forçant à fuir « le fils de César ».

VI. Il convient encore de signaler que Buḥturī connaît un des principaux généraux arabes de la guerre byzantine, ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī. Ce dernier d'ailleurs avait une cour de poètes (voir Ibn-ʿAbd-Rabbihi, *Al ʿIqd al Farīd*, Caire, 1331 = 1913, I, p. 138). Mais Buḥturī le déteste. Voir notamment la pièce p. 98, vers 2, et la pièce p. 186, où il le compare à un bœuf gras bon pour la boucherie et l'accuse d'avoir volé les parts de butin des Musulmans, et de n'avoir pas été présent au jour du combat contre les Infidèles. Aussi les nombreuses expéditions d''Alī n'ont elles trouvé aucun écho dans les vers de Buḥturī.

(1) Plusieurs vers en sont cités et commentés dans Moḥammed Kurd Alī, *Khiṭaṭ al Šām*, V 37-39.

(2) Voir cette lettre dans Aḥmed Rifaʿī, *ʿAṣr al Ma'mūn*, Caire, 1927, I 197.

Les quelques renseignements que l'on peut tirer des poésies d'Abū-Tammām et Buḥturī, les principaux poètes arabes de l'époque qui nous occupe, sont donc assez maigres et assez imprécis. Toutefois, ils confirment curieusement les récits des historiens byzantins et syriens, pour les luttes d'Abū-Saʿīd contre Naṣr-Théophobe, pour la fuite de Manuel à Anzen, et pour l'expédition maritime d'Apodeinar. Ils nous montrent aussi combien les historiens arabes sont déficients pour un certain nombre de faits et de détails, et l'impression que l'on retire de leur lecture ardue est que nous ignorons encore beaucoup de choses de la guerre byzantino-arabe au ɪxᵉ siècle.

Addendum. La bataille du Wādī ʿAqarqas. Je dois à M. Ernest Honigmann l'identification de ce nom géographique. Constantin Porphyrogénète nous dit que (vers 895) on détacha du thème des Bucellaires, pour les joindre au thème de Cappadoce, quatre *τοποτηρησίαι* dont *'Ακαρκοῦς*. Pas plus que les trois autres, la *τοποτηρησία* d'*'Ακαρκοῦς* ne se laisse localiser avec certitude. Mais il est certain qu'elle se trouvait entre le lac Tatta et le fleuve Halys. Le poète arabe indique qu'Aqarqas (comme *'Ακαρκοῦς* chez le Porphyrogénète) est dans le thème des Bucellaires : et cela rend l'identification certaine. Cf. Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, cap. 50 (p. 225) Bonn.

II

LES AMBASSADES DE 831 A 853 (1).

par M. Marius Canard

C'est un problème à résoudre, car d'après les historiens arabes il y aurait eu cinq ambassades en ce court laps de temps, ce qui paraît un peu exagéré.

1°) 216 = 18 fév. 831 - 6 fév. 832.

a) L'expédition de 831 fut entreprise, *dit-on*, parce que l'empereur avait envoyé au calife une lettre où il se nommait le premier. Le calife refusa de la lire et partit en guerre (Ṭabarī).

b) Arrivé à Aḏana, Ma'mūn trouva des ambassadeurs de l'empereurs venus lui offrir 500 prisonniers (Ṭabarī et le *Kitāb al ʿUyūn*).

Sur le point *a*) on peut être sceptique, puisque Ṭabarī indique lui-même une autre cause (pillage de Tarse et Maṣṣīṣa) de l'entrée en guerre de Ma'mūn. (Il l'introduit aussi d'ailleurs par « on dit ».)

Sur le point *b*), on peut être également sceptique. L'offre de 500 prisonniers ne se comprendrait qu'au cas où le point *a*) serait la véritable cause de la reprise de la guerre. L'empereur déçu dans sa première tentative (la lettre) essaie d'amadouer le calife par l'offre de 500 prisonniers.

De toute façon ces faits sont antérieurs à juillet 831.

2°) 216.

Postérieurement à la victoire d'ʿAbbās sur Théophile et antérieurement au départ du calife pour Kaisūm, c.-à-d. avant la fin de septembre 831, Yaʿqūbī seul mentionne *a*) une lettre de Théophile à Ma'mūn que celui-ci refuse de lire (cf. 1° *a*.), puis une deuxième lettre proposant une trêve, etc. L'ambassade est conduite par l'évêque *ministre* (ṣāḥib) de Théophile.

Cette ambassade est sans doute véridique et ne fait pas double emploi avec la précédente. C'est plutôt le contraire.

3°) et 4°) 217 = 7 fév. 832 - 26 janv. 833.

(1) Voir plus haut, p. 118-119.

3°) *a*) Le *Kitab al ʿUyūn* mentionne une lettre de Théophile où celui-ci demande un accord et se nomme le premier. Après quoi Ma'mūn part pour l'expédition de Lu'lu'a.

4°) *b*) Ṭabarī, sans date précise, mentionne une ambassade, donne le texte de la lettre où l'empereur demande une trêve et la réponse hautaine du calife. L'ambassadeur est al-Faṣl, vizir de Théophile. Ibn-Ṭaïfūr la donne également avec le même texte que Ṭabarī, dont Ibn-Ṭaïfūr doit être la source, mais sans indication d'année.

On ne peut pas inférer du texte de Ṭabarī que cette ambassade eut lieu après la prise de Lu'lu'a sous prétexte qu'elle est mentionnée entre cette prise et le départ du calife pour Salagūs. — Ibn-Ṭaïfūr la donne à la fin d'un passage sur le séjour du calife à Damas et non dans le chapitre sur la guerre byzantine. On pourrait donc croire qu'elle est arrivée à Damas, par conséquent, soit entre octobre 831 et le 24 janvier 832 (date du départ de Ma'mūn pour l'Égypte), ce qui nous reporterait à l'année 216, soit entre le 25 avril 832 et le départ de Ma'mūn pour la frontière en 217.

J'inclinerais pour cette dernière date, bien que Yaʿqūbī nous dise que Ma'mūn resta alors quelques jours seulement à Damas. Le texte même de la lettre de l'empereur et de la réponse du calife semblerait indiquer qu'elles ont été écrites dans l'intervalle de deux campagnes, probablement au début d'une année chrétienne avant la campagne d'été. Ce serait donc avant l'épisode de Lu'lu'a.,

En ce cas, le n° 3 et le n° 4 ne feraient qu'un.

Sinon, il faut les distinguer.

Si l'ambassade en question n'est pas arrivée à Damas, elle a pu arriver à Adana, où le calife dut séjourner longtemps : il y était encore le 19 juin 832 (16 ǧumādā I 217) où il faisait décapiter ʿAlī ibn-Hišām, gouverneur du Ǧibāl.

5°) 238 = 27 janvier 833 - 15 janvier 834.

Cette année-là, immédiatement avant l'entrée de Ma'mūn en territoire grec, c'est-à-dire en juillet (d'après Ṭaïfūr, il part à la fin de ǧumādā II, commençant le 24 juin), Yaʿqūbī et Masʿūdī mentionnent une nouvelle ambassade de l'empereur à Ma'mūn. C'est sans doute à celle-là aussi que fait allusion Ibn-Miskawaïh, mais sous 217. (La mention de Tyane montre bien que cet auteur s'est trompé d'un an.)

Je crois, contrairement à Vasiliev, que là Yaʿqūbī et Masʿūdī par-

lent bien des mêmes événements et qu'il ne s'agit pas de la même ambassade que celle que mentionne Ṭabarī, sous l'année précédente. Même si l'ambassade dont parle Ṭabarī en 217 a eu lieu à la fin de l'année 832, il y a un trop grand intervalle de temps entre les deux pour qu'elles aient pu être confondues.

On obtient donc un total de cinq ambassades entre 831 et 833. Si l'on élimine celle du début de 831 et si l'on ne fait qu'une des deux qui sont mentionnées en 217, il en reste trois : 1°) une à la fin de 831 ; 2°) une en 832 ; 3°) une en 833.

III

LE PROBLÈME DE MARǦ-AL-USQUF (1).

par Marius Canard.

Je reste persuadé qu'il est difficile d'établir un rapport linguistique entre Marǧ-al-Usquf et Malakopeia, et encore plus de conclure à une déformation par étymologie populaire. Le nom arabe me semble devoir, en tout état de cause, être rattaché au souvenir de l'évêque de Nazianze.

Pour localiser Marǧ-al-Usquf, à défaut d'autres données,on est bien forcé de partir de celles que fournissent les géographes arabes, à savoir que Marǧ-al-Usquf est sur la route des Pyles Ciliciennes à Dorylée, immédiatement après Balīsa-Valisa (Ibn-Khurdadbeh) et à 9 milles (environ 17 km.) de Balīsa (Idrīsī). On ne peut alors penser à Nazianze-Nenizi ou à Malakopeia-Mélégob qu'en admettant une erreur ou une lacune chez les géographes arabes, par ex., 19 milles ou 29 milles.

La question de l'Halys est aussi très obscure. Ma conviction intime est que le camp de l'empereur ne pouvait pas être derrière l'Halys et qu'il n'attendait pas l'armée du calife, pour la surprendre, au passage de ce fleuve. Il n'a jamais été dans les intentions de Muʿtaṣim, pour se rendre des Maṭāmir à Ancyre, de passer dans la boucle de l'Halys, puisque la route directe suit la rive occidentale du fleuve (2). L'empereur devait, à mon avis, être campé derrière l'Hylas, et c'est au passage d'un gué de l'Hylas qu'il avait l'intention de surprendre l'armée de Muʿtaṣim. — Je crois à la possibilité d'une confusion graphique Hylas - Halys - Lāmis.

D'autre part, lorsque l'empereur part à la rencontre d'Afšīn, il laisse un corps devant l'armée de Muʿtaṣim. Ce corps se disperse, comme Ṭabarī le dit ensuite, et c'est ce qui explique que des soldats de ce corps peuvent être pris par ʿAmr-al-Farġānī dans les montagnes de Qurra-Durra. (Pour moi Durra est Nora-Halvadere et non Doara.) Ces soldats semblent être arrivés assez rapidement, ce qui leur aurait été difficile si le camp de l'empereur avait été à 4 parasanges derrière l'Halys, c'est-à-dire à plus de 100 km. à vol d'oiseau de la région de Qurra.

(1) Cf. p. 149 et suivantes.

(2) Cf. p. 152, n. 1.

IV

MANUEL ET THÉOPHOBE

ET L'AMBASSADE DE JEAN LE GRAMMAIRIEN

CHEZ LES ARABES.

par HENRI GRÉGOIRE

Au lieu de la longue note (*Priloženie II*) de l'édition russe, nous pouvons nous borner à résumer ici les résultats de nos études parues dans *Byzantion* [1], résultats qui ont d'ailleurs été utilisés dans le corps de la traduction française et dans les notes.

Déjà E. W. BROOKS (*Byz. Zeitschr.*, X, 1901, p. 298-98), avait parfaitement remarqué les erreurs de la chronologie de VASILIEV, qui datait de 830 la fuite de Manuel chez les Arabes. Ya'qūbī dit que Manuel s'enfuit d'Ankyra en 830 ; nous avons vu plus haut que cette phrase se rapporte au *retour* de Manuel en terre grecque, et non à sa fuite. *Ankyra* est une faute non pour *Koron*, comme l'a cru VASILIEV, mais pour *Geron* près Ḥadaṯ [2]. La phrase de Y'aqūbī et le témoignage d'Ibn-Ṭaïfūr confirment le récit de Génésius (p. 72-73). Dans ces conditions, il faut absolument suivre, en ce qui concerne la fuite de Manuel chez les Arabes, l'une des versions mentionnées par le Continuateur de Théophane, qui le fait s'enfuir sous Michel II (donc avant 829) [3]. Nous avons sur Manuel des renseignements assez précis, qui lui font jouer un rôle sous Michel Ier Rangabé et sous Léon V l'Arménien [4]. On peut soupçonner ces renseignements d'être « romancés », parce qu'on y retrouve la même

(1) Voyez nos articles parus dans *Byzantion* VIII (1933), p. 520 sqq. et IX (1934), p. 183-204.

(2) Cf. plus haut, p. 99, note 3, et *Byzantion*, IX (1934), p. 198, note 1.

(3) THEOPH. CONT., p. 120-121.

(4) THEOPH. CONT. p. 18. Procopia et Manuel conseillent à Michel Rangabé de résister, mais le pacifique Michel préfère l'abdication : *Ἀλλὰ καὶ αὐτῆς ἀποδεχομένης τοῦτο τῆς γαμετῆς Προκοπίας καὶ Μανουήλ τινος τῶν ἐξ Ἀμαληκιτῶν πρωτοστράτορος τηνικαῦτα τυγχάνοντος, οὐκ ἔφη χρήζειν τὴν βασιλείαν αἵμασι καταρρεομένην ἀδελφικοῖς.*

main qui s'est efforcée, chaque fois qu'apparaît Manuel, de le caractériser comme orthodoxe et loyal. Comme nous l'avons démontré c'est l'œuvre d'un hagiographe du « couvent de Manuel ». Manuel avait occupé un poste de confiance sous l'usurpateur iconoclaste Léon l'Arménien (1). Les moines du couvent de Manuel, qui possédaient les restes de ce héros, ne pouvaient laisser dire que leur fondateur avait servi deux empereurs iconoclastes sans même souffrir pour l'orthodoxie, et que sa principale aventure avait été un séjour auprès du calife, où il avait commandé les armées des Infidèles. On récrivit donc toute son histoire. D'une part, on « expliqua » sa pire défaillance, la fuite chez les Arabes, comme le résultat de la persécution de l'ingrat et injuste Théophile. Ceci amena l'hagiographe à antidater — *avant la fuite* à Bagdad — la bataille où il aurait sauvé Théophile, qui l'aurait payé d'ingratitude (2). Nous avons vu que le récit de cette prétendue bataille est faux, fabriqué avec un récit authentique de la bataille de 838. D'autre part, la réputation militaire de Manuel, domestique des scholes en 838, n'était pas à l'abri de tout soupçon. D'après une version rapportée par les Grecs et par les Arabes, il aurait pris la fuite, abandonnant l'empereur (3). Et le véritable sauveur de Théophile aurait été, non Manuel, mais le transfuge persan ou perso-arménien, Théophobe-Naṣr. La légende de Manuel, dont nous trouvons un premier état chez le Logothète, a réhabilité sur ce point Manuel en lui attribuant les honneurs de la journée ; cet exploit lui-même, fort douteux, a été placé avant sa fuite, datée du règne de Théophile ! Enfin, pour sauver son orthodoxie, on a imaginé que Manuel n'était pas mort de ses blessures en 838, mais qu'il avait été tiré d'une maladie mortelle par des moines studites, lesquels lui avaient fait promettre, s'il guérissait, de rétablir l'orthodoxie (4). L'histoire

(1) Theoph. Cont., p. 24 : *Καὶ Μανουὴλ δὲ τὸν Μιχαὴλ πρωτοστράτορα πατρικίοις ἐγκαταλέξας καὶ στρατηγὸν τιμήσας τῶν Ἀρμενίων οὐκ ἔδει σε, ἔφη πρὸς τὸν κατ' ἐμοῦ ὁπλίζεσθαι πόλεμον σύμβουλον τοῦ βασιλέως καὶ τῆς Προκοπίας γενόμενον. Καὶ ὃς εὖ μάλιστα παρρησιαζόμενος. Ἀλλ' οὐδὲ σὲ ἔδει, ἀντέφησεν, κατὰ τοῦ εὐεργέτου, ἔτι δὲ καὶ συντέκνου χεῖρα ἀνταῖραι. Τότε μὲν οὖν τούτοις κατεσιγάσθη, τὴν τοῦ ἀνδρὸς αἰδεσθεὶς ἀρετήν.*

(2) *Byzantion* IX (1934), p. 199-201.

(3) *Byzantion*, IX (1934), p. 188-191 : *La réplique manuélienne et la réplique théophobienne du récit de la bataille de* 838.

(4) Il semble avoir pris la place d'un autre parent de l'impératrice, Serge le

est suspecte *a priori*, à cause du rôle prêté aux Studites, lesquels, comme on sait, n'ont pris aucune part active au triomphe du culte des saintes images, — brouillés qu'ils étaient avec le patriarche Méthode. Mais, de plus, l'anecdote est un faux patent, forgé avec une autre histoire, celle d'un autre Manuel, guéri, ou plutôt ressuscité par Nicolas Studite. Aucun texte historique, ou même hagiographique, ne donne aucun rôle politique ou autre à Manuel sous Michel et Théodora, à part la source commune de Génésius et du Continuateur de Théophane, qui lui attribue : 1° le principal mérite du rétablissement de l'orthodoxie (1), 2° des démêlés avec Théoctiste, devant lequel il se serait effacé, tout en prédisant sa mort ; 3° une retraite dans son couvent, dont néanmoins il sortait de temps en temps ; 4° comble d'invraisemblance, un sauvetage de Michel III à la seconde bataille « d'Anzen » (860?). Cette seconde bataille d'Anzen est imaginaire. Elle n'est racontée que par Génésius et le Continuateur. Et le faux, ici, est tellement grossier, qu'il ne peut faire aucun doute. Manuel, protostrator de Michel Rangabé en 813, aurait, quarante-sept ans plus tard, protégé Michel III sur le même champ de bataille où il aurait sauvé Théophile en 838, dans les mêmes circonstances, et après un dialogue qu'il aurait eu textuellement avec Théophile dès la « première » bataille d'Anzen ! Une telle falsification de l'histoire ne peut être que le fait d'un hagiographe tardif.

Tel est donc le roman, né vers 935 dans le couvent de Manuel, restauré par Romain Lécapène. La carrière du Manuel historique est limitée par les deux dates de 813 et de 838.



Quant à Théophobe, nous avons montré qu'un autre couvent, *ἡ μονὴ τῆς Θεοφοβίας*, qui prétendait posséder ses reliques, lui avait fabriqué une hagiographie analogue. Le Théophobe historique était un des hommes de Bābek, qui se réfugia en terre d'empire après la première défaite de Bābek (834). Il s'appelait en réalité Naṣr et se convertit au christianisme ; il reçut sans doute au bap-

Nicétiate, magistre et logothète du drome, qui a subi une étrange *damnatio memoriae* (à cause peut-être de sa parenté avec Photius) et dont une Vie de saint et le Synaxaire de Constantinople ont seuls gardé le souvenir.

(1) *Byzantion*, VIII (1933), p. 520 sqq.

tême, de Théophile lui-même, le nom de Théophobe, et on lui confia le commandement d'une légion d'auxiliaires khourramites, transfuges comme lui. Ses hommes et les Byzantins eux-mêmes, pour accroître son prestige, répandirent le bruit qu'il était de souche royale persane. On retrouve dans sa légende le motif éternel de la « naissance clandestine » du prince royal sans le savoir.

Théophobe-Naṣr, comme Manuel, fut à Zapetra, et à la fameuse bataille de 838. Le Continuateur et Génésius ont conservé le souvenir de son rôle historique dans cette dernière affaire ; car c'est bien lui, et non Manuel, qui sauva Théophile : la chose est confirmée par Masʿūdī. C'est lui aussi, et non Manuel, qui eut à se plaindre de « l'injustice de Théophile ». Car ce dernier, à la suite de la défaite, eut des soupçons, probablement justifiés, sur la fidélité des troupes persanes que commandait Naṣr-Théophobe. Il prit des mesures qui mécontentèrent ces troupes : elles se mutinèrent et proclamèrent, en Paphlagonie, Théophobe empereur. Le général persan réussit à apaiser la révolte, et Théophobe, ayant prouvé sa loyauté, continua à servir l'Empire.

Il fut vaincu et tué vers 840 par Bešīr, à la bataille que les Arabes appellent « bataille du Wādī ʿAqarqas ». Sa tête fut coupée et portée au calife...

Mais cette fin, pourtant glorieuse, du vaillant Théophobe, ne pouvait, pas plus que celle de Manuel, satisfaire les moines qui s'étaient constitués les défenseurs de sa réputation. Comme ils prétendaient posséder ses reliques, ils ne se résignèrent pas à admettre sa mort au champ d'honneur. D'ailleurs, ce qui restait de Persans refusait de croire à la mort du « héros immortel ». Profitant du doute et de l'obscurité qui entouraient la disparition de leur « patron », les moines du couvent *τῆς Θεοφοβίας* imaginèrent qu'il avait été tué, non par les Arabes, dans un vallon de l'Anatolie, mais par l'impie Théophile, dans un cachot du palais (1).

L'Ambassade de Jean le Grammairien.

Léon V n'avait point puni Manuel d'avoir été le dernier fidèle partisan du pieux Michel Ier, l'iconophile cher à l'Église. Mais, partisan ensuite de Léon V et peut-être de Thomas, Manuel s'était enfui

(1) Sur tout cela, voyez *Byzantion* IX (1934), p. 192 sqq.

chez les Arabes sous Michel II. Nous savons que Théophile le Juste, à beaucoup d'égards, inaugura son règne par une réaction contre la politique de Michel II. La *Vie de Saint Antoine ὁ Νέος*, nous le montre pansant les plaies qu'avaient laissées en Asie Mineure notamment, une répression trop sévère de la révolte de Thomas. C'est pourquoi il est naturel que, dès son avènement, Théophile cherche à faire revenir Manuel. Si le retour de ce dernier se place en 830, il n'y a aucune raison de refuser créance aux historiens grecs qui font préparer ce retour par l'ambassade de Jean le Grammairien. Or, comme l'a très bien vu Brooks (*loc. cit.*, p. 298), cette ambassade est du début du règne de Théophile, qui « se conformant à un ancien usage » (*παλαιῷ ἔθει ἑπόμενος*), notifia son avènement au calife (*τὰ τῆς αὐτοκρατορίας ποιῆσαι κατάδηλα*). Si Manuel était l'oncle de Théodora, comme on le dit, Théophile avait une raison de plus de lui faire grâce.

V

SUR L'ANNÉE DU RÉTABLISSEMENT DE L'ORTHODOXIE

(texte de VASILIEV).

Longtemps, on a cru que le rétablissement de l'orthodoxie, c'est-à-dire du culte des images, après la tourmente iconoclaste, avait eu lieu le 19 février 842. En présence des résultats de recherches récentes, il est temps d'abandonner cette date arbitraire.

Les chroniqueurs grecs, Georges Hamartolos, Génésius, le Continuateur de Théophane, Cédrénus, Zonaras, ne fixent pas la date du rétablissement de l'Orthodoxie. Mais il suffit de les lire pour se rendre compte que le temps qui s'est écoulé depuis la mort de l'empereur Théophile (20 janvier 842) jusqu'au 19 février de la même année est tout à fait insuffisant pour y placer toutes les mesures préparatoires à ce grand acte, notamment la déposition du patriarche Jean, qui ne consentit pas tout de suite à se retirer ; son remplacement par Méthode, le rappel des orthodoxes, emprisonnés ou bannis sous Théophile, les travaux préliminaires à la convocation du concile où devaient paraître des représentants de toutes les parties de l'empire, la convocation même du synode, enfin, les résolutions de cette assemblée en faveur de l'Orthodoxie... Tout cela n'a pu se faire en un mois (1). De Boor a tout à fait raison de dire que le désir des écrivains byzantins orthodoxes était, en évitant toute précision chronologique, de présenter le triomphe de l'Orthodoxie de la manière la plus rapide et la plus miraculeuse (2).

Il n'est pas superflu d'examiner la fameuse *Oratio Historica in festum Restitutionis Imaginum*, pour nous convaincre une fois de plus de l'impossibilité de la date de février 842. Ce discours a été

(1) Il y a encore la maladie et la guérison de Manuel ; mais nous avons démontré ailleurs que ce récit est purement légendaire.

(2) DE BOOR, *Der Angriff der Rhos auf Byzanz*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, IV (1895), p. 452. Cf. *Acta Sanctorum*, Nov. II, p. 320.

publié jadis par Combefis, plus récemment par Regel. En voici une analyse.

Après la mort de Théophile furent convoqués, par ordre impérial, tous les laïcs et tous les ecclésiastiques bannis, emprisonnés, privés de leurs biens sous le régime antérieur (p. 726). Le patriarche Jean le Grammairien fut déposé (p. 726-727). Méthode fut élu par le suffrage commun de tous les orthodoxes (p. 727). Le récit des faits est ensuite mêlé de prophéties, mais on peut en dégager quelques traits historiques. Un ascète de ce temps-là, Arsace, se rendit auprès de Joannice, qui vivait sur le mont Olympe ; tous deux décidèrent d'aller faire visite à l'ascète Isaïe à Nicomédie auprès duquel ils restèrent trois jours. Isaïe ordonna à Arsace et à Joannice de se rendre à Constantinople, et de convaincre Méthode de rétablir le culte des images. A Constantinople, avec Méthode, avec tous les prélats et les moines, il alla trouver Théodora pour la supplier de rétablir les icones (p. 727-730). Théodora se prononce en faveur de ce rétablissement, mais demande à Méthode, avant tout, d'obtenir de Dieu le pardon de Théophile pour sa persécution (p. 730-731). Méthode, ayant rassemblé les ascètes, les métropolites, les évêques, les prêtres, les diacres, les moines, tout le peuple orthodoxe, petits et grands, pria ardemment la première semaine du jeûne (p. 734) ; Théodora fit de même. Le vendredi, Théodora eut un songe, qui lui promettait le pardon de Théophile (p. 734-735). Après quoi, Théodora ordonna d'assembler *τῇ πρώτῃ κυριακῇ τῶν ἁγίων νηστειῶν* tous les orthodoxes, métropolites, archevêques, higoumènes, clercs et laïcs dans la grande église (p. 738).

Au moment de la liturgie solennelle, le culte des images fut rétabli, et l'on décida d'observer annuellement cette fête le premier dimanche de Grand Carême (p. 738-739).

Et pour tout cela, il n'aurait fallu que trente jours !

Mais nous avons actuellement entre les mains de nouvelles et précieuses données.

D'abord le P. VAN DEN GHEYN a publié, dans les *Acta Sanctorum* (2), une rédaction, inconnue jusqu'alors, de la *Vie de S. Joannice*

(1) *Oratio historica in festum Restitutionis Imaginum*, COMBEFIS, *Historia Haeresis Monothelitarum* dans *Bibliothecae Patrum Novum Auctarium*, t. II, Paris 1648, p. 715-743. D'après les mss. de Londres et de Madrid, ce texte est publié par V. E. REGEL, *Analecta byzantino-russica*, Petropoli 1891, p. 19-39.

(2) *Acta Sanctorum*, Nov. II, Bruxelles 1894, p. 311 sqq.

écrite par le moine Sabas, où, vraisemblablement, Métaphraste a puisé (1).

Dans ce nouveau texte, la date de la mort de Joannice est marquée de la manière la plus précise. Il mourut le 3 ou le 4 novembre, la cinquième année de Michel et de Théodora, la quatrième année après le rétablissement de l'orthodoxie, la 93e année de sa vie, la 52e année depuis son retour, en 6355 de la création du monde, dixième indiction (2).

Le 3-4 novembre de la dixième indiction, « dans les années quarante » : cela donne 846. Ainsi, Joannice mourut le 3-4 novembre 846.

La Vie, connue précédemment, de Joannice dans la rédaction de Métaphraste dit que le patriarche Méthode qui régnait lors du rétablissement de l'Orthodoxie mourut le 14 juin, huit mois après la mort de Joannice (3), c'est-à-dire le 14 juin 847 (4).

Toutes les sources grecques si peu concordantes entre elles au sujet des autres patriarches, donnent unanimement au patriarcat de Méthode quatre années (5).

Aussi, son élection dut être mise en 843 et nullement en 842.

Cette circonstance, à elle seule, démontre que le synode pour le rétablissement de l'Orthodoxie avec le patriarche Méthode n'a pu avoir lieu en 842 (6).

Mais, à notre avis, un seul passage de la *Vie de Joannice* par Sabas a, pour cette question, une importance décisive.

Sabas, racontant comment Joannice prédit à son ami Eustratios la fin prochaine des persécutions de Théophile, continue en ces termes :

(1) Cf. Sym. Metaphr., *Vita Joannicii abbatis*, Migne, *P.G.*, t.116, col.35-92.

(2) *Acta Sanctorum*, Nov. II, p. 433 ; voyez aussi p. 318.

(3) Migne, *P.G.*, t. 116, col. 92, c. 5.

(4) Sur les opinions contradictoires des savants au sujet de la date de la mort de Méthode (846 ou 857), v. *Acta Sanctorum*, Nov. II, p. 318-319.

(5) 4 ans 3 mois : Nicephori *Chron. Synt.* de Boor, p. 120 ; *Menologium Basilianum*, Migne, *P.G.*, t. 117, col. 500. — 4 ans : *Vita S. Ignatii*, Migne, *P.G.*, t. 117, col. 501. Genes. p.99. Cont. Theoph., p. 193, c. 30. Zonar. Dind. vol. IV, p. 14. — 4 ans 2 mois : Niceph. Call., Migne, *P.G.*, t. 147 col. 460. Fr. Fischer, *De Patriarcharum Constantinopolitanorum Catalogis et de Chronologia octo primorum patriarcharum*, Lipsiae 1884, p. 291.

(6) Cf. Ivan Andreev, *Konstantinopolskie Patriarchi*. Sergiev Posad, p. 202-204 : Méthode est monté sur le trône patriarcal au début d'avril 842 et est mort le 14 juin 846. L'auteur ne connaissait pas la *Vie de Joannice* par le moine Sabas.

Ὅπερ καὶ γέγονεν· μετὰ γὰρ ἓξ ἥμισυ ἔτη τῆς δυσσεβείας τοῦ Λεόντος καὶ ὀκτὼ πρὸς ἐννέα μησὶ τοῦ Μιχαὴλ χλιαρότητος, δώδεκά τε καὶ μησὶ τρισὶ τοῦ υἱοῦ Θεοφίλου πρὸς τὴν εὐσέβειαν ἀσεβοῦς στιβαρότητος, καὶ ἐνιαυτὸν ἕνα τῆς τούτου γυναικὸς Θεοδώρας καὶ Μιχαὴλ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ τῶν εὐσεβῶν ἀναθρώξεως. Τῷ δευτέρῳ ἔτει τῆς ἐνθέου καὶ φιλοχρίστου αὐτῶν βασιλείας τὸν ἴδιον κόσμον ὃν ἀποστολικαῖς χερσὶν ἡ ἐκκλησία ἐστόλιστο, τῶν δυσσεβῶν δὲ παλάμαις γεγύμνωτο, χάριτι Χριστοῦ ἀμφιασαμένη, ἀρχιερέα ἔνθεον, τὸν ὑπὸ τοῦ πατρὸς προορωθέντα, Μεθόδιον προσεδέξατο, τοῦ δυσσεβοῦς καὶ βλασφήμου Ἰωάννου καθαιρεθέντος (1), c'est-à-dire :

« (La persécution prit fin) après six ans et demi de l'impiété de Léon, après huit ans et neuf mois de la tiédeur de Michel, après douze ans et trois mois de l'impie rigueur montrée par son fils Théophile à l'égard de l'Orthodoxie, un an après le rappel des fidèles par Théodora sa femme et Michel son fils. La seconde année de leur saint règne agréable au Christ, l'église, ayant recouvré sa parure dont elle avait été revêtue (jadis) par les mains des Apôtres... reçut comme chef le saint prélat Méthode, dont l'avènement avait été prévu par le Père, Jean, l'impie blasphémateur, ayant été déposé. »

Il résulte très clairement de ce passage que l'élection de Méthode et le concile pour le rétablissement de l'Orthodoxie eurent lieu la seconde année du règne de Théodora et de Michel. Le terme *ἀνάθρωξις* indique seulement qu'au cours de la première année, se produisit un allègement du sort des partisans des images, et un changement de la politique religieuse du gouvernement ; il n'est pas question ici de synode.

Si, de la date exacte et sûre de la mort de Méthode — 14 juin 847 — nous soustrayons quatre ans et trois mois, durée de son patriarcat indiquée par Nicéphore et le *Ménologe* de Basile, nous obtiendrons pour son avènement la mi-mars 843.

Pour la date du Rétablissement de l'Orthodoxie, il ne nous reste qu'une date possible : le premier dimanche du Grand Carême, en mars 843 ; c'est vers ce temps-là, vraisemblablement, que fut élu Méthode (2).

(1) *Acta Sanctorum*, Nov. II, p. 372 ; voir aussi p. 320.

(2) Voyez plus en détail à ce sujet, *Acta Sanctorum*, Nov., II p. 318-325. De Boor, *Der Angriff der Rhos auf Byzanz.* dans *Byz. Zeitschr.*, t. IV (1895), p. 449-453. Cf. aussi J. B. Bury, *East. Rom. Emp.*, p. 147 sqq.

VI

LA POLÉMIQUE THÉOLOGIQUE

AUX VIIIe ET IXe SIÈCLES

par Armand Abel

La polémique religieuse s'inscrit en corollaire de la lutte politique entre les Byzantins, représentés ici par les Chalcédoniens, et les Arabes. Chaque accession au pouvoir d'un nouveau calife était, suivant la tradition qui remontait au Prophète, marquée par l'envoi aux souverains limitrophes d'une lettre les invitant à se convertir à l'Islam. A cette lettre, il fallait répondre. De plus, il fallait protéger les populations des Ṯuġûr contre le danger de la conversion, danger que les progrès des Arabes dans tous les domaines rendaient chaque jour plus menaçant. Enfin, dans le territoire même de la Syrie, de l'Egypte aussi, il importait, par des écrits largement diffusés, d'organiser la résistance morale des populations chrétiennes, soumises aux Musulmans, mais non converties, et ramenées par là au rang d'Ahl al Ḏimma. Leur condition comportait en effet un abaissement et des obligations contre lesquels les moines, intéressés matériellement et moralement à le faire, lutteront par une ample quantité d'œuvres. A l'époque de Jean Damascène, sous les grands Ommayyades, et à celle d'Abū Qurra, sous les premiers ʿAbbassides, les populations chalcédoniennes se servent encore, en territoire musulman, de la langue grecque. Les œuvres anti-islamiques de ces deux écrivains, œuvres très violentes, sont écrites en grec, et donc destinées exclusivent aux Chrétiens dont il fallait soutenir la résistance. Mais déjà dans ses Mimār, Abū Qurra emploie l'arabe, et c'est en arabe que seront composés sous le règne d'al Ma'mûn, l'Apocalypse de Baḥīra, sous celui d'al Mutawakkil, le colloque apocryphe de ʿAbd al Masīḥ al Kindī avec ʿAbd Allāh al Ḥašīmī, œuvres évidemment chalcédoniennes, destinées à tomber entre les mains des Musulmans, aux yeux desquels il faut relever la dignité des Chrétiens, tout en essayant d'entamer l'intégrité de la foi islamique.

Ces œuvres vulgarisent les notions essentielles de la théologie, de l'histoire des textes, de leur interprétation. Elles sont le véhicule de l'ensemble des idées générales qui bouillonnent aux VIIIe-IXe siècles sur le terroir fécond de la Syrie. Critique de la prédestination, des notions du Qadr et du Qaḍā', étude des origines textuelles du Coran, analyse des rapports de Dieu avec le monde, préparation de la doctrine muʿtazilite de la création du Coran identifié avec le Verbe de Dieu, dans la ligne même du dogmatisme musulman ; introduction dans la pensée arabe de l'ʿIrāq, du Diyār Bekir et du Diyār Muḍar, du Moyen Euphrate et des Ṯugūr, de l'emploi des procédés philosophiques à des usages religieux ; tout cela se retrouve dans cette littérature polémique qui est immense, et dont le principal effet fut de préparer le terrain idéologique sur lequel s'éleva au xe siècle l'admirable monument philosophique du système néoplatonicien d'al Fārābī. Cette littérature comporte des œuvres en langue arabe, en grec, et est due à des Musulmans aussi bien qu'à des Chrétiens

Jean Damascène discute de quelques passages du Coran, critique la notion de la prédestination, la révélation coranique, les usages cultuels et éthiques de l'Islam ; Abū Qurra présente des objections dirimantes à l'admission de la mission prophétique de Muḥammad, et s'attaque dialectiquement aux conclusions philosophiques : création continue, responsabilité de Dieu dans les actes des hommes, que l'adhésion à l'Islām entraîne à sa suite. Il pose le premier le dilemme : si Jésus a été créé, Dieu a pu demeurer un certain temps sans verbe ni esprit, et le Coran qui est le verbe de Dieu est lui aussi une créature. Abū Qurra fit en arabe une démonstration générale de la foi chrétienne. En ce moment la polémique use, dans son argumentation, à la fois des textes de l'adversaire, de ceux de la religion qu'il faut défendre et des procédés de démonstration logique. L'Apocalypse de Bahīra, sous al Ma'mûn, va créer et développer la légende du moine arien inspirateur du Prophète et fixer dans une œuvre semi-légendaire, bâtie sur le type littéraire des vies d'écrivains, le roman de la mission de Muḥammad et de la constitution du Coran. En même temps, elle prétend fonder sur l'histoire les revendications des Chrétiens à un traitement de faveur et elle entraîne par voie de réaction la multiplication des consultations de juristes musulmans concluant à l'abrogation de certains textes coraniques trop favorables aux Chrétiens, en même temps que se manifeste fortement la tendance à identifier ceux-ci aux polythéistes. Peu après, al Naẓẓām essaie de

donner de la notion de fils de Dieu une interprétation permettant de concilier dans une certaine mesure l'emploi du terme chrétien et les vues musulmanes, tout en sauvegardant le point de vue muʿtazilite sur le Coran. Il fixe la limite de l'abrogation des religions plus anciennes par les plus récentes tandis qu'Ḥunaïn ibn Isḥāq compose un traité, désormais fondamental, inspiré de Jean Damascène, sur les conditions de la vérité religieuse.

Une puissante offensive est menée alors du côté arabe par l'envoi à Michel III de deux traités réfutant, par l'emploi du principe de causalité, l'idée de l'existence d'un fils de Dieu coéternel à lui et consubstantiel. Cette œuvre repose sur les travaux précis et nombreux du grand philosophe al Kindī, qui passe au crible d'une critique purement logique toutes les conséquences résultant de l'admission de ce dogme. La riposte comporte notamment le vaste ouvrage de Nicétas où l'on voit pour la première fois le Coran analysé assez amplement par un Chrétien. Mais c'est en arabe encore que sous le règne d'al Mutawakkil, on trouve dans l'entretien du Chrétien al Kindī avec le Musulman al Ḥašīmī, la critique texuelle du Coran avec l'histoire du texte la plus poussée et la plus solide, se combinant avec tout ce que la critique logique, éthique et juridique avait donné de résultats jusque-là.

Entretemps, du côté musulman, sort le vaste pamphlet de Ǧāḥiz, dont la portée est surtout sociale et tend à soutenir la violente réaction d'al Mutawakkil contre les tributaires, tandis qu'Abū'l Qāsim ibn Ibrahīm al Balkhī fait porter essentiellement sa critique sur la notion de fils de Dieu. Il donne aussi l'un des premiers exposés historiques solides du Christianisme que nous offre la littérature arabe.

Le IXe siècle se clôt sur deux œuvres essentielles : l'énorme traité, tout de critique logique, d'Abū ʿĪsā al Warrāq, où tous les dogmes chrétiens, pour les trois sectes, sont examinés dans leurs conclusions les plus extrêmes ; et le pamphlet cynique, érudit et ingénieux, inspiré surtout de l'entretien d' ʿAbd al Masīḥ al Kindī, où Barthélemy d'Edesse fait, sous couleur de répondre à un savant traité musulman qu'il résume en préface, une somme caricaturale de l'aspect que l'Islam revêtait aux yeux d'un Chrétien sectaire des dernières années du neuvième siècle.

Note : Vers 850 se situerait l'œuvre douteuse du renégat ʿAlî ibn Rabbān al Tabāri, justifiant l'Islam à l'aide des textes saints du Christianisme lui-même.

Armand ABEL.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

A) *Textes polémiques* (1)

JEAN DAMASCÈNE dans P.G., t. XCIV, col. 1586 sq., col. 764 sq. ; t. XCVI, col. 1341 sq. THÉODORE ABU QURRA (*Abukara*) P. G., t. XCVII, col. 1462 sq., en outre :

GRAF, *Die arabischen Schriften des Theodor Abu Qurra Bischofs von Harran* (*Forschungen zur Christlichen Literatur und Dogmengeschichte* t. X. H. 3/4). Paderborn, 1910.

LE MÊME, *Die christlich-arabische Literatur*, Strassburg, 1909 (*Strassburger Theol. Studien* VII) 74 pp.

LE MÊME, *Des Theodor Abu Kurra Traktat über den Schöpfer und die wahre Religion* (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des M. A.*), Münster, 1913.

PAUL SBATH, *Vingt traités philosophiques et apologétiques d'auteurs arabes chrétiens du IXe au XIVe siècle.* Le Caire, 1929.

LOUIS CHEIKHO S. J., *Vingt traités théologiques d'auteurs arabes chrétiens* (*IXe-XIIIe* s.), 2e édit, Beyrouth, 1920.

AL KINDI, *Risālat ʿAbd Allāh ibn Ismāʿīl al Ḥašīmī ilā ʿAbd al Masīḥ Ibn Isḥāq al Kindī wa risālat al Kindī ilā 'l Ḥašīmī*, ed. Anton Tien, London 1880.

LE MÊME, *The Apology of al Kindy...* by Sir William Muir, London, 1887.

NICÉTAS LE PHILOSOPHE, P. G., t. CV, fol. 670 sq. et ANGELO MAI, *Bibliotheca nova Patrum*, t. IV, p.322-408 et 409-431, Rome, 1847.

ǦĀḤIZ, *Three Essays of ʿUṯmān ben Baḥr al Ǧāḥiz*, éd Josuah Finkel, Caire, 1926.

BARTHÉLÉMY D'EDESSE, *Ἔλεγχος Ἀγαρηνοῦ.* P. G., t. CIV, col. 1383 sq.

BAḤĪRA, manuscrit arabe parisien 215 fo. 155-176 : *Khabar Baḥīra al rāhib maʿ l raǧuli 'l ʿArābī mā ḥakāhu ʿan nafsihi liMurhabi 'lrahib....*

(1) On a eu recours, au départ, à l'article *Coran* du *Dictionnaire de Théologie Catholique* t. III p. 1835 et à l'article, terriblement désuet, de STEINSCHNEIDER *Polemische und apologetische Literatur in arabischer Sprache* dans *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* (VI) 1877 p. 456 sq. Nous ne mentionnons pas ici l'*Encyclopédie de l'Islam*, la *Bibliotheca Orientalis* d'ASSEMANI, la *Patrologie Orientale* de CHABOT ni la *Patrologie Grecque* de MIGNE, dont l'usage va de soi.

Nous avons en outre constamment recours aux éditions orientales du Coran et de ses commentaires : Ṭabarī, Zamakhšarī, Baīdāwi, Rāzī, ainsi qu'au Ṣaḥīḥ de Bukhārī.

Gottheil, *A Christian Bahira Legend.* (*Zeitschrift für Assyriologie.* 1898-1901).

'Abû 'Isā al Warrāq apud Jahya ibn al 'Adī, manuscrits arabes parisiens 167 et 168.

'Alī Ibn Rabbān al Tabarī, *The Book of Religion and Empire*, ed. by A. Mingana, London, 1923. 144 p. (authenticité suspecte).

I. di Matteo, *Confutazione contro i Cristiani dello Zaydita alQāsim b. Ibrāhīm.* R. d. S. O. IX. 3, Roma, 1922.

B) *Ouvrages modernes.*

J. Goldziher, *Muhammedanische Studien.* T. II, Halle, 1890.

Le même, *Vorlesungen über den Islam*, Münster, 1910.

M. Horten, *Die philosophischen Systeme der spekulativen Theologen im Islam*, Bonn, 1912.

Le même, *Das Buch der Ringsteine Farabis* (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des M. A.*), t. V, 1903.

Duncan B. Macdonald, *Muslim Theology, Jurisprudence and Constitutional Theory*, New York, 1903.

Wensinck, *The Muslim Creed*, Cambridge, 1932.

G. Dugat, *Histoire des Philosophes et des Théologiens Musulmans* Paris, 1878.

G. De Boor, *De Wijsbegeerte in den Islam*, Haarlem 1921.

H. S. Nyberg, *Le Livre du Triomphe et de la Réfutation d'Ibn al Rawendi l'hérétique par Abu 'l Hosein Abderrahim Ibn Mohammed Ibn Osman el Khayyat*, Le Caire, 1925.

W. A. Shedd, *Islam and the Oriental Churches*, Philadelphia, 1904.

A. S. Tritton, *The Caliphs and their non-muslim Subjects*, Oxford University Press, 1930.

A. Périer, *Yaḥya Ben 'Adī, un philosophe arabe chrétien du Xe siècle*, Paris, 1920.

W. M. Patton, *Aḥmed Ibn Ḥanbal and the Miḥna*, Leyden, 1897.

De Vliegher, *Kitab al Qadr*, Leyde, 1903.

Max Meyerhof, *Von Alexandrien nach Bagdad.* Berlin. 1930. (SB. Preuss A. K. d. W. XXIII, p. 390-429).

C. Güterbock, *Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik*, Berlin, 1912.

C. H. Bekker, *Islamstudien*, t. I, Leipzig 1924, p. 331-432, *Zur Religionsgeschichte des Islam.*

S. W. Muir, *The Muhammedan Controversy*, Edinburgh, 1897.

G. Graf, *Christliche Polemik gegen den Islam* (Gelbe Hefte) t. II, 1926.

E. Fritsch, *Islam und Christentum im Mittelalter*, Breslau, 1930.

VII

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE DE 815 A 867

(texte de VASILIEV)

Nous croyons qu'il n'est point superflu de montrer combien les sources se contredisent dans la détermination de la chronologie des patriarches du IXe siècle ; à cette fin, nous considérerons la période qui va de 815 à 867, c'est-à-dire depuis l'avènement du patriarche Théodote jusqu'à la seconde élection d'Ignace. Les plus fortes divergences sont celles qui concernent les patriarches Antoine et Jean le Grammairien.

1. — *Théodote.*

1) GEORG. HAMART., p. 679 ; v. p. 683 = LEO GRAMM., p. 208 : 2 ans après son avènement au trône, Léon l'Arménien chassa le patriarche Nicéphore et mit à sa place Théodote (815).

2) SCRIPTOR INCERTUS *de Leone Bardae f.*, p. 360 (dans le même volume que Leo Gramm.) : *χειροτονήσαντες αὐτὸν (Θεόδοτον) τὸ Πάσχα.*

3) THEOPHANE, *Chron.*, éd. DE BOOR, I, p. 362 : Théodote gouverne l'église pendant six ans.

4) NICEPHORUS, *Chr. Synt.*, éd. DE BOOR, p. 120 : Théodote gouverne pendant 15 ans.

5) GENESIUS, p. 16 : *ὁ οὖν Θεόδοτος τὸν πατριαρχικὸν θρόνον παρ' ἀξίαν ἀπειληφὼς ἐν ἡμέρᾳ τῆς ζωοποιοῦ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἀναστάσεως.*

6) CONT. THEOPH., p. 28 : *Θεόδοτος ὁ Κασσιτερᾶς τὸν τῆς ἱεραρχίας θρόνον ἆθλον ἐλάμβανε κατὰ τὸν τοῦ θείου Πάσχα καιρόν.*

7) NICEPHORI CALLISTI *Enarratio de episcopis Constantinopolit.*, MIGNE, *P.G.*, t. 147, col. 460 : Durée du patriarcat de Théodote, 6 ans.

8) FR. FISCHER, *Catalogus* (v. *Note complémentaire* V : 6 ans (p. 291).

En nous aidant de ces données, nous pouvons préciser la date de l'avènement de Théodote.

George Hamartolos (Leo Gramm.) donne 815, et l'écrivain contemporain anonyme qui a raconté la vie de Léon l'Arménien ainsi que le Cont. Théoph. disent qu'il a été consacré à Pâques. Or les fêtes de Pâques en 815 commencent le dimanche 1er avril ; le règne de Théodore a duré 6 ans (Theoph., Niceph. Call., Cat. Fischer). Nicéphore évidemment se trompe en indiquant 15 ans.

Ainsi Théodote fut patriarche du 1er avril 815 jusqu'à l'année 821 (1).

II. — *Antoine.*

1) Georg. Hamart, p. 700 = Léon Gramm., p. 213 : Antoine couronne Théophile.

2) Theoph., éd. de Boor, I, p. 362 : Antoine est patriarche pendant 16 ans.

3) Niceph. *Chr. Synt.*, éd. de Boor, p. 120 : Antoine est patriarche pendant 12 ans.

4) Niceph. Call., Migne, *P.G.*, t. 147, col. 460 : 13 ans.

5) Fr. Fischer, *Catalogus* : 13 ans.

Ainsi quatre auteurs différents donnent trois chiffres différents et de là le choix entre ces trois chiffres est très difficile. Heureusement, nous avons la date de l'avènement du patriarche suivant, Jean le Grammairien (21 avril 832). Il en résulte que le chiffre le plus vraisemblable est celui de 12 ans donné par Nicéphore.

Ainsi, Antoine fut patriarche de l'an 821 jusqu'au mois d'avril 832.

III. — *Jean le Grammairien.*

1) Theoph., éd. de Boor, I, p. 362 : 6 ans 1 mois.

2) Georg. Hamart., p. 707 = Leo Gramm., p. 221 : Après son retour d'ambassade.

3) Niceph. *Chr. Synt.*, éd. de Boor p. 120 : 9 ans.

4) Zonar. 4. XVI, C. 1. Dind. vol. IV, p. 2 : 6 ans.

(1) Voyez aussi Ivan Andreev, *Les patriarches de Constantinople depuis le Concile de Chalcédoine jusqu'à Photius* (en russe). Sergiev Posad, 1895, p. 200 : avant 821.

5) Niceph. Call., Migne, *P.G.*, t. 147 col. 460 : 8 ans 3 mois.

6) Fr. Fischer, *Catalogus* : 8 ans 3 mois (p. 291).

Nous pensons que Jean le Grammairien fut déposé en 842 ; voyez par exemple Nicétas le Paphlagonien, *Vita Sancti Ignatii*, Migne, *P.G.*, t. 104, col. 500 : *τὸ ἁγίασμα τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας ἐξανθεῖ. Ἐντεῦθεν καὶ Ἰωάννης, εὐθὺς ὁ δυσώνυμος Ἰαννῆς... τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου καὶ τῆς ἱερωσύνης ἐνδίκως καθαιρεῖται.*

Ceci s'accorde bien avec les 9 ans de Nicéphore. Quant à Méthode, il fut élu patriarche l'année suivante, c.-à-d. en 843.

Ainsi Jean le Grammairien fut patriarche du 21 avril 832 jusqu'à l'année 842 (1).

IV. — *Méthode.*

Sur la durée de son patriarcat (quatre ans, trois mois d'après le *Catalogue* de Jérusalem) et sur les sources de celui-ci, voyez *Notes complémentaires*, V.

Méthode fut patriarche de mars 842 au 14 juin 847.

V. — *Ignace* (1er *patriarcat*).

1) *Vita Sancti Ignatii*, Migne, *P.G.*, t. 150, col. 512 : *ἐν ὅλοις μὲν οὖν ἕνδεκα χρόνοις τῆς πρώτης αὐτοῦ ἱεραρχίας*, ce qui veut dire qu'Ignace, au cours de son premier patriarcat,gouverna l'église pendant onze ans.Ce renseignement est d'un contemporain, Nicétas le Paphlagonien ; voyez aussi, *ibid.*, col. 529 :*ὁ δωδεκαετῆ μικροῦ δεῖν χρόνον ἀρχιερατεύσας Ἰγνάτιος.*

2) Niceph. Call., Migne, *P.G.*, t. 147, col. 460 : onze ans.

4) *Menologium Basilianum*, Migne, *P.G.*, t. 117, col. 124 : onze ans, cinq mois.

5-6) Fischer, *Cat.* : dix ans. *Cat.* de Jérusalem (2) ; douze ans.

Si, au 14 juin 847, date de la mort de Méthode, nous ajoutons les onze ans et cinq mois donnés par Nicéphore ou plutôt son continuateur et par le *Ménologe* de Basile, nous obtenons novembre 858 comme date de la déposition d'Ignace.

Mais le même Nicétas le Paphlagonien, parlant du rétablissement d'Ignace, l'an 867, remarque que ce rétablissement eut lieu le

(1) Voyez Ivan Andreev, o.c., p.202-204. Jean fut privé de sa chaire en février-mars 842 ; voyez, *ibid.*, des considérations sur les catalogues patriarcaux.

(2) A. Vogt, *Échos d'Orient*, XXXII (1933), p. 275-278.

dimanche 23 novembre, *ὥσπερ καὶ ὅτε πρῶτον ἐξωρίζετο*, c.-à-d. qu'Ignace fut déposé le 23 novembre 858 (col. 541-544). Ainsi, Ignace fut patriarche pour la première fois de l'an 847 au 23 novembre 858.

VI. — *Photius* (1er *patriarcat*).

1) NICEPH., *Chr. Synt.*, éd. DE BOOR, p. 12 : huit ans, neuf mois.

2) *Vita S. Ignatii*, MIGNE, *P.G.*, t. 105, col. 540 : Photius fut déposé immédiatement après l'avènement de Basile comme seul empereur (24 septembre 867).

(3) NICEPH. CALL., MIGNE, *P.G.*, t. 147, col. 460 : neuf ans.

4) FISCHER, *Cat.* : neuf ans.

5) *Catalogue* de Jérusalem (VOGT, *Échos d'Orient*, 1933, p. 276) : 8 ans 8 mois 22 jours.

Comme Nicétas le Paphlagonien dit que Photius fut déposé aussitôt après l'avènement de Basile, événement qui eut lieu le 24 septembre 867, nous pouvons considérer comme la date très probable de cette déposition le 25 septembre 867 (cf. MURALT, p. 446, DE BOOR dans *Byz. Zeitschr.*, t. IV (1895), p. 454).

D'autre part, le même écrivain nous dit que Photius devint patriarche le jour de Noël : *Χριστοῦ δὲ τὰ γενέθλια* (col. 512).

Si, à présent, du 25 septembre 867, nous soustrayons les huit ans et neuf mois que donne pour le patriarcat de Photius le Continuateur de la Chronique de Nicéphore, nous obtenons précisément le 25 décembre 858 (voyez DE BOOR, *op. cit.*, p. 450).

Ainsi le premier patriarcat de Photius va du 25 décembre 858 au 25 septembre 867.

VII. — *Ignace* (*second patriarcat*).

La *Vita Ignatii* donne une date exacte et circonstanciée pour le rétablissement d'Ignace : le dimanche 23 novembre 867, dans la première année du règne de Basile : *κυριακὴ μὲν τῶν ἡμερῶν ἦν, εἰκάδα δὲ καὶ τρίτην εἶχε Νοέμβριος* (col. 541).

En résumé, voici la liste des patriarches de 815 à 867 :

Théo dote	1er avril 815 - 821
Antoine	821 - avril 832
Jean le Grammairien	21 avril 832 - 842
Méthode	mars 843 - 14 juin 847
Ignace (premier patriarcat)	847 - 23 novembre 858
Photius (premier patriarcat)	25 décembre 858 - 25 sept. 867
Ignace (deuxième patriarcat)	rétabli le 23 novembre 867.

VIII

VIES DE SAINTS GRECQUES

pouvant servir de sources pour l'histoire de certains événements racontés dans ce volume.

par Germaine Louillet

RÈGNE DE MICHEL II.

(820-829)

		Vies de saints.
821-823.	Insurrection de Thomas.	*Barbaros*, p. 407, § 3. *David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 231-2, § 17. *Nicolas Studite*, col. 900. *Théodore Studite* (Michel.), col. 317, § 61. *Théodore Studite* (Anonyme), col. 221, § 119. *Antoine le Jeune*, § 10, p. 193 ; § 31, p. 209.
entre 823 et 829.	Apparition d'une flotte arabe en face du port d'Attaleia en Pamphylie.	*Antoine le Jeune*, §§ 15-16, p. 197 à 192.
826.	Invasion d'Arabes africains (Maurusii) dans l'île d'Égine.	*Athanasie d'Egine*, p. 170, § 1. *Théodora de Thessalonique*, p. 3, § 6.
826.	Les Arabes s'emparent de la Crète.	*Théodora, imp.*, p. 9.
826-827.	La Crète et la Sicile tombent sous le joug arabe.	*Barbaros*, p. 408, § 3.
	Incursion arabe en Étolie sous Michel II. Désastre de Dragameste.	*Ibid.*, p. 408-409, § 3-4.
	Invasion arabe en Crète.	*Ignace*, col. 529.
	Invasion des Arabes de Crète dans l'île de Lesbos au début du IX^{e}s.	*Théoctiste de Lesbos*, p. 229, § 15.
827.	Prise de la Sicile par les Arabes.	*Joseph l'Hymnographe*, I, p. 2, § 2. *Joseph l'Hymnographe*, II, col. 944, § 6.

		Léon-Luc, p. 99, § 4. *Théodora*, p. 9.
1er quart du IXe s. (?)	La Sicile est dévastée par les « Vandales ».	*Léon-Luc*, p. 99, § 1.
829.	Mort de Michel II le Bègue.	*Nicolas Studite*, col. 900.

RÈGNE DE THÉOPHILE.

(829-842)

829 (?)	Conquête des Cyclades par les Arabes.	*Théodora*, p. 9.
829 (?)	Édit impérial ordonnant aux femmes byzantines, veuves et célibataires, d'épouser les Barbares se trouvant à ce moment dans l'Empire.	*Athanasie d'Egine*, p. 170, § 2.
829-842.	Luttes de Théophile contre les Arabes en Asie Mineure.	*Eudocime* (1re *Vie*), p. 8.
830-835.	Invasions arabes en Sicile.	*Elie le Jeune*, p. 490, §§ 3 à 7, 10.
832.	Persécutions de Théophile contre Théodore et Théophane *Γραπτοί*.	*David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 238, § 23.
832.	Longue dissertation sur les méfaits des iconomaques dont Euthyme fut l'une des glorieuses victimes	*Euthyme de Sardes*, p. 28-29.
	Histoire de la querelle iconoclaste.	*David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 232-233, §§ 18-19. *Ignace*, col. 492-493.
1er tiers du IXe s.	Invasion arabe à Catane.	*Athanase de Méthone*, p. 34, § 4.
»	Sarrasins aux environs d'Éphèse.	
»	Soulèvement des Slaves.	*Grégoire le Décapolite*, p. 53, § 9 ; p.55, § 11.
»	Guerre contre les Sarrasins.	*Grégoire le Décapolite*, p. 61, § 17.
»	Sarrasins à Égine et dans les îles égéennes.	*Joannice* (SABAS), p.378, § 50. *Luc le Jeune*, p. 26.
838.	Siège et prise d'Amorium par les Arabes.	*Eustrate d'Agauros*, p. 382, § 21. *Joannice* (PIERRE), p. 425, § 62.
»	Après la prise d'Amorium, les Grecs faits prisonniers par les Arabes sont envoyés à Samarra.	*Théodora*, p. 9. *Pierre de l'Athos*, p. 18-19, II.

RÈGNE DE MICHEL III.
(842-867)

842-843.	Mort de Théophile. Convocation d'un synode. Restauration du culte des Images. Élection de Méthode comme patriarche de Constantinople.	*David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 243, § 26 et p. 250, § 30. *Euthyme le Jeune*, p. 175, § 8. *Evariste*, p. 301, § 6. *Hilarion* (*Synax. select.*), p. 1734. *Ignace*, col. 500. *Irène*, p. 602-603, §§ 1-4. *Joannice* (Sabas), p. 372, § 46. *Joseph l'Hymnographe*, I, p. 6-7, §§ 6-8. *Marie la Jeune*, p. 962, § 2. *Méthode*, col. 1253, § 10. *Nicolas Studite*, col. 901. *Théodore Studite* (Anonyme), col.232, § 13
842 (?)	Une flotte arabe menace Cple	*Theodora*, p. 9-11.
843.	Discordes dans l'Église sous Méthode au sujet du renvoi des iconoclastes.	*Joannice* (Sabas), p. 372, § 47. *Méthode*, col. 1257, § 16.
842-886.	Patriarcats de Méthode, Ignace, Photius.	*Euthyme le Jeune*, p. 178-179, § 12.
844-846.	Studites contre Méthode.	*Joannice* (Pierre), p. 431, § 69. *Méthode*, col. 1257, § 16.
844-856 (?)	Édit de Théodora contre les Pauliciens	*Eustrate d'Agauros*, p. 382, § 22.
«	Allusion à la persécution de Théodora contre les Pauliciens.	*Macaire le Pélécète*, p 159, § 14.
855.	Mariage de Michel III.	*Irène*, p. 603-604, §§ 5-10.
856.	Bardas fait assassiner le logothète Théoctiste ; Michel à l'instigation de Bardas écarte sa mère du pouvoir.	*Nicolas Studite*, col. 905. *Théodora, imp.*, p. 14.
858-867.	Schisme photien.	*Evariste*, p. 306, § 13. *Ignace*, col. 505 sqq., col. 517. *Nicolas Studite*, col. 908.
860.	Invasion des Russes dans la Propontide et à Constantinople.	*Ignace*, col. 516.
»	Invasion des Russes à Amastris.	*Georges d'Amastris*, p. 66, § 43.
862 (10 août).	Arabes à l'Athos.	*Euthyme le Jeune*, p. 185, § 21.

863 (août à septembre).	Victoire de Pétronas sur Omar, émir de Mélitène. Elle est prédite par Georges.	*David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 252, § 31.
866.	Expédition de Michel III contre les Arabes en Crète.	*Nicolas Studite*, col. 913.
866 (21 avril).	Mort du César Bardas.	*David, Syméon et Georges de Mytilène*, p. 252, § 31. *Ignace*, col. 536. *Irène*, p. 616, §§ 38-40. *Nicolas Studite*, col. 913.
866.	Sarrasins à l'îlot de Néon.	*Euthyme le Jeune*, p. 189, § 24.
867.	Mort de Michel III.	*Basile le Jeune*, p. *20, § 2. *Evariste*, p. 308, § 16. *Ignace*, col. 540. *Irène* p. 616, §§ 38-40. *Marie la Jeune*, p. 692, § 2.

Éditions des Vies de Saints auxquelles renvoie le précédent Index (1).

Vie de S. Antoine le Jeune,	* Papadopoulos-Kerameus, *Συλλογὴ Παλαιστίνης καὶ Συριακῆς ἁγιολογίας*. (St.-Pétersbourg, 1907), p. 186-216.
Vie de S. Athanase, év. de Méthone,	* *Act. SS.*, Februarius II, p. 1125-1130 (2).
Vie de Ste Athanasie d'Egine,	* *Act. SS*, Aug. III, p, 170-175.
Vie de S. Barbaros,	* Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας*. I, p. 405-420.
Vie de S. Basile le Jeune,	* *Act. SS.* Mart. III, p. *20-*32. A. N. Veselovskij, *Sbornik Otd. russk. jazyka Ak. Nauk*, t. 46 (1890), p. 66v-147, *Περὶ τῆς τελευτῆς τῆς ἀμμᾶς Θεοδώρας*, t. 53 (1892), p. 147-351, Wilinskij, *Zapiski Imperatorskago Novorossijskago Universiteta* (Odessa, 1911), *Θεωρία Γρηγορίου*.

(1) La pagination de l'Index historique renvoie aux éditions marquées d'un astérisque.

(2) Dans cet Index, je renvoie toujours à la nouvelle édition des *Acta Sanctorum* (1876-)

Vie de SS. David, Syméon et Georges de Mytilène dans l'île de Lesbos,	* VAN DEN GHEYN, *Anal. Boll.*, t. XVIII, 1899, p. 211-259.
Vie de S. Elie le Jeune de Calabre,	* *Act. SS.*, Aug. III, p. 489-509, traduct. latine (texte grec inédit)
Vie de S Eudocime,	* *Première Vie*, éd. CHR. LOPAREV, *Pamjatniki drevnej pisimennosti* (St-Pétersbourg, 1893).
	Deuxième Vie, éd. CHR. LOPAREV, *Izvěstija Arch. Instituta v Kpolě*,, t. XIII, (1908), p. 152-252 (texte grec, p. 199-219).
Vie de S. Eustrate d'Agauros,	* PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας* t. IV (St-Pétersbourg, 1897), p. 367-400.
Vie de S. Euthyme de Sardes,	*Vie inédite, ms. Laudianus* 69 de la Bodléienne d'Oxford, fol. 307-324v.
	* *Vie* (*tardive*) dans l'*Acolouthie de S. Euthyme, évêque de Sardes*, 2e éd. (Athènes, 1852), p. 19-32 ; 3e éd. (Constantinople, 1897), p. 27-41.
Vie de S. Euthyme le Jeune de Thessalonique,	* L. PETIT, *Revue de l'Orient Chrétien*, VIII, (1903), nos 2 et 4, p. 168-205.
Vie de S. Evariste,	* *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 288-325.
Vie de S. Georges d'Amastris,	* VASILIEVSKIJ, *Mémoires de l'Acad. imp. des sciences de St-Pétersbourg* (1897), VIIIe série, I, n. I, p. 27-51.
Vie de S. Grégoire le Décapolite,	THÉOPHILE IOANNU, *Μνημεῖα ἁγιολογικά*. (Venise, 1886), p. 129.
	* FR. DVORNÍK, *La Vie de S. Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle* (Paris, 1926).
Vie de S. Hilarion τῶν Δαλμάτων,	*Act. SS.*, Jun. I, p. 759-760 (texte grec inédit).
	* *Syn. Eccl. CP.* (*Syn. selecta*), col. 731-734.
Vie de S. Ignace,	* *PG*, t. CV, col. 488 sqq.
Vie de Ste Irène,	* *Act. SS.*, Julius VI, p. 602 sqq.
Vie de S. Joannice de Bithynie,	* *Act. SS.*, Novembris II, p. 357 sqq.
	* *Ibid.*, p. 404 sqq.
	PG, t. CXVI, col. 36-92.

Vie de S. Joseph l'Hymnographe,	1) * Papadopoulos-Kerameus, *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii pertinentia* (St-Pétersbourg, 1901), p. 1-14.
	2) *Act. SS.*, Aprilis I, p.xxxiv-xli, et p.266.
	* *PG*, t. CV, col. 339-375.
Vie de S. Léon-Luc,	* *Act. SS.*, Mart. I, p. 98 (trad. latine).
	Caietanus, *Vitae Sanctorum Siculorum*, II, p. 80 (trad. latine).
Vie de S. Luc le Jeune,	* *Act. SS.*, Februar. II, p. 83-100.
	PG, t. CXI, p. 441-480.
	* P. Kremos, *Φωκικά. Προσκυνητάριον τῆς ἐν τῇ Φωκίδι μονῆς τοῦ ὁσίου Λουκᾶ τοὐπίκλην Στειριώτου*, I (Athènes, 1874), p. 25-62.
Vie de S. Macaire le Pélécète,	* J. Van den Gheyn, *Anal.Boll.*, t. XVI, p. 142-163.
Vie de Ste Marie la Jeune,	* *Act. SS.*, Nov. IV, p. 688 sqq.
Vie de S. Méthode,	*Act. SS.*, Jun. II, p. 960 sqq.
	* *PG*, t. C, col. 1244 sqq.
Vie de S. Nicolas Studite,	* *PG*, t. CV, col. 863-925.
Vie de S. Pierre l'Athonite,	* K. Lake, *The early days of monasticism on Mount Athos* (Oxford,1909), p.18-39.
Vie de Ste Théoctiste de Lesbos,	* *Act. SS.*, Nov. IV, p. 224 sqq.
Vie de Ste Théodora Augusta,	* Regel, *Analecta Byzantino-Russica* (St-Pétersbourg, 1891), p. 1-19.
Vie de Ste Théodora de Thessalonique,	Ed. Arsenij (Jurjev, 1899).
	* E. Kurtz, *Mémoires de l'Académie impér. des sciences de St-Pétersbourg*, 1902, VIIIe série, *Hist. philol.*, vol. VI.
Vie de S. Théodore Studite,	1) * *PG*, t. IC, col. 233 sqq.
	2) * *PG*, t. IC, col. 113 sqq.

IX

CHRONOLOGIE
DES RELATIONS BYZANTINO-ARABES
SOUS LA DYNASTIE D'AMORIUM
(820-867)

I

MICHEL II
(820-829)

Califat d'al-Ma'mūn

820, 25 décembre. Michel monte sur le trône.
821-823. Soulèvement de Thomas.
821. Michel rappelle à Constantinople ou relègue en Grèce plusieurs moines partisans des Images (notamment Théodore Studite), par crainte de les voir s'entendre avec Thomas.
821, décembre. Début du premier siège de Constantinople par Thomas. Premier grand assaut, suivi de la retraite de Thomas.
822, mars ou avril. Second assaut de Constantinople par Thomas.
822-823. Second siège de Constantinople par Thomas.
823, début. Bataille de l'Aqueduc. Lutte indécise entre Thomas et Omourtag, khan des Bulgares. Les Bulgares se retirent.
823, printemps. Thomas campe dans la plaine de Diabasis. Il est vaincu par Michel et s'enferme dans Arcadiopolis.
823, mai-octobre? Michel assiège Thomas dans Arcadiopolis.

823, mi-octobre. Capture et exécution de Thomas.

825. Ambassade de Michel II à Ma'mūn. Razzia arabe en Asie Mineure.

825. Le calife al-Ma'mūn envoie son général Ibn-Ṭāhir contre les Andalous ou réfugiés d'Espagne qui s'étaient emparés d'Alexandrie.

826. Première expédition des Arabes d'Égypte dans les parages de la Crète.

827, juin (ou décembre?) Les Andalous consentent à quitter l'Égypte pour s'installer en Crète. Leur débarquement dans la baie de Souda, en Crète. (827 ou 828?)

826-827. Michel II nomme stratège de Sicile le patrice Constantin. Euphémios se soulève en Sicile.

827, 14 juin. La flotte arabe et celle d'Euphémios quittent la baie de Sousse pour la Sicile.

827, juillet. Victoire d'Asad en Sicile sur le commandant byzantin « Balāṭa ».

827, automne - 828. Siège infructueux de Syracuse par les Arabes.

828. Mort d'Asad devant Syracuse. Assassinat d'Euphémios.

828-829 et plus tard. Expéditions byzantines contre la Crète arabe : Photinos, (1), Cratère, Ooryphas.

829, début de novembre. Mort de l'empereur Michel II.

II

THÉOPHILE

(829-842)

Califats d'al-Ma'mūn (813-833) et de Mu'tasim (833-842)

829 octobre. (Les Arabes dévastent les côtes du thème des Thracésiens. Ils sont battus au Latros par Constantin Contomytès?) (2). La flotte byzantine

(1) Sous Michel III, d'après E. W. Brooks.

(2) Cette date d'octobre 829 pour la victoire de Contomytès est douteuse. Voyez p. 89, note 1.

battue près de l'île de Thasos. Dévastation des Cyclades et de l'Athos par les Arabes.

829-830. Ambassade de Jean le Grammairien auprès du Calife.

830, après le 20 mars. Ma'mūn quitte Bagdad, en route pour une expédition contre Byzance.

830, mi-juillet. Ma'mūn et son fils ʿAbbās, accompagnés du transfuge byzantin Manuel (qui s'était réfugié chez le Calife, sous le règne précédent), quittent Tarse et envahissent le territoire byzantin.

830, 21 juillet. Prise par les Arabes de la forteresse de Koron (Qurra).

830, en été. Des renforts arabes d'Espagne et d'Afrique arrivent en Sicile.

830, août. Théodote, général byzantin, est vaincu par les Arabes à Mineo.

830, août. Les Arabes commencent le siège de Palerme.

830, fin. Retour en terre d'empire du transfuge Manuel.

831, printemps. Expéditions de Théophile à Tarse et à Maṣṣīṣa et rentrée triomphale de l'Empereur à Constantinople.

831, 4 juillet à fin septembre. Seconde campagne de Ma'mūn en Asie Mineure. Prise d'Antigū et d'autres forteresses cappadociennes.

831, août-septembre. Reddition de Palerme aux Arabes.

831, automne. Nouvelle ambassade byzantine auprès de Ma'mūn (peut-être conduite de nouveau par Jean le Grammairien). Lettre de Théophile à Ma'mūn.

832, 24 janvier. Ma'mūn part de Damas pour l'Égypte.

832, 16 février - 4 avril. Séjour de Ma'mūn en Égypte pour la répression d'une révolte.

832. Arrivée en Sicile du nouveau gouverneur arabe Abū-Fihr-Moḥammed-ibn-ʿAbdallāh.

832, 21 avril. Jean le Grammairien est nommé patriarche.

832, mai-août. Siège et prise par les Arabes de la forteresse de Lu'lu'a.

832. Ambassade de Théophile à Ma'mūn. Correspondance entre l'Empereur et le Calife.

833, 25 mai. ʿAbbās reconstruit Tyane. Préparatifs de guerre

	de Ma'mūn. Nouvelle ambassade et nouvelle correspondance.
833, été.	Invasion de Ma'mūn en territoire grec.
833, 7 août.	Mort d'al-Ma'mūn à Podandos.
833, automne.	La forteresse de Tyane est rasée.
833, fin.	Expédition de Isḥāq-ibn-Ibrāhim contre Bābek.
834, début.	Un des lieutenants de Bābek, Naṣr-Théophobe, passe aux Byzantins.
834, début.	Défaite de l'armée byzantine par Abū-Fihr en Sicile à Castrogiovanni.
834, printemps.	Nouvelle défaite de l'armée byzantine par Abū-Fihr en Sicile.
835.	Mutinerie dans l'armée arabe de Sicile et mort d'Abū-Fihr.
835, avant septembre.	Défaite de l'armée byzantine par le nouveau gouverneur arabe de Sicile, al-Faḍl-ibn-Ya'qūb, devant Syracuse et Castrogiovanni.
835, septembre.	Arrivée d'Afrique en Sicile du nouveau gouverneur Abu'l-Aglab.
836.	Incursion des Arabes dans la région de l'Etna et vers la forteresse de Castelluccio.
836.	Échec des Arabes devant Castelluccio.
836.	Opérations de la flotte arabe dans les parages des îles (Éoliennes?).
836.	Alliance de Naples avec les Arabes de Sicile.
837.	Échec des Arabes devant Castrogiovanni en Sicile.
837.	Expédition victorieuse de Théophile en Asie Mineure contre Zapetra, Malaṭya et Arsamosate. Second triomphe de Théophile.
837, hiver.	Castrogiovanni se rend aux Arabes ou, du moins, traite avec eux. Les Arabes se retirent.
837-838?	Alexis Mousélé est envoyé en Sicile.
838, début d'avril.	Mu'taṣim quitte Sāmarrā pour marcher contre Amorium.
838, printemps.	Siège de Cefalù en Sicile par les Arabes. Arrivée de renforts byzantins (peut-être avec Alexis Mousélé).
838, printemps.	Succès des Byzantins en Sicile devant Cefalù (probablement sous Alexis Mousélé).

838, 11 juin. Mort en Afrique de l'émir aglabite Ziyādat-Allāh.
838, 19 juin. Le général arabe Ašināš pénètre en territoire byzantin par le défilé de Tarse.
838, 21 juin. Mu'taṣim quitte Tarse à son tour.
838, 22 juillet. Défaite de Théophile par Afšin dans la plaine de Dazimon.
838, juillet-août. Soulèvement des troupes persanes. Leur soumission. Fidélité de Naṣr-Théophobe.
838, 1er août. Début du siège d'Amorium.
838, 12 août (et non 24 septembre, date inexacte donnée par la première édition). Prise d'Amorium par les Arabes.
838-840. Opérations d'Abū-Sa'īd et de Bešīr contre les Byzantins. Défaite et mort de Naṣr-Théophobe.
839-840. Prise par les Arabes de Sicile de Tarente, dans l'Italie méridionale.
839-840. Prise par les Arabes de diverses forteresses en Sicile.
839, 17 juin. Réception des ambassadeurs de Théophile par Louis le Pieux à Ingelheim.
839, novembre. Une ambassade de Théophile arrive en Espagne à la cour de l'Omayyade 'Abd-al-Raḥmān II.
840. Ambassade de Théophile à Venise.
840. Intervention de la flotte vénitienne contre les Arabes de Tarente et défaite de cette flotte devant Tarente.
841. Défaite de la flotte vénitienne par les Arabes dans le golfe de Quarnero. Incursion des Arabes dans les environs de la ville de Caltagirone en Sicile.
841. Succès des Byzantins à Mar'aš et à Mélitène. Échange de présents, mais non de prisonniers, entre Byzance et le califat.
841. Seconde ambassade de Théophile à la cour franque.
841. Victoire de Constantin Contomytès au Latros (1) ?
842. La flotte byzantine paraît devant Antioche.
842, 5 janvier. Mort de Mu'taṣim.
842, 20 janvier. Mort de l'empereur Théophile.

(1) La date de 841 est conjecturale. Voyez p. 89, note 1 et p. 438, note 1.

III

MICHEL III

(842-867)

Califats de al-Wāṯik (842-847), **Mutawakkil** (847-861), **Muntaṣir** (861-862), **Musta'in** (862-866), **Mu'tazz** (866-869).

842. Prise de Bari par les Arabes.
842. Échec de la flotte arabe commandée par Abū Dīnār (= Ǧa'far-ibn-Dīnār, gouverneur de Tarse?) au cap Chelidonia en Asie Mineure.
843, 11 mars. Rétablissement de l'Orthodoxie.
843, 18 mars. (1er dimanche après l'Orthodoxie). Théoctiste part pour reconquérir la Crète.
843. Prise par les Arabes de Messine en Sicile.
vers 844(?) Échec de Théoctiste au Mavropotamos en Asie Mineure.
844. Échange insignifiant de prisonniers en Asie Mineure.
845. Prise par les Arabes de la forteresse de Modica en Sicile.
845 septembre. Échange de prisonniers avec les Arabes d'Orient au bord du fleuve Lamos.
845, octobre-novembre. Campagne d'hiver d'Aḥmed-ibn-Sa'īd-ibn-Salm-ibn-Qutaïba en territoire byzantin. Échec des Arabes.
846, 18 janvier. Nomination d'un nouveau commandant arabe pour la province frontière, Naṣr-ibn-Ḥamza-al-Khuzā'i.
846, début. Défaite, près de la ville de Butera en Sicile de l'armée byzantine de renfort composée de troupes du thème de Charsianon.
846, août. Attaque de Rome par les Arabes.
846, septembre. Siège de Gaète par les Arabes.
846, 16 novembre. Défaite de l'empereur Louis II par les Arabes en Italie méridionale (?).

846-847.	Siège et prise par les Arabes de la ville de Leontini, en Sicile.
847, 10 août.	Mort du calife Wāṯiq.
847-848.	Les Byzantins tentent vainement de débarquer dans la baie de Mondello, en Sicile.
848.	Reddition aux Arabes de la forteresse sicilienne de Raguse.
849-850.	Les Arabes brûlent Castrogiovanni.
851-852-853.	Razzia en Asie Mineure de ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī.
851, 17 janvier.	Mort du gouverneur arabe de Sicile Abu'l-Aglab-Ibrāhīm.
852-853.	Son successeur Abu'l-Aglab-al-ʿAbbās-ibn-al-Faḍl-ibn-Yaʿqūb dévaste le S.-E. de la Sicile et obtient la capitulation de Butera.
853, 22 mai.	Attaque de Damiette en Égypte par les Byzantins.
853-854.	Retour des Byzantins devant Damiette (?) (1).
854-855-856.	Razzia arabe en Sicile.
855.	Les Byzantins attaquent Anazarbe.
855, fin.	Pourparlers relatifs à un échange de prisonniers.
856, février.	Échange de prisonniers au Lamos.
856, été.	Expédition d'ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, suivie d'une contre-offensive de Pétronas poussée jusqu'à Arsamosate, Amida et Tephrikè.
855, 19 novembre.	Le Calife reçoit une lettre demandant un armistice.
857-858.	Capitulation de Cefalù.
858.	Succès et échec de la flotte arabe en Sicile.
858.	Réparation par ordre de l'empereur Michel III des murailles de Nicée.
858, été.	Buga s'empare de Ṣamalū.
859.	Chute de Castrogiovanni.
859.	Michel et le Calife s'envoient mutuellement des ambassadeurs.
859.	Expédition de Michel et de Bardas contre Samosate.

(1) Cf. à l'année 859, juin-juillet. Voir aussi p. 217.

859, 10 juin. Réparation par ordre de Michel III des murailles d'Ancyre.

859, juin-juillet. Nouvelle apparition de la flotte byzantine devant Damiette (ou Péluse?)

859, automne. Grave défaite de la flotte byzantine de Constantin Condomytès devant Syracuse et capitulation de plusieurs forteresses byzantines.

860, mars. Razzia en Asie Mineure d'ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, et défection de Lu'lu'a.

860, même date. Ambassade de Naṣr-ibn-al-Azhar à Constantinople.

860, printemps. Échange de prisonniers.

860, 18 juin. Attaque des Russes contre Constantinople.

860, été. Razzias de l'émir de Mélitène ʿOmar-ibn-ʿAbd-allāh, de Karbéas, de ʿAlī-ibn-Yaḥyā-al-Armanī, de Faḍl-ibn-Qārin. Ce dernier s'empare d'Attalia. La flotte des Arabes de Crète ravage les Cyclades. Dévastation d'Amastris par les Russes repoussés de Constantinople.

861, été. Incursion d'ʿAbbās dans les environs de Syracuse.

861, 14 août. Mort d'Abbās, gouverneur arabe de Sicile.

861, 9-10 décembre. Mort du calife Mutawakkil.

862, février. Nomination d'un nouveau gouverneur de Sicile ʿAbd-Allāh, fils d'ʿAbbās.

862, mai. Campagne de Waṣīf sur la frontière d'Asie Mineure.

862. Prise par Rabāh en Sicile de trois forteresses byzantines.

862, juin. Mort du calife Muntaṣir.

862, juillet. Arrivée en Sicile d'un nouveau gouverneur, Khafāǧa-ibn-Sufyān.

862, août. Razzia des Arabes au Mont Athos.

863, été. Campagne de l'émir de Mélitène à travers le thème des Arméniaques et prise par les Arabes de la ville d'Amisos.

863, été. Défaite de l'émir de Mélitène par Pétronas.

863, 18 octobre - 16 novembre. Victoire des Byzantins sur ʿAlī-ibn-Yaḥyā.

864, février-mars. Conquête par les Arabes en Sicile des villes de Noto et de Scicli.

864, été. Campagne de Balkağur en Asie Mineure.

865. Campagne de Khafāğa en Sicile dans les environs de Castrogiovanni et de Syracuse et son échec.

Apparition de la flotte musulmane dans la baie de Syracuse.

865, été. Campagne du commandant arabe Balkağur en Asie Mineure.

866, janvier. Abdication du calife Musta'īn et proclamation du calife Mu'tazz.

866. Les Arabes attaquent l'îlot de Néon, près de l'Athos.

866, après le 7 avril. Michel III part en expédition contre la Crète.

866, 21 avril. Assassinat de Bardas au moment du départ de l'expédition de Crète, à Kèpoi en Asie Mineure.

866. Capture par les Arabes de la ville de Taormina en Sicile et reprise par eux de Noto et de Raguse qui avaient fait défection.

867, été. Dévastation par les Arabes des districts de Syracuse et de Catane.

867, nuit du 23 au 23 septembre. Mort de l'empereur Michel III.

X

ADDENDA
ET
CORRIGENDA

P. 148. M. Marius Canard avait douté, jusqu'à présent, que ʿAmr-al-Aqṭaʿ de Mélitène eût pris part à la campagne d'Amorium, bien que la tradition épique et légendaire l'associe aux événements de 838. Mais notre savant collaborateur a changé d'avis à ce sujet et il nous communique, sur le fameux émir, l'importante note que voici : « 1° ʿAmr doit être le fils de ʿUbayd Allāh-ibn-al-Aqṭaʿ, qui, entre 809 et 813, livra aux Grecs la forteresse de Kamkh (Kamacha), pour obtenir la délivrance de son fils prisonnier (Balāḏurī, 185). 2° ʿAmr a dû prendre part à l'expédition d'Amorium et Ṭabarī lui-même en témoigne indirectement (ceci m'avait échappé). C'est sans doute lui, plutôt que son père, qui est désigné, lors de la sédition d'ʿAbbās contre Muʿtaṣim, sous le nom d'Ibn-al-Aqṭaʿ (Ṭabarī III, 1258, 1259, 1260). Là, il fait partie du corps d'al-Afšīn avec qui il devait donc être aussi à la bataille d'Anzen, mais il n'est pas appelé ʿAmr ».

On voit que Génésius a raison de faire figurer l'émir de Mélitène parmi les combattants arabes de 838.

P. 214. L'ambassade de Constantin le Philosophe chez les Arabes en 850-851.

Le chapitre VI de la Vie de Constantin (Cyrille) dit que le Philosophe, âgé de vingt-quatre ans, fut envoyé, par l'Empereur (Michel III), en ambassade auprès des Arabes avec l'asecretis Georges (ou l'asecretis et Georges le palatin ?). M. F. Dvorník estime que l'asecretis, différent de Georges, serait Photius lui-même, nommé protoasecretis vers 850 et envoyé en mission chez les Arabes d'Orient vers 850-851, Voyez F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 90 sqq., p. 354 sqq. Nous renvoyons à cet important ouvrage pour la discussion de ce problème.

Les sources historiques, tant arabes que byzantines, ne paraissent faire aucune mention de « l'ambassade de 850-851 ».

***

Les notes complémentaires sur *Les opérations contre Damiette et la Crète*, annoncées dans *Byzantion*, IX (1934), p. 890, paraîtront dans *Byzantion*, X (1935).

ΕΠΙΜΕΤΡΟΝ

En terminant ce tome premier de la nouvelle édition de Byzance et les Arabes, *ce nous est un agréable devoir de remercier une fois de plus toutes les personnes qui nous ont aidés dans notre travail, en premier lieu, M. Armand Abel, auquel nous devons uner édaction provisoire des versions de l'arabe qui figurent dans l'Appendice, et l'excellente note complémentaire sur la polémique théologique aux VIIIe et IXe siècles (p. 422 sqq.)* ; *Mlle G. Louillet, qui a corrigé plusieurs fois les épreuves de tout l'ouvrage et qui a enrichi le Vasiliev d'une note précieuse sur les sources hagiographiques du IXe siècle (p. 431 sqq.)* ; *notre savant collègue M. Nicolas Adontz, auteur de maintes suggestions ingénieuses* ; *M. R. Goossens qui a, lui aussi, consacré de nombreuses heures à ce travail vraiment collectif* ; *enfin le R. P. P. Peeters, Bollandiste, lequel a réussi, par ses contributions désintéressées au nouveau Vasiliev, à augmenter encore la dette de reconnaissance scientifique, déjà si lourde, que nous avons contractée envers lui et envers la plus docte et la plus hospitalière des maisons* : *le « Museum Bollandianum ».*

M. Paul Wittek, par sa rigoureuse revision de l'ensemble, nous a fait admirer sa méthode d'orientaliste complet, et a purgé le livre de plus d'une erreur.

Le tome II de Byzance et les Arabes *contiendra les* Indices *et la bibliographie. C'est parce que cette bibliographie énumérera toutes les publications citées, avec mention du titre dans la langue originale, que nous nous sommes permis, dans les notes, de traduire assez souvent le titre des ouvrages russes.*

Nous n'avons pas renvoyé aux histoires générales récemment publiées, même à la meilleure, la Cambridge Mediæval Histotory.

TABLE DES MATIÈRES